



Le roman turc de la première décennie républicaine (1923-1933) : un nouveau modèle de société

Pablo Moreno González

► To cite this version:

Pablo Moreno González. Le roman turc de la première décennie républicaine (1923-1933) : un nouveau modèle de société. Sociologie. Institut National des Langues et Civilisations Orientales- INALCO PARIS - LANGUES O', 2021. Français. NNT : 2021INAL0010 . tel-03232564

HAL Id: tel-03232564

<https://theses.hal.science/tel-03232564>

Submitted on 21 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales
École doctorale n°265

Langues, littératures et sociétés du monde

Centre d'Étude et de Recherche sur les Littératures et les Oralités du Monde

THÈSE

présentée par

Pablo MORENO GONZÁLEZ

soutenue le 10 mars 2021

pour obtenir le grade de **Docteur de l'INALCO**
en Littératures et civilisations

Le roman turc
de la première décennie républicaine (1923-1933) :
un nouveau modèle de société

Thèse dirigée par :

M Faruk BILICI
M Timour MUHIDINE

Professeur émérite des universités, INALCO.
Maître de conférences, INALCO.

RAPPORTEURS :

M Stéphane DE TAPIA
Mme Nathalie CLAYER

Professeur des universités, université Strasbourg II.
Directrice de recherche CNRS, CETOBAC, EHESS.

MEMBRES DU JURY :

M Faruk BILICI
M Timour MUHIDINE
M Stéphane DE TAPIA
Mme Nathalie CLAYER
Mme Homa LESSAN-PEZECHKI
Mme Ece ZERMAN

Professeur émérite des universités, INALCO.
Maître de conférences, INALCO.
Professeur des universités, université Strasbourg II.
Directrice de recherche CNRS, CETOBAC, EHESS.
Professeure des universités, université d'Aix-Marseille.
Post-doctorante CETOBAC, EHESS (expert).

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

A mi padre.

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

REMERCIEMENTS

Cela fait sept ans que je suis engagé dans ce projet. J'ai souvent eu la sensation un peu désolante que je traînais trop dans mon doctorat. Mais aujourd'hui j'ai la conviction qu'il fallait ce temps pour mûrir et parvenir aux idées qui composent en définitive ma thèse. Quelques semaines avant de conclure ce voyage, je pense aux personnes qui m'ont accompagné dans ce trajet et qui m'ont aidé à arriver à destination.

Le premier et le plus important : mon père, qui me soutient moralement, financièrement, de toutes les manières possibles par sa générosité, son grand cœur et sa bonne humeur. Si j'ai réussi, par mon travail, à faire le moindre apport à la science, il faut absolument l'en remercier aussi. C'est à lui que je dédie ce travail.

Je suis également reconnaissant envers mes directeurs, Faruk Bilici et Timour Muhidine, notamment pour leurs corrections et leurs bons conseils, ainsi qu'envers Luc Deheuvels, pour ses évaluations de suivi, et Stéphane Sawas en particulier, pour ses conseils et son inestimable soutien. J'ai toujours admiré le centre du savoir qu'est l'INALCO et je suis fier d'avoir pu grandir entre ses murs.

Merci par ailleurs au personnel de la bibliothèque de l'Université du Bosphore, qui m'a accueilli quatre étés d'affilée, à ses directrices Hatice Hanım et Zeynep Hanım, et à toute leur équipe. Mes étés à Istanbul sont parmi les meilleurs souvenirs que je garde de mes années de thèse. En ces sens, je remercie l'École doctorale de l'INALCO, le CERLOM et le PLIDAM aussi, qui ont financé deux de ces séjours.

Enfin, j'ai une pensée particulière pour d'autres personnes qui sont présentes dans ma vie en général et qui ont contribué, avec leur amour et leur amitié, à rendre ce parcours plus agréable. Ma sœur, Araceli, qui m'apaise, qui croit en moi, qui est fière de moi et me le dit. Ma famille parisienne : Cristina et Maxime, à qui je dois en plus leurs commentaires et corrections ; Laura et Elisa aussi. Paloma et Michel, que je remercie notamment pour leur inestimable hospitalité. Coralia, qui m'accompagne toujours malgré la distance. Et Rafa Carpintero et María Jesús Horta, que j'aime et que j'admire, et qui ont aussi contribué à mes recherches avec leur vaste connaissance de l'univers turc.

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

SOMMAIRE

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.....	9
INTRODUCTION.....	10
PREMIÈRE PARTIE.- LE CONTEXTE SOCIOPOLITIQUE DE LA PREMIÈRE DÉCENNIE RÉPUBLICAINE : DÉFINIR LA PÉRIODE.....	28
1.1. La fondation de la République : le fruit du dernier siècle ottoman.....	31
○ Le tournant des Tanzimat	
○ À la recherche d'une nouvelle identité	
1.2. La construction d'un citoyen nouveau.....	49
1.2.1. Le modèle de société républicain : par quoi se définit-il ?	
○ Sources et facteurs du citoyen républicain	
○ L'évolution du citoyen nouveau	
1.2.2. Les outils de construction : les réformes de la transformation sociale	
○ L'éducation : une, laïque et turque	
○ Une « femme nouvelle » pour une société nouvelle	
○ Le citoyen nouveau dans la sphère occidentale	
○ « Lorsque l'on lit, que l'on écrit ou que l'on parle »	
○ Rééduquer le goût musical	
○ La culture du sport et ses implications politiques	
○ Le coup de grâce	
1.2.3. Les canaux de transmission de l'identité républicaine	
○ Les Maisons du peuple	
○ Les journaux et les revues favorables au régime	
○ Les manuels de savoir-vivre	
○ Apprendre l'identité en cours de littérature	
1.3. Les célébrations du dixième anniversaire de la République.....	131
○ Des jours de fête et de propagande	
○ Se rattraper auprès des secteurs négligés	
1.4. Les alternatives au kémalisme dans la Turquie des années 1920-1930.....	148
○ Les mécanismes de répression et la dissidence qu'ils soulèvent	
○ Le cas de la presse d'opposition	
○ Les amnisties (et les exceptions)	
○ La seconde tentative de démocratie : l'explosion du mécontentement latent	

DEUXIÈME PARTIE.- LA SCÈNE ROMANESQUE DE LA PREMIÈRE DÉCENNIE RÉPUBLICAINE : CONNAÎTRE LES AUTEURS ET LEUR ŒUVRE.....	174
○ La transformation de la littérature en contact avec l'Europe	
○ Les courants de la littérature turque et leur rapport à la politique nationale	
2.1. Le portrait des romanciers de l'intervalle 1923-1933.....	187
○ Leurs points communs : à la recherche du prototype de l'écrivain de la période	
○ Ce qui rend les auteurs différents : les sources de la diversité idéologique et littéraire	
2.2. La production romanesque de la première décennie républicaine : un parcours à travers les genres et les thèmes narratifs.....	205
○ Le roman sentimental et la psychologie des personnages	
○ Première fonction du roman réaliste : décrire la société	
○ Seconde fonction du roman réaliste : transmettre des modèles de comportement	
○ L'engagement du roman et ses degrés	
○ Le facteur historique du roman	
○ Le thème de l'Anatolie : des sentiments partagés	
○ « La vie est une école »	
 TROISIÈME PARTIE.- LE ROMAN TURC DE LA PREMIÈRE DÉCENNIE RÉPUBLICAINE : UN NOUVEAU MODÈLE DE SOCIÉTÉ.....	 238
3.1. La dimension religieuse de la société turque post-ottomane.....	242
○ La prise de position du roman : pour la religion ? Pour laquelle ?	
○ Dieu se cache dans les détails	
3.2. La dimension nationale : la confrontation obligée aux non Turcs.....	258
3.2.1. Les étrangers et la bourgeoisie occidentalisée	
3.2.1.1. L'image des étrangers dans le roman	
○ « Les armes somptueuses de l'éminence anglaise »	
○ Les Français : revisiter les clichés	
○ D'autres suspects dans le viseur	
3.2.1.2. Le cas particulier des Turcs occidentalisés : les Turcs devenus étrangers	
○ « On connaît bien l'esprit <i>alafranga</i> ! »	
○ Un personnage type : le <i>züppe</i>	

3.2.2.	Les minorités de l’effondrement de l’Empire	
○	Les principales minorités issues du démembrement de l’Empire	
○	Les communautés minoritaires au tournant de la République	
3.2.2.1.	Quelle représentation des minorités dans le roman ?	
○	Entre les <i>Yunan</i> et les <i>Rum</i>	
○	La communauté arménienne : un objet d’antipathie	
○	« Mes frères, les enfants d’Israël »	
○	Les Kurdes : les grands absents, les grands ignorés	
3.3.	Le triangle Beyoğlu – Fatih – Anatolie : espaces d’identité dans le roman.....	313
○	Beyoğlu et Fatih dans le contexte de l’occidentalisation	
○	L’Anatolie ou le troisième larron	
3.4.	Les femmes ou le baromètre du progrès : le prototype de femme idéale.....	329
○	Les grandes héroïnes du roman de la période	
○	Les femmes : « modernes »... mais pas trop	
CONCLUSIONS.....		346
BIBLIOGRAPHIE.....		360
Ouvrages de référence.....		360
Littérature primaire.....		361
Corpus central		
Corpus complémentaire		
Corpus documentaire		
Littérature scientifique.....		372
○	Critique littéraire, analyse littéraire et histoire de la littérature	
○	Histoire et politique	
○	Société et culture	
INDEX.....		394

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

* Malgré le caractère figé de l'expression « homme nouveau », l'idéal social des régimes autoritaires, nous avons privilégié la formule « citoyen nouveau » qui nous paraît un peu moins exclusive, dans les cas où elle concerne aussi bien les hommes que les femmes. Le français n'étant pas notre langue maternelle, nous avons en général tenté de rendre la langue aussi inclusive et non genrée que nous le pouvions.

* Nous citons le nom de famille des auteurs et d'autres personnalités entre parenthèses la première fois qu'ils sont évoqués dans chaque partie de ce travail, par exemple Hüseyin Rahmi (Gürpınar). Avant la loi sur les noms de famille à l'européenne (1934), ils sont appelés et d'ailleurs connus par leur seul prénom, généralement composé.

* Le nom turc des périodiques, des associations et des institutions est accompagné de sa traduction en français entre crochets lors de sa première mention dans chaque partie de ce travail. Les œuvres littéraires sont aussi accompagnées de l'année de parution de leur version imprimée entre parenthèses —cela est précisé lorsqu'il s'agit du feuilleton.

* Hormis quelques exceptions de presse, que nous avons expliquées entre parenthèses, les dates des références bibliographiques renvoient au calendrier grégorien —jusqu'en 1925, il cohabite dans toute sorte de documents avec le calendrier hégirien et le calendrier dit rumi, basé sur le calendrier julien.

* Sauf indication contraire, les textes non français ont été traduits par nos soins, y compris les intitulés des œuvres. Quant aux citations des originaux, elles respectent la graphie des sources. Pour ce qui est en particulier des textes turcs, la plupart ont été publiés après la réforme de l'alphabet (1928) ou latinisés plus tard. Concernant les quelques documents que nous avons dû retranscrire nous-mêmes, nous avons suivi la dernière version de la norme orthographique de l'Association de la Langue Turque.¹

* Enfin, en ce qui concerne le format des références bibliographiques, nous avons suivi la dernière édition du *Tapuscrit* de l'EHESS pour la présentation de travaux de recherche en sciences humaines.²

¹ Şükrü Halûk Akalın et Türk Dil Kurumu, *Yazım Kuralları* [Les règles de l'orthographe], <https://www.tdk.gov.tr/category/icerik/yazim-kurallari/>, 2012, (consulté le 11 décembre 2020).

² Marie-Louise Dufour, *Le tapuscrit : recommandations pour la présentation de travaux de recherche en sciences sociales*, Paris, Éditions EHESS, 2013, 95 p.

INTRODUCTION

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

Qu'est-ce qu'un hobereau espagnol du XVI^e siècle pourrait bien avoir en commun avec la fille d'un riche fermier français du XIX^e ? Peut-être l'expérience amoureuse ? Un avis politique ? Le cadre familial ? Peut-être le regard sur le monde ? Et si nous ajoutons qu'il s'agit de Don Quichotte et d'Emma Bovary, que pourraient-ils bien avoir à partager, outre le fait d'être les protagonistes de deux classiques de la littérature universelle ?

Celui qui connaît ces deux œuvres a sans doute compris qu'ils présentent des personnalités opposées sur de nombreux aspects. Lui, personnage comique, en fait hilarant ; elle, héroïne tragique. Lui, idéaliste, homme altruiste qui se bat pour la justice dans le monde ; elle, femme tournée vers son propre plaisir et sa propre réalisation. Lui, célibataire fou d'amour pour sa bien-aimée ; elle, femme mariée contre son gré, malheureuse dans son couple. Lui, mélancolique et enthousiaste, joyeux et résigné ; elle, victime d'une pénible insatisfaction de vivre que la psychologie a justement baptisée « bovarysme ». Et pourtant il y a un élément qui, non seulement les réunit, mais qui donne en plus du sens au déroulement de leurs histoires respectives : ils sont tous deux de grands lecteurs, mais encore plus important, ils souffrent tous deux de ce que les spécialistes appellent le syndrome narratif : « le fait qu'un certain nombre de narrations font en nous syndrome ; ainsi la vie s'écoule souvent selon les scénarios, comme en un roman, sous l'effet de narrations fondatrices d'une trame narrative ».¹ Ou pour le dire autrement, ils finissent tous deux par se prendre eux-mêmes pour les personnages des livres qu'ils dévorent. Obsédé par les romans de chevalerie, l'hidalgo castillan prend la route en quête d'aventures épiques à dos de son cheval et en compagnie de Sancho, l'écuyer dont tout chevalier qui se respecte doit se faire escorter. Quant à Madame Bovary, elle remédie à l'ennui de son existence ordinaire en cherchant

¹ Francis Farrugia, « Le syndrome narratif : une "inquiétante étrangeté" », *Sociologies [En ligne] Dossiers, émotions et sentiments, réalité et fiction*, 1 juin 2010, paragr. 1.

les aventures de ses romans mièvres, et finit par tomber dans l'adultère, les dettes, des comportements immoraux, jusqu'au suicide.

À travers l'exemple de ces personnages, le roman parle lui-même de sa capacité à imposer des modèles de comportement, à transformer la personnalité du lecteur, à susciter en lui une « reconstruction identitaire ».² C'est la même transformation que des romans comme *La Métamorphose*, 1984 ou *Les Frères Karamazov* ont sans doute su provoquer chez nous tous. Et là encore, il s'agit des cas les plus flagrants de cette influence que le genre exerce pourtant systématiquement dans une plus ou moins large mesure sur l'ensemble des récepteurs.

Ce pouvoir, c'est lui qui nous fascine, qui nous fait même peur d'autant plus qu'il est subtile, qu'il prend le lecteur au dépourvu alors qu'il ne cherche souvent qu'à plonger dans une lecture agréable. Il fait depuis longtemps l'objet de la sociologie de la littérature qu'initient Lukács, Goldmann et Bakhtine et nourrissent ensuite d'autres auteurs comme Fredric Jameson et Gisèle Sapiro aujourd'hui. Mais Platon lui-même repère et décrit déjà à son époque la capacité de l'art à « déclencher chez le récepteur une identification »,³ qu'il condense dans sa notion de *mimèsis*. Le concept fait autorité pendant des siècles dans le domaine de la réception et nous rappelle que personne n'est à l'abri de l'influence du roman, qu'il atteint et conditionne des individus aussi disparates que Don Quichotte ou Madame Bovary.

*
**

Pour nous, la question s'est ouvertement posée au cours d'un travail précédent sur Ahmet Mithat Efendi, écrivain ottoman à vocation didactique, actif dans le passage entre le XIXe et le XXe siècle et surnommé le « père du roman turc » en raison de sa riche production de l'époque où le genre fait son entrée dans la littérature ottomane. Nous avons étudié à ce moment-là sa perception sur sa propre culture et son rapport à l'orientalisme, au regard de l'autre.⁴ Mais l'étude de ses romans nous a confrontés au rôle du genre comme transmetteur de modèles de comportement et de contenus politiques en rapport à l'actualité de son pays. En effet, l'écrivain diffuse à travers sa fiction de nombreux avis, voire des prescriptions sur son idéal de société, sur les aspects

² *Ibid.*, p. 14.

³ Gisèle Sapiro, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, 2014, p. 10.

⁴ Pablo Moreno González, *Orient et orientalisme chez Ahmet Mithat Efendi*, Istanbul, Les Éditions Isis, 2012, 117 p.

favorables et répréhensibles de l'Occident et de la culture locale à un moment où le premier est mis en cause et que le sentiment national turc fait son apparition. Le roman *Çengi* [La Danseuse] (1877), par exemple, à propos d'un certain Daniş Çelebi qui devient fou à cause des histoires fantastiques racontées par sa mère, critique des aspects de la tradition locale comme la culture des superstitions, mais en encense d'autres, comme la culture du voisinage, opposée à l'idée reçue qu'en Europe les gens ne connaîtraient même pas leur voisin. Or, c'est *Felâtn Bey ile Rakım Efendi* [Monsieur Felâtn et Monseigneur Rakım] (1875), sur la confrontation de deux modèles d'occidentalisation, l'un positif et l'autre négatif, qui en constitue l'exemple le plus célèbre, sans doute aussi le plus représentatif — nous y reviendrons à plusieurs reprises au long de ce travail.

Ahmet Mithat Efendi et ses contemporains connaissent la naissance et les premiers pas d'une identité conforme à la nouvelle délimitation de groupe à laquelle le peuple turc est irrémédiablement voué. Cette identité atteint son apogée après l'effondrement de l'Empire, dans la période de la République. À ce moment-là, non seulement convergent les courants culturels qui se disputent depuis des décennies la place de l'ancien sentiment d'appartenance à l'ottomanité des Turcs, mais le gouvernement se fixe également comme priorité de transformer la société. Ce raisonnement a rendu pour nous la question inévitable : si le roman jouit du pouvoir de transformer la personnalité du lecteur, quel rôle ne serait-il pas capable de jouer dans ce contexte défini par la transformation, au cours de cette période charnière, décisive pour la personnalité, pour ainsi dire, de toute la société turque ?

En partie comme une suite de nos recherches sur l'écrivain ottoman, en partie pour le besoin d'un sujet concret dans cette mer immense qu'est l'influence de l'art sur l'individu, nous voilà face au cas du roman turc de la première décennie républicaine. La question lance un double défi : d'abord prouver le caractère didactique du roman de la période, en particulier son rôle dans la transmission de modèles de comportement en lien avec l'identité post-ottomane. Ensuite, identifier le ou les modèles concrets de citoyen et de société que la production préconise, le rôle des auteurs et les éléments narratifs qui véhiculent ces contenus.

Nous partons toutefois d'une base qui offre de bonnes perspectives. Le roman turc est, jusqu'aux années 1970, monopolisé par le réalisme qui véhicule, de par sa nature, de nombreux éléments du contexte sociopolitique, d'autant plus que ce dernier est marqué par une forte instabilité politique menaçant le statu quo social. L'expérience

du roman des années précédentes vient confirmer cette théorie : depuis son adoption au XIXe siècle, le genre constitue un miroir des changements subis par la société, ainsi qu'un canal de revendications politiques et sociales. Il témoigne de l'influence du contexte sur la production littéraire, montre par exemple que le nationalisme qui domine la pensée politique monopolise aussi le cadre idéologique des romans, même de ceux qui n'ont rien à voir avec des sujets politiques ou sociaux, comme les romans d'amour. Considérant en plus que la transformation qu'il accompagne ne cesse de s'accroître, qu'elle culmine justement après l'effondrement de l'Empire, il faudrait s'attendre à ce que les effets sociaux du roman turc non seulement se poursuivent mais qu'ils se renforcent sous la République. À cela s'ajoute le fait que de nombreux écrivains sont, depuis le XIXe siècle, directement liés à l'activité politique : plusieurs d'entre eux occupent des postes au sein des gouvernements ottoman et républicain, et la plupart travaille pour la presse, fortement soumise aux courants idéologiques. Ce rapport entre les écrivains et la politique, la domination du nationalisme et l'accueil du kémalisme par les intellectuels, font supposer que le roman s'aligne sur ces derniers courants en ce qui concerne, en l'occurrence, le modèle de société qu'il défendrait. Cette hypothèse reste, naturellement, à confirmer.

Parmi l'éventail de supports artistiques, parmi les différentes formes littéraires, le choix du roman s'explique, en grande mesure, par notre rencontre avec ce genre lors de nos recherches précédentes. Mais deux autres raisons importantes participent à ce choix. En premier lieu, sa sensibilité face aux contenus culturels. À cet égard, nous nous approprions la pensée de Bakhtine pour qui le roman est « le genre qui exprime le mieux la polyphonie » de la culture, que le théoricien conçoit comme un composé de discours. Il n'est donc pas « un genre comme les autres, mais le mélange, et peut-être la synthèse, de tous les autres genres qui ont existé avant lui », ⁵ d'où sa complexité mais sa richesse aussi. En second lieu, il faut se référer au rapport unique entre le roman turc et l'identité qui fait l'objet de cette étude. Ils surgissent à la même époque, suite aux mêmes bouleversements sociopolitiques et évoluent en parallèle, en constante interaction : la nouvelle identité alimente les trames du roman qui alimente et forge à son tour la première. Mieux que tout autre genre ou manifestation artistique, le roman

⁵ Jean-Yves Tadié, *La critique littéraire au XXe siècle*, Paris, P. Belfond, 1987, p. 247-248.

accompagne les Turcs dans leur évolution vers un nouveau modèle de société tout en les dépeignant, voire en les conditionnant.

Cette transformation, nous l'avons dit plus haut, atteint son point culminant à l'époque républicaine, notamment dans l'intervalle que délimitent deux événements historiques majeurs : la fondation de la république de Turquie en 1923 et son dixième anniversaire, d'où notre choix de la période. C'est alors que se forge l'identité turque qui définira désormais la société. Elle combine des éléments de l'idéal de Mustafa Kemal, dont l'occidentalisation, et les origines turques, avec des références traditionnelles comme l'attachement à la religion, que le peuple résiste à reléguer au second plan. Résultat : une hybridation culturelle unique, toujours en vigueur, qui considère, par exemple, turcité et islamité comme des synonymes alors qu'il dissocie le jour sacré et le jour de repos et tolère jusqu'à un certain degré la consommation d'alcool. Certains de ses aspects, comme le rapport à la religion, les relations interpersonnelles et les contrastes du panorama social et culturel, nous ont toujours interpellés, notamment dans notre cohabitation avec la culture turque. Aujourd'hui nous profitons de cet interlocuteur privilégié qu'est le roman pour les explorer et approfondir en général l'essence de cette société que nous observons et étudions de longue date. Certains aspects de la société actuelle, comme la tournure conservatrice des dernières années en Turquie, peuvent même s'expliquer par les bouleversements que subit le pays à sa naissance.

Enfin, ce travail connaît aussi des limites au niveau de sa portée, qu'il faut fixer à la frontière entre la capacité —théorique— de notre roman à transformer la société et la transformation à proprement parler. Il se concentre sur les modèles de comportement que le genre est capable de véhiculer, sur son potentiel didactique, et laisse de côté les changements concrets que le corpus suscite éventuellement chez les récepteurs de l'époque. Il s'agit là d'une question non seulement très vaste mais aussi difficile à évaluer, qui aurait sans doute fait déborder les ambitions de ce projet. Déterminer la diffusion réelle de la littérature pose par exemple des problèmes importants : si le taux d'alphabétisation est très bas, 10,6% en 1927 parmi les individus de sept ans et plus,⁶ nous savons aussi que les lectures partagées à voix haute

⁶ François Georgeon, « Lire et écrire à la fin de l'Empire ottoman : quelques remarques introductives », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 1995, vol. 75, n° 1, p. 170.

constituent une pratique très répandue. Par ailleurs, hormis des romans polémiques comme *Yaban* [L'Étranger] de Yakup Kadri (Karaosmanoğlu) ou *Ben Deli Miyim?* [Suis-je fou ?] de Hüseyin Rahmi, la presse de la décennie se fait rarement écho de la réception des œuvres littéraires et l'accès à ce type de documents est, en tout cas, très restreint. La question reste tout de même un défi intéressant à relever dans le cadre de projets futurs.



Ce travail démarre par la sélection des romans publiés en Turquie entre 1923 et 1933 —des phénomènes comme le nationalisme turc ou les échanges de population ont pour conséquence que le « roman turc » ne s'écrive pas ailleurs qu'en Turquie. Cette sélection nous a mis face à un corpus suffisamment représentatif d'environ quatre-vingt titres composés par une vingtaine d'auteurs. De façon exceptionnelle, nous avons inclus quelques titres publiés avant 1923, ainsi que quelques nouvelles, choisis dans les deux cas pour leur importance parmi les œuvres des auteurs respectifs. C'est le cas de *Kiralık Konak* [Demeure à louer] (1922) de Yakup Kadri, de *Çalılıkı* [Petit passereau] (1922) de Reşat Nuri (Güntekin), ou du recueil de récits *Tanıdıklarım* [Les Gens de ma connaissance] (1925) de Refik Halit (Karay). Il faut ajouter aussi le cas des romans parus dans les premières années de la République, dont la parution en feuilleton remonte aux années qui la précèdent. Au moins jusqu'à la fin de la décennie, les romans sont systématiquement publiés d'abord dans la presse par épisodes, puis, un ou deux ans plus tard, en version imprimée. Le célèbre *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché] de Halide Edip (Adivar), par exemple, est publié en 1923 alors qu'il paraît d'abord en 1922 dans les pages du journal *İkdam* [L'Effort]. Cela va sans dire : contrairement aux changements abrupts de domaines comme la loi ou la politique, la littérature suit, comme la mentalité des lecteurs, une évolution graduelle. Le roman nationaliste de la fin des années 1910, qui domine la production turque au moins jusqu'à la moitié de la décennie suivante, en est la preuve. Nous privilégions tout de même le critère de la date de publication de la version imprimée, qui apparaît commun à toutes les œuvres et fournit au corpus une base homogène.

Pour aborder les auteurs, nous avons suivi la voie d'une étude prosopographique, *grosso modo* la comparaison de leurs données biographiques et d'autres aspects pertinents de leur personne et de leur œuvre. Son intérêt réside dans sa perspective multiple. Elle comprend, d'une part, la dimension individuelle des

écrivains, en l'occurrence leur position vis-à-vis des courants idéologiques et la manière dont celle-ci conditionne leur littérature. D'autre part, elle explore leur lien avec l'ensemble des écrivains sur des questions telles que le genre, l'orientation politique ou le profil familial, elle permet d'établir le prototype d'écrivain de la période ou les raisons de l'apport personnel de chacun à la littérature. L'étude est complétée par des recherches spécifiques sur la presse, sur les manuels scolaires et sur les manuels de savoir-vivre de la période, soumis aux courants politiques dominants. Les deux premiers constituent en même temps les supports habituels de diffusion de romans et de critique littéraire, et sont par conséquent, des indicateurs privilégiés du rapport entre les auteurs et le régime. Les manuels enfin sont, quant à eux, des porte-parole de la transformation sociale.

Quant à l'examen du corpus, il repose sur trois éléments narratifs fondamentaux. En premier lieu, les thèmes récurrents, dont nous avons extrait ceux en rapport à l'identité nationale. Ensuite les trames, notamment celles qui se concluent par des morales, qui suggèrent que tel ou tel comportement est acceptable ou condamnable du point de vue social. Enfin, les personnages, en particulier ceux marqués par des connotations morales positives ou négatives, qui jouent le rôle de héros ou d'anti-héros, de modèle à suivre ou à éviter. Parmi les éléments repérés, nous avons privilégié ceux à connotation religieuse ou nationale, en lien avec les deux dimensions qui articulent le renouveau identitaire de la société turque post-ottomane. Une attention particulière est portée aux rapports d'altérité, à la figure de l'autre et à son influence sur l'image de soi, qui ont guidé la redéfinition identitaire des Turcs et trouvent en conséquence un reflet énorme sur la littérature. C'est ainsi que nous sommes parvenus à la posture du roman face à la nouvelle identité, aux modèles sociaux que ces œuvres —et par conséquent leurs auteurs— soutiennent, au rapport entre littérature, politique et société.

Nos recherches ont été guidées par une approche globale et impartiale visant à préserver la diversité des sources originales. Cela concerne la description du panorama idéologique aussi bien que le traitement des auteurs ou le dépouillement des romans. Nous avons fait donc exprès de ne pas sélectionner d'écrivains ou d'œuvres en particulier, d'éviter les à priori politiques et idéologiques, malgré l'ampleur du corpus, d'ignorer les étiquettes comme celle d'auteur de premier et de second ordre, basée en

plus sur des critères politiques plutôt que littéraires.⁷ La prédominance de références nationalistes et, à moindre échelle, kémalistes dans le corpus est certes indéniable, et reflète le succès de ces courants parmi les écrivains de la période. Pourtant, nous nous sommes bien gardés de négliger d'autres alternatives, notamment leur interaction avec les courants dominants.

C'est avec grand plaisir que nous revivons aujourd'hui les souvenirs de notre accès au corpus. Parmi les romans que nous avons pu acquérir, ceux des auteurs les plus célèbres de la période, ceux toujours et encore réédités comme Yakup Kadri, Halide Edip ou Reşat Nuri, nous les avons facilement trouvés dans des librairies physiques ou virtuelles turques, ou sur les stands des foires du livre d'Istanbul, malgré la foule et le bruit. D'autres nous ont obligés à explorer les rayons poussiéreux des *sahaflar* ou bouquinistes d'Istanbul : ceux du passage d'Aslıhan à Beyoğlu, du passage d'Akmar et de Moda en général, à Kadıköy, et du marché des Sahaflar à Beyazıt. Pour les romans qui ne se trouvent plus sur le marché enfin, ou dont le prix les rend inaccessibles, trois bibliothèques stambouliotes sont venues à notre secours : la bibliothèque de l'université du Bosphore, la bibliothèque nationale de Beyazıt et la bibliothèque d'Atatürk, à Taksim —cette dernière dispose en plus d'un fond exceptionnel de presse ancienne. Quatre étés se sont passés entre les murs de ces bâtiments dont nous nous souvenons maintenant avec nostalgie et reconnaissance.

*
**

À ce stade, la vocation multidisciplinaire de notre travail est sans doute manifeste. Il se situe dans ce domaine souvent flou où le roman turc est considéré non seulement comme un produit artistique, mais aussi comme un véhicule de contenus sociaux, culturels et politiques, quelque part entre la critique littéraire, l'histoire, la sociologie, voire l'anthropologie. La bibliographie à la fin de la thèse rend suffisamment compte des différentes sources qui soutiennent ce projet et lui confèrent sa richesse et son originalité.

Dans le domaine de l'analyse littéraire, notre étude doit ses fondements aux recherches et aux réflexions des théoriciens de la sociologie de la littérature que nous

⁷ Pour des raisons pratiques, nous avons exclu les romans qui n'ont pas été retranscrits en alphabet latin. Cela ne conditionne significativement pas la qualité du corpus considérant qu'ils se réduisent à trois : *Son Yıldız* [La Dernière Étoile] (1927) de Mehmet Rauf, *Bir Genç Kız Sergüzeşti* [La Péripétie d'une fille] (1925) de Peyami Safa, et *Çoban Yıldızı* [La Planète Vénus] (1925) de Mahmut Yesari, et que ces auteurs sont déjà représentés dans le corpus par d'autres œuvres.

avons cités plus haut, en particulier Lucien Goldmann, Fredric Jameson et Gisèle Sapiro. À ces penseurs il faut ajouter Benoît Denis et son travail sur le roman engagé et Susan Rubin Suleiman, spécialiste du roman à thèse, ainsi que d'autres théoriciens comme Wayne C. Booth et Gérard Genette dont les considérations ont largement contribué au décryptage du corpus.⁸ Dans un sens, ce travail apporte un exemple novateur aux disciplines qui s'occupent des effets sociaux du roman, qui recourent presque de manière exclusive aux cas de la littérature occidentale, anglaise, française, russe ou allemande, pour illustrer leurs propos. Il contribue également à prouver l'universalité des fonctions sociales de la littérature et invite à projeter la recherche sur d'autres traditions moins familières, mais tout aussi dignes d'intérêt.

Pour ce qui est de l'analyse du roman turc en particulier, nous puisons dans des sources aussi diverses que partielles. Nous sommes pourtant redevables aux recherches de plusieurs auteurs intéressés par des sujets proches du nôtre qui nous ont apporté des bases théoriques, et notamment des exemples d'analyse littéraire adaptée aux particularités de notre corpus. Le premier, par ordre de parution, est *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale] (1992) d'Alemdar Yalçın, sur le roman à contenu politique, notamment précieux pour son originale critique des classifications thématiques précédentes. Le deuxième, *Türk Romanı ve "Öteki": Ulusal Kimlikte Yunan İmajı* [Le roman turc et « l'Autre » : l'image des Grecs dans l'identité nationale] (2000), où son auteur Herkül Millas s'interroge sur les rapports d'altérité entre nations et montre l'intérêt d'examiner les connotations des éléments narratifs. Ensuite, *Türk Edebiyatı ve Birinci Dünya Savaşı, 1914-1918: Propagandadan Milli Kimlik İnşasına* [La littérature turque et la Première Guerre mondiale, 1914-1918 : de la propagande à la construction de l'identité nationale] (2004) d'Erol Köroğlu, une étude de qualité qui met au premier plan la dimension politique de la littérature turque de la transition entre l'Empire et la République. Quant au plus

⁸ Voici une sélection des principaux ouvrages qui ont guidé le présent travail. Pour d'autres titres, voir la bibliographie : Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1986, 372 p., Fredric Jameson, *The Political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act*, London, Cornell University Press, 1986, 305 p., G. Sapiro, *La sociologie de la littérature*, op. cit., Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains : 1940 - 1953*, Paris, Fayard, 1999, 807 p., Benoît Denis, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, 2000, 316 p., Susan Rubin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, 314 p., Wayne C. Booth, *The Rhetoric of Fiction*, 2^e éd., Chicago, University of Chicago Press, 2008, 552 p., Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 285 p.

récent, il s'agit de la thèse doctorale de Timour Muhidine *Istanbul rive gauche : le mythe de Beyoğlu dans la prose turque contemporaine (1870-1980)* (2012), modèle d'exploration de prose turque à la recherche de traces identitaires. La plupart des recherches dans ce domaine ont pour référence obligée les ouvrages de critique littéraire de Berna Moran sur le roman turc qui établissent les fondements de la nouvelle critique en Turquie et sur lesquels nous aussi nous sommes appuyés.⁹

Au croisement de plusieurs sciences sociales, ces travaux nous ont également fourni des éléments utiles pour l'analyse des dimensions historique et politique de notre objet d'étude. La base de cette analyse nous la devons, tout de même, à d'autres auteurs s'étant spécifiquement penchés sur la question. Dans le domaine de l'histoire, nous tenons à deux écoles complémentaires, parfois même antagonistes. D'un côté l'historien et orientaliste Bernard Lewis, auteur de *The Emergence of Modern Turkey*, un ouvrage ancien devenu une référence qui fait toujours autorité. Il ne faut pas le confondre avec Geoffrey Lewis, turcologue et auteur de *Modern Turkey*, un ouvrage moins étendu que le précédent, mais remarquablement riche sur la naissance de la Turquie aussi. De l'autre côté, l'historien Hamit Bozarslan, porteur d'une vision forcément plus moderne, en tout cas plus audacieuse, critique et engagée, que nous avons trouvée notamment dans son *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours* et dans plusieurs articles. Leur récit des événements nous a largement aidés à reconstruire l'histoire ; leurs désaccords et réflexions notamment sur des questions politiques, à trouver des voies intermédiaires au milieu des divergences.¹⁰

⁹ Alemdar Yalçın, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], 6^e éd., Ankara, Akçağ, 2006, 336 p. ; Herkül Millas, *Türk Romanı ve « Öteki »: Ulusal Kimlikte Yunan İmajı* [Le roman turc et « l'autre » : l'image des Grecs dans l'identité nationale], Istanbul, Sabancı Üniversitesi, 2000, 382 p. ; Erol Köroğlu, *Türk Edebiyatı ve Birinci Dünya Savaşı, 1914-1918: Propagandadan Milli Kimlik İnşasına* [La littérature turque et la Première Guerre mondiale, 1914-1918 : de la propagande à la construction de l'identité nationale], Istanbul, İletişim, 2004, 496 p. ; Timour Muhidine, *Istanbul rive gauche : le mythe de Beyoğlu dans la prose turque contemporaine (1870-1980)*, Thèse doctorale sous la direction de Faruk Bilici, INALCO, Paris, 2012, 362 p. ; Berna Moran, *Türk Romanına Eleştirel Bir Bakış I* [Un regard critique sur le roman turc I], 25^e éd., Istanbul, İletişim, 2012, 336 p.

¹⁰ Bernard Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, 3^e éd., New York, Oxford University Press, 2002, 524 p. ; Geoffrey Lewis, *Modern Turkey*, 4^e éd., London, E. Benn, 1974, 255 p. ; Hamit Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, 589 p. ; Hamit Bozarslan, « Révolution française et Jeunes Turcs (1908-1914) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 1989, vol. 52, n° 1, p. 160-172. ; Hamit Bozarslan, « La laïcité en Turquie », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2005, vol. 78, n° 1, p. 42-49.

À l'égard des questions politiques, il faudrait ajouter quelques sources importantes. Notre analyse du nationalisme turc n'aurait jamais pu progresser sans les repères théoriques d'Anthony Smith, qu'il recueille dans son ouvrage *National Identity*. Pour l'étude du régime de Mustafa Kemal : François Georgeon et les travaux collaboratifs dirigés par Semih Vaner *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran et La Turquie*. Enfin, un travail qui nous a particulièrement guidés : *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, ouvrage collaboratif dirigé par Marie-Anne Matard-Bonucci et Pierre Milza, qui y proposent une analyse des régimes autoritaires de la première moitié du XXe siècle, extrapolable au cas de la Turquie. Curieusement, le kémaliste n'y est pas mentionné, et pourtant nous y avons trouvé toutes les clés pour pénétrer son essence.¹¹

En dehors de la Turquie, les laboratoires et départements d'études aréales ou culturelles, avec leur vocation multidisciplinaire, sont sans doute les mieux placés dans l'actualité pour développer des recherches sur des sujets hybrides comme le nôtre. Cependant, l'attention de la science à l'égard de la Turquie y est apparemment tournée vers des sujets autres que la littérature, comme les sciences politiques, l'économie ou les phénomènes démographiques —à en juger par les principales banques de thèses française, anglaise, états-unienne, belge, canadienne, espagnole, mexicaine et de plusieurs universités argentines en date d'octobre 2020. Le fait que la littérature turque soit toujours une grande inconnue à l'étranger explique cette situation à notre avis. Cela condamne la plupart de travaux dont elle fait l'objet à simplement privilégier le but de la faire connaître, but que peu d'entre eux réussissent à dépasser au profit de recherches plus profondes, plus complexes. En cela, notre projet se veut une exception ainsi qu'une référence dans le domaine des études turques en langue française.

Pour ce qui est de la recherche en Turquie, les études culturelles n'y sont pas particulièrement étendues. La plupart des universités présentent un découpage classique des domaines du savoir et le chercheur intéressé tisse souvent des alliances entre différents départements, en l'occurrence langue et littérature turques d'une part

¹¹ Anthony D. Smith, *National Identity*, London, Penguin, 1991, 227 p. ; François Georgeon, *Aux origines du nationalisme turc : Yusuf Akçura, 1876-1935*, Paris, ADPF, 1980, 152 p. ; François Georgeon, « Atatürk invente la Turquie moderne », *Les collections de l'Histoire*, décembre 2009, n° 45, p. 64-71. ; Semih Vaner (éd.), *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran*, Paris, L'Harmattan, 1991. ; Semih Vaner (éd.), *La Turquie*, Paris, Fayard, Centre d'études et de recherches internationales, 2005, 733 p. ; Marie-Anne Matard-Bonucci et Pierre Milza (éds.), *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, 2004, 365 p.

et histoire, sciences sociales ou politiques d'autre part. Cela n'empêche pas que des travaux spécifiques sur un sujet comme le nôtre aient pu y être réalisés. D'ailleurs, dans les dix dernières années de nombreuses thèses sur la posture du roman républicain face à des thèmes de nature sociopolitique ont été défendues dans ce pays, des thèses qui touchent de près les effets sociaux du roman.¹²

En tout cas, malgré cet apparent intérêt, aucune institution ne semble développer de façon spécifique ou concentrer la recherche sur ce domaine, auquel s'intéressent des chercheurs indépendants les uns des autres, éparpillés dans toute la géographie turque. Quant aux auteurs de travaux cités ci-dessus, ils n'ont pas non plus fait école significativement lorsqu'ils sont devenus membres du personnel enseignant et qu'ils ont eux-mêmes dirigé des thèses. Mehmet Törenek, professeur du département de littérature turque moderne de l'université d'Atatürk à Erzurum, ville de la Mer noire orientale, fait en revanche figure d'exception. Auteur entre autres d'un ouvrage précieux, novateur sur la perception du roman turc par rapport à l'Istanbul de l'occupation,¹³ il dirige depuis quinze ans des travaux de recherche dont plusieurs ont pour thème l'intersection entre la littérature et les sciences sociales.¹⁴

Il faut signaler qu'une partie importante de la recherche sur la dimension sociale de la littérature de la période de Mustafa Kemal est actuellement encouragée par les

¹² Parmi les exemples les plus illustratifs figurent *Cumhuriyet Dönemi Türk Hikayesinde Milli Kimlik İnşası (1922-1940)* [Construction de l'identité nationale dans le conte turc de la période républicaine (1922-1940)] (2017) de Fatih Dinçer, dirigé par Hülya Argunşah, université d'Erciyes à Kayseri ; *Türk Ulusunun İnşası Sürecinde Romanın Rolü, 1923-1938* [Le rôle du roman dans le processus de construction de la nation turque, 1923-1938] (2015) de Kadir Dede, dirigée par Berrin Koyuncu Lorasdağı, université de Hacettepe d'Ankara ; *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Anadolu'nun Sosyal ve Siyasi Hayatı: 1923-1940* [La vie sociale et politique de l'Anatolie dans le roman turc de la période républicaine : 1923-1940] (2012) de Fırat Karagülle, dirigée par Fatih Andi, université d'Istanbul ; *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Batılılaşma (1923-1940)* [L'occidentalisation dans le roman turc de la période républicaine (1923-1940)] (2011) d'Ahmet Faruk Güler, dirigée par İbrahim Kavaz, université de Fırat à Elazığ ; *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Bir Sosyal Değişme Olgusu Olarak Moda (1923-1940)* [La mode comme un phénomène du changement social dans le roman turc de la période républicaine (1923-1940)] (2010) de Çiler Tercüman Gür, dirigée par Kâzım Yetiş, université d'Istanbul.

¹³ Mehmet Törenek, *Türk Romanında İşgal İstanbul'u* [L'Istanbul occupée dans le roman turc], İstanbul, Kitabevi, 2002, 199 p.

¹⁴ Pour en donner quelques exemples : *Atatürk Devri Türk Edebiyatında Edebî Çevre ve Konu Olarak Ankara (1920-1938)* [Ankara comme espace et thème littéraire dans la littérature de la période d'Atatürk] (2018) de Hatice Gündoğan ; *Türk Romanında Doğu Anadolu* [L'Anatolie orientale dans le roman turc] (2017) de Nusret Yılmaz ; *1919-1928 Arası Türk Romanında Yapı ve Tema* [Structure et thèmes dans le roman turc entre 1919 et 1928] (2007) de Murat Kacıroğlu, et sa suite, *1929-1934 Arası Türk Romanında Yapı ve Tema* [Structure et thème dans le roman turc entre 1929 et 1934] (2012) d'Elif Kaya. Il dirige dans l'actualité d'autres projets dont *Türk Romanında Orta Doğu* [Le Moyen-Orient dans le roman turc] de Hünkar Karaca.

laboratoires d'études de genre. Question logique d'ailleurs, vu le bouleversement que la transition à la République entraîne dans la vie des femmes. L'intérêt pour la représentation des femmes dans le roman turc de la période a d'ailleurs donné lieu, rien que lui, à cinq thèses doctorales en Turquie et à une au Royaume-Uni, dans la dernière décennie.¹⁵

**
**

Nous avons certainement des raisons de saluer les travaux d'auteurs comme Alemdar Yalçın, cité ci-dessus, ou Mehmet Narlı, qui publie dans les années 2000 un travail original sur les thèmes récurrents du roman turc du XXe siècle.¹⁶ Pourtant, ils ne considèrent que les écrivains traditionnellement les plus étudiés, les plus célèbres : Yakup Kadri, Halide Edip, Hüseyin Rahmi, Reşat Nuri, et négligent donc une grande partie des auteurs et de la production de la période. Des études plus exhaustives à cet égard, par exemple les classifications thématiques de Murat Kacıroğlu et Elif Kaya qui couvrent presque la totalité de la production de la période,¹⁷ négligent des facteurs extratextuels essentiels comme le profil des auteurs, les événements politiques qui déterminent le contexte ou le rôle de la presse. Quant aux travaux élaborés dans les dernières années en Turquie, ils se concentrent généralement sur des aspects concrets de la nouvelle identité : soit l'Anatolie, soit les femmes, soit Beyoğlu ou les militaires, de telle façon qu'ils négligent les motivations communes à eux tous, le sens général du changement social. C'est face au regard partiel de ces recherches que le présent travail vise à

¹⁵ De la plus récente à la moins récente : *Türk Romanında Kadın ve Toplumsal Cinsiyet: Kimlik, Sınıf, Temsil (Kadın Yazarlar Örneğinde 1877-1938)* [Les femmes et le genre social dans le roman turc : identité, classe et représentation (l'exemple des femmes écrivaines entre 1877-1938)] (2018) de Gülçin Oktay, dirigée par Kani İrfan Karakoç, Onsekiz Mart Üniversitesi de Çanakkale ; *Arzuyu Millîleştirmek: 1909-1928 Arasında Yazılmış Romanlarda Kadın Kimliği* [Nationaliser le désir : l'identité féminine dans les romans écrits entre 1909 et 1928] (2018) de Ayşe Duygu Yavuz, dirigée par Mehmet Kalpaklı, İhsan Doğramacı Bilkent Üniversitesi, Ankara ; *Türk Romanında Erkek Egemen Topluma Başkaldıran Kadınlar (1872-1960)* [Femmes soulevées contre la domination sociale des hommes dans le roman turc (1872-1960)] (2017) de Hande Balkız, dirigée par Alev Sınır Uğurlu, Uludağ Üniversitesi de Bursa ; *Atatürk Dönemi Türk Romanında Kadın Kimliğinin İnşası* [Construction de l'identité des femmes dans le roman de la période d'Atatürk] (2017) de Neşe Demirci, dirigée par Ahmet Bozdoğan, Cumhuriyet Üniversitesi de Sivas ; *Cumhuriyet Öncesi Kadın Yazarların Romanlarında Toplumsal Cinsiyet ve Kimlik Sorunsalı: 1877-1923* [Genre et identité sociale dans les romans des femmes écrivaines de la période pré-républicaine] (2012) de Ayşegül Utku Günaydın, dirigée par Talât Halman, İhsan Doğramacı Bilkent Üniversitesi d'Ankara ; *A Feminist Dialogic Reading of the New Woman: Marriage, Female Desire and Divorce in the Works of Edith Wharton and Halide Edib Adıvar* (2012) de Sevinc Elaman, dirigée par Margaret Littler, université de Manchester.

¹⁶ Mehmet Narlı, *Roman Ne Anlatır: Cumhuriyet Dönemi, 1920-2000: Türk Romanı Üzerine Tematik Bir Tasnif ve Değerlendirme* [Que raconte le roman : la période républicaine, 1920-2000 : classification thématique et analyse du roman turc], 1^{re} éd., Ankara, Akçağ, 2007, 303 p.

¹⁷ Voir la note de bas de page 14.

comprendre et relier l'ensemble des acteurs et facteurs qui participent à la diffusion de l'identité à travers le roman de la première décennie républicaine : un corpus représentatif de romans et d'écrivains, bien sûr, mais également l'idéologie de ces romanciers, l'influence de la presse, les courants de pensée politique et sociale, le déroulement de l'actualité.

Le contexte sociopolitique de la période occupe la première des trois parties qui composent ce travail. La fondation du pays en 1923, l'événement qui ouvre la période, fournit l'occasion de retracer les dernières décennies de l'Empire, des années qui nous intéressent pour deux raisons fondamentales. D'une part, elles connaissent les bouleversements qui conduisent à l'effondrement du pays et expliquent la naissance du nouvel État, et plus particulièrement, la transformation de la société turque et l'apparition de la nouvelle identité qui remplace le traditionnel sentiment ottoman des Turcs. D'autre part, c'est à cette époque que de nombreux romans postérieurs situeront leurs trames, des romans qui, pour le coup, font partie de notre corpus. Quant au dixième anniversaire, terme de la période, il revêt une importance capitale pour le régime de Mustafa Kemal, qui vient d'achever le profil de son « homme nouveau », son citoyen nouveau, et profite des célébrations pour sortir l'artillerie lourde de sa propagande.

Entre ces deux événements s'écoulent dix ans pendant lesquelles le gouvernement tente d'imposer une identité qui partage des références nationales avec des traits occidentaux, et qui relève surtout de l'ambition de s'éloigner du passé islamique-ottoman. Malgré l'autoritarisme du régime, certains secteurs réussissent à faire entendre leur voix, à s'opposer en quelque sorte au cabinet et à proposer des modèles identitaires alternatifs. Un conflit se déclenche entre l'identité officielle et l'identité populaire, entre le citoyen nouveau kémaliste et les aspects de l'identité traditionnelle que certains groupes sociaux ne sont pas prêts à abandonner.

Un grand nombre d'auteurs ont déjà plus spécifiquement abordé le récit des réformes kémalistes. Notre travail à ce sujet est concentré sur la question de l'identité que le régime propose, il vise à faire ressortir la contribution de ces réformes à l'élaboration de son nouveau modèle de société. En plus de cela, nous accordons une place importante à la diversité politique et sociale qu'offre la réalité républicaine, ainsi qu'aux valeurs identitaires qu'elle représente malgré l'action du régime et l'homogénéisation sociale —un récit parfois négligé. La presse, les manuels scolaires et

de savoir-vivre jouent un rôle intéressant dans ce processus. En outre, nous avons tâché d'élaborer une critique qui reconnaisse les progrès et signale en même temps les injustices du régime de Mustafa Kemal, un régime aussi idéaliste et révolutionnaire qu'autoritaire et opportuniste. Le travail sur les secteurs d'opposition, par exemple, nous a permis de démonter l'image de Mustafa Kemal comme champion du féminisme et de mettre en valeur les mouvements féministes de la fin de la période ottomane. C'est une critique que nous avons eu du mal à trouver dans beaucoup de nos sources. Dans cela jouent la grande polarisation politique de la Turquie et la mythification dont le leader fait à présent toujours l'objet.

La deuxième partie de ce travail part du contexte général pour explorer de manière concrète la scène romanesque de la première décennie républicaine. Le genre apparaît vers les années 1870 et donne lieu, sur son chemin vers la République, à plusieurs courants littéraires étroitement liés aux évolutions politiques. Ils laissent tous leur empreinte dans la mémoire du roman républicain, qui se bat en même temps pour trouver sa propre essence, une identité originale, représentative du renouveau que le pays éprouve à tous les niveaux. Il reste tout de même fidèle à son réalisme, qui en fait un miroir de l'actualité, ainsi qu'un outil pour la transformation du lecteur et, par extension, de la société et du monde. Nous proposons, en définitive, un voyage à travers les auteurs et les œuvres de la période. Cela exige, dans certains cas, un important travail de mémoire : plusieurs d'entre eux ont à peine ou pas du tout fait l'objet de travaux de recherche spécifiques et sont rarement mentionnés dans les manuels de littérature ; de nombreux romans de l'époque n'ont pas été réédités depuis les années 1930.

Quant à la troisième partie, elle s'ouvre à l'analyse des modèles de société que diffusent les romans de la période, dont la proposition kémaliste, bien évidemment, mais aussi d'autres options possibles. Quel est l'avis exprimé dans les romans à l'égard, par exemple, du voile ? Comment présentent-ils les Anglais ou les Français ? Et les Arméniens, les Kurdes, les anciennes minorités de l'Empire ? Qu'est-ce qui définit les héros et les héroïnes de ces intrigues ? Quelles en sont les conséquences pour la construction d'une nouvelle identité ? Existe-t-il alors un rapport entre le genre et les courants politiques ? Nous interrogeons les thèmes, les trames et les personnages des romans turcs publiés entre 1923 et 1933 au sujet de la nation et de la religion, les deux axes qui articulent le renouveau identitaire. Par la suite, nous portons un regard sur le symbolisme des lieux associés aux courants qui se disputent l'identité turque post-

ottomane : Fatih, le sobre représentant de la tradition ; Beyoğlu, le miroir de l'occidentalisation, et l'Anatolie, la source d'inspiration du peuple turc. Pour conclure, nous proposons un parcours à travers les personnages féminins et l'identité que ces romans attribuent aux femmes. Dans la transition entre l'Empire et la République, elles deviennent un indicateur privilégié du niveau de progrès atteint par la société, le bastion de la morale collective, la quintessence de la transformation sociale.

PREMIÈRE PARTIE

LE CONTEXTE SOCIOPOLITIQUE DE LA PREMIÈRE DÉCENNIE

RÉPUBLICAINE : DÉFINIR LA PÉRIODE.

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

Cette étude est encadrée par deux dates fondamentales pour la conception —et la compréhension— de l'identité de la Turquie. D'une part, la fondation de la République, d'autre part, la célébration de son dixième anniversaire. La première représente, certes, un bouleversement au niveau territorial et administratif, mais marque aussi l'établissement d'un régime autoritaire en même temps nationaliste et pro-occidental, défenseur en plus d'un citoyen qui aspire avant tout à échapper au prédécesseur ottoman. Quant à la date anniversaire de 1933, elle célèbre la confirmation de la Turquie kémaliste et l'achèvement d'un modèle de société conforme à ses principes. Ces deux moments historiques délimitent une décennie pendant laquelle le gouvernement tente, à coup de réformes, de propagande et de répression, d'imposer son modèle d'État et sa vision du monde, d'homogénéiser la société conformément à ses critères. Cependant, il se heurte à la diversité sociale et idéologique héritée de la période ottomane et à des secteurs en désaccord sur sa façon de procéder. C'est de l'affrontement entre ces positions qu'est née la véritable identité qui définit la société turque, même de nos jours. La première décennie républicaine est, par conséquent, d'une importance capitale : elle renferme les clés qui conduisent à l'essence profonde du pays, qui permettent plus concrètement de comprendre sa société.

Cette première partie est divisée en quatre grands espaces de discussion. Le premier s'intéresse au récit des identités qui viennent remplacer le sentiment ottoman des Turcs, et de manière générale, aux facteurs qui donnent naissance à la Turquie. Ces facteurs expliquent, par exemple, l'apparition du nationalisme qui s'impose à grande vitesse ainsi que des autres courants idéologiques qui survivent à sa domination. Notre intérêt se porte, ensuite, sur le régime kémaliste et sur la transformation qu'il amorce, qui définit l'évolution de la Turquie notamment dans ses premières années. Nous lui consacrons le deuxième et le troisième espace de cette partie. Le deuxième se penche sur les démarches qu'il entreprend dans les dix premières années de mandat, celles visant à la construction et à l'imposition d'un modèle de société conforme à ses valeurs.

Le troisième s'occupe, quant à lui, de l'événement qui clôt la période, la célébration du dixième anniversaire. L'importance de la date est double : elle représente un tournant dans l'accomplissement du nouveau citoyen kémaliste, et apparaît en même temps aux yeux du gouvernement comme une occasion exceptionnelle de le promouvoir, de renforcer son assimilation. L'impact pesant du régime sur la société, les mesures qu'il applique pour la faire rentrer en bloc dans son moule n'empêchent pas les manifestations de dissidence que ce soit au niveau politique, religieux ou culturel. Elles illustrent la diversité qui définit la société turque à la base : c'est à cette diversité, qui non seulement subsiste mais qui lutte pour subsister, que nous réservons le dernier espace de cette partie.

1.1. LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE : LE FRUIT DU DERNIER SIÈCLE OTTOMAN

Malgré la précipitation des événements qui forcent la transition entre l'Empire et la République, malgré les efforts du régime kémaliste pour détacher la Turquie de son passé islamique-ottoman, pour la présenter comme une réalité complètement nouvelle, le pays n'est en vrai que le produit des bouleversements que l'Empire subit notamment dans son dernier siècle, rien d'autre que la suite des courants de pensée et des mouvements sociaux déclenchés sous la période précédente. La défense des origines turques, par exemple, que le kémalisme s'approprie, se forge en réalité dans les années 1910. De même pour les réformes en faveur de l'égalité des sexes, que le régime réussit à faire voir comme le fruit de sa propre initiative alors que les mouvements féministes sont sur le pied de guerre depuis la fin du XIXe siècle.

Les contacts entre l'Empire et les puissances occidentales demeurent une constante tout au long de l'histoire que ce soit dans le domaine de la guerre, du commerce ou des échanges culturels. Mais la gravité des défaites des Ottomans contre les Européens entre la fin du XVIIe et le début du XVIIIe siècle marque un tournant dans ces relations. Les conflits font comprendre aux premiers leur infériorité, leur retard en matière de savoir et de techniques militaires, et les poussent à tisser une nouvelle relation avec l'Occident, visant justement à pallier ces lacunes. Ainsi, suivant entre autres l'exemple de la Russie de Pierre le Grand, l'Empire regarde pour la première fois l'Europe comme une source de connaissance et d'apprentissage, comme un modèle à

imiter. C'est à ce moment-là, avec la nouvelle perspective de la Sublime Porte —le gouvernement ottoman— sur l'Occident, que démarre la gestation de la Turquie.¹

Les ambitions des Ottomans pour moderniser leur système militaire ont pour conséquence immédiate l'établissement des premières missions diplomatiques en Europe, par l'intermédiaire desquelles ils espèrent « faire une étude approfondie des moyens de civilisation et d'instruction, et de déterminer ceux susceptibles d'être appliqués » dans l'Empire.² En effet les années qui suivent connaissent l'ouverture des premières écoles militaires ottomanes établies sur le modèle des écoles européennes. Plus important encore : les sultans recrutent par là-même des étrangers qu'ils mettent à la tête de l'établissement et de la gestion des nouveaux centres dans l'espoir qu'ils diffusent leurs connaissances, leurs méthodes, leur philosophie. Ces étrangers sont non seulement les premiers à pénétrer la machinerie de l'État oriental, mais ils deviennent en plus les premiers foyers de diffusion de la culture européenne en général et les premiers modèles occidentaux des élèves des nouvelles écoles en particulier, un public par définition influençable, limité en nombre mais significatif en importance : les futurs membres de la première génération éduquée à l'occidentale. C'est justement à la société ottomane de la fin du XVIIIe siècle que l'historien Bernard Lewis se réfère lorsqu'il affirme que « Français parlant le turc, chrétiens ottomans et quelques Turcs commencèrent à former dans la capitale une société nouvelle où l'on discutait les besoins et les idées de l'époque, où l'optimisme enthousiaste de la France révolutionnaire rencontrait un écho chez les Turcs, peu nombreux mais bien placés, qui demandaient une orientation et une inspirations à l'Occident ».³ En résumé : bien qu'elle n'aspire à priori qu'à la réforme de son armée, la Sublime Porte déclenche pour le coup un processus de transformation générale dont les effets sur la société commencent à ce moment-là à porter leurs fruits.

La fin du XVIIIe siècle montre les premières traces du rapprochement ottoman de l'Europe notamment dans le domaine militaire, quelque peu dans le social aussi. Mais

¹ Le point tournant de la perspective de l'Empire ottoman vis-à-vis de l'Europe est communément situé en 1718, l'année de la signature du traité de Passarowitz qui marque la fin du conflit entre le premier et la république de Venise.

² Bernard Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, traduit par Philippe Delamare, Paris, Fayard, 1988, p. 49. Citation originale dans B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 45-46.

³ B. Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, op. cit., p. 63. Citation originale dans B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 64.

c'est avec Mahmud II (1808-1839) que les signes d'une transformation intégrale du système deviennent vraiment perceptibles. La plus grande réussite du sultan sera la dissolution définitive des janissaires qui entravent depuis des décennies les initiatives des souverains réformistes. Le chemin pour l'introduction de réformes plus profondes se trouve ainsi finalement dégagé. Guidé par son ambition de pouvoir, il s'attaque aux oulémas et à la religion, d'une très vaste influence sociale, et entreprend les premières mesures visant à amoindrir leur pouvoir et à mettre en échange la société civile au premier plan. Du coup, il sème les premières graines de la sécularisation de l'Empire et marque en général les premiers pas vers une transformation sociale, voire identitaire, au sein de la population civile, au-delà du secteur militaire.

LE TOURNANT DES TANZIMAT

Or, le principal virage sur le chemin de l'occidentalisation, de la transformation du pays en général, se produit avec la proclamation en 1839 de l'édit de Gülhane et des célèbres Tanzimat ou réformes [*tanzimat* en ottoman]; elles seront plus tard complétées par une extension, l'Édit impérial de 1856. L'historiographie turque — d'ailleurs la littérature aussi — leur attribue une période qui s'étend jusqu'à la proclamation de la Constitution ottomane en 1876. Elle connaît le mandat de deux sultans : Abdülmecid I (1839-1861), fils de Mahmud II et porteur des aspirations réformistes de son père, et Abdülaziz (1861-1876), son frère, élevé dans la culture ottomane mais grand admirateur des progrès occidentaux.

L'importance des Tanzimat par rapport aux réformes précédentes repose essentiellement sur deux aspects. En premier lieu, elles portent une vocation occidentalisante sans précédent. Il ne s'agit plus d'emprunter certains aspects de l'Europe ou de s'en inspirer avant de proclamer une réforme : les Tanzimat incarnent la volonté générale de l'Empire de devenir un pays occidental, d'où leur ampleur exceptionnelle et leur caractère révolutionnaire. En second lieu, conséquence du premier, elles sortent de façon définitive du cadre exclusivement militaire pour s'orienter vers la réorganisation de domaines relatifs à la société civile. Ce n'est donc pas pour rien qu'elles sont communément considérées comme le véritable déclencheur de la transformation de l'Empire. À leur impact sont attribuables non seulement le

démembrement de ce dernier ou la fondation de la Turquie mais des problématiques sociales et identitaires qui perdurent encore de nos jours.

Traditionnellement, l'Empire ottoman se caractérise par un système d'organisation sociale qui regroupe les individus selon un critère d'appartenance religieuse, par *millet* ou communautés confessionnelles légalement reconnues. Ces classes se divisent *grosso modo* en deux. D'un côté, la *millet-i hakime* ou communauté dominante, les musulmans de l'État islamique qu'est l'Empire ottoman. Elle comprend les Turcs ainsi que les arabes musulmans, les Kurdes ou les Albanais. De l'autre côté, les *zimmi*, les sujets non musulmans de l'État islamique. Ils sont regroupés autour de leurs confessions respectives. Il existe par conséquent une *millet* juive, une *millet* chrétienne arménienne, une *millet* orthodoxe qui jusqu'à la fin du XIXe siècle regroupe les Grecs et les Slaves.⁴ L'importance de ce système repose sur le fait que c'est lui qui détermine en grande mesure l'identité des sujets du multiculturel Empire. C'est notamment le cas des Ottomans turcs, qui n'ont traditionnellement pas conscience de leur turcité mais se définissent plutôt par l'allégeance à l'islam et à la dynastie ottomane.⁵ Cela dit, plusieurs éléments d'appartenance nationale comme certaines traditions ou les langues qu'elles utilisent dans la communication intragroupe subsistent à l'intérieur de ces communautés, sans oublier le rôle que la religion joue dans la transmission de la culture et de la mémoire historique.

Plusieurs facteurs contribuent à ce que le traditionnel système de classes ottoman se craquelle au cours du XIXe siècle. Il faut d'abord noter les processus de réveil national des différentes communautés qui participent au spectre démographique de l'Empire, des communautés qui partagent donc l'espace avec les Ottomans turcs. Guidées par la conscience nationale qu'exporte l'Europe occidentale depuis la fin du XVIIIe siècle, certaines communautés commencent à rassembler leurs individus autour de leur propre sentiment national et à réclamer par des voies tant diplomatiques que violentes, d'abord une reconnaissance, puis souvent des concessions, parfois même l'indépendance. Les Ottomans serbes, par exemple, mènent très tôt une série de

⁴ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 355.

⁵ Nous employons le terme « Ottomans turcs » pour désigner provisoirement ces individus descendant du peuple turc fondateur de l'Empire ottoman qui s'identifieront à la turcité lorsque les différentes communautés ottomanes se réuniront autour de leur sentiment national. Comme nous l'expliquons par la suite, ils n'ont pas encore conscience à ce moment-là de leur nature turque qui s'est estompée au fil du temps en faveur de l'identité islamique-ottomane.

soulèvements qui aboutissent à une principauté serbe indépendante entre 1804 et 1813 ; les Ottomans grecs entreprennent en 1821 une révolution qui se solde par la proclamation, en 1830, d'un État souverain : la Grèce ; les Ottomans monténégrins remportent en 1852 une victoire contre l'État ottoman qui débouche sur la proclamation d'une principauté du Monténégro ; enfin, des mouvements nationalistes apparaissent partout dans les Balkans au cours du XIXe siècle, au rythme des guerres entre les Empires russe et ottoman, attisés qui plus est par l'ingérence des puissances européennes. Au-delà des fissures qu'ils provoquent dans le système de classes, ces processus de réveil national ont pour conséquence d'exposer les autres communautés ottomanes à une nouvelle forme d'organisation sociale. C'est ainsi que les Turcs se retrouvent à un moment donné cernés par une série de groupes définis par des critères ethniques. De plus, leurs revendications sont souvent à l'origine de conflits armés qui accélèrent et renforcent davantage leur cohésion intragroupe et aggravent l'écart qui les sépare des autres —de « l'autre ».

Qu'est-ce qui explique que les Turcs mettent si longtemps à connaître une forme de conscience nationale, un sentiment de groupe de nature non pas religieuse mais culturelle ou ethnique ? À dire vrai, ils ne manquent pas de raisons. D'abord, ils sont le peuple fondateur de l'Empire, ce qui en fait la colonne vertébrale, les principaux garants de son maintien, y compris de sa structure et de son mode de fonctionnement. Ensuite, ils appartiennent à la *millet* musulmane, communauté dominante d'un pays islamique qui détient en plus le califat, d'un pays donc extrêmement lié à la religion et la *ümme* ou communauté musulmane au niveau mondial. Finalement, ils constituent le peuple le plus nombreux à l'intérieur de leur propre *millet* ainsi que dans l'administration centrale d'un État fortement centralisé autour de sa capitale, qui ne connaît pas de concurrence dans d'autres régions où d'autres *millet* pourraient exercer leur influence. Ces conditions assurent aux Ottomans turcs une situation avantageuse, privilégiée vis-à-vis des politiques officielles, notamment en rapport aux *millet* non musulmanes ; cela explique leur inertie, le confort qu'ils trouvent dans le statu quo. En fait, ni les Albanais ni les Kurdes, membres de la *millet* et conscients depuis longtemps de leur spécificité ethnique, ne connaissent l'essor de leurs nationalismes avant la fin du XIXe siècle. Sylvie Gangloff évoque les premiers : « Membres de l'ethnie-religion dominante dans l'Empire, les Albanais ne pouvaient guère arguer d'une quelconque oppression des musulmans pour mobiliser la population. [...] C'est finalement le traité de San Stefano en 1878, qui

attribuait des provinces peuplées d'Albanais à la Serbie, au Monténégro ou à la Bulgarie, qui provoqua le premier sursaut national albanais »⁶. Le cas des Albanais renforce l'idée que ce sont des raisons de traitement défavorable de la part du gouvernement qui auraient attisé les revendications nationales des sujets non musulmans de l'Empire.

Parmi les raisons qui expliquent l'effondrement du système ottoman de classes, il faut également considérer les réformes de nature laïcisante proclamées au cours du XIXe siècle visant à l'égalité des sujets ottomans indépendamment de leur confession. Elles remettent en question l'identité et la nouvelle perception de soi des individus dans un pays où le principal critère de division de classes renvoie justement à la religion. Même avant la proclamation des Tanzimat, Mahmud II renonce à une partie de son autorité pour la déposer sur le Meclis-i Ahkam-i Adliye ou Conseil des ordonnances judiciaires. Le nouvel organe législatif vise à assurer les bonnes pratiques de gouvernement européennes dans l'Empire, dont le contrôle de la corruption, mais aussi la défense de l'égalité des musulmans et des non musulmans devant la Loi.

D'autres réformes inscrites dans le premier texte des Tanzimat témoignent du penchant de la Sublime Porte pour la sécularisation. Mais avec l'Édit impérial de 1856, la tendance devient manifeste. Cela n'est en rien étonnant : il est proclamé à la veille de la signature du traité de Paris qui détermine l'entrée de l'Empire dans le Concert des nations européennes, d'où la vocation du texte à gagner la faveur des puissances occidentales. En tout cas il faut dire que la Sublime Porte prépare depuis quelque temps le terrain : elle a annoncé en 1855, à la veille de la conférence de paix qui suit la guerre de Crimée, que « le devoir et le privilège » du service militaire jusque-là exclusivement réservé aux musulmans seraient étendus aux sujets chrétiens de l'Empire ; elle s'est également engagée à supprimer les impôts taxant spécifiquement les non musulmans et plus important encore, à accepter des chrétiens dans l'armée et à leur donner accès aux hauts rangs de la fonction publique et de la hiérarchie militaire.⁷

L'inclusion de l'Empire dans le Concert des nations européennes entraîne son engagement avec les pays occidentaux sur de nombreuses affaires capitales comme la banque ou les douanes, mais le soumet également à nombre de leurs décisions, comme

⁶ Sylvie Gangloff, *La politique de la Turquie dans les Balkans depuis 1990. Relations bilatérales, politique régionale et influences extérieures*, thèse doctorale sous la direction de Charles Zorgbibe, Université Panthéon-Sorbonne-Paris I, Paris, 2000, p. 106.

⁷ B. Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, op. cit., p. 295. Citation originale dans B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 337.

celles relatives à la défense des minorités de l'Empire. Dans les années qui suivent, le gouvernement ottoman établit, par exemple, des cours mixtes formées par autant de juges européens qu'ottomans, basées sur des pratiques judiciaires occidentales plutôt qu'islamiques, et proclame un code de commerce reconnaissant la compétence d'un système de tribunaux commerciaux indépendants de la Charia. Toutes ces mesures assimilent graduellement l'Empire à ses nouveaux partenaires européens, limitent davantage l'action des oulémas dans la gestion de la vie politique et contribuent enfin à effacer les frontières entre les classes qui ont traditionnellement défini la société ottomane.

Pour résumer : deux facteurs principaux contribuent à l'effondrement du système d'organisation sociale qui fournit aux Ottomans turcs la base de leur identité traditionnelle. D'une part, les nationalismes environnants, l'exemple des communautés qui ont préalablement entamé des processus de conscience nationale. D'autre part, les effets de la sécularisation : l'affaiblissement du critère de confessionnalité intergroupe, la suppression de certaines différences de classes et le brassage de musulmans et chrétiens dans des domaines initialement restreints aux premiers. Dans les deux cas, ils sont sinon motivés du moins attisés par les Tanzimat, et déterminent l'apparition de la conscience nationale des Turcs, leur redéfinition dans un nouveau système social qui préconise cette fois-ci l'assimilation des individus à la nation ethnique.

À ces facteurs il faut ajouter d'autres conséquences du rapprochement avec l'Europe, en rapport à la crise identitaire et au risque de désagrégation des Ottomans turcs. Avec l'intensification des relations culturelles, les Ottomans sont de plus en plus exposés aux idées qui circulent à ce moment-là en Europe. Parmi ces idées figurent notamment les revendications nationales de la Révolution française, la patrie, la nation ou la mise en valeur du peuple dont d'autres nations ottomanes se sont visiblement déjà emparées. Curieusement, il s'agit de l'un des produits d'importation européenne les plus discrets et subtils, l'un des plus bouleversants aussi : une philosophie qui contrairement à la pensée orientale, met la vision nationale-ethnique au centre de ses intérêts, lui accorde la primauté dans la configuration territoriale, prône le principe « un État, un peuple, une langue » auquel la République s'abandonnera.

Ces nouvelles relations affectent aussi l'élite européanisée évoquée plus haut qui pointe vers la fin du XVIII^e siècle. Elle s'accroît avec les Ottomans que la Sublime Porte envoie en Europe, soit dans un but éducatif, dans l'espoir qu'ils mettent au service de

l'Empire les connaissances acquises ailleurs, soit pour occuper les missions diplomatiques, comme Mustafa Reşid Pacha, l'architecte des Tanzimat. Plusieurs d'entre eux forment un groupe d'intellectuels dont l'influence se fait sentir à compter des années 1840, des locaux qui connaissent personnellement l'Europe, qui s'imprègnent sur place des idées du moment et les diffusent à leur retour, parfois même depuis l'étranger, à travers leurs interventions publiques, leur littérature et la presse naissante.

Enfin, l'influence culturelle de l'Europe est à l'origine des nouvelles écoles ottomanes créées à l'image des établissements européens qui ouvrent leurs portes à partir des années 1840. Elles intègrent l'enseignement des cultures et des langues occidentales, notamment française, qui permettent aux élèves ottomans d'accéder aux documents, à la presse, à la littérature qui arrive depuis l'autre bout du continent, d'établir un contact direct avec l'identité, l'actualité et les idées de ces pays. À côté de ces écoles, il faut mentionner l'American Protestant Robert College et le lycée impérial ottoman de Galatasaray, anglophone et francophone respectivement, établis à Istanbul à l'époque, toujours en activité et pépinières, surtout ce dernier, des grands hommes de lettres et penseurs des décennies à venir.⁸

À LA RECHERCHE D'UNE NOUVELLE IDENTITÉ

La première manifestation chez les Ottomans turcs d'un certain sentiment de nation n'émane pas de leur turcité mais de leur « ottomanité », de leur conscience d'être des citoyens ottomans. Celle-ci se cristallise dans un premier temps dans la philosophie et les actions du groupe d'intellectuels révolutionnaires des Jeunes-Ottomans qui apparaît dans les années 1860. Ils défendent le modèle que l'Occident représente et l'adoption de certaines de ses valeurs mais critiquent l'attachement excessif à l'Europe de leurs prédécesseurs réformistes. Face à une perte d'identité calamiteuse en faveur de l'identité occidentale, face au risque de désagrégation sociale,

⁸ À côté d'un nouveau système d'écoles séculières primaires, secondaires et des lycées d'inspiration française, les Tanzimat amènent l'établissement de plusieurs nouveaux centres d'enseignement supérieur comme la Mekteb-i Fünun-ı Mülkiye —connue sous le nom de Mülkiye—, une École de sciences de l'administration orientée vers la formation de hauts fonctionnaires de l'État, ou la *Darülmüallimin* ou École supérieure d'enseignants, fondée en 1848 et orientée à former le personnel des nouveaux centres. La première université ottomane, la *Darülfünun*, actuelle université d'Istanbul, ouvre ses portes aussi en 1870 dans le cadre des réformes pour proposer des études supérieures en sciences et lettres.

ils remettent au premier plan leur identité d'Ottomans et remplacent l'ancienne allégeance à la dynastie ottomane par une version plus actuelle qu'est le patriotisme ottoman ou ottomanisme. Cela implique principalement la célébration de la diversité de l'Empire —des intellectuels non turcs comme Şemsettin Sami (Frashëri) occupent les premiers rangs de l'intelligentsia de l'époque.⁹ Mais aussi, à l'arrière-plan, la revendication de l'islam comme un facteur d'identité et l'un des rares éléments communs aux différentes classes socioéconomiques dans le contexte de l'État islamique. Namık Kemal, par exemple, leader du mouvement des Jeunes-Ottomans et auteur de *Vatan yahut Silistre* [La Patrie ou Silistra, ville de l'actuelle Bulgarie] (1872) qui établit les bases du patriotisme ottoman, demeure toujours un musulman convaincu et prône, dans les années qui suivent, la réappropriation et la défense de la culture musulmane contre l'envahissement occidental.¹⁰ Il incarne ainsi la première phase de l'évolution de l'identité turque post-ottomane qui se décline pour l'instant dans la version « ottoman et musulman ».

À vrai dire, les ottomanistes recourent à un vocabulaire nouveau pour demander en réalité le maintien du statu quo qui s'est déjà avéré impraticable, car il s'oppose aux idées de nation qui ont déjà pénétré les autres communautés ottomanes. Même les Jeunes-Turcs, qui prennent la relève des Jeunes-Ottomans et pour qui l'ottomanisme constitue au début la doctrine officielle, finissent à un moment par l'abandonner pour soutenir ouvertement le nationalisme turc. Condamné donc à l'échec, l'ottomanisme reste une belle tentative de transition d'une communauté définie par la religion qui cherche sa place dans le monde des nationalismes, sans pour autant pouvoir se détacher tout de suite de son identité originale.

Toujours dans un contexte de crise identitaire, la place du caractère ottoman comme facteur de cohésion sociale est ensuite disputée par l'islam d'un côté et par la turcité de l'autre. Chaque option donne lieu à ses courants politiques et culturels respectifs proposant différents modèles de société selon un facteur de cohésion intragroupe différent. Il ne faut pas non plus perdre de vue l'influence de la culture occidentale, qui reste très présente dans l'Empire. Si nous ajoutons aux deux premiers

⁹ Nous employons le terme « non Turc » pour désigner les citoyens étrangers et les membres des minorités confessionnelles traditionnelles ottomanes, c'est-à-dire les individus exclus de la définition de l'identité turque qui implique en gros, comme nous verrons par la suite, deux conditions indispensables : la foi islamique sunnite et l'appartenance généalogique au peuple turc.

¹⁰ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 341.

le courant pro-européen qui déclenche et alimente depuis quelques décennies le processus d'occidentalisation, nous aurons les trois sources culturelles qui, non seulement donnent lieu aux mouvements idéologiques des années à venir, mais qui composeront le moment venu l'identité républicaine. Comme nous le verrons par la suite, les éléments musulman et turc en particulier restent désormais, avec certaines nuances, les critères fondamentaux d'identification du citoyen turc et d'acceptation dans la communauté même encore aujourd'hui.¹¹ Ils résistent aux bouleversements, aux va-et-vient et aux crises que subit l'identité turque tout au long du XXe siècle, y compris les réformes pour la sécularisation imposées par le régime kémaliste.

Pour ce qui est du premier de ces facteurs de cohésion : après l'apogée de l'ottomanisme dans les années 1860 et 1870, la menace intellectuelle et territoriale qu'est devenu l'Occident fait remettre en valeur l'islam d'abord sur un plan culturel, comme chez Namık Kemal, puis comme la raison d'être d'un mouvement politique, le panislamisme. Faisant appel à la condition de tête de l'islam détenue par le sultan, le panislamisme prévoit la restauration de la vraie foi islamique et l'union des peuples musulmans de la région contre la montée de la modernité, de la voie non traditionnelle, comme une alternative de l'Occident —et de l'occidentalisation— dominant. Pour ce courant, la division des nations, le fait que chacune suive sa propre politique est contraire aux principes de l'islam, qui invite à la fraternité et à la solidarité. Il est guidé par d'autres projets d'alliance transnationale, comme le pangermanisme ou le panslavisme, auxquels il se présente comme le seul système capable de faire face. Dans les décennies qui suivent, au tournant du siècle, la pensée panislamiste ottomane reste active avec plus ou moins de force. Preuve en est, les organes de presse que ses partisans publient lors du boom de la *İle Meşrutiyet* ou seconde monarchie constitutionnelle (1908), dont l'influente revue *Sırat-ı Müstakim* [La Voie droite], à partir de 1908. Mais déjà à cette époque le mouvement est pratiquement détaché de l'utopie de rassembler tous les peuples musulmans et reprend la défense de l'islam dans un cadre étatique plus restreint. Le rapide démembrement de l'Empire et les guerres, qui

¹¹ La redéfinition du territoire qui suit la guerre d'Indépendance a pour conséquence que le critère de turcité soit restreint pour les Turcs aux frontières du nouvel État en ce qui concerne des questions comme la nationalité juridique ou la variante linguistique de l'individu en question. Quant au critère religieux, l'homogénéisation de la société à partir de l'identité majoritaire fait privilégier le versant sunnite face à d'autres formes de culte même islamique. Ces termes impliquent l'exclusion de la communauté d'identité turque des autres peuples turques de la région comme les Azéris ou les Tatars ainsi que des musulmans à une tradition hétérodoxe comme les alévis de la Turquie.

font prioriser les mouvements de nature nationaliste, ainsi que le soulèvement arabe de 1916 et la perte de territoires à population arabe musulmane finissent par condamner cette doctrine à la disparition du moins dans son versant politique —à l'exception peut-être de quelques sociétés agissant en parti politique pendant la guerre d'Indépendance. Quant au sentiment religieux populaire, l'islam dans son versant culturel, non seulement reste enraciné dans l'identité des Turcs, mais il fera même échouer les initiatives sécularisantes les plus révolutionnaires du futur gouvernement républicain.

Si le panislamisme naît en grande partie par opposition à la menace d'un Occident envahissant, c'est par opposition à l'islamisme qu'apparaît, dans les années 1910, un courant occidentaliste. Les Européens abondent dans l'Empire, surtout dans sa capitale, et leur ingérence dans des affaires étatiques essentielles telles que les finances ou les communications est grande. Ils ne sont pas rares alors ceux qui voient le salut de la société turque post-ottomane dans l'adhésion, pour certains partielle, pour d'autres totale, aux valeurs européennes, surtout dans le but de contrôler l'influence de la religion. Ses défenseurs proposent, entre autres, la suppression des symboles religieux à l'intérieur de l'État, la modernisation, voire la disparition, des médersas, l'imposition du chapeau au lieu du fez et la fermeture des couvents soufis. Autrement dit, ils réclament dans les années 1910 des initiatives à caractère sécularisant que le régime kémaliste s'appropriera plus tard, à tel point qu'elles deviendront le sceau d'identité du régime. Les revendications occidentalistes exprimées au tout début à un niveau culturel adoptent graduellement un caractère politique et incluent, vers la fin des années 1910, des propositions comme l'intervention des puissances étrangères sur le contrôle de l'État ottoman sous la forme d'un protectorat ou d'un mandat. Cependant, le sentiment général d'aversion envers tout élément étranger suscité par la Première Guerre mondiale, et surtout par la guerre d'Indépendance, condamne cette idéologie à l'extinction en tant que doctrine politique.

Ce basculement entre la culture, la politique et le désenchantement pour l'Occident trouve un bon exemple dans l'évolution de Halide Edip (Adivar) (1882-1964), écrivaine et penseuse politique de la période.¹² Éduquée dans un collège américain à

¹² Avant que la loi des noms de famille ne soit adoptée en 1934, c'est par leur prénom généralement composé que les individus, en l'occurrence les auteurs, se font appeler et qu'ils sont connus. Pour le présent travail, nous citons dorénavant entre parenthèses les noms de famille seulement la première fois que la personne est évoquée dans chacune des parties.

Istanbul, elle entre très tôt en contact avec la culture anglo-saxonne, pour laquelle elle manifeste ouvertement son admiration depuis sa jeunesse. Sans jamais laisser de côté son attachement au peuple turc, c'est le degré de civilisation et de progrès social atteint par les Anglais et les Américains que l'écrivaine met en relief, notamment dans le contexte de chaos politique qui suit la Première Guerre mondiale. Cela l'amène à s'exprimer dans un premier temps en faveur des Quatorze points de Wilson et d'un éventuel mandat américain comme la « moins pire des options » pour le futur du pays au lendemain du conflit international.¹³ Cependant, l'envahissement d'Istanbul par les Anglais et la collaboration de certaines minorités avec les forces d'occupation étrangères la poussent, non seulement à changer d'avis, mais à rejoindre en plus la résistance.¹⁴ Elle participe ainsi au front durant la guerre d'Indépendance, naturellement aux côtés des *Kuva-yı Milliye* ou Forces nationales, l'une des raisons qui expliquent la notoriété de l'écrivaine. Une partie importante des expériences qu'elle y puise serviront peu après la confection de la trame de son célèbre roman *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché] (1923).¹⁵

L'affaiblissement du mouvement ottomaniste permet dès lors à d'autres courants de reprendre la scène idéologique, de proposer notamment leurs solutions contre la crise identitaire. En parallèle au déroulement des pensées islamiste et occidentaliste, un troisième courant surgit mettant la turcité, le caractère turc, au cœur de ses intérêts. Il faut noter que jusqu'à ce moment-là, cette turcité n'est pas bien considérée au sein de l'Empire, plutôt au contraire. Le pays connaît un fort clivage entre la ville et la campagne, entre les couches citadines et les secteurs paysans. Cela affecte naturellement le rapport entre les Ottomans turcs des deux côtés. Les habitants des

¹³ Gökhan Çetinsaya, « Halide Edip Adivar » dans Murat Belge (éd.), *Modernleşme ve Batıcılık*, 5^e éd., Istanbul, İletişim, 2002, p. 89.

¹⁴ İnci Enginün, *Halide Edip Adivar'ın Eserlerinde Doğu ve Batı Meselesi* [La question de l'Orient et l'Occident dans les œuvres de Halide Edip Adivar], Istanbul, Milli Eğitim, 1995, p. 219.

¹⁵ *Ateşten Gömlek*, l'intitulé du roman, littéralement « la chemise de feu », est aussi une expression qui veut dire « supplice, situation douloureuse et insupportable », ainsi que « amour secret ou amour caché » dans le langage populaire, comme Alemdar Yalçın le précise, d'où la traduction que nous proposons (A. Yalçın, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], *op. cit.*, p. 193.). Il faut dire que le roman de Halide Edip est publié en français en 1948 sous le titre *La Fille de Smyrne* avec la traduction de Mourad Kiwan (Halide Edip (Adivar), *La Fille de Smyrne*, traduit par Mourad Kiwan, Alger, Afkar, 1948, 88 p.). Cette version manque, à notre avis, de fidélité à l'original et ne rend surtout pas sa totalité. C'est pourquoi nous avons décidé de proposer notre propre intitulé ainsi que nos propres traductions pour les citations que nous tirons de cette œuvre, notamment dans la troisième partie de notre travail.

villes sont associés à des gens éduqués, aux milieux administratifs, aux gouvernants et aux intellectuels, héritiers et garants de la culture ottomane : c'est eux qui répondent au terme « ottoman ». Les habitants des campagnes, installés principalement en Anatolie et en Thrace, vivent, quant à eux, souvent à l'écart des instances de décision et de la tradition ottomane, parlent par exemple de variantes turciques beaucoup plus pures que la prestigieuse langue officielle.¹⁶ Ils reçoivent traditionnellement l'appellation *türk* —c'est-à-dire « turc »— de la part des gens de la ville car c'est ainsi, tout simplement, que l'on dit « villageois » en ottoman. En d'autres termes : à une époque où aucun des deux n'a encore conscience de son identité ethnique, les turcs sont littéralement les paysans.

Le terme « turc » renferme par extension des notions péjoratives comme « inculte », « barbare » ou « vagabond » qui traduisent le mépris traditionnel des citadins pour les paysans et, en définitive, de la barrière qui sépare les deux mondes.¹⁷

¹⁶ L'un des éléments qui illustrent le plus clairement le clivage entre les différentes classes renvoie au domaine de la langue, qui connaît un cas de diglossie dans l'Empire. L'ottoman est la variante haute, la langue officielle, administrative et littéraire du pays, un mélange de turc, arabe et persan écrit en caractères arabes. Il est employé par les élites, les fonctionnaires et les gens éduqués. Quant à la masse populaire turque, elle parle des dialectes anatoliens, généralement des formes plus pures de langues turciques transmises de façon orale, qui constituent la variante basse du couple.

¹⁷ Une analyse sommaire des dictionnaires bilingues turc-français publiés au XIX^e siècle suffit à montrer l'évolution des connotations associées à l'adjectif « turc ». En 1831, quelques années avant la proclamation des Tanzimat, Artin Handoğlu publie à Vienne son *Dictionnaire abrégé turc-français* qui traduit le mot *turc* par « Turc ; barbare ; vagabond ; villageois », et la *türklük*, le substantif abstrait de qualité dérivé du premier terme, par « incivilité ». (Artin Handoğlu, *Dictionnaire abrégé Turc-français*, Vienne, F. Beck, 1831, p. 153.) Douze ans plus tard, Thomas-Xavier Bianchi publie à Paris une nouvelle œuvre lexicographique beaucoup plus vaste et orientée de façon spécifique « à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçants, des navigateurs et autres voyageurs dans le Levant », ce qui explique les recommandations par rapport à l'usage et aux connotations culturelles qui complètent de nombreuses définitions. Pour ce qui est du terme *turc*, il est traduit par « Turc, Turcoman », ainsi que par « barbare, vagabond », et l'auteur précise : « aussi les Turcs ne veulent-ils pas être appelés ainsi, mais *osmanlı*, Ottoman ». Le mot *türklük* désignerait à son tour « Barbarie, comme qui dirait *turquerie* » ainsi que « demeures des Turcs errants », où la notion de vagabondage est encore reprise. (Thomas Xavier Bianchi et Jean Daniel Kieffer, *Dictionnaire Français-Turc à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçants, des navigateurs et autres voyageurs dans le Levant*, 2^e éd., Paris, Mme Ve Dondey-Dupré, 1843, vol. 1/2, p. 294.) Mais ces connotations négatives ne sont plus, par contre, présentes dans le célèbre *Kamus-ı Fıransavi* ou Dictionnaire turc-français que Şemsettin Sami (Frashëri) publie en 1883. Cette œuvre comprend en plus la notion de nation associée au peuple turc que l'on retrouvera quinze ans après dans les célèbres *Türkçe Şiirler* [Poèmes en turc] (1899) de Mehmet Emin, généralement considérés comme le tournant dans la réappropriation de l'adjectif « turc ». Ainsi Frashëri traduit le mot *turc* par « Turc, turque » tout simplement, et la *türklük* par « Nationalité turque ». (Şemsettin Sami, *Kamus-ı Fıransavi : Dictionnaire turc-français*, Istanbul (Constantinople), Mihran, 1883, p. 322.) Ce sont ces définitions que R. Youssouf (Giovanni Reali) attribue à ces deux termes dans le dictionnaire turc-français en caractères latins qu'il publie cinq ans plus tard, en 1888, à Constantinople. (R. Youssouf, *Dictionnaire turc-français, en caractères latins et turcs, à la portée de tout le monde*, Istanbul (Constantinople), Ebüzziya, 1888, vol. 2/2, p. 1206.) Rappelons que la période qui s'écoule entre les années de publication du deuxième et du troisième dictionnaire coïncide justement avec l'introduction des principes des Lumières et patriotiques qui déclenchent le sentiment national et les premières

Il se peut que la discrimination systémique des villageois ait suscité chez eux un certain sentiment de communauté culturelle bien avant que les Ottomans n'entament leur réflexion à propos de la nation. Ce qui est certain en tout cas, c'est que si la revendication de la turcité —de la « paysannerie »— fait théoriquement confluer les couches citadines et paysannes, les secondes, celles qui prêtent leur nom à l'identité, seront après, dans la pratique, écartées pendant des années des progrès introduits au nom même de cette identité.

Plusieurs facteurs poussent les Ottomans turcs à repenser la turcité. En premier lieu, il faut compter la définition très précoce par les Européens —elle apparaît dans l'œuvre de Molière— d'un certain monde turc associé à des objets de décor et à des œuvres d'art au goût et à l'inspiration orientale, celui regroupé sous le terme « turquerie ». Tout aussi importantes sont les démarches de ces mêmes étrangers qui, à partir du XVIII^e siècle, entreprennent d'étudier le monde et de le classer selon leurs nouveaux paramètres scientifiques et politiques, à commencer par l'Orient, d'où l'apogée des études orientalistes et de la turcologie. Ces Occidentaux utilisent très tôt le terme « turc » pour désigner, avec plus ou moins de justesse, l'univers culturel de l'Empire ottoman, et opèrent des délimitations ethniques entre autres sur les Turcs bien avant que les Ottomans turcs ne prennent conscience de leur propre turcité. Il est fort probable que ces notions aient été transmises aux Ottomans à l'époque de l'occidentalisation. Au sujet de l'approche des Turcs en Occident, İsmail Habib (Sevük), auteur de plusieurs manuels scolaires de la période républicaine, parle dans l'un d'eux des jeunes révolutionnaires opposants du régime absolutiste d'Abdülhamid II (1878-1908) qui s'organisent en Europe pour la réinstauration de la Constitution : « Quand ils fuirent en Europe travailler pour la révolution et la Constitution sous le nom de Jeunes-Ottomans, l'Europe les baptisa "Jön Türk" [Jeunes Turcs]. Et c'est lorsque nous traduisîmes ce nom du français que nous apprîmes ce qu'ils étaient en réalité : des jeunes turcs ! ». ¹⁸ De plus, certains de ces Ottomans révolutionnaires publient à Paris

démarches du courant nationaliste turc. Rappelons aussi que Şemsettin Sami (Frashëri) est non seulement un grand intellectuel ottoman mais aussi l'un des premiers défenseurs du sentiment national albanais ; cela a sûrement influencé sa vision précoce de la nation turque comme un peuple différent du sien, en tout cas comme une nation ethnique.

¹⁸ « [...] "genç osmanlı" namile Avrupa'ya kaçıp orada ihtilâl ve meşrutiyet için o namla çalışırken Avrupa onlara "jön türk" unvanını verdi. Ve biz onların ismini fransızcadan tercüme ederken o gençlerin hakikatte ne olduklarını öğrendik: meğer onlar "genç türkler"miş! ». İsmail Habib Sevük, *Edebî Yeniliğimiz* (c. 2) [Notre renouveau littéraire, vol. 2], İstanbul, Devlet Matbaası, 1932, vol. 2/2, p. 79.

vers la fin du XIXe siècle une revue qu'ils appellent *La Jeune-Turquie*, par l'influence de leurs prédécesseurs, les Jeunes-Ottomans,¹⁹ et de la nouvelle approche du caractère turc qui pointe déjà à l'époque. Des éléments comme ceux-ci renforcent la théorie sur le rôle que la vision des Turcs en Europe aurait joué dans leur prise de conscience de l'appartenance à la turcité.

Par ailleurs, rappelons que parmi les idées d'importation européenne qui pénètrent la pensée ottomane dans le XIXe siècle, se trouvent les concepts de nation et de patrie ainsi que la mise en valeur du peuple au sens large, l'universalisation de l'éducation et la dépréciation des élites gouvernantes. Appliquées au contexte ottoman, ces idées provoquent un glissement graduel de l'intérêt des intellectuels, toujours en quête de leur essence nationale après l'échec de l'ottomanisme, en direction cette fois-ci des paysans qui composent la couche populaire traditionnellement négligée. La mise en valeur du peuple, parfois plus rhétorique que réelle, motive pourtant à ce moment-là des campagnes pour son éducation et des mouvements d'inclusion culturelle : la publication, par exemple, de revues de vulgarisation scientifique ou la *sadelik*, le mouvement pour la simplification de la langue de communication. En conséquence, l'abîme entre les classes turques ottomanes hautes et basses se réduit dans une certaine mesure.

Enfin, il nous faut revenir sur les revendications nationales des peuples ottomans non turcs qui abandonnent les Turcs, pour ainsi dire, dans une mer de nations à l'intérieur de leur pays. Lorsque les autres nations de l'Empire refusent leur identité ottomane en faveur de leurs propres identités nationales, lorsque cette identité ottomane n'est plus conséquente, les Turcs sont condamnés à se redéfinir selon un critère différent. Les conflits menés contre les nations qui ont autrefois fait partie de la diversité ottomane accélèrent le processus. Cela est particulièrement vrai pour la série de guerres des années 1910. Mais c'est suite à la Guerre gréco-turque de 1897, déjà à la fin du XIXe siècle, que le poète Mehmet Emin (1869-1944) publiait un volume de poésie significativement intitulé *Türkçe Şiirler* [Poèmes en turc] (1899), communément considéré comme le premier texte revendicatif de l'autrefois déshonorant qualificatif : « Je suis turc, puissantes sont ma foi et ma race. [...] Nous sommes turcs, ce sang et ce

¹⁹ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 197.

nom vivent en nous ».²⁰ Les rapports d'altérité aux non turcs de l'Empire vont jouer, comme dans ce cas-là, un rôle majeur dans la définition de l'identité turque.

En conclusion, le tournant du siècle assiste à la naissance d'un courant de pensée qui non seulement met en valeur la turcité d'un point de vue culturelle, mais défend en plus pour la première fois l'appartenance au peuple turc comme un élément fédérateur intragroupe. Il revêt également, dès le début, une certaine dimension politique qui occupera le premier plan dans les années à venir.

Dans ses premiers sursauts, le mouvement se présente sous la forme de panturquisme : il prône l'union idéale de tous les peuples de l'ensemble de la géographie turcique qui irait depuis l'Europe centrale jusqu'à l'Asie centrale ; parfois sous la forme de pantouranisme lorsqu'il comprend aussi les peuples finno-ougriens. Ces vastes ambitions se doivent à l'intervention d'intellectuels nationalistes tatars de Crimée comme İsmail Gaspiralı et notamment son suiveur Yusuf Akçura. Stimulés par l'Autre dominant qu'est l'Empire russe, influencés par le mouvement panslaviste et sans doute par d'autres projets de réunification nationale-territoriale comme la Grande Idée grecque, ils réfléchissent à la possibilité d'une union transnationale des peuples turcs de la Russie. Ils se rendent ensuite dans l'Empire, encore sous le régime d'Abdülhamid II, pour recueillir des appuis et diffuser leurs idées à travers la presse ottomane largement répandue. C'est ainsi qu'ils réussissent à enflammer la revendication de l'identité turque qui vient à peine d'éclore. Parmi les plus notables contributions des panturquistes se trouve la fondation, en 1908, des Türk Derneği ou Association turque, centres de ce qui pourrait être considéré comme de la recherche ethnographique et philologique autour des peuples composant le *türklük* ou la turcité, le monde turc. L'union de la géographie turcique en un seul État se révèle à un moment impraticable, sans compter les nouveaux besoins de cohésion que la guerre des Balkans impose. Toutefois le panturquisme reste vivant à un niveau culturel, au moins dans un premier temps. Son versant politique est en revanche absorbé par le nationalisme turc.

Ce dernier prend son envol dans les années 1910. Il se cristallise autour d'une série d'organes de presse comme les journaux *Vakit* [Le Temps] (1917) et *İleri* [En avant]

²⁰ B. Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, op. cit., p. 301. Citation originale dans B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 343. Pour la version originale du poème : « Ben bir Türküm dinim, cinsim uludur. [...] Biz Türkleriz; biz bu kanla, biz bu adla yaşarız! » (Mehmet Emin Yurdakul), *Türkçe Şiirler* [Poèmes en turc], Istanbul, Ebüzziya, 1899, p. 37-40.)

(1918), autour des ouvrages comme *Kızıl Elma* [La Pomme rouge] (1914) et *Türkçülüğün Esasları* [Les Principes du turquisme] (1923) de Ziya Gökalp, le grand idéologue et promoteur du courant, ou la littérature à fort caractère nationaliste d'Ömer Seyfettin ; autour des initiatives comme les *Türk Ocağı* ou Foyers turcs, centres créés en 1912 sur le modèle des *Türk Derneği*, visant à promouvoir l'idéologie nationaliste, « à faire progresser l'éducation nationale et le niveau scientifique, social et économique des Turcs, et à lutter pour l'amélioration de la race et la langue turques ».²¹ Ces centres jouent en particulier un rôle inestimable dans la diffusion de la doctrine et de ses valeurs, dont beaucoup feront plus tard partie des idéaux républicains : ils promeuvent, par exemple, l'émancipation des femmes et leur appropriation de l'espace public, ils leur permettent d'y intervenir non seulement en tant que public mais aussi en tant que conférencières.

Le panturquisme, le nationalisme turc, d'ailleurs l'ottomanisme à son époque aussi, ils visent tous à pourvoir la nouvelle dimension nationale qui s'est fait une place dans l'identité des Ottomans turcs. Qui plus est, ils désirent tous devenir le principal facteur de cohésion sociale au détriment de la vieille identité islamique-ottomane. En revanche, ils ne cherchent nullement la suppression de la dimension religieuse des Turcs, comme Namık Kemal et ses coreligionnaires l'ont ouvertement manifesté. Ce n'est pour rien que le statut des *Türk Ocağı*, par exemple, définit les Turcs comme « le plus avancé des peuples musulmans ».²²

L'identité turque post-ottomane, celle qui remplace l'ancien sentiment islamique-ottoman des Turcs, se caractérise donc déjà à l'époque par deux dimensions fondamentales qui vont perdurer dans le temps et parvenir même jusqu'à nos jours. D'une part la dimension nationale-ethnique, portée par le nationalisme turc. Elle renvoie au critère de la turcité, qui se définit par l'appartenance généalogique au peuple turc, concrètement celui qui provient de l'Asie, s'installe en Anatolie, fonde l'Empire ottoman et finalement la Turquie —pour se distinguer, par exemple, du cousin azéri. La turcité comprend d'autres implications culturelles dont la turcophonie est, de loin, l'une des plus déterminantes. D'autre part, la dimension religieuse, incarnée par l'islam

²¹ « Türklerin millî terbiye ve ilmî, içtimâî, iktisâdî seviyelerinin ilerleme ve yükselmesiyle Türk ırk ve dilinin kemâline çalışmaktır. » Extrait du second article du statut des *Türk Ocağı* publié en 1913 à Istanbul dans la maison Matbaa-yı Hayriye Şürekâsı. Yusuf Akçura, *Yeni Türk Devletinin Öncüleri: 1928 Yılı Yazıları* [Les précurseurs du nouvel État turc : les textes de 1928], Ankara, Kültür Bakanlığı, 1981, p. 194.

²² « İslam kavimlerinin başlıca mühimi olan Türkler ». *Ibid.*

sunnite, le résultat de siècles d'exposition à la culture musulmane, d'attachement au califat, de défense de l'islam dans un sens religieux et social.

Ces deux éléments représentent en quelque sorte les sources traditionnelle et moderne, orientale et occidentale, qui définissent dès lors typiquement les Turcs. Ils s'allient à cette époque pour devenir à jamais indissociables : « On peut parler d'Arabes chrétiens alors qu'un Turc chrétien est une absurdité et une contradiction dans les termes. Même aujourd'hui, plus de cinquante ans après l'instauration de la république laïque, si l'on peut dire d'un non-musulman de Turquie qu'il est citoyen turc, il est impossible de le qualifier de Turc ».²³ Cela posera des problèmes durant la période républicaine. Ayant compris que l'islam reste inhérent au peuple, Mustafa Kemal cherchera, non pas à désislamiser la société, mais à contrôler sa religiosité, tout au plus à subordonner religion à nation. Cela n'empêchera pas une bifurcation d'apparaître entre l'identité officielle, qui mise sur la laïcité, et l'identité populaire, qui garde son lien traditionnel à l'islam. En réalité, ce sont surtout les mesures qui ont pour but de réduire la présence de l'islam dans la vie publique qui sont à l'origine de conflits entre le régime et le peuple.

Le triomphe définitif de la turcité dans la dimension nationale des Turcs est certes dû au travail des nationalistes mais aussi, en égale mesure, aux circonstances que le pays traverse à l'époque. La décennie est définie par l'enchaînement de trois conflits armés majeurs : la guerre des Balkans, la Première Guerre mondiale et la guerre d'Indépendance. En effet, les Turcs sont depuis quelque temps psychologiquement isolés face à des nations non turques —minorités et étrangers—, ce qui joue énormément dans l'émergence de leur sentiment national. Cependant les guerres les poussent dorénavant dans un contexte violent de lutte pour la survie contre ces mêmes nations, et, qui plus est, contre les éléments qui ont jadis donné naissance à l'apparition de leur conscience nationale. Cela aboutit à la radicalisation des rapports d'altérité, au renforcement de leur conscience nationale et de leur besoin de cohésion. Ce n'est donc pas par hasard que les affrontements deviennent ensuite des thèmes récurrents dans le discours kémaliste, et notamment dans la littérature nationaliste de la période

²³ B. Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, op. cit., p. 25. Citation originale dans B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 15.

républicaine, qui relève souvent d'un désir inconscient de consolider ces mêmes valeurs.²⁴

Les guerres, en particulier la guerre d'Indépendance ont aussi d'énormes conséquences pour la dimension religieuse de l'identité turque. Du fait qu'il affronte des chrétiens et des musulmans, le conflit adopte les allures d'une guerre de religions, de lutte pour la défense de l'Anatolie musulmane. Il faut dire que cette image du conflit est encouragée par les leaders des Forces nationales. Conscients de l'attachement du peuple à l'islam, ils font appel à cet argument non seulement pour mobiliser les Turcs mais aussi pour s'attirer le soutien des Kurdes et des confréries mystiques.

La période des Guerres est couronnée par l'expulsion des étrangers qui se sont réparti à Sèvres la dépouille de l'Empire ottoman, et par la signature du traité de Lausanne, qui établit la paix et fixe les frontières définies après le conflit. Les forces libres opposées au gouvernement ottoman, soumises d'après elles aux puissances étrangères, détiennent le pouvoir *de facto* après la guerre, et fondent, le 29 octobre 1923 cet État, qu'elles appellent *Türkiye* —la Turquie. Elles avaient établi à Ankara trois ans plus tôt une Grande Assemblée nationale en concurrence au pouvoir des sultans. Son président Mustafa Kemal y est élu président de la République, charge qu'il occupe jusqu'à sa mort, en 1938.

1.2. LA CONSTRUCTION D'UN CITOYEN NOUVEAU

Tête du Parti républicain du peuple, Mustafa Kemal et son équipe de gouvernement s'emploient dès le début du mandat à construire un État qu'ils envisagent comme une entité séparée de l'Empire, que les vainqueurs de la guerre d'Indépendance accusent des maux récemment vécus. Pour ce faire, ils mettent en œuvre un vaste programme de réformes conformes à une idéologie qui oscille entre le

²⁴ Cette littérature se caractérise entre autres pour exalter la grandeur du peuple turc et le dédommager pour les sacrifices qu'il a faits dans le passé. La victoire, par exemple, des Turcs sur les troupes étrangères lors de la bataille des Dardanelles occupe une place privilégiée dans l'imaginaire d'écrivains qui extrapolent à tout le peuple les vertus des soldats turcs : le courage, la dextérité, la réussite. Le nom de cette bataille et d'autres comme Sarıkamış, Kirte ou Sakarya est souvent évoqué dans la production nationaliste, ainsi que les horreurs et la misère que les guerres ont provoquées principalement dans la grande ville d'Istanbul. En ces cas, les Turcs sont souvent dépeints comme un peuple écrasé qui, malgré tout, ne renonce pas à la lutte, prêt à tout sacrifier pour la nation. Quant aux non Turcs et aux étrangers, notamment les Grecs et les Anglais, ils sont décrits dans ces mêmes passages comme les responsables des massacres et les envahisseurs qui viennent perturber le calme propre à la vie anatolienne. Ces questions font l'objet d'une étude approfondie dans la deuxième et troisième partie du présent travail.

nationalisme turc et le rapprochement avec l'Occident, refusant tout ce qui rappelle l'univers ottoman : l'aspect sans doute le plus voyant de leur démarche. Mais ils bâtissent également une identité qui reflète les particularités de la société auxquelles ils aspirent pour le nouveau pays : un nouveau modèle de citoyen qui contribue, à côté des réformes, à redéfinir l'identité des Turcs, qui leur fournisse un nouveau facteur de cohésion sociale, qui les détache de leur funeste passé islamique-ottoman.

1.2.1. LE MODÈLE DE SOCIÉTÉ RÉPUBLICAIN : PAR QUOI SE DÉFINIT-IL ?

Parmi les éléments communs à l'ensemble des régimes autoritaires ressort l'ambition de transformer en quelque sorte la société, conformément aux valeurs qu'ils incarnent. Transformation qui se pose souvent en termes de rupture plus ou moins radicale avec le modèle de société précédent.²⁵ C'est dans ce sens-là que de manière explicite ou pas, les gouvernements autoritaires entreprennent la construction d'un « homme nouveau » —et donc pour le coup d'une « femme nouvelle » aussi— qui réunisse en soi les aspirations sociales du régime et contribue, par ses traits et son action, à la transformation du pays, de l'État, de l'empire en question. C'est le cas de plusieurs régimes autoritaires qui surgissent dans l'Europe d'entre-deux-guerres, comme le régime soviétique, qui connaît dans les années 1930 la fabrication de « l'homme soviétique », ou le nazisme : Hitler affirme vers la fin de la même décennie que « le national-socialisme est plus qu'une religion, c'est la volonté de créer un nouvel homme ».²⁶ Nous pourrions dire de même pour le fascisme italien, le franquisme en Espagne ou pour la France de Vichy. C'est également le cas de la Turquie républicaine de Mustafa Kemal.

Contre la possibilité de gouverner par la force, sans pour autant recourir à l'exigence d'un citoyen nouveau, les raisons qui poussent un régime à vouloir opérer une telle transformation culturelle et identitaire de la société nous semblent multiples.

²⁵ Si l'ambition de construire un homme nouveau est propre aux régimes totalitaires, elle l'est aussi à nombre d'autres systèmes définis par les experts comme simplement autoritaires. C'est pourquoi nous n'avons pas considéré la distinction entre ces deux types de régimes dans la comparaison du kémalisme à d'autres mouvements politiques de la période. Néanmoins, pour aller plus loin dans la question et dans la distinction entre régime autoritaire et totalitaire : Juan José Linz, *Régimes totalitaires et autoritaires*, Paris, A. Colin, 2006, 406 p., Guy Hermet, *Démocratie et autoritarisme*, Paris, les Éd. du Cerf, 2012, 262 p., Jean-Yves Dormagen et Daniel Mouchard, *Introduction à la sociologie politique*, 4^e éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur, 2015, 271 p.

²⁶ Hermann Rauschning et Adolf Hitler, *Hitler m'a dit*, Paris, Hachette littératures, 2005, p. 327.

Elles s'inscrivent dans le regard que ces régimes portent sur leur propre passé, leur présent et leur futur.

Force est de constater que lorsque les régimes autoritaires atteignent le pouvoir, ils y parviennent souvent avec l'ambition d'effacer les traces d'un système précédent, qu'ils qualifient de décadent et de corrompu. Derrière les initiatives de Reza Chah (Pahlavi) pour que l'Iran rejoigne la civilisation occidentale se cache une volonté de rompre avec la Perse des Qadjar. De même pour l'Allemagne nazie, qui répudie ouvertement la république de Weimar et, à un moindre degré, l'Empire de Bismarck aussi.²⁷ Quant à Mustafa Kemal, il maudit de façon manifeste et réitérée l'évolution du dernier siècle ottoman. L'intérêt de la démarche est simple et repose essentiellement sur le fait qu'elle permet à ces régimes de se présenter comme des sauveurs, comme la voie pour le redressement des erreurs qui auraient été commises autrefois. Or, les sociétés sont porteuses, voire garantes des valeurs et des cultures des systèmes auxquels elles ont été exposées, notamment dans le cas des longs régimes comme le séculaire Empire ottoman. Par conséquent, le projet des régimes autoritaires de renouveler le système passe par le besoin de renouveler la société qui véhicule ces valeurs. Dans le cas de l'Empire, la rupture avec le passé islamique-ottoman, celle qui permettrait l'accomplissement du projet kémaliste, n'est possible que par une rupture avec la mentalité, les valeurs, les traditions ottomanes que la société transporte inconsciemment, par un travail spécifique de changement social et identitaire. C'est là que le concept de « l'homme nouveau » atteint sa pleine signification par opposition à un « vieil homme » dont il faudrait se dépouiller.²⁸

Par ailleurs, le kémalisme comme le nazisme, le régime soviétique et le fascisme contemporains, envisage aussi la construction d'un citoyen nouveau comme un moyen favorable —sinon comme une condition indispensable— pour le bon déroulement du système qu'ils souhaitent établir. Ce qui revient à dire que l'endoctrinement de la société favorise son adhésion à la cause que le régime préconise, l'alignement sur sa politique et sur ses décisions. En même temps, il réduit le risque d'opposition, de dissidence, de sédition, d'autres entraves relatives à la dissension politique. Plus le

²⁷ Philippe Burrin, « Nazisme et homme nouveau » dans *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, 2004, p. 70.

²⁸ Marie-Anne Matard-Bonucci, « L'homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1922-1945) » dans *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, 2004, p. 8.

projet de nouvelle société touche d'individus, plus il est facile pour le régime d'accomplir son programme, moins il s'expose aux risques de le voir inachevé. De ce point de vue, la confection d'un citoyen nouveau ne constituerait pas une fin en soi, mais le moyen d'atteindre une fin majeure : l'établissement d'un nouveau système politique et de valeurs. Cette démarche renvoie à la vision collective de la société que portent souvent les régimes autoritaires, pour qui l'individu n'est considéré que dans son rôle de pièce faisant partie d'un engrenage social majeur auquel il est appelé à contribuer.

En dernier lieu, par une projection dans l'avenir, les régimes s'attendent sans doute à ce que la société intègre les valeurs du nouveau système et les transmette aux générations à venir, tout comme elle a véhiculé les valeurs du précédent. En ce sens, la construction d'une nouvelle société permettrait théoriquement au régime de perpétuer dans le temps le système de valeurs qu'il défend, même à très long terme, bien après la disparition de l'équipe de gouvernement qui l'a imposée dans un premier temps. Dans le cas du kémalisme, il n'est pas simple d'évaluer cette question même avec presque un siècle de recul. Sans entrer dans les détails des traits du citoyen nouveau que nous aborderons par la suite, nous pouvons dire que le nationalisme préconisé par le régime fait en effet aujourd'hui partie intégrante de la société actuelle, et que les références occidentales qu'il a imposées ont bel et bien pénétré une bonne partie de la société. Le problème pour nous se pose au sujet de l'originalité de ces éléments que les Turcs ont en réalité intégrés dans la période pré-républicaine, le régime a beau les encourager ou les répandre. Quant à des initiatives originalement kémalistes, la laïcité, par exemple, elle fait l'objet d'un va-et-vient politique et social complexe qui arrive jusqu'à nos jours et montre que le peuple est resté bien plus religieux que le leader ne l'avait envisagé. Cela fera partie d'une discussion que nous aborderons dans les chapitres ultérieurs.

SOURCES ET FACTEURS DU CITOYEN RÉPUBLICAIN

En effet, le « Turc républicain », à savoir l'idéal kémaliste, se compose d'une série de caractéristiques issues de deux sources principales. D'une part l'Occident, qui regagne par certains aspects l'admiration des cadres officiels seulement quelques années, voire quelques mois après le discours xénophobe et anticolonialiste qu'ils tiennent dans la période des guerres —et qui se manifestera encore à plusieurs reprises au cours des années à venir. D'autre part, la culture turcique, la conscience

d'appartenance au peuple turc, en vertu desquelles le gouvernement tourne ses yeux vers la période préislamique et les populations censées conserver intacte la tradition turque : les paysans anatoliens principalement, mais aussi les peuples turciques de l'Asie centrale. Les deux sources convergent dans la forme de régime qu'Anthony Smith appelle « nationalisme occidentalisateur » [*westernizing nationalism*].²⁹ Elle donne parfois lieu à une attitude, pour ainsi dire, bipolaire et fort contradictoire, basée à la fois sur l'imitation des étrangers et sur l'exaltation de la tradition locale.

Or, européennes ou turciques, ces références ne représentent souvent que le moyen pour atteindre un objectif plus important : remplacer la dimension islamique des Turcs. Dans quel but ? Le même qui a mis tous les réformistes dès le début de l'occidentalisation sur le pied de guerre contre la religion : lutter contre la menace et la concurrence qu'elle et ses représentants sur terre constituent à l'encontre du régime, de son pouvoir, de ses aspirations de pouvoir absolu, de ses projets. C'est ainsi qu'aux deux sources principales d'identité s'ajoute un facteur fondamental, une sorte de critère contre-ottoman. Il ne s'agit certes pas d'une source d'inspiration —plutôt d'antipathie— mais il conditionne largement le projet de transformation sociale kémaliste notamment par son rôle de modèle à éviter.

L'Europe occidentale offre de nombreux aspects au citoyen nouveau républicain dont sans doute les plus voyants et les plus symboliques. À vrai dire, la volonté d'épouser l'Europe, à l'origine de maintes réformes, ne constitue au fond que la poursuite des initiatives ottomanes mises en œuvre depuis la moitié du XIX^e siècle. Après la guerre d'Indépendance, les futurs kémalistes semblent retomber dans la fascination pour l'Occident. Ce revirement s'explique par l'appréciation, certes, de certains traits du caractère européen, notamment ceux qui conviennent au projet kémaliste, comme la laïcité, mais également par le besoin de se rendre légitimes sur la scène internationale et par l'intérêt de rallier la communauté de pays la plus puissante du moment. À ces raisons il faut absolument ajouter le milieu d'où proviennent ces individus. Ils font partie d'une élite citadine, parfois formée dans des écoles privées, parfois à l'étranger, en tout cas en contact direct avec des référents occidentaux. En ce sens, c'est le prototype culturel européen cosmopolite et sophistiqué qui correspond le mieux à leur profil et à leur mode de vie. Les membres du gouvernement privilégient donc la source occidentale

²⁹ A.D. Smith, *National Identity*, op. cit., p. 104.

pour certains aspects du renouveau, tel que l'esthétique ou les divertissements, mais explique surtout que dans la vraie relation du régime vis-à-vis de la ville et du village, la première prévaut souvent sur le second, malgré la vocation populaire du régime et sa rhétorique en direction des paysans.

Le rapprochement identitaire avec l'Europe ou la civilisation contemporaine, comme elle est souvent évoquée entre autres dans les discours de Mustafa Kemal, s'opère sur un plan physique et sur un autre, psychologique. Pour ce qui est du premier, le citoyen nouveau républicain aspire à se confondre d'un point de vue esthétique avec ses homologues français, anglais ou allemands. Il abandonne les vêtements et les couvre-chefs propres à la période précédente et adopte la mode occidentale, dont le célèbre chapeau, des vêtements comme la redingote en expansion, ou la culture de la coiffure féminine encouragée depuis les publications de presse illustrée. En réalité, la portée de cette démarche dépasse le niveau purement matériel pour toucher la symbolique que renferme l'habillement dans la période ottomane où il représente un signe d'appartenance religieuse dans un pays divisé par des communautés confessionnelles. Par conséquent, l'adoption des modes européennes non seulement représente l'assimilation esthétique de l'Occident, mais contribue surtout à rompre avec un système social établi sur la religiosité des individus, à dissocier l'habillement de la religion. Il en va de même pour la nouvelle mode des coiffures des femmes qui, à l'époque ottomane, sont traditionnellement encouragées à couvrir leurs cheveux.

Par plan psychologique, nous entendons notamment les référents culturels du citoyen nouveau républicain, allant des goûts artistiques jusqu'à la culture gastronomique, en passant par l'attitude qu'il adopte lors des événements d'ordre social. Il s'intéresse ainsi aux formes d'art et de divertissement appréciées en Europe, avec une prédilection particulière pour la musique occidentale. Moyennant quoi, il refuse les musiques traditionnelles turques qu'il associe à une culture arriérée et sans doute peu raffinée —les politiques kémalistes pour la promotion de la musique occidentale au détriment des musiques traditionnelles constituant ainsi l'un des plus clairs exemples de la confusion de valeurs d'un régime à la fois nationaliste et occidentalisant. Le citoyen idéal s'intéresse aussi aux langues étrangères, non pas à l'arabe ou au persan, mais aux langues européennes qu'il considère comme les « clés de

la pensée occidentale ».³⁰ La considération de ces langues, que l'on trouve dans les Maisons du peuple, est une preuve de son ralliement à la sphère culturelle européenne :³¹ « Cela fait bizarre de dire "langues étrangères" alors qu'il faudrait plutôt dire "langues des cultures amies, de nos frères de civilisation" ».³²

En outre, l'amour des sciences qui naît avec les premiers intellectuels des Tanzimat, atteint son apogée chez le citoyen républicain, fort intéressé par le développement technologique et doté par l'influence personnelle de Mustafa Kemal d'un regard positiviste du monde. Ce positivisme, à vrai dire, entre dans la pensée turque au XIXe siècle aussi, grâce à des intellectuels, dont Beşir Fuad notamment. Ensuite, il devient en quelque sorte la doctrine politique du mouvement des Jeunes-Turcs lorsqu'Ahmet Rıza en est nommé directeur : l'Ottoman participait depuis quelques années aux milieux positivistes parisiens où il côtoyait entre autres Pierre Laffitte, disciple d'Auguste Comte. Il est consolidé plus tard dans le domaine de la sociologie grâce à Ziya Gökalp, très attaché à la philosophie de Durkheim : l'auteur de *Türkçülüğün Esasları*, sur lesquels la République kémaliste repose d'un point de vue idéologique, « met la sociologie positiviste au service du nationalisme turc puis du nouvel État national ».³³ Quant à Mustafa Kemal, qui reçoit toutes ces influences, il trouve notamment dans le positivisme une dimension économique. Le leader le voit comme le concurrent de l'hégémonie de l'islam, qui empêche au final la mobilité des éléments de l'engrenage économique du pays et entrave par conséquent son développement économique. Épouser le positivisme constitue donc, pour lui, le moyen d'atteindre le

³⁰ « Acemce ve arapça yerine yeni medeniyetin, garplilik fikrinin anahtarları olan diğer yabancı dilleri [...] Türk çocuklarına tez elden öğretmek lâzım geliyordu ». Cumhuriyet Halk Partisi, 1935 *Halkevleri* [Annuaire des Maisons du peuple], Ankara, Cumhuriyet Halk Partisi, 1935, p. 96.

³¹ Les Halkevleri ou Maisons du peuple sont des centres établis par le régime en 1932 dans toute la géographie turque dans le but d'éduquer la population qui par leurs nombreuses activités, servent à la diffusion des principes du kémalisme dont ils constituent un répertoire évident. Nous les aborderons plus tard en détail au sujet des outils que le régime déploie pour la construction du citoyen nouveau.

³² « [...] diğer yabancı dilleri —yabancı tabiri burada acayip geliyor. Daha doğrusu kültür arkadaşı, medeniyet akrabası dilleri— türk çocuklarına tez elden öğretmek lazım geliyordu. » Cumhuriyet Halk Partisi, 1935 *Halkevleri* [Annuaire des Maisons du peuple], op. cit., p. 96.

³³ Enes Kabakci, « Entre l'universel et le national : les usages du positivisme dans l'Empire ottoman (1895-1923) » dans Güneş Işıksel et Emmanuel Szurek (éds.), *Turcs et Français : une histoire culturelle, 1860-1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 110.

niveau de développement de la civilisation contemporaine, le principal facteur de l'abîme entre l'Orient et l'Occident.³⁴

L'importance des sciences et du savoir scientifique est louée à maintes reprises par le leader qui, en guise d'exemple, affirme à Samsun en 1924 : « Ce sont le savoir et les sciences le guide le plus certain dans le monde aussi bien pour la civilisation que pour la vie, pour la réussite ou pour toute autre chose ».³⁵ Ainsi, particulièrement admiratif de l'Occident sur le plan scientifique, le citoyen nouveau accepte son infériorité mais s'efforce de rattraper au plus vite le niveau de ses homologues européens. La course du régime pour le développement aéronautique illustre bien cet engagement : déjà en février 1924 un premier vol expérimental décolle d'Istanbul en direction d'Ankara, un an plus tard la Türkiye Tayyare Cemiyeti ou Association de pilotes de Turquie est fondée et, en octobre 1926, l'usine d'avions de Kayseri est inaugurée.

Un dernier aspect qui montre l'attachement culturel du Turc républicain à l'Europe renvoie aux manières, au protocole, au savoir-vivre qu'il adopte notamment dans les contextes de socialisation. En Italie et en Espagne, les fascismes portent à leurs époques une attention particulière sur cette question qui débouche parfois sur la proclamation de réformes spécifiques : « En Italie, la réforme du "style" fut considérée comme l'un des chantiers décisifs dont sortirait l'homme nouveau. Sous la houlette du secrétaire du Parti fasciste, Achille Starace, une série de normes furent adoptées pour transformer les usages et comportements des Italiens, touchant des domaines comme la politesse, la correspondance ou les pratiques linguistiques. Suivant une conception analogue, le style fut conçu par la phalange espagnole "comme une façon d'être, comme une morale nationale reposant sur une esthétique" ».³⁶ En Turquie les nouvelles manières importées de l'Europe sont encouragées par différents moyens qui vont du propre exemple de Mustafa Kemal jusqu'aux activités des Maisons du peuple, en

³⁴ E. Kabakci, « Entre l'universel et le national : les usages du positivisme dans l'Empire ottoman (1895-1923) », art cit. ; Taner Timur, « Atatürk ve Pozitivizm [Atatürk et le positivisme] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], İstanbul, İletişim, 1983, vol. 1/10, p. 94-96. ; Doğan Özlem, « Türkiye'de Pozitivizm ve Siyaset [Le positivisme et la politique en Turquie] » dans Murat Belge (éd.), *Modernleşme ve Batıcılık*, 5^e éd., İstanbul, İletişim, 2002, p. 452-464.

³⁵ « Dünyada her şey için, medeniyet için, hayat için, muvaffakiyet için en hakikî mürşit ilimdir, fendir. » Mustafa Kemal Atatürk, « Samsun Öğretmenleriyle Konuşma (22/9/1924) [Rencontre avec les professeurs de Samsun] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 202/II.

³⁶ M.-A. Matard-Bonucci, « L'homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1922-1945) », art cit, p. 19.

passant par les nombreux manuels de savoir-vivre d'inspiration occidentale parus notamment dans les années 1930. Nous aborderons ces derniers en détail plus tard, au sujet des canaux de transmission utilisés pour diffuser les principes du citoyen nouveau.

La seconde source d'inspiration du modèle social républicain, le second élément d'identification, est la culture turque originelle, débarrassée des traits de la culture ottomane assimilés au cours des siècles. Son importance est double. D'une part, la turcité se pose en effet comme un facteur de cohésion, comme un sentiment de solidarité intragroupe à la place du critère confessionnel qui n'est plus en vigueur suite à l'effondrement du système de *millet*. Il s'agit en fait du rôle qu'elle revendique depuis l'apparition du sentiment national turc. D'autre part, la turcité apporte à la nation une base mythologique, source d'un passé glorieux motif de fierté nationale. Cette dimension historique et culturelle lui permet de renforcer les liens de solidarité en faisant appel à la grandeur de la nation, d'expliquer le reniement de la période précédente, qui aurait terni cette grandeur, et de justifier la lutte pour la perpétuation d'une tradition ancestrale. Cette haute considération de l'identité turque contraste avec le mépris dont elle a fait l'objet pendant des siècles.

Dans cela, la Turquie n'est pas différente des autres nations qui revendiquent leur ancienneté. La nostalgie d'une époque brillante est en fait un élément commun aux ambitions de renouvellement social de nombre de régimes autoritaires de cette période-là en particulier : le siècle d'or pour l'Espagne de Franco, la période des Grandes Découvertes pour le Portugal de Salazar, Rome et l'Empire romain pour l'Italie de Mussolini et le Saint-Empire romain germanique pour l'Allemagne de Hitler. Elle apparaît aussi dans les mouvements qui participent à la débandade nationale dans les Balkans lors de l'effondrement de l'Empire ottoman : la Grèce moderne remémore la Grèce antique et la Macédoine évoque les exploits d'Alexandre le Grand, alors que la Serbe célèbre l'Empire de Dušan (1331-1355). Particulièrement visible dans les nationalismes balkaniques, la mise en valeur des ancêtres permet de faire remonter ses origines à un passé lointain —plus il est lointain, mieux c'est—, et de légitimer, par là-même, sa revendication territoriale. En ce sens, le Turc kémaliste s'apparente non seulement aux Turcs immédiatement préislamiques mais encore aux Hittites et aux Sumériens, ce qui en fait l'un des premiers peuples de l'histoire de l'humanité et, plus important, l'habitant légitime de l'Anatolie.

Dans ce sens, la réprobation du passé envisagée dans le projet kémaliste n'est pas totale : elle ne concerne que la période ottomane qu'il faudrait tamiser pour libérer la voie qui connecte un certain passé glorieux et le présent, pour permettre à la société actuelle de se nourrir des mythes du premier. Cela nous ramène au critère contre-ottoman qui influence tellement, à notre avis, la construction du citoyen nouveau kémaliste. Nous désignons par cette notion la proscription de certains aspects culturels ou identitaires en raison de leur lien au prédécesseur islamique-ottoman traditionnel. C'est sur ce critère que le régime accuse l'Empire des maux que le peuple aurait récemment subis, ainsi que d'avoir frelaté l'ancienne civilisation turque. Un exemple d'action appuyée sur cette attitude est l'ambitieux programme d'épuration de la langue menée à la fin des années 1920 qui ne s'attaque qu'aux éléments empruntés aux langues arabe et persane mais pas aux termes adoptés du français pendant le XIXe siècle.

Concernant la civilisation préislamique, il faut ajouter que le rapprochement avec la culture européenne est parfois présenté, non pas comme une démarche pour épouser la civilisation, mais plutôt pour y retourner —ce qui sous-entend qu'elle aurait donc été neutralisée par l'influence ottomane. Par exemple, les initiatives kémalistes pour l'amélioration de la condition des femmes s'appuient souvent sur l'argument que l'égalité des sexes était déjà une réalité à l'époque préislamique : « émanciper la femme, c'est donc renouer avec une ancienne tradition turque ».³⁷ Encore plus intéressante est la parenté que les nationalistes établissent entre les cultures européenne et turque sous prétexte d'une certaine notion de civilisation universelle. Elle permet aux architectes de la nouvelle identité de revendiquer une certaine européanité que la culture islamique-ottomane aurait arrachée aux Turcs. C'est cette mentalité qui explique des interventions telles que la référence ci-dessus aux langues étrangères comme des « langues des cultures amies, de nos frères de civilisation ».

Un autre aspect partagé par de nombreux régimes autoritaires est l'attention qu'ils portent à la condition physique des citoyens, débouchant sur la glorification du corps et sur des politiques officielles pour la promotion du sport. Marie-Anne Matard-Bonucci arrive même à qualifier la valorisation du sportif, de l'athlète, comme un trait unanime dans les régimes autoritaires européens de la période d'entre-deux-guerres.³⁸

³⁷ F. Georgeon, *Aux origines du nationalisme turc*, op. cit., p. 64.

³⁸ M.-A. Matard-Bonucci, « L'homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1922-1945) », art cit, p. 16.

En tout cas, elle se révèle valable pour l'exemple de la Turquie, qui introduit l'activité physique dans la vie quotidienne des Turcs. Le nouveau citoyen aime le sport, en pratique régulièrement et manifeste une conscience du besoin d'améliorer sa condition physique d'autant plus que le citoyen ottoman est souvent associé au sédentarisme.

Cet intérêt pour le corps répond, en particulier en Turquie, à plusieurs raisons à cheval entre l'occidentalisation, le nationalisme et la condamnation de l'univers ottoman. Le sport permet, avant tout, de prendre conscience de sa dimension corporelle, qui s'oppose à la dimension spirituelle, domaine, en gros, réservé à la religion ; sa promotion s'apparente donc au désir de supprimer la perception religieuse du monde ancrée dans la société et pour laquelle le corps est un sujet tabou. En fait, la pratique du sport est rare dans la culture citadine ottomane et dans la culture musulmane — pas forcément dans la culture populaire turque qui possède ses propres disciplines sportives. En revanche, elle constitue une valeur importante transmise depuis des siècles dans la culture gréco-romaine et, par conséquent, occidentale — les premiers clubs sportifs ottomans sont ainsi un produit de l'occidentalisation. Son encouragement sous la République répond, donc, en grande mesure, à la rupture avec le prédécesseur islamique-ottoman ainsi qu'au rapprochement avec une culture occidentale qui célèbre de plus en plus le corps, où l'activité physique est largement appréciée. Par ailleurs, il est un outil pour améliorer la « race turque » :³⁹ le gouvernement n'applique pas, volontairement, ses politiques d'éducation physique dans la région de l'Est, afin d'éviter le développement « de corps sveltes et musclés » parmi les Kurdes.⁴⁰ Il est envisagé en même temps comme un moyen indispensable pour épurer le passé récent, pour se débarrasser des défauts que la culture ottomane aurait enracinés dans la société turque, de la dégradation corporelle occasionnée par les guerres, en bref : pour renaître. En outre, toujours en rapport aux étrangers, les possibilités de la compétition ouvrent aux Turcs la porte d'un domaine où ils peuvent non seulement rejoindre la communauté internationale, mais se mesurer également à d'autres pays et ainsi montrer l'évolution de la République en matière de supériorité physique. Cela représente une voie supplémentaire pour le pays de se rendre légitime.

³⁹ Nous mettons dorénavant cette expression entre guillemets. Elle ne répond certes pas à la terminologie ni aux normes de correction politique actuelles mais c'est sous cette forme-là, avec l'équivalent du mot « race » [*ırk*], qu'elle apparaît dans le discours nationaliste auquel nous faisons référence.

⁴⁰ H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 329.

Mustafa Kemal ne manque donc pas de financer la participation de la Turquie aux Jeux olympiques de Paris en 1924, malgré sa situation économique délicate après les guerres. Pour le journaliste sportif Cem Atabeyoğlu, « il était évident qu'après sa récente victoire contre les puissances européennes dans la lutte pour l'Indépendance, la participation de la Turquie au plus grand événement sportif du monde serait largement profitable non seulement du point de vue sportif mais politique aussi. La Turquie devait montrer sa présence sur le plan sportif aussi ».⁴¹ Mustafa Kemal est bien conscient du rôle stratégique que joue la dimension internationale du sport.

De même, le domaine du sport permet de reconnecter la nation avec son ancienne tradition de société physiquement active, nomade, guerrière et conquérante de peuples ; de nourrir dans la sphère domestique un mythe capable de renforcer l'adhésion des citoyens à la cause nationale. En revanche, face au monde, le régime s'efforce de promouvoir une image pacifique et conciliatrice du citoyen républicain. Les ambitions de la Turquie pour construire une nouvelle diplomatie et enterrer les vieilles hostilités trouvent un excellent exemple dans la longue série d'accords bilatéraux d'amitié, commerciaux ou autres qu'elle se hâte de signer dans les années 1920 : avec l'Union soviétique, l'Allemagne, les États-Unis, la Suède, la Tchécoslovaquie, la Belgique ou le Luxembourg entre 1925 et 1927. Le célèbre dicton « paix dans le pays, paix dans le monde » que prononce Mustafa Kemal dans la décennie qui suit s'avère alors particulièrement symbolique. La Turquie n'est certes pas le seul régime autoritaire de la période à soigner les affaires étrangères : ils cherchent tous à nouer des liens d'intérêt avec des partenaires dans le domaine international. Toutefois nous trouvons singulière l'apparente neutralité qui régit les entreprises diplomatiques des Turcs. Les intenses relations établies avec l'Union soviétique, malgré certains conflits à la fin des années 1920 et la répression des communistes turcs, que Moscou ne se prive pas de critiquer, en sont la preuve. Cet élément identitaire n'obéit pas tant à l'imitation de l'Europe qu'à la mise à distance d'une image d'un Empire ottoman hostile. Il obéit surtout au besoin

⁴¹ « Avrupa'nın güçlü devletlerine karşı verdiği bağımsızlık mücadelesinden başarıyla çıkmış Türkiye'nin, spor dünyasının bu en büyük gösterisine katılmasında yalnız sportif açıdan değil, politik bakımdan da büyük yararları olacağı kesindi. Türkiye, spor alanında da varlığını göstermeliydi. » Cem Atabeyoğlu, « Cumhuriyet Döneminde Spor Politikası [Politique du sport sous la République] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], İstanbul, İletişim, 1983, vol. 8/10, p. 2189.

du régime d'établir de bonnes relations sur le plan international au début de son parcours.

La magnification du citoyen nouveau en général s'accompagne d'une préoccupation particulière pour la transformation des femmes, pour la construction d'une « femme nouvelle » qui incarne les valeurs du régime et participe au projet de reconstruction sociale. Cette démarche s'inscrit encore dans la triple ambition de s'écarter du prédécesseur islamique-ottoman, gagner la sphère culturelle européenne et épouser à nouveau la tradition turque. Le premier relègue les femmes à une position sociale inférieure par rapport aux hommes pour des raisons culturelles et religieuses. La deuxième évoque une image des femmes qui, vraie ou fausse, fait penser à une société favorable au développement de leurs facettes sociale et intellectuelle. Pour ce qui est de l'intérêt pour la culture nationale, il faut peut-être rappeler que le nationalisme des années 1910 justifie sa défense de l'émancipation des femmes par l'exemple des sociétés turques préislamiques, que ses idéologues présentent comme égalitaires. Cet argument est sans doute influencé par l'ambition de fuir le modèle islamique-ottoman qui pointe déjà à l'époque.

Nous sommes loin de pouvoir affirmer que la nouvelle société républicaine atteint l'égalité totale des sexes, encore moins dans les termes féministes que nous employons aujourd'hui. Mustafa Kemal affirme en 1925 : « La femme turque doit être la plus illustrée, la plus vertueuse au monde [...], grave dans la morale et la vertu, un exemple de dignité. Quant à sa tâche, elle consiste à éduquer les nobles générations futures dans la protection et la défense des Turcs ».⁴² C'est par ce type de discours que le leader insiste sur les capacités intellectuelles des femmes, mais aussi sur leur rôle de génitrice et sur le contrôle moral exercé sur elles et dont les hommes sont implicitement exemptés. Le nouveau Code civil définit le mari comme le chef du couple et la femme comme la responsable du foyer.⁴³ D'ailleurs, les cours pour femmes, que les institutions

⁴² « Türk kadını dünyanın en münevver, en faziletkâr ve en ağır kadını olmalıdır. [...] Türk kadınının vazifesi, Türk'ü zihniyetiyle, bazusiyle, azmiyle muhafaza ve müdafaaya kadir nesiller yetiştirmektir. » Mustafa Kemal Atatürk, « İzmir Kız Öğretmen Okulunda Bir Konuşma (14/10/1925) [Conférence dans l'école d'institutrices d'Izmir] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 242/II.

⁴³ « 152 – Koca, birliğin reisidir. Evin intihabı karı ve çocukların münasip veçhile iaşesi, ona aittir. 153 – [...] Kadın, müşterek saadeti temin hususunda gücü yettiği kadar kocasının muavin ve müşaviridir. Eve, kadın bakar. » Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Türk Kanun-u Medenisi [Code civil turc] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie] (Annexe), 4 avril 1926, n° 339, p. 21.

publiques organisent dans les années 1930, sont axés sur l'apprentissage de travaux manuels et aspirent en gros à faire progresser les femmes en compétences domestiques.⁴⁴ Cela s'explique en grande mesure par la mentalité patriarcale héritée de la période ottomane, sous-jacente au kémalisme, au nationalisme et en général à toute la société, qui provoque en l'occurrence un écart entre la théorie égalitariste et la mise en pratique de cette théorie.

Il faut peut-être souligner que la libération des femmes n'est pas autant perçue à l'époque comme l'égalité des sexes mais comme le détachement du modèle de femme islamique-ottoman. Autrement dit, les femmes sont considérées comme émancipées tant qu'elles jouissent de la vie sociale et intellectuelle qu'elles ne pouvaient pas se permettre à l'époque ottomane, bien qu'elles restent au-dessous des hommes sur de nombreux aspects de la vie. Dans la littérature, par exemple, les personnages féminins reviennent très fréquemment aux rapports de domination masculine à l'intérieur du couple, y compris dans les romans des écrivaines les plus revendicatives de la période, comme Nezihe Muhittin (*Tepedenligil*) ou Şükûfe Nihal (*Başar*).

Mais que ce soit pour de vraies convictions, pour des raisons électoralistes ou autres, le mandat de Mustafa Kemal amène des avancées énormes, indéniables en direction de l'égalité juridique et sociale des femmes turques, de leur participation à la vie publique et à leur prise de décisions. Ce progressisme devient encore plus flagrant si l'on le compare aux autres régimes autoritaires de la période, où « les femmes ne furent pas ignorées mais reléguées dans un rôle auxiliaire et subalterne : génitrices, éducatrices, gardiennes du foyer ».⁴⁵ À vrai dire, la différence entre le kémalisme et ces autres doctrines n'est pas tout à fait fortuite : l'une des raisons qui expliqueraient la proclamation du droit de vote des femmes en Turquie après qu'il ait été farouchement refusé quelques années plus tôt, repose sur la volonté du régime de prouver à la communauté internationale son écart idéologique du nazisme croissant des années 1930.

En conclusion, les trois sources ou facteurs d'identité qui alimentent tout le changement social donnent lieu en particulier à un modèle de femme nouvelle, gardienne de la morale collective et socialement émancipée, du moins par rapport au

⁴⁴ Cumhuriyet Halk Partisi, *1935 Halkevleri* [Annuaire des Maisons du peuple], *op. cit.*, p. 101.

⁴⁵ M.-A. Matard-Bonucci, « L'homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1922-1945) », *art cit.*, p. 9.

modèle de femme traditionnelle ottomane. Quant à l'homme nouveau —l'individu de genre masculin—, il est appelé à accompagner les femmes dans l'assimilation de leur nouvelle identité. Cela implique de leur céder de bon gré une part de l'espace qu'il a traditionnellement occupé en solitaire, souvent sous prétexte du bénéfice de la nation, de l'accomplissement du grand projet national.

Le rôle moral que le régime attribue aux femmes rentre dans le cadre plus vaste d'une réorganisation morale de la société, de la restructuration des rôles de genre, qui rendent d'ailleurs la société turque comparativement plus puritaine que l'Empire. D'un côté, le gouvernement se mêle de la gestion de la vie privée des citoyens, en leur dictant la manière de s'habiller, de se comporter, quoi boire ou quelle musique écouter. Le domaine privé qui constitue à l'époque ottomane le principal contexte de transgression de la morale est en quelque sorte tronqué. De l'autre côté, il ouvre les portes à la mixité dans l'espace public. Cette mixité avec d'autres facteurs comme l'importance de l'institution militaire pour les hommes ou la nouvelle esthétique que la République encourage chez les femmes renforcent l'image publique de chaque genre. En d'autres termes, les hommes se masculinisent et les femmes se féminisent. À ce sujet, il faut également rappeler que ce n'est plus autour de l'allégeance à la religion mais autour de la communauté ethnique que la nouvelle société est regroupée. Les liens généalogiques et l'institution de la famille acquièrent, de ce fait, une importance capitale. Le rôle biologique des hommes et des femmes non seulement revient au premier plan, mais régit en quelque sorte la morale sexuelle de la nouvelle société. La République force, certes, la disparition du tabou du corps propre à la culture religieuse de l'Empire, mais la sexualité reste reléguée au domaine de la reproduction. Les plaisirs éphémères sont incompatibles avec le modèle de vertu que l'on attend du citoyen nouveau.

Raison d'être de la classe sociale qui comprend les Turcs dans l'Empire, la dimension religieuse de l'individu ne pouvait pas manquer à ce programme de reformatage de l'ancien citoyen ottoman. Des siècles d'attachement à l'islam en font, non seulement une particularité inaliénable des Turcs, mais le plus puissant adversaire du pouvoir. Mustafa Kemal, nous l'avons vu, en est tout à fait conscient. C'est donc par l'appel à la défense de l'islam contre l'ennemi chrétien qu'il s'attire une partie des forces vives pendant la guerre d'Indépendance. Il entrevoit sans doute aussi l'invulnérabilité de l'objet. D'ailleurs, est-ce vraiment son but de l'anéantir totalement ? En tout cas, ses réformes à l'encontre de la religiosité du peuple aspirent, du moins officiellement, à

débarrasser l'islam de sa facette politique et à le reléguer à la sphère privée de l'individu. C'est cette « laïcisation juridique et institutionnelle » qui constitue, pour Faruk Bilici, « la grande œuvre de la Révolution turque ; il s'agit d'une volonté ferme et parfois violente d'évincer le religieux de l'espace public ».⁴⁶ Ainsi, Mustafa Kemal prend le relais et dépasse en fait les aspirations de tous les réformistes qui depuis le XVIII^e siècle font face au pouvoir de la religion sur les institutions et sur le peuple au détriment de leurs aspirations. En résulte un citoyen qui demeure musulman sunnite, ce qui le distingue d'autres citoyens de la Turquie comme les alévis ou les minorités non turques. En revanche, il pratique une forme d'islam progressiste qui lui permet de s'épanouir dans sa modernité et dont il s'attribue en quelque sorte l'invention.⁴⁷ Ainsi, chez l'idéal républicain, la religion sert à alimenter la spiritualité, sans doute aussi un certain sentiment d'appartenance à la communauté, ne serait-ce que pour la célébration du culte ou des festivités annuelles, mais elle aurait enfin cédé sa place au sentiment national comme facteur de cohésion sociale et raison principale de fraternité entre les Turcs. En outre, le courant ethnologique nationaliste paru dans les années 1910 s'occupe à cette époque de réécrire la tradition musulmane, notamment de souligner les bienfaits de la turcité sur l'islam, qu'elle aurait contribué à mener à son apogée. Si la République ne réussit pas à anéantir l'influence de la religion sur le peuple, elle aspire tout de même à turquiser la tradition. En ce sens, rester religieux —pour ceux qui le font— entraînerait presque une forme de militantisme nationaliste, contribuerait à l'image d'un islam fruit de l'intervention des Turcs.

L'ÉVOLUTION DU CITOYEN NOUVEAU

La construction du citoyen nouveau dans la période de Mustafa Kemal traverse deux étapes que l'on peut *grosso modo* diviser en décennies. Les années 1920 se définissent par le refus catégorique de l'héritage ottoman et le recours à des référents, soit européens soit turques, pour remplir le vide que laisse le prédécesseur. Par ailleurs, le kémalisme est en cours de formulation, le citoyen nouveau n'est pas encore tout à fait défini et les évolutions dans sa construction sont généralement la

⁴⁶ Faruk Bilici, « Révolution française, Révolution turque et fait religieux », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 1989, vol. 52, n° 1, p. 175.

⁴⁷ S. Gangloff, *La politique de la Turquie dans les Balkans depuis 1990. Relations bilatérales, politique régionale et influences extérieures*, op. cit., p. 86.

conséquence d'autres initiatives qui visent à transformer le système. Par exemple : lorsque le gouvernement abolit le califat, sécularise l'éducation et interdit le fez, il montre la direction de la nouvelle identité et commence, par ces réformes, à l'inculquer. Cependant, il est encore tôt pour parler d'endoctrinement au sens strict.

La décennie suivante, quant à elle, conduit le régime à un changement d'attitude. Cela est dû, à parts égales, à un regard rétrospectif sur l'impact des premières réformes et à un contexte économique et social instable. La Loi est modifiée en permanence, du jour au lendemain, alors que les citoyens ont du mal à assimiler le changement de mentalité, qui exige un travail profond et durable. Par ailleurs, le relâchement de la répression à la fin des années 1920 et la tentative échouée de démocratie de 1931, mettent en évidence les nombreux fronts d'opposition qui menacent encore le régime, ce qui déclenche en lui l'alarme. De plus, la stratégie fiscale du régime a chargé l'économie sur les épaules du peuple et a creusé une brèche entre les fonctionnaires et les couches populaires. Ce clivage se trouve à ce moment-là encore aggravé par la crise économique mondiale qui frappe aussi la Turquie : les bureaucrates, économiquement plus stables, voient leur pouvoir augmenter alors que la bourgeoisie commerçante et les propriétaires terriens en pâtissent assez lourdement.⁴⁸ La structure sociale est très fragilisée et le risque de désagrégation menace le projet de construction nationale kémaliste. Face à ce contexte, le régime est donc obligé de perfectionner la transmission des principes de la République, de renforcer d'urgence la cohésion sociale.

Le gouvernement se met alors au travail pour compléter et notamment homogénéiser et simplifier son discours et son programme, et annonce enfin, en 1932, l'achèvement de sa doctrine. Il la résume en six principes dont trois principes d'action : nationalisme, laïcité et révolutionnarisme, et trois principes d'organisation : républicanisme, populisme et étatisme. Il a déjà formulé quatre de ces principes en 1927, et les deux restants —révolutionnarisme et notamment l'étatisme— découlent de la nouvelle attitude du régime suite à la crise économique internationale. Pour faire simple, il conçoit une façon schématique de les représenter, facile à retenir : six flèches blanches qui donnent nom à la doctrine : *Altı Ok* [Six Flèches]. Placées sur un fond rouge, elles deviennent l'emblème du parti de Mustafa Kemal et, par extension, de la

⁴⁸ Tevfik Çavdar, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], Istanbul, İletişim, 1983, vol. 4/10, p. 879.

Révolution turque. L'achèvement du programme politique s'accompagne d'une volonté, voire d'un besoin de parfaire le projet social, de bien définir les traits du citoyen nouveau qui a jusque-là oscillé entre des référents multiples. Cela déclenche au sein du gouvernement la quête d'une identité nationale originale républicaine qui, nous l'annonçons dès maintenant, sera un mélange d'éléments européens et turcs, fruit souvent de la turquisation de référents notamment occidentaux, en tout cas étrangers. C'est dans ce contexte que l'on assiste à la naissance d'une langue nationale, d'un genre musical national ou encore à la turquisation du culte religieux.

Une fois les projets politique et social définis, il faut les diffuser au plus vite avant que les conditions défavorables du début des années 1930 ruinent le projet kémaliste. Ces impératifs expliquent le durcissement des politiques, le contrôle sur la population et la mise en place d'outils spécifiques d'endoctrinement qui définissent, à eux tous, la nouvelle attitude du régime dans la deuxième décennie de son mandat. « Le discours révolutionnaire s'approfondit, dit Hamit Bozarslan, et devient une "théorie révolutionnaire" propre, un véritable credo. »⁴⁹

Vedat Nedim (Tör), l'un des fondateurs de la revue *Kadro* [Le Cadre],⁵⁰ publie en 1980 un ouvrage bien pessimiste intitulé *Kemalizmin Dramı* [Le Drame du kémalisme] où il affirme que « après la mort d'Atatürk, tous ses principes idéologiques sont tombés de plus en plus vite dans une sorte de moins-disant. À ce rythme-là, ils sont tous condamnés à la disparition ». ⁵¹ Pour son soulagement, nous devrions admettre que bien qu'elles ne soient peut-être pas à l'origine de son initiative, les deux sources identitaires que le leader tâche de renforcer, l'Occident et le sentiment national, restent avec l'islam la base de l'idiosyncrasie turque républicaine actuelle. Et même si le régime n'avait fait qu'arroser deux graines jadis semées dans le peuple, il faut lui reconnaître certaines contributions de taille. Pour ce qui est de la première source, la République a le mérite d'avoir officialisé la culture occidentale par des réformes comme l'adoption de l'alphabet, du calendrier, du système de mesures, mais aussi des vêtements et la

⁴⁹ H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 332.

⁵⁰ Revue mensuelle traitant des thèmes économiques, sociaux et culturels, parue en 1932 après la proclamation des six fondements de l'idéologie kémaliste. Elle devient l'un des principaux moyens de diffusion des principes du citoyen nouveau à l'époque.

⁵¹ « Atatürk'ün bütün ideolojik ilkeleri [...] ölümünden sonra, gittikçe artan bir tempo ile bir nevi "açık eksiltme"ye konuldu. Bu gidişle bunun "sıfır"a kadar yolu açıktır. » Vedat Nedim Tör, *Kemalizmin Dramı* [Le Drame du kémalisme], İstanbul, Çağdaş, 1980, p. 20.

promotion d'un mode de vie qui destigmatise, par exemple, la consommation d'alcool : tout un tas de référents culturels qui plongent nécessairement le citoyen républicain dans un univers occidental, notamment dans les villes. Pour ce qui est du caractère ethnique, la République se distingue en encourageant son développement sur le plan académique et scientifique. Outre les recherches d'historiens et de philologues comme Fuat Köprülü, qui s'occupe aussi de turquiser la terminologie scientifique, ces initiatives prennent forme dans des centres de recherche spécifiques comme l'Institut de recherches turcologiques (1924) de l'université d'Istanbul, l'Anadolu Halk Bilgisi Derneği ou Société de folklore anatolien (1927) ou le Musée ethnographique d'Ankara (1930), consacrée aux cultures de l'aire turcique. La contribution du régime à la consolidation chez les Turcs de ces deux éléments identitaires est indéniable.

Concernant d'autres aspects de l'idéal républicain, notamment ceux relatifs à la religiosité, « les petites villes et les villages continuèrent à manifester de forts sentiments de loyauté à l'islam, [et] les théories et le symbolisme sur la turcité [promus par le kémalisme] n'y réussirent pas à remplacer cette forme d'allégeance plus vaste » que le peuple traîne depuis la période ottomane.⁵² De plus, dans les années suivant la mort du leader, certaines réformes du domaine de la religion connaissent un mouvement de recul, notamment avec l'arrivée de la vraie démocratie, du vrai système multipartite vers la fin des années 1940. Ce n'est peut-être pas tout à fait surprenant : en définitive, c'est sur les traces du « vieux citoyen » que la République s'est appuyée pour en forger le nouveau.

1.2.2. LES OUTILS DE CONSTRUCTION : LES RÉFORMES DE LA TRANSFORMATION SOCIALE

La transformation du pays et la construction d'un nouveau modèle de citoyen commence par une ambitieuse batterie de lois proclamées à la hâte par le régime dans les années 1920 et 1930. Ces réformes de toute nature : politique, sociale, juridique, culturelle, éducative et économique, cherchent encore à débarrasser le pays des éléments islamiques-ottomans, à le rapprocher de l'Europe et à rétablir les liens du peuple avec sa dimension turcique. À vrai dire, bien qu'elles présentent un virage de

⁵² « The small towns and villages continued to display strong Islamic loyalties and sentiments; Turkic theories and symbolism failed to replace this wider allegiance. » A.D. Smith, *National Identity*, op. cit., p. 104.

contenus important, les mesures s'inscrivent dans les mêmes actions des sultans réformistes qui s'attaquent depuis plus aux obstacles que leur pose le système traditionnel du pays. En tout cas, elles deviennent sans doute l'aspect le plus voyant, certainement le plus caractéristique du mandat de Mustafa Kemal.

L'ampleur de la transformation à laquelle le gouvernement aspire explique que nombre de ces réformes représentent une véritable ingérence dans la vie quotidienne, voire privée, des citoyens, qu'elles vont jusqu'à leur dicter comment il faut se comporter ou vivre leur spiritualité. Les lois sur l'habillement ou la turquisation d'éléments religieux en donnent un bon exemple. D'autres, notamment celles proclamées dans un domaine juridique, n'entraînent certes pas d'instructions directes sur les démarches quotidiennes des personnes mais conditionnent absolument, même à court terme, l'évolution de la société. Nous pensons, par exemple, à la batterie de réformes proclamées en 1924 pour la suppression des symboles religieux de l'État ou le nouveau Code civil qui établit les conditions du mariage. Le sens que le régime semble vouloir accorder à sa démarche se reflète même dans les termes les plus courants employés en turc pour désigner les réformes : « inkılap », d'origine arabe, et « devrim », en turc épuré, qui signifient tous les deux « révolution » aussi.

Comme on peut s'y attendre, le sujet des réformes a fait couler des rivières d'encre au cours du dernier siècle, et fait l'objet de nombreux ouvrages qui l'abordent de façon plus spécifique et ciblée que nous ne le faisons ici.⁵³ Notre but n'est donc pas de dresser un catalogue exhaustif des réformes, mais d'aborder celles qui se rapportent le plus directement, le plus activement à la construction de la nouvelle identité collective, celles qui représentent le mieux les ambitions du régime par rapport à son modèle de société. Il s'agit, pour la plupart, de réformes de nature sociale, culturelle et éducative.

L'ÉDUCATION : UNE, LAÏQUE ET TURQUE

À l'époque des Tanzimat, les actions pour l'occidentalisation de l'éducation entamées dans la période précédente provoquent une transformation structurelle

⁵³ Pour approfondir le sujet : Ahmet Insel et Murat Belge, *Kemalizm* [Le Kémalisme], Istanbul, İletişim, 2001, 687 p., Mustafa Kemal Atatürk et Fethi Naci, *100 Soruda Atatürk'ün Temel Görüşleri* [Les idées fondamentales d'Atatürk en cent questions], Istanbul, Gerçek, 1968, 103 p., Mustafa Kemal Atatürk, *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, 3 vol.

importante. Le gouvernement introduit un nouveau système éducatif inspiré du système français, à caractère d'abord militaire, ensuite civil et en tout cas séculier. Il s'établit sur trois niveaux et prévoit un type d'établissement distinct pour chacun : les *sıbyan mektebi* ou *mektep* tout simplement, les *rüştiye* et les *idadi*, comparables respectivement à l'école, au collège et au lycée. Cependant loin de le remplacer, il fonctionne en parallèle du système traditionnel des écoles coraniques. Cela a pour conséquence que le système éducatif ottoman soit à ce moment dédoublé dans un parcours religieux et un autre séculier à l'occidentale, le premier symbolisé par la *medrese* ou médersa et le second par la *mektep* ou école.

Le passage entre l'Empire ottoman et la République incarne, dans l'idéal kémaliste, la transition d'un pays culturellement et juridiquement musulman vers un État officiellement laïc partisan en plus d'une forme de religiosité peu orthodoxe ; la transformation d'un Empire oriental en un pays qui se prétend membre du cercle de la civilisation contemporaine. Tout comme les premiers réformateurs ottomans, comme ceux des Tanzimat, le régime républicain intervient dans le domaine de l'éducation officielle, qui représente en définitive le meilleur moyen de communication descendante entre un gouvernement et la société. Il proclame en mars 1924, seulement quelques mois après la fondation de la République, la *Tevhid-i Tedrisat Kanunu* ou loi sur l'unification de l'éducation. La mesure est importante pour deux raisons : elle prévoit, d'un côté, l'unification des deux parcours éducatifs hérités de la période ottomane et impose, de l'autre, le rattachement de tous les centres éducatifs au ministère de l'Éducation nationale. Plusieurs discours de Mustafa Kemal témoignent de sa volonté de réorganiser le domaine de l'éducation même avant la fondation du pays. Son intervention la plus significative à cet égard date de janvier 1923, lorsqu'il affirme dans une rencontre avec le peuple d'Izmir que « les centres du savoir de notre nation, de notre pays, ne devraient faire qu'un seul. Tous les enfants du pays, filles et garçons, devraient en sortir avec la même formation ».⁵⁴

À vrai dire, en dépit de son nom, la loi ne vise pas autant la fusion des parcours éducatifs que la suppression de la voie religieuse et l'étendue du parcours civil à

⁵⁴ « Milletimizin, memleketimizin darülrifanları bir olmalıdır. Bütün memleket evlâdı kadın ve erkek aynı surette oradan çıkmalıdır. » Discours prononcé le 31 janvier 1923. Mustafa Kemal Atatürk, « İzmir'de Halk ile Konuşma (31/1/1923) [Rencontre avec le peuple à Izmir] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 94/II.

l'occidentale à tous les établissements. Dans un discours déclamé dans l'Assemblée nationale deux jours avant l'approbation de la loi, le leader autoritaire la qualifie paradoxalement d'initiative « conforme à la mentalité et à la volonté de l'ensemble de la nation », ⁵⁵ une attitude qui rappelle le célèbre mot d'ordre josphiste « tout pour le peuple ; rien par le peuple ». C'est cette mentalité qui régit sa réponse à un groupe d'enseignants religieux qui lui demandent à Rize de rouvrir les médersas : « Vous répudiez l'école [laïque]. Alors que la nation, c'est ce qu'elle veut. Laissez enfin cette pauvre nation et les enfants du pays s'éduquer ! Les médersas ne rouvriront plus, c'est de l'école dont la nation a besoin ». ⁵⁶ En effet, les médersas sont supprimées par une autre loi spécifique proclamée le même jour que la première, et leur fonction est entièrement transférée vers l'école républicaine, dont la dénomination sera en plus bientôt turquisée de *mektep* à *okul*. ⁵⁷ L'établissement scolaire devient ainsi un produit du kémalisme le plus primitif, le représentant des aspirations occidentalistes et séculières du régime, et de ce fait, un espace d'endoctrinement, une usine à fabriquer des hommes et des femmes nouveaux républicains.

Par ailleurs, si les professeurs sont déjà appréciés comme diffuseurs de la connaissance, en lien à l'amour du savoir du citoyen nouveau, le professeur de la nouvelle école accède à ce moment-là à un statut social privilégié comme architecte des nouvelles générations de Turcs, comme garant de la transmission des valeurs républicaines. Ce n'est pas par hasard que plusieurs romans à thèse nationalistes de la période contiennent des personnages modèles de comportement qui exercent le métier d'enseignant. C'est le cas d'Aliye, héroïne de *Vurun Kahpeye* [Frappez la putain] (1926)

⁵⁵ « Millet'in ara-yı umumiyesinde tesbit olunan terbiye ve tedrisatın tevhid-i umdesinin bilâ ifate-i an tatbiki lüzumunu müşahade ediyoruz. » Mustafa Kemal Atatürk, « İkinci Dönem Birinci Toplanma Yılıni Açarken (1/3/1924) [À l'occasion de l'ouverture de la première année d'assemblée de la deuxième législature] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 347/l.

⁵⁶ « Mektep istemiyorsunuz! Halbuki millet bunu istiyor. Bırakınız artık bu zavallı millet, bu memleket evladı yetişsin! Medreseler açılmayacaktır, millete mektep lazımdır. » Intervention datant du 18 septembre 1924. Hasan Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], 3^e éd., Istanbul, Yapı Kredi, 2002, p. 55.

⁵⁷ Mot d'origine arabe, *mektep* est remplacé par le néologisme *okul* pendant le processus d'épuration de la langue qui a lieu entre 1928 et 1930. Le nouveau mot provient d'un croisement entre le français *école* emprunté par la langue intellectuelle turque-ottomane au cours du XIX^e et la racine turque *oku-* qui signifie « lire, étudier ». Pour plus d'informations sur les stratégies de création de néologismes orientés à remplacer le vocabulaire arabe et persan, regardez Louis Bazin, « La réforme linguistique en Turquie » dans István Fodor, Claude Hagège et Joshua A. Fishman (éds.), *La réforme des langues : histoire et avenir*, Hamburg, Buske, 1984, p. 156-177.

de Halide Edip et d'Ali Şahin Efendi et de Zehra, personnages de *Yeşil Gece* [La Nuit verte] (1928) et d'*Acımak* [La Pitié] (1928), de Reşat Nuri (Güntekin), des romans de notre corpus que nous aurons l'occasion d'explorer dans les parties suivantes de ce travail.

Pour ceux qui souhaitent devenir des hommes de religion, la loi sur l'unification de l'éducation prévoit, certes, l'ouverture d'une faculté de théologie dans l'université d'Istanbul et de nombreuses *imam hatip okulu* ou écoles d'imams et de prédicateurs dans tout le pays. En tout cas, l'absorption de ces centres par le Ministère de l'éducation nationale garantit au régime le contrôle sur le personnel et le contenu des programmes. Mais le fait que la loi soit proclamée le même jour que l'abolition du califat, la suppression de la Charia et du ministère des Fondations pieuses laisse clairement entendre la volonté du régime vis-à-vis de l'éducation. En effet, les années qui suivent amènent d'autres réformes qui limitent davantage la transmission de contenus religieux dans le milieu éducatif : le cours de religion est supprimé des programmes des écoles (1927), maintenu seulement dans les écoles primaires de village comme cours d'éthique ; l'enseignement des langues étrangères par excellence de la culture islamique-ottomane classique, l'arabe et le persan, est supprimé des programmes des écoles, des collèges et des lycées dès septembre 1929, et même les écoles d'imams et prédicateurs sont fermées au début des années 1930 jusqu'à la fin de la décennie suivante. La loi sur l'unification de l'éducation constitue, en définitive, l'un des pas les plus solides en direction de la laïcité d'État. Ce chemin prendra une nouvelle tournure lorsqu'en avril 1928, encore sous un état d'exception proclamé en 1925, la phrase « l'islam est la religion de la république de Turquie » sera supprimée de la Constitution.

Cette voie est dorénavant poursuivie à l'aide d'autres réformes, comme la décision de mai 1935 de reporter le jour de repos de vendredi à dimanche. Son importance réside sur la dissociation officielle du jour sacré et du jour de repos. Ainsi elle éloigne davantage la Turquie de la tradition musulmane en même temps qu'elle la rapproche des partenaires occidentaux sur un nouvel aspect fondamental de leur identité, car en définitive le dimanche est le jour sacré des chrétiens.

Pour revenir à l'éducation, l'autre aspect important de la loi concerne le rattachement au ministère de l'Éducation nationale de tous les établissements éducatifs et scientifiques se trouvant à l'intérieur du pays, ainsi formulé dans le premier article du

texte.⁵⁸ Par cette clause, le régime s'assure le contrôle de la gestion de tous les espaces d'enseignement, du personnel et des contenus diffusés. Il se munit ainsi d'un outil exceptionnel pour l'homogénéisation de la société sur le modèle du son citoyen nouveau qui, rappelons-le, est nationaliste turc et vecteur de laïcité. Naturellement, la mesure cible de façon particulière les établissements susceptibles de devenir des foyers de dissension tels que les centres religieux, comme nous l'avons signalé plus haut, mais également les écoles des minorités et des étrangers héritées de la période ottomane. Et si le premier article de la loi n'était pas suffisamment clair, le deuxième précise de manière explicite que le rattachement concerne aussi les centres de gestion privée.⁵⁹

Les écoles de non Turcs préoccupent le régime pour deux raisons : l'éventuelle promotion de formes de religiosité étrangères et la diffusion de contenus contre le peuple turc ou les intérêts nationaux de la République. Le premier fait très tôt l'objet de mesures spécifiques : même avant la précoce loi sur l'éducation qui prévoit l'extension de la laïcité à tous les centres, le ministère de l'Éducation publie une directive obligeant les écoles de non Turcs à supprimer les symboles religieux à l'intérieur de leurs bâtiments.⁶⁰ Les centres peuvent bien sûr enfreindre la proscription, certains le font d'ailleurs, mais ils risquent alors une fermeture forcée, comme celle que subissent une école américaine à Merzifon et plusieurs écoles françaises à Izmir.⁶¹ Ces lois sont renforcées par d'autres dans les années qui suivent. La régulation spécifique de 1926 en direction des écoles des minorités et des étrangers est particulièrement significative. Elle vise à les prévenir contre une éventuelle propagande religieuse ou nationaliste non turque et les oblige à éduquer leurs élèves dans les valeurs du pays. Le texte paraît dans le numéro de mars 1926 de la revue *Muallim* [L'Instituteur] et comprend le passage suivant :

⁵⁸ « Madde 1 – Türkiye dahilindeki bütün müessessat-ı ilmiye ve tedrisiye Maarif Vekâletine merbuttur. » Necdet Sakaoğlu, *Osmanlı'dan Günümüze Eğitim Tarihi* [L'histoire de l'éducation de la période ottomane jusqu'à nos jours], 1^{re} éd., İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi, 2003, p. 291.

⁵⁹ « Madde 2.- Şer'îye ve Evkaf Vekâleti veyahut hususi vakıflar tarafından idare olunan bilcümle medrese ve mektepler Maarif Vekaletine devir ve raptedilmiştir. » *Ibid.*

⁶⁰ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 52.

⁶¹ Howard E. Wilson et İlhan Başgöz, *Türkiye Cumhuriyeti'nde Millî Eğitim ve Atatürk* [L'éducation nationale dans la République turque et Atatürk], Ankara, Dost, 1968, p. 84.

Aucun manuel scolaire ne contiendra un seul mot ni expression au détriment des Turcs ni aucune critique de leur passé ou de leur présent. Ils ne commettront pas la moindre erreur par rapport à l'histoire ou à la géographie des Turcs. Leurs territoires n'y seront jamais décrits comme faisant partie d'un pays étranger. Les manuels ne pourront contenir aucune propagande autour d'un pays étranger. Toutes les écoles étrangères réserveront cinq heures par semaine à l'étude de la langue, l'histoire et la géographie turques. Les enseignants responsables de ces cours seront des Turcs désignés par le ministère de l'Éducation. Toute propagande religieuse dans les écoles est interdite. Les symboles religieux ne sont permis qu'à l'intérieur des églises des centres. Les manuels scolaires ne pourront contenir aucun symbole faisant du prosélytisme religieux.⁶²

En permettant à ces écoles de fonctionner sous la République, le régime souhaite sans doute renforcer son image de tolérance vis-à-vis de la communauté internationale et plaire ainsi en son propre intérêt notamment aux puissances auxquelles ces écoles sont culturellement liées. Mais certains éléments, comme la régulation ci-dessus évoquée, témoignent que son idée de tolérance n'est effective que dans le cas des minorités qui ont neutralisé leur identité, qui constitue par ailleurs leur essence. Ils montrent que, dans la pratique, le régime reste méfiant, voire obsédé face à tout éventuel bourgeon de dissension, qu'il est peut-être moins sûr de soi que l'historiographie turque n'a voulu le dépeindre. L'article 80 de la Constitution de 1924 prévoit, certes, la liberté d'éducation, mais il précise « dans le cadre de la Loi et sous la supervision et le contrôle du gouvernement »,⁶³ comme quoi le régime s'accorde au final le droit d'agir à son gré dans le domaine. En 1927, trois jeunes filles turques étudiantes d'un collège américain à Bursa se convertissent à la chrétienté, un incident qui ranime le débat public sur le prosélytisme religieux et se solde par la fermeture du centre et par des sanctions pour ses responsables. Dans le sillage du dernier texte, la Grande

⁶² « Hiçbir okul kitabında Türklerin aleyhinde bir kelime ve ifade bulunmayacak, Türklerin dününü ve bugününü kötüleyen cümlelere rastlanmayacaktır. Türk tarihine ve coğrafyasına dair en ufak bir yanlış görülmeyecektir. Türk toprakları hiçbir memleketin parçası olarak gösterilmeyecektir. Kitaplarda hiçbir yabancı memleketin propagandası yer almayacaktır. Bütün yabancı okullarda haftada beş saat Türk dili, Türk tarih ve coğrafyası okutulacaktır. Bu dersleri okutan öğretmenler Türk olacak ve Eğitim Bakanlığı tarafından seçilecektir. Okullarda her türlü din propagandası yasaktır. Dini semboller ancak okulların kiliselerinde bulunabilir. Okul kitaplarının hiçbirisinde dini telkinler yapan semboller bulunmayacaktır. » *Ibid.*

⁶³ « Madde 80 – Hükümetin nezaret ve murakabesi altında ve kanun dairesinde her türlü tedrisat serbesttir. » Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Teşkilat-ı Esasiye Kanunu [Constitution] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 24 mai 1924, n° 71, p. 6.

Assemblée approuve en mars 1931 une autre loi obligeant à tous les enfants du pays, turcs ou pas, à poursuivre l'enseignement primaire dans une école turque. En ce cas, le régime est sans doute poussé par les divers fronts d'opposition qui apparaissent au début de la décennie et par l'imminente proclamation des six principes du kémalisme qu'il faudra inculquer à tous les citoyens. L'école devient, à cette fin, un outil puissant, indispensable, dont il convient de ne laisser aucun détail au hasard.

UNE « FEMME NOUVELLE » POUR UNE SOCIÉTÉ NOUVELLE

Hormis les implications de la loi, le domaine de l'éducation canalise d'autres aspects importants de la construction de la nouvelle identité. Nous sommes particulièrement intéressés par sa contribution à l'image égalitariste du régime et par extension du citoyen nouveau. En août 1924, Mustafa Kemal intervient à Ankara au congrès de l'Union de professeurs : « Il est important de rendre effective la formation de nos enfants, garçons et filles, sur un parcours identique dans tous les niveaux de l'éducation ». ⁶⁴ Dans la droite ligne du discours prononcé à Izmir cité plus haut, il insiste ici sur le besoin d'accorder les mêmes opportunités à tous les élèves indépendamment de leur sexe, sur l'égalité de leurs capacités. Il met en même temps l'accent sur le caractère égalitaire du régime et fait entrevoir sa conception de l'éducation comme un outil d'homogénéisation sociale. Cette attitude ne se limite pas aux étudiants mais concerne aussi les enseignants. Dans le même discours, le leader s'adresse explicitement aux professeurs hommes et femmes, comme il a déjà fait dans d'autres allocutions, dont un célèbre discours aux professeurs en août 1922 à Bursa. ⁶⁵ Cela se traduit par un appel explicite aux femmes, qu'il implique et dont il soulève la responsabilité dans la construction de la République, en l'occurrence à travers l'éducation.

Le rôle que le régime accorde aux femmes dans ce domaine répond naturellement à ses actions occidentalissantes, nationalistes et contre-ottomanes, pour ainsi dire. D'abord, il permet d'augmenter encore davantage la distance vis-à-vis de l'univers islamique-ottoman où les femmes sont, pour la plupart, condamnées à une vie

⁶⁴ « Erkek ve kız çocuklarımızın, aynı suretle bütün tahsil derecelerindeki talim ve terbiyelerinin ameli olması mühimdir. » Mustafa Kemal Atatürk, « Muallimler Birliği Kongresi Üyelerine (25/8/1924) [Aux membres du congrès de l'Union de professeurs] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 179.

⁶⁵ Mustafa Kemal Atatürk, « Öğretmenlere (27/10/1922) [Aux professeurs] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 46-50/II.

de réclusion domestique et éloignées des espaces d'éducation. Par là-même, il rapproche davantage les Turcs de la civilisation occidentale —du moins de l'image qu'ils en ont. Enfin, il contribue à rétablir les supposés principes égalitaires de la société turque préislamique. En dehors de ces raisons, il faut noter qu'en encourageant l'intégration des femmes dans le système, le kémalisme étendrait théoriquement son influence sur la totalité de la population, car c'est « à former des élèves ayant assimilé les principes et les réformes de la République, la laïcité et le sentiment d'identité nationale », que vise le nouveau système éducatif.⁶⁶ Deniz Kandiyoti apporte un point de vue intéressant pour expliquer le soutien des réformateurs à la cause : ce sont les femmes éduquées qui permettraient aux jeunes hommes, véritables victimes de la famille patriarcale, de se libérer des mariages arrangés auxquels les pères despotes et les mères dominatrices les condamneraient systématiquement.⁶⁷

La mention de Mustafa Kemal à un « parcours [éducatif] identique » pour garçons et filles nous conduit aux réformes entreprises en vue de l'éducation mixte. En vigueur dans les anciennes écoles primaires ottomanes, l'éducation mixte est officiellement proscrite depuis les Tanzimat avec la prolifération des écoles pour filles. Elle est ramenée à l'école primaire sous la République en 1924, appliquée graduellement à l'école secondaire au cours de la décennie et finalement dans les lycées à partir de 1930. L'importance de cette décision ne repose pas tant sur l'égalité d'opportunités pour les deux sexes —comme suggéré par Mustafa— que sur sa contribution à l'inclusion des femmes dans les espaces publics. En définitive, l'éducation mixte permet de briser la barrière entre les deux sexes propres à la culture ottomane et de forger un citoyen nouveau exposé à l'influence, à la pensée, aux vertus ainsi qu'aux défauts du sexe opposé, d'élargir sa vision de la société, de raffermir les liens entre les différents acteurs sociaux.

Toutes ces réformes qui contribuent en quelque mesure à améliorer les conditions des femmes turques ont créé autour du régime, et particulièrement de son leader, une image d'engagement féministe à laquelle ils sont encore associés, en Turquie et à l'étranger. Or, c'est sans doute le droit de vote qui est entré dans l'histoire

⁶⁶ « Yeni eğitim sistemi, Cumhuriyet ilke ve inkılaplarını, laikliği, ulusal kimlik duygusunu benimsemiş öğrenciler yetiştirmeyi hedefliyordu. » H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 44.

⁶⁷ Deniz Kandiyoti, « Slave Girls, Temptresses, and Comrades: Images of Women in the Turkish Novel », *Feminist Issues*, printemps 1988, p. 35-50.

comme le symbole par excellence des actions kémalistes menées en direction de l'égalité des sexes. La réforme connaît une phase préliminaire dans laquelle le régime accorde aux femmes le droit d'élire et d'être élues aux élections municipales de 1930. Après cette expérience, le Premier Ministre İsmet İnönü propose d'étendre le droit aux élections générales. La réforme est approuvée en décembre 1934 et pour les élections générales de février 1935, non seulement les femmes peuvent s'exprimer dans les urnes, mais dix-huit candidates sont élues députées de la Grande Assemblée nationale.

Ce que nous pourrions considérer comme une victoire sociale se produit, un peu comme toutes les victoires, à l'issue d'une importante lutte, notamment après une série d'échecs qui sèment le doute sur la prédisposition du régime pour le suffrage universel et en général sur son intérêt pour la cause des femmes. Le plus remarquable date de 1927, lorsque la *Türk Kadınlar Birliği* [Union des femmes turques],⁶⁸ présidée par l'écrivaine Nezihe Muhittin, se bat pour la participation des femmes dans les élections municipales de cette année-là. Non seulement sa demande n'est pas exaucée, mais elle soulève en plus des hostilités au sein du gouvernement. Certains dirigeants du cabinet soi-disant égalitaire tiennent publiquement à cette occasion des propos ouvertement sexistes. Ils affirment, par exemple, que le devoir national des femmes est d'élever correctement leurs enfants et leur proposent de faire le service militaire comme les hommes si la patrie les intéresse tant que ça.⁶⁹ Des journaux proches du régime publient à ce moment-là des caricatures et des moqueries contre l'association, sa présidente et l'idée que les femmes deviennent députées. Finalement, le régime recourt à de fausses accusations de corruption contre Muhittin, réussit à la destituer de son poste et à la remplacer par Latife Bekir (Çeyrekbaşı), proche des milieux officiels et sans doute moins problématique que son prédécesseur : « Latife Bekir et ses acolytes devinrent les précurseurs de générations de femmes kémalistes qui proclamaient leur attachement et leur reconnaissance à Atatürk "en raisons des droits qu'il leur avait accordés" et qui

⁶⁸ Association créée en 1924 par l'activiste et écrivaine Nezihe Muhittin avec la vocation d'améliorer la situation des femmes, de les impliquer dans la vie politique et de faire pression pour obtenir le droit de vote. À partir de 1925, l'Union des femmes turques publie la revue *Kadın Yolu* [À la manière des femmes], qui devient une plateforme de réflexion sur la situation des femmes et le moyen d'expression de leurs revendications.

⁶⁹ Yaprak Zihnioğlu, *Kadinsız İnkılap: Nezihe Muhiddin, Kadınlar Halk Fırkası, Kadın Birliği* [La révolution sans femmes : Nezihe Muhiddin, le Parti populaire des femmes, l'Union des femmes], Istanbul, Metis, 2003, p. 215.

n'adoptèrent jamais une approche critique ». ⁷⁰ Par cette considération, la chercheuse Yaprak Zihnioğlu suggère le mauvais service que la manœuvre rend à long terme à la cause des femmes.

Plusieurs raisons de nature politique peuvent expliquer le changement d'avis du régime au sujet du vote des femmes entre 1927 et le début des années 1930, dans un délai aussi court. La reconnaissance que la mesure susciterait permettrait idéalement au gouvernement de gagner la faveur de femmes, et donc en théorie la moitié de la population, ce qui peut paraître alléchant, après que la boîte de Pandore des opposants au régime se soit ouverte aux élections de 1930. Il faut également considérer les accusations de despotisme provenant de l'étranger ainsi que la montée du nazisme, qui excluait ouvertement les femmes de la vie publique, et dont le régime d'Atatürk aurait voulu se détacher aux yeux des puissances occidentales. Par ailleurs, une fois approuvé, le droit de vote des femmes devient l'argument d'une vaste propagande dans cette Turquie que le régime présente comme plus avancée que la France, la Suisse ou d'autres pays de la sphère européenne où le suffrage universel n'est pas encore reconnu : « Dans une Europe répressive et autoritaire, les femmes symbolisaient, par leur statut nouvellement acquis, l'avancée de la Turquie d'Atatürk vers la démocratie ». ⁷¹ À ces arguments solides nous voudrions ajouter, quitte à pécher par excès de naïveté et à l'encontre de la plupart des ouvrages récents sur le sujet, la possibilité que Mustafa Kemal ait malgré tout agi, du moins en partie, mû par la volonté de rendre justice aux femmes, après avoir insisté pendant des années sur le thème de l'égalité.

En tout cas, qu'elle soit motivée par de nobles raisons ou par l'opportunisme du régime, la réforme fait partie des progrès indéniables pour la réduction de l'abîme qui sépare les hommes et les femmes au niveau social et juridique au début de la République. Il en va de même pour les réformes en matière d'éducation ou d'autres comme le nouveau Code civil, qui proclame la fin officielle des discriminations pour des raisons de sexe sur des affaires comme le mariage, les droits de succession, l'acquisition de propriétés ou l'accès au marché du travail.

⁷⁰ « Latife Bekir (Çeyrekbaşı) ve arkadaşları, Atatürk'e bağlılık bildiren, ona "tanıdığı haklar nedeniyle" şükran duyan ve eleştirel yaklaşımı benimsemeyen Kemalist kadın kuşaklarının da önceli oldu. » *Ibid.*, p. 205.

⁷¹ Şirin Tekeli, « Les femmes : le genre mal-aimé de la République » dans *La Turquie*, Paris, Fayard, Centre d'études et de recherches internationales, 2005, p. 261.

Cela dit, il faut absolument préciser que la plupart de ces réformes ne constituent que la suite ou la consolidation des progrès obtenus sous la période précédente. En ce qui concerne l'éducation, l'obligation de l'école primaire pour garçons et filles prévue par la Constitution de 1924,⁷² thème récurrent du discours égalitaire kémaliste, figure en vrai dans toutes les constitutions à partir de 1876, où elle est adoptée contre le taux élevé d'analphabétisme.⁷³ En général, le secteur connaît une forte évolution dans la période des Tanzimat, avec l'établissement des premières écoles publiques pour filles, des écoles secondaires pour femmes et d'une École supérieure d'institutrices (1870), et plus tard encore, avec des mesures comme l'université pour femmes (1913) et l'unification des universités pour hommes et femmes (1921). Pour ce qui est de leur participation dans l'espace public, l'intense activité associative menée par des femmes dans les années des guerres fait preuve de leur volonté de s'impliquer dans les affaires de politique nationale. En guise d'exemple, les associations aux buts féministes atteignent le nombre de vingt-cinq avant la proclamation de la République, qui plus est : seize sur les cinquante-et-une associations qui aident à coordonner les Forces nationales dans la guerre d'Indépendance sont des associations de femmes.⁷⁴ C'est pour ces raisons qu'il faut accorder à Mustafa Kemal le mérite d'avoir profité du discours de rupture avec le passé pour minimiser les acquis de la période ottomane et s'être attribué les anciens progrès en matière des droits des femmes. Cette manœuvre l'a sans doute aidé à inculquer au citoyen nouveau la valeur égalitariste, à l'éloigner encore de l'image du citoyen ottoman, mais elle lui a surtout permis de rester dans la mémoire collective comme le bienfaiteur des grandes victoires féministes de la Turquie moderne. Et pourtant cette évolution n'aurait tout simplement jamais été possible sans l'inestimable lutte des mouvements féministes de la fin de l'Empire ottoman.

⁷² « Article 87 — L'éducation primaire est obligatoire et gratuite dans les écoles publiques et pour tous les Turcs. » [« Madde 87 — İptidai tahsil bütün Türkler için mecburi ve Devlet mekteplerinde meccanidir. »] Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Teşkilat-ı Esasiye Kanunu [Constitution] », art cit, p. 7.

⁷³ İlhan Tekeli, « Osmanlı İmparatorluğu'ndan Günümüze Eğitim Kurumlarının Gelişimi [Le développement des institutions éducatives de l'Empire ottoman jusqu'à nos jours] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], Istanbul, İletişim, 1983, vol. 3/10, p. 664.

⁷⁴ Ayşegül Başbuğu-Yaraman, « La femme turque dans son parcours émancipatoire (de l'Empire ottoman à la République) », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, 1 janvier 1996, n° 21, p. 23.

LE CITOYEN NOUVEAU DANS LA SPHÈRE OCCIDENTALE

Pour revenir aux réformes, la période durant laquelle Mustafa Kemal est au pouvoir connaît en effet de nombreuses initiatives visant à renforcer de façon plus ou moins directe l'identité occidentale du citoyen nouveau, tout en le détachant du mode de vie et des référents islamiques-ottomans. En décembre 1925, la Turquie approuve une loi pour changer le complexe système de calendriers hérité de la période ottomane, qui fait cohabiter trois systèmes différents, en faveur du calendrier grégorien international.⁷⁵ Par la même loi, le régime adopte le système horaire occidental au détriment de l'heure *alaturka*.⁷⁶ Comme la réforme sur l'éducation qui supprime le parcours religieux en faveur de celui d'inspiration européenne, cette réforme, qui privilégie l'alternative occidentale, relève notamment de la suppression des symboles ottomans, aussi de l'occidentalisation et de l'inclusion de la Turquie dans la scène internationale. Dans cette même ligne, le régime interdira quelques années plus tard, en 1931, le système de mesure traditionnel : l'*okka*, unité de poids égale à 1,282 kilo, le *dirhem*, égal à 3,207 grammes, ou l'*endaze*, unité de longueur égale à 65 centimètres, en faveur du système international : kilo, litre, mètre. Cette réforme se heurte au niveau d'alphabétisation des secteurs qui, comme les commerçants, utilisent ces unités au quotidien, et son adoption connaît un grand décalage entre les grandes villes et l'Anatolie.⁷⁷

Cependant, parmi les réformes qui renforcent autant l'occidentalisation que la rupture du passé, il y en a une qui reste sans doute la plus voyante et représentative non seulement du changement de mentalité mais de son imposition. Il s'agit de la loi sur l'interdiction du fez, approuvée le 25 novembre 1925 qui interdit le port du couvre-chef en faveur du chapeau occidental. Elle montre aussi à quel point le gouvernement est

⁷⁵ Au calendrier hégirien traditionnel de l'Empire s'ajoutent, dans la période des Tanzimat, le calendrier dit rumi basé sur le calendrier julien, et plus tard, avec la popularisation de la culture occidentale, le calendrier grégorien. Il est très habituel de se heurter à une date écrite selon deux ou les trois systèmes en même temps dans des documents officiels ou la presse des dernières décennies de l'Empire.

⁷⁶ Le système horaire dit *alaturka* se base sur le principe que le soleil se couche toujours à 12h et c'est par rapport à ce moment que se rangent les autres heures de la journée. Pour en donner un exemple : en supposant que le soleil se couche à 17h en hiver et à 21h en été selon le système occidental, midi (12h) correspondrait à 7h ou 3h pour le système *alaturka* selon que l'on soit en hiver ou en été, c'est-à-dire moins cinq heures et moins neuf heures respectivement par rapport au coucher du soleil.

⁷⁷ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 170.

prêt à s'immiscer dans des affaires qui frôlent la sphère privée des citoyens. Sa répercussion est double : d'un côté, elle consolide le rapprochement par les Turcs des référents européens tandis que, de l'autre côté, le plus sincère, elle efface du paysage l'un des symboles les plus puissants du passé islamique-ottoman, en particulier de sa dimension religieuse. Preuve de ce dernier point, la loi est proclamée suite à la condamnation de plusieurs organisations islamiques par les tribunaux d'Indépendance avec d'autres lois contre l'influence de la religion sur la société comme la fermeture des couvents soufis et des tombeaux.⁷⁸ Le caractère antireligieux implicite de la loi domine le discours prononcé par Mustafa Kemal en août 1925 à Kastamonu, l'un des premiers où le leader aborde la question du fez :

*Il demande à un artisan de montrer son fez. Ensuite : Voilà, une calotte par-dessous et le turban et le fez par-dessus... [...] Regardez les [autres] Turcs et les musulmans. Qu'est-ce qu'ils subissent d'énormes catastrophes et malheurs du fait que leurs esprits n'ont pas su s'adapter à l'ampleur, à la grandeur que la civilisation exige. C'est aussi pour cela que nous subissons du retard jusqu'à présent, que nous avons fini par sombrer dans la ruine. Si nous nous sommes sauvés dans une période de cinq ou six ans c'est grâce au changement de mentalité.*⁷⁹

Par une rhétorique manifestement tendancieuse, Mustafa Kemal présente l'islam comme une source de malheur et l'Europe ou la civilisation contemporaine comme la voie du progrès et de la prospérité. Par cet argument, il justifie le besoin d'épouser l'Occident, ce qui exigerait implicitement un changement de mentalité, c'est-à-dire d'abandonner l'islam et, bien entendu, ses symboles. C'est ainsi, en quelques lignes, qu'il synthétise la démarche sous-jacente à la plupart de ses politiques.

⁷⁸ L'un des organes de répression des nationalistes, les İstiklal Mahkemeleri ou tribunaux d'Indépendance sont des tribunaux d'exception établis en 1920 par les Forces nationales pour juger les déserteurs et d'autres éléments dangereux pour la lutte nationale. Ils sont rouverts à deux reprises sous la République pour juger, en 1923, certains opposants à l'imminente abolition du califat et, en 1925, les impliqués aux émeutes du Cheikh Saïd ainsi que d'autres éléments d'opposition.

⁷⁹ « Bir esnafa da: fesini göster. Dedikten sonra: İşte içinde takke, üzerinde abani sarık, fez... [...] Bütün Türk ve İslam âlemine bakınız. Zihinleri medeniyetin emrettiği şümül ve tealiye uyamadıklarından ne büyük felaketler, ne ıstıraplar içindedirler. Bizim de şimdiye kadar geri kalmamız ve nihayet son felaket çamuruna batışımız bundandır. Beş altı sene içinde kendimizi kurtarmışsak bu zihniyetimizdeki tebeddülüdür. » Mustafa Kemal Atatürk, « Kastamonu'da Bir Konuşma (24/8/1925) [Discours à Kastamonu] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 215-216/II.

L'intervention à Kastamonu précède de quatre jours un discours qu'il prononce dans le Foyer turc d'İnebolu, ville au bord de la mer Noire :

Un habillement aussi disparate ne peut être ni national ni international. [...] Nous apprécions extrêmement l'habillement civilisé et international, un habillement digne de notre nation. C'est celui-ci que nous allons porter. Des escarpins ou des bottines pour les pieds, des pantalons sur les jambes ; des gilets, des chemises, des cravates, des faux cols, des vestes, et bien sûr, comme accessoire, des couvre-chefs à visière pour la tête. Je veux être clair à ce sujet : ce dernier s'appelle bien chapeau.⁸⁰

Après cette intervention, la ville verra le leader se promener un chapeau sur la tête, et lorsqu'il rentrera à Ankara quelques jours après, il sera reçu par les grands de l'État coiffés eux aussi du couvre-chef.⁸¹ Trois mois plus tard, la réforme sera passée, non sans une forte contestation dans les rues qui se soldera par des peines de prison, l'instauration de la loi martiale, même des condamnations à mort. La transmission à long terme de la culture du chapeau motive des initiatives telles que la célébration en janvier 1936 d'un concours à l'École d'arts pour filles de Beyoğlu, à Istanbul. Au lendemain, le journal pro-régime *Cumhuriyet* [La République] rapporte l'événement en soulignant que « les chapeaux furent élaborés de façon identique aux modèles européens, parfois encore plus parfaits ».⁸²

Bien que la loi du chapeau ne concerne que les couvre-chefs, la réforme ouvre un débat plus général sur les connotations politiques de l'habillement dans une Turquie où l'Occident devient, pour l'écrivain et académicien Murat Belge, le seul modèle légalement autorisé.⁸³ En effet, le discours d'İnebolu, où Mustafa Kemal a fait l'apologie

⁸⁰ « Altı kaval üstü şışhane diye ifade olunabilecek bir kıyafet ne millîdir ve ne de beynelmileldir. [...] Medeni ve beynelmilel kıyafet bizim için çok cevherli, milletimiz için layık bir kıyafettir. Onu iktisa edeceğiz. Ayakta iskarpın veya fotin, bacakta pantolon, yelek, gömlek, kıravat, yakalık, caket ve bittabi bunların mütemmimi olmak üzere başta siperi şemslî serpuş, bunu açık söylemek isterim. Bu serpuşun ismine şapka denir. » Mustafa Kemal Atatürk, « İnebolu'da Bir Konuşma (28/8/1925) [Discours à İnebolu] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 220-221/II.

⁸¹ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 63.

⁸² « Şapkaların Avrupa modellerinden farksız olarak ve hatta bazan daha mükemmel yapıldığı görülmüştür ». *Cumhuriyet*, 31 janvier 1936, n° 4208, p. 4.

⁸³ Murat Belge, « Türkiye'de Günlük Hayat [La vie quotidienne en Turquie] » dans *İletişim Yayınları* (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], Istanbul, İletişim, 1983, vol 3-4/10, p. 866.

de la redingote, du smoking et du frac aussi, est généralement considéré comme le point de départ des politiques contre la mode traditionnelle. Cependant, il était clairement épineux de toucher l'habillement, notamment des femmes, dans un pays culturellement musulman, héritier d'un Empire qui accorde aux vêtements un fort symbolisme de classe et de confession. Bien que le leader ou les autorités ne s'empêchent nullement manifester ouvertement leur dégoût pour les tenues à caractère religieux,⁸⁴ il faudra tout de même attendre quelques années avant de voir apparaître en 1934 une interdiction spécifique sur l'habillement : la *Bazı Kisvelerin Giyilemiyeceğine Dair Kanun*, littéralement loi sur l'interdiction de porter certains vêtements. Néanmoins, d'importants pas sont faits depuis très tôt en direction du renouveau vestimentaire de secteurs ou dans des contextes concrets, comme la loi de 1924 sur les tenues officielles des juges et du personnel judiciaire, la résolution du Conseil de ministres de septembre 1925 sur les vêtements des fonctionnaires religieux, celle d'octobre sur l'habillement lors des cérémonies officielles ou la loi pour la punition des citoyens portant des turbans ou des tenues religieuses non autorisées, proclamée en novembre de la même année.

Quant au texte de 1934, il apparaît après l'établissement des six fondements du kémalisme, à l'époque où l'opposition s'est manifestée et que le régime durcit sa politique d'endoctrinement. Concrètement, la loi interdit aux hommes de religion de porter leurs tenues religieuses dans des contextes autres que le culte. Mais elle s'attaque aussi à d'autres secteurs, comme les fonctionnaires de l'État, tenus de porter les vêtements internationaux en vigueur, ou les membres des associations sportives, clubs et d'autres sociétés comme les boys scouts, qui auront désormais besoin d'une autorisation spécifique pour porter leurs tenues et leurs insignes. D'autres clauses concernent l'ensemble de la population, comme celle qui interdit aux résidents du pays, nationaux ou étrangers, de porter des vêtements et des insignes propres aux tenues militaires ou politiques d'autres pays.⁸⁵ La vocation de la loi est, en définitive, multiple : en faveur de la laïcité, en renfort du nationalisme et pour l'homogénéisation de la société, mais très particulièrement pour le contrôle des éventuels foyers de

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Bazı Kisvelerin Giyilemiyeceğine Dair Kanun No. 2596 [Loi sur l'interdiction de porter certains vêtements] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 13 décembre 1934, n° 2879, p. 4527.

contestation. L'obsession du régime autour de l'exhibition de symboles politiques ou politisés devient, par cette loi, manifeste.

« LORSQUE L'ON LIT, QUE L'ON ÉCRIT OU QUE L'ON PARLE »

Autant qu'un amalgame de communautés ethniques, l'Empire ottoman représente un brassage de langues diverses. D'abord l'ottoman : la langue officielle de l'Empire, un mélange de turc, d'arabe et de persan, écrit en caractères arabes, qui reçoit au XIXe siècle de nombreux emprunts des langues occidentales, principalement du français. Il est parlé par les élites, les fonctionnaires et les gens éduqués de l'Empire ; c'est la langue de l'administration et des affaires juridiques, mais aussi la langue littéraire et journalistique principale. Il est aussi, dans une version plus ou moins soignée, le moyen traditionnel de communication intergroupe, concurrencé par le français à l'époque de l'occidentalisation. Quant à la communication intragroupe, la plupart des communautés non turques parlent leurs langues respectives dans une plus ou moins grande mesure en fonction de la période : les Ottomans grecs parlent une variante anatolienne du grec qui se consolide au XIXe siècle, grâce aux efforts pour la reconstruction d'une langue nationale pour la Grèce indépendante ; les Juifs parlent un judéo-espagnol enrichi d'emprunts qu'ils conservent depuis qu'ils se sont installés dans l'Empire chassés par l'Inquisition espagnole ; les peuples balkaniques parlent l'albanais et des langues slaves selon la communauté, et la plupart entreprend des processus de reviviscence, épuration et standardisation de leurs langues suite à l'embrasement de leurs revendications nationales ; les Arabes parlent l'arabe ; les Kurdes parlent le kurde. Quant aux secteurs ruraux d'origine turque, ils parlent des variantes locales turciques plus pures que l'ottoman. Des prosateurs des années 1910 et de la République, tels que Hüseyin Rahmi (Gürpınar) ou Ömer Seyfettin, reproduisent souvent par écrit l'amalgame des accents du panorama social principalement d'Istanbul, preuve de l'emploi de langues diverses dans la communication quotidienne.

La transition vers la République entraîne l'abandon du modèle multiethnique et multiculturel de l'Empire pour le principe de « un État, un peuple, une langue ». L'ottoman que parlent ceux qui mènent cette transition est en soi une synthèse et un symbole de toute cette diversité. Mais, plus important encore : il est composé des langues de la culture classique ottomane, écrit dans les caractères du Coran, ce qui fait

avant tout de la langue officielle de l'Empire pour les kémalistes un véhicule de la culture religieuse. C'est pourquoi le régime entreprend une vaste réforme linguistique qui devient, à l'échelle locale et internationale, l'une des marques de fabrique les plus caractéristiques du mandat de Mustafa Kemal.

Ce qui est généralement connu comme la réforme de la langue —*dil inkılabı* ou *dil devrimi*—consiste en réalité en deux processus s'attaquant l'un à la forme et l'autre au fond de la langue héritée de l'Empire : le remplacement de l'alphabet arabe par les caractères latins et l'épuration des emprunts des langues non turques respectivement.⁸⁶ Par rapport au premier, il faut dire que l'ottoman avait déjà connu plusieurs tentatives de simplification de son écriture, devenue confuse avec des orthographes qui variaient selon les règles de la langue d'origine du mot en question. Sous la IIe Meşrutiyet, par exemple, quatre comités —grammaire, orthographe, vocabulaire et termes scientifiques— sont composés dans le but de simplifier et standardiser la langue. À la même époque, un groupe d'intellectuels propose un système d'écriture qui n'emploie que les caractères isolés de l'alphabet arabe —d'où leur nom : les *huruf-ı munfasıla'cılar*, littéralement les « lettres-isolées-istes »—,⁸⁷ ainsi qu'un système de vocalisation adapté aux sons de l'ottoman que l'arabe ne rend pas naturellement. Enver Pacha, impliqué dans l'élaboration de ce système, essaie de le mettre en place peu avant la Première Guerre mondiale et l'applique dans le domaine de l'armée, la correspondance officielle et les textes écrits, mais il est finalement abandonné, faute d'utilité dans le domaine des affaires.⁸⁸ En parlant des antécédents de la réforme, il faut mentionner la latinisation d'autres langues de la sphère ottomane qui précède avec succès l'initiative kémaliste.

⁸⁶ Pour aller plus loin dans le sujet, L. Bazin, « La réforme linguistique en Turquie », art cit., M. Şakir Ülkütaşır, *Atatürk ve Harf Devrimi* [Atatürk et la réforme de l'alphabet], Ankara, Türk Dil Kurumu, 1973, 141 p. Murat Belge, « Türk Dilinde Gelişmeler [Les évolutions dans la langue turque] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], İstanbul, İletişim, 1983, vol. 10/10, p. 2588-2606., Cahit Külebi, « Türk Dili [La langue turque] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], İstanbul, İletişim, 1983, vol. 9-10/10, p. 2576-2587., Salih Akın et Mehmet Ali Akıncı, « La réforme linguistique turque », *Revue de sociolinguistique en ligne Glottopol*, janvier 2003, vol. 1, p. 76-86., Birol Caymaz et Emmanuel Szurek, « La révolution au pied de la lettre. L'invention de « l'alphabet turc » », *European Journal of Turkish Studies*, 12 décembre 2007, n° 6., Erik Jan Zürcher, « La théorie du « langage-soleil » et sa place dans la réforme du langue turque » dans *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël, 1984, p. 83-91.

⁸⁷ L'alphabet arabe se caractérise par des lettres qui changent de forme en fonction de leur position initiale, intermédiaire ou finale dans le mot, et par une quatrième variante en position isolée ou absolue. C'est à cette complexité que les réformistes de la langue font souvent appel pour souligner les difficultés que ce système soulève dans les travaux d'imprimerie et défendre ainsi l'adoption de l'alphabet latin.

⁸⁸ C. Külebi, « Türk Dili [La langue turque] », art cit, p. 2581.

C'est le cas des intellectuels albanais, qui élaborent et adoptent en 1910, toujours sous la domination ottomane, une notation latine pour leur langue nationale, et celui de l'Azerbaïdjan soviétique pour le turc-azerbaïdjanais, écrit en caractères latins, adaptés à partir de 1922. Il est très probable que les réformistes turcs se soient inspirés de ces expériences : la participation turque au Congrès de turcologie de Bakou, seulement deux ans avant la latinisation du turc, soutient fortement cette hypothèse.

Les premiers pourparlers, même les premières rumeurs autour de la réforme de la langue suscitent déjà des réactions diverses au sein de la population. D'un côté, se produisent certains épisodes, souvent xénophobes, d'exaltation de la langue turque. L'association d'étudiants de Droit de l'université d'Istanbul prend, par exemple, en janvier 1928, la décision de proscrire l'emploi en Turquie de toute langue autre que le turc,⁸⁹ et en avril, des Juifs sont agressés à Edirne sous prétexte qu'une série de pancartes encourageant les citoyens à parler le turc auraient été détruites. De l'autre côté, la potentielle réforme se heurte également, selon Birol Caymaz et Emmanuel Szurek, à quatre fronts d'hostilité qui, associant l'écriture à l'ancienne culture, craignent que la réforme ne condamne cette dernière à jamais : les *Türk Ocağı*, établis sous l'Empire, auquel ils seraient toujours attachés ; la plupart des professeurs de l'université d'Istanbul, « dépositaires du savoir coranique » ; une commission du ministère de l'Instruction publique, et finalement, İsmet Pacha lui-même, qui reconnaît en 1967 avoir hésité et s'être même opposé à un moment à la réforme⁹⁰ — c'est pourtant lui qui prononcera en 1929 la célèbre phrase « lorsque l'on lit, que l'on écrit ou que l'on parle, il faut utiliser la langue turque pure ».⁹¹ Ces réactions suggèrent que c'est par la réforme de la langue que beaucoup auraient compris la vraie portée de la rupture avec le passé : il ne s'agit pas seulement d'abandonner le système politique, mais aussi l'héritage culturel, y compris ses aspects glorieux. Ils ont beau soutenir avec véhémence la renaissance de la Turquie, leur discours se relâche lorsque c'est la question culturelle qui se pose.

⁸⁹ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 122.

⁹⁰ B. Caymaz et E. Szurek, « La révolution au pied de la lettre. L'invention de « l'alphabet turc » », *art cit.*, p. 18.

⁹¹ « Okurken, yazarken, konuşurken öz Türkçe kullanmalıyız. » H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 140.

Quelles que soient les réactions, le projet de réforme suit sa route. En 1928, Mustafa Kemal instaure la Dil Encümeni ou Commission de la langue. Elle célèbre en juin sa première réunion et s'occupe, pendant l'été, d'élaborer un alphabet phonétique turc-latin. C'est ainsi que dans la soirée du 8 au 9 août, le leader proclame enfin à Istanbul l'adoption de la nouvelle écriture :

Notre langue, riche et harmonieuse, se manifestera dorénavant à l'aide des nouveaux caractères turcs. C'est votre obligation de vous débarrasser des signes insondables et incompréhensibles qui entravent depuis des siècles notre progrès intellectuel, il faut que vous entendiez ce besoin. Nous voulons absolument comprendre notre propre langue.⁹²

La loi sur le remplacement de l'alphabet est officiellement votée le 1er novembre. Sa mise en place est organisée en plusieurs temps. La première phase, à mettre déjà en place avant le 1er décembre, concerne l'emploi des caractères latins pour tout affichage public et pour la presse.⁹³ La phase suivante entre en vigueur le 1er janvier 1929 et concerne tout livre nouvellement imprimé. Ensuite, la tâche se concentre notamment sur la translittération de textes juridiques et administratifs, sachant que les particuliers peuvent encore employer l'ancienne écriture auprès de l'administration jusqu'au 29 juin. Enfin, l'usage des caractères arabes est interdit, sauf pour le Coran et les livres de religion, à compter du 1er juin 1930, moins de deux ans après la proclamation de la réforme.

La loi s'accompagne de diverses initiatives pour l'alphabétisation de la population en général et pour l'enseignement du nouveau système en particulier. La

⁹² « Bizim ahenktar, zengin lisanımız yeni Türk harfleriyle kendini gösterecektir. Asırlardan beri kafalarımızı demir çerçeve içinde bulundurarak, anlaşılamayan ve anlayamadığımız işaretlerden kendimizi kurtarmak ve bu lüzumu anlamak mecburiyetindesiniz. Lisanımızı muhakkak anlamak istiyoruz. » Mustafa Kemal Atatürk, « Türk Yazı İnkılâbı Hakkında Konuşma (9-10/8/1928) [Discours sur la réforme de l'écriture du turc] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 272/II.

⁹³ La presse est gravement heurtée par la réforme malgré les aides que le gouvernement lui alloue au cours des trois ans qui suivent. (Ali Gevgilili, « Türkiye Basını [La presse de la Turquie] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], İstanbul, İletişim, 1983, vol. 1/10, p. 215.) Beaucoup de journaux et de revues de la période voient les chiffres de leurs lecteurs tomber drastiquement : entre le 1 et le 7 décembre, *Akşam* perd 33% de ses lecteurs, *Cumhuriyet* 37%, *Milliyet* 39%, *İkdam* 47% et *Vakit* 50%. Le journal *İkdam* en particulier est obligé de fermer avant la fin du mois. (Orhan Koloğlu, *Türk Basını: Kuvayı Milliye'den Günümüze 70. Yılında Cumhuriyet Basını* [La presse turque : le 70^e anniversaire de la presse républicaine depuis les Forces nationales jusqu'à présent], 1^{re} éd., Ankara, Kültür Bakanlığı, 1993, p. 64.)

plus ambitieuse en est la création des Millet Mektepleri ou Écoles nationales, en fonctionnement depuis le 1er janvier 1929. Il s'agit d'une campagne de cours d'alphabétisation obligatoires pour tous les citoyens entre seize et quarante-cinq ans qui ne suivent pas d'autres parcours éducatifs ni ne font partie du corps de fonctionnaires ; les personnes de plus de quarante-cinq ans peuvent s'y inscrire volontairement. Les cours ont une durée de deux à quatre mois en fonction du niveau d'alphabétisation de base. Ceux qui savent déjà lire et écrire les nouveaux caractères ne sont pas tenus de les suivre mais doivent quand même passer un examen et obtenir le diplôme d'aptitude correspondant. En résumé, les autorités veulent s'assurer que tous les citoyens assimilent correctement la réforme. À partir de la deuxième année, le programme est enrichi avec des cours d'arithmétique, de civisme, de santé, d'histoire et de géographie pour les étudiants qui le souhaitent.

Auprès du grand public, la nouvelle écriture est présentée par le régime comme une mesure adoptée pour réduire le fort taux d'analphabétisme et pour rendre plus faciles les travaux d'imprimerie, ce qui est vrai jusqu'à un certain point. Elle est également censée de mieux rendre la sonorité de la langue turque, un argument sans doute de poids, considérant le contexte d'exaltation des symboles nationaux. Cependant, il ne serait pas faux de placer la réforme dans les ambitions du gouvernement pour supprimer les symboles islamiques et pour rompre, en général, avec la culture ottomane. La réaction des quatre fronts d'hostilité mentionnés plus haut montre qu'il existe non seulement un lien entre écriture et culture mais également une conscience explicite autour de ce lien. C'est en vertu de cette conscience que l'impact de la réforme sur la religion et sur l'attachement au passé ne peut se dire que délibéré.

En ce qui concerne le choix de l'alphabet latin, la décision s'explique par deux raisons principales. Il apparaît en effet comme une nouvelle voie pour rejoindre l'Europe et la civilisation contemporaine qu'elle représente. En ce sens, la réforme est à l'origine d'un effet psychologique intéressant : le sentiment d'être en Occident que suscite traditionnellement le paysage des quartiers occidentalisés d'Istanbul, avec leurs affiches et panneaux en langues occidentales, envahirait soudain tout le pays pour renforcer l'identité européenne du citoyen nouveau. De toute façon, il est quand même bien plus pratique, simple et efficace d'introduire un système d'écriture avec lequel la population est déjà plus ou moins familière.

En ce qui concerne la réforme de fond, elle démarre peu après l'adoption de l'alphabet et consiste en un travail de turquisation de la langue. Cela se traduit par l'épuration de nombreux emprunts lexicaux et quelques-uns grammaticaux d'origine étrangère, qui sont remplacés par des termes et tournures associés à une étymologie turque. Comparée au changement de l'alphabet, la tâche se présente beaucoup plus complexe et difficile à atteindre en profondeur et de manière durable. Suivant le modèle de la Commission de la langue qui s'est occupée de l'alphabet, Mustafa Kemal institue en 1932 la *Türk Dili Tetkik Cemiyeti* ou Société d'études de la langue turque, qu'il charge des travaux d'épuration du turc. Dans sa recherche de nouveaux termes, la Société profite des possibilités de dérivation de la langue pour produire des néologismes, et fouille dans les sources modernes et anciennes du turc et des autres langues de la famille turcique, depuis les inscriptions d'Orkhon jusqu'aux parlers des pays turcs de l'Asie centrale et les dialectes anatoliens. Elle invite aussi professeurs, savants, instituteurs et connaisseurs des langues turques à lui envoyer des fiches avec des propositions lexicales depuis divers endroits du monde. À la suite de ses recherches et du dépouillement de plus de 125 000 fiches, la Société publie, en 1934, un *Tarama Dergisi* [Recueil de dépouillement] de 1 300 pages, et cinq ans après, un *Söz Derleme Dergisi* [Recueil de collectes lexicales]. Ces travaux comprennent les régionalismes, les mots turcs désuets, les mots dérivés des racines turques et les emprunts aux langues turciques qui devront remplacer leurs équivalents ottomans ; ils seront diffusés à la population par la presse, sous forme de supplément. Quant à la terminologie scientifique, elle est turquisée par une équipe de professeurs de l'université d'Istanbul dirigée par Fuat Köprülü à compter de février 1929.⁹⁴

Plusieurs initiatives en lien à la turquisation de la langue voient le jour dans cette période. Au sujet des réformes dans l'éducation, nous avons mentionné la suppression en 1929 de l'arabe et du persan des programmes de tous les établissements scolaires. La mesure, proclamée avant la création de la Société d'études de la langue turque, fait partie des réformes pour la sécularisation de l'éducation, mais favorise certainement la mise en place d'une langue nationale épurée, qui est bel et bien prévue déjà à l'époque. Le régime détermine plus tard la création d'une « fête de la langue », fixée le 26

⁹⁴ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 140.

septembre en commémoration du premier congrès de la Société. Elle est célébrée pour la première fois en 1933 avec diverses interventions et des cérémonies dans les Maisons du peuple.⁹⁵ Par ailleurs, la réforme s'accompagne d'un discours en faveur de l'emploi du turc qui débouche sur la proclamation d'une loi en 1934 interdisant de parler d'autres langues dans le territoire national, une mesure qui vise principalement les communautés minoritaires. À cette même époque apparaît une théorie linguistique assez extravagante dite *güneş-dil teorisi* ou « de la langue-soleil » selon laquelle le turc serait la mère de toutes les langues du monde. Elle devient utile, entre autres, pour justifier les improbables étymologies que parfois les puristes inventent pour accorder des origines turques aux nouveaux mots, ainsi que pour excuser l'emploi inévitable de certains emprunts faits aux langues non turciques, malgré la réforme de la langue, puisqu'au final elles-mêmes auraient à leur tour dérivé du turc.

La turquisation de la langue est entamée à l'époque où convergent la recherche d'une identité nationale originale et les initiatives les plus audacieuses en faveur de la laïcité, se trouve donc à cheval entre des propos nationalistes et sécularisateurs. Les premiers sont, à notre avis, les plus visibles, les plus tangibles, ceux qui d'ailleurs alimentent la justification officielle de la réforme. Quant aux seconds, ils deviennent manifestes par des manœuvres comme l'épuration des emprunts arabes et persans de l'ottoman, alors que le vocabulaire d'origine française n'est pas seulement respecté mais également employé pour la création de certains néologismes.

La réforme de la langue et l'obligation de parler le turc atteignent une nouvelle dimension lorsqu'elles s'attaquent à la langue employée dans le contexte du culte, exercice risqué considérant le lien symbolique entre langue et religion : « le processus de *désislamisation* parfois radical voire violent mené par l'État dans la logique de la modernisation ne s'effectue donc pas forcément par un rejet pur et simple de l'islam. Au contraire un "islam officiel" est mis soigneusement en place ».⁹⁶ Déjà en février 1925, la Grande Assemblée nationale approuve une proposition pour faire traduire le Coran en langue turque, sans doute comme une réaction aux émeutes du Cheikh Saïd qui se sont déchaînées à peine une semaine plus tôt. Mais c'est dans les années 1930 que sont

⁹⁵ *Cumhuriyet*, 26 septembre 1933, n° 3373, p. 3., *Cumhuriyet*, 27 septembre 1933, n° 3374, p. 5.

⁹⁶ Faruk Bilici, « Islam, modernité et éducation religieuse en Turquie » dans *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 42. Faruk Bilici rajoute que « dans ce sens, on peut même parler d'une *réislamisation* qui concerne des secteurs ou des situations où se fait jour un renouveau des normes religieuses, témoignant des dysfonctionnements du processus de modernisation ».

entreprises les grandes initiatives à cet égard. En janvier 1932, plusieurs mosquées d'Istanbul commencent à utiliser l'arabe et le turc alternativement pour la lecture de certains passages du Coran. À la fin du mois, la mosquée de Fatih —quartier conservateur par excellence— devient la première à appeler à la prière en turc, à remplacer le célèbre « Allahu ekber » par un artificiel « Tanrı uludur ».⁹⁷ À partir de ce moment, de plus en plus de mosquées rejoignent la tendance et la direction des Fondations pieuses d'Istanbul diffuse, en 1933, un communiqué prescrivant de faire l'appel à la prière en turc dans toutes les mosquées de la ville. Ces mesures soulèvent une forte polémique comme les protestations à Bursa en février 1933 ; l'incident se solde par l'arrestation de leurs instigateurs dont un derviche Nakchibendi. Cependant, elles restent en vigueur jusqu'à l'arrivée de la période multipartite. En réalité, le but de ces réformes n'est pas tant de priver le peuple de la religion que de turquiser les symboles qui véhiculent la culture ancienne. Autrement dit, puisque la société va rester quoi qu'il en soit attachée à l'islam, mieux vaut que la religion ne serve pas à préserver l'identité d'autrefois. Cette stratégie fait penser au rôle de la théorie de la langue-soleil pour justifier l'emploi d'emprunts étrangers qui restent au fond impossibles à supprimer par la réforme.

La turquisation des textes musulmans a aussi une répercussion sur la langue qu'emploient les autres communautés religieuses de la Turquie. Quelques semaines après le communiqué des Fondations pieuses d'Istanbul, Papa Eftim I, patriarche de l'église orthodoxe turque, célèbre pour la première fois une messe en turc dans l'église de Galata.⁹⁸ La presse annonce peu après que les Juifs d'Ankara auraient décidé d'adopter le turc comme langue de communication orale et écrite.⁹⁹ Il faut souligner qu'en tout cas, ces communautés sont en ligne de mire du régime depuis la proclamation de l'interdiction de parler des langues autres que le turc. Cela constitue sans doute la principale raison de leur décision d'épouser la langue nationale.

⁹⁷ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 186-187.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 220.

⁹⁹ *Akşam*, 15 avril 1933, n° 5211, p. 5.

RÉÉDUCER LE GOÛT MUSICAL

La turquisation de la culture trouve peut-être ses meilleurs exemples dans les cas de la langue et de la religion, mais affecte d'autres domaines significatifs comme celui de la musique, qui montre clairement l'ambition du régime pour une identité nationale originale, unique. Tout comme pour les couvre-chefs ou l'habillement, la musique et la prédilection pour un genre ou pour un autre deviennent, depuis les Tanzimat, un indicateur de positionnement social en rapport, cette fois-ci, à l'Occident. À côté d'autres référents culturels, la musique classique européenne et les danses de salon envahissent les maisons et les soirées des couches occidentalisées de l'Empire. Cette musique, appelée *alafranga*, s'oppose à l'alternative *alaturka*,¹⁰⁰ c'est-à-dire la musique de fanfare, populaire ou mystique : les formes de musique traditionnelle turque, prisées par les classes populaires et par ceux qui critiquent à l'époque et plus tard une occidentalisation ravageuse. Le roman *Fatih-Harbiye* (1931) de Peyami Safa, sur la confrontation des mondes traditionnel et moderne d'Istanbul, aborde en particulier les deux traditions musicales et l'abîme qui les sépare. L'œuvre, manifestement à thèse, conclura par une défense de la musique turque contre l'envahissement de l'influence culturelle occidentale.

Fille de la période ottomane, la Turquie hérite cette culture musicale diverse, ainsi que des établissements consacrés à l'enseignement de la matière où les variantes *alaturka* et *alafranga* cohabitent en apparente harmonie. Le meilleur exemple en sont la Musiki Encümeni [Commission musicale] et le Darülelhan [conservatoire], fondés en 1916 « dans le but de protéger les particularités de la musique turque et de former des musiciens susceptibles de la renouveler et de la faire évoluer, conformément au goût et à la conception musicale de la période ». ¹⁰¹ La Commission est fermée après la fondation de la République, mais le conservatoire poursuit son activité. En plus, il mène à cette

¹⁰⁰ La dichotomie *alaturka* et *alafranga*, « à la manière turque » et « européenne » respectivement, apparaît par l'effet de l'occidentalisation pour désigner les modes de vie traditionnel et nouveau, occidentalisé, ainsi que l'ensemble de référents culturels associés à chacun des deux concepts. Extrêmement employés à l'époque des plus forts bouleversements culturels —depuis les Tanzimat jusqu'aux années 1930—, ces termes, notamment le premier, restent encore aujourd'hui en usage, notamment dans des domaines comme la musique et la décoration.

¹⁰¹ « Türk müziğinin özelliklerini koruma, zamanın zevk ve anlayışına uygun olarak yenilenip gelişmesini sağlayacak sanatçılar yetiştirme amacıyla kurulmuş olan bu kuruluşlardan [Musiki Encümeni ve Darülelhan] Musiki Encümeni 1923'te kaldırıldı. » H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 28.

époque-là d'importants travaux de récupération de la tradition musicale, en collectant et en publiant de nombreuses pièces de musique classique et populaire turque.

En septembre 1924, Ankara célèbre l'ouverture d'une Musiki Muallim Mektebi [École de professeurs de musique], première phase d'un projet de conservatoire national qui sera achevé en 1936. Le but de cette institution est de former les futurs professeurs de musique de l'État, or le cursus ne comprend que de la musique européenne. L'École mène en plus des initiatives pour le développement du goût musical européen, avec par exemple l'envoi d'élèves se former en Europe.

L'École dévoile la prédilection du régime pour la tradition occidentale et laisse entrevoir ses intentions de condamner l'enseignement de la musique *alaturka* à la disparition. En effet, le ministère de l'Éducation nationale annonce en 1926 la suppression de la musique classique turque du programme du conservatoire. La décision est un tournant dans l'évolution de la culture musicale en Turquie et déclenche une polémique importante. Mais elle n'empêche pas que les initiatives pour la promotion de la musique classique européenne se multiplient dans les années qui suivent. Ces initiatives révèlent, en définitive, l'ambition du régime pour imposer son citoyen nouveau dans la sphère culturelle européenne. Le concert célébré à Istanbul en mars 1927 à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Beethoven, compositeur qui n'aurait sans doute absolument pas intéressé « l'ancien citoyen », est tout à fait symptomatique de ce propos.

Nous en revenons ainsi aux années 1930 et aux actions en faveur de la nationalisation de la culture, qui donnent encore une tour de manivelle à l'évolution de l'identité musicale de la République. À la question du genre censé correspondre au citoyen nouveau, la réponse du régime n'est plus la musique européenne, mais une fusion de la technique classique occidentale et du caractère local :

De même qu'un auteur qui compose un roman sur la vie d'un Turc ou une épopée sur une ville turque applique instinctivement à son œuvre la technique internationale ; de même que l'on trouve drôle que le récit débute par des jeux de mots [autochtones] comme « d'après les conteurs et les crieurs » ou « il était une fois un

serpent qui mangea un éléphant », il en est de même pour la musique : la technique est internationale, l'esprit est turc, la méthode est internationale, le style est turc.¹⁰²

Plusieurs étudiants de l'École de professeurs de musique, formés en Europe, créent à ce moment-là un groupe de compositeurs connu comme les « Cinq Turcs », qui devient le plus haut représentant de ce que les cadres appellent la « révolution musicale ».¹⁰³ Leurs recherches aboutissent à une « synthèse d'éléments de la musique turque et de celle de l'Europe occidentale. Dans leurs œuvres aux mouvements typiquement européens, ils insérèrent aussi bien les mélodies modales ou encore les formes rythmiques et mélodiques des *maqamat* orientaux que les rythmes irréguliers des danses populaires turques ».¹⁰⁴ Quant à la production vocale, la nationalisation de la musique passe par l'emploi de textes inspirés du contexte culturel turc. Cela se traduit parfois par de véritables pamphlets nationalistes, comme les opéras *Özsoy* [Pure race], *Ülkü Yolu* [Le Chemin de l'idéal] et *Bay Önder* [Le Leader], composées par Ahmet Adnan, Ulvi Cemal et Necip Kazım respectivement, trois des « Cinq Turcs », à la demande de Mustafa Kemal.

Si la nouvelle équation musicale prend tout de même en compte la source occidentale, il est clair que la musique traditionnelle turque n'a plus sa place dans le pays. En novembre 1934, le genre *alaturka* reçoit un nouveau coup lorsque Mustafa Kemal réitère sa vision du sujet auprès de la Grande Assemblée nationale :

Je sais bien comment vous voudriez que la jeunesse nationale avance sur l'ensemble des beaux-arts. Cela est déjà en cours. Seulement, c'est la musique turque qu'il faut le plus rapidement balayer. Le critère pour mesurer la transformation d'une nation est sa capacité d'assimiler, de concevoir le changement en matière musicale.

¹⁰² « Bir Türk hayatının romanını hazırlayan, bir türk şehrinin destanını canlandıran yazarlar nasıl roman ve epepe tekniğinde arsiulusal kaidelere riayeti insiyakî olarak elden bırakmıyorlarsa, nasıl artık, bunlara, (raviyanı ahbar ve nakilani asar) yahut (bir varmış bir yokmuş, yılan bir fil yutmuş) tekerlemeleriyle başlaması gülünç sayılıyorsa musikide öyle. Teknik beynelmilel, ruh Türk, usul beynelmilel, üslub Türk. » Cumhuriyet Halk Partisi, 1935 *Halkevleri* [Annuaire des Maisons du peuple], *op. cit.*, p. 38-39.

¹⁰³ « Le groupe dit “des Cinq Turcs” [est] formé par les compositeurs Ulvi Cemal Erkin, [Ahmet] Adnan Saygun, Cemal Reşit Rey, Necip Kemal Akses et [Hasan] Ferid Alnar. [...] Aux environs de leurs vingt ans, dans le début du kémalisme, résolument tournés vers l'Occident, désireux de s'émanciper culturellement, on les trouvait à Paris ou à Vienne. Ils œuvraient alors en tant qu'éducateurs de la “révolution musicale turque”. » Sami Sadak, « Les musiques. Expression d'une société en mutation » dans Semih Vaner (éd.), *La Turquie*, Paris, Fayard ; Centre d'études et de recherches internationales, 2005, p. 623.

¹⁰⁴ *Ibid.*

Il faut que ce soit clair : aujourd'hui cette musique que l'on diffuse inutilement est loin de nous rendre fiers. Il faut recueillir les mots et les expressions sublimes, ceux qui parlent délicatement des sentiments et des idées de la nation, et les traiter aussitôt conformément aux normes générales de la musique actuelle. Seulement cela pourra élever la musique nationale turque et lui faire occuper sa place dans la musique universelle.¹⁰⁵

Au lendemain de cette allocution, le régime interdit l'émission de musique classique turque à la radio, un ban qui ne sera définitivement levé qu'au bout de neuf ans.¹⁰⁶ « Depuis ce jour-là, la musique traditionnelle rejoint les pages poussiéreuses de l'Histoire à côté du fez, du voile, du turban, des couvents soufis et de la langue et l'histoire ottomanes. Les milliers de postes de radio qui diffusaient chaque soir des chansons jouées en direct par les maîtres de musique *alaturka* depuis les stations d'Ankara et d'Istanbul n'offrent désormais au peuple que de la musique occidentale. »¹⁰⁷ Certes, les kémalistes continuent d'écouter en privé les musiques turques, notamment la musique classique. Falih Rifkî (Atay), prosateur et homme politique de la période, très proche de Mustafa Kemal, raconte dans son œuvre en partie autobiographique *Roman* [Le Roman] (1932) : « Nous sommes allés à Üsküdar [quartier stambouliote de la rive asiatique] écouter de la musique *alaturka*. J'y vais de temps en temps pour me rappeler le son du *saz* [espèce de luth]. Je ne sais pas quelle valeur a la chanson ancienne dans la musique, mais pour notre génération, elle représente le monde ancien. Nous sommes la dernière génération *alaturka* ». ¹⁰⁸ Cependant, le lien

¹⁰⁵ « Güzel sanatlar hepsinde, ulus gençliğinin ne türlü ilerletilmesini istediğini bilirim. Bu, yapılmaktadır. Ancak bunda en çabuk en önde götürülmesi gerekli olan Türk musikisidir. Bir ulusun yeni değişikliğinde ölçü, musikide değişikliği alabilmesi, kavrayabilmesidir.

Bugün dinletmeğe yeltenilen musiki yüz ağartacak değerde olmaktan uzaktır. Bunu açıkça bilmeliyiz. Ulusal, ince duyguları, düşünceleri anlatan, yüksek deyişleri, söyleyişleri toplamak, onları bir gün önce, genel son musiki kurallarına göre işlemek gerekir. Ancak bu güzeyde, Türk ulusal musikisi yükselebilir, evrensel musikide yerini alabilir. » Mustafa Kemal Atatürk, « Dördüncü Dönem Dördüncü Toplanma Yılıni Açarken (01/11/1934) [À l'occasion de l'ouverture de la quatrième année d'assemblée de la quatrième législature] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 396/l.

¹⁰⁶ H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 329.

¹⁰⁷ « An'anevî musiki, o günden beri, tarihin tozlu sahifeleri arasına, fesin, peçenin, sarığının, tekkenin, medresenin, ve Osmanlı lisanile, Osmanlı tarihinin yanına gitti. Her akşam, Ankara ve İstanbul radyo istasyonlarında alaturka musiki üstadları tarafından çalınan ve söylenen şarkıları neşretmekte olan binlerce radyo cihazı, o tarihten beri Anadolu halkına, yalnız garb musikisi dinletmektedir. » Munis Tekinalp, *Kemalizm* [Le Kémalisme], İstanbul, Cumhuriyet Gazete ve Matbaası, 1936, p. 183.

¹⁰⁸ « Üsküdar'a alaturka dinlemeğe geldik. Ben saza, ara sıra, hâtıralaşma için giderim. Eski şarkı; musikide değeri nedir, bilmiyorum; bizim neslimizde eski âlemdir. Biz alaturkanın son nesliyiz. » (Falih Rifkî (Atay),

avec la source musicale européenne est de plus en plus encouragé. Par exemple, divers compositeurs étrangers de renommée internationale sont invités dans le pays : onze musiciens soviétiques dont Steinberg et Chostakovitch et plusieurs artistes vocaux qui donnent des concerts à Ankara (1935), ainsi que Béla Bartók, qui passe trois semaines dans la capitale à donner des cours et des conférences (1936).

En conclusion, les fortes connotations socioculturelles de l'éventail musical hérité de l'Empire expliquent le fait que le régime se prononce aussitôt sur la question pour en déterminer les aspects qui correspondent ou ceux qui ne correspondent pas à sa nouvelle identité, et cela, souvent, à coup de lois. Contrairement à des domaines comme la recherche ethnographique ou linguistique qui puisent largement dans la source turque, le domaine de la musique connaît depuis le début une prédilection catégorique et exclusive pour les référents occidentaux. Et si le régime proscriit la musique classique turque, c'est par l'argument que n'elle serait pas vraiment turque, mais une production d'origine byzantine transmise, en plus, via les Ottomans. Elle serait ainsi un genre dégénéré et, en réalité, antitürk.¹⁰⁹ Cette thèse alimente ensuite, dans les années 1930, l'ambition pour retrouver un genre musical qui corresponde véritablement au profil du citoyen nouveau. Le produit obtenu, une association entre la technique européenne et les référents culturels turcs, constitue un bon exemple de l'identité que le régime souhaite inculquer à la société dans de nombreux domaines de la vie.

LA CULTURE DU SPORT ET SES IMPLICATIONS POLITIQUES

Nous avons parlé de l'attention que les régimes autoritaires portent en général sur la condition physique de leurs citoyens. En tout cas en Turquie, la recherche d'éloignement du prédécesseur et la construction d'un citoyen nouveau passent en effet par la transformation de la perception traditionnelle du corps, qui se cristallise dans une

Roman [Le Roman], 2^e éd., Istanbul, Varlık, 1952, p. 110.) L'œuvre raconte les démarches de l'auteur qui se propose d'écrire un roman. À la recherche d'un sujet, il recourt d'abord à des livres de théorie jusqu'à ce que quelqu'un lui conseille d'observer sa ville, cette Istanbul changeante, qui est toute une source d'inspiration. C'est ainsi qu'il interviewe des gens particuliers, explore la société du moment et reflète la diversité d'opinion sur des questions relatives à l'histoire récente du pays et aux événements politiques et sociaux.

¹⁰⁹ Klaus Kreiser, *Atatürk: Bir Biyografi* [Atatürk : une biographie], traduit par Dilek Zaptçioğlu, Istanbul, İletişim, 2010, p. 248. cité dans H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 329.

intervention du régime sur le domaine de l'activité physique. En écho avec ce qui a été dit plus haut, le sport permettrait au citoyen nouveau, homme et femme, d'acquérir avant tout une conscience de son corps inexistante dans la mentalité islamique-ottomane, que ce soit pour sa dimension citadine ou religieuse, et de forcer davantage sa distance du réprouvé prédécesseur. En outre, dans une perspective d'avenir, le sport allait permettre de corriger les défauts que la période ottomane, y compris les guerres, aurait produits chez les Turcs, à améliorer sa « race », ainsi qu'à se rapprocher encore des univers européen et turcique, familiers de l'activité physique. C'est en fait à ces raisons que Mustafa Kemal fait appel pour justifier ses initiatives relatives à la promotion du sport. En septembre 1926, le leader s'adresse aux sportifs du pays à l'occasion du Congrès général de la Fédération turque d'associations sportives. Cette allocution exprime sans doute mieux que toute autre ses idées et propos au sujet du sport, de sa promotion, de la dimension nationale qu'il lui attribue :

Messieurs, la vie sportive et l'univers du sport revêtent une grande importance dans le monde. Inutile de vous en parler à vous, les experts. Or, si la vie sportive est importante, elle l'est encore davantage pour nous. Car c'est une question de race. C'est une question d'améliorer, d'élargir la race. C'est une question de trier les races, voire en quelque sorte une question de civilisation.

[...] La génération actuelle est l'héritière de l'immense nation turque conquérante de mondes à travers l'histoire. Et pourtant cette grande nation nous a l'air faible, malade, malingre. Messieurs, je veux bien des enfants robustes, vigoureux.¹¹⁰

Il est difficile de croire que Mustafa Kemal ne soit pas conscient de l'allusion dans son discours au célèbre « homme malade de l'Europe », par lequel l'Empire est internationalement connu à partir du milieu du XIXe siècle. L'expression devient dès lors fréquente pour définir la dégradation du pays dans des domaines tels que la politique, la presse, même la littérature. Profondément enracinée dans la conscience collective, la

¹¹⁰ « Efendiler; cihanda spor hayatı, spor âlemi çok mühimdir. Bunu siz mütehasşislara izahtan müstağniyim. Bu kadar mühim olan spor hayatı, bizim için daha mühimdir. Çünkü ırk meselesidir. Irkın ıslah ve küşayışı meselesidir. İstifâsı meselesidir ve hattâ biraz da medeniyet meselesidir. [...] Tarihlerde cihanlar hâkimi olmuş koskoca Türk milletine, bugünkü neslimiz varis olduğu zamanda, bu koca milleti biraz zayıf, biraz hasta, biraz cılız bulmuştuk. Efendiler; gürbüz, yavuz evlatlar isterim. Bunları yetiştirmek tedbirlerini ve mes'uliyetini üzerinize almış adamlarsınız. » Mustafa Kemal Atatürk, « Türk Sporcuları ile Bir Konuşma (30/9/1926) [Rencontre avec les sportifs turcs] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 261-262/II.

notion se porterait sous la République comme une ressource rhétorique puissante au profit du discours de renouveau et de la promesse d'un futur prospère.

Dans un premier temps —durant les années 1920—, les politiques relatives à l'activité physique passent par la promotion du sport, la création de structures spécifiques et la formation de professeurs d'éducation physique ; comme dans l'éducation en général, ces derniers sont un relais essentiel de la transmission du savoir, en l'occurrence de la valeur de la pratique sportive. La fondation en 1922, avant la République, de la Fédération turque d'associations sportives évoquée ci-dessus suggère non seulement l'importance que les pères du régime kémaliste accordent au sport, mais également leur intérêt pour normaliser et rendre visible sa pratique. L'événement est suivi par la création de toute une série d'associations de disciplines concrètes : football, athlétisme et lutte en 1922, cyclisme, escrime et haltérophilie en 1923, boxe, aviron, natation et voile en 1924, tir et équitation en 1926.¹¹¹ Le régime crée aussi une Haute École d'éducation physique, invite des sportifs étrangers et turcs de haut niveau à donner des cours et envoie des étudiants se former en Europe.

À l'arrivée des années 1930, les politiques pour la promotion de l'activité physique se durcissent, conformément à l'attitude générale du régime, et parviennent même à l'imposition : « le parti rend obligatoire le sport pour les femmes entre 12 et 30 ans, les hommes entre 12 et 45 ans ».¹¹² La mesure est mise en œuvre notamment par les Maisons du peuple, en particulier par la section de sports, qui organise de nombreuses activités de promotion du sport sur tout le territoire national. Et tout comme le domaine de la musique, celui du sport puise aussi à ce moment-là dans des sources européennes et turques, avec les Maisons du peuple qui promeuvent à parts égales les sports populaires et des disciplines en vogue en Europe. En définitive, ces politiques servent à accorder une valeur patriotique à la pratique du sport, considéré comme un moyen « d'atteindre la force dont chaque Turc a besoin pour défendre sa patrie, de gagner en hardiesse, en habileté, en résistance. ».¹¹³ « Il faudrait faire du sport comme une source

¹¹¹ Kurthan Fişek, « Türkiye'de Spor [Le sport en Turquie] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], Istanbul, İletişim, 1983, vol. 8/10, p. 2180.

¹¹² H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 329.

¹¹³ « Halkevleri için spor, gencin, yaşlının sağlık durumunun düzelmesi, sağlık neşesinin artması, çalışan Türkün iş veriminin fazlaşması ve bunlardan daha evvel de her Türkün yurdunu korumak için muhtaç

de dextérité, mais avant tout, comme un devoir vital, comme un besoin social », assure-t-on dans le rapport des Maisons du peuple.¹¹⁴

Enfin il faut dire que la jeunesse est, pendant toutes ces années, une cible fondamentale de la propagande politique sous-jacente à la promotion du sport. Le régime de Mustafa Kemal ne connaît certes pas de grandes organisations étatiques encadrant la jeunesse du pays telles que l'Opera Nazionale Balilla mussolinienne, le Komsomol soviétique et les Hitler-Jugend allemandes. Cependant, il développe certaines initiatives spécifiquement orientées vers la mobilisation des jeunes dont le 19 mai, la fête de la jeunesse et du sport, sans doute la principale. À l'origine, le 19 mai commémore le jour de 1919 où Mustafa Kemal arrive à la ville de Samsun pour entreprendre la Lutte nationale. Ce jour est considéré comme le début de la guerre d'Indépendance. L'événement est fêté dans cette ville depuis 1926 avec des exhibitions sportives suivant la tradition des fêtes printanières du sport que les écoles du pays célèbrent depuis les années 1910 dans les premiers jours du mois de mai. L'association du 19 mai au sport et à la jeunesse, aux écoliers et aux lycéens, se répand depuis Samsun dans tout le pays à tel point que le gouvernement finit en 1937 par fixer ce jour-là comme le jour des fêtes printanières du sport, qu'il impose en plus dans la plupart des établissements scolaires. L'année suivante, il le déclare jour férié et le nomme officiellement fête de la jeunesse et du sport —Gençlik ve Spor Bayramı.¹¹⁵ L'événement est devenu depuis quelques années l'occasion de grands rassemblements dans les stades et les grandes places du pays où les étudiants, garçons et filles, marchent d'un pas militaire, habillés de leurs tenues sportives, réalisant des exhibitions de force et de dextérité physique.¹¹⁶ Dans la ligne de ce que cela représente pour la nouvelle identité, nous verrons dans les chapitres suivants que plusieurs romans de la période intègrent des personnages symboles de la nouvelle génération républicaine qui, parmi d'autres particularités, sont sensiblement attachés à la pratique du sport. Le meilleur exemple

olduğu kudreti elde etmesi: gözü peklige, becerikliliğe, dayanıklılığa kavuşması için bir yol demektir. » Cumhuriyet Halk Partisi, 1935 *Halkevleri* [Annuaire des Maisons du peuple], *op. cit.*, p. 68.

¹¹⁴ « Biz sporu bir marifet gibi yapmaktan önce bir hayatî vazife, bir içtimaî icab diye yapmağa mecburduk. » *Ibid.*, p. 66.

¹¹⁵ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Ulusal Bayram ve Genel Tatiller Hakkındaki 2739 Sayılı Kanuna Ek Kanun No. 3466 [Annexe de la loi sur les fêtes nationales et les jours fériés] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 4 juillet 1938, n° 3950, p. 10159.

¹¹⁶ Özbay Güven, « Osmanlı'dan Cumhuriyete Gençlik ve Spor Bayramı [La fête de la jeunesse et du sport de l'Empire ottoman jusqu'à la République] », *Toplumsal Tarih*, mai 1999, vol. 11, n° 65, p. 33-38.

en sont Ayten et Belkis, héroïnes respectivement du roman homonyme de Burhan Cahit (Morkaya) et de *Güzellik Kraliçesi* [La Reine de beauté], de Nezihe Muhittin, qui font du tennis, de la natation et de l'aviron.

LE COUP DE GRÂCE

La voie tracée par toutes les initiatives favorisant la construction de l'idéal républicain connaît un virage définitif à la fin de 1934 : la proclamation de la loi sur les noms de famille à l'européenne et l'abrogation de l'ancien système de titres civils et religieux. La première oblige tous les citoyens à adopter avant janvier 1935 un nom de famille au choix, exception faite des « noms de rangs de l'armée ou de la fonction publique, de tribus, de races ou nations étrangères, ainsi que d'autres noms désagréables ou ridicules contraires aux mœurs générales ».¹¹⁷ C'est en vertu de cette réforme qu'İsmet Pacha devient İsmet İnönü en commémoration d'une victoire de la guerre d'Indépendance, et que Mustafa Kemal adopte son Atatürk, « le père des Turcs », dont l'usage par autrui est interdit par une loi spécifique. Quant à la seconde réforme, elle annule l'emploi officiel de titres comme *ağa, bey, efendi, hazretleri, hanım, hoca, hacı, hafız* ou *molla* en faveur de *bay* et *bayan*, « Monsieur » et « Madame », et proscriit les anciens noms des rangs de l'armée comme *müşir* ou *paşa* en faveur de *general, amiral* ou *mareşal*, d'origine française et encadrés dans un système de hiérarchie occidentale. Le symbolisme que revêtent ces deux réformes est énorme : non seulement elles servent à condamner définitivement la tradition musulmane, à couronner la rupture avec le passé, elles permettent en plus aux citoyens d'effacer en quelque sorte leur nom et d'entreprendre leur futur sous une identité nouvelle.

1.2.3. LES CANAUX DE TRANSMISSION DE L'IDENTITÉ RÉPUBLICAINE

L'intense activité législative qui caractérise le mandat de Mustafa Kemal pourrait certes être considérée comme le premier pas sur le chemin de la transformation de la société. Mais, sous peine de rester confinées entre les murs de la Grande Assemblée nationale, les réformes requièrent, une fois proclamées, un système

¹¹⁷ « Rütbe ve memuriyet, aşiret ve yabancı ırk ve millet isimleriyle umumî edelere uygun olmiyan veya iğrenç ve gülünç olan soy adları kullanılamaz. » Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Soy Adı Kanunu No. 2525 [Loi relative aux noms de famille] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 2 juillet 1934, n° 2741, p. 4075.

de diffusion performant qui mène les commandements du régime aux quatre coins de la Turquie, des voies qui fassent parvenir les dispositions d'Ankara auprès de chaque citoyen.

La diffusion de l'idéal républicain passe, avant tout autre chose, par un formidable travail d'exemplification de la part du leader kémaliste, notamment dans les années 1930. Son attitude soulève alors une question inévitable : dans quelle mesure adopte-t-il en premier les traits du citoyen nouveau qu'il diffusera par la suite et dans quelle mesure construit-il ce dernier à son image et ressemblance ? Il s'agit sans doute d'un compromis entre les deux possibilités soulevées par la question. Depuis sa jeunesse, Mustafa Kemal témoigne, par exemple, d'une désaffection pour le système d'éducation religieux, d'un ferme attachement au nationalisme turc et de vastes connaissances de culture française qui influencent sa pensée et participent à la construction de son citoyen idéal. Par ailleurs, nous ne pouvons pas ignorer ses apparitions publiques avec son chapeau Panama sur la tête quelques mois avant la proclamation de la loi sur l'interdiction du fez, les moments où il se montre en train de consommer de l'alcool en public, son mariage au début de la République avec une femme qui a étudié le droit à Paris, puis son divorce peu avant la proclamation du nouveau code civil,¹¹⁸ l'exemple de femmes modernes que sont ses filles adoptives, notamment Sabiha Gökçen, première femme pilote de guerre au monde, ni ses célèbres photographies prises dans des contextes associés à la nouvelle vie publique, comme les bals ou les sorties à la plage. Conscient sans doute du culte créé autour de sa personne, il en profite pour devenir l'illustration de la nouvelle identité à chacune de ses apparitions, dans des contextes aussi bien publics que privés.

Cependant, il faut préciser que malgré ces interventions et ce travail de diffusion, il reste tout de même une figure d'exception vis-à-vis de la collectivité que représente le citoyen nouveau. Cette particularité est, à vrai dire, récurrente chez les autres leaders autoritaires de la période :¹¹⁹ exception faite peut-être du mandataire italien, « issu du peuple, porte-parole d'un monde immergé dans la tradition rurale et artisanale »,¹²⁰ elle

¹¹⁸ Parmi ses mesures les plus remarquables, le nouveau Code civil de 1926 s'attaque justement aux anciennes lois sur le divorce en vue de l'égalité de droits entre hommes et femmes, simplifie le mariage civil, interdit la polygamie, les mariages de force et étend aux deux conjoints le droit de divorce unilatéral.

¹¹⁹ P. Burrin, « Nazisme et homme nouveau », art cit, p. 67.

¹²⁰ Pierre Milza, « Mussolini, figure emblématique de l'« homme nouveau » » dans *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, 2004, p. 76.

trouve son meilleur exemple dans le chef nazi, diamétralement opposé de son idéal social : « Hitler n'avait pas de femme et d'enfants, il ne se présentait ni en athlète ni en force de la nature. Il ne se déboutonnait pas, comme le faisait Mussolini, pour se montrer en sportif ou en travailleur ». ¹²¹ Pour revenir à la Turquie, rien que le culte que suscite Mustafa Kemal illustre l'écart qui le sépare du peuple. Cette vénération trouve son origine dans les dernières guerres, dans sa victoire, dans la fondation d'un pays qui se prétend nouveau, mais surtout dans le travail rhétorique exceptionnel d'un leader alarmiste, démagogue, épique, populiste, grandiloquent. Quant à ses origines, sa formation et ses cercles distingués, ils ne peuvent que le situer socialement aux antipodes de la grande masse populaire, notamment des paysans, qui occupent paradoxalement une place privilégiée dans son discours, un peu moins dans ses réformes. En définitive, il appartient à l'élite qui impose d'en haut son idéal sur une société atteinte d'un énorme clivage. Cela explique l'évolution régressive que suivent certaines de ces réformes après sa mort, notamment celles qui contribuent à endiguer les tendances religieuses du peuple.

LES MAISONS DU PEUPLE

La deuxième décennie républicaine porte en elle d'importants doutes sur le succès des réformes et la peur de la désagrégation de la société. Face aux questions qui menacent le projet kémaliste, le régime insiste sur le besoin de faire naître un citoyen nouveau et de mettre en œuvre des initiatives pour son assimilation. En ce sens, il continue de proclamer des réformes, jour après jour. Mais c'est une mesure en particulier, les Halkevleri ou Maisons du peuple, qui résument l'esprit, les symboles et les objectifs d'endoctrinement qui définissent la nouvelle étape du régime.

L'initiative trouve des équivalents sous d'autres régimes de la période comme en Italie ou en Allemagne. Elle consiste en une série de centres culturels et éducatifs proposant des activités ouvertes à tous les citoyens turcs, sans d'autres prérequis particuliers. Officiellement établies en février 1932, les Maisons du peuple sont en réalité une prolongation des anciens Foyers turcs : dans son esprit largement avéré d'épurer les vestiges du passé, le gouvernement adapte ce produit des années 1910 à la

¹²¹ P. Burrin, « Nazisme et homme nouveau », art cit, p. 67.

philosophie et aux besoins actuels —rappelons qu’ils sont encore attachés à la période ottomane, comme le prouve leur opposition au changement d’alphabet.

En vue d’assouvir ces besoins, les Maisons du peuple se donnent pour but général de diffuser et d’inculquer les valeurs de la République et de renforcer, par là-même, la cohésion et l’homogénéisation de la société. Mais pour être précis, nous nous rapportons aux conclusions que l’écrivain et économiste Tevfik Çavdar tire d’un travail sur les discours d’İsmet İnönü, Recep Peker et Reşit Galip, Premier ministre, secrétaire général du CHP et homme politique respectivement.¹²² Selon lui, les Maisons du peuple viseraient à :

1. Organiser la nation comme une masse populaire consciente, composée d’individus qui se comprennent et s’aiment les uns les autres et adhèrent au même idéal.
2. Permettre à la société de devenir un groupe capable de renforcer les liens entre culture, idéal, mission et pensée.
3. Repérer et développer les éléments culturels qui suscitent l’union de la nation, qui composent et renforcent l’esprit national.
4. Élaborer des études de soutien aux villages qui redressent et intensifient les relations entre paysans et citadins, entre la classe paysanne et la classe intellectuelle.
5. Devenir des espaces où pouvoir expliquer quels sont les principes du Parti républicain du peuple et comment les appliquer sur l’ensemble du pays.¹²³

À ces objectifs, nous pourrions ajouter la diffusion des Six Flèches et l’appropriation par le peuple des réformes de la décennie précédente, un point que nous avons soulevé plus haut et que Neşe Gürallar Yeşilkaya, spécialiste des Maisons du peuple, souligne de façon explicite.¹²⁴

¹²² CHP est le sigle en turc du Parti républicain du peuple, parti de Mustafa Kemal.

¹²³ « 1. Ulusu bilinçli, birbirini anlayan, birbirini seven, aynı ideale bağlı halk kütlesi halinde örgütlemek;
2. Kültür, ülkü, amaç ve düşünce birbirini güçlendirecek bir toplum olmayı sağlamak;
3. Ulusan birliği oluşturan, millî ruhu biçimlendiren ve kudretlendiren kültür öğelerini ortaya çıkarıp geliştirmek;
4. Köylü ile kentli, köylü ile aydın zümreler arasındaki ilişkileri düzenleyip artıracak köycülük çalışmalarının yapılması;
5. Cumhuriyet Halk Fırkası’nın ilkelerini ve bu ilkelerin ülke düzeyinde nasıl uygulandığını anlatmak için kullanılan bir merkez olması. » T. Çavdar, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] », art cit, p. 880.

¹²⁴ Neşe G. Yeşilkaya, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, 2009, p. 114.

Quant à leur fonctionnement, les Maisons du peuple proposent neuf sections établies sur des critères thématiques : 1) langue et littérature, 2) beaux-arts, 3) art dramatique, 4) sports, 5) assistance sociale, 6) cours populaires et formation, 7) bibliothèque et publications, 8) soutien aux villages [*köycülük*] et 9) Histoire et muséologie. L'établissement d'un centre est possible dès qu'il est en capacité de mener au moins trois de ces branches.¹²⁵ Pour ce qui est des petites agglomérations qui n'atteignent pas les minima, le régime crée en 1940 les Halkodaları ou Chambres du peuple.

Chaque section organise des activités dans son domaine qui vont des conférences jusqu'à des cours en passant par des lectures publiques ou des concerts. Elles répondent nettement aux buts que le régime fixe pour les Maisons du peuple. L'objectif, par exemple, de la cohésion sociale, c'est notamment la section de soutien aux villages qui s'en occupe. Selon l'article 57 du Règlement des Maisons du peuple, « le principal devoir de la section de soutien aux villages est de travailler pour le développement et perfectionnement sanitaire, culturel et esthétique des villages et le renforcement des sentiments réciproques d'affection et solidarité entre paysans et citadins ».¹²⁶ Et pour réduire le fossé entre les deux univers, les centres s'investissent dans le développement de la campagne, encourageant surtout leurs membres à se rendre dans les villages, où ils organisent en plus des cérémonies et des représentations. D'après le rapport d'activité de 1935, les Maisons du peuple « se donnent pour mission prioritaire la création d'une province turque riche et propre ».¹²⁷ Cela montre aussi à quel point le village, quoique largement négligé dans la pratique, reste une source d'inspiration primaire dans la construction du citoyen nouveau.

Quant au but d'inculquer les réformes, il est stimulé par des initiatives comme les cours de langues étrangères occidentales et les cours de vie pratique dont la chapellerie, menés par la section de cours populaires et de formation. Par ailleurs, les Maisons du peuple organisent des séances de cinéma et des représentations théâtrales

¹²⁵ Article 6 du Règlement des Maisons du peuple sur les conditions pour l'établissement d'un centre. Cumhuriyet Halk Fırkası, *Halkevleri Talimatnamesi* [Règlement des Maisons du peuple], Ankara, Hakimiyeti Milliye Matbaası, 1932, p. 6.

¹²⁶ « Köycüler şubesinin esas vazifesi, köylerin sıhhi, medenî, bedîî inkişaf ve tekâmülüne, köylü ile şehirli arasında karşılıklı sevgi ve tesanüt duygularının kuvvetlenmesine çalışmaktır. » *Ibid.*, p. 19.

¹²⁷ « [...] zengin ve temiz Türk köyünün yaratılması, Halkevlerinin önde gelen ülküsü olarak kabul edilmiştir. » T. Çavdar, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] », art cit, p. 881.

gratuites où le Parti expose les spectateurs à des œuvres à thèse au sujet de la guerre d'Indépendance et des réformes —le théâtre et le cinéma constituent ouvertement pour le régime d'excellents moyens d'endoctrinement.¹²⁸ Entre 1932 et 1940, les Maisons du peuple organisent dans tout le pays plus de douze-mille pièces de théâtre et presque huit-mille projections de films —ainsi que près de vingt-quatre-mille conférences, neuf-mille concerts et neuf-cent-soixante-dix expositions.¹²⁹

Enfin, de nombreuses actions sont également entreprises dans le but spécifique de diffuser la nouvelle identité. La section Beaux-arts, par exemple, arrange des ensembles musicaux visant, par des concerts, à rééduquer le goût musical de la population par la nouvelle musique, mélange de technique occidentale et d'esprit national. Elle organise en outre des soirées où les participants peuvent profiter aussi bien de la musique occidentale et des danses de salon que des chansons et des danses traditionnelles. De même, la section de sports encourage à son tour la pratique aussi bien des disciplines populaires telles que la lutte, la lutte à l'huile, le javelot ou la chasse, que des sports européens comme la boxe, l'escrime, la natation et l'aviron.

Les Maisons du peuple comptent, depuis leur deuxième année de vie, une revue baptisée *Ülkü* [L'Idéal] par Mustafa Kemal lui-même. Elle se présente comme un remplaçant naturel de *Türk Yurdu* [La Patrie turque], organe de presse des Foyers turcs. Pour ce qui est de ses contenus, nous avons trouvé des divergences parmi les auteurs qui ont travaillé la question. Neşe G. Yeşilkaya, par exemple, affirme que « de fortes critiques contre l'Empire ottoman et les années du sultanat ont souvent lieu dans les publications des Maisons du peuple »¹³⁰ dont son organe de presse, alors que pour M. Bülent Varlık, elle ne contient pas de textes sur le passé le plus récent, encore moins sur la Lutte nationale, ce qu'il juge comme un signe de la conciliation du régime avec ces

¹²⁸ Au sujet du terme « endoctrinement », les différentes sources que nous avons consultées emploient le mot *telkin* qui veut dire inculcation mais conditionnement ou persuasion aussi. Ici : Cumhuriyet Halk Partisi, 1935 *Halkevleri* [Annuaire des Maisons du peuple], *op. cit.*, p. 50 et 62. Voir aussi N.G. Yeşilkaya, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] », art cit, p. 114.

Dans cette même ligne d'endoctrinement, le régime proclame le 20 janvier 1936 une loi obligeant les salles de cinéma à projeter des films « didactiques » à côté des films de base. H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 270.

¹²⁹ T. Çavdar, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] », art cit, p. 882.

¹³⁰ « Halkevleri yayınlarında sıklıkla Osmanlı'ya ve Saltanat yıllarına karşı kuvvetli eleştiriler yer alır. » N.G. Yeşilkaya, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] », art cit, p. 115.

épisodes de l'histoire.¹³¹ Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en abordant des sujets aussi divers que la situation politique internationale, la vie au village, les réformes de Mustafa Kemal ou la théorie de la Langue-soleil, *Ülkü* s'avère être un outil manifeste au service des Maisons du peuple, et par conséquent du régime.

Enfin, hormis leurs activités, il faut signaler le modèle de vie sociale que les Maisons du peuple incarnent et invitent implicitement à reproduire au-delà de leurs murs. Elles deviennent les nouveaux centres de réunion laïcs alternatifs à la mosquée, notamment dans les endroits où la vie intellectuelle occidentale n'est pas encore arrivée comme elle l'a fait, par exemple, à Istanbul. Par ailleurs, la participation des femmes à un niveau égal aux hommes, le fait qu'ils partagent toutes et tous les mêmes espaces et activités, même des séances de danse en couple, exposent les assistants au modèle de société mixte et alimentent ainsi cet aspect de l'identité collective. En résumé, les Maisons —et les Chambres— du peuple jouent un rôle incontestable dans la transformation de la vie politique, culturelle et quotidienne des Turcs. Elles peuvent être considérées comme l'un des plus grands moteurs de l'identité républicaine, et leur programme d'activités, comme le répertoire point par point des idées du Parti républicain du peuple. Les deux centres, Maisons et Chambres, restent en fonctionnement jusqu'en 1950 : au moment de leur fermeture, la Turquie compte 478 Maisons et 4 322 Chambres du peuple parsemées partout dans le pays.

LES JOURNAUX ET LES REVUES FAVORABLES AU RÉGIME

La presse ottomane, inspirée du modèle de journalisme européen,¹³² devient dès sa naissance, au milieu du XIXe siècle, un véhicule exceptionnel d'idées, « peut-être loin du niveau sous lequel il se présentait en Occident, mais à l'apogée de ce qui existait dans

¹³¹ M. Bülent Varlık, « *Ülkü*: Halkevleri Mecmuası [*Ülkü*, « L'idéal » : la revue des Maisons du peuple] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, 2009, p. 270-271.

¹³² La presse européenne exerce son influence depuis l'étranger, véhiculée par les Ottomans qui s'y rendent au début du XIXe siècle, mais aussi sur place par les initiatives des Occidentaux récemment installés dans l'Empire. En fait, ce sont les Français qui publient les premiers exemplaires de presse ottomane : *Bulletin des nouvelles*, en 1795, et *Gazette française de Constantinople*, en 1796. Publiés tous les deux à Istanbul, ils contribuent entre autres à la diffusion des réussites de la récente Révolution française dont les idées déterminent l'évolution de l'Empire. Ensuite *Le spectateur oriental*, publié à Izmir en 1821, le premier moyen indépendant de la mission française. Quant au premier journal en langue ottomane, il s'agit de *Takvim-i Vakayi* [Le Calendrier des faits], créé en 1831 à l'initiative de Mahmud II, qui joue de ce fait le rôle de Journal officiel de la Sublime Porte. (Hıfzı Topuz, *100 Soruda Türk Basın Tarihi* [L'histoire de la presse turque en cent questions], Istanbul, Gerçek, 1973, p. 5-33.)

le monde musulman ».¹³³ La liberté relative dont elle bénéficie très tôt encourage la société à s'exprimer par cette voie, ce qui fait du secteur l'un des principaux indicateurs de la diversité idéologique de l'époque. Par ailleurs, les initiatives pour l'éducation des couches les moins favorisées ont pour résultat l'élargissement du public capable d'accéder à la presse écrite. La croissance exponentielle du nombre de nouvelles publications témoigne des progrès en matière d'alphabétisation : dix entre 1860 et 1864, vingt-sept entre 1865 et 1869, cinquante-neuf entre 1870 et 1874, et ainsi de suite. Par ces particularités, la presse ottomane devient également attractive pour les intellectuels d'autres pays, par exemple les panturquistes tatars évoqués ci-dessus ou des exilés iraniens, qui profitent de l'infrastructure journalistique de l'Empire pour diffuser leur pensée et gagner des partisans à leur cause.¹³⁴

L'avènement de la *İle Meşrutiyet* marque un tournant dans l'évolution de la presse. Le souffle de liberté apporté par la fin de la dictature déclenche dans le secteur de la presse un élan extraordinaire, tant en termes qualitatifs que quantitatifs. Concernant le premier, l'éventail d'options idéologiques couvert par des journaux et des revues s'élargit considérablement dans les années 1910, conformément à la diversité qui envahit l'opinion publique : des organes de presse nationalistes bien sûr —comme *Akşam* [Le Soir] et *İleri* [En avant]—, mais aussi opposés à la lutte nationale —*Peyam-Sabah* [La Nouvelle-Le Matin],¹³⁵ *Alemdar* [Le Porte-drapeau] ou la revue satirique *Aydede*—, en faveur de l'intervention anglaise —*İstanbul*—, pour la cause communiste —comme *Emek* [Le Travail] et *Yeni Dünya* [Nouveau monde]— ou socialiste —*İdrak* [L'Intellect] ou les revues *Kurtuluş* [Libération] et *Aydınlık* [Clarté]—, en faveur

¹³³ Orhan Koloğlu, « Un journal persan d'Istanbul : Akhtar » dans Thierry Zarcone et Fariba Zarinebaf-Shahr (éds.), *Les Iraniens d'Istanbul*, Paris Téhéran Istanbul, Institut français d'études anatoliennes Institut français de recherche en Iran, 1993, p. 134.

¹³⁴ Orhan Koloğlu est l'auteur d'un article sur *Akhtar* [L'Étoile], « le journal persan le plus influent du dernier quart du XIXe siècle », qui apparaît en 1876 à Istanbul. Dans ce travail, Koloğlu compare les Ottomans qui fuient en Europe à l'époque d'Abdülhamid II aux Iraniens qui trouvent à ce moment dans la capitale ottomane un contexte favorable pour l'expression de leurs idées ainsi qu'un « journalisme bien établi » dont ils souhaitent profiter. (O. Koloğlu, « Un journal persan d'Istanbul : Akhtar », art cit.)

¹³⁵ Le nom du moyen, qui est né de la fusion du journal *Peyam* et du journal *Sabah*, oscille à l'époque entre *Peyam-Sabah* [La Nouvelle-Le Matin], ou *Peyam-ı Sabah* [La Nouvelle du matin], du fait que les deux options s'écrivent pareil en langue ottomane. L'historienne Hadiye Yılmaz se fait écho de la question et publie en 2014 un article dans la revue littéraire *Müteferrika* où, tout en admettant la vaste diffusion de la seconde, elle prouve que c'est la première option que les promoteurs de la fusion ont convenu. Hadiye Yılmaz, « Ali Kemal Bey'in Başyazarı Olduğu Gazete "Peyam-Sabah" mı "Peyam-ı Sabah" mı? [Le journal propriété d'Ali Kemal Bey, est-ce "Peyam-Sabah" ou "Peyam-ı Sabah" ?] », *Müteferrika*, 2014, n° 46, p. 189-202.

des revendications islamiques —la revue *Sırat-ı Müstakim* [La Voie droite]— ou pour la cause des Kurdes —comme les revues *Jîn* [La Vie] et *Kürdistan*—, ainsi que des publications en langues étrangères orientées vers les minorités de l'Empire.¹³⁶ Pour ce qui est de leur nombre, trois-cent-soixante-quatorze nouveaux organes de presse paraissent seulement entre la fin 1908 et 1909, cent trente et un en 1910 et cent vingt-trois en 1911, en contraste avec les deux cent vingt-sept journaux et revues parus entre 1831 et 1908. La participation turque-ottomane aux conflits de la décennie 1910 explique la chute drastique du nombre de nouvelles publications dans les années qui suivent, sauf pour 1917 et 1918. Quelques-uns parmi les plus importants organes de presse nationalistes paraissent à ce moment-là, ce qui suggère l'influence du courant et les tensions entre Turcs et étrangers à la veille de la guerre d'Indépendance. Une partie de ces derniers —*Vakit*, *Akşam*, *İleri*, *Yeni Gün* [Le Nouveau Jour], *İkdam* [L'Effort] et *Hakimiyet-i Milliye* [La Souveraineté nationale]— survit aux conflits et devient, avec *Milliyet* [La Nation], paru sous la République, l'essentiel de la presse favorable au régime, qui plus est : des outils indispensables à la diffusion du citoyen nouveau.

Rien que leur soutien à la cause nationale pendant la guerre, pour ceux qui l'ont vécue, fait prévoir que ces journaux s'aligneraient sur gouvernement républicain. En tout cas, d'autres éléments, comme le cadre qui les composent ou la motivation de leur parution, confirment leur prise de position aux côtés du régime kémaliste. *Vakit* opère entre 1875 et 1884, rouvre ensuite en 1917 à l'apogée du nationalisme et contribue vivement à embraser le zèle national, notamment pendant la guerre. Parmi ses collaborateurs de l'époque républicaine figure Sadri Etem (Ertem), écrivain nationaliste et militant du parti de Mustafa Kemal, et Nurettin Artam, poète et haut fonctionnaire à

¹³⁶ Pas moins intéressante est l'évolution des publications en langues étrangères orientées vers les minorités de l'Empire, qui nous donnent des pistes sur leur influence dans la société ottomane et leur propre évolution au cours de cette période difficile. Elles représentent 6% de la presse publiée sur les deux premières années du régime constitutionnel, ce qui s'explique par l'enthousiasme général vis-à-vis de la presse. Mais encore plus significatifs sont les trois pics de publication qu'elles connaissent par la suite. Le premier en 1910, de plus de 20% sur les deux années précédentes, en rapport sans doute au début de la guerre des Balkans. Puis en 1914, où 40% du total des nouvelles publications, y compris celles en turc, est rédigé en langues étrangères. Cela montre à quel point les communautés non turques sont influentes au début de la Première Guerre mondiale. Enfin, en 1921, où les nouvelles publications montent de 42% par rapport aux années précédentes, symptôme à notre avis du besoin de propagande et de cohésion intragroupe en plein milieu de la guerre d'Indépendance. Par ailleurs nous trouvons significatif qu'aucune nouvelle publication ne soit parue en 1913, 1915 ni en 1916. Beaucoup de facteurs ont pu y contribuer mais il ne serait peut-être pas erroné d'associer cette absence aux circonstances de la guerre, notamment aux mécanismes de répression contre certaines minorités. Nous avons élaboré ces statistiques à partir des données fournies par la Société d'éditeurs. (Selim Nüzhet Gerçek, *Almanak: 1933* [Almanach : 1933], Istanbul, Devlet Matbaası, 1933, p. 242-258.)

l'époque du régime. Pareil pour *Akşam*, né avec la vocation de soutenir les Forces nationales pendant le conflit, décrit en 1921 par le Bureau britannique de la presse comme « l'organe unioniste le plus ultra-patriotique ».¹³⁷ Le journal, qui reste ensuite proche du régime de Mustafa Kemal, est cofondé par Falih Rifki, écrivain et homme politique de la période évoqué plus haut, connu pour ses postes au sein du gouvernement et pour sa littérature nationaliste. Contrairement à ce dernier, *İleri* surgit comme un journal d'opposition au Parti union et progrès (nationaliste) mais change de posture au moment de l'occupation d'Istanbul. Son fondateur Celal Nuri (İleri) —qui emprunte son nom de famille au journal— mène lui aussi une carrière politique aux côtés du régime comme député du CHP entre 1923 et 1934. Quant à *Yeni Gün*, il est fondé à Ankara en 1918 par Yunus Nadi (Abaloğlu), proche ami du leader. Déjà sous la République, le journal déménage à Istanbul afin d'établir un canal de communication entre le régime et la presse de l'ancienne capitale, pour la plupart opposée au premier. Porte-parole personnel de Mustafa Kemal, il devient en mai 1924 le célèbre *Cumhuriyet* qui se distingue par ses articles en faveur des réformes et du mode de vie européen, notamment dans les années 1920.¹³⁸ Pour ce qui est d'*İkdam*, il est dirigé pendant la guerre par Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), homme politique au service du CHP et surtout l'un des romanciers les plus célèbres de la période. Le journal publie en 1923 les lettres de deux leaders musulmans contre l'abolition imminente du califat qui lui valent une confrontation au régime. Malgré cet épisode, il se distingue par le service qu'il rend à la science, à la culture et, en gros, à la diffusion du citoyen nouveau. Enfin *Hakimiyet-i Milliye*, ainsi nommé en 1920 par Mustafa Kemal lui-même, qui souhaite doter son Association pour la défense des droits de l'Anatolie et de la Roumélie —bras politique des Forces nationales— d'un organe de presse à Ankara. Il devient à ce moment l'un des journaux semi-officiels des nationalistes et ensuite, sous la République, le porte-parole officiel du Parti. En 1935 il est rebaptisé *Ulus* [La Nation, en turc épuré]. À ces organes nés sous l'Empire, il faut ajouter *Milliyet* [La Nation], fondé en 1926 à la demande du

¹³⁷ Archives nationales britanniques, bureau des Affaires étrangères 141/504, « A Guide to the Press of Egypt and the Soudan and Constantinople », avril 1921, p. 33. cité dans Erol Baykal, *The Ottoman Press, 1908-1923*, Thèse doctorale, University of Cambridge, Cambridge, 2013, p. 151. « Unioniste » fait référence à l'İttihat ve Terakki Fırkası ou Parti union et progrès, parti nationaliste turc qui dirige l'Empire ottoman entre 1912 et 1918. Il est l'héritier d'une société —dite Comité— au même nom, formée à partir des Jeunes-Turcs qui sont en exil à Paris.

¹³⁸ Bağış Erten et Gökem Doğan, « Cumhuriyet'in Cumhuriyet'i: Cumhuriyet Gazetesi [« La République » de la République : Le journal Cumhuriyet] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, 2009, p. 503.

leader. Il souhaite un nouveau journal à Istanbul après que les émeutes du Cheikh Saïd aient mis en évidence l'opposition de la presse de l'ancienne capitale. Il est dirigé par Burhan Cahit (Morkaya), journaliste et écrivain de la période, auteur de plusieurs romans à caractère nationaliste, plus particulièrement kémaliste. En deux ans il devient avec *Cumhuriyet*, *İkdam*, *Vakit* et *Akşam* l'un des journaux à plus fort tirage du pays.¹³⁹

Au sujet de la presse favorable au régime, il faut mentionner la création en 1920 de l'agence de presse Anadolu à Ankara. Son objectif de départ est double : informer les citoyens turcs des avancements de la Guerre et entraver les éléments susceptibles d'influencer négativement l'action des Forces nationales. Elle continue à opérer sous la République, où elle acquiert, en 1925, un statut indépendant —bien que le gouvernement possède 49% des participations.

Le contexte des années 1930 est marqué par la prise de conscience de la fragilité de la nouvelle identité, le besoin d'un programme d'endoctrinement, la proclamation des Six Flèches et le durcissement des politiques ainsi que l'influence des régimes contemporains. Tout cela a naturellement une répercussion sur le domaine de la presse, d'autant plus qu'elle apparaît comme un outil exceptionnel au service des nouveaux objectifs. Ce n'est donc pas en vain que Şükrü Kaya, ministre de l'Intérieur, affirme en 1934 que « chaque régime cherche à avoir une presse qui soit en conformité avec lui, au même titre qu'il souhaite former son propre type de citoyen. Tous les pays qui ont réalisé une révolution radicale estiment nécessaire que la presse accompagne leur révolution, leur permette d'enraciner ». Le politicien illustre sa thèse par l'exemple des régimes russe, italien et allemand.¹⁴⁰

La première réaction du journalisme kémaliste face au tournant du régime se matérialise par la publication de *Kadro* [Le Cadre], revue mensuelle fondée en 1932 par des intellectuels et des hommes politiques kémalistes tel que Yakup Kadri, mentionné ci-dessus pour son implication dans le journal *İkdam*. Elle recueille des articles sur des sujets divers : économiques, sociaux, littéraires entre autres. Son importance réside dans sa vocation à contribuer à la création et à la diffusion du citoyen nouveau et sur la place qu'elle gagne à long terme parmi les publications les plus influentes de l'histoire

¹³⁹ Les données de tirage en date du 1er décembre 1928 se situent à 11 500 exemplaires pour *Cumhuriyet*, 10 000 pour *Milliyet*, 8 000 pour *İkdam*, 7 000 pour *Vakit*, et 4 000 pour *Akşam* respectivement. O. Koloğlu, *Türk Basını: Kuvayı Milliye'den Günümüze 70. Yılında Cumhuriyet Basını* [La presse turque : le 70e anniversaire de la presse républicaine depuis les Forces nationales jusqu'à présent], *op. cit.*, p. 64.

¹⁴⁰ H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, *op. cit.*, p. 320.

de la pensée turque. D'autres organes de presse aux mêmes objectifs la suivront, dont *Ülkü*, la revue des Maisons du peuple, concurrent direct de *Kadro*, mais aussi *La Turquie kémaliste* (1934-1948) ou *Yeni Adam* [L'Homme nouveau] (1934-1979). La première est l'organe de presse francophone du régime, fondé par Vedat Nedim, cofondateur de *Kadro*. En rapport à sa projection internationale, elle aspire à redresser l'image de la Turquie à l'étranger et à la faire voir comme un pays au niveau des puissances occidentales. Quant à *Yeni Adam*, il s'agit d'un hebdomadaire structuré autour d'une dizaine de rubriques sur des sujets très divers comme l'éducation, les arts, l'économie ou les femmes. Garant de la devise « Notre idéal c'est la démocratie et de travailler pour la République », ¹⁴¹ clairement affichée sous le titre en page de couverture, il mise sur le rapprochement du modèle sociétal européen et sur le renouveau culturel et identitaire du pays, qu'il décrit souvent en termes de révolution.

Ces publications font preuve avant toute chose de la préférence actuelle de la doctrine officielle pour l'article et la revue au détriment de la nouvelle et le journal, qu'elle privilégie dans les années 1920. Les premiers lui permettent des réflexions plus élaborées, soignées et approfondies en rapport à l'état de maturité qu'elle atteint après la proclamation de ses principes fondamentaux, aussi aux nouveaux buts d'endoctrinement, qui ont besoin de raisonnements convaincants. Par ailleurs, ces revues montrent les nouveaux centres d'intérêts du régime, dont l'économie et la politique internationale, qui occupent une large place dans leurs pages. Le nouveau modèle de société est, quant à lui, sous-jacent à l'ensemble de leurs articles. Il faut dire que les différents fronts d'opposition au kémalisme trouvent eux aussi dans la presse le moyen de s'exprimer malgré les efforts du régime pour étouffer toute dissidence. Nous reviendrons plus tard à leurs publications.

LES MANUELS DE SAVOIR-VIVRE

Parmi les outils les plus aptes à produire de la transformation sociale, il faut compter forcément les manuels de savoir-vivre, qui cherchent par définition à déterminer des modèles sociaux de référence, à influencer le comportement des

¹⁴¹ « Ülkümüz demokrasi ve Cumhuriyet için çalışmaktır. » D. Mehmet Doğan et al. (éds.), « Yeni Adam [L'Homme nouveau] » dans *Türk Dili ve Edebiyatı Ansiklopedisi: Devirler, İsimler, Eserler, Terimler* [Encyclopédie de la langue et de la littérature turques : les époques, les noms, les œuvres, les termes], İstanbul, Dergâh Yayınları, 1977, vol. 8/8, p. 582., *Yeni Adam*, 1 janvier 1934, n° 1, p. 1.

personnes. Pour ce faire, ils peuvent aussi bien se prononcer en faveur d'une attitude, une coutume, d'un acte déterminé, le qualifier d'acceptable, qu'en proscrire d'autres comme étant répréhensibles, établir des critères de refus, souvent dans un rôle de juge de la morale. Accessoirement, dans une perspective diachronique, ils témoignent de l'évolution d'une société en tant que reflets des standards qu'elle a privilégiés au cours d'une période. Les manuels qui se rapportent à un contexte étranger, par exemple les manuels traduits, constituent un guide de l'idiosyncrasie de la société d'origine mais, plus important encore, ils produisent souvent un effet didactique, mimétique, et transmettent à la société réceptrice des valeurs et des pratiques de la société étrangère. Pour toutes ces vertus, les manuels de savoir-vivre deviennent en définitive particulièrement attractifs pour une Turquie qui souhaite provoquer une coupure abrupte avec son passé et rééduquer en quelque sorte sa société.

Il faut dire que dans le contexte turcophone, la tradition des manuels de savoir-vivre commence en réalité sous un Empire ottoman tardif, tiraillé entre plusieurs modèles de renouveau social, après que son système traditionnel se soit effondré. Dans ce cas, comme dans celui de la Turquie qui hérite le genre, le contexte est défini par la volonté de transformation politique et sociale, par la mise en place de systèmes différents —voire opposés— de ceux qui les précèdent.

Cependant deux différences importantes séparent les manuels de la période ottomane et ceux publiés sous la République. La première est la liberté idéologique relative qui se dégage des premiers par rapport aux seconds. Comme pour la presse ou l'éventail politique, les manuels de savoir-vivre de la fin de l'Empire se caractérisent par une diversité dogmatique remarquable : il y en a qui portent sur le savoir-vivre occidental —comme *Rehber-i Muaşeret: Avrupa Adab-ı Muaşereti* (1912), de la Comtesse de Magallon—, qui critiquent la source européenne et prônent une fusion avec la tradition locale —*Avrupa Âdâb-ı Muâşereti Yahud Alafranga* (1896), d'Ahmet Mithat Efendi—, qui établissent les principes de la vie ottomane —*Hayat-ı Osmanî* (1881), d'Ahmet Süreyya— et qui défendent les pratiques et les mœurs propres à la culture musulmane —*Terbiye-i İslamiye* (1910), de Nazif Sururî.¹⁴² Cela correspond à la

¹⁴² Noémi (comtesse de) Magallon (de), *Rehber-i Muaşeret: Avrupa Adab-ı Muaşereti* [Guide de savoir-vivre : le savoir-vivre en Europe], traduit par Ahmed Cevad Emre, Istanbul, Kitabhane-i Askerî - İbrahim Hilmi, 1912, 128 p. ; Ahmet Mithat Efendi, *Avrupa adâb-ı Muâşereti Yahud, Alafranga* [Le savoir-vivre européen ou le concept d'*alafranga*], Istanbul, 1896, 636 p. ; Ahmet Süreyya, *Hayat-ı Osmanî* [La Vie

diversification des courants de pensée propre à la période et contraste avec l'homogénéisation idéologique de la République en faveur du kémalisme, la seule doctrine autorisée. Certes, la diversité de pensée et les mouvements d'opposition existent dans les années 1920 et après. Cependant, les manuels publiés sous le mandat de Mustafa Kemal suivent tous une ligne idéologique proche du gouvernement. Cela s'explique en grande partie par l'adhésion des intellectuels à la cause kémaliste et naturellement, par la répression des éléments qui ne la partagent pas.

La seconde différence que l'on constate renvoie à l'initiative des publications, privées pour la plupart pendant la période ottomane, contre l'implication sensible du régime dans la période qui suit. Cela montre, pour ce qui est des premières, la préoccupation que la transformation de l'identité suscite dans la société civile à l'époque, ainsi que son degré d'implication dans des affaires sociales et politiques d'actualité — nous en avons vu un autre exemple plus haut, au sujet des mouvements féministes. Quant à l'intervention du gouvernement kémaliste, elle fait preuve de la bataille que la Turquie déclenche pour le projet d'une société nouvelle qui pousse le cabinet à se servir d'autant d'outils d'endoctrinement que possible. Le contrôle de la population et la peur des fronts d'opposition expliquent aussi dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, l'étouffement par le régime de l'initiative civile. C'est pourtant celle-ci qu'il faut remercier des progrès sociaux de la période immédiatement précédente.

Le premier manuel de savoir-vivre ottoman remonte à 1869, à la période des Tanzimat : *Safvetü'l-Kelâm* [La Simplicité du discours],¹⁴³ une « anthologie sur les bonnes manières et la science des bonnes actions ».¹⁴⁴ L'œuvre est commandée à Abdurrahman Nacim par le ministère de l'Éducation, qui souhaite en faire l'un des manuels scolaires des *rüştiye*, les nouveaux collèges récemment établis sur le modèle occidental. Cela accorde à l'œuvre un caractère clairement endoctrinant et témoigne du recours précoce des institutions publiques à cet outil afin de provoquer la transformation sociale. À partir de ce moment, et jusqu'à la fondation de la République, une quinzaine de manuels de

ottomane], Istanbul, Ceride-i Havadis Matbaası, 1881, 88 p. ; Nazif Sururî, *Terbiye-i İslamiye* [L'Éducation musulmane], Istanbul, İkdâm Matbaası, 1910, 87 p.

¹⁴³ Abdurrahman Nacim, *Safvetü'l-Kelâm* [La Simplicité du discours], Istanbul, Matbaa-i Amire, 1869, 48 p.

¹⁴⁴ « Maarif Nâzırı Saffet Paşa'nın emri üzerine rüşdiyeler için ders kitabı olarak kaleme alınan eser "âdâb ve ulûm-i nâfiaya dair" bir tür antoloji mahiyetindedir ». Ali Birinci, « Nâcim Efendi » dans *Türkiye Diyanet Vakfı İslâm Ansiklopedisi*, Istanbul, Türkiye Diyanet Vakfı, 2006, vol. 32/44, p. 274.

savoir-vivre sont publiés dans le pays. Parmi eux, il faut compter plusieurs traductions d'œuvres produites en Europe. Elles sont intéressantes pour leur capacité de diffuser les canons propres à la culture occidentale que le contexte social et politique ottoman promeut justement à ce moment-là, en bref, pour leur influence directe sur le processus d'occidentalisation.¹⁴⁵

Comme nous l'annoncions, la publication de manuels de savoir-vivre est poursuivie après la proclamation de la République. À ce moment-là, le genre gagne une signification particulière grâce au rôle qu'il est capable de jouer dans la rupture avec le passé islamique-ottoman que recherche le gouvernement. En guise d'exemple nous pourrions citer *Adab-ı Muaşeret Hasbihalleri* [Conversations sur le savoir-vivre],¹⁴⁶

¹⁴⁵ Une analyse spécifique de ces manuels dépasserait certainement nos propos. Cependant, nous ne voudrions pas rater l'occasion de mentionner plusieurs de ces œuvres, ce qui permettra de mieux apprécier les implications de la transition entre l'Empire ottoman et la République et le caractère que la seconde adopte. Le manuel qui attire le plus l'attention est *Avrupa Âdâb-ı Muâşereti Yahud Alafranga* [Le savoir-vivre européen ou le concept d'*alafranga*], le manuel d'étiquette d'Ahmet Mithat Efendi, dit « père du roman turc » et essayiste à vocation didactique. Dans ce document publié en 1896, l'intellectuel ottoman insiste sur le concept de voie intermédiaire présent dans toute son œuvre, c'est-à-dire sur la position idéologique et déontologique centrale idéale entre les extrêmes que représentent le traditionalisme ottoman et la lassitude morale occidentale. Par son manuel, il essaie de démonter les idées reçues relatives à l'Europe, expose différentes alternatives du savoir-vivre européen et montre aussi des aspects positifs de la culture occidentale. En même temps, il réproue la conception morale qui prévaut à son avis en Europe, ainsi que le modèle de famille et la froideur des relations sociales, le mode de vie libre, presque libertin, et certaines pratiques comme les jeux de hasard et les duels. Ce sont, parmi d'autres, ces aspects qui ont contribué à la fausse occidentalisation des Ottomans attirés par la somptuosité, le libertinage et les plaisirs éphémères, qu'il critique comme d'habitude face à la perte de certaines valeurs traditionnelles. Enfin, il défend l'égalité des sexes, notamment contre l'idée qu'elle est opposée à l'Islam. Ce sont toutes des idées qui apparaissent très tôt dans sa pensée comme en témoignent ses romans *Paris'te Bir Türk* [Un Turc à Paris] (1876) et *Diplomalı Kız* [La fille diplômée] (1889), et qui se renforcent sensiblement après son voyage en Europe en 1889, d'abord pour un congrès d'orientalistes à Stockholm, puis à Paris. En ce qui concerne la traduction de manuels de savoir-vivre, il faudrait citer l'adaptation libre réalisée par Ali Münif (Yeğenağa/Yegena) (1896) (Herbert Spencer, *Terbiye-i Akliye, Ahlakiye, Cismiye* [De l'éducation intellectuelle, morale et physique], traduit par Ali Münif Yegena, Istanbul, Ahter, 1896, p. 125.) à partir de l'original en anglais de *De l'éducation intellectuelle, morale et physique* du philosophe et sociologue anglais Herbert Spencer, publiée en 1861. Aussi la traduction d'Ahmet Cevat (Emre) (1912) du manuel français *Le guide mondain, art moderne du savoir-vivre*, écrit par la Comtesse de Magallon et publiée en 1910. Dans les deux cas, les traducteurs sont des défenseurs du progrès et de l'occidentalisation, indépendamment que l'initiative de la traduction leur appartienne ou pas. Ali Münif est un haut fonctionnaire de l'État ottoman à l'époque d'Abdülhamid II, député et ministre sous la IIe Meşrutiyet. Il participe activement dans la guerre d'Indépendance aux côtés des Forces nationales et devient député à plusieurs reprises sous la République. Quant à Ahmet Cevat, il rejoint les Jeunes Turcs qui mettent fin à la dictature et se consacre ensuite aux domaines de l'enseignement et du développement de la langue turque, sous la République aussi. Pour Nevin Meriç, auteure d'un travail sur la transformation du savoir-vivre, sa traduction du manuel de la Comtesse de Magallon non seulement reste exceptionnellement fidèle à l'original mais manque en plus de notes du traducteur, ce qui voudrait dire, à son avis, que le traducteur adhère aux idées de l'original. (Nevin Meriç, *Osmanlı'da Gündelik Hayatın Değişimi: Âdâb-ı Muâşeret, 1894-1927* [La transformation de la vie quotidienne dans la période ottomane : le savoir-vivre], 1^{re} éd., Istanbul, Kaknüs, 2000, p. 227.)

¹⁴⁶ Mustafa Safveti Ziya, *Adab-ı Muaşeret Hasbihalleri* [Conversations sur le savoir-vivre], Ankara, Türk Ocakları Merkez Heyeti Matbaası, 1927, 234 p.

publié en 1927 par Safveti Ziya, auteur de *’Edebiyat-ı Cedide* et directeur général de protocole du ministère d’Affaires Étrangères au moment de la publication de l’œuvre.¹⁴⁷ Le manuel paraît dans la maison des Foyers turcs et se distingue par sa défense du mode de vie occidentale dans des aspects contribuant à la désislamisation de la société. Il prône, par exemple, l’adoption des jeux de cartes européens, en particulier du bridge : une proposition exceptionnelle, et d’ailleurs risquée, compte tenu du stigmate des jeux de hasard et de cartes dans la culture turque-ottomane, construit sur une interdiction de l’islam. Par ailleurs, l’auteur apprécie la contribution de l’Europe à homogénéiser le modèle de famille républicain, mélange de l’Occident et de culture turque, contre les divers modèles d’une société ottomane marquée par la division sociale par confessions religieuses.¹⁴⁸ L’orientation qu’il manifeste dans son œuvre ne cache pas l’attachement de Safveti Ziya lui-même à la culture européenne, décrit par son contemporain l’écrivain Halit Ziya (Uşaklıgil) comme l’intellectuel ottoman « de la période qui danse le mieux la valse, qui parle le mieux l’anglais et le français ». ¹⁴⁹

Un autre manuel paru sous les auspices du gouvernement est *Adab-ı Muâşeret* [Savoir-vivre],¹⁵⁰ publié en 1938 par la Maison du peuple de Kayseri. Il se compose d’une conférence prononcée par son directeur de culture, Hasan Hüsnü (Savaşçın). Tout comme l’œuvre de Safveti Ziya, celle-ci se divise en plusieurs chapitres portant sur le comportement idéal à adopter en fonction du contexte social : lors d’un repas, au cinéma, au bal, dans les moyens de transport, les présentations, etc. Hormis les prescriptions qui encadrent la Turquie dans un contexte culturel européen, le manuel se distingue pour ses contenus politiques en faveur du kémaliste. La preuve en sont les nombreuses louanges de Mustafa Kemal, dépeint comme un modèle de comportement

¹⁴⁷ *’Edebiyat-ı Cedide* [Nouvelle littérature] ou *Servet-i Fünun* [Trésor des sciences], d’après le nom de sa revue, est un mouvement de renouveau littéraire actif entre 1896 et 1901, composé par Tevfik Fikret, Halit Ziya et Mehmet Rauf entre autres, défenseur du principe de « l’art pour l’art » en opposition aux buts sociaux des courants précédents. Il se distingue par ses progrès dans l’aspect formel de la littérature et sa recherche d’un style orné et artistique, de la musicalité et l’harmonie de la langue.

¹⁴⁸ N. Meriç, *Osmanlı’da Gündelik Hayatın Değişimi: Âdâb-ı Muâşeret, 1894-1927* [La transformation de la vie quotidienne dans la période ottomane : le savoir-vivre], *op. cit.*, p. 232-235.

¹⁴⁹ « Her zaman şık, her zaman kırırdak, Beyoğlu’nun salonlarında, Boğaziçi’nin gezinti-eğlenti yerlerinde başarılarından ötürü kıskanılan, zamanın en iyi vals edeni, en güzel İngilizce ve Fransızca konuşanı. » Uygur Kocabaşoğlu, « Her Zaman Şık Osmanlı Munevveri [L’intellectuel ottoman toujours élégant] », *Tarih ve Toplum*, 1987, vol. 8, n° 43, p. 41.

¹⁵⁰ Hasan Hüsnü Savaşçın, *Adabı Muâşeret* [Savoir-vivre], Kayseri, Vilayet Matbaası, 1938, 23 p.

à suivre, ainsi que les chapitres consacrés au respect que méritent les symboles nationaux, en particulier le drapeau turc et la marche d'Indépendance, l'hymne national.

Le nouveau statut des femmes et leur incorporation dans la vie publique sont des sujets que tous ces manuels abordent de manière récurrente, une préoccupation vis-à-vis de laquelle ils s'alignent en général sur la doctrine officielle. En effet l'évolution dans la condition des femmes amène l'un des changements les plus radicaux, peut-être le plus radical, que subisse le statu quo ottoman. C'est en vertu de cela que le niveau de progrès général se mesure, souvent en fonction du degré d'émancipation des femmes. Cette corrélation se reflète sur les manuels de savoir-vivre aussi, par exemple dans deux des textes que nous avons cités plus haut : ils consacrent des chapitres spécifiques aux femmes et à leur comportement idéal, et soumettent ensuite les rapports homme-femme aux différents contextes sociaux qu'ils abordent dans les autres chapitres. Pour Hasan Hüsnü, c'est l'amélioration de la condition des femmes qui justifie le besoin de nouvelles normes de savoir-vivre : « Après que notre grande révolution ait sauvé les femmes de la réclusion et du voile et battu le fanatisme, les normes de la civilisation occidentale sont devenues nos objectifs nationaux. C'est lorsque la femme turque a rejoint la vie sociale en tant que personne civilisée que l'assimilation du savoir-vivre a gagné une importance absolue ».¹⁵¹ L'auteur encense en outre le rôle déterminant de la République dans la libération des femmes tout en ignorant, comme le régime lui-même, les progrès obtenus à ce sujet dans les dernières années de l'Empire. Quant à Safveti Ziya, c'est l'égalité des sexes atteinte par la République qui constitue pour lui la véritable ligne de division entre le passé ottoman et le présent : « La république de Turquie a créé la société nationale turque en abattant le rideau ancestral qu'un fanatisme profond avait tiré entre les femmes et les hommes turcs. Elle a établi l'égalité totale au sein du peuple pour ce qui est des devoirs mais des droits et des missions aussi, en révoquant complètement une différence de classes où les principes solides de la démocratie étaient erronément conçus et appliqués ».¹⁵²

¹⁵¹ « Büyük inkılâbımız kadını kafesten, peçeden kurtardıktan ve taassubu kırıp attıktan sonra Garbin medenî kaidelerini millî şiarımız haline sokmuştur. Türk kadını medenî bir insan sıfatile cemiyet hayatına karışınca adabı muaşeretle vakıf olmak işi büsbütün ehemmiyet kesbetmiştir. » *Ibid.*, p. 2.

¹⁵² « Türk Cumhuriyeti, memlekette, Türk kadınlarıyla erkekleri arasına derin bir taassubun çektiği asırdîde haili yıkıp devirerek Türk millî cemiyetini yarat[mış] ve demokrasinin salim usulleri yanlış telakki edilmiş ve yanlış tatbik edilmiş bir sınıf farkını büsbütün ortadan kaldırarak halk arasında vazifelerle beraber haklar ve gayeler hususunda tam bir musavat tesis et[miştir]. » M. Safveti Ziya, *Adab-ı Muaşeret Hasbihalleri* [Conversations sur le savoir-vivre], *op. cit.*, p. 3.

Par ailleurs, s'ils louent les victoires égalitaires de la République contre un Empire arriéré, les deux manuels relèguent en réalité les femmes à un rôle d'infériorité et d'assujettissement par rapport aux hommes. Dans cela, ils reproduisent le décalage entre le discours égalitaire officiel et le degré réel d'émancipation qui définit le rapport du kémalisme aux femmes, gardiennes de la morale collective et les plus durement punies en cas de transgression. Le passage du manuel de Safveti Ziya ci-dessus est extrait d'un discours qui apparaît dans ses premières pages. Mais son esprit égalitaire est absent dans le corps du texte dans lequel on déduit que les femmes sont soumises à des normes morales très strictes, en tout cas beaucoup plus que les hommes, par exemple la supervision de leur famille lorsqu'elles sont célibataires et de leur mari lorsqu'elles sont mariées. C'est cette attitude qui régit aussi la collection *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Bilecek Şeyler* [Ce qu'il faut savoir pour réussir dans la vie], publiée sans doute par initiative privée, en tout cas sans rapport direct au gouvernement, signée par un tel Ademoğlu pour lequel nous n'avons pas non plus d'autres données.¹⁵³ La série apparaît entre 1932 et 1933, les années de la tournure du gouvernement vis-à-vis du projet social. Elle se compose de cinq livrets adressés aux femmes, aux jeunes femmes, aux hommes, aux jeunes hommes et à tout le monde respectivement, et fait souvent des femmes la cible de comparaisons aux autres membres de la société et renforce en définitive leur caractère comme baromètre du progrès et comme épicerie de la morale générale.

Enfin, il faut ajouter que malgré leur ferme adhésion à l'Occident, ces manuels laissent entrevoir une certaine objection au sujet de la morale européenne, une crainte que l'assimilation de la culture européenne puisse corrompre la vertu attribuée aux femmes turques. C'est ce que suggèrent des passages comme « Bien qu'en Europe et en Amérique on se heurte parfois à ce type de jeune fille encouragé par les parents permissifs et toléré par les milieux laxistes, elles [...] n'ont pas de place dans l'espace intime des familles sensées, [alors que] les filles pures de notre pays excellent toujours

¹⁵³ Ademoğlu, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Bir Genç Kızın Bileceği Şeyler* [Ce qu'une jeune fille devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 1932, 32 p., Ademoğlu, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Gencin Bileceği Şeyler* [Ce qu'un jeune (homme) devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 1932, 32 p., Ademoğlu, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Bir Kadının Bileceği Şeyler* [Ce qu'une femme devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 1932, 32 p., Ademoğlu, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Bir Erkeğin Bileceği Şeyler* [Ce qu'un homme devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 1933, 32 p., Ademoğlu, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Herkesin Bileceği Şeyler* [Ce que tous devraient savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 1933, 32 p.

entre les extrêmes par leur modération et leur humilité ».¹⁵⁴ Cette peur explique le contrôle strict que la plupart de ces textes proposent d'appliquer aux femmes notamment dans les contextes d'interaction avec le sexe opposé : la République veut des femmes « modernes » mais pas trop quand même. En dictant ainsi leur comportement, le régime se positionne en être paternaliste et suggère en même temps l'incapacité des femmes à s'adapter par elles-mêmes à la nouvelle société.

Une exception de ce discours en définitive sexiste apparaît dans le manuel *Herkesin Bilmesi Lazım Gelen Muâşeret Usulleri* [Aspects du savoir-vivre que tout le monde doit connaître], publié en 1927 par la revue *Resimli Ay* [Le Mois illustré].¹⁵⁵ Contrairement aux textes précédents, celui-ci présente une distribution plutôt équilibrée des prescriptions relatives au comportement des hommes et des femmes. Autrement dit, il ne met pas particulièrement l'accent sur les femmes ni les jeunes filles, il ne les accable pas non plus de normes morales, ni ne met en relief le fait que ces normes s'appliquent à elles plutôt qu'aux hommes. L'influence des créateurs de la revue a bien pu jouer dans cette attitude : il s'agit des époux Sertel, couple formé par Sabiha, journaliste féministe, et Zekeriya, intellectuel connu pour ses idées socialistes. En ce sens, le manuel se distingue aussi par l'absence de louanges de Mustafa Kemal et de « la révolution » qui envahissent les pages des autres textes. En fait, peu avant la publication du manuel, la revue a fait l'objet d'une fermeture forcée et plusieurs de ses collaborateurs ont été renvoyés devant les tribunaux en raison de leurs idées. Néanmoins, l'ouvrage est imprégné d'un caractère fort européen concernant les normes de comportement exigées par la nouvelle vie sociale. Ses contenus restent, à cet égard, très proches des autres documents et, par conséquent, de la doctrine officielle.

Un dernier manuel attire notre attention, *Alem-i Medeniyette Adab-ı Muâşeret ve Elbise ve Şapka Giymek* [Le savoir-vivre et l'emploi des vêtements et du chapeau dans le monde civilisé],¹⁵⁶ publié par initiative privée par un tel Cahid Sahir dont il existe à

¹⁵⁴ « Gerçi Avrupa'da, Amerika'da müsâadekâr ebeveyn tervic ve müsâmahakâr muhitlerin kabul ettiği bu tarz genç kızlara bazen tesâdüf olunursa da bunlar [...] akli başında âilelerin harîm-i samimiyetinde ca-yı kabul görememekte ve memleketimizin saf kızları itidal ve mahviyetleriyle daima beyn-el-[akran] temâyüz etmektedir. » M. Safveti Ziya, *Adab-ı Muâşeret Hasbihalleri* [Conversations sur le savoir-vivre], *op. cit.*, p. 45.

¹⁵⁵ *Resimli Ay*, *Herkesin Bilmesi Lazım Gelen Muâşeret Usulleri* [Aspects du savoir-vivre que tout le monde doit connaître], Istanbul, *Resimli Ay*, 1927, 45 p.

¹⁵⁶ Cahid Sahir, *Alem-i Medeniyette Adab-ı Muâşeret ve Elbise ve Şapka Giymek* [Le savoir-vivre et l'emploi des vêtements et du chapeau dans le monde civilisé], Ankara, İktisad, 1925, 19 p.

peine des informations. Outre plusieurs chapitres sur le protocole et le savoir-vivre en général, l'auteur se concentre sur la question du couvre-chef. Il explique ce qu'est le chapeau, les différents types de chapeau, les contextes et les modes d'emploi, notamment ses avantages. Comme il fallait s'y attendre, l'ouvrage apparaît en 1925, à l'époque de la loi sur l'interdiction du fez. Saluant la mesure, l'auteur insiste, par exemple, sur la légitimité des nouveaux vêtements et couvre-chefs du point de vue religieux : un soutien au régime dans cette affaire épineuse qui oblige le cabinet à trouver des leaders religieux qui donnent publiquement leur consentement à la réforme. Par là-même l'auteur associe l'adoption de ces éléments à l'assimilation de la civilisation, et l'ancien habillement à un manque de culture. Il dit au sujet du chapeau : « Si nous n'avions pas adopté ce couvre-chef que des millions de peuples utilisaient déjà c'est parce nous n'avions pas encore assimilé la civilisation. C'était par ignorance, puisque la religion et la Charia nous autorisent à employer toutes sortes d'habillement. En fait l'islam a transmis aux musulmans d'innombrables versets et d'honorables passages sur l'adoption de la civilisation et sur le progrès ».¹⁵⁷ Le soutien de l'idéologie kémaliste sous-jacent à sa défense de la réforme du chapeau se complète par de fréquentes louanges du leader que le manuel présente comme le civilisateur des Turcs. Pour toutes ces raisons, il constitue un reflet fidèle de la position du régime, non seulement face à l'habillement, mais aussi au rôle de la religion dans la société.

En conclusion, ces manuels viennent soutenir le nouveau modèle de société propre à l'idéologie kémaliste, qu'ils résultent de l'initiative publique ou privée. Les premiers présentent l'intérêt de bien illustrer le recours du régime à des outils d'endoctrinement. Les seconds sont intéressants car ils témoignent de l'adhésion de certains secteurs sociaux au kémalisme, de l'homogénéisation du monde éditorial, des fruits de l'endoctrinement. Ils font penser aussi à l'éventuelle répression d'éléments dissidents, considérant qu'ils sont plutôt absents dans ces manuels de savoir-vivre. Cependant, il faut admettre que l'Occident constitue de longue date un modèle en matière de protocole et de savoir-vivre. Cela peut expliquer l'accord de ces manuels sur le référent européen, indépendamment de la posture de leurs auteurs vis-à-vis du

¹⁵⁷ « Bugün milyonlarca halkın giydikleri bu serpuşu bizim kabul etmememiz henüz medeniyeti idrak edemediğimizden ileri gelmiştir. Dinen ve şer'an her türlü kisveyi giymeğe salahiyettar olduğumuz halde şapkayı kabul etmemekliğimiz bir eser-i cehildir. Halbuki din-i muhammedi temeddün ve tefeyyüz hakkında birçok ayat-ı kerime ve ehadis-i şerife ile müslimleri haberdar etmiş[tir]. » *Ibid.*, p. 3.

régime. Mais la prédilection pour l'Occident présente cependant quelques réserves : si l'Europe est le modèle au sujet des manières, des aspects vestimentaires, du protocole, même de la nourriture que consomme le citoyen nouveau, ce dernier est invité à garder une posture un tant soit peu traditionnelle en ce qui touche aux questions morales. Cela concerne particulièrement les femmes, dans la même ligne de la pensée kémaliste.

APPRENDRE L'IDENTITÉ EN COURS DE LITTÉRATURE

Le travail sur les manuels scolaires de littérature de la période nous a fait comprendre à quel point ces textes peuvent contribuer, eux aussi, à la construction et à la transmission de la nouvelle identité. Les autorités sont pleinement conscientes de ce pouvoir : œuvres didactiques par définition, ces manuels apparaissent, tout comme l'éducation, comme un moyen efficace d'inculquer les principes du citoyen nouveau à un public par excellence influençable. Leur intérêt repose pour nous sur leur rôle comme représentants et véhicules de l'idéologie officielle. Déjà, qu'ils paraissent par initiative publique ou privée, ils doivent passer le filtre du ministère de l'Éducation. Par ailleurs, ils contiennent souvent des espaces qui permettent de canaliser des messages relatifs à l'identité, tels que l'introduction, des chapitres relatifs à l'histoire ou aux littératures étrangères. Et même lorsqu'ils s'en tiennent à des contenus exclusivement littéraires, le fait de choisir un auteur ou d'en ignorer un autre, de proposer telle œuvre ou de déconseiller telle autre, participe énormément à la construction du citoyen nouveau, en lien avec la valeur politique de ces contenus.

Le travail sur les manuels scolaires mériterait d'être approfondi et d'être aussi détaillé que l'on le souhaite, il pourrait donner lieu à toute une thèse. Par ailleurs, pour être exhaustive, cette analyse devrait considérer les manuels d'autres matières, notamment d'histoire et de géographie. Se demander, par exemple, quelle version du passé récent est transmise aux générations éduquées dans la suprématie des Turcs, ou comment les vénérés professeurs républicains racontent l'évolution des frontières ou les particularités des pays qui les entourent. Conscients de ce manque, conscients aussi de la portée limitée de ce sujet par rapport à nos propos principaux, nous ne voudrions pourtant pas omettre d'aborder les manuels de littérature, leur contribution à la transformation sociale de la République, leur capacité à véhiculer des contenus politiques en parallèle à l'exposé de leur matière. En définitive, ils constituent, tout

comme la presse ou les manuels de savoir-vivre, des canaux de transmission formidables au service du régime.

Le premier document qui nous intéresse n'est pas vraiment un manuel mais le *Lise Edebiyat Programı Kılavuzu* [Programme de littérature pour les lycées] de l'année scolaire 1935-1936, le premier de ce genre édité sous la République dont nous ayons connaissance.¹⁵⁸ Publié en 1935 sur une vingtaine de pages, le guide est élaboré par deux commissions présidées par Falih Rifkî et Hasan Ali (Yücel). Le premier, nous l'avons évoqué plus haut pour son rôle dans le journal *Hakimiyet-i Milliye* et sa proximité de Mustafa Kemal. Quant au second, il milite dans le parti unique où il s'engage notamment pour l'éducation et la langue : il participe en 1932 à la Société d'études de la langue turque et devient ministre de l'Éducation après la mort du leader. Le document est certes publié par une instance officielle, en plus dans la maison d'édition de l'État, mais la seule implication de ces célèbres kémalistes fait prévoir l'adhésion de l'ouvrage au régime.

Le guide démarre par une introduction où les auteurs abordent le contexte éducatif du moment et formulent des recommandations à cet égard —en général les introductions de ces œuvres renferment des pistes précieuses sur les idées politiques qui déterminent l'ensemble du manuel. En ce sens, ils attirent l'attention du ministère sur le besoin d'élaborer un manuel de littérature « permettant à la nouvelle littérature de se développer mieux et plus intégralement dans le cadre culturel de la littérature occidentale », ¹⁵⁹ ainsi qu'un manuel d'histoire de la littérature « qui porte sur l'histoire de la culture turque et explique l'histoire de la culture occidentale ». ¹⁶⁰ Par cela, ils expriment la volonté d'associer la culture turque à la tradition européenne dans la ligne des politiques kémalistes, et suggèrent à quel point rien que la configuration des manuels de littérature devient un vecteur d'identité. L'assimilation de l'Occident est renforcée, entre autres, par l'abandon progressif des genres classiques ottomans en faveur des genres d'inspiration européenne et de la métrique syllabique, propre aux

¹⁵⁸ İhsan Sungu (éd.), *Lise Edebiyat Programı Kılavuzu: 1935-1936 Öğretim Yılı İçin* [Programme de littérature pour les lycées: année académique 1935-1936], İstanbul, Devlet Basımevi, 1935, 19 p.

¹⁵⁹ « Yeni edebiyatımızın garp edebiyatı kültür çerçevesi içinde daha tam ve iyi gelişmesine yarıyacak olan bir Edebiyat kitabı hazırlamak lâzımdır. » *Ibid.*, p. 4.

¹⁶⁰ « Türk kültür tarihini anlatacak ve garp kültür tarihini tanıtacak olan bir Edebiyat Tarihi kitabı [...] hazırlamak lâzımdır. » *Ibid.*

langues comme l'anglais ou le français, ainsi qu'au turc épuré.¹⁶¹ Qui plus est, de nombreux manuels de littérature explicitement turque de la période comprennent des chapitres sur les littératures occidentales. D'une certaine manière, cela renforce inconsciemment le lien d'appartenance à la sphère culturelle étrangère chez l'élève qui étudie cette littérature.

Curieusement, l'introduction se fait écho de la brèche culturelle que provoquent les réformes sur la langue et l'éducation, qui empêcheront bientôt les nouvelles générations d'accéder à des textes datant d'une vingtaine d'années : « Depuis que l'arabe et le persan ne sont plus enseignés dans nos nouvelles écoles, il n'est plus possible d'expliquer aux élèves les œuvres contenant des éléments dans ces langues. Mais au moment d'écrire l'histoire de notre littérature, nous sommes obligés d'expliquer aux enfants turcs les phases qu'elle a traversées ».¹⁶² Pour ce qui est des textes postérieurs aux Tanzimat —*Edebiyat-ı Cedide*, *Fecr-i Ati* et la littérature nationale—,¹⁶³ le manuel conseille de n'enseigner que les tournures arabes et persanes qui restent dans la langue actuelle. Alors que le guide fait part de la barrière linguistique, sa recommandation ne fait pourtant que l'approfondir davantage. Quant aux textes de la période classique ottomane, le manuel propose de les expliquer « comme l'œuvre de

¹⁶¹ À l'origine, la langue turque ne fait pas de distinctions par rapport à la longueur des voyelles. Cependant l'influence du Coran, du modèle littéraire persan et les nombreux emprunts à l'arabe et au persan, qui ont des voyelles longues et courtes, ont pour conséquence que la poésie classique ottomane adopte le système métrique quantitatif, l'*aruz*, similaire à celui de la poésie gréco-latine. L'irruption de la littérature européenne dans l'Empire à l'époque des Tanzimat suscite les premiers exemples, en langue turque-ottomane, de formes poétiques en vogue en Europe comme le sonnet ou le vers libre, en métrique syllabique. Des partisans de l'un et de l'autre font de la métrique un sujet de discussion littéraire qui se prolonge pendant des années, même les courants de poésie des premières années de la République se prononcent sur le sujet. Cependant, l'emploi de la métrique classique tombe en désuétude graduellement jusqu'à ce que la réforme de la langue, notamment l'épuration des emprunts arabo-persans, la condamnent à la disparition.

¹⁶² « Okullarımızdan Arap ve Fars dil dersleri kaldırıldığından beri talebeye Arap ve Fars şekilleri ile yazılmış eserleri anlatmak imkânsız bir hale gelmiştir. Halbuki biz, edebiyat tarihimizi yazarken onun geçirmiş olduğu devreleri Türk çocuklarına öğretmek zorundayız. » İhsan Sungu (éd.), *Lise Edebiyat Programı Kılavuzu*, op. cit., p. 4.

¹⁶³ Une nouvelle littérature d'inspiration européenne se développe dans l'Empire dès le milieu du XIXe siècle. Elle donne lieu à plusieurs courants dont *L'Edebiyat-ı Cedide*, la *Fecr-i Ati* et le courant nationaliste. La première a déjà fait l'objet d'un point ci-dessus (voir la note de bas de page 147). Quant à la *Fecr-i Ati* ou *L'Aube du demain*, il s'agit d'un cercle d'écrivains établi en 1909, insufflé par la liberté qu'amène la Ite Meşrutiyet. Le courant reste plutôt improductif : il ne publie, en plus de trois ans, qu'un recueil d'œuvres diverses sous le titre *Bibliothèque de la Fecr-i Ati*. Quant au courant nationaliste, il se doit au contexte des années 1910. L'apparition du mouvement politique nationaliste provoque ensuite l'apparition d'un courant littéraire parallèle caractérisé par l'exaltation de la turcité et la défense de la nation. Nous approfondirons ces sujets dans la deuxième partie de ce travail.

n'importe quel auteur de la littérature française » : à l'aide de la traduction.¹⁶⁴ Par cette recommandation, il associe implicitement la littérature ancienne à une tradition étrangère et renforce la rupture avec le passé —alors que la tendance est de présenter la culture française comme une partie de la littérature turque, en tout cas comme une littérature sœur.

Quant au corps du guide, il prescrit sept manuels dont il précise les contenus à dispenser et à proscrire, ainsi que la manière d'aborder certains sujets.¹⁶⁵ Comme il fallait s'y attendre, ces manuels se distinguent par un fort caractère nationaliste et par leur affinité aux politiques kémalistes. Par exemple, l'une de ces œuvres, la série *Güzel Yazılar* [Les Beaux Écrits] (1929-1933) de Süleyman Şevket (Tanlı), omet systématiquement le nom de Refik Halit (Karay) et du poète Rıza Tevfik (Bölükbaşı) à chaque fois que l'un de leurs textes est cité : rien d'étonnant vu qu'ils ont été tous deux déclarés, en 1924, ennemis de la patrie, accusés par le régime d'avoir œuvré contre les Forces nationales pendant la guerre. Ce n'est pas en vain que ces manuels exhibent tous sur la page du titre la mention « approuvé par la Commission des droits d'auteur et de la traduction [Telif ve Tercüme Encümeni] » du ministère de l'Éducation.

En général, les manuels de littérature de la période se divisent en trois catégories selon leurs contenus : les manuels d'histoire de la littérature, les manuels de technique littéraire et les anthologies de textes. Le deuxième type, par exemple, permet parfois d'illustrer les efforts de certains auteurs nationalistes pour mettre en valeur les genres populaires et la tradition littéraire turcique, cela en lien avec la culture préislamique tellement célébrée à l'époque. Cependant, ce sont particulièrement les premiers manuels qui nous intéressent pour leur propension à canaliser des thèmes politiques.

¹⁶⁴ « Fransız edebiyatının herhangi şahsiyetinin bir eseri gibi anlatılacaktır. » İhsan Sungu (éd.), *Lise Edebiyat Programı Kılavuzu*, op. cit., p. 4.

¹⁶⁵ Pour les manuels que le guide prescrit : *Edebiyat* [Littérature] d'Ali Canib (1931) et le quatrième volume de *Güzel Yazılar* [Les Beaux Écrits] de Süleyman Şevket (Tanlı) (1932) pour la première année, le premier volume de *Edebiyat Tarihi Dersleri* [Leçons d'histoire de la littérature] d'Agâh Sırrı (1931) et *Tanzimat'a Kadar Muhtasar Türk Edebiyatı Tarihi ve Nümuneleri* [Brève histoire illustrée de la littérature turque jusqu'aux Tanzimat] de Sadettin Nüzhet Ergun (1931) pour la deuxième, et *Edebî Yeniliğimiz* [Notre renouveau littéraire] d'İsmail Habib Sevük (1931-1932), *Metinlerle Muasır Türk Edebiyatı Tarihi* [Histoire de la littérature contemporaine à travers des textes] de Mustafa Nihat Özön (1930) et *Türk Edebiyatı Antolojisi* [Anthologie de la littérature turque] encore d'Ali Canib (1931) pour la dernière année de lycée. Le programme de 1938 propose ces mêmes titres et ajoute le deuxième et troisième volume de *Edebiyat Tarihi Dersleri* (Agâh Sırrı, 1934 et 1938) portant sur la littérature des Tanzimat et l'*Edebiyat-ı Cedide* respectivement comme manuels auxiliaires pour la troisième année. (Server Rifat İskit, *Türkiye'de Neşriyat Hareketleri Tarihine Bir Bakış* [Un regard sur l'histoire des mouvements éditoriaux en Turquie], İstanbul, Devlet basımevi, 1939, p. 458-475.)

Parmi ces ouvrages, nous privilégions ceux de la troisième année de lycée, ceux qui couvrent la période historique la plus récente en raison de la répartition de contenus au long du cycle, généralement depuis les Tanzimat. Enfin, nous portons une attention particulière sur les manuels publiés à partir des années 1930, ceux susceptibles d'inclure les romanciers de notre corpus qui n'interviennent sur la scène littéraire qu'à la fin de la décennie 1920, tels que Yaşar Nabi (Nayır) ou Reşat Enis (Aygen).

La tradition de manuels de la période ottomane, la proclamation précoce de lois comme celles en matière d'éducation et le service qu'ils promettent au régime expliquent que la République connaisse très tôt la publication de manuels scolaires, en l'occurrence de littérature. Déjà en 1924 apparaît à Istanbul *Türk Teceddüt Edebiyatı Tarihi* [Histoire du renouveau de la littérature turque], le premier grand manuel de la période.¹⁶⁶ Il nous semble remarquable, dans l'optique de notre étude, car il accorde une place formidable à la littérature française, à ses courants, à ses auteurs prééminents, tout en étant un manuel de littérature turque. En ce sens, l'ouvrage s'approprie la tradition française et la présente en plus comme indispensable à la naissance de la littérature turque. Le manuel renforcerait ainsi le sentiment d'appartenance à l'Occident que le régime souhaite tant susciter, et pour nombre d'aspects, l'identification à l'Europe. Quant à son auteur, İsmail Habib, il est connu pour son implication dans l'enseignement et la promotion de la littérature. Cependant, il écrit aussi dans des organes de presse comme *Hakimiyet-i Milliye* et *Cumhuriyet*, et a également un rôle politique en tant que député du CHP, entre 1943 et 1946.¹⁶⁷

Mais c'est *Edebî Yeniliğimiz* [Notre renouveau littéraire], son œuvre postérieure, que les programmes des années 1935 et 1938 prescriront pour le cours de langue et littérature de la troisième année de lycée. C'est à la demande du ministère de l'Éducation que l'auteur reprend les contenus de son premier manuel, les complète et

¹⁶⁶ İsmail Habib Sevük, *Türk Teceddüt Edebiyatı Tarihi* [Histoire du renouveau de la littérature turque], 1^{re} éd., Istanbul, Matbaa-i Amire, 1924, 702 p.

¹⁶⁷ Il n'est pas inutile de préciser qu'il est député du parti unique. Bien que le régime persiste, les élus ont la possibilité de présenter une candidature indépendante. Cela nous amène à considérer que l'engagement politique aux côtés du CHP constitue un choix qui découle de l'adhésion aux valeurs de la formation.

en publie le résultat à Istanbul en deux volumes en 1931 et 1932 respectivement,¹⁶⁸ et dans une version simplifiée en un seul tome en 1935.¹⁶⁹

Dans l'introduction du premier volume, l'auteur déploie une série d'idées qui illustrent clairement sa vision de la littérature, de la culture et notamment de la politique. Il revendique, par exemple, l'amour de la science, celui que le régime défend encore lors des célébrations du dixième anniversaire de la République, qui suivent la publication du manuel. Par ailleurs, comme le suggère l'intitulé de son œuvre, il insiste sur la rupture avec le passé et sur le renouveau culturel. Il attribue cette prouesse à Mustafa Kemal, qu'il encense dans son ouvrage, à qui il se réfère au nom de *gazi*, le héros vétéran, en signe d'admiration et de respect :

L'ancienne civilisation reposait sur le torse du passé comme une statue creuse mais fantasmagorique. Depuis un siècle, l'esprit de rénovation lui arrachait de petits morceaux à chaque coup comme un héros qui lutte contre un géant. Pourtant elle restait debout malgré les nombreuses fissures qui couvraient sa figure. C'était le destin de la massue du Gazi de la démolir définitivement. Devant notre révolution, cette civilisation-là et le passé qui la soutenait s'écroulèrent parmi la poussière et le bruit comme les bâtiments délabrés qui s'effondrent d'un coup soudain.¹⁷⁰

Par ailleurs, İsmail Habib soutient fermement le rapprochement avec l'Occident, pour lequel il laisse entrevoir son admiration. Il envie en effet la haute considération que l'Europe porte à la littérature. Il évoque Edison pour qui la littérature serait une source de plaisir contre la fatigue du travail,¹⁷¹ et cite une anecdote selon laquelle les Anglais choisiraient de sacrifier toute leur flotte plutôt que de sacrifier Shakespeare. Et

¹⁶⁸ Le lieu de publication de l'œuvre varie d'un catalogue à l'autre, un problème que nous avons rencontré sur plusieurs documents lorsque l'institution qui commande sa publication et l'imprimerie qui l'exécute se trouvent dans des villes différentes, en l'occurrence le ministère de l'Éducation à Ankara et l'imprimerie de l'État à Istanbul.

¹⁶⁹ Elif Bakî, *Ulusun İnşası ve Resmî Edebiyat Kanonu* [La construction nationale et le canon littéraire officiel], 1^{re} éd., Istanbul, Libra Kitap, 2010, p. 21-23.

¹⁷⁰ « Eski medeniyet mazinin sinesi üstünde kof, fakat heyulâî bir heykel gibi duruyordu. Devle çarpışan kahraman gibi, yüz senedir, teceddüt her hamlede ondan bir şey kopardı. Lâkin her tarafındaki müteaddit rahnelere rağmen heykelî dev ayaktadır. Onu kat'î olarak devirmek Gazi'nin gürzüne mukkadermiş. İnkılâbımız karşısında o medeniyet de, onun mesnedi olan mazi de, anî bir sadmeyle çöken köhne binalar gibi, tozlar ve terrakalar içinde yıkıldı. » İsmail Habib Sevük, *Edebî Yeniliğimiz (c. 1)* [Notre renouveau littéraire, vol. 1], Istanbul, Devlet Matbaası, 1931, vol. 1/2, p. 3.

¹⁷¹ « Edison répondit : "quand je suis fatigué je lis les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, et le plaisir que j'en ressens fait disparaître toute ma fatigue." » [« Edison cevap vermiş: "—yorulunca ingiliz edebiyatının büyük muhalledatını okurum, duyduğum zevk ile bütün yorgunluklarım gider." »] *Ibid.*, p. 2.

inversement, il regrette le mépris de la littérature chez les Turcs, mépris qu'il attribue tout de même à l'ancienne identité ottomane : « Pourquoi cette idée frivole chez nous vis-à-vis de la poésie alors qu'en Occident on regarde la littérature d'une estime formidable? C'est la mentalité orientale ».¹⁷² Par cette remarque, il défend implicitement la rupture avec le passé et le besoin d'épouser la civilisation européenne.

S'il encourage l'amour de la littérature, c'est aussi pour sa répercussion sociale, voire politique. Il évoque à nouveau l'exemple de l'Occident :

En France, comme dans toutes les nations civilisées, il peut y avoir des docteurs maladroits, des avocats médiocres, des architectes qui font des bâtiments minables [...] et ils sont quand même tous français. Mais si l'un d'entre eux ne s'y connaît pas en littérature française, personne en France ne le considérerait comme français.¹⁷³

En d'autres termes, la littérature revêt pour lui un certain esprit national et constitue, de ce fait, un élément fédérateur des membres de la communauté, plus précisément un véhicule du sentiment national. À ce stade, il faut souligner que le manuel est publié après que d'importants foyers d'opposition aient éclaté en Turquie, à l'époque où le gouvernement durcit ses politiques de cohésion sociale. Cela pourrait expliquer l'insistance de l'auteur sur la dimension politique de la littérature et sur le besoin d'encourager l'amour de cet art à ce moment précis plus que jamais. C'est sans doute dans cette optique, face au risque de désagrégation, que le gouvernement lui commande cette œuvre qui, comme nous le verrons plus loin, synthétise l'histoire de la littérature turque dans une perspective toute nationaliste.

En ce qui concerne le corps du manuel, il attire l'attention pour ses efforts pour identifier les traces de la culture turque tout au long de l'histoire. Il s'applique d'abord à illustrer l'existence d'une civilisation turque originale qui aurait démarré avec Yunus Emre, auteur turcophone du XIII^e siècle, et se serait développée au cours des siècles en parallèle à la culture officielle ottomane. Il met ensuite en relief la dimension populaire de la gestion politique et de la production littéraire d'Ahmet Vefik Pacha et de Süleyman

¹⁷² « Garpte edebiyata bu engin kıymetle bakarlarken bizde şiire karşı o hiffetli telâkki nedendir? Bu, şark zihniyetinden geliyor. » *Ibid.*

¹⁷³ « Mesele sadece bir edebiyat telakkisi işi değil, edebiyat telakkisi bütün milliyet ve bütün bir medeniyet davasıdır. [...] Bütün medenî milletlerde olduğu gibi Fransa'da da beceriksiz doktorlar, aksak avukatlar, çürük binalar yapan mimarlar olabilir [...] gene birer Fransızdırlar. Fakat onlardan herhangi bir Fransız edebiyatından büsbütün gafil ve bihaber kalsın, öyle bir kimseye bütün Fransa Fransız demez. » *Ibid.*, p. 3-4.

Pacha, officiers ottomans du milieu du XIXe siècle, qu'İsmail Habib surnomme « Les deux pachas turquistes [*türkçü*] » —paradoxalement la conscience nationale turque ne s'est pas encore réveillée à leur époque. Ces parties introduisent un chapitre qui porte sur les débuts du mouvement turquiste, le turquisme dans la littérature de Divan et les études turques en Occident. Par ces contenus, l'auteur semble vouloir présenter une tradition littéraire bien solide et aux origines lointaines, conformément aux buts fondamentaux du nationalisme.

Ce courant qu'il appelle turquiste fait ensuite l'objet d'un grand chapitre où les propos littéraires, historiques et politiques se mélangent de manière confuse. Deux éléments y ont particulièrement attiré notre attention. Premièrement, il aborde Şemsettin Sami, intellectuel des Tanzimat qui certes contribue largement à la culture turque-ottomane, mais reste un leader du mouvement nationaliste albanais. Par ailleurs, lorsqu'il aborde Reşat Nuri, ce n'est pas *Çalılık* [Petit passereau] ou d'autres romans célèbres mais *Mehmetçik* qu'il met comme exemple de sa littérature.¹⁷⁴ Il s'agit d'une œuvre qui n'a été jamais publiée et dont seuls quelques fragments apparaissent en feuilleton. İsmail Habib avoue quand même avoir introduit ce passage pour faire connaître la vie et les vertus des Mehmetçik, un soldat « au visage transparent, obéissant, éloigné de l'ostentation et de l'arrogance, qui accomplit les gestes les plus héroïques comme la chose la plus naturelle ; tolérant, dévoué, sobre, en résumé, le symbole de toutes les vertus du soldat turc ». ¹⁷⁵

Le manuel pourrait certainement faire l'objet d'une analyse beaucoup plus vaste. En tout cas ces éléments donnent une idée suffisamment claire du caractère nationaliste de l'œuvre. Qui plus est, ils montrent les stratégies de l'auteur pour faire passer son message politique ainsi que la capacité du genre à canaliser ce message en parallèle aux contenus propres à la matière. Au vu du résultat, il n'est pas étonnant qu'il ait reçu l'approbation des autorités publiques.

La recherche des traces d'une culture millénaire et pure et l'ambition de légitimer la tradition sous prétexte de son ancienneté régissent en réalité les propos

¹⁷⁴ Littéralement « petit Mehmet », *mehmetçik* est un terme affectueux pour désigner le simple soldat, le troufion de l'armée ottomane ou turque.

¹⁷⁵ « Mehmetçik dediğimiz zaman herkesin ve hepimizin gözünün önüne gelen temiz yürekli; âmirine itaat eder; gösterişten ve tafrafuruşluktan uzak; en büyük kahramanlıkları en tabii bir iş gibi yapan; çok tahammüllü, çok cefakeş, çok kanaatkâr, hulâsa Türk neferinin bütün meziyetlerine sembol olan bir tiptir. » İsmail Habib Sevük, *Edebî Yeniliğimiz* (c. 2) [Notre renouveau littéraire, vol. 2], *op. cit.*, p. 486.

d'une grande partie des manuels scolaires de la période. *Türk Edebiyatı Tarihi* [Histoire de la littérature turque] de Fuat Köprülü en est un autre exemple.¹⁷⁶ Nous avons déjà évoqué cet auteur au sujet de sa participation aux recherches ethnographiques et linguistiques de la République. Écrivain, intellectuel, il est avec Ziya Gökalp l'un des idéologues du nationalisme turc des années 1910, chercheur aussi dans le domaine de la littérature, professeur d'histoire de la littérature turque à l'université d'Istanbul dans les années 1910, puis doyen de la faculté de Littérature en 1923. Son profil annonce une œuvre imbibée d'un fort caractère nationaliste. En fait, il est parmi les premiers à réécrire l'histoire de la littérature turque dans les nouveaux paramètres républicains.

Le manuel de Köprülü, conçu pour la deuxième et troisième année de lycée, apparaît en 1926 dans l'imprimerie nationale et se compose de deux grands chapitres. Le premier, sur la littérature préalable à l'adoption de l'islam, comprend les civilisations turques, les parlers turcs, les épopées turques et les premiers poètes de la littérature turque. Ces contenus lui permettent d'établir un pont entre la Turquie présente, qui revendique sa turcité, et le passé lointain, qui légitime la valeur de cette turcité. Quant au second chapitre, « La littérature turque après l'adoption de l'islam », il aborde entre autres la contribution des Turcs à la civilisation musulmane dans les frontières de l'Empire et ailleurs, ainsi que l'apparition d'une certaine littérature islamo-turque. Ce dernier point permet à Köprülü de mettre en valeur la richesse et l'originalité que les Turcs auraient apportées à la culture musulmane dans la ligne de la turquisation de la religion du régime. En conclusion, il suggère que la République ne s'appuie pas sur une culture inventée, bien au contraire, le pays ne ferait que reprendre une riche tradition qui a même conditionné le développement du puissant islam. Ces propos réapparaissent dans *Millî Edebiyat Cereyanının İlk Mübeşşirleri ve Divan-ı Türk-i Basit* [Les précurseurs du courant de la littérature nationale et Divan du turc simple] (1928).¹⁷⁷ Pour ce manuel, Köprülü récupère des poèmes écrits au XVI^e siècle dans une langue turque quasiment pure qui lui permettent de confirmer, à l'époque de la réforme, l'ancienneté, la

¹⁷⁶ Mehmet Fuat Köprülü, *Türk Edebiyatı Tarihi* [Histoire de la littérature turque], Istanbul, Milli Matbaa, 1926, 386 p.

¹⁷⁷ Mehmet Fuat Köprülü, *Millî Edebiyat Cereyanının İlk Mübeşşirleri ve Divan-ı Türk-i Basit* [Les précurseurs du courant de la littérature nationale et Divan en turc simple], Istanbul, Devlet Matbaası, 1928, 84 p. Le terme *Divan-ı Türk-i Basit* [Divan en turc simple] désigne, en littérature, l'ensemble de poèmes classiques écrits dans une langue turque pure et compréhensible en opposition au langage orné, opaque, notamment rempli d'emprunts arabes et persans propre à la littérature de Divan ordinaire.

légitimité, voire l'utilité de la langue turque épurée. Ces travaux inspirent dès lors d'autres manuels comme celui de Sadettin Nüzhet (Ergun), qui reproduit presque point par point le schéma du premier manuel de Köprülü. *Tanzimat'a Kadar Muhtasar Türk Edebiyatı Tarihi ve Nümuneleri* [Brève histoire illustrée de la littérature turque jusqu'aux Tanzimat] (1931) se compose ainsi d'une première partie sur la littérature turque préislamique —les anciennes civilisations turque et turcique, la musique, la morale, la mythologie, les patois, les alphabets, les inscriptions— et d'une seconde partie sur la littérature après l'adoption de l'islam.¹⁷⁸ Dans cette dernière, l'auteur s'efforce de retrouver les traces d'une culture turque pure et puissante, siècle par siècle. Des classiques turciques comme *Kutadgubilig*, *Dede Korkut* et des œuvres du Khorasan du XIVe siècle, Battal Gazi et même le persanophone Rumi pour l'Anatolie du XIIIe siècle ne sont qu'un exemple de ses propos nationalistes.

En 1931 paraît *Türk Edebiyatı Antolojisi* [Anthologie de la littérature turque] d'Ali Canib (Yöntem),¹⁷⁹ que les programmes officiels des années 1935-1936 et 1938-1939 prescrivent pour la troisième année de lycée. L'auteur a déjà publié en 1926 un premier manuel, *Edebiyat* [Littérature], sur les genres littéraires, qui se distingue par son ambition de construire une nouvelle littérature nationale.¹⁸⁰ En vue de celle-ci, Ali Canib récupère des formes de la poésie populaire comme le *mâni*, le *koşma*, le *varsâğı*, le *destan* ou le *türkü*. Il se sert aussi de concepts de la littérature française comme en témoigne l'abondante terminologie dans cette langue parmi les caractères arabes : « intrigue », « acte », « scène », « nœud de l'action » ou « dénouement ». Cet ouvrage est translittéré en 1933 et prescrit par le programme de 1935 pour les cours de la première année de lycée.

Quant à son anthologie de 1931, il s'agit d'un répertoire d'extraits de la production de nombreux auteurs postérieurs aux Tanzimat. D'un point de vue politique, il est intéressant de noter qu'il n'a inclus aucun texte de Refik Halit, qui apparaît pourtant dans d'autres manuels, ni de Rıza Tevfik, les auteurs déclarés ennemis de la patrie et condamnés à l'exil. Le manuel ne compte donc que des auteurs neutres ou défenseurs

¹⁷⁸ Sadettin Nüzhet Ergun, *Tanzimat'a Kadar Muhtasar Türk Edebiyatı Tarihi ve Nümuneleri* [Brève histoire illustrée de la littérature turque jusqu'aux Tanzimat], Istanbul, Sühulet Kütüphanesi, 1931, 672 p.

¹⁷⁹ Ali Canib Yöntem, *Türk Edebiyatı Antolojisi* [Anthologie de la littérature turque], 1^{re} éd., Istanbul, Devlet Matbaası, 1931, 659 p.

¹⁸⁰ Ali Canib Yöntem, *Edebiyat* [Littérature], Istanbul, Devlet Matbaası, 1926, 492 p.

du régime. Les critères de ce tri affectent la sélection des textes aussi. Or, ce n'est pas tant l'analyse des textes que les propos exprimés dans l'introduction qui attirent notre attention, notamment au sujet de la réforme de la langue, qui est en cours au moment de la publication de l'œuvre. D'emblée l'auteur annonce son but de montrer aux étudiants « la culmination de la belle et pure langue turque ».¹⁸¹ La deuxième édition, de 1934, dont le corps reste le même par rapport à la première publication, ajoute pourtant trois éléments clés dans son introduction. En premier lieu, un discours de Mustafa Kemal qui n'intéresse pas pour son contenu mais pour le turc extrêmement épuré que le leader utilise. Le deuxième ajout consiste, par conséquent, en un glossaire avec une douzaine de termes employés dans le discours et difficiles à comprendre — tellement ils sont neufs. Plusieurs comme *acun* (monde), *berkitmek* ou *perkitmek* (renforcer) ou *güzey* (ombre), quoique renseignés dans le dictionnaire de l'Association de la langue turque, ne sont plus en usage actuellement —et il est probable qu'ils ne l'aient jamais été de façon large. Toutefois, ils donnent une idée des termes imposés à la place des emprunts arabes et persans et du modèle d'expression à adopter. Enfin, en guise de conclusion aux pages qui précèdent, l'auteur introduit un texte concis intitulé « Le plus haut exemple de turc pur », qui mérite bien d'être cité en entier :

Cette anthologie, établie conformément au programme de la dernière année des lycées, a été conçue dans le but de montrer comment notre littérature s'approche de plus en plus de la langue pure. Dans les derniers quinze ou vingt ans, la langue nationale a vu grandir son importance dans le domaine de l'écriture ; cependant personne n'avait jamais réussi à produire un véritable exemple de turc pur. Notre éminent Atatürk, qui a orienté la nation dans les affaires publiques, a de même emprunté le bon chemin vis-à-vis de la langue : le discours ci-dessus représente un grand exemple pour notre future langue littéraire ; demain une littérature inédite naîtra de cet exemple. La seconde édition de cette anthologie a coïncidé avec la révolution de la langue, ce qui rend fort ravi son auteur. Une fois que les enfants de la République auront lu ce manuel en entier, ils comprendront les efforts menés jusqu'à ce jour, à quel point notre éminent Atatürk a fait des sacrifices pour une bonne cause. Le futur du monde appartient aux Turcs et à leur langue.¹⁸²

¹⁸¹ « [Kitap] bilhassa sade ve güzel türkçenin son tekâmülünü göstermek gayesi tekip edilmiştir. » A.C. Yöntem, *Türk Edebiyatı Antolojisi* [Anthologie de la littérature turque], *op. cit.*, p. 3.

¹⁸² « Öz Türkçenin en Yüksek Örneği,

Ali Canib est député du parti unique entre 1931 et 1943 et membre de la Société turque de l'histoire. Mais plus important encore, il participe à l'Association de la langue turque à l'époque de la réforme dont l'institution s'occupe. Ce manuel constitue donc un produit de son soutien à l'épuration du turc et représente une contribution extraordinaire à son assimilation, à la diffusion de l'idée que la langue turque est riche et surtout autonome. La revendication du manuel se complète par l'éloge de Mustafa Kemal et en général par le nationalisme qui s'exprime notamment par les propos du discours final. Le fait que le manuel soit officiellement prescrit montre l'importance que le régime accorde à ce moment à la réforme de la langue, en rapport sans doute aussi aux politiques d'endoctrinement en cours.

En conclusion, les autorités prescrivent dans les années 1930 un total de huit manuels —sept en 1935 et le huitième en 1938— pour les cours de littérature des lycées. Parmi l'ensemble de manuels publiés dans la période, ceux-ci revêtent pour nous un intérêt particulier : approuvés par les autorités au moment du durcissement des politiques d'endoctrinement, ces textes deviennent des représentants des valeurs dont le régime confectionne son citoyen nouveau, en matière non seulement littéraire ou culturelle, mais politique également. En conséquence, ils se distinguent par leur éloge de la nation turque et leurs efforts pour légitimer le renouveau culturel à l'aide de l'autorité que leur confère leur caractère académique. En dehors de ces titres, il faudrait également peut-être mentionner *Edebiyat Dersleri* [Leçons de littérature] d'İsmail Hikmet (Ertaylan), *Yeni Türk Edebiyatı* [Nouvelle littérature turque] de Vasfi Mahir (Kocatürk) ou d'autres jusqu'à parvenir à une vingtaine d'ouvrages, dont la plupart contribue, comme les œuvres de Köprülü évoquées ci-dessus, à diffuser de façon directe ou indirecte les principes kémalistes, en tout cas nationalistes.¹⁸³ Cela donne une idée

Liselerin son sınıfları programına göre düzen verilen bu Antoloji, edebiyatımızın gitgide öz dile doğru nasıl aktığını göstermek için ortaya çıkarılmıştı. On beş yirmi yıldanberi ulus dili yazı acununda ün aldı; ancak kimse saf türkçenin bütün örneğini bugüne dek verememişti. Ulusuna kamu alanda, kamu durumunda yol gösteren Büyük Atatürkümüz, dilde de doğru yol açtı: Yukarıdaki söylevi, edebiyatımızın ileriki diline, yüksek bir örnektir. Yarın bu örnekten büsbütün yeni bir edebiyat doğacaktır. Antolojinin bu ikinci basımı şu dil devrimine rastladığı için yazgını kendisini çok mutlu görüyor. Cumhuriyet çocukları bu kitabı baştan sonuna kadar sırasıyla okuyunca bugüne kadar yukarıda anlattığımız çabaları ve Büyük Atatürkün bu çabaları bir uğurda nasıl düzelttiğini göreceklidir. Acunun ilerisi Türkün ve türkçenindir. » Ali Canib Yöntem, *Türk Edebiyatı Antolojisi* [Anthologie de la littérature turque], 2^e éd., İstanbul, Devlet Matbaası, 1934, p. 9.

¹⁸³ İsmail Hikmet Ertaylan, *Türk Edebiyat Tarihi* [Histoire de la littérature turque], Bakou, Azernesir, 1925, 2 vol. ; Vasfi Mahir Kocatürk, *Yeni Türk Edebiyatı* [Nouvelle littérature turque], İstanbul, Muallim Ahmet Halit, 1936, 147 p.

de la capacité extraordinaire des textes en général à porter des messages politiques au-delà de leurs contenus centraux, et nous aide en définitive à préparer le terrain pour aborder plus tard l'objet principal de notre étude, qui porte sur cette même capacité dans le domaine, cette fois-ci, du roman.

1.3. LES CÉLÉBRATIONS DU DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE

Le 29 octobre 1933 la Turquie fête son dixième anniversaire. Tous les coins du pays sont envahis de guirlandes, de drapeaux, d'affiches et de lampions. La presse publie des numéros spéciaux commémorant les succès des dix premières années du régime. La date est hautement symbolique : elle représente la consolidation du projet du nouveau pays et clôture en quelque sorte la période de recherche de la véritable identité nationale, qui a récemment abouti à la proclamation des Six Flèches. L'événement invite, par conséquent, à dresser le bilan de la dernière décennie qui s'est écoulée depuis la fondation de la République. Mais il apparaît surtout comme une occasion en or pour déployer l'artillerie lourde de la propagande en direction aussi bien des citoyens que de la communauté internationale.

En ce qui concerne cette dernière, la Turquie a poursuivi son projet de rétablissement diplomatique entamé dans les années 1920. L'accord de libre circulation conclu en 1930 avec la Grèce, mettant fin à sept ans d'échanges de population, est particulièrement symbolique.¹⁸⁴ C'est dans cet esprit de conciliation que Mustafa Kemal a récemment prononcé en avril 1931 la célèbre devise « paix dans le pays, paix dans le monde », qui caractérise la politique de bonnes relations internationales que le pays est résolu à mener. Cette volonté de cordialité sera exprimée dans d'autres occasions, comme lors du discours d'avril 1935 à la Maison de l'armée d'Ankara. À ce moment-là, le leader affirme que « l'idée fondamentale de la république de Turquie est de ne pas envoyer à la guerre, pas seulement les femmes, mais les hommes non plus ».¹⁸⁵ En

¹⁸⁴ La guerre d'Indépendance se conclut par la signature en 1922 du traité de Lausanne où les différentes parties du conflit dont la Grèce et la Turquie conviennent, entre autres, une série d'échanges de population obligatoires entre les deux pays. Ils se déroulent entre 1923 et 1930 et concernent environ un million de Grecs et un demi-million de Turcs. (B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 354. ; H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 338.)

¹⁸⁵ « Türkiye Cumhuriyeti'nin esas düşüncesi kadınları değil, erkekleri dahi savaş meydanına götürmemektir. » H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], op. cit., p. 255.

définitive, le pays manifeste une ambition pour balayer les éventuelles inimitiés, pour arrondir des angles et participer à la scène internationale dans l'oubli des conflits qui l'ont conduit à sa naissance. En ce sens, le bilan qu'il dresse de sa dernière décennie est tout naturellement positif et très prometteur, mettant en relief la puissance, la maturité et la personnalité que la République a acquises. Le régime souhaite ainsi démontrer que « l'homme malade de l'Europe » c'est de l'histoire ancienne, que la Turquie est un pays tout neuf, digne de la confiance, de l'acceptation et de l'accueil des puissances étrangères. À cette fin, il exploite largement l'attention internationale que l'anniversaire de la République ne manquera pas de susciter.

Mais avant tout, ce sont les citoyens de la Turquie qui sont la principale cible de la campagne de propagande qui sera mise en place à l'occasion de l'événement. La date tombe juste après que le gouvernement ait constaté un risque de désagrégation sociale et un important déficit dans l'assimilation des réformes menant à la nouvelle identité. Il profite donc des célébrations pour lutter contre ces menaces et prépare tout un programme d'activités conformes aux buts de la politique d'endoctrinement entamée depuis près d'un an.

Le régime souhaite que le dixième anniversaire de la République devienne un événement à grande échelle. Il ne lésine pas sur les moyens, qui vont de la proclamation de lois spécifiques jusqu'à l'attribution d'importants budgets à la cause, en passant par une mobilisation humaine sans précédent. La première mesure dans cette direction est l'approbation en juin 1933 d'une loi composée de douze articles fixant les premiers détails des célébrations et de leur organisation. La loi sur la célébration du dixième anniversaire de la proclamation de la République —c'est ainsi qu'elle s'appelle— prévoit avant tout la création d'une Haute Commission centrale et d'une série de comités et délégations dits auxiliaires au niveau local, chargés de l'organisation des différents aspects de l'événement.¹⁸⁶ Le texte établit une durée de trois jours pour les célébrations —du 29 au 31—, et détermine ensuite certains points visant à assurer la disponibilité et la solvabilité des citoyens avant même de concrétiser le programme des activités. Il oblige par exemple aussi bien les bureaux officiels que les bureaux, les établissements et les maisons commerciales privés à déclarer des congés pendant les jours de fête, et

¹⁸⁶ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Cumhuriyet İlanının Onuncu Yıl Dönümünü Kutlulama Kanunu No. 2305 [Loi sur les célébrations du dixième anniversaire de la proclamation de la République] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 26 juin 1933, n° 2437, p. 2785.

impose le versement des honoraires d'octobre et des salaires du mois de novembre en date du 28 octobre, la veille des célébrations. D'autres mesures de nature économique sont aussi annoncées sur le plan des communications et des transports : outre la réduction de 50% sur le tarif des télégraphes, les lettres et les cartes postales pendant les jours de fête, le gouvernement s'accorde le droit de réduire le tarif des transports pendant ces trois jours et ce jusqu'à dix jours avant et dix jours après. Il déclare la gratuité des déplacements routiers et maritimes pour les participants du défilé officiel du dixième anniversaire, dont des militaires, des policiers, des écoliers et des scouts. Par toutes ces mesures, le régime se propose, en conclusion, d'encourager l'implication des citoyens aux célébrations, la vente par exemple des médailles commémoratives prévues elles aussi par la loi, ainsi que toute sorte d'échange, qui contribuerait en plus à diffuser sa propagande.

Le décret qui statue la constitution de la Haute Commission, mise sous la direction de Recep Peker, secrétaire général du parti unique à l'époque, voit le jour le 6 juillet. Parmi ses tâches, créer et promouvoir les comités et délégations auxiliaires en province, et encourager le dialogue entre les équipes qui participent à l'organisation de l'événement. Les premiers sont annoncés le 13 juillet par *Milliyet*, organe du régime à Istanbul.¹⁸⁷ Le journal précise dix jours après la création d'une autre série de comités auxiliaires consacrés à six aires thématiques spécifiques : cérémonies, expositions et décoration, radio, presse, conférences et divulgation, et représentations.¹⁸⁸ Le premier s'occupe essentiellement de l'arrangement et de la logistique des événements et des cérémonies, il a la charge de faire en sorte que les participants prévus pour les trois jours, au moins un million et demi de personnes, profitent des activités dans les meilleures conditions. Le Comité d'expositions et de décoration se charge de préparer des affiches et des graphiques reflétant l'évolution de la dernière décennie de la Turquie, et de décorer les espaces intérieurs ou extérieurs où les événements ont lieu. Il veille également à ce que toutes les maisons soient ornées avec, au moins, un drapeau et une lanterne le soir. La mission du Comité de radio consiste à préparer un programme spécial pour les trois jours de fête, ainsi qu'à chercher des stations étrangères disposées à diffuser certains des contenus prévus. Pour ce qui est du Comité de presse, il publie à

¹⁸⁷ *Milliyet*, 13 juillet 1933, n° 2665, p. 1.

¹⁸⁸ *Milliyet*, 23 juillet 1933, n° 2675, p. 2.

peine un mois avant la grande date son *Cumhuriyetin On Yıllık Rehberi: 1923-1933* [Guide des dix années de la République], qui recense toutes les réformes et les améliorations que le pays aurait connues depuis sa fondation.¹⁸⁹ Le Comité de conférences et de divulgation s'occupe, quant à lui, de préparer les textes des allocutions prévues et d'autres textes à diffuser dans la presse et notamment à la radio. Il se donne aussi pour mission de publier des épopées dans une langue populaire compréhensible à réciter à voix haute dans des villages. Et enfin, le Comité de représentations, chargé de la sélection et de la mise en scène des pièces de théâtre à thématique nationale qui seront représentées partout, dans les villes et les villages. Ce comité recrute aussi des écrivains proches de la cause, à qui il commande de composer des pièces exprès pour l'occasion.¹⁹⁰ Les œuvres publiées et jouées dans le cadre des célébrations répondent à quatre thèmes : la guerre d'Indépendance, la critique de la période ottomane, l'identité turque et le mandat de Mustafa Kemal et ses réformes.¹⁹¹ Par ailleurs *Milliyet* publie aussi la liste des membres des comités, dont plusieurs romanciers de la période : Aka Gündüz dans le Comité de presse et Reşat Nuri et Yaşar Nabi dans celui de représentations — cela montre au passage l'implication des écrivains dans la politique, que nous approfondirons dans la partie suivante. L'article annonce finalement la création d'une marche pour l'occasion, commandée « aux artistes d'Ankara qui travaillent pour la révolution ».¹⁹²

Le journal *Akşam*, dans son édition du 14 octobre, décrit le *Cumhuriyetin On Yıllık Rehberi*, le guide de l'anniversaire, comme un document « véritablement précieux pour suivre aussi bien les conquêtes organiques qu'économiques de la période républicaine. Faute d'une telle œuvre, poursuit-il, nos connaissances sur les chemins parcourus et sur les résultats obtenus seraient sans doute restées confuses et incommensurables. Le guide nous procure de la sécurité vis-à-vis des années passées, et de l'espoir et du

¹⁸⁹ Kutlulama Yüksek Komisyonu, *Cumhuriyetin On Yıllık Rehberi: 1923-1933* [Guide des dix années de la République], s.l., Hakimiyeti Milliye Matbaası, 1933, 255 p.

¹⁹⁰ *Akşam*, 14 octobre 1933, n° 5393, p. 1 et 7., *Cumhuriyet*, 13 octobre 1933, n° 3390, p. 1 et 6., *Milliyet*, 13 octobre 1933, n° 2757, p. 1 et 6., *Vakit*, 13 octobre 1933, n° 5663, p. 1 et 9.

¹⁹¹ Selçuk Çıkla, « Cumhuriyetin Onuncu Yıl Dönümü Anısına Yapılan Edebî Yayınlar [Les publications littéraires à la mémoire du dixième anniversaire de la République] », *Journal of Turkish Studies*, 2006, vol. 1, n° 1, p. 45-67.

¹⁹² « İnkılâp için çalışan ve Ankara'da bulunan sanatkârlardan bugün için bir marş yapmaları istenmiştir. » *Milliyet*, art cit, p. 2.

courage pour les années à venir ».¹⁹³ Comme le propre ouvrage l'indique, son but est de témoigner de la rapide transformation subie par le pays ainsi que d'apporter du matériel à la presse qui couvrira les célébrations et aux citoyens qui souhaitent préparer des dessins, des poèmes ou des conférences pour l'occasion —des tribunes libres seront installées partout dans le pays invitant le peuple à s'exprimer. Le guide comprend d'abord une « chronologie de la lutte pour l'Indépendance et la Révolution turque » recensant les réformes et d'autres moments significatifs de la transformation du pays, y compris l'installation des statues de Mustafa Kemal et des mémoriaux de la République.¹⁹⁴ Quant à l'essentiel du document, il est composé par différents chapitres sur les domaines qui témoignent de cette évolution : affaires juridiques, affaires économiques, industrie, communications, etc., illustrés par quelques graphiques à la fin de l'ouvrage. Certaines pages, celles par exemple du chapitre sur les Maisons du peuple, se concluent par des devises tel que « Toujours vers le bien, la beauté, la justesse » ou « Qui aime la révolution la diffuse ».¹⁹⁵ Le guide sera distribué par le Comité de presse dans les jours précédant la grande date dans les journaux nationaux et étrangers. Il aura une version en français, orientée notamment vers ces derniers, diffusée à l'international à l'aide de l'agence de presse Anadolu.¹⁹⁶ Comme le programme des Maisons du peuple, il recense les idées du parti unique et montre de manière irrévocable l'image de soi-même que le régime souhaite transmettre aux citoyens et à la communauté internationale. Il constitue, par conséquent, un moyen extraordinaire d'endoctrinement, considérant surtout la diffusion que la Haute Commission de célébrations souhaite lui assurer.

Les semaines qui suivent ces annonces, le Journal officiel se fait l'écho d'une intense activité législative au sujet de l'anniversaire, avec la proclamation de nombreux nouveaux textes à mesure que le grand événement approche. Parmi les plus significatifs figure, par exemple, le décret du 4 septembre autorisant le lancement de cent-et-un

¹⁹³ « Rehber kitap, Cumhuriyet devrinin uzvî ve maddî futuhatını takip edebilmek için hakikaten kıymetli bir rehberdir. Eğer elimizde böyle bir kitap bulunmasaydı, yürünülen yollar ve kazanılan neticeler hakkındaki bildiğimiz, sırasız ve rakamsız kalabilirdi. Rehber kitap bize geçirilen yıllar hakkında emniyet ve gelecek yıllar için ümit ve cesaret veriyor. » *Akşam*, art cit, p. 7.

¹⁹⁴ « Türk İstiklal ve İnkılabı Savaşının Kronolojisi » Kutlulama Yüksek Komisyonu, *Cumhuriyetin On Yıllık Rehberi: 1923-1933* [Guide des dix années de la République], *op. cit.*, p. 13-16.

¹⁹⁵ « Daima eyiye, güzele, doğruya », « İnkılâbı seven, yayar » *Ibid.*, p. 17-18.

¹⁹⁶ *Milliyet*, 20 octobre 1933, n° 2764, p. 5.

coups de canon le jour de l'anniversaire, à 20h30, depuis les détachements de l'artillerie et les navires de l'escadre.¹⁹⁷ Le texte sur les tarifs spéciaux de train avancés par la loi des célébrations, qui établit des réductions d'entre 50% et 80% dans la plupart des lignes interurbaines, voit le jour le 13 septembre.¹⁹⁸ Par ailleurs, préoccupé par la dépense énergétique que l'événement promet, le gouvernement approuve le 17 octobre un autre décret fixant une fourniture extraordinaire de combustibles.¹⁹⁹ Ce même jour, les députés décrètent la distribution, avant le 28, d'un contingent extraordinaire de douilles d'ampoules et de papier à guirlande, visant à satisfaire les besoins de décoration de la grande fête.²⁰⁰ Les détails de la médaille commémorative de l'anniversaire sont aussi définis par un décret publié le lendemain, fixant son prix à quinze centimes —trois fois le prix d'un journal—, les lieux de distribution et le public ciblé : les citoyens hommes et femmes de tous les âges et les étrangers qui la souhaitent.²⁰¹ Enfin, la loi sur la célébration du dixième anniversaire est complétée *in extremis* par trois annexes du 19 octobre dont celui qui détermine la gratuité du billet de train de deux-cents invités aux événements d'Ankara et le transport des dix tonnes de tracts « au sujet de l'indépendance et de la révolution » à disperser par voie aérienne.²⁰²

¹⁹⁷ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Kararname [décret] No. 14873 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 7 octobre 1933, n° 2505, p. 3075.

¹⁹⁸ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Kararname [décret] No. 14941 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 27 septembre 1933, n° 2514, p. 3104.

¹⁹⁹ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Kararname [décret] No. 15098 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 22 octobre 1933, n° 2535, p. 3167. L'entreprise électrique annonce des études contre l'effondrement du système pendant les jours des célébrations (*Milliyet*, 23 octobre 1933, n° 2767, p. 7.)

²⁰⁰ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Kararname [décret] No. 15113 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 22 octobre 1933, n° 2535, p. 3167.

²⁰¹ Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Kararname [décret] No. 15073 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 18 octobre 1933, n° 2535, p. 3151.

²⁰² « [...] inkılâp ve istiklâlî ifade eden küçük matbuaların azamî on ton miktarı ». Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Cumhuriyet İlânının Onuncu Yıl Dönümünü Kutlulama Hakkındaki 2305 Sayılı Kanuna Müzeyyel Kanun No. 2319 [Annexe de la Loi 2305 sur les célébrations du dixième anniversaire de la proclamation de la République] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 23 octobre 1933, n° 2536, p. 3169. Les autres annexes déterminent l'application du statut de weekend aux trois jours de célébration annoncé quelques mois plus tôt et obligent les bureaux publics et semi-publics à payer à leurs journaliers fixes le salaire des jours de fête : encore des preuves des efforts du régime en vue d'une participation massive. (Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « 11/6/1933 Tarih ve 2305 Sayılı Kanuna Müzeyyel Kanun No. 2320 [Annexe de la Loi 2305 du 11/6/1933] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 23 octobre 1933, n° 2536, p. 3169. ; Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Cumhuriyetin İlânına Müsadif 29 Teşrinievvel Gününün Milli Bayram Addi Hakkında 19 nisan 1341 Tarih ve 628 Numaralı Kanuna Müzeyyel Kanun No. 2321 [Annexe de la Loi 628 du 19 nisan 1341 sur la déclaration du 29 Octobre comme fête nationale] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 23 octobre 1933, n° 2536, p. 3169.)

DES JOURS DE FÊTE ET DE PROPAGANDE

Le 29 octobre arrive enfin et la Haute Commission des célébrations démarre un programme d'activités extrêmement chargé, méticuleusement préparé dans les derniers mois, à mettre en place à partir de ce jour-là jusqu'au 31, aux quatre coins du pays. Le régime ne voudrait surtout pas rater une occasion aussi favorable d'attaquer les problèmes qui ont récemment suscité un changement de son attitude politique. Il en profite donc pour déployer, d'ailleurs consciemment,²⁰³ une vaste campagne de propagande visant à renforcer le modèle de société et la cohésion sociale.

Le jour même Mustafa Kemal prononce un discours sur la place de la République à Ankara, retransmis à la radio en direct dans tout le pays. Dans celui-ci, il met l'accent sur plusieurs principes qui font partie de l'identité républicaine. En particulier, il souligne la civilisation comme étant un trait inhérent au citoyen nouveau et désigne deux voies pour l'atteindre : la science positive et les beaux-arts. Ces deux éléments que le régime promeut depuis la fondation du pays, le leader les présente maintenant explicitement comme des moteurs fondamentaux du développement auquel la nation aspire.²⁰⁴ La nouvelle identité est renforcée par beaucoup d'autres initiatives. Dans la ligne, par exemple, du travail des Maisons du peuple, les activités sportives occupent, selon *Milliyet*, « une place fondamentale dans cette fête ».²⁰⁵ Plusieurs compétitions sont proposées dans le cadre de l'anniversaire de la République, et une série de clubs sportifs prennent même place au défilé d'Istanbul, tous leurs membres habillés de leurs tenues.²⁰⁶ Par ailleurs, le programme de radio prévu pour les trois jours de fête laisse aussi entrevoir les goûts musicaux attribués au citoyen nouveau. Les mélodies

²⁰³ La nouvelle de *Milliyet* qui rapporte la troisième réunion du comité chargé d'élaborer le programme des célébrations précise ouvertement que « la propagande des réformes et la réclame [y] occuperont la première place ». *Milliyet*, art cit, p. 3.

²⁰⁴ « Le flambeau que la nation turque porte dans sa main et dans son esprit sur le chemin du progrès et de la civilisation c'est la science positive. C'est un point sur lequel je dois insister : l'une des particularités historiques de la nation turque, cette grande société humaine, c'est l'amour des beaux-arts et sa volonté d'y progresser. » « Türk milletinin yürümekte olduğu terakki ve medeniyet yolunda, elinde ve kafasında tuttuğu meşale, müspet ilimdir. Şunu da ehemmiyetle tebarüz ettirmeliyim ki, yüksek bir insan cemiyeti olan Türk milletinin tarihî bir vasfı da, güzel sanatları sevmek ve onda yükselmektir. » Mustafa Kemal Atatürk, « Onuncu Yıl Söylevi (29/10/1933) [Discours de la dixième année] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 318.

²⁰⁵ « Bu bayramda sport faaliyetleri de esaslı bir yer tutacaktır. Ankara'da Türkiye birincilikleri için müsabakalar yapılacaktır. » *Milliyet*, art cit, p. 2.

²⁰⁶ *Milliyet*, 30 octobre 1933, n° 2774, p. 5.

populaires comme le *zeybek*, le *sepetçioğlu* ou le *hoýrat* alternent avec la musique de salon et des concerts de musique classique européenne —Beethoven, Mozart, Wagner, Rossini, Chopin ou Bach—, et laissent un espace à la nouvelle musique turque aussi, en particulier aux compositions des Cinq Turcs.

La question de l'habillement occupe une place particulièrement visible dans les actions autour du 29 octobre. Le Parti républicain du peuple organise, par exemple, un concours à Samsun dans le but d'élire « le citoyen le mieux et le plus soigneusement habillé », cela naturellement selon le modèle vestimentaire que la République préconise. Par ailleurs, si la nouvelle qui annonce l'événement admet qu'il est de tradition de bien s'habiller lors des célébrations religieuses, elle précise « la fête de la République est par-dessus toute autre célébration et c'est donc à cette occasion qu'il faut vraiment soigner ses vêtements ».²⁰⁷ Il ne s'agit donc pas seulement d'un bon moment pour rappeler la mode républicaine mais pour souligner en même temps la priorité de la nation sur la religion. Seule condition pour concourir : les vêtements doivent être de production nationale, respectant ainsi la promotion de l'économie nationale propre à la dernière étape du régime. Au sujet de l'habillement, nous pouvons aussi mentionner le code vestimentaire exigé aux invités du défilé d'Ankara, encore un reflet et une forme de promotion de la mode du citoyen nouveau : « Parmi les invités à la cérémonie du défilé, les civils seront habillés en queue-de-pie au gilet noir, et les militaires, en uniforme solennel. Aucun code vestimentaire ne sera imposé au peuple qui assiste en tant que spectateur. Néanmoins, il est naturel que tout le peuple mette ses vêtements foncés les plus propres pendant les trois journées de fête ».²⁰⁸

L'une des affiches élaborées pour décorer les espaces des activités montre les silhouettes d'une femme et d'un homme avec la phrase « la nouvelle loi » en bas de l'image : la femme porte une veste à revers et une jupe à mi-mollet, la tête dévoilée ; l'homme est vêtu d'un costume et d'une cravate. L'image représente ce que le régime

²⁰⁷ « Müsabakalardan biri de halk arasında iyi giyinene aittir. Malûmdur ki, dinî bayramlarda iyi ve temiz giyinmek bir anane hükmünü almıştır. Halbuki cumhuriyet bayramı her bayramın üstünde olduğu için asıl bu bayramda giyinmelidir. İşte fırka bunu nazarı dikkate alarak tamamen yerli malı olmak şartile en iyi ve temiz giyinmiş bir vatandaşa 25 lira mükâfat verecektir. » *Akşam*, 13 octobre 1933, n° 5392, p. 7.

²⁰⁸ « Geçiş törenine davetli olan kişilerden siviller siyah yelekli fraklı ve askerler büyük üniformalı olacaklardır. Seyirci halk için elbise zorunluğu yoktur. Ancak bütün halkın bayramın üç gününde en temiz ve koyu renkli elbiselerini giymeleri doğaldır. » *Hakimiyeti Milliye*, 27 octobre 1933, n° 4409, p. 5-6. cité dans Nezahat Demirhan, *Cumhuriyetin Onuncu Yılı'nın Türk İnkılap Tarihinde Yeri ve Önemi* [La place et l'importance du dixième anniversaire de la République dans l'histoire de la révolution turque], Ankara, Atatürk Araştırma Merkezi, 1999, p. 105.

attend de la population sur le plan vestimentaire. Mais le message est enrichi par la comparaison avec une autre affiche de la même série où l'on voit un homme habillé à l'ancienne accompagné de trois femmes voilées, visage compris, avec la phrase « l'ancienne loi permettait un homme de se marier avec plusieurs femmes ».²⁰⁹ La promotion de l'amélioration de la condition des femmes et l'objectif de l'égalité se constatent dans d'autres actions, comme la disposition des places des spectateurs du défilé d'Ankara : « Seul le Comité de célébrations d'Ankara pourra distribuer les invitations, et chacune sera valable pour une femme et un homme. Des espaces seront réservés pour les spectateurs du peuple. Hommes et femmes seront assis ensemble dans les tribunes et dans ces espaces ».²¹⁰ Concernant ce sujet, le régime vise sans doute en même temps à envoyer une image de société égalitaire à la communauté internationale.

Le travail de renforcement de la nouvelle identité passe aussi par l'exaltation de la nation. C'est ainsi que le régime aspire à susciter chez les citoyens la fierté de faire partie du grand projet républicain, le désir de le rejoindre. Depuis que les Turcs prennent conscience de leur identité nationale, les mouvements panturquiste et nationaliste s'occupent de transformer la vision traditionnellement négative de la turcité, d'en faire un motif de fierté et le nouveau facteur de cohésion sociale. Face au risque de désagrégation, vu la faible assimilation des réformes, le régime fait encore appel à cette fierté qui a rassemblé le peuple autrefois et la met au premier plan des festivités du dixième anniversaire.

L'exaltation de la grandeur de la Turquie et des victoires de la dernière décennie fait déjà partie essentielle du guide de l'anniversaire dont nous avons parlé plus haut. Mise à part cette initiative, la Haute Commission des célébrations commande la création d'un hymne, la marche du Dixième Anniversaire, composée par les poètes nationalistes Faruk Nafiz (Çamlıbel) et Behçet Kemal (Çağlar) et mise en musique par Cemal Reşit (Rey), l'un des Cinq Turcs. Elle comprend des vers comme « au cours de dix ans, nous nous sommes tirés avec fierté de toutes les batailles », « nous sommes turcs, les têtes

²⁰⁹ *Milliyet*, 10 octobre 1933, n° 2754, p. 1.

²¹⁰ « Davetli olanların kartları yalnız Ankara Kutlulama Komitesi tarafından verilecek ve her davetiye bir kadın ile erkek için muteber olacaktır. Halkten seyircilere yer ayrılacaktır. Kadın ve erkek aynı tribünlerde ve yerlerde beraber oturacaklardır. » Enver Behnan Şapolyo, *Cumhuriyetin Onuncu Yıldönümü Ankara'da Nasıl Kutlandı* [Les célébrations du dixième anniversaire de la République à Ankara], Ankara, Hakimiyeti Milliye Matbaası, 1934, p. 8.

qui dépassent par-dessus toutes les autres, nous étions là avant l'histoire et nous le sommes après » ou « nous avons arrêté le long deuil du pays en dessinant, avec notre sang, la carte de la vraie patrie ». ²¹¹ La composition connaît une diffusion énorme : le régime souhaite que tous les citoyens l'entonnent « à une seule voix » et prévoit, à cet effet, des répétitions publiques et des cours comme ceux que la Millî Türk Talebe Birliği [Union d'étudiants nationaux turcs] dispense dans la Maison du peuple d'Istanbul une semaine avant le grand événement. ²¹² Par ailleurs, le riche programme de radio prévu pour les trois jours de fête comprend, outre les espaces musicaux, la retransmission en direct de certains discours et conférences, la lecture de poèmes et de *destan* ²¹³ au sujet des exploits de la République ainsi que des concerts choraux avec un répertoire de marches et hymnes tels que la marche d'Indépendance —l'hymne national—, la marche du Dixième Anniversaire de la République, la marche de Mustafa Kemal ou la marche de la Jeunesse.

De nombreuses représentations théâtrales sont aussi jouées dans tout le pays. Plusieurs pièces anciennes sur le thème de la révolution et de l'indépendance sont rééditées, et beaucoup d'autres sont commandées à des écrivains célèbres du moment, parmi lesquels figurent encore Reşat Nuri, Aka Gündüz et Yaşar Nabi. Le CHP crée également un prix à décerner parmi les lycéens ayant composé les textes « les plus beaux et les plus représentatifs » autour de l'importance du 19 mai 1919 —le début de la guerre d'Indépendance— et de la proclamation de la République. Le concours vise ouvertement à « augmenter la sensibilité de la jeunesse turque envers la révolution et les fêtes nationales », sans doute l'esprit de communauté aussi. ²¹⁴

²¹¹ « Çıktık açık alında on yılda her savaştan; [...] Türk'üz, bütün başlardan üstün olan başlarız; Tarihten önce vardık, tarihten sonra varız. [...] Çizerek kanımızla öz yurdun haritasını dindirdik memleketin yıllar süren yasını » T. C. Kültür ve Turizm Bakanlığı, *Onuncu Yıl Marşı* [Marche de la dixième année], <https://www.ktb.gov.tr/TR-96293/10-yil-marsi.html>, (consulté le 20 décembre 2019).

²¹² « Le secrétariat général de l'Union d'étudiants nationaux turcs : notre entité a ouvert dans la Maison du peuple des cours pour enseigner la marche de la République à nos collègues étudiants. Ils se tiendront jeudi 19, samedi 21 et dimanche 22 octobre de 17h à 18h. » « Millî Türk Talebe Birliği Kâtibiumumiliğinden Birliğimiz talebe arkadaşlara Cumhuriyet marşını öğretmek üzere Halkevinde kurslar açmıştır. Kurslar Teşrinievveli 19uncu Perşembe, 21inci Cumartesi, 22inci Pazar günleri saat 17den 18e kadardır. » *Milliyet*, 18 octobre 1933, n° 2762, p. 1 et 6.

²¹³ En littérature turque moderne, sous-genre lyrique caractérisé par des poèmes à une certaine longueur au sujet d'exploits héroïques. Il ne doit pas être confondu avec le *destan* traditionnel dont il diffère aussi bien dans sa forme que dans son contenu.

²¹⁴ « Bunlardan [müسابakalardan] birisi: Bütün Türkiye'deki lise talebeleri arasında olacaktır. 19 Mayıs ve Cumhuriyet ilânını en güzel ve manalı bir tarzda yazarların birincisine 50, ikincisine 25 lira mükâfat

Le thème de la guerre d'Indépendance et de la prouesse que représente la fondation de la République est omniprésent dans les célébrations de l'anniversaire. Il constitue l'un des arguments principaux pour susciter la fierté nationale. D'ailleurs Mustafa Kemal ne manque pas de l'évoquer, parmi d'autres flatteries en direction des Turcs, dans le discours qu'il prononce à cette occasion :

Nous avons fait beaucoup de choses en peu de temps ; la plus grande, la principale parmi ces œuvres est la république de Turquie, dépositaire de l'héroïcité et de la grande culture turque. [...] Le caractère de notre nation est grand, la nation turque est travailleuse, la nation turque est intelligente.²¹⁵

Enfin, l'exaltation de la Turquie s'opère aussi par la comparaison avec les puissances étrangères, en particulier grâce à la place prééminente que le pays aurait acquise dans la communauté internationale. Parmi les vers cités plus haut, la marche du Dixième Anniversaire en comprend d'autres comme « avant tout, le commandant en chef que toute la planète respecte », « le monde a appris à respecter la nation turque » ou « le nouveau chemin que nous avons ouvert est un exemple pour les [autres] nations ».²¹⁶ Dans les jours qui entourent la grande date, la presse favorable au régime regorge de nouvelles rapportant l'admiration que le pays suscite chez les partenaires internationaux. Dans son numéro du 13 octobre, le journal *Cumhuriyet* publie un article intitulé « Ce que la Turquie a fait en dix ans », basé sur un autre papier publié par le londonien *Daily Mailing*.²¹⁷ L'auteur de l'original salue l'état actuel de la Turquie, le niveau de progrès atteint par Mustafa Kemal dans nombre de domaines et conclut par une référence à l'Empire ottoman, auquel la Turquie aurait réussi à tourner le dos : cela constitue, pour le journaliste anglais, la plus grande œuvre du leader turc. Le fait que ce soit un Occidental qui prodigue ces louanges confère au projet de Mustafa Kemal une

verilecek ve bu yazılar matbuatta da neşredilecektir. Böylece Türk gençliğinin inkılâp ve millî bayramlara karşı hassasiyeti artırılacaktır. » *Akşam*, art cit, p. 7.

²¹⁵ « Az zamanda çok ve büyük işler yaptık. Bu işlerin en büyüğü, temeli, Türk kahramanlığı ve yüksek Türk kültürü olan Türkiye Cumhuriyetidir. [...] Türk milletinin karakteri yüksektir. Türk milleti çalışkandır. Türk milleti zekidir. » M.K. Atatürk, « Onuncu Yıl Söylevi (29/10/1933) [Discours de la dixième année] », art cit, p. 318.

²¹⁶ « Başta bütün dünyanın saydığı başkumandan; [...] Bütün dünya öğrendi Türklüğü saymasını!; [...] Örnektir milletlere açtığımız yeni iz » T. C. Kültür ve Turizm Bakanlığı, « Onuncu Yıl Marşı [Marche de la dixième année] », art cit.

²¹⁷ Sic. Il s'agit sans doute de *Daily Mail*. (*Cumhuriyet*, art cit, p. 3.)

valeur ajoutée énorme aux yeux du lecteur turc, car ce ne sont plus des compatriotes mais les étrangers que l'on émule qui tirent leur chapeau face au succès de leur nation. Naturellement c'est aux citoyens turcs que ce type de propagande est adressé. Car dans le vrai monde des relations internationales, c'est plutôt la Turquie qui s'efforce de prouver sa qualité de bon partenaire, de se faire accepter. Cela montre d'ailleurs son besoin d'approbation de la communauté internationale, qui contraste avec le message d'autonomie que le régime lance à ses propres citoyens.

SE RATTRAPER AUPRÈS DES SECTEURS NÉGLIGÉS

Au sujet de la cohésion sociale, les célébrations du dixième anniversaire de la République comptent un invité d'honneur : le village. Depuis l'irruption de la culture occidentale dans l'Empire, le peuple turc de la campagne devient l'objet d'un intérêt croissant qui atteint son apogée lorsque le nationalisme en fait son centre d'inspiration. Issus pour la plupart du milieu des Jeunes Turcs, partisans en tout cas de ce nationalisme, les dirigeants républicains font appel aux couches paysannes pour alimenter une partie importante de la nouvelle identité. Il faut ajouter à cela le fait qu'il s'agisse du secteur social le plus vaste d'un pays essentiellement rural, ce qui le rend indispensable à un régime qui a besoin de se répandre sur tout le territoire. C'est donc peut-être par un sentiment de dette morale, peut-être par préoccupation pour l'économie nationale, en tout cas par intérêt politique que le gouvernement manifeste très tôt son intérêt pour le village.²¹⁸ Les mentions récurrentes de ce dernier et des

²¹⁸ Des mesures visant au développement économique et culturel des villages sont proclamées par la Grande Assemblée même avant la fondation de la République —cela dans des buts qui ne sont pas toujours tout à fait désintéressés. En 1920, l'Assemblée approuve une loi sur les tailles [Baltalık Kanunu] qui attribue environ deux hectares de ce type de terrain à des familles paysannes pour qu'elles en exploitent les ressources et satisfassent ainsi leurs besoins. Les Nationaux souhaitent par cette initiative encourager la création d'une bourgeoisie nationale et gagner la faveur du peuple à un moment de besoin d'effectifs au front. Les conséquences de la loi sont désastreuses pour la géographie forestière du pays qui se réduit pour le coup drastiquement : les paysans, au lieu d'entretenir les terrains, les taillent et les transforment en terrains de culture, qu'ils vendent aussi parfois. La loi est abolie lors de la signature du traité de Lausanne. En février 1923, le gouvernement *de facto* célèbre à Izmir un congrès économique où il compte établir les bases économiques de la future république. Parmi les premières mesures, il envisage la suppression de la dîme [*aşar vergisi*], considérée comme un obstacle au développement de la campagne au début de la phase libérale du régime. La réforme est enfin proclamée en février 1925. Elle amène, certes, une hausse de production mais celle-ci n'atteint pas la vitesse désirée à cause notamment du sous-développement technologique. (Güven Gülöksüz et Yiğit Gülöksüz, « Kırsal Yapı [La structure rurale] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], İstanbul, İletişim, 1983, vol. 5/10, p. 1247.) La réforme est toutefois aussi bien présentée que perçue par le régime comme un succès de sa politique de développement vis-à-vis de la campagne.

paysans dans les discours de Mustafa Kemal témoignent entre autres de l'ambition du leader de gagner la faveur de la Turquie rurale.

Cependant, les kémalistes restent dans la pratique concentrés sur les populations citadines et sur les grandes fortunes de la campagne, qui ne représentent qu'une partie infime de sa population.²¹⁹ La fête de la République ne s'est même jamais célébrée dans les villages jusque-là, tout au plus dans les capitales de province.²²⁰ Le fossé entre la ville et le village, l'une des priorités initiales du régime, non seulement ne s'est pas réduit mais se manifeste maintenant avec encore plus de force. Cela entraîne un premier problème de cohésion nationale, et ce problème entraîne un second pire encore : plus le village est éloigné de la ville, plus il reste imperméable à la doctrine du régime et à la campagne d'homogénéisation qui garantirait la stabilité actuelle et future du kémalisme. Les initiatives menées dans les années 1930 en direction des villages, la section, par exemple, de soutien aux villages des Maisons du peuple, viennent justement lutter contre cette forme de négligence qui est récemment devenue une menace pour le régime. En 1933, quelques mois avant la célébration du dixième anniversaire de la République, des cours de soutien au village sont organisés à Ankara, à Adana, à Izmir et à Bursa. Leur but est de former les futurs instituteurs de campagne dans les travaux habituels de ce milieu pour qu'ils puissent ensuite les apprendre aux locaux. L'article de *Cumhuriyet* qui rapporte cette initiative dépeint les paysans turcs non seulement

²¹⁹ Le code civil de 1926 autorise pour la première fois l'achat et vente de propriétés immobilières sous une garantie de protection juridique. Cela favorise principalement les grandes familles propriétaires qui commencent ainsi à accumuler de plus en plus de terrains. Quant aux petits propriétaires fonciers qui ont bénéficié du partage des anciens terrains abandonnés par les Grecs et les Arméniens, ils préfèrent maintenant les vendre aux grands propriétaires. Par ailleurs, le régime approuve en 1929 une réglementation qui permet d'enregistrer en tant que biens immobiliers privés un ensemble de terrains dont le droit d'exploitation date de la période ottomane et que l'État avait attribués, encore, à certaines grandes familles. L'étape libérale du régime pendant laquelle il met en œuvre des mesures pour la création d'une bourgeoisie nationale représente, par conséquent, une période prospère notamment pour les grands propriétaires terriens turcs qui augmentent en nombre et voient en même temps grimper en flèche le volume de terrains sous leur contrôle (Yahya Sezai Tezel, *Cumhuriyet Dönemi İktisadi Tarihi: 1923-1950* [Histoire économique de la période républicaine], Küçükesat, Ankara, Yurt, 1982, p. 344.) Il faut dire, en lien avec la note de bas de page précédente, que lorsque l'abolition de la dîme est proposée, la mesure fait l'objet d'une entrave de la part de différents groupes de professionnels. Ceux-ci composent à l'époque, avec les grands propriétaires terriens, un secteur de population très puissant qui empêche le gouvernement d'agir en faveur des couches rurales sans ressources : les petits propriétaires terriens et les agriculteurs sans terres. Yahya Sezai Tezel confirme que « outre la suppression de la dîme, le gouvernement ne réussit pas dans les années 1920 à mettre en place de mesures effectives au profit des petits producteurs ». (« Hükümet, 1920'lerde, aşarın kaldırılması dışında küçük üretici köylülerin yararına etkili bir uygulama ortaya koyamadı. » *Ibid.*, p. 345.)

²²⁰ N. Demirhan, *Cumhuriyetin Onuncu Yılı'nın Türk İnkılap Tarihinde Yeri ve Önemi* [La place et l'importance du dixième anniversaire de la République dans l'histoire de la révolution turque], *op. cit.*, p. 3.

comme le fondement de la patrie mais comme l'objet d'une négligence ancestrale que le gouvernement républicain aurait finalement comblée.²²¹ Les intentions du régime pour consolider ou plutôt retisser les liens avec une population qui n'a pas assimilé la nouvelle identité deviennent, par toutes ces raisons, évidentes.

Si le dixième anniversaire de la République survient dans un contexte compliqué pour la relation entre la ville et le village, l'événement offre au cabinet un prétexte formidable d'agir sur le problème. Sa stratégie vis-à-vis de la campagne se déroule, pour ainsi dire, en deux phases. La première consiste à susciter chez les paysans le sentiment d'appartenance au groupe, au grand groupe qu'est la nation. C'est à cette fin que le régime insiste sur le thème de l'unité nationale, mais surtout qu'il manifeste publiquement son attention pour les secteurs ruraux et qu'il force leur participation dans les célébrations. Le CHP publie *Köylülere Konferans* [Conférence aux paysans], un livret que le parti fait distribuer le grand jour dans les villages du pays.²²² Le texte met en relief la contribution du gouvernement au développement de la campagne et recense les réformes proclamées dans cette direction au cours de la dernière décennie. Il insiste, pour en donner un exemple, sur la décision de supprimer la dîme (1925), que le régime percevait à l'époque comme une entrave à la production rurale : « Notre République a supprimé la dîme, le plus grand malheur du paysan turc ; elle l'a sauvé des fermiers, cruels et injustes. Notre gouvernement est devenu un gouvernement national qui écoute nos soucis, qui guérit nos blessures, qui ne veille qu'à notre bien-être ». ²²³ Cette réforme en particulier est en fait devenue depuis sa proclamation la preuve récurrente du régime par rapport à son engagement avec la Turquie rurale.

Une initiative particulièrement symbolique visant à ce que les paysans rejoignent la nation consiste à provoquer justement la rencontre entre la ville et le village, que le journal nationaliste *Akşam* rapporte comme suit :

²²¹ *Cumhuriyet*, 13 août 1933, n° 3329, p. 3.

²²² *Cumhuriyet Halk Partisi, Köylülere Konferans* [Conférence aux paysans], Ankara, Hakimiyeti Milliye Matbaası, 1933, 8 p.

²²³ « Cumhuriyetimiz Türk köylüsünün en büyük baş belası olan aşarı kaldırdı, köylüyü merhametsiz ve haksız mültezimlerden kurtardı. Hükümetimiz her derdimizi dinleyen, her yaramıza sargı saran, yalnız iyiliğimizi düşünen bir Millet Hükûmeti oldu. » N. Demirhan, *Cumhuriyetin Onuncu Yılında Türk İnkılap Tarihinde Yeri ve Önemi* [La place et l'importance du dixième anniversaire de la République dans l'histoire de la révolution turque], *op. cit.*, p. 68.

À l’occasion de sa dernière réunion, la commission chargée des préparatifs des célébrations du dixième anniversaire de la République [...] a pris plusieurs décisions qui permettront à nos paysans de participer aux grands événements programmés dans la ville.

Selon cette décision, chaque village choisira une femme, un homme et le plus travailleur et intelligent des élèves de la dernière année de collège. Ils viendront dans notre ville, seront hébergés chez l’une des familles de la ville, on leur donnera à manger et à boire pendant trois jours et trois nuits, on leur montrera la ville et les fera participer à tous les amusements qui auront lieu dans la ville.²²⁴

Les nouvelles publiées le lendemain du grand défilé d’Istanbul précisent que les paysans hébergés dans la ville n’ont pas seulement suivi l’événement en restant sur les trottoirs mais plusieurs d’entre eux ont même rejoint la rue et ont paradé ; ils ont reçu des vivats et de longs applaudissements de la part des spectateurs.²²⁵ C’est par ce témoignage que les journaux favorables au régime rapportent l’accueil que les paysans auraient eu en ville : en effet, pour que la démarche soit efficace, l’expérience apparemment positive de ces privilégiés devait parvenir aux oreilles de toute la campagne.

Quant au but de susciter chez eux le lien d’appartenance au grand groupe, il consiste à réussir à ce qu’ils se sentent concernés par ses processus, ses dynamiques, ses problèmes, son identité. Cela nous conduit à la seconde phase de la stratégie en direction des paysans : après les avoir prédisposés à les assimiler, il faut désormais leur inculquer les valeurs de la République et les principes du citoyen nouveau. Une série d’activités sont mises en œuvre à cette fin, adaptées aux particularités de la cible. Un bon exemple se trouve dans l’initiative de la Haute Commission, qui commande la préparation d’une série de *destan* au sujet des réformes et des réussites de la République, exprimés dans un langage populaire de façon à être déclamés par des

²²⁴ « Cumhuriyet onuncu yıldönümü merasimine ait hazırlıklarla meşgul bulunan [...] komisyon son içtimasında şehirde yapılacak büyük şenliklere köylülerimizin de iştirakini temin edecek bazı kararlar vermiştir.

Bu karara göre her köyden intihap edilen bir kadın, bir erkek ve bir de o mektebin son sınıf talebesinden en çalışkan ve en zekisi şehrimize gelecekler, bunlar şehirdeki ailelerden birinde misafir edilecekler, üç gün, üç gece yedirilip içirilecekler, şehirde gezdirilecekler ve şehirde yapılan bütün eğlencelere iştirak ettirileceklerdir. » *Akşam*, 5 septembre 1933, n° 5354, p. 3.

²²⁵ *Akşam*, 30 octobre 1933, n° 5409, p. 2., *Cumhuriyet*, 30 octobre 1933, n° 3407, p. 8., *Milliyet*, art cit, p. 5.

bardes et des poètes-musiciens dans les cafés, les places et les lieux de réunion des villages.²²⁶ Elle élabore également un riche programme de représentations théâtrales spécifiquement orientées vers les paysans portant sur les sujets récurrents : la guerre d'Indépendance, la critique de la période ottomane et la nouvelle identité turque.

Ces initiatives illustrent bien les ambitions du régime pour insuffler la fierté nationale et la nouvelle identité à une population largement exclue du processus de construction nationale. Mais elles dévoilent surtout la prédilection du régime pour la ville et sa volonté, non pas de rapprocher la ville et le village, mais de « citadiniser » ce dernier. Il est sans doute plus difficile de porter un message politique à la campagne, contrairement à la ville, qui compte des infrastructures de communication plus développées et des populations plus vastes. D'ailleurs cela explique, du moins en partie, le décalage entre ville et village en termes d'assimilation des réformes. Cependant, il s'agit clairement de l'un des contextes où l'essence citadine des élites qui dirigent le gouvernement, celles qui imposent d'en haut leur modèle de société, prévaut sur la source d'inspiration nationale que les paysans constituent ou sur le discours officiel de conciliation avec le village.

Le clivage entre ville et village constitue de loin l'enjeu le plus important des politiques visant à rassembler le peuple. Mais à côté des paysans, il faut compter un autre secteur important systématiquement à l'écart de la construction nationale, à savoir les minorités religieuses et les étrangers de la Turquie. Cette population exclue, étouffée et harcelée devient maintenant également la cible des initiatives à l'occasion du dixième anniversaire de la République. Pour la première fois depuis la fondation du pays, les collèges d'étrangers et de minorités d'Istanbul, leur ville principale, participent au défilé officiel du 29 octobre : les lycées grecs de Fener, le Zappeion et le Zographeion, les lycées arméniens Getronagan et Esayan pour filles et le lycée juif, ainsi que le collège américain d'Üsküdar, le collège anglais pour filles et le lycée et l'école de commerce allemands.²²⁷ Entre autres personnalités qui s'expriment à l'occasion du grand événement se trouve d'ailleurs le directeur de l'école grecque de Fener Konstantin Vapuridis. Dans son discours, il évoque la grandeur du peuple turc, les progrès du pays dans la dernière décennie, Mustafa Kemal, qu'il remercie d'avoir atteint les buts des

²²⁶ N. Demirhan, *Cumhuriyetin Onuncu Yılı'nın Türk İnkılap Tarihinde Yeri ve Önemi* [La place et l'importance du dixième anniversaire de la République dans l'histoire de la révolution turque], *op. cit.*, p. 53.

²²⁷ *Cumhuriyet*, art cit, p. 7., *Milliyet*, art cit, p. 5.

générations précédentes, et fait un appel aux jeunes qu'il exhorte à protéger le pays.²²⁸ Son intervention reste neutre, officielle, voire ambiguë ; en tous les cas, il ne mentionne pas la communauté grecque ni ses relations avec les Turcs. En partant de l'attitude de Vapuridis, nous pouvons bien imaginer la cordialité et les bonnes relations que les deux parties, minorités et gouvernement, ont intérêt à promouvoir en général : pour les premières, la Turquie est leur pays de résidence ; quant au second, il en profite —peut-être il en a même besoin— pour donner une image de tolérance et de bienveillance, notamment aux yeux de la communauté internationale.²²⁹ En tout cas, même si le but d'inviter ces populations aux célébrations était de leur inculquer l'identité républicaine, elles en ont déjà une qui les définit, à laquelle elles ne comptent en fait point renoncer.²³⁰

²²⁸ CHF (Parti républicain du peuple), *Cumhuriyet'in Onuncu Yıldönümü Münasebetiyle Söylenen Nutuklar* [Les discours prononcés à l'occasion du dixième anniversaire de la République], Istanbul, 1933, 258 p. Le sigle CHF fait référence à Cumhuriyet Halk Fırkası, nom précédent du CHP.

²²⁹ Les mois qui s'écoulent entre l'annonce des célébrations du dixième anniversaire et le jour même connaissent la publication de nombreux articles de presse sur l'acceptation et l'intégration des juifs de Turquie. Au mois d'août le régime accueille, en plus, un groupe de professeurs universitaires et intellectuels allemands fuyant le nazisme, dont plusieurs juifs, ce qui fait couler encore plus d'encre au sujet de la minorité. La presse turque ne manque pas à rapporter l'opposition de la communauté internationale vis-à-vis de Hitler et à mettre en relief la posture bienveillante de la Turquie, qui s'alignera à ce sujet sur des partenaires stratégiques. Elle contribue ainsi à alimenter l'image d'une Turquie tolérante et conciliatrice.

²³⁰ Les années 1920 connaissent des épisodes conflictuels entre le régime et les minorités de la Turquie, mais le pire est encore à venir. Plusieurs des chapitres les plus sombres du futur du pays sont directement en rapport à la discrimination, au harcèlement, même à l'expulsion des membres de communautés ethniques-confessionnelles autres que la turque. Déjà en 1934, juste après la célébration du dixième anniversaire de la République dont le gouvernement profite pour exhiber une facette de tolérance, se produit ce que l'on a appelé les Incidents de Thrace, une série d'actes violents contre la communauté juive de la région qui oblige beaucoup de ses membres à vendre leurs propriétés et à se réinstaller à Istanbul. Plus tard, en novembre 1942, le gouvernement proclame un impôt sur le patrimoine [Varlık Vergisi] sous prétexte d'attaquer les profiteurs de guerre qui obéit en réalité à des critères confessionnels. En fait, il distingue entre contributeurs musulmans et non-musulmans et oblige ces derniers au paiement d'impôts beaucoup plus élevés : tandis que les premiers sont taxés de 4,94% de leur capital, les Arméniens le sont de 232%, les juifs et 179% et les chrétiens orthodoxes de 156%. (Marc David Baer, *The Dönme: Jewish Converts, Muslim Revolutionaries, and Secular Turks*, Stanford, California, Stanford University Press, 2010, p. 232.) En plus le régime établit la date limite de février 1943 pour régler ses impôts, faute de quoi les contributeurs sont conduits à des champs de travail dans l'Est anatolien. Ces événements sont à l'origine de la débandade de juifs en Palestine, qui surpasse trois mille cent personnes entre janvier 1943 et juin 1944—la plupart des juifs émigrent après la fondation de l'État d'Israël. (Corry Guttstadt, *Die Türkei, die Juden und der Holocaust*, Berlin, Assoziation A, 2008, p. 210.) La nouvelle d'une bombe dans le musée d'Atatürk à Thessalonique provoque la nuit du 6 au 7 septembre 1955 une série d'émeutes violentes dans les rues d'Istanbul contre des commerces et des maisons de citoyens non musulmans, principalement grecs. La détérioration des relations gréco-turques dans la décennie suivante à cause des conflits pour l'île de Chypre débouche sur l'annulation des droits de résidence pour les citoyens grecs de Turquie datant des années 1930. C'est en vertu de cette décision que des milliers de Grecs sont forcés de quitter le pays en 1964 sans pouvoir porter rien d'autre qu'une valise de vingt kilos de vêtements et un maximum de deux-cents lira (22\$) dans la poche. (Alexis Alexandris, *The Greek Minority of Istanbul and Greek-Turkish Relations, 1918-1974*, Athens, Center for Asia Minor Studies, 1983, p. 281-284.) Ces incidents expliquent

*
**

Les célébrations du dixième anniversaire de la République se concluent après trois jours d'un intense programme d'activités qui, en résumé, ont pour but essentiel de provoquer l'union des citoyens de la Turquie et de consolider les principes de la nouvelle identité. La fin des événements voit la publication de nombreux articles de presse relatant les célébrations, évoquant leur répercussion ou la réaction de la communauté internationale ; dans ces colonnes, la République et son leader font encore et encore l'objet de louanges. Ces activités ne s'arrêtent pas en réalité à ce moment-là, mais sont complétées et poursuivies de façon méthodique encore de longues années par les Maisons du peuple, en fonctionnement depuis l'année précédente et très activement impliquées dans les célébrations de la grande date. À cet égard, il est intéressant de noter que non seulement elles coordonnent beaucoup des activités prévues à cette occasion, mais qu'elles publient aussi des programmes des événements au niveau local ainsi qu'une chronique des célébrations à Ankara, écrite par l'historien Enver Behnan (Şapolyo) diffusée par l'intermédiaire de leur organe de presse, la revue *Ülkü*.²³¹

1.4. LES ALTERNATIVES AU KÉMALISME DANS LA TURQUIE DES ANNÉES 1920-1930

La répression inhérente à la définition d'autoritaire implique par défaut l'existence de secteurs qui ne partagent pas la doctrine officielle. Paradoxalement, si les régimes appliquent la répression pour supprimer la dissidence, c'est justement cette répression qui concentre l'attention sur ces secteurs, qui les fait ressortir, qui les fait vivre. Malgré les tentatives pour les étouffer, les alternatives idéologiques finissent tôt ou tard par reprendre l'espace public et manifester leur opposition, souvent dans le domaine civil et associatif d'abord, puis dans le domaine politique. Cette réaction est particulièrement prévisible dans le cas des régimes autoritaires qui s'installent de

la chute drastique de population grecque de Turquie, qui passe de 100 000 individus en 1960 à 7 000 en 1978. Cette communauté ne compte vers le début du XXI^{ème} siècle qu'environ 1 500 personnes. Quant à la population juive, elle tombe de 60 000 en 1945 à environ 25 000 dans l'actualité. Les Arméniens de la Turquie restent les plus nombreux parmi les communautés minoritaires traditionnelles, avec 55 000–60 000 personnes. (Kemal Kirişçi, « Migration and Turkey: the Dynamics of State, Society and Politics » dans Reşat Kasaba (éd.), *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, 2008, vol. 4/4, p. 183-184.)

²³¹ E.B. Şapolyo, *Cumhuriyetin Onuncu Yıldönümü Ankara'da Nasıl Kutlulandı* [Les célébrations du dixième anniversaire de la République à Ankara], *op. cit.*

manière abrupte et privent la société d'une assimilation graduelle —et qui dit assimilation, dit endoctrinement.

Le régime de Mustafa Kemal ne fait pas exception. D'ailleurs, rien que le contexte qui précède la fondation de la République ou son imposition d'en haut suffisent à expliquer l'existence d'importants foyers de désaccord. Les dernières années de l'Empire se caractérisent, nous l'avons signalé à plusieurs reprises, par la prolifération quantitative et qualitative de courants de pensée se reflétant en plus sur un énorme éventail de publications de toutes les couleurs. Cette diversité se transpose même à un moment donné sur le domaine de la politique représentative, dont le spectre atteint une cinquantaine de regroupements dans la période dite Mütareke (1918-1922) :²³² des partis nationalistes de nature diverse, ainsi que des formations communistes, socialistes, pro-kurdes, islamiques, pro-ottomanes, pro-américaines et anglophiles. Les particularités de la guerre d'Indépendance font ressortir, parmi tous les courants, deux grands rivaux : d'un côté, les nationalistes, favorables à la souveraineté des Turcs sur un espace partiellement occupé par des étrangers qu'ils considèrent pourtant comme leur territoire, et de l'autre côté, les partisans de l'intervention étrangère, les signataires du traité de Sèvres et, dans la pratique, tous ceux qui ne luttent pas aux côtés des premiers. Ces deux camps monopolisent et polarisent la politique officielle au détriment de la diversité des années précédentes. Mais la victoire postérieure des nationalistes réduit encore l'éventail politique à une seule option légitime : la leur, qui s'approprie le pouvoir. Néanmoins, le substrat idéologique divers de la fin de l'Empire était le résultat d'un long processus d'interaction avec différents courants, le fruit d'une transformation graduelle, naturelle et profonde. Par conséquent, non seulement il survit au coup soudain du régime républicain qui s'impose, pour ainsi dire, du jour au lendemain, mais il se manifeste en plus d'une manière ou d'une autre pendant le mandat d'un Mustafa Kemal, à qui il donne bien du fil à retordre.

LES MÉCANISMES DE RÉPRESSION ET LA DISSIDENCE QU'ILS SOULÈVENT

Défiant le pouvoir de la Sublime Porte qui œuvre à Istanbul, les Forces nationales constituent à Ankara en 1920 une Grande Assemblée nationale, organe de gouvernance

²³² Mütareke, de l'ottoman « armistice », est un terme fixé par l'historiographie turque qui désigne la période entre l'armistice de Moudros en 1918 et l'armistice de Moudania en 1922, pendant laquelle se déroule la guerre d'Indépendance.

provisoire de ce pays dont ils revendiquent le contrôle. Six jours après, le même jour que le parlement se déclare lui-même légitime dans le domaine législatif, il approuve le premier mécanisme dont il se sert pour réprimer les foyers de dissidence dans le contexte de la guerre d'Indépendance. La *Hıyanet-i Vataniye Kanunu*, ou loi sur la trahison de la patrie, surgit en réponse à une fatwa —avis religieux— du Cheikh Al-İslam qui appelle contre la participation à la guerre aux côtés des Forces nationales. La loi établit que tout élément de divergence idéologique ou d'entrave aux buts des Forces nationales est une cause de trahison à la patrie, et confère à la Grande Assemblée nationale le pouvoir de punir cet élément de peine de mort.²³³ Dans l'immédiat, la loi aspire à éviter la désertion qui a déjà frappé l'armée pendant la Première Guerre mondiale.²³⁴ Dans un sens plus large, elle cherche à invalider les décisions du cabinet du sultan et à garantir, par extension, sa propre légitimité.

Malgré la mesure, les problèmes de désertion persistent et poussent Ankara à proclamer, en septembre 1920, une loi spécifique sur les déserteurs. Afin de la faire respecter, l'Assemblée nationale établit des tribunaux d'exception, à l'instar du tribunal révolutionnaire de la Révolution française, avec des sièges dans différentes villes du pays. Ils deviennent alors l'un des plus importants outils de répression des nationalistes avant et après la fondation de la République.

²³³ « Article 1^{er} : Ceux qui s'opposent ou conspirent verbalement, par leurs écrits ou leurs actes contre la légitimité de la Grande Assemblée nationale, constituée pour combattre les attaques des étrangers et pour libérer de leur pouvoir le siège des hauts califat et sultanat et les terres protégées du sultan, sont considérés comme des traîtres à la patrie.

Article 2^e : Ceux qui commettent un acte de trahison contre la patrie sont condamnés à mort. »

[« Madde 1.- Makam-ı Mualla-yı Hilâfet ve Saltanatı ve Memâlik-i Mahrusa-yı Şahane-yi yed-i ecânipten tahlis ve taarruzâtı def' maksadına matuf olarak teşekkül eden Büyük Millet Meclisi'nin meşru'iyetine isyanı mutazammın, kavlen veya fiilen veya tahriren muhâlefet ve ifsadatta bulunan hâin-i vatan addolunur.

Madde 2.- Bilfiil hıyanet-i vataniyede bulunanlar selben idam olunur. »] Türkiye Büyük Millet Meclisi [Grande Assemblée nationale de Turquie], « *Hıyanet-i Vataniye Kanunu* [Loi sur la trahison de la patrie] », *Ceride-i Resmîye* [Journal officiel], 7 février 1921, n° 1, p. 3.

²³⁴ « En 1918, l'Armée ottomane compte trente mille déserteurs. En plus, la démobilisation générale qui suit l'armistice de Moudros rendait très dur le recrutement de soldats pour les unités de l'armée régulière. Par ailleurs, l'opposition du gouvernement du sultan à Istanbul au mouvement de la Grande Assemblée nationale compliquait énormément l'enrôlement au sein des armées sous le contrôle de l'Assemblée. » « 1918'de Osmanlı ordusunun üç yüz bin kaçağı vardı. Üstelik Mondros Mütarekesi'ni izleyen genel terhis uygulaması [...] nizami ordu birliklerinde asker bulundurmayı çok güçleştirmişti. İstanbul'daki padişah hükümetinin TBMM hareketine karşı çıkması da, Meclis'in denetimindeki ordulara asker alınmasını büsbütün zorlaştırmaktaydı. » Mete Tunçay, « *İstiklâl Mahkemeleri* [Les tribunaux d'Indépendance] » dans *İletişim Yayınları* (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], Istanbul, İletişim, 1983, vol. 4/10, p. 938.

Malgré leur cible de départ, les İstiklal Mahkemeleri ou tribunaux d'Indépendance finissent par juger, souvent en absence, d'autres éléments considérés comme des entraves aux propos des Forces nationales : les signataires du traité de Sèvres, les militaires de l'Armée du Calife, les membres de la Société de guetteurs militaires, les réfugiés auprès des Grecs, les communistes, les collaborateurs des Anglais. Les tribunaux sont actifs à différents moments en fonction du siège entre septembre 1920 et mai 1923, et se soldent par plus de mille morts par pendaison et au moins dix fois plus exécutés par d'autres moyens, un total qui dépasse même le nombre de victimes des Forces nationales au front pendant la guerre.²³⁵ Ils seront ensuite repris à deux occasions sous la République.

Au sujet des secteurs affectés par ces mesures, il faut mettre en relief la presse, vecteur principal de la diversité idéologique de l'Empire, et notamment la presse d'Istanbul, qui demeure l'épicentre du domaine éditorial ainsi que le foyer des courants réactionnaires de la société ottomane. C'est par appel à la loi sur la trahison de la patrie que les Forces nationales interdisent toute communication officielle à Istanbul dont la correspondance, le télégraphe et la presse, qu'elles se dotent, en définitive, d'un outil de contrôle sur les publications susceptibles de nuire à l'accomplissement de leurs objectifs. D'importants journaux représentant des postures autres que celle des nationalistes, périssent sans avoir connu la République. C'est le cas de *Yeni Dünya*, journal islamique bolchévique, fermé en 1920 ;²³⁶ du journal socialiste *Kurtuluş*, fermé la même année ; d'*Istanbul*, l'organe de presse de la Société anglophile, d'*Alemdar* et de la revue *Aydede*, opposés à la Lutte nationale, fermés en 1922. D'autres comme *Tanin* [Résonance], *Tevhid-i Efkâr* [L'Union d'idées], *Resimli Ay*, *Aydınlık* ou *Sebilürreşat* [Le Droit Chemin, ancien *Sırat-ı Müstakim*] réussissent à survivre et deviennent les canaux d'une certaine opposition dans les premières années du nouveau régime —ils ne résisteront pourtant pas au coup que l'opposition reçoit en 1925. Il faut dire que la presse en faveur de la cause nationale subit également l'attaque du camp opposé pendant la guerre d'Indépendance. Après la signature de l'armistice de Moudros, le cabinet du sultan proclame un décret par lequel il s'autorise à interdire la presse dans

²³⁵ *Ibid.*, p. 941. Le chiffre de victimes des Forces nationales sur le champ de bataille s'élève à 9 168. Ergün Aybars, *Türkiye Cumhuriyeti Tarihi 1* [Histoire de la république de Turquie], 2^e éd., Ankara, Ankara Üniversitesi, 1989, p. 347.

²³⁶ H. Topuz, *100 Soruda Türk Basın Tarihi* [L'histoire de la presse turque en cent questions], *op. cit.*, p. 130.

les régions en état de siège ainsi que, peu après, dans l'Istanbul de l'occupation. La cible que devient la presse pour les uns et pour les autres fait preuve de son rôle majeur dans le conflit idéologique de la fin de l'Empire.

En avril 1923, quelques mois après la fin de la guerre, les leaders du camp vainqueur, dont Mustafa Kemal, adaptent le bras politique des Forces nationales aux enjeux du futur nouvel État et créent le Parti populaire, futur Parti républicain du peuple. La formation a gouverné *de facto* depuis la fin du conflit et assume officiellement le pouvoir au moment de la fondation de la République. Ils démarrent ainsi un gouvernement qui se caractérise, entre autres, par les efforts d'homogénéiser la société conformément à leurs propres principes, forcément à l'encontre de la diversité idéologique qui subsiste.

Les tribunaux d'Indépendance sont aussitôt repris à Istanbul et sa région, la première fois sous la République, pour trancher une affaire certes très concrète, mais toujours dans le but de supprimer les entraves du gouvernement qui ont caractérisé leur première étape. Si les leaders nationalistes parlent depuis quelque temps d'abolir le califat, c'est avec la République que l'éventualité adopte un caractère vraisemblable, voire imminent. Au mois de novembre, le président du barreau d'Istanbul, Lutfi Fikri, publie dans le journal *Tanin* une lettre en faveur du califat. Le lendemain, le chef de rédaction du journal, Hüseyin Cahit (Yalçın), la seconde par un article, et les journaux *İkdam*, *Tevhid-i Efkâr* et encore *Tanin* publient au bout de quelques jours la lettre que deux leaders musulmans de l'Inde envoient à İsmet Pacha pour lui réclamer le maintien du calife. Le régime interprète ces manifestations comme une poussée de contestation, rouvre en décembre les tribunaux d'Indépendance et dépose chez eux l'affaire. Le procédé se conclut par le jugement de Lutfi Fikri, de Hüseyin Cahit et de plusieurs autres journalistes desdits organes. Les accusés sont certes tous finalement acquittés, même le président du barreau, condamné à cinq ans aux galères, qui bénéficie d'une amnistie approuvée en février 1924, moment où les tribunaux sont refermés. Cependant, l'incident est perçu dans le milieu de la presse comme un avertissement sur la fermeté du régime contre toute intervention gênante. En outre, les tribunaux ont pu profiter pour trancher d'autres affaires de nature similaire, tels que la publication d'*İslâmiyette Ahlâk ve Kadınlarda Tesettür* [La morale dans l'islam et le Port du voile chez les

femmes],²³⁷ un livret qui vaut en janvier à son auteur une peine d'une année de prison pour un délit de propagande réactionnaire.²³⁸

L'abolition du califat occupe sans doute la première place parmi les déclencheurs de contestation des réformes du régime. La mesure clive non seulement la société, mais aussi le parti du gouvernement. Elle se heurte à deux causes principales d'opposition, l'une de nature politique et l'autre religieuse. La première renvoie au pouvoir stratégique de constituer le centre du monde musulman. De ce point de vue, l'abolition du califat entraînerait l'affaiblissement du pays, la perte de sa respectabilité au niveau international, l'adieu à la grandeur de l'Empire. C'est sur cette idée que s'appuient les lettres et les articles qui font la cible des tribunaux d'Indépendance. La seconde cause, quant à elle, est défendue par ceux qui ne voient pas d'un bon œil la vocation séculière de la Turquie et qui considèrent que le calife est nécessaire pour garder l'attachement du peuple à la religion. Parmi ces individus, il faut compter les héritiers du courant islamiste de la période ottomane. Il grandit en parallèle et par réaction à l'occidentalisation pour adopter, vers la fin du XIXe siècle, une dimension politique. Dans les années qui précèdent la République apparaissent plusieurs sociétés agissant en partis politiques ouvertement en faveur de la défense de l'islam, parfois du califat et du sultan. C'est le cas de la Teali-yi İslam Cemiyeti [Société pour la promotion de l'islam] (1919), la Tarik-i Salâh Cemiyeti [Société du chemin du rétablissement] (1921) et la Muhafaza-ı Mukaddesat Cemiyeti [Société pour le maintien du sacré] (1922). Elles représentent le bras politique d'une idéologie que la fondation de la République réussit en quelque sorte à expulser de la politique représentative et de la presse, mais pas de la mentalité de nombreux citoyens. Les années à venir connaîtront maints exemples de cette revendication et de sa confrontation avec le projet du gouvernement, qui prendra parfois des tournures fort violentes.

Le démarrage de la République réussit vraisemblablement à intimider la dissidence. Mais Mustafa Kemal tente ensuite, toujours en 1924, d'instaurer un système multipartite, la première de deux tentatives au cours son mandat ; la seconde se produira en 1930. Plusieurs raisons le poussent à agir dans ce sens. Depuis les premiers

²³⁷ İbrahim Ethem, *İslâmiyette Ahlâk ve Kadınlarda Tesettür* [La morale dans l'islam et le port du voile chez les femmes], Istanbul, Matbaa-yı Osmaniye, 1923, 59 p.

²³⁸ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 52.

soupçons de son projet national, ses discours sont remplis de promesses de démocratie. Cela répond à un populisme manifeste, à l'ambition de gagner la faveur du peuple par l'image d'un futur prospère. Certes, le leader se projette en modèle de droiture et de démocratie : est-ce que le devoir moral de tenir à ses promesses a pu jouer dans sa décision ? Ne souhaiterait-il pas dans l'absolu une vraie démocratie pour la Turquie ? Peut-être que si, mais pas dans l'immédiat, en tout cas pas avant que son projet de reconstruction nationale ne soit accompli. Car jouer le vrai jeu de la démocratie peut entraîner l'adieu au pouvoir et à ses ambitions. En fait, comme nous le verrons par la suite, son autorité et ses décisions restent le dernier mot dans les processus de création d'une opposition qui, par ailleurs, n'arrivera pas vraiment à terme. En outre, il est avant tout un stratège. Se faire accepter par les nouveaux partenaires européens auxquels il aspire sur de nombreux aspects passe sans doute par accepter, comme l'Occident le fait vraisemblablement, les risques de la démocratie, pourvu qu'il ne soit pas perçu comme un dictateur. En même temps, il n'ignore certainement pas le danger de persister sur un système autoritaire : lui-même a assisté au renversement d'Abdülhamid II (1909), le dernier grand autocrate ottoman, par l'intervention des Jeunes-Turcs qui s'organisent dans la clandestinité. Si les projets de multipartisme sont aussitôt abandonnés, au moins il aura pu faire semblant d'être démocrate aux yeux de l'Europe et de l'opinion publique du pays.

La politique autoritaire du régime, ses toutes premières mesures que certains qualifient déjà de radicales, et l'influence de Mustafa Kemal au sein du parti, valent au leader ses premières critiques, qui plus est, les premières démissions à l'intérieur du parti. Hüseyin Rauf (Orbay), par exemple, député du CHP, publie une célèbre déclaration dans *Vatan* [La Patrie] et *Tevhid-i Efkâr* en novembre 1923, où il appelle irresponsables les personnes qui ont proclamé le nouvel État.²³⁹ Les réactions proviennent aussi de ses anciens partisans, de certains militaires qui ont organisé avec lui l'attaque en Anatolie contre les forces d'occupation, et d'autres personnalités clés de la Mütareke. Les voix d'opposition, dont les démissionnaires du Parti républicain, décident alors de se regrouper, en novembre 1924, autour du Terakkiperver Cumhuriyet Fırkası ou Parti républicain progressiste, à la tête duquel se trouvent les officiers Ali Fuat (Cebesoy), Kâzım Karabekir et Hüseyin Rauf, et le docteur Adnan Adıvar. Mustafa Kemal acquiesce

²³⁹ *Ibid.*, p. 36.

et nomme Premier ministre Ali Fethi (Okyar), un ancien ami à lui considéré comme libéral et du coup comme un bon interlocuteur entre les deux groupes. Une série d'organes de presse dont *Vatan*, *Tevhid-i Efkâr*, *Son Telgraf* [Le Dernier Télégraphe] et *İstiklal* [Indépendance] adhèrent à ce moment à la cause progressiste et deviennent les canaux d'expression de la nouvelle formation.

En février 1925, une série de soulèvements éclatent dans les provinces de l'est et du sud-est anatolien, à majorité kurde. Les rebelles protestent contre le régime nationaliste turc et l'abolition du califat, et la révolte se répand à tel point dans la région qu'elle devient rapidement une menace sérieuse pour le régime. Il s'agit de l'incident que nous avons évoqué plus haut, connu comme les émeutes du Cheikh Saïd, d'après le nom de son leader. À vrai dire, des révoltes kurdes contre l'autorité nationaliste se sont déjà produites, même avant la République, comme celle de Koçgiri (1921), dans l'est anatolien, qui s'est soldée par une brutale répression et des milliers de victimes.²⁴⁰ Cependant, le rapport entre le régime et les Kurdes devient particulièrement tendu sous la République. Cela s'explique par l'incompatibilité entre le modèle qu'impose le premier et l'identité profonde des seconds ; peut-être aussi par la trahison des nationalistes turcs aux promesses d'un État bicommunautaire, par lesquelles ils s'attirent la collaboration des Kurdes pendant la guerre d'Indépendance.²⁴¹ Les émeutes du Cheikh Saïd sont l'exemple le plus connu de ces relations conflictuelles, mais d'autres se produiront bientôt, comme les trois révoltes de l'Ararat entre 1927 et 1930, menées par les leaders échappés des émeutes de 1925, ou la rébellion de Dersim en 1937, contre la répression culturelle et la dispersion territoriale forcée de la minorité, qui se solde par un massacre d'environ 40 000 Kurdes.²⁴²

Les émeutes du Cheikh Saïd revêtent une importance singulière qui repose sur leurs conséquences politiques. Face aux critiques contre lui que l'incident déclenche partout dans le pays, le régime, méfiant de toute source de contestation, profite des émeutes pour couper court aux initiatives d'opposition. C'est dans cet esprit qu'il proclame, début mars 1925, la *Takrir-i Sükun Kanunu* ou loi du rétablissement de l'ordre, qui lui accorde « la compétence d'interdire toute organisation, soulèvement,

²⁴⁰ H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 337.

²⁴¹ Kendal Nezan, « La genèse du nationalisme kurde », *Confluences Méditerranée*, t 2000, n° 34, p. 33-34. Nous aborderons cette question plus en détail dans la troisième partie du présent travail.

²⁴² David McDowall, *A Modern History of The Kurds*, London New York, I. B. Tauris, 1996, p. 208-209.

encouragement, tentative d'action et publication orientée vers la réaction, la rébellion et l'altération de l'ordre social, la paix et le calme, la sécurité et l'ordre public du pays ». ²⁴³ En d'autres mots, la Turquie est désormais placée en état d'exception. L'une des premières mesures adoptées en vertu de cette loi est la fermeture du Parti républicain progressiste, à environ quatre mois de vie, sous prétexte d'avoir encouragé indirectement les émeutes. À vrai dire, la formation dite progressiste ne diffère pas grand-chose du parti du gouvernement : elle défend une posture plus souple au sujet de l'abolition du califat et s'oppose fermement à la concentration de pouvoir sur Mustafa Kemal. Néanmoins, son étiquette de parti d'opposition lui fait recueillir la sympathie des secteurs contraires au leader. Pendant son bref passage, il s'occupe de transmettre au cabinet sa position sur des questions comme l'attaque envers la religion, mais ne vit pas assez longtemps pour connaître des élections.

Par ailleurs, le fait que le Cheikh Saïd soit un derviche Nakchibendi et la forte influence que l'ordre détient parmi les Kurdes mettent ce dernier, et en général les confréries soufies, dans le viseur du régime. En novembre 1925, il proclame la fermeture des couvents soufis, l'interdiction des confréries et la confiscation de leurs biens, ainsi que la suppression de certains titres religieux, dont ceux de cheikh et de derviche. Peu avant, Mustafa Kemal avait affirmé au siège du Parti à Kastamonu : « la république de Turquie ne pourra jamais être la terre des cheikhs, des derviches, des disciples ni des adeptes. La confrérie la plus authentique et la plus certaine est celle de la civilisation ». ²⁴⁴ En réalité, cela rejoint ses traditionnels discours contre l'influence de la religion et pour une vision de la vie basée sur la science et le positivisme. Mais l'affaire lui offre maintenant un prétexte, celui d'avoir contribué à la corruption de la religion et

²⁴³ « İrticaa ve isyana ve memleketin nizam-ı içtimaisini ve huzur ve sükûnunu ve emniyet ve asayişini ihlale bais bilumum teşkilat ve tahrikat ve teşvikat ve teşebbüsât ve neşriyatı, Hükümet, Reis-i Cumhurun tasdiki ile, re'sen ve idareten men'e mezundur. ». Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Takrir-i Sükûn Kanunu [Loi du rétablissement de l'ordre] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 4 mars 1925, n° 87, p. 36.

²⁴⁴ « Türkiye Cumhuriyeti şeyhler, dervişler, müritler, mensuplar memleketi olamaz. En doğru, en hakikî tarikat, tarikat-ı medeniyedir. » Mustafa Kemal Atatürk, « Kastamonu'da İkinci Bir Konuşma (30/8/1925) [Deuxième discours à Kastamonu] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 225/II.

à la dégradation de l'État, pour proscrire les confréries et éliminer la concurrence qu'elles représentent à son pouvoir.²⁴⁵

Malgré tout, les membres des *tarikats* non seulement ne disparaissent pas de la carte, mais occasionnent plusieurs épisodes violents contre la sécularisation de la Turquie. Ils participent ces jours-là à des attaques armées en protestation contre l'interdiction du fez, organisent des révoltes à Menemen en 1930 et à Bursa en 1933. Cette dernière, par exemple, prend pour cible l'appel à la prière en turc et l'interdiction de la version arabe ; son instigateur, un autre Nakchibendi, İbrahim de Kozan, est arrêté et puni.²⁴⁶ Il faut préciser qu'à côté des Nakchibendi, caractérisés par leur conservatisme et leur activisme social, se développent d'autres ordres plus progressistes, comme les Kalenderi et les Malamati.²⁴⁷

Comme si ces menaces ne suffisaient pas, Mustafa Kemal est à cette époque la cible de deux tentatives d'assassinat. La première, en mai 1925, est organisée par un groupe d'Arméniens résidant en Grèce. La seconde, en 1926, par un groupe de conspirateurs qui projette d'assassiner le leader lors de son passage à Izmir. Cette dernière est organisée par deux députés de l'Assemblée nationale, Ahmet Şükrü et Mehmet Arif, et par un ancien député de la première législature, Ziya Hurşit, qui s'était distingué à son époque par son opposition à l'abolition du califat. A posteriori, il avoue avoir aspiré à ce que l'action permette plusieurs opposants d'accéder au pouvoir, cela en rapport à la position plus souple du Parti progressiste sur l'abolition du califat. Mustafa Kemal avait déjà connu en 1921 une tentative d'assassinat arrangée par les Anglais, mais leur mercenaire, un Indien appelé Mustafa Sagir, avait été découvert et exécuté avant d'accomplir sa mission. Des années plus tard, en 1935, un groupe de bandits essaiera encore de le tuer près de la frontière avec la Syrie. C'est pour des raisons de sécurité face à certains groupes violents que Mustafa Kemal ne met jamais les pieds à Istanbul depuis le début de la guerre d'Indépendance jusqu'à 1927, et qu'il ne voyage jamais non plus à l'étranger.²⁴⁸

²⁴⁵ İlhami Soysal, « Mezhepler/Tarikat [Sectes et ordres mystiques] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], Istanbul, İletişim, 1983, vol. 5/10, p. 1365.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 1366.

²⁴⁷ Touraj Atabaki, *The State and The Subaltern: Modernization, Society and The State in Turkey and Iran*, London New York, I. B. Tauris & Co., 2007, p. 131-132.

²⁴⁸ Sina Akşin, *Turkey from Empire to Revolutionary Republic: the Emergence of the Turkish Nation from 1789 to the Present*, traduit par Dexter H. Mursaloglu, New York, New York University Press, 2007,

Considérant le contexte de violence et d'opposition, le gouvernement décide de rouvrir en mars 1925 les tribunaux d'Indépendance, en lien avec l'état d'exception, comme l'outil exécutif de la loi du rétablissement de l'ordre, à Ankara et à Elazig, la région des incidents. Leur but initial est de juger les participants aux émeutes et d'autres éléments qui auraient pu les enflammer de façon directe ou indirecte, dont certains journaux, des membres des confréries soufies et des partisans du parti d'opposition. Mais ils finissent par viser des objectifs indépendants de l'incident, tels que les membres d'associations gauchistes, communistes ou réactionnaires, les déserteurs de l'armée et les personnes impliquées dans les tentatives de magnicide. Les peines des Tribunaux vont de la flagellation à la mort, en passant par la prison et l'exil. Le Cheikh Saïd et ses acolytes sont exécutés, ainsi que Manok Manukyan, chargé de tuer le leader en 1925, et les conspirateurs d'Izmir. Kâzım Karabekir et Ali Fuat, membres du Parti républicain progressiste, sont associés à la tentative d'assassinat, arrêtés et finalement acquittés par l'intercession de Mustafa Kemal. D'autres députés du parti sont exécutés. Le docteur Adnan Adıvar, accusé, puis acquitté, part en exil volontaire en Europe accompagné de sa femme, Halide Edip, écrivaine éminente de la période et adhérente au parti d'opposition depuis le début.²⁴⁹ Une quinzaine de journaux sont fermés dans tout le pays et plusieurs journalistes arrêtés et condamnés. Par cette dérive de répression et de terreur, le régime réussit à neutraliser de façon provisoire une grande partie des manifestations publiques de dissidence. Les tribunaux restent actifs jusqu'à 1927, et la loi de rétablissement de l'ordre, dont la fin était prévue pour la même année, reste en vigueur jusqu'à 1929.

Comme l'abolition du califat, la proclamation en novembre 1925 de l'interdiction du fez en faveur du chapeau attise la rage des conservateurs qui voient —à raison— la mesure comme un nouveau pas pour la suppression graduelle de la religion. Le ministre des affaires religieuses, Mehmet Rifat (Börekçi), essaie d'apaiser les esprits avant la réforme, garantissant que « il n'y a aucun inconvénient religieux ni moral à porter le chapeau », mais ses mots ne donnent pas vraiment l'effet désiré.²⁵⁰ Les jours qui

p. 204-205. Jacques Benoist-Méchin, *Mustapha Kémal ou La mort d'un empire*, Paris, A. Michel, 1991, p. 346-347.

²⁴⁹ Jusqu'à son retour en Turquie en 1939, Adnan Adıvar travaille en France et en Angleterre dans plusieurs institutions scientifiques dont l'École de langues orientales de Paris.

²⁵⁰ « Şapka giymekte dini ve vicdani mahzur yoktur. » H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 74.

entourent la proclamation de la loi connaissent une vague remarquable de réactions et de répression. Le 14 novembre, quelques jours avant, des messages contre la réforme sont affichés sur les murs de la ville de Sivas, ce qui se solde par la condamnation à mort d'un ouléma, un certain imamzade Mehmet Necati, et par des peines de prison pour plusieurs autres.²⁵¹ La veille de la proclamation de la loi, une série de protestations éclatent à Erzurum, où treize manifestants sont condamnés à mort et la loi martiale instaurée pour une durée d'un mois. Le jour même de la réforme c'est à Rize que des manifestations se déclenchent, suite auxquelles huit manifestants sont condamnés à mort. D'autres protestations éclatent le lendemain à Maraş ainsi qu'une semaine plus tard à Giresun. Ce sont les tribunaux d'Indépendance d'Ankara récemment rétablis qui s'occupent de gérer ces affaires. Ils arrivent même à condamner à mort en février 1926 l'auteur d'un livret critique du chapeau occidental — alors que l'ouvrage avait été composé un an et demi avant la réforme.²⁵² Bien que la loi sur l'interdiction du fez ne prévoit en théorie que des peines de trois mois de prison pour ses infracteurs, beaucoup sont exécutés sous prétexte de protestations, grâce au pouvoir que le régime s'accorde par les tribunaux d'Indépendance et la loi de rétablissement de l'ordre.

LE CAS DE LA PRESSE D'OPPOSITION

Les deux outils de répressions ont aussi à cette époque des conséquences néfastes pour la diversité de la presse de la période, déjà suffisamment appauvrie. La loi entraîne la fermeture immédiate de nombreux journaux sur tout le territoire national : aux quatre publications ci-dessus qui s'approprient la cause progressiste, il faut en ajouter d'autres comme *Tanin*, *Sebilürreşat*, *Aydınlık*, *Orak Çekiç* [Faucille et marteau], *La presse du soir* et la revue *Resimli Ay*, toutes à Istanbul, *Sada-yı Hak* [La Voix de la justice] à Izmir, *Savha* à Adana, *İstikbal* [L'Avenir] et *Kahkaha* [L'Éclat de rire], à Trabzon, *Doğru Söz* [Le Mot juste] à Mersin et *Yoldaş* [Camarade] à Bursa, sous prétexte de propagande communiste. Quant aux tribunaux d'Indépendance, ils tranchent pour l'arrestation de nombreux journalistes, dont plusieurs collaborateurs de *Tanin* et de *Resimli Ay*, certains d'entre eux condamnés à des peines de prison et de déportation de

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² İskilipli Mehmet Âtîf, *Frenk Mukallitliği ve Şapka* [L'imitation de l'Occident et le chapeau], Istanbul, Matbaa-i Kader, 1924, 32 p., H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 88.

plusieurs années. Hüseyin Cahit, par exemple, du journal *Tanin*, acquitté des tribunaux de 1923, est condamné cette fois à une peine de déportation perpétuelle à Çorum. Les lettres que l'intellectuel et avocat Haydar Rifat (Yorulmaz) envoie à Mustafa Kemal en 1930 pour dénoncer l'arrestation de journalistes à Bursa, dont le propriétaire de *Yoldaş*, et en général l'emploi excessif de la force lui valent, à son tour, une peine de deux ans de prison.

Ces épisodes conduisent la presse de la première décennie républicaine à une chute sans précédent tant sur le plan qualitatif, avec le monopole de la presse kémaliste, que sur le plan quantitatif, avec une stagnation du nombre des nouvelles publications annuelles. Cette évolution n'est comparable qu'à l'expansion que le secteur connaît après la proclamation de la *Ile Meşrutiyet*. Entre 1923 et 1928, le nombre de nouvelles publications par an tombent à vingt-trois nouveaux titres en moyenne. La Société de la presse situe en 1933 le nombre total de journaux en turc à soixante-huit, et celui des revues à quatre-vingt-cinq.²⁵³

Quant aux publications en langues étrangères, elles subissent une descente graduelle après le pic de 1921 pour ne constituer en 1924 que 4% du total de la presse.²⁵⁴ Ceci dit, elles maintiennent un niveau de représentation considérable dans la première décennie républicaine. En 1933, la Société de la presse compte vingt-deux organes en langues étrangères, qui rendent compte de l'activité des minorités arménienne, grecque et juive, ainsi que de la présence physique et notamment culturelle des étrangers.²⁵⁵ Comme il fallait toutefois s'y attendre, le régime ne manque pas de passer à la loupe leurs publications, notamment les contenus relatifs aux Turcs, qu'ils sont expressément interdits de diffamer par la réglementation de 1926. La veille de la révocation de la loi du rétablissement de l'ordre, le journal grécophone d'Istanbul *Ta Hronika* est obligé de

²⁵³ Ces statistiques ont été élaborées à partir des données renseignées sur l'annuaire de 1933 de la Société de la presse. S.N. Gerçek, *Almanak 1933* [Almanach : 1933], *op. cit.*, p. 242-258.

²⁵⁴ *Ibid.*

²⁵⁵ Sept en français : Le Jeudi, L'Akcham, L'Illustration de la Turquie, La République, Le Journal d'Orient, Istanbul et Le levant, sept en arménien : Norlur, Arevelk, Aztarar, Badger, Jamanak, Tıdık et Zartonk, trois en grec : Apoyevmatini, Dimokratiya et Ta Hronika, deux en judéo-espagnol : La Boz de Oriente et La Tienda de Yakob, un en italien : Il Messaggero degli Italiani, et un en allemand : Türkische Post, ainsi qu'une revue, Les Annales de la Turquie, en français (*Ibid.*, p. 239-240.). Aucun en anglais, ce qui attire fortement l'attention. L'occupation britannique d'Istanbul et leur postérieur défaite contre les Forces nationales a pu jouer dans la disparition de la communauté anglaise malgré les bonnes relations diplomatiques que le régime essaie de tisser avec l'État insulaire.

fermer et sa directrice, Eleni Mihailidi, renvoyée devant les tribunaux sous prétexte que la nation turque est traitée de violente dans un feuilleton publié par le journal.²⁵⁶

Il faut dire que malgré toutes ces mesures, malgré la fermeture forcée des organes de presse, le régime ne réussit pas toujours à contenir l'activité éditoriale. Dans ce jeu-là entrent les ruses des journalistes et des éditeurs pour contourner les contraintes légales. Une stratégie très courante chez les éditeurs qui souhaitent esquiver la censure consiste à remplacer le nom de la publication par un autre, généralement semblable. Par exemple, la revue satirique *Resimli Ay* [Le Mois illustré], reste active après sa fermeture sous le nom de *Sevimli Ay* [Le Mois adorable], avant de revenir à son premier nom en 1927. Cette technique, à vrai dire, est déjà utilisée depuis les premières manifestations de la presse ottomane, où elle trouve son meilleur exemple : le journal *Tasvir-i Efkâr* [Le Reflet des idées]. Obligé de fermer dix-sept fois au cours de sa vie, il devient *İntihab-ı Efkâr*, *Tefsir-i Efkâr* et *Tevhid-i Efkâr* —« Le choix des idées », « L'interprétation des idées », « L'union d'idées »— et encore *Tasvir-i Efkâr* à différents moments, parfois du jour au lendemain, sans que cela affecte en rien le rythme des publications.

D'autres journaux en revanche semblent préférer attendre que la tempête se calme pour rouvrir au bout de quelque temps. C'est le cas de *Son Telgraf*, fermé de force en 1925, qui reprend son activité en 1937, ou même de *Tasvir-i Efkâr*, qui ferme en 1925 après que son éditeur ait été renvoyé devant les tribunaux d'Indépendance. Le journal reprend en 1940 et reste actif jusqu'en 1949. En définitive, ces réactions mettent en évidence la subsistance d'une certaine variété de presse, et encore plus important, sa volonté d'exister en dépit d'un contexte défavorable.

LES AMNISTIES (ET LES EXCEPTIONS)

Comme les mécanismes de répression, les amnisties constituent un moyen utile de constater l'existence de personnes ou de collectifs qui non seulement n'adhèrent pas au régime mais qui peuvent en plus agir à son encontre. Pour donner l'exemple de la Turquie kémaliste, ces amnisties concernent, entre autres, les prisonniers politiques accusés de dissidence pendant la guerre d'Indépendance et sous la République, dont

²⁵⁶ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 131.

beaucoup condamnés par les tribunaux d'Indépendance : des éléments potentiels d'une opposition qu'ils pourraient manifester à nouveau dès qu'ils rejoignent la société. C'est le cas de l'amnistie spéciale de septembre 1925, proclamée par l'initiative de Mustafa Kemal en direction des journalistes condamnés par les tribunaux d'Indépendance, qui reprennent à ce moment-là leur activité éditoriale.

La première décennie républicaine connaît la proclamation de plusieurs amnisties à caractère aussi bien général que spécial, les premières souvent associées à la célébration d'un grand événement. La première amnistie générale est proclamée en décembre 1923, à l'occasion de la fondation de la République sous prétexte de faire table rase, et concerne donc les condamnés pour des crimes commis avant l'établissement du nouvel État. Elle suit l'exemple d'une autre amnistie, convenue cette fois-ci à Lausanne, que le gouvernement *de facto* proclame en mars de la même année en direction des étrangers retenus par la Turquie.

Mais c'est l'amnistie d'avril 1924 qui se distingue par sa répercussion et par les modalités dans lesquelles elle se déroule. Elle est proclamée à l'occasion de la première Constitution de la République. Ses principaux bénéficiaires sont les personnes ayant collaboré avec l'ennemi, ou s'étant impliquées dans des activités d'opposition aux Forces nationales pendant la guerre d'Indépendance. Elle aussi obéit aux termes du traité de Lausanne, qui prévoit l'amnistie de tous les délits commis entre le premier août 1914 et le 20 novembre 1922 dans le cadre des guerres. Mais le texte accorde également à la Turquie le droit de faire exception sur cent-cinquante personnes. Ce sont elles qui deviennent les célèbres *Yüzellilikler* ou Cent-cinquante *personæ non gratæ* de la République, des ennemis impardonnables de la patrie. La liste comprend en priorité les membres de l'ancien cabinet du sultan, du gouvernement impérial et de ses forces armées, ce qui peut être interprété comme un nouveau pas dans la rupture avec le passé ottoman. Mais elle inclut également des signataires du traité de Sèvres et certains journalistes de la presse d'opposition. C'est à cette liste qu'appartiennent aussi le poète Rıza Tevfik et le prosateur Refik Halit, exclus, de ce fait, de plusieurs manuels de littérature de la période ; le poète, pour avoir participé à la signature de Sèvres, Refik Halit, pour ses critiques de la guerre et ses postes au sein du gouvernement ottoman.²⁵⁷

²⁵⁷ Les *Yüzellilikler* sont regroupés dans huit catégories : 1) le milieu du sultan Vahdettin —lui-même n'est pas compris du fait que son exil est déjà prévu par la loi sur l'abolition du sultanat ottoman— ; 2) les signataires du traité de Sèvres, dont le poète Rıza Tevfik (Bölükbaşı) ; 3) Les collaborateurs des *Kuva-yı İnzibatiye* ou Forces de l'ordre, l'armée du calife ; 4) Çerkez Ethem, leader militaire de la guerre

Il faut préciser que le brouillon de la liste compte six-cents ennemis du régime, dont quatre-cent cinquante épargnés qui circulent donc dans le pays. Quant aux élus, ils sont interdits de rester ou de rentrer en Turquie, condamnés par conséquent à l'exil, et dépourvus plus tard de leur citoyenneté turque par une loi de juin 1927. Leur retour dans le pays n'est possible que par une amnistie spéciale, en juin 1938. Plusieurs d'entre eux, notamment ceux familiers au monde de la presse, alimentent l'opposition depuis l'exil et publient en Bulgarie le journal *Açık Söz* [Le Mot franc], qui reste actif jusqu'à septembre 1931.²⁵⁸ D'autres font profil bas ou soutiennent même le régime depuis leurs exils respectifs. Refik Halit, par exemple, publie à Alep les journaux *Doğru Yol* [Le Droit Chemin] et *Vahdet* [L'Unité], par lesquels il louange les réformes de la République et encourage la jeunesse turque à soutenir l'annexion de la région de Hatay. Le gouvernement d'Ankara étudie même de lui pardonner de façon exceptionnelle avant la dérogation générale de sa peine,²⁵⁹ mais il ne rentre finalement en Turquie qu'après la mort de Mustafa Kemal.

Enfin, la célébration du dixième anniversaire de la République motive la proclamation d'une nouvelle amnistie générale, quelques jours avant la grande date. Son importance repose sur le débat qu'elle suscite justement autour du pardon des *Yüzellilikler* et d'autres personnes impliquées dans des affaires politiques telles qu'Adnan Adıvar et Hüseyin Rauf, en l'exil volontaire ou forcé, dont plusieurs ont « manifesté au gouvernement leur désir de mourir en terre turque ».²⁶⁰ Les premiers,

d'Indépendance, et ses partisans ; 5) les délégués envoyés au Congrès circassien d'Izmir de 1921, où sont traitées la révocation du soutien de la communauté circassienne à Mustafa Kemal et l'éventuelle attribution, par l'initiative des Anglais, d'un territoire autonome à ce peuple sous la protection des premiers ; 6) les leaders des bandes et guérillas qui entravent la résistance anatolienne pendant le conflit ; 7) les dirigeants des comités de sédition à l'étranger, et 8) les collaborateurs de la presse opposée à la guerre d'Indépendance. Cahide Sınmaz-Sönmez, « Cumhuriyetin Onuncu Yıldönümü Kutlamaları ve 26 Ekim 1933 Tarihli Genel Af Yasası [Les célébrations du dixième anniversaire de la République et la loi d'amnistie générale du 26 octobre 1933] », *Ankara Üniversitesi Türk İnkılâp Tarihi Enstitüsü Atatürk Yolu Dergisi*, novembre 2004, n° 33-34, p. 93. Pour approfondir le sujet : Kâmil Erdeha, *Yüzellilikler yahut Milli Mücadelenin Muhasebesi* [Les Cent-cinquante ennemis de la patrie ou le règlement des comptes de la Lutte nationale], Istanbul, Tekin, 1998, 240 p., İlhami Soysal, *150'likler, Kimdiler, Ne Yaptılar, Ne Oldular?* [Les Cent-cinquante, qui sont-ils, que firent-ils, que sont-ils devenus ?], 3^e éd., Istanbul, Gür Yayınları, 1988, 296 p.

²⁵⁸ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], *op. cit.*, p. 179.

²⁵⁹ Şahin Uçar, « Karay, Refik Halit » dans *Türkiye Diyanet Vakfı İslâm Ansiklopedisi*, Istanbul, Türkiye Diyanet Vakfı, 2001, vol. 24/44, p. 480-482.

²⁶⁰ « Türk topraklarında ölmek istediklerini bildiren Refik Halit, Felsefe Rıza Tevfik, Sadık, Adil Beyler gibi [...] » *Milliyet*, 1 août 1933, n° 2684, p. 6.

nous venons de le dire, devront attendre jusqu'à juin 1938. Quant aux seconds, les membres du Parti républicain progressiste et les condamnés pour la tentative de magnicide d'Izmir, ils sont à cette occasion acquittés.²⁶¹

LA SECONDE TENTATIVE DE DÉMOCRATIE : L'EXPLOSION DU MÉCONTENTEMENT LATENT

En 1930 Fethi Okyar, que Mustafa Kemal avait désigné Premier ministre lors de la première tentative de multipartisme, propose au leader de rétablir l'opposition contre le malaise social suscité par la crise économique. Celui-ci accepte et c'est sous son autorité et sous sa supervision que le Cumhuriyet Serbest Fırkası ou Parti républicain libre voit le jour en août de la même année.²⁶² Cependant, comme cela a déjà été le cas, la vie de la formation est d'une fugacité étonnante, voire suspecte, car elle sera dissoute à peine quatre mois après sa création. Pour en trouver les raisons, il faut creuser dans la menace qu'elle constitue à ce moment pour le gouvernement. L'annonce du nouveau parti s'accompagne d'un appel aux élections municipales pour le mois d'octobre. Les discours et les interventions publiques de Fethi Okyar dans le cadre de sa campagne

²⁶¹ Pour compléter ces informations, nous voudrions dire qu'une autre amnistie générale est proclamée en mai 1929. Elle prescrit la libération d'environ deux-cents personnes (*Cumhuriyet*, 20 mai 1929, n° 1808, p. 1.) et la remise de nombreuses peines allant depuis des assassinats jusqu'à des transgressions de la Loi du chapeau. Cependant, elle contient maintes exceptions, dont les crimes contre la patrie, contre les forces de l'État et les délits relatifs aux leaders spirituels (Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Kabahatlıların Affı ve Bazı Cürümlerin Takibat ve Cezalarının Tecili Hakkında Kanun [Loi sur l'amnistie des condamnés, le suivi de certains crimes et la remise de leurs peines] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 16 mai 1929, n° 1194, p. 7231-7232.). Le régime montre ainsi que, malgré la récente dérogation de la Loi de rétablissement de l'ordre, il reste vigilant à l'intervention de certains secteurs particulièrement dangereux.

²⁶² Yakup Kadri, romancier nationaliste et homme politique dans les rangs du CHP, publie en 1968 une œuvre de mémoires où il raconte son passage par le monde de la politique. Dans les pages qu'il consacre au Parti républicain libre, non seulement il parle de l'étroite parenté qui le relie au parti du gouvernement mais il soulève des doutes par rapport à son indépendance : « C'est Atatürk lui-même qui choisit le cadre des dirigeants du parti, dont les représentants étaient pour la plupart issus du Parti républicain du peuple. Ils incarnaient tous des valeurs révolutionnaires et progressistes indiscutables. Qui d'entre nous pourrait accuser de conservatisme Ahmet Ağaoğlu, l'auteur du programme du parti, ou Nuri Conker, son secrétaire général ? N'était-il pas, le premier, un démocrate orthodoxe et le second, un officier brillant qui suivait Mustafa Kemal depuis sa puberté, toujours collé à lui ? Quant à Fethi Bey, n'avions-nous pas fait confiance à son éthique personnelle et politique ? » « Bu Partinin dirijan kadrosunu seçen bizzat Atatürk'tü ve onu teşkil edenlerin hemen hepsi Halk Partisi'ndendi. İçlerinde devrimciliklerinden, ileri fikirliliklerinden şüphe edilecek tek kişi yoktu. Partinin programını yapan Ahmet Ağaoğlu'ya, Genel Sekreter vazifesini alan Nuri Conker'e hangimiz gerici diyebilirdik? Bunlardan birincisini ortodoks bir demokrasi taraftarı, ikincisini, ilk gençlik çağından beri Mustafa Kemal'in izinde yürüyen, yanından ayrılmayan aydın kafalı bir subay olarak tanımış, Fethi Bey'e gelince, onun şahsî ve siyasî ahlâkına tam bir güven bağlamış değil miydik? » Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Politikada 45 Yıl* [Quarante-cinq ans dans la politique], Ankara, Bilgi, 1968, p. 102.

réveillent les divers courants idéologiques qui restent latents au sein de la société, l'opposition qui attend muette un moyen de représentation, et déclenchent en définitive une vague de contestation dans tout le pays. Lorsqu'il arrive à Izmir, « des images d'İsmet [İnönü, Premier ministre] sont cérémonieusement déchirées par la foule, le siège du CHP à Izmir attaqué et les fenêtres du bureau du journal du parti lapidées. [...] À Akhisar, [Fethi Okyar] est acclamé comme l'homme qui sauverait l'islam contre la République athée ; la foule portait des pancartes rédigées en arabe avec la profession de foi ».²⁶³ Certes, les secteurs réactionnaires ne font pas du tout partie de l'électorat que la formation représente. Cependant, sa condition d'alternative d'opposition lui fait s'attirer la confiance et les espoirs des toutes les populations qui ne s'identifient pas dans les politiques officielles :

Ceux que la laïcisation de l'État avait choqués, ceux qui se sentaient lésés par la création d'une industrie nationale, ceux qui souffraient de la crise agricole, ceux qui

²⁶³ « Pictures of İsmet were ceremonially torn up by the crowds, the İzmir headquarters of the Republican People's Party was attacked, and the office windows of the Party's local newspapers were stoned. [...] At Akhisar he was hailed as the man who was going to save Islam from the godless Republic; the crowd bore banners inscribed in Arabic with the Profession of Faith. » G. Lewis, *Modern Turkey*, op. cit., p. 117. Dans son livre de mémoires, Yakup Kadri parle aussi des incidents qui se produisent à l'arrivée du leader de l'opposition à Izmir, avec le dramatisme propre à un kémaliste qui regarde de mauvais œil le déroulement de l'expérience multipartite : « Un vacarme éclata soudain, on ne pouvait pas comprendre ce que les gens disaient, même pas les sentir. Les cris se répandaient comme si la brise agréable qui soufflait depuis deux ou trois ans s'était transformée en tempête. La participation de Fethi Bey et de ses amis à la campagne des élections locales avec des meetings partout en milieu d'un tel tumulte ne faisait qu'accroître la violence de la tempête. Le siège régional du Parti républicain du peuple à Izmir et l'immeuble du journal *Anadolu*, organe de presse du parti, avaient été lapidés et... et les photos d'Atatürk et d'İsmet Paşa déchirées et jetées par terre. L'ancien ministre de la Justice Mahmut Esat (Bozkurt), qui se trouvait ces jours-là à Izmir, avait envoyé plusieurs télégraphes à Ankara pour lui faire part de ces incidents déplorables : "La situation est grave —admettait-il. Notre vie est en danger". Mais il n'y avait aucun moyen de les freiner.

Lorsque Fethi Bey et ses amis partirent pour Balıkesir en laissant Izmir dans cet état, la situation s'aggrava davantage, prit toutes les allures d'un mouvement réactionnaire. Le peuple reçut le leader du Parti libre et ses amis avec des drapeaux verts et des propos religieux, en sacrifiant des bêtes sur les chemins que le comité avait empruntés. » « Birdenbire bir curcuna kopmuş, kimse kimsenin ne dediğini anlamak şöyle dursun, hattâ işitmiyordu bile. Bir bağırıp çağırışmadır gidiyordu ve iki üç yıldan beri devam eden durgun hava bir fırtınaya inkılâp etmiş gibiydi. Fethi Beyle arkadaşlarının böyle bir hengâme içinde, taraf taraf mitingler tertip ederek o sıralarda yapılmakta olan mahallî seçimler kampanyasına katılmaları ise bu fırtınanın şiddetini büsbütün arttırmış idi. İzmir'de Halk Partisi'nin İl İdare Merkezi ve bu Partinin organı "Anadolu" gazetesi binası taşlanıyor ve... ve Atatürk'le İsmet Paşanın resimleri yırtılıp yerlere atılıyor, bütün bu çirkin hâdiseler o günlerde İzmir'de bulunan eski Adalet Bakanı Mahmut Esat (Bozkurt) tarafından "Vaziyet vahimdir. Hayatımız tahlikededir" diye çekilen telgraflarla Ankara'ya bildirildiği halde, hiçbir tedbirle önlenemiyordu.

Fethi Beyle arkadaşları İzmir'i işte böyle bir durumda bırakıp Balıkesir'e geldikleri vakit ise vaziyet büsbütün vahimleşmiş, tam mânâsıyla bir "irtica" hareketi şeklini almıştı. Halk Serbest Fırka lideriyle arkadaşları yeşil bayraklarla, tehlil ve ilâhi avazlarıyla karşılaşmış, yolları üstünde kurbanlar kesmişti. » Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Politikada 45 Yıl* [45 ans dans la politique], op. cit., p. 103.

déploraient le marasme des affaires, en un mot tous les mécontents commencèrent à se grouper autour de Fethi.

Des prêtres qui regrettaient le régime du Sultan, de vieux militants du mouvement « Union et Progrès », des membres de l'ancienne opposition monarchiste se remirent à faire de l'agitation. On eût dit que Mustapha Kémal avait soulevé le couvercle de la boîte de Pandore.²⁶⁴

Parmi ces secteurs il faut compter les minorités nationales et confessionnelles, qui semblent soutenir elles aussi la formation. Une preuve de la représentation qu'elles trouvent dans le Parti libre sont les cinq députés grecs, les deux arméniens et les deux juifs que le groupe obtiendra prochainement à Istanbul.²⁶⁵

La prescription de la loi du rétablissement de l'ordre encourage l'apparition d'organes de presse soi-disant indépendants, tels que les journaux *Yarın* [Le Demain] et *Son Posta* [Le Dernier courrier]. Le premier est créé par Arif Oruç, fondateur du Parti communiste du peuple et du journal *Yeni Dünya*, obligé de fermer en 1920. Il se répand rapidement grâce à ses attaques contre le Premier ministre İnönü et contre sa politique économique, qui valent à son directeur une peine d'emprisonnement. Le second journal est créé par Zekeriya Sertel, évoqué ci-dessus au sujet du manuel de savoir-vivre de sa revue *Resimli Ay*, fondateur aussi du gauchiste *Tan* [L'Aube] et condamné à trois ans d'exil à Sinop, en vertu de la loi du rétablissement de l'ordre. Aucun des deux ne se reconnaît comme l'organe officiel du Parti républicain libre. Qui plus est, Sertel insiste sur la différence idéologique qui sépare la formation et la ligne éditoriale de son journal : « *Son Posta* venait de paraître et suivait une politique impartiale, ce qui pourrait le rendre utile au Parti libre par rapport à d'autres journaux. En fait, le parti avait besoin d'un organe de presse. C'est avec ces idées que Fethi Okyar nous approchait, qu'il essayait de gagner la faveur du journal. Mais nous nous gardions bien de le rejoindre, protégeant notre indépendance. Devenir l'organe du Parti libre ne nous séduisait d'aucun point de vue. En fait, nous ne partageons pas ses principes. Il défendait le libéralisme, donnait importance au capital privé, s'opposait à l'étatisme. Nous, en revanche, c'est contre la contribution de l'État au capital privée que nous luttons

²⁶⁴ J. Benoist-Méchin, *Mustapha Kémal ou La mort d'un empire*, op. cit., p. 410.

²⁶⁵ Soner Cagaptay, *Islam, Secularism, and Nationalism in Modern Turkey: Who Is a Turk?*, London New York, Routledge, 2006, p. 42.

justement ».²⁶⁶ Malgré cette divergence, la posture critique du gouvernement qu'adoptent *Yarın* et *Son Posta* finit par les mêler à une guerre idéologique contre la presse favorable au régime et par les faire devenir, en définitive, les porte-paroles plus ou moins mérités de l'opposition. D'ailleurs, le fait que Fethi Okyar publie sur *Yarın* le programme de son parti ne laisse pas trop de place au doute.²⁶⁷ En dehors de ces deux journaux, la nouvelle formation trouve à Izmir trois autres organes de presse de moindre envergure, en faveur de sa cause : *Hizmet* [Le Service], *Halkın Sesi* [La Voix du peuple] et *Yeni Asır* [Nouveau siècle].

Comme c'était programmé, les élections municipales sont célébrées au mois d'octobre. Le Parti républicain libre ne conquiert, selon les données officielles, que trente-et-une circonscriptions sur cinq-cent-deux, qui plus est, aucune dans la région orientale du pays, particulièrement opposée au régime, théâtre de nombreuses manifestations de contestation depuis la fondation de la République.²⁶⁸ Fethi Okyar accuse le Parti républicain du peuple dans l'Assemblée d'avoir truqué les élections mais comprend, les résultats des élections en main, qu'il est inutile de lutter contre la formation de Mustafa Kemal. En novembre, il envoie une lettre au ministre de l'Intérieur lui annonçant la dissolution du parti. Bernard Lewis évoque plusieurs théories pour éclaircir ce qu'il considère comme un « épisode obscur de l'histoire de la République turque » :

Certains croient que Mustafa Kemal souhaitait véritablement créer une démocratie multipartite en Turquie et ne renonça à sa tentative que lorsque les explosions de violence réactionnaire prouvèrent qu'elle était prématurée. D'autres estiment qu'il désirait seulement une opposition docile et maniable pour alléger les tensions pendant une période de crise économique et qu'il l'écrasa dès qu'elle sembla dégénérer. D'autres encore interprètent l'affaire comme un désaccord entre Kemal et

²⁶⁶ « “Son Posta” yeni çıkmıştı, tarafsız bir politika güdüyordu. “Serbest Fırka” için ötekilere oranla daha yararlı olabilirdi. Zaten yeni partinin bir gazeteye ihtiyacı da vardı. Bu düşüncelerle Fethi Okyar bize yakınlık gösteriyor, “Son Posta”yı kazanmaya çalışıyordu. Fakat biz, “Serbest Fırka”ya bağlanmaktan çekiniyor, bağımsızlıklarımızı koruyorduk. “Serbest Fırka”nin organı olmak hiçbir bakımdan bize çekici görünmüyordu. Zaten biz, SCF’nin ortaya attığı ilkeleri beğenmiyorduk. “Serbest Fırka” liberalizmi savunuyordu, özel sermayeye önem veriyordu, devletçiliğe karşı durum almıştı. Biz ise özel sermayeye devletçe yapılan yardıma karşı şiddetli bir savaşa girişmiştik. » Zekeriya Sertel, *Hatırladıklarım* [Mes souvenirs], 2^e éd., İstanbul, Gözlem, 1977, p. 193.

²⁶⁷ G. Lewis, *Modern Turkey*, op. cit., p. 116.

²⁶⁸ Çetin Yetkin, *Atatürk’ün Başarısız Demokrasi Devrimi: Serbest Cumhuriyet Fırkası* [La réforme échouée d’Atatürk pour la démocratie : le Parti républicain libre], 2^e éd., İstanbul, Toplumsal Dönüşüm, 1997, p. 195.

İsmet, le président cherchant un contrepoids à son Premier ministre et au parti du peuple, tandis qu'İsmet finissait par le convaincre que l'expérience était trop dangereuse.²⁶⁹

La création du Parti républicain libre avait suscité l'apparition d'autres petites formations qui témoignent des différentes idées qui circulent dans la société et de leurs envies de s'exprimer sur un plan politique. C'est le cas du Türk Cumhuriyet Amele ve Çiftçi Partisi [Parti des travailleurs et fermiers turcs républicains], fondé en août 1930 à Edirne, et de l'Ahali Cumhuriyet Fırkası [Parti républicain populaire], à Adana en septembre. Après la disparition du principal parti d'opposition, elles sont immédiatement dissoutes par la décision du gouvernement. Cependant, elles influencent pour que le CHP introduise plusieurs ouvriers et petits commerçants dans la liste de ses candidats pour les élections générales de 1931.

En décembre 1930, après la dissolution du Parti libre, la ville de Menemen, au nord d'Izmir, connaît un soulèvement populaire de caractère religieux en protestation contre la sécularisation du pays. L'officier qui tente de disperser la foule est tué par balle, puis décapité par le leader de la révolte, un certain Mehmet le Derviche, et plusieurs membres des forces de l'ordre sont assassinés avant que les troupes de l'armée n'interviennent. Le symbolisme de l'incident est énorme : le Derviche, entre des cris de louange à Allah, aurait annoncé le retour du fez, qualifié le port du chapeau de péché²⁷⁰ et proclamé calife Selim, fils exilé d'Abdülhamid. Une cinquantaine de personnes sont renvoyées en prison alors qu'une trentaine sont pendues, dont l'instigateur de la révolte et d'autres cheikhs. Les incidents ressuscitent l'esprit des émeutes du Cheikh Saïd et mettent encore en évidence la place fondamentale que la religion occupe, malgré les réformes, dans l'identité réelle de nombreux citoyens, qui plus est, la lutte qu'ils sont prêts à mener pour défendre l'espace de l'islam dans leur vies.

Ces épisodes sont, avec les fronts de dissension que les élections dévoilent, parmi les raisons qui motivent la tournure autoritaire du régime et ses démarches d'endoctrinement du début des années 1930. Outre des outils comme les Maisons du peuple, le gouvernement se résout, face aux manifestations d'opposition, à proclamer

²⁶⁹ B. Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, op. cit., p. 245. Citation originale dans B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 280.

²⁷⁰ Şahin Anıl, *Mahkeme Tutanaklarına Göre Menemen İrtica Olayı Davası* [L'incident réactionnaire de Menemen selon les rapports des tribunaux], 1^{re} éd., İstanbul, Kastaş, 2007, p. 10.

en 1931 une *Matbuat Kanunu* ou loi sur la presse. Elle suit l'exemple de deux antécédents : le *Matbuat Nizamnamesi* [décret sur la presse] de 1864 et la loi sur la presse de 1909. Le premier est proclamé après que le journal *Tasvir-i Efkâr* publie des critiques contre le gouvernement et les restrictions à la liberté de la presse.²⁷¹ Il oblige tous les résidents de l'Empire, nationaux et étrangers, à obtenir une autorisation spécifique pour réaliser des activités journalistiques. La seconde est approuvée après l'Incident du 31 mars,²⁷² dans le contexte de la loi martiale qui suit le soulèvement. Son but est de combattre les organes de presse critiques qui reprennent leurs activités sous d'autres noms après que le gouvernement ait forcé leur fermeture. Le texte de loi ne prévoit pas ouvertement la censure, mais elle est tout de même appliquée par la direction militaire du gouvernement. Le décret de 1864 reste en vigueur jusqu'à la loi de 1909, et celle-ci, avec quelques modifications, jusqu'à la proclamation de la *Matbuat Kanunu* de 1931, malgré le changement de régime.

La loi sur la presse de la période républicaine ne prévoit plus la contrainte d'une autorisation spécifique pour les activités de presse. Cependant, elle réserve le droit au conseil de ministres de fermer de façon provisoire n'importe quel journal ou revue dont les publications nuisent, à son avis, à la politique générale du pays. Par ailleurs, le texte limite la pratique du journalisme aux personnes considérées par le régime comme inoffensives : il interdit toute personne condamnée pour des délits d'opposition à la patrie, à la lutte nationale, à la République ou à la révolution, ou ayant publié au service des ennemis sous l'occupation pendant la guerre, d'intégrer la rédaction de tout organe de presse. Par conséquent, les journaux et revues sont tenus de renseigner le nom de tous leurs salariés auprès des autorités : journalistes, correspondants, écrivains, mais aussi dessinateurs, photographes et personnel administratif. Les acteurs du monde de la presse sont ainsi soumis au strict contrôle de l'État.

Le milieu de la presse critique est dès lors plongé dans une ambiance de tension qui régnera jusqu'à la mort de Mustafa Kemal. Faliş Rifkî, écrivain de la période et porte-

²⁷¹ Le journal, que nous avons déjà évoqué au sujet de la presse critique, est créé en 1862 et constitue, avec *Tercüman-ı Ahval* [L'Interprète de la situation] (1860), l'un des premiers journaux privés de l'époque et parmi les plus importants pour leur contribution à la diffusion du savoir, en particulier de la nouvelle littérature. Ils sont tous les deux fondés par İbrahim Şinasi (1826-1871), intellectuel des Tanzimat, pionnier dans de nombreux aspects de la modernisation culturelle du pays.

²⁷² Soulèvement de caractère conservateur qui se déclenche à Istanbul le 13 avril 1909 —le 31 mars selon le calendrier rumi— contre la restauration de la Constitution à laquelle conduit la révolution des Jeunes-Turcs.

parole du gouvernement vers la fin des années 1930, admet dans un article publié en 1938 que « le sort des journalistes dépendait d'un coup de fil », celui qui leur annonce la fermeture de leurs rédactions.²⁷³ D'autres personnes proches du gouvernement comme Yusuf Ziya (Ortaç) ou Burhan Cahit (Morkaya) manifestent aussi leur désaccord par rapport à la loi. Ce dernier, malgré la série de romans kémalistes par laquelle il est principalement connu, publie par exemple en août 1931, dans sa propre revue *Köroğlu*, une retentissante caricature critique de la répression que la loi représente.²⁷⁴ Il est intéressant de signaler que la Constitution détermine en même temps dans son article 77 que « la presse est libre dans le cadre de la Loi », et que « elle ne peut être soumise à aucun contrôle ou censure préalable à la publication ».²⁷⁵

Si le Parti républicain libre avait été dissous, *Son Posta* et *Yarın*, les principaux journaux critiques du régime, étaient restés actifs dans la ligne éditoriale qu'ils avaient suivie jusque-là. Mais la proclamation de la loi de la presse ne peut qu'augurer un changement de leur sort. Le premier reste, certes, ouvert encore plusieurs décennies, mais les critiques du régime qu'il véhicule à ce moment-là valent à Zekeriya Sertel une peine de trois ans d'emprisonnement. Quant à *Yarın*, il est obligé de fermer à peine onze jours après l'approbation du texte. Arif Oruç, son éditeur, reprend aussitôt son travail dans un nouveau journal, *Mücadele* [La Lutte], mais il est aussi fermé sous prétexte qu'il contient des propos gauchistes susceptibles de briser l'unité nationale. Cela pousse Oruç à fuir en Bulgarie, où il continue à publier et à faire de l'opposition par ses textes.

Arif Oruç est parmi les plus hauts représentants de la pensée de gauche de la République : fondateur du Halk İştirakiyun Fırkası [Parti communiste du peuple], il est aussi à l'initiative du Gizli ve Gayr-ı Kanunî Komünist Fırkası [Parti communiste secret illicite], les deux pendant la Mütareke, ainsi que de plusieurs journaux de gauche au cours de sa vie. Mais il représente en même temps la persécution systématique subie par la gauche de l'époque — les exemples de la presse ci-dessus en font suffisamment preuve. Curieusement, encore sous l'Empire, de nombreux unionistes se reconnaissent

²⁷³ « Dönemin parti-devlet sözcüsü *Ulus*'un başyazarı Falih Rıfkı Atay bile sonradan bir başyazısında gazetecilerin talihlerinin bir "telefon darbesi"ne bağlı olduğunu yazabilmiştir (*Ulus*, 28.6.1938). » A. Gevgilili, « Türkiye Basını [La presse de la Turquie] », art cit, p. 216.

²⁷⁴ Gavin D. Brockett, *How Happy to Call Oneself a Turk: Provincial Newspapers and the Negotiation of a Muslim National Identity*, 1^{re} éd., Austin, University of Texas Press, 2011, p. 64.

²⁷⁵ « Madde 77.- Matbuat, kanun dairesinde serbesttir ve neşredilmeden evvel teftiş, muayeneye tabi değildir. » Başvekâlet Neşriyat Müdürlüğü, « Teşkilat-ı Esasiye Kanunu [Constitution] », art cit, p. 6.

proches de l'idéologie soviétique et participent même au congrès des Peuples de l'Orient à Bakou en septembre 1920.²⁷⁶ Mais la menace qu'elle représente à l'unité nationale pendant la guerre, sans doute la peur que la gauche ouvre la porte à l'influence soviétique, suscite plus tard l'hostilité des Nationaux qui interdisent en 1922 la propagande communiste. Cette hostilité perdure et motive en fait certaines actions du régime contre la gauche, allant de la fermeture de journaux jusqu'à l'emprisonnement de ses partisans. L'incident connu comme les Arrestations de 1927, pendant lesquelles la justice saisit plusieurs membres du Parti communiste turc qui fonctionne dans la clandestinité, en est un bon exemple. Trente-cinq autres communistes sont jugés en juin 1929 sous prétexte d'avoir tenté de renverser le gouvernement, et vingt-quatre d'entre eux sont condamnés à des peines de prison.²⁷⁷ L'écrivain et intellectuel Şevket Süreyya (Aydemir), par exemple, est condamné à cette époque à dix-huit mois de prison avant de devenir un kémaliste fervent et cofondateur de la revue *Kadro*. Le poète Nazım Hikmet réussit à échapper au même sort en fuyant d'abord à Izmir, puis en Union soviétique.

L'attitude vis-à-vis des communistes turcs contraste avec les bonnes relations du régime avec Moscou. En 1925, tandis que le gouvernement turc s'occupe d'effacer les traces du Parti communiste, il signe un traité de paix avec l'Union soviétique, et l'année suivante, un traité sur le commerce et le transport maritime. Le relâchement de la répression vers la fin des années 1920 réveille en Turquie l'activité des communistes : ils font l'objet d'une attaque qui reçoit la critique de Moscou et provoque la détérioration des relations bilatérales. La crise se solde par les efforts des deux pays pour rétablir les bonnes relations. Ceux-ci se cristallisent par de nombreux traités d'amitié et des accords commerciaux entre 1930 et 1935.²⁷⁸ Cette période connaît également une étroite collaboration turque-soviétique en matière culturelle, avec des échanges de musiciens et de sportifs d'un côté et de l'autre. Ces relations restent, il faut dire, dans un cadre diplomatique, pour la stabilité de la région et les bons rapports de voisinage, qui conviennent aux Turcs aussi. Au niveau idéologique, le communiste reste une cause d'hostilité dans la Turquie de l'époque. C'est justement sous prétexte de son

²⁷⁶ H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 323-324.

²⁷⁷ H. Ersel, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], op. cit., p. 142-143.

²⁷⁸ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 283-285.

orientation communiste que le régime empêche le Parti des travailleurs et fermiers turcs républicains d’agir en politique dans la période d’ouverture de 1930.²⁷⁹

Pour ce qui est de la littérature, étroitement liée à la presse, moyen naturel de diffusion d’idées, pourrions-nous dire qu’elle aussi reflète la diversité que la société turque alimente, les alternatives de pensée autres que la posture officielle, tout comme les journaux et les revues ? C’est la réponse à cette question qui occupe une grande partie des chapitres qui suivent. En tout cas, nous pouvons d’ores et déjà anticiper deux éléments. D’un côté, le panorama littéraire subit les conséquences de la répression, des mesures d’homogénéisation sociale et surtout le triomphe du nationalisme qui domine sur le secteur intellectuel depuis les années 1910. Le régime envoie en exil deux écrivains potentiellement opposants, ceux qui font partie des *Yüzellilikler*, et d’autres comme Halide Edip ou Nazım Hikmet s’exilent par leur propre volonté face au harcèlement de la justice —ils continuent à publier des œuvres qui circuleront tout de même dans le pays. Par ailleurs, la plupart des écrivains actifs pendant la première décennie républicaine ont des propos ouvertement nationalistes, même des opposants au régime comme Refik Halit qui vient de publier en 1919 un recueil de contes folkloriques anatoliens.²⁸⁰ Il y en a qui adhèrent au kémalisme, qu’ils manifestent par leurs œuvres, par leurs louanges à la figure et aux réussites de Mustafa Kemal. Certains, nous en avons vu plusieurs, rejoignent même les rangs de son parti. En outre, la débandade des nations ottomanes et l’étouffement des minorités qui remontent à la fin de l’Empire empêchent la littérature turque de se nourrir de la plume et des préoccupations d’écrivains non turcs —qui ne partagent pas l’identité ethnique et confessionnelle des Turcs. C’est de ce point de vue que la littérature turque de la période reste, dans les grandes lignes, un domaine des courants de pensée dominants. Mais de l’autre côté, nous apprécions une certaine diversité dans les postures que les auteurs manifestent sur des sujets notamment sociaux et culturels, parfois à l’encontre de la valeur défendue par le régime. Halide Edip, par exemple, fait l’apologie du peuple kurde, notamment dans son roman *Zeyno’nun Oğlu* [Le Fils de Zeyno], paru en feuilleton l’année qui suit les émeutes du Cheikh Saïd. Peyami Safa publie en 1931 son roman *Fatih-Harbiye* où l’écrivain critique manifestement la proscription de l’enseignement de musique classique turque dans le

²⁷⁹ Tarık Zafer Tunaya, *Türkiye’de Siyasî Partiler, 1859-1952* [Les partis politiques en Turquie], Istanbul, Doğan Kardeş, 1952, p. 638.

²⁸⁰ Refik Halit (Karay), *Memleket Hikâyeleri*, Istanbul, Kitabhane-i Hilmi, 1919, 213 p.

conservatoire par la décision de 1926. Nezihe Muhittin, quant à elle, sort la même année *Türk Kadını* [La Femme turque], un essai sur l'histoire du féminisme turc que Yaprak Zihnioğlu décrit comme une rébellion cachée contre l'appropriation induite par le régime des victoires féminisme ottomanes.²⁸¹ Les exemples sont nombreux et divers et témoignent avec les romans nationalistes et kémalistes aussi, de la capacité du genre à transmettre des contenus politiques et à transformer potentiellement l'identité du lecteur.

*
**

Des défenseurs de la culture religieuse et de l'islam politique ; des nationalistes non kémalistes, des critiques du gouvernement, des communistes et d'autres alternatives de gauche ; les Kurdes et d'autres minorités nationales et confessionnelles : la société de la première décennie républicaine non seulement constitue un important éventail idéologique —et politique lorsqu'il est possible—, mais lutte en plus pour garder sa diversité contre les efforts du régime pour imposer son modèle unique. Tous ces courants et ces identités, à l'exception du kémalisme, datent de la période ottomane, survivent à la fondation de la République et reprennent la scène publique et politique dans les décennies qui suivent. Cela met en cause la contribution réelle du régime à la transformation de la société de la Turquie. La question n'est pas de savoir s'il a réussi ou pas, mais dans quelle mesure. Évidemment, que ce soit pour ses valeurs, pour le contexte de la naissance du pays, pour la propagande ou pour une gestion vraiment compétente, Mustafa Kemal gagne énormément de partisans à sa cause et fait parvenir ses idées jusqu'à nos jours. Mais le renversement des tendances politiques dès qu'un véritable système multipartite est mis en place ne peut pas s'expliquer par une simple réaction au long mandat des républicains : il faut considérer des raisons comme l'imposition d'en haut d'un système qui ne répond pas vraiment à la volonté du peuple, ni aux limites que son identité profonde est prête à accepter. En fait, c'est cette volonté qui a émergé en Turquie à chaque fois que la main de fer s'est détendue, pendant le mandat de Mustafa Kemal et après.

²⁸¹ Y. Zihnioğlu, *Kadinsız İnkılap: Nezihe Muhiddin, Kadınlar Halk Fırkası, Kadın Birliği* [La révolution sans femmes : Nezihe Muhiddin, le Parti populaire des femmes, l'Union des femmes], *op. cit.*, p. 248.

DEUXIÈME PARTIE

**LA SCÈNE ROMANESQUE DE LA PREMIÈRE DÉCENNIE
RÉPUBLICAINE : CONNAÎTRE LES AUTEURS ET LEUR ŒUVRE.**

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

Loin de vouloir ébranler le tissu social, la culture ou l'identité des Turcs, l'Empire ottoman s'ouvre à l'Occident dans le principal but de moderniser son obsolète système de défense. Cependant, les pratiques et la mentalité européennes dépassent à un moment donné le domaine strictement militaire pour tout d'abord conditionner, puis bouleverser tous les domaines de la vie traditionnelle ottomane.

La littérature occupe sans aucun doute une place éminente parmi les secteurs les plus affectés. Elle abandonne progressivement le modèle classique, aussi bien sur le fond que sur la forme, pour se réinventer selon la tradition, les genres, souvent les préoccupations ou encore les images de la littérature européenne, notamment française. Cependant, son importance est d'autant plus singulière qu'elle se développe en parallèle de la recherche identitaire des Turcs. Cette particularité en fait un symbole de la rupture avec le passé dans le domaine des lettres, ainsi que le moyen d'expression artistique de la nouvelle société turque post-ottomane. La nouvelle littérature turque s'avère être, par conséquent, une preuve irréfutable de l'ascendant du politique sur la culture et nous rappelle, en définitive, l'intérêt de cette influence lorsque nous nous plongeons dans ses pages.

LA TRANSFORMATION DE LA LITTÉRATURE EN CONTACT AVEC L'EUROPE

Traditionnellement dans l'Empire, la littérature est un domaine pratiquement monopolisé par la poésie. Le genre comprend une variante populaire, pratiquée de longue date par les communautés soufies : la poésie *tasavvufî* ou mystique. Elle se distingue par sa vocation didactique, qui relève de son aspiration à diffuser les préceptes de cette forme de religiosité, et explique, en même temps, son style et son langage simples, compréhensibles par le peuple. Le célèbre Yunus Emre, dont l'activité remonte au XIII^e siècle, se trouve parmi ses plus hauts représentants. Cependant, c'est la poésie classique, la poésie dite « de divan », qui constitue le sous-genre lyrique —et non seulement lyrique— traditionnellement le plus prestigieux, apprécié et pratiqué par les

milieux artistiques dominants, considéré comme la plus haute forme d'expression littéraire. Elle est aussi le genre le plus complexe et par conséquent inextricable de la littérature ottomane, inspirée des traditions arabe et notamment persane qui lui lèguent leur métrique quantitative et un complexe système de clichés et de métaphores. Ces particularités en font, contrairement à la poésie mystique, un genre excluant la majeure partie de la population. C'est son caractère élitiste qui dressera contre elle d'ailleurs les auteurs humanistes du XIXe siècle.

En dehors de la poésie, la littérature traditionnelle ottomane connaît un volume très restreint de textes en prose. Il se borne à l'expression de l'historiographie, aux recueils d'anecdotes historiques, légendaires, à but moral ou mystique, et aux récits populaires, bien plus développés dans les régions turcophones de l'Asie centrale.¹ Par ailleurs, il faut noter deux formes d'expression dramatiques issues de la culture populaire anatolienne, l'une avec des marionnettes, l'autre avec des acteurs réels : le *karagöz* ou théâtre d'ombres et l'*orta oyunu* ou théâtre populaire d'improvisation, qui se distingue par sa mise en scène extrêmement sobre.²

La littérature européenne pénètre l'Empire ottoman au milieu du XIXe siècle, notamment par l'intermédiaire de deux secteurs sociaux bien précis. En premier lieu, par la nouvelle élite occidentale citadine, qui s'établit notamment à partir du règne de Mahmud II (1808-1839). Elle est composée par des étrangers, des locaux non musulmans et par la génération de jeunes éduqués à l'europpéenne dans les nouvelles écoles militaires, en un mot, par des individus qui parlent des langues étrangères et qui s'identifient typiquement aux référents culturels occidentaux. Ce sont ces deux conditions qui expliquent leur contribution à l'expansion de la littérature européenne : consommateurs de textes écrits en Occident, ils les font importer et donc diffuser indirectement dans l'Empire.³

À côté d'eux, ou plutôt parmi eux, car ils appartiennent aussi à cette élite, il faut distinguer les citoyens ottomans qui partent à cette époque en Europe, souvent envoyés par la Sublime Porte pour compléter leur formation ou occuper les nouvelles missions

¹ Güzin Dino, *La genèse du roman turc au XIXe siècle*, Paris, Publications orientalistes de France, 1973, p. 13-14.

² Kenan Akyüz, *Modern Türk Edebiyatının Ana Çizgileri (1860-1923)* [Étude générale de la littérature turque moderne], 3^e éd., Ankara, Ankara Üniversitesi, 1979, p. 34.

³ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 64.

diplomatiques de l'Empire. Une fois sur place, ces individus entrent en contact avec la littérature européenne, avec les œuvres qui circulent à ce moment-là en Occident, avec des formes d'expression qu'ils n'avaient jamais connues auparavant. Ils diffusent ensuite ces connaissances dans l'Empire par différentes voies, telles que la presse, qu'eux-mêmes contribuent souvent à développer. Mais plus important encore, ils les adaptent au contexte local, devenant ainsi les premiers à produire de la littérature occidentale en langue turque-ottomane, qui sera le point de départ de la nouvelle littérature turque. Le meilleur exemple en est İbrahim Şinasi, envoyé en 1849 à Paris se former dans le domaine des finances, qui devient à son retour l'auteur de la première pièce de théâtre à l'occidentale, en plus d'autres initiatives de renouveau littéraire et culturel.⁴ Münif Pacha, quant à lui, affecté en 1855 à la mission ottomane à Berlin, publie à son retour son *Muhaverat-ı Hikemiye* [Dialogues philosophiques], un recueil de traductions de textes de Fénelon, Fontenelle et Voltaire, entre autres. Il faut souligner que leur contribution ne se borne pas à l'importation des genres occidentaux. Elle passe aussi par la transmission d'importantes valeurs sociales, sur lesquelles nous reviendrons plus loin au sujet de la première génération des Tanzimat qui les regroupe.

Suivant l'exemple de ces pionniers, d'autres auteurs se mettent à pratiquer les genres d'importation à mesure que la tradition arabo-persane succombe à la culture européenne. La poésie ottomane, les divans, les *gazel*, les *kaside* ou les *murabba*, ainsi que la métrique quantitative, sont donc progressivement remplacés par des formes d'expression occidentale, comme le sonnet ou le vers libre, par la métrique syllabique, par des courants en vogue en Europe comme le romantisme, le réalisme, le Parnasse. Il en va de même pour le théâtre à l'européenne, importé et adapté très tôt au contexte ottoman. Cependant, c'est la prose qui enregistre sans conteste le plus grand essor, au regard notamment de la place marginale que la culture ottomane lui accordait jusque-

⁴ Parmi les pionniers de la modernisation de l'Empire, İbrahim Şinasi reste une figure d'exception. Il est l'un des premiers intellectuels envoyés en Europe, en l'occurrence à Paris, où il complète une partie de sa formation, devient membre de la Société asiatique et fréquente de nombreux intellectuels et écrivains européens de la période. À son retour dans l'Empire, il publie *Tercüme-i Manzume* [Traduction de poèmes] (1858), un recueil de poèmes traduits d'auteurs comme Racine, La Fontaine, Lamartine et Fénelon. C'est peu après qu'il écrit *Şair Evlenmesi* [Mariage de poète] (1860), la première pièce de théâtre à l'européenne de la littérature turque. En parallèle, il fonde *Tercüman-ı Ahval* [L'Interprète de la situation] (1860) et *Tasvir-i Efkâr* [Le Reflet des idées] (1862), les journaux dont il se sert pour faire de la divulgation scientifique et littéraire. Défenseur fervent de l'éducation du peuple, c'est lui qui démarre le mouvement de la *sadeliik* ou simplification de la langue, visant à diffuser un modèle d'écriture qui favorise l'accès d'un vaste public à la lecture.

là. Le succès du genre se mesure non seulement par l'apparition de formes comme l'essai philosophique, la nouvelle ou le roman, mais par le fait que la prose de fiction détrônera, au bout de quelques décennies, la poésie comme genre le plus pratiqué. Quant aux défenseurs de la littérature classique et de ses formes, ils ne disparaissent naturellement pas du jour au lendemain. En fait, le débat entre eux et les réformateurs au sein du milieu littéraire se prolonge jusqu'aux premières années de la République, notamment au sujet de la métrique en poésie.

L'intérêt de la transformation de la littérature repose aussi sur le changement de mentalité qu'elle représente. Dans ce processus, il faut voir les symptômes de l'abandon progressif de l'identité islamique-ottomane, symbolisée par l'ancienne littérature, et de l'intégration des Turcs à la sphère culturelle européenne. D'après Tzvetan Todorov, pour qui les genres reflètent la mentalité de la société où ils se sont développés, « chaque époque a son propre système de genres, qui est en rapport avec l'idéologie dominante. Une société choisit et codifie les actes qui correspondent au plus près à son idéologie ; c'est pourquoi l'existence de certains genres dans une société, leur absence dans une autre, sont révélatrices de cette idéologie ».⁵ Dans le cas de la nouvelle littérature turque, il s'agit certainement du processus inverse : empruntés tels quels à l'Occident, les nouveaux genres ne sont bien évidemment pas le résultat d'une évolution sociale vécue, comme en Europe. En revanche, ils contribuent à façonner la mentalité de la société turque à mesure qu'ils se répandent, à l'eupéaniser par leurs particularités et leur capacité d'expression.

En résumé, l'impact de l'Occident sur le domaine des lettres provoque la disparition des anciennes formes d'expression littéraire en faveur d'une littérature liée à la nouvelle identité qui prend corps en parallèle. Il faut préciser que, si les lettres sont en général influencées par le contexte politique et social, cette relation atteint, dans la transition entre le XIXe et le XXe siècle ottoman, un niveau de dépendance extrême. En fait, chaque étape de l'histoire des dernières décennies de l'Empire donne lieu à ses propres courants et générations littéraires, intimement associés aux bouleversements politiques et aux préoccupations sociales qui déterminent leurs périodes respectives. Ils convergent tous, dans une plus ou moins grande mesure, sur la littérature des premières années de la République, où le secteur lutte, comme la société ou la politique en général,

⁵ Tzvetan Todorov, *Les genres du discours*, Paris, Seuil, 1978, p. 51.

pour trouver une identité nouvelle —sans qu'elle n'arrive pour autant à se détacher, elle non plus, complètement de son passé.

LES COURANTS DE LA LITTÉRATURE TURQUE ET LEUR RAPPORT À LA POLITIQUE NATIONALE

La proclamation des Tanzimat suscite l'apparition du premier grand courant de la nouvelle littérature ottomane, qui emprunte son nom aux réformes et s'étend jusqu'aux années 1880.⁶ À l'intérieur du courant, les historiens de la littérature turque distinguent deux générations aux particularités distinctes. Leurs points de divergence constituent d'ailleurs un reflet précieux de l'évolution de la pensée dans cet intervalle d'à peu près cinquante ans.

La première génération des Tanzimat advient dans les années qui encadrent le moment culminant du rapprochement ottoman de l'Occident : l'inclusion, en 1856, de l'Empire dans le Concert des nations européennes. Cela n'est pas un hasard : elle regroupe les intellectuels qui se sont formés dans la culture occidentale dans les années précédentes, ceux qui voyagent à ce moment-là en Europe tels que Münif Pacha et İbrahim Şinasi, évoqués plus haut, et d'autres comme Ziya Pacha ou Namık Kemal, acteurs essentiels de l'histoire culturelle et politique de l'Empire ottoman et de la Turquie. Cette expérience les imprègne en effet de la littérature occidentale : l'importante activité de traduction littéraire de ces intellectuels servira de base à la production romanesque à venir—nous reparlerons plus tard de cette précieuse contribution. Mais elle les place par ailleurs également en contact avec les principes des Lumières et de la Révolution française : la mise en valeur du peuple, l'éducation universelle, la liberté, les droits humains et la lutte contre le despotisme, ainsi que des nouvelles valeurs nationales comme la patrie et la nation. En conséquence, si la génération se distingue par ses initiatives pour le renouveau littéraire, elle ne le fait pas moins par le but social qui motive une grande partie de ses actions, qu'elle résume dans sa devise « l'art pour la société ». L'expansion du théâtre à l'europpéenne, par exemple, s'explique par les possibilités du genre vis-à-vis de l'éducation du peuple, une valeur qui fascine les intellectuels de la période. C'est en vertu de ce même principe qu'ils créent

⁶ En dehors du contexte littéraire, les historiens ne considèrent pas la décennie 1880 comme la période des Tanzimat, mais comme une partie de l'*İstibdat*, « absolutisme », ou période d'Abdülhamid II, au pouvoir depuis 1876. D'ailleurs, c'est son intronisation qui détermine la fin de la période des réformes.

les premiers organes de presse ottomane, d'abord plutôt de divulgation scientifique en général,⁷ ensuite spécifiquement littéraires, à l'image des revues européennes. Il est aussi en rapport au mouvement de la *sadelik*, ou simplification de la langue, qui préconise une forme d'expression accessible à la grande masse populaire.

Le groupe connaît son apogée dans les années 1860 et reste actif jusqu'en 1875.⁸ Il passe alors le relais à la seconde génération des Tanzimat, qui survient au cours des années 1870 et occupe la scène littéraire, notamment dans la décennie suivante. L'ingérence étrangère dans les affaires nationales et l'expansion d'une bourgeoisie occidentale, suscitent la méfiance contre la direction prise par la transformation du pays, et réduisent l'enthousiasme des intellectuels vis-à-vis des valeurs des Tanzimat. La dictature d'Abdülhamid II, à quelque mois de la proclamation de la Constitution, aura pour effet d'achever définitivement l'esprit de la période précédente —bien que les réformes suivent cependant leur cours.⁹ Pour comble, l'Europe dont les Ottomans s'inspirent voit, elle aussi, ses courants artistiques abandonner l'approche sociale en faveur de l'individu. En conséquence, l'esprit collectif qui définit la première génération des Tanzimat s'estompe en faveur d'une nouvelle devise : « l'art pour l'art », celle-là même que Théophile Gautier a répandue en France quelques années plus tôt. Des auteurs comme Recaizade Mahmut Ekrem, Abdülhak Hamit et Sami Paşazade Sezai amorcent alors un virage vers une littérature qui ne met plus la société, la collectivité ou le bien commun mais l'individu et ses préoccupations au cœur de ses intérêts. Ils relèguent ainsi le plaidoyer politique au second plan. Cependant, ils approfondissent la réflexion sur l'art littéraire et développent certains genres entrepris par la génération précédente. Ce sont ces auteurs qui opèrent, par exemple, la transition d'une prose de

⁷ Le meilleur exemple en est la *Mecmua-i Fünun* [Revue des sciences] (1862), publication mensuelle visant à rapprocher les sciences modernes et la culture du peuple, organe de presse de la *Cemiyet-i Tedrisiye-i Osmaniye* [Société ottomane pour l'éducation], fondée en 1861 dans le but de diffuser la connaissance notamment aux couches moins favorisées. Aussi bien la société que sa revue voient le jour par l'initiative de Münif Pacha.

⁸ K. Akyüz, *Modern Türk Edebiyatının Ana Çizgileri (1860-1923)* [Étude générale de la littérature turque moderne], *op. cit.*, p. 14-16.

⁹ La première Constitution ottomane est proclamée en 1876 par le sultan Abdülhamid II, qui la révoque tout de suite en 1877, en raison de la Guerre russo-turque. Il dissout également le Parlement et établit une monarchie absolutiste qui s'étend entre 1878 et 1908, où la révolution des Jeunes-Turcs l'obligerà à rétablir la Constitution.

fiction qui rappelle encore le conte, au profit d'un récit psychologique qui définit proprement notre principal objet d'intérêt : le roman.¹⁰

Le genre surgit, dans le contexte ottoman, dans la transition entre les deux générations des Tanzimat. Les facteurs qui conditionnent le renouveau littéraire général contribuent certainement à la naissance du roman turc en particulier. Néanmoins, c'est l'intense activité de traduction des années 1860 et du début des années 1870 qu'il faut surtout tenir responsable de son apparition :

La fiction en tant que genre commença [...] par des traductions. Nous avons vu plus haut que la première fiction d'origine européenne était *Télémaque*, traduit par Yusuf Kâmil Pacha et publié en 1862. Il fut suivi quelques années plus tard par une version résumée des *Misérables*, qui parut en feuilleton dans le *Cerîde-i Havâdis*, et par *Robinson Crusoé* (1864). La traduction du *Comte de Monte-Cristo*, en 1872, celle du *Diable boiteux* de Lesage, ainsi qu'*Atala*, de Chateaubriand, traduit par Recâizâde Ekrem Bey, et, en 1873, celle de *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, paraissent dans les années 1872-1873. De cette façon, la langue turque se trouva enrichie de quelques œuvres majeures, appartenant au genre romanesque, d'auteurs tels que Lesage, Victor Hugo, Dumas père, Ann Radcliffe et Daniel Defoe. Si nous ajoutons à ceux-là Voltaire et son *Micromégas*, qu'Ahmed Vefik Pacha avait traduit dans une langue assez étrange, et *Gil Blas* de Lesage, nous pouvons nous faire une idée complète des acquisitions de cette période.¹¹

Par ces mots, Ahmet Hamdi Tanpınar résume le boom que connaît la traduction au milieu du XIXe siècle et lui attribue un rôle essentiel dans la genèse du roman turc. Ces traductions —parfois des réinterprétations ou adaptations— offrent aux écrivains ottomans le plus important exemple de nouvelle composition de fiction en prose, et ouvrent la porte à la vaste production romanesque en langue turque-ottomane qui débute dans les années 1870.

Parus au cours de cette période de tâtonnement du genre, plusieurs romans se disputent le mérite d'être le tout premier de la littérature turque. En 1871, Ahmet Mithat Efendi, dit « père du roman turc » pour sa production romanesque abondante et

¹⁰ G. Dino, *La genèse du roman turc au XIXe siècle*, op. cit., p. 41.

¹¹ Ahmet Hamdi Tanpınar, *Histoire de la littérature turque du XIXe siècle*, traduit par Faruk Bilici et al., Arles, Actes Sud, 2011, p. 356. Il faut signaler qu'à côté de ces romans, beaucoup d'autres œuvres à caractère scientifique font à l'époque l'objet de la traduction en langue turque-ottomane, grâce notamment aux initiatives des intellectuels des Tanzimat pour éduquer le peuple.

précoce, publie son recueil de nouvelles *Letaif-i Rivayat* [Histoires anecdotiques], dont *Yeniçeriler* [Les Janissaires], qui constitue d'après Tanpınar le premier exemple de roman moderne et le premier roman historique en langue turque.¹² Cependant, c'est *Ta'aşşuk-ı Tal'at ve Fitnat* [La Romance de Talat et Fitnat] (1872) de l'intellectuel albanais-ottoman Şemsettin Sami (Frashëri) qui est communément acceptée comme le premier roman de la littérature turque, conformément à la technique romancière occidentale.¹³ Cette thèse est partiellement soutenue par la linguiste et traductrice Güzine Dino, qui attribue pourtant au roman de Şemsettin Sami « un stade de transition qui facilite à l'auteur et à ses lecteurs le passage du genre fantastique, surnaturel, merveilleux oriental, au roman psychologique, ou réaliste à proprement parler ».¹⁴ Selon elle, c'est la dimension psychologique et la vraisemblance, le caractère analytique et la considération des sentiments des personnages qui définissent véritablement le roman : en ce sens, Dino se penche pour *İntibah* [Le Réveil], roman de Namık Kemal, publié en 1875.¹⁵ Enfin, il faut signaler qu'avant que le roman ne naisse véritablement, la littérature turque-ottomane avait déjà connu deux exemples isolés de fiction en prose proche au roman tel que conçu à l'époque. Il s'agit de *Muhayyelât-ı Ledün-i İlâhi* [Fantaisies de voisinage divin] ou *Muhayyelat* tout court, écrit par Aziz Ali Efendi en 1796 et considéré par Tanpınar comme le précurseur du roman moderne,¹⁶ et d'*Akabi Hikâyesi* [L'Histoire d'Akabi], de Vartan Pacha, écrit en turc avec des caractères arméniens, en 1851.

Quel que soit le vainqueur de cette course, il est indiscutable que le roman et la nouvelle se répandent rapidement pendant le dernier quart du XIXe siècle et qu'ils acquièrent une place de plus en plus prépondérante dans les préoccupations des courants du moment, à tel point qu'ils deviennent, comme nous l'annoncions plus haut, la forme d'expression la plus pratiquée, au détriment de la poésie. De plus, plusieurs de ces premiers romans, tels que *Felâatun Bey ile Rakım Efendi* [Monsieur Felâatun et Monseigneur Rakım] (1875), d'Ahmet Mithat, et *Araba Sevdası* [Amour de calèche] (1898), de Recaizade Mahmut Ekrem, deviennent vite des classiques, encore et encore

¹² *Ibid.*, p. 357.

¹³ G. Gonca Gökalp, « Osmanlı Dönemi Türk Romanının Başlangıcında Beş Eser [Cinq œuvres du début du roman turc de la période ottomane] », *Edebiyat Fakültesi Dergisi*, 1999, vol. 16, p. 188.

¹⁴ G. Dino, *La genèse du roman turc au XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 41.

¹⁵ *Ibid.*, p. 78.

¹⁶ A.H. Tanpınar, *Histoire de la littérature turque du XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 481.

réédités, et sont longtemps compris dans le canon. Le développement de la presse ottomane, leur moyen habituel de diffusion, à laquelle les écrivains participent de façon régulière, contribue sensiblement à l'expansion du genre : « Les premiers romanciers, qui sont aussi les premiers réformateurs de la littérature turque, étaient avant tout des journalistes ».¹⁷

Tout comme le cours de la politique ou la société, le régime absolutiste d'Abdülhamid II (1878-1908) affecte également l'essor de la littérature. La scène culturelle ottomane traverse à cette époque une période difficile, marquée par la persécution et la déportation d'intellectuels ainsi que par la censure de la production artistique et journalistique. Échaudés par ce contexte, des auteurs tels que Tevfik Fikret, Halit Ziya (Uşaklıgil), Mehmet Rauf et Hüseyin Cahit (Yalçın) non seulement perdent définitivement l'intérêt pour les sujets sociaux, mais se lassent des thèmes, des formes d'expression et, en général, de tout ce qui se rapporte à l'univers ottoman. Ils se réfugient, pour ainsi dire, dans la culture européenne et créent un mouvement de renouveau, l'*Edebiyat-ı Cedide* ou Nouvelle littérature, actif entre 1896 et 1901, qui mène l'occidentalisation des lettres à son degré maximal sur la forme et sur le fond.

Typiquement, ces auteurs recourent à des images complètement européennes et mettent les personnages et l'univers des élites bourgeoises occidentales d'Istanbul au centre de leurs écrits. De ce point de vue l'*Edebiyat-ı Cedide* joue un rôle important dans la transmission des modèles de comportement occidental au lecteur ottoman : la littérature postérieure offre de nombreux exemples de personnages qui reconnaissent avoir appris le mode de vie supposément occidental en lisant les romans des auteurs du mouvement. Par ailleurs, indifférents au principe de « l'art pour la société », ou des visées sociales de la première génération des Tanzimat, ces auteurs se lancent à la recherche d'un style orné, artistique, musical et harmonieux, même s'il implique le retour à un langage difficilement compréhensible par tous—l'accès du peuple à la culture n'est plus donc un critère de composition pour eux. L'envie d'expérimenter les pousse, en outre, à jongler avec des genres occidentaux comme le sonnet et la terzarima et d'autres formes plus libres, qu'ils introduisent à ce moment-là dans la littérature turcophone. En définitive, ils produisent une littérature qui non seulement se distingue

¹⁷ G. Dino, *La genèse du roman turc au XIXe siècle*, op. cit., p. 25.

par sa haute qualité artistique, mais qui fait de l'*Edebiyat-ı Cedide* l'un des grands courants de l'histoire de la littérature turque jusqu'à nos jours.

Il faut préciser que plusieurs auteurs de renom œuvrent à l'époque de l'*Edebiyat-ı Cedide*, sans pour autant faire partie du mouvement. Ahmet Mithat Efendi, par exemple, que nous avons déjà évoqué est porteur des aspirations sociales et didactiques de la première génération des Tanzimat et très critique du langage inaccessible des auteurs de la Nouvelle Littérature. C'est aussi le cas de Hüseyin Rahmi (Gürpınar), actif encore à l'époque de la République, toujours attaché également aux préoccupations des classes populaires et aux thèmes sociaux.

Un article de Hüseyin Cahit publié en 1901 donne prétexte à la censure pour fermer la *Servet-i Fünun*, l'organe de presse de l'*Edebiyat-ı Cedide*.¹⁸ Cela précipite la dissolution du mouvement, dont l'esprit reste néanmoins latent : il suffit de l'effervescence culturelle qui suit la proclamation de la monarchie constitutionnelle (1908) pour qu'un groupe de jeunes stambouliotes fondent, en 1909, le courant de la *Fecr-i Ati* ou L'Aube du demain. Ils s'appuient sur leur reconnu prédécesseur —ils restituent, par exemple, son organe de presse pour la diffusion de leurs propres articles et idées. D'ailleurs, leur but est de le pousser plus loin, comme ils le déclarent dans leur *Beyanname* ou Manifeste. Mais au bout de trois ans, l'activité du groupe se limite à une collection de cinq livres et à des sévères critiques de l'*Edebiyat-ı Cedide* dont il tire, pourtant, une grande partie de ses principes. Mustafa Nihat Özön, auteur de plusieurs manuels de littérature, les décrit comme « un groupe de jeunes enthousiastes qui n'avaient pas bien cerné ce qu'ils faisaient ni ce qu'ils comptaient faire ».¹⁹ En résumé, le manque de valeurs définies et une faible production conduisent le groupe à se dissoudre et ses membres à emprunter chacun son chemin. C'est à ce moment que certains d'entre eux, comme Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), Refik Halit (Karay), Fuat Köprülü et Ahmet Haşim, commencent à briller en tant qu'auteurs indépendants. Le mouvement sert tout de même à confirmer l'évolution parallèle que présentent les

¹⁸ Publié avec l'approbation du censeur, l'article « Edebiyat ve Hukuk » [Littérature et droit] est accusé a posteriori de masquer des propos contre le régime d'Abdülhamid II. Il apparaît dans le numéro 553 de la *Servet-i Fünun* du 16 octobre 1901, et son contenu est inspiré de l'ouvrage *Introduction à l'Histoire littéraire* (1898) de l'historien français Paul Lacombe. (Hüseyin Cahit Yalçın, *Edebiyat Anıları* [Souvenirs littéraires], Istanbul, Türkiye İş Bankası, 1975, p. 149.)

¹⁹ « *Fecr-i Ati* adını alan bu toplulukta bulunanlar o zaman için ne yaptıklarını ve ne yapacaklarını iyice kestirememiş ateşli gençlerdi. » Mustafa Nihat Özön, *Son Asır Türk Edebiyatı Tarihi* [L'histoire de la littérature turque du dernier siècle], Istanbul, Milli Eğitim, 1945, p. 93.

domaines de la politique et de la littérature, ou plutôt, l'influence que la première exerce sur la seconde.

La première partie de cette thèse illustre l'apogée que le nationalisme turc éprouve dans les années 1910, enflammé par trois guerres successives ayant confronté physiquement et psychologiquement les Turcs aux non Turcs —étrangers et minorités. Comme il n'en pouvait pas être autrement, le courant conditionne le cours de la production culturelle, qui connaît à ce moment-là l'apparition d'un mouvement portant en littérature les valeurs que le nationalisme défend sur la scène politique. Il se distingue, rien d'inattendu, par sa défense de la nation, son caractère militant en faveur de la turcité du peuple et par extension sa xénophobie. C'est ainsi que, sans être un groupe institué, le mouvement fleurit sous la plume d'écrivains tels qu'Ömer Seyfettin, connu pour ses nombreux contes et nouvelles. Également sous celle de Halide Edip (Adivar), romancière et femme politique, toujours en activité pendant la période républicaine. Ou encore, de Fuat Köprülü, le même qui participera ensuite au renouveau culturel kémaliste, contribuant vivement au mouvement politique par sa facette de chercheur et d'essayiste.

Le nationalisme qui accapare la scène littéraire de la décennie 1910 reste à vrai dire extrêmement actif après la fondation de la République, notamment dans ses premières années, où il donne lieu à une production vaste et représentative de ses principes. La prise de position fort nationaliste du régime d'Ankara y joue naturellement un rôle important. Mais il faut également considérer que la plupart des auteurs qui composent le panorama littéraire des années 1920 et 1930 ont débuté leurs carrières encore sous l'Empire ottoman et puisent leurs référents dans les mouvements qui se succèdent depuis le renouveau du XIXe siècle. La transition réelle de l'Empire ottoman vers la Turquie contemporaine mettra encore quelques années avant que la littérature, et tout particulièrement le roman, n'aborde des trames, des scènes ou des préoccupations propres à la réalité républicaine. Par conséquent, non seulement le nationalisme, mais encore l'*Edebiyat-i Cedide* ou les Tanzimat, trouveront écho dans la littérature de la première décennie républicaine. À ce moment-là, tout comme dans les domaines social et politique, les anciens courants et préoccupations se mêlent aux nouvelles perspectives suscitées par l'assimilation d'une nouvelle identité originale, quelque part entre les racines turques et l'Europe. L'amalgame que cela produit parle particulièrement de la situation du roman qui, contrairement à la poésie par exemple,

ne connaît pas encore à cette époque de courants spécifiques qui s’y intéressent et qui éventuellement l’homogénéisent.²⁰ Le genre puisera encore longtemps dans le passé, dans les préoccupations du présent et dans les aspirations pour l’avenir.

2.1. LE PORTRAIT DES ROMANCIERS DE L’INTERVALLE 1923-1933

La décennie qui s’étend de la fondation de la République jusqu’à son dixième anniversaire comprend l’activité d’une vingtaine de romanciers ayant contribué, au moins avec une œuvre, à la production de la période. Face au défi de les aborder, considérant surtout le grand nombre de profils auxquels nous avons affaire, nous nous sommes confiés aux vertus d’une analyse prosopographique. Ce grand mot désigne essentiellement l’étude comparative des données biographiques des sujets, que nous avons enrichie par les détails de leur vie professionnelle et de leur apport à la littérature.²¹ La méthode nous a permis d’établir deux grandes séries de conclusions. La première se réfère aux éléments que ces romanciers partagent de façon générale, par exemple, le sentiment national. La seconde, au contraire, aux aspects sur lesquels le groupe n’est pas homogène ; ceux-ci permettent souvent, tout de même, de rassembler les auteurs en sous-groupes par affinités partagées à une échelle réduite, comme la génération à laquelle ils appartiennent. L’intérêt des premières données repose sur leur rapport au prototype de l’intellectuel de l’époque. Quant aux différences qui les séparent, elles sont à l’origine de la diversité thématique, et notamment idéologique, du roman turc de la période. Dans les deux cas, l’analyse permet de montrer les aspects de ces auteurs qui conditionnent la dimension politique de leur œuvre, l’influence des courants idéologiques sur ces auteurs et, à travers eux, sur le roman. En un mot : le lien entre politique et littérature. Ce cheminement apparaît comme indispensable pour prouver le potentiel du genre à transmettre des contenus politiques et, qui plus est, à

²⁰ Il s’agit des *Beş Hececiler* ou Cinq « syllabistes », ainsi appelés pour leur défense de la métrique syllabique en opposition à la traditionnelle métrique quantitative de la littérature turque-ottomane, et des *Yedi Meşaleciler* ou Sept « torchistes », réunis autour de la revue *Meşale* « La Torche ».

²¹ Notre étude s’est appuyée sur deux types de données. En premier lieu, des données biographiques de caractère général : genre, date et lieu de naissance, date et lieu de décès, lieu(x) de résidence au cours de sa vie, état civil, enfants, milieu social d’origine, métier des parents, parcours éducatif, branche des études supérieures, connaissance en langues étrangères, activités professionnelles (autres que celles d’écrivain), religion et tendance politique. En second lieu, des données spécifiques du profil littéraire considérant notamment le contexte de la période : année du début de l’activité d’écrivain, première activité en tant qu’écrivain, premier roman, année de sortie du premier roman ; éventuels séjours à l’étranger, date et lieu d’exil (si la donnée est pertinente) et participation active à la politique.

transformer l'identité du lecteur turc de la première décennie républicaine. Dernier point, mais non le moindre, l'étude fournit un fil rouge précieux afin de présenter les écrivains et d'explorer leur production, sans pour autant faire de ce travail un lourd catalogue d'auteurs ni un monotone dictionnaire d'œuvres littéraires.

LEURS POINTS COMMUNS : À LA RECHERCHE DU PROTOTYPE DE L'ÉCRIVAIN DE LA PÉRIODE

Sur la première série d'observations, celles qui se rapportent aux traits communs à l'ensemble des romanciers turcs de l'intervalle 1923-1933, ce qui attire avant tout notre attention est leur provenance d'un milieu social élevé, généralement aisé, en tout cas prestigieux, éloigné de la grande masse populaire. La plupart —quinze auteurs sur vingt— appartiennent à des familles de fonctionnaires de l'État. Parmi ces fonctionnaires, nous trouvons de nombreux membres de l'armée,²² ainsi que plusieurs bureaucrates, dont certains ont travaillé au service du sultan.²³ Quant aux autres auteurs, deux ont d'importants intellectuels de la période précédente pour parents et trois proviennent de familles puissantes de leur région.²⁴ Dans certains cas, le prestige leur échoit aussi grâce à d'autres membres illustres de leur famille : Mahmut Yesari, par exemple, est petit-fils et arrière-petit-fils des célèbres calligraphes Yesari Mustafa İzzet

²² Aka Gündüz est le fils du major İbrahim Kadri Bey ; Sadri Etem, de l'officier İbrahim Etem Bey ; Reşat Nuri, du docteur militaire Nuri Bey, et Şükûfe Nihal est fille du colonel de pharmacie Ahmed Bey. Selahattin Enis, provenant de la dynastie des Atabek d'Artvinli, est, comme Reşat Enis, enfant d'un officier de la gendarmerie, et Mahmut Yesari, fils du colonel Fahreddin Bey. Müfide Ferit est la fille de Şevket Bey, sous-préfet de l'armée et assistant de Recep Pacha pendant un certain temps.

²³ Halide Edip et Nezihe Muhittin sont respectivement les filles de Mehmet Edip Bey, bureaucrate du Ceyb-i Humayun qui supervise les revenus et les dépenses du sultan, et de Muhittin Bey, juge et procureur général. Hüseyin Rahmi est fils de Saïd Pacha, assistant du sultan ; Yaşar Nabi, d'un fonctionnaire du bureau de passeports, et Güzide Sabri, fille d'un fonctionnaire du ministère de la Justice. Ömer Fahreddin Efendi, père de Burhan Cahit, travaille dans l'Emval-i Eytam Meclisi ou Comité de biens des orphelins, et Hafız Ahmed Şükrü Efendi, celui de Mehmet Rauf, dirige la Mühimme Kalemi ou section de relations internationales du Bureau des ports.

²⁴ Dans la première catégorie figurent Peyami Safa et Ercüment Ekrem. Le premier est le fils d'İsmail Safa, auteur de *Edebiyat-ı Cedide*, et petit-fils du poète Mehmet Behçet Efendi, qu'il n'arrive pourtant pas à connaître. Le second est l'enfant de Rezaîzade Mahmut Ekrem, évoqué plus haut, l'une des figures éminentes de la littérature turque. Quant aux enfants de familles puissantes, il faut compter Halide Nusret (Zorlutuna), fille du journaliste Mehmet Selim, de la célèbre famille des Zorluoğulları d'Erzurum ; Falih Rıfkı, fils de Hoca Hilmi Efendi, riche propriétaire terrien de Sakarya, et Yakup Kadri de la famille d'Abdülkadir Bey de Manisa, qui travaille en plus au service d'İbrahim Pacha lors de la Première Guerre égypto-ottomane.

et Yesarizade Mehmet Esad Efendi respectivement, et Güzide Sabri, la nièce de Koniçeli Kâzım Pacha, poète de divan.²⁵

Contrairement à nos attentes, le métier du père ou des autres membres de la famille ne semble pas conditionner de façon significative des traits propres aux auteurs, tels que leur avis politique, qui répond plutôt aux tendances de la période. Dans certains cas, ce métier aurait pu influencer le choix du ou des travaux que l'écrivain en question exerce en dehors de la littérature. Cependant, le milieu social favorable joue un rôle fondamental sur le parcours éducatif étendu, qui aura à son tour une répercussion sur d'autres aspects de leurs personnalités.

En effet, la plupart —quinze écrivains sur vingt— atteint un niveau d'études supérieures, que huit d'entre eux, plus d'un tiers du total, réussissent à terminer. Ils suivent tous des parcours d'humanités ou de sciences sociales : littérature, beaux-arts, droit, commerce, sciences politiques, géographie, philosophie, histoire et la Mülkiye, l'école de hauts fonctionnaires.²⁶ Parmi les auteurs qui n'atteignent pas l'enseignement supérieur, seul Peyami Safa quitte le lycée avant de le finir : il doit abandonner ses études à l'âge de treize ans pour travailler et s'occuper de sa mère —sa formation se poursuivra donc en grande partie de manière autodidacte.

Concernant leur formation, ces auteurs connaissent une ou plusieurs langues européennes, ce qui n'influence peut-être pas directement leur œuvre, mais en dit long sur le profil de l'intellectuel et les tendances culturelles de la période. Comme il fallait sans doute s'y attendre, le français est de loin la langue la plus répandue, suivie par l'anglais. En effet, la plupart des auteurs s'est formée dans des écoles militaires —les

²⁵ D'autres auteurs avec des parents illustres sont Reşat Nuri, petit-fils de Yaver Pacha, préfet d'Erzurum ; Sadri Etem, du poète mevlevi Hasbi Dede ; Yaşar Nabi, de Hacı Yaşar Bey, l'une des personnalités importantes de Skopje, sa ville natale, et Müfide Ferit, petite-fille de Kemahlı Mazhar Pacha, administrateur de Karbala.

²⁶ Falih Rifki et Reşat Nuri font des études de littérature à l'université d'Istanbul, qu'ils finissent tous deux en 1912. Sadri Etem y obtient aussi en 1920 son diplôme en philosophie. Par ailleurs, deux étudiants en beaux-arts : Mahmut Yesari, qui doit quitter l'École de beaux-arts suite à son recrutement pour la Première Guerre mondiale, et Aka Gündüz, qui entreprend aussi des études en droit, tous les deux à Paris, mais qui n'arrive à en finir aucun. Le droit est la filière choisie par trois auteurs : Selahattin Enis, recruté lui aussi pour la Première Guerre mondiale avant de finir ses études, Yakup Kadri, qui abandonne l'école après trois ans, et Ercüment Ekrem, qui fait ensuite deux années à l'Institut d'études politiques de Paris (1905-1907) après s'être diplômé en 1905 à l'École de droit de Galatasaray. Quant à Reşat Enis et Yaşar Nabi, ils font des études de commerce : le premier commence la Haute École de commerce, actuelle Académie de sciences économiques et commerciales d'Istanbul, mais il n'arrive pas à conclure, contrairement au second, qui finit en 1929 le département de Commerce et Banque de Galatasaray. Hüseyin Rahmi et Burhan Cahit font des études à l'École de fonctionnaires, que le premier quitte en deuxième année et que le second finit en 1912.

premières à intégrer des enseignants occidentaux et des langues européennes dans leurs programmes—, dans les nouvelles écoles et lycées civils ottomans —qui remplacent l’arabe et le persan par des langues occidentales—, dans des écoles des missions étrangères telles que les lycées français de Skopje et d’Alexandrie, ou dans des écoles catholiques ou des minorités, par exemple, l’école arménienne francophone Torosyan. À ce sujet, nous trouvons particulièrement significatifs les efforts de plusieurs auteurs pour apprendre les langues européennes par leur propre initiative, parfois de manière autodidacte, comme Peyami Safa, parfois en suivant des cours privés, comme Hüseyin Rahmi ou Ercüment Ekrem (Talu). Ces efforts témoignent des tendances pro-européennes de la période, du basculement progressif de l’idée des Turcs sur leur propre société, qu’ils associent de plus en plus à l’Europe au détriment de l’univers culturel oriental.

Il faut tout de même signaler que l’apprentissage de l’arabe et du persan reste officiellement en vigueur jusqu’à la fin des années 1920, qu’ils gardent encore quelque temps une certaine place dans le domaine de la culture.²⁷ Plusieurs auteurs étudient ces langues par obligation dans leurs établissements respectifs, d’autres le font en cours privés. Ce bagage culturel riche, aux référents classiques et modernes, fait de ces romanciers d’abord des représentants, ensuite des moteurs de la transition entre le monde ottoman classique et la Turquie contemporaine.

Si la plupart de ces auteurs peuvent se vanter d’une formation étendue, ils ne jouissent pas tous des mêmes chances, ni ne sont égaux face à l’accès à l’éducation. Le genre joue énormément dans cette disparité, peut-être plus que tout autre facteur. L’Université pour femmes, par exemple, n’ouvre ses portes qu’en 1913. De plus, elle

²⁷ Halit Ziya, connaisseur de plusieurs langues dont l’arabe et le persan, dénonce dans ses mémoires les faibles connaissances en ces langues des élèves qui finissent l’école secondaire :

« Voilà les lectures de la secondaire : trois chapitres du *Golestan* et une grammaire de persan, un manuel d’Histoire ottomane qui ne faisait même pas deux-cents pages au lieu d’un bon manuel de langue turque [...], et enfin quant à l’arabe, la matière la plus importante de l’école, [...] une méthode connue comme *Les quatre livres* qui abordait à peine la dialectique et n’exigeant que d’apprendre deux ou trois phrases par jour pendant quatre ans.

Le jeune qui finissait l’école avec ce bagage de connaissances ne pouvait même pas dire quatre mots au vendeur de thé iranien ni comprendre les dix lignes de l’anecdote du journal égyptien en arabe. »

[« Bakınız burada ne vardı ve ne okunurdu: Gülistan kitabından üç fasıl ile bir Fars grameri, Türkçe bir gramer ile imlâ ve okuma kitabı yerinde ancak iki yüz sayfalık bir Osmanlı Tarihi [...] ve nihayet mektebin en ehemmiyetli dersi Arapçadan [...] Resail-i Erbaa (dört kitap) diye tanıdığımız mantık taslağına varan ve dört yıl günde ikişer üçer satırla öğrenilen bir yol.

Sonunda bu bilgi yükü ile mektepten çıkan genç ne İranlı çaycıya dört kelimelik Farisî bir cümle söyleyebilir, ne Arapça bir Mısır gazetesinin on satırlık bir fıkrasını anlardı. »] Halit Ziya (Uşaklıgil), *Kırk Yıl* [Quarante ans], İstanbul, İnkılâp ve Aka, 1969, p. 84.

n'offrait qu'un choix d'études extrêmement réduit avant qu'elle ne fusionne, en 1921, avec l'Université pour hommes —l'université d'Istanbul—, en activité en tant que telle depuis 1870. Ces circonstances rendent particulièrement remarquables les efforts de l'écrivaine Halide Nusret (Zorlutuna), qui poursuit des études en histoire —sans parvenir cependant à terminer l'université. Et notamment ceux de Şükûfe Nihal. Cette intellectuelle qui se bat longtemps aux côtés de l'Osmanlı Müdâfaa-ı Hukuk-ı Nisvan [Société pour la défense des droits des femmes] pour l'éducation supérieure des femmes, deviendra la première femme à obtenir son diplôme de l'université réservée jusque-là aux hommes, après que le ministère de l'Éducation ait permis aux femmes, en 1919, d'y accéder.²⁸ L'initiative de Müfide Ferit (Tek) semble tout aussi exceptionnelle : elle profite de ses séjours à Paris où elle doit suivre son mari diplomate, pour commencer en 1921 des études de littérature orientale à la Sorbonne et pour finir plus tard, en 1928, à l'âge de trente-six ans, l'Institut d'études politiques.

Quant à Halide Edip, à Nezihe Muhittin (Tepedenligil) et à Güzide Sabri, les trois autres écrivaines de la période, elles n'atteignent pas les études supérieures : rien d'étonnant, vu qu'elles sont les plus âgées parmi les six écrivaines de notre corpus, et que l'Université pour femmes n'était pas ouverte à l'époque où elles ont reçu leur formation. Cependant, la première obtient, en 1901, son diplôme au Collège américain d'Üsküdar ; la deuxième finit chez elle, en 1909, les études correspondant au lycée et réussit plus tard les examens du ministère de l'Éducation, qui lui permettent de devenir professeur de sciences. Pour ce qui est de Güzide Sabri, plusieurs aspects de sa biographie restent un mystère. Néanmoins, nous savons qu'elle suit un parcours d'éducation entièrement privée à la maison, une pratique habituelle chez les femmes de familles plutôt conservatrices et d'un certain niveau socioéconomique. La différence de genre est un sujet soumis à des approches ambiguës dans la transition entre l'Empire

²⁸ L'İnas Darülfünunu ou université pour femmes ne compte au début que trois départements : littérature, mathématiques et sciences naturelles. C'est grâce en grande mesure à la pression des associations pour l'éducation des femmes et du mouvement nationaliste que le ministère de l'Éducation propose en 1919 aux femmes qui le souhaitent de finir leurs études dans l'université pour hommes, dont l'offre d'études est beaucoup plus vaste. Cependant, le changement de département implique souvent le prolongement des études, ce qui en dissuade les étudiantes de l'İnas Darülfünunu. Şükûfe Nihal non seulement quitte le département de littérature de l'université pour femmes pour joindre celui de géographie dans l'université pour hommes, mais réussit en plus aux examens cette même année-là. Le semestre suivant, l'İnas Darülfünunu ferme ses portes définitivement en faveur de l'unification des parcours pour hommes et femmes. (Bahar Baskın, « II. Meşrutiyet'te Kadın Eğitime Yönelik Bir Girişim: İnas Darülfünunu [Une initiative pour l'éducation des femmes dans la IIe Meşrutiyet : İnas Darülfünunu, l'Université pour femmes] », *İstanbul Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi*, mars 2008, n° 38, p. 95.)

ottoman et la République. Elle est à l'origine d'autres points de divergence entre les écrivains sur lesquels nous reviendrons plus tard.

Dans un autre ordre d'idées, l'appartenance à un milieu social prestigieux et le parcours éducatif étendu convergent pour expliquer l'attachement à la ville, commun à l'ensemble des écrivains. À vrai dire, mis à part ces facteurs, ce n'est que dans les espaces urbains, notamment dans la ville d'Istanbul et à partir de la guerre d'Indépendance petit à petit à Ankara aussi que se concentrent la vie intellectuelle et l'activité éditoriale. L'écrivain de l'époque est donc voué par défaut, pour ainsi dire, à une identité citadine. Les auteurs du roman rural turc, tels que Mahmut Makal, Yaşar Kemal, Talip Apaydın ou Fakir Baykurt, feront évoluer ce stéréotype à partir des années 1950.

Tous ces traits contribuent certes en quelque sorte, à forger la personnalité que ces auteurs transposeront plus tard dans leurs œuvres. Ainsi le village est souvent décrit dans le roman de la période à partir d'idées reçues, entre autres raisons parce que les auteurs ne sont pas vraiment familiers avec cette réalité. Quant aux romans qui parlent d'une vraie rencontre avec le village, ils en donnent une image généralement négative, basée justement sur les critères d'un citadin. Mais c'est un autre trait commun à tous, le sentiment national, qui se distingue du reste par son rôle déterminant dans leur vie et dans leurs écrits.

Le dernier siècle de l'Empire connaît la débandade nationaliste des communautés ottomanes et les efforts du nationalisme turc pour homogénéiser la population, qui culminent par les échanges des années 1920.²⁹ Ces circonstances anéantissent, certes, l'ancienne diversité ethnique et confessionnelle de la société en général, mais s'acharnent particulièrement sur l'élite intellectuelle. Cela s'explique, en premier lieu, par leur caractère citadin, qui fait des écrivains une cible inévitable pour les bouleversements sociopolitiques et pour la circulation des nouvelles idées, qui prennent corps principalement dans les villes. Mais plus important encore : ils constituent, depuis les Tanzimat, l'un des secteurs les plus exposés aux courants politiques et, qui plus est, l'un des plus engagés de la période. Par conséquent, l'ancien panorama littéraire ottoman subit, comme la société, une homogénéisation qui en fait,

²⁹ Entre 1923 et 1930, la Grèce et la Turquie appliquent une série d'échanges de population que les deux pays ont convenu en 1922 lors de la signature du traité de Lausanne qui met fin à la guerre d'Indépendance.

dans l'Empire et la postérieure Turquie, un domaine exclusif des Turcs. Le panorama romanesque républicain, en tout cas dans sa première décennie, ne se compose donc que d'auteurs qui répondent à la double identité turque et musulmane. Certains de ces auteurs feront en plus de cette identité l'objet d'une revendication nationaliste, aussi bien dans leur propre vie que dans leur écriture.

Il faut ajouter que l'engagement vis-à-vis de la cause nationale n'est pas différent chez les écrivains des anciennes minorités de l'Empire. Il est parmi les raisons qui expliquent que ces intellectuels partent massivement dans leurs pays lorsqu'ils obtiennent leur indépendance et sont devenus des États nationaux, quand ils ne se rendent pas en Europe face à la menace du nationalisme turc.³⁰ C'est le cas de Nikos Kazantzakis, né en 1883 dans la Crète ottomane, qui part au début du XXe siècle à Athènes, dans la Grèce indépendante ; de Gjergj Fishta, poète et activiste indépendantiste albanais né en 1871 à Leş, l'actuel Lezhë, qui part faire ses études en Bosnie ; de Zabel Yesayan, écrivaine arménienne née à Üsküdar, Istanbul, en 1878, qui échappe au génocide en fuyant en 1915 en Bulgarie, et encore de beaucoup d'autres. Toutes ces circonstances privent le roman de la première décennie républicaine des perspectives et des intérêts d'écrivains ayant une identité ethnique et confessionnelle différentes. Cela dit, ils utilisent tous déjà à l'époque leurs langues nationales et des thèmes qui empêcheraient éventuellement de qualifier cette littérature comme turque, même s'ils étaient restés dans le pays.

En conclusion, les éléments communs à l'ensemble des auteurs convergent forcément, comme nous l'annoncions, sur un prototype d'écrivain, même d'intellectuel en général, propre à la première décennie républicaine. D'une part, son appartenance aux élites citadines et d'autres facteurs, comme sa formation dans les nouvelles écoles de l'Empire —rivaless de la médessa traditionnelle— ou dans les centres des étrangers ou des minorités, déterminent son caractère occidental, renforcent son identification à la culture européenne. D'autre part, il est un produit du mouvement nationaliste et de

³⁰ Johann Strauss attire tout de même l'attention sur le grand nombre de savants minoritaires qui retournent —provisoirement— dans l'Empire après la chute d'Abdülhamid II, en raison des espoirs que l'événement suscite parmi eux aussi. « Ce fut par exemple le cas du savant Cappadocien Paul Carolidès (Karolidi Efendi, 1849-1930), qui avait quitté la Turquie dès 1886. [...] ». C'est aussi le cas du « brillant juriste et l'éminente figure de la littérature arménienne, Krikor Zohrab (1861-1915) [...] qui n'avait quitté Istanbul que [dans] les dernières années précédant la Révolution [de 1908]. [...] ». (Johann Strauss, « Ottomanisme et activité littéraire chez les non-musulmans à Istanbul après la révolution Jeune-Turque » dans Nathalie Clayer et Erdal Kaynar (éds.), *Penser, agir et vivre dans l'Empire ottoman et en Turquie : études réunies pour François Georgeon*, Paris Louvain Walpole, Mass, Peeters, 2013, p. 171-172.)

l'identité avant tout turque, puis musulmane, que le courant forge —même s'il ne la revendique pas forcément. Pour ces deux aspects de son identité, il pourrait être enfin considéré comme l'un des premiers exemples du citoyen républicain hybride, qui puise aussi bien de l'Occident que de la source nationale. En fait il deviendra, de par son rôle de communicateur, un diffuseur souvent inconscient du nouveau modèle de société. Car, comme nous aurons l'occasion de le démontrer, les écrivains, même les moins engagés, ne peuvent nullement s'empêcher de transposer leur vision du monde dans leur littérature.

CE QUI REND LES AUTEURS DIFFÉRENTS : LES SOURCES DE LA DIVERSITÉ IDÉOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

Le travail sur les éléments communs à l'ensemble des auteurs a cependant fait ressortir certains domaines dans lesquels ils présentent des valeurs hétérogènes. Le genre, par exemple, les possibilités d'éducation, différentes entre les hommes et les femmes, ou la posture revendicative ou passive face au sentiment national. Ces points de divergence parlent des aspects originaux, singuliers de ces auteurs, mettent en valeur leur apport personnel à la scène littéraire et, par extension, culturelle de la première décennie républicaine. Ils constituent également un symptôme des différentes préoccupations et intérêts qui se développent à l'intérieur du grand groupe. Et de la même façon qu'ils conditionnent les profils des auteurs, ils sont à l'origine de la diversité du roman, sur un plan aussi bien thématique qu'idéologique, à un niveau aussi bien textuel qu'extratextuel, conséquence de l'inévitable projection de l'auteur sur son œuvre.

Le genre ou le degré d'engagement politique et, naturellement, la personnalité littéraire, le style unique de chaque romancier constituent, en tout cas à première vue, leurs particularités les plus notables. Cependant, les implications de ces aspects de leur personnalité, comme celles de beaucoup d'autres, sont en lien avec une autre question, sans doute moins évidente, à savoir l'écart générationnel qui les caractérise et revêt forcément pour nous une importance capitale. Le terme d'écart générationnel désigne la coexistence d'auteurs d'âges très divers dans le laps de temps réduit que constitue l'intervalle 1923-1933. Son intérêt ne repose pas, bien entendu, sur la différence d'âge en soi, mais sur les différents vécus qu'elle implique. Il part, donc, du principe que la

personnalité des auteurs, et par extension leurs œuvres, sont conditionnées par les événements qu'ils vivent ou qu'ils ont vécus. De ce point de vue, l'écart générationnel est, d'une part, un critère de division. Il met en relief les différences d'âge et sépare les auteurs qui présentent des écarts conséquents. Mehmet Rauf, pour donner un exemple, auteur de quatre romans parus dans la période républicaine, est né en 1875 alors que Reşat Enis (Aygen), qui en publie deux avant 1933, vient au monde trente-quatre ans plus tard. Cet écart implique que le premier connaisse la dictature d'Abdülhamid II, l'éveil de l'identité nationale et l'avènement de la *Ile Meşrutiyet* avant même que le second ne soit conçu. Leur décalage de vie serait par conséquent responsable d'une partie importante des différences qu'ils présentent au niveau aussi bien personnel que littéraire. Mais d'autre part, l'écart générationnel suggère, par la même logique, par le même principe, que les auteurs qui mènent des parcours similaires, qui vivent aux mêmes époques et connaissent les mêmes évolutions au niveau sociopolitique se ressembleraient les uns aux autres. Cela est le cas pour Mehmet Rauf et Halit Ziya d'un côté, ou pour Reşat Enis et Yaşar Nabi (Nayır) de l'autre. L'affinité qu'un parcours similaire leur aurait accordée les rend susceptibles d'être regroupés en générations à l'intérieur desquelles ils partagent, non seulement un critère d'âge, mais une série de traits identitaires aussi.

L'écart générationnel comme motif de diversité d'un côté, de ressemblance de l'autre a été remarqué par d'autres auteurs, comme le critique littéraire Rauf Mutluay, qui divise les écrivains de la première décennie républicaine selon leur date de naissance. Ainsi parle-t-il de génération de 1870, de 1885 et de 1900 respectivement.³¹ Face à ses considérations, et malgré l'exemple de Mehmet Rauf et de Reşat Enis ci-dessus, notre analyse, qui met en rapport la biographie et la production des auteurs, montre que ce n'est pas la période de la naissance, mais celle où ils débutent leur carrière qui conditionne véritablement leur personnalité. À notre avis, Mutluay a négligé l'incorporation parfois très précoce, parfois très tardive de certains auteurs au monde de la littérature et l'influence, également précoce ou tardive, que le contexte a exercée sur leur personnalité, indépendamment de leur âge et, par conséquent, de leur date de naissance. Güzide Sabri, par exemple, née en 1886, bien après certains auteurs, est

³¹ Rauf Mutluay, *100 Soruda Çağdaş Türk Edebiyatı (1908-1972)* [La littérature turque moderne en cent questions], Istanbul, Gerçek, 1973, p. 496.

communément considérée, nous le verrons plus bas, comme appartenant à des générations postérieures. En revanche, elle écrit son premier roman à l'âge de seize ans environ, en même temps que des auteurs plus âgés avec qui, il se trouve, elle partage essentiellement son caractère. Burhan Cahit (Morkaya), né en 1882, avant Güzide Sabri, écrit son premier roman vers ses quarante-trois ans et manifeste en fait, malgré son âge, une personnalité littéraire propre à des écrivains plus jeunes. C'est par conséquent le critère de la période où les auteurs démarrent leur carrière que nous privilégions dorénavant pour la division des romanciers par générations.

Malgré cette divergence avec Mutluay, nous trouvons son modèle en trois générations pertinent, d'autant plus qu'il permet de rendre les grandes étapes politiques des quarante-cinq ans que couvre l'écart générationnel, celles qui influencent le plus la personnalité des romanciers de l'intervalle 1923-1933 : la période d'Abdülhamid II, les années 1910 et la République. Certes les auteurs de la première génération ont logiquement vécu la période de la deuxième, et eux tous ont connu la République. Mais il faut sans doute insister sur le fait que, en dehors de certaines exceptions, ils semblent garder au cours des années la personnalité forgée au moment où ils débudent leurs carrières. C'est ça la particularité du critère de division intergénérationnelle que nous proposons.

Parmi les romanciers de la première décennie républicaine, trois sont déjà actifs à l'époque d'Abdülhamid II, où les échos des Tanzimat retentissent encore. Il s'agit de Hüseyin Rahmi, de Mehmet Rauf et de Güzide Sabri, respectivement nés en 1864, 1875 et 1886. Hüseyin Rahmi débute sa carrière en 1884 par les récits *Bir Genç Kızın Avaze-i Şikâyeti* [Le cri de protestation d'une jeune fille] et *İstanbul'da Bir Frenk* [Un Occidental à Istanbul] ; le feuilleton de son premier roman, *Ayine – Şık* [Le Miroir – Chic], date de 1888. La première œuvre publiée de Mehmet Rauf est le conte *Düşmüş* [La Chute],³² paru vers 1890 dans la revue *Hizmet* [Le Service], et son premier roman, d'ailleurs le plus célèbre, *Eylül* [Septembre], publié en 1901. Quant à Güzide Sabri, elle commence très jeune sa carrière, en 1902, par le feuilleton de *Münevver*, son premier roman.

³² Selon un article que lui-même publie en 1899, Mehmet Rauf s'initie dans la littérature par *Denaet yahut Gaskonya Korsanları* [La bassesse ou les pirates de Gascogne], un roman pour enfants écrit en 1887 qui n'a pour autant jamais vu le jour. Mehmet Rauf, « Bizde Roman [Le roman chez nous] », *Servet-i Fünun*, 9 eylül (septembre) 1899, p. 38-42.

Le cours de l'histoire parvient ensuite à la proclamation de la IIe Meşrutiyet, et plus particulièrement à la période dominée par l'expansion du nationalisme. C'est à cette époque, les années 1910, que la plupart des romanciers actifs sous la République sont nés et grandissent professionnellement parlant. Les auteurs majeurs, les plus réédités de la première décennie républicaine —Halide Edip, Reşat Nuri (Güntekin), Peyami Safa et Yakup Kadri—,³³ appartiennent à ce groupe. La première, née à Istanbul en 1884, publie ses premiers articles en 1908 dans le journal *Tanin* [La Résonance], et son premier roman, *Heyûla* [Le Spectre], en 1909. Reşat Nuri (Istanbul, 1889) démarre sa carrière littéraire en 1917 par la nouvelle *Eski Ahbap* [Vieil ami] parue dans le journal *Diken* [L'Épine] ; l'œuvre se poursuit par son premier roman *Harabelerin Çiçeği* [Une fleur parmi les ruines] publié en 1918. Quant à Peyami Safa (Istanbul 1899), fils d'İsmail Safa, il commence sa carrière de romancier tardivement, à la veille de la fondation de la République, mais publie des contes et des articles dès 1910, année de parution de *Piyano Muallimesi* [La Professeure de piano], son tout premier conte. Son parcours rappelle celui de Yakup Kadri (Le Caire, 1889) : l'auteur est présent, dès 1908, sur la scène journalistique, publie sa première pièce, *Nirvana*, en 1909, sa première nouvelle, *Bir Serencam* [Un contrecoup], en 1913, et s'aventure enfin dans le genre romanesque en 1920, par le feuilleton de *Kiralık Konak* [Demeure à louer], qui sera le premier d'une longue série. D'autres auteurs mineurs de la période, tels qu'Ercüment Ekrem, Selahattin Enis (Atabeyoğlu), Nezihe Muhittin ou Falih Rifki (Atay) présentent un profil similaire, essentiellement forgé dans les années de l'apogée nationaliste. Enfin, il faut aussi considérer parmi ces écrivains Aka Gündüz, Burhan Cahit et Sadri Etem (Ertem) : ils publient certes leurs premiers romans sous la République, mais sont actifs sur la scène journalistique et littéraire depuis la IIe Meşrutiyet —et même avant, en ce qui concerne Aka Gündüz.

Le portrait des romanciers actifs sous la République se complète par ceux qui démarrent leurs carrières dans la décennie qui occupe notre étude, après la fondation de la Turquie, relativement éloignés des bouleversements sociaux des années 1910, qui sont en toile de fond du kémalisme et de la recherche de la nouvelle identité post-ottomane. Essentiellement poète, Yaşar Nabi (Skopje, 1908) débute en 1925 par la

³³ N. Ziya Bakırcıoğlu, *Başlangıcından Günümüze Türk Romanı* [Le roman turc du début jusqu'à nos jours], İstanbul, Ötüken, 1983, p. 14.

publication de poèmes dans des revues littéraires, et intègre, en 1928, le mouvement des Yedi Meşaleciler.³⁴ Quant à Reşat Enis (Istanbul, 1909), il s'initie dans l'écriture en 1930 par des reportages pour *Milliyet* [La Nation] et des contes publiés dans la revue *Uyanış* [Le Réveil]. Leur incursion dans le roman date, pour les deux, du début des années 1930, particulièrement marquées en politique par l'achèvement et la diffusion du citoyen nouveau républicain. À leur côté, nous incluons Mahmut Yesari (Istanbul, 1895). Bien qu'il publie ses premières caricatures dans la revue satirique *Gıdık* [Le Double Menton] (1910-1911), sa première œuvre littéraire, la pièce comique *Fidan Zehra*, n'apparaît qu'en 1919, alors que sa riche production romanesque, pour laquelle il est essentiellement célèbre, ne débutera qu'en 1925. Par ailleurs, il s'approche d'un point de vue stylistique et thématique des éléments qui semblent définir la littérature de Yaşar Nabi et de Reşat Enis, et se détache surtout, comme nous le verrons par la suite, des tendances propres à la génération précédente.

Un premier regard sur les auteurs et leurs générations fait déjà sauter aux yeux quelques différences intergénérationnelles qu'il nous intéresse de souligner. D'abord, nous observons une répartition très inégale du nombre d'auteurs par générations, notamment un grand nombre des romanciers appartenant à la deuxième. Ce boom est sans doute conditionné par des facteurs tels que l'effet stimulant de l'atmosphère de liberté et d'échange d'idées qui suit l'effondrement de la dictature. Mais c'est notamment le contexte de crise profonde de la période des guerres qui instigue le phénomène. Les circonstances poussent la société civile à s'impliquer pour la première fois dans les affaires publiques et les intellectuels, à se mobiliser en termes politiques, à s'exprimer et à contribuer par la parole aux débats du moment, aussi bien sur la presse que dans leur travail littéraire. Le caractère fortement politisé de la production de cette génération qui accapare, comme nous le verrons, la plupart de romans à thèse nationalistes de la première décennie républicaine, en est la preuve. Il faut également considérer le rôle de la presse, qui connaît à ce moment-là une expansion sans précédent. Considérant que plusieurs auteurs s'initient à l'écriture à travers le journalisme, l'abondance de journaux et de revues auraient bien pu jouer dans l'apparition anormalement élevée de romanciers dans les années 1910.

³⁴ Voir la note de bas de page 20.

D'autres motifs de l'asymétrie du nombre d'auteurs par génération nous échappent certainement, mais nous pouvons tout de même hasarder quelques explications. Pour ce qui est des romanciers qui démarrent leur carrière dans la période d'Abdülhamid, les possibilités qu'ils soient décédés ou qu'ils ne soient tout simplement plus actifs sous la République sont forcément plus grandes. Cet argument logique explique une première génération peu nombreuse. En revanche, il rend encore plus inextricable l'absence de talents dans les premières années de la République. Des phénomènes comme l'instabilité politique et sociale de la Mütareke et la diminution des organes de presse sous la République y ont sans doute contribué. Cependant, c'est l'encouragement exceptionnel de romanciers dans la décennie précédente qui apparaît pour nous comme la raison principale justifiant qu'il n'y ait que trois nouveaux auteurs dans les premières années de la République. Le contexte qui pousse de nombreux romanciers à agir dans les années 1910, attise probablement d'autres qui, en temps normal, auraient commencé plus tard leur carrière. Cela explique le vide qui se serait produit dans les années suivantes. Confirmant notre théorie, Şükûfe Nihal et Halide Nusret débute leur carrière encore jeunes, vers la fin de la décennie 1910, grâce à l'occasion que leur offrent des revues et des journaux issus du boom de la presse. Tandis que la première publie ses premiers articles en 1917 dans des revues pour femmes comme *Türk Kadını* [La Femme turque] ou *Süs* [L'Ornement], la seconde débute en 1919 par un concours organisé par la revue *Talebe Defteri* [Le Carnet d'écopier], qu'elle remporte avec son premier roman *Ağlayan Kahkahalar* [Fous rires de tristesse]. Par ailleurs, contrairement à une première hypothèse, les conditions, et notamment la répression du régime kémaliste, n'ont pas vraisemblablement encouragé l'apparition — plutôt l'absence — de nouveaux écrivains dans les premières années de la République. La preuve : ceux qui ont souhaité manifester leur opposition semblent avoir toujours trouvé des moyens pour le faire : des manifestations publiques, la presse nationale et étrangère, les tentatives de création d'un parti d'opposition.

Par ailleurs, la distribution inégale des auteurs selon l'écart générationnel invite à considérer sa répercussion sur le genre des auteurs, plus particulièrement le cas des femmes écrivaines. Leur distribution reproduit le schéma général : la première génération n'en compte qu'une seule et la troisième aucune, alors que ce sont cinq les romancières qui démarrent leur carrière dans les années 1910, plus d'un tiers du total

des auteurs de cette génération. Cela ne peut-il s'expliquer que par une question de proportionnalité : plus il y a des écrivains en général, plus il y a des femmes parmi eux ?

Force est de constater que la participation des femmes dans la littérature turque-ottomane est systématiquement marginale en rapport à celle des hommes, même avec l'occidentalisation. Les premières générations des Tanzimat n'en comptent que deux, Fatma Aliye Hanım et Nigâr Hanım, dans le domaine de la prose et de la poésie respectivement. Leur cas pourrait à la limite s'expliquer par le fait que les premières mesures pour la promotion, l'éducation, l'émancipation des femmes n'ont toujours pas pris à l'époque. Pourtant la République qui s'investit dans les femmes, qui plus est, se vante de son égalitarisme, ne réussit pas non plus à vaincre la disparité entre écrivains hommes et femmes. Cela n'est pas seulement le cas des premières années mais de plusieurs décennies. Dans le domaine de la prose, par exemple, outre les romancières actives depuis les années précédentes, la République n'en procure aucune nouvelle dans sa première décennie. Il faut ensuite compter avec deux écrivaines dans la décennie 1930 —Kerime Nadir et Mükerrrem Kâmil Su— et aucune autre nouvelle n'apparaît dans les trente ans qui suivent jusqu'à la génération de Nezihe Meriç, Leyla Erbil, Adalet Ağaoğlu et Sevgi Soysal, les années 1960-1970.³⁵

Par conséquent, ce n'est pas l'absence d'écrivaines dans ce que nous appelons la première et troisième génération, mais la profusion des années 1910 qui constitue l'exception, une véritable révolution dans l'irruption des femmes dans le monde de la littérature. Dans cela jouent, naturellement, les facteurs qui affectent l'ensemble des auteurs de la génération : la plus importante, la pression du contexte sociopolitique, mais aussi l'ambiance favorable à l'échange d'idées et l'expansion de la presse. Concernant cette dernière, il faut souligner le rôle de promotion des journaux et revues écrits par des femmes, adressés à un public féminin ou en faveur de la cause des femmes qui apparaissent dans ces années. Aux exemples de Şükûfe Nihal et de Halide Nusret s'ajoute l'expérience de Nezihe Muhittin, qui publie ses premiers articles en 1911 dans *Hanımlara Mahsus Gazete* [Le Journal des femmes], ou de Müfide Ferit, qui sort certains de ses premiers textes dans *Türk Yurdu* [La Patrie turque], l'organe de presse des Foyers turcs. D'autres facteurs favorables aux femmes seraient la participation de la société

³⁵ Olcay Önertoy, *Cumhuriyet Dönemi Türk Roman ve Öyküsü* [Le roman et le conte turc de la période républicaine], Ankara, Türkiye İş Bankası Kültür, 1984, p. 393-397.

civile dans des affaires politiques, notamment les associations de femmes, qui rendent l'ambiance propice à l'initiative féminine et publient leurs propres journaux et revues, ou le discours égalitaire du nationalisme, qui promeut l'émancipation des femmes et leur appropriation de l'espace public. En tout cas, il est certain que malgré les mesures pour l'éducation des femmes et les modèles sociaux européens des Tanzimat et d'Abdülhamid ; que malgré les politiques républicaines pour l'égalité, l'émancipation des femmes et leur réappropriation de l'espace publique, la scène littéraire n'a jamais connu un tel impact des initiatives féministes que dans les années 1910. Cela renforce les arguments qui associent l'apogée du féminisme à la fin de l'Empire et qui suggèrent, par là-même, l'usurpation par la République des victoires ottomanes en matière des droits des femmes.

Revenons à la conclusion de l'écart générationnel : les auteurs qui appartiennent à la même génération partagent une série de traits qui les distinguent à leur tour des auteurs des autres générations. Outre la participation des auteurs, le contexte sociopolitique des années 1910 détermine aussi exceptionnellement leur attitude politique dans la vie. Cette considération provient de l'observation que certains romanciers mènent des activités politiques ou sociales sous la République en parallèle à leur métier d'écrivain, et qu'ils appartiennent de manière presque exclusive à la deuxième génération. Par conséquent, il existe un rapport évident entre le fait d'avoir démarré sa carrière dans les années 1910 et le caractère engagé ou militant, l'investissement personnel dans la vie politique ou sociale qu'ils manifestent dans les années qui suivent. Cet engagement devient manifeste dans la comparaison avec les auteurs des deux autres générations. Ces derniers restent —à l'exception de Hüseyin Rahmi— à l'écart de la politique, consacrés principalement à leur travail d'écrivains et de journalistes, parfois d'éditeurs dans le cas de Yaşar Nabi. Cela fait de l'esprit militant un critère significatif de l'écart générationnel.

L'engagement se traduit le plus souvent par des activités politiques concrètes. Beaucoup de ces auteurs adhèrent aux rangs du parti de Mustafa Kemal. Falih Rifkî, par exemple, est député CHP de Bolu entre 1922 et 1950, porte-parole du gouvernement vers la fin des années 1930, et participe entre autres à la Commission de la langue qui élabore le nouvel alphabet. Yakup Kadri est député de Mardin, ensuite de Manisa entre 1923 et 1935. Par la suite, il est affecté à l'ambassade de Tirana toujours au service du régime —même s'il s'agit d'une stratégie pour annuler son influence auprès du

gouvernement central. Plus tard, en 1962, il abandonne le parti sous prétexte qu'il ne suit plus les principes de Mustafa Kemal, la preuve de son attachement au leader. Aka Gündüz est député d'Ankara entre 1932 et 1946 et participe, rappelons-le, au Comité de presse des célébrations du dixième anniversaire de la République. D'autres écrivains de cette génération, auteurs d'œuvres à contenu nationaliste, souvent kémaliste aussi, intégreront le parti de Mustafa Kemal après sa mort, comme Sadri Etem et Reşat Nuri, députés de Kütahya et de Çanakkale respectivement entre 1939 et 1943.

La participation régulière de plusieurs d'entre eux à des organes de presse en faveur du régime, est une autre preuve de leur engagement. Falih Rifki, par exemple, est à un moment rédacteur en chef de *Hakimiyet-i Milliye* [La Souveraineté nationale] et Yakup Kadri publie souvent des articles dans ce même journal aussi bien que dans *Cumhuriyet* [La République].

En effet, l'adhésion des intellectuels au régime est large. Elle s'explique par l'essor du leader après la victoire contre les puissances internationales. Mais aussi par l'appropriation par le régime de la revendication nationaliste des années précédentes : il se montre, en fait, légitime pour déclarer les opposants traîtres à la nation et même pour rédiger une liste des ennemis de la patrie. Rauf Mutluay, pour sa part, jette une lumière intéressante sur cette affaire : « la soumission, dit-il, des hommes de lettres aux pouvoirs politiques du moment se prolongea depuis le début du XXe siècle quasiment jusqu'aux années 1940. Car les écrivains reçurent les missions les plus aisées dans les cadres du nouvel État, y furent proprement valorisés et rétribués par les milieux politiques ».³⁶

Cela dit, quelques rares exemples d'activisme politique sont également menés par des auteurs de la même génération depuis l'autre côté de la tranchée contre le régime. Ces attaques sont souvent dirigées contre Mustafa Kemal lui-même pour avoir centralisé le nouvel État autour de sa personne. L'exemple le plus retentissant est celui de Halide Edip. Elle soutient d'abord ouvertement le Parti républicain progressiste, fondé entre autres par son mari, qui incarne fugacement l'opposition en 1924. Sa réprobation du régime et de sa dérive dictatoriale la mène ensuite, en 1925, à un exil

³⁶ « Edebiyatçıların, yürürlüğü bulunan siyasal iktidarlara boyun eğen tutumları, yüzyılın başından yola çıkarak, hemen 1940'lara kadar sürmüştür. Çünkü yeni kurulan devletin kadrolarında edebiyatçıları rahat işlerde görev almış, gereğince değerlendirilerek siyasal çevrelerce ödenmişlerdir. » R. Mutluay, *100 Soruda Çağdaş Türk Edebiyatı (1908-1972)* [La littérature turque moderne en cent questions], *op. cit.*, p. 494.

volontaire. De retour en Turquie après la mort du leader, elle devient députée indépendante d'Izmir entre 1950 et 1954, sous le système multipartite. En dehors de son activité politique, Halide Edip est réputée pour ses revendications féministes qu'elle mène avec des associations dans les années 1910 et des conférences et des articles à partir des années 1920.

Par ailleurs, en parlant des fronts d'opposition au régime, nous avons évoqué le cas de Nezihe Muhittin, qui lutte depuis la fondation de la République pour l'approbation du droit de vote des femmes. Elle exerce son activisme par différents moyens au cours des années, en fonction des restrictions que le gouvernement lui impose. À la veille de la proclamation de la Turquie, l'intellectuelle fonde un parti politique, le *Kadınlar Halk Fırkası* [Parti populaire des femmes], aussitôt dissous par les leaders de la guerre d'Indépendance qui détiennent le pouvoir *de facto*. En 1924, elle crée la *Türk Kadınlar Birliği* [Union des femmes turques] et sort, l'année qui suit, la revue *Kadın Yolu* [À la manière des femmes], organe de presse de l'Union, plateforme de réflexion sur la situation des femmes et d'expression de leurs revendications. Après qu'elle n'en soit destituée par le cabinet, elle publie l'essai *Türk Kadını* (1931) que Yaprak Zihnioğlu, spécialiste de l'écrivaine, considère comme une dénonciation de l'usurpation par le régime des progrès féministes de la fin de l'Empire.³⁷

Outre ces deux cas, il convient d'évoquer Refik Halit, écrivain banni en 1924 pour son opposition à la guerre d'Indépendance et ses postes au cabinet de Mehmed VI pendant le conflit. Cependant, contrairement aux autres Cent-cinquante *personæ non gratae* de la République, il décide de faire profil bas, au moins en termes politiques, pendant son exil. Ces rares exemples d'opposition au régime parmi les écrivains de la période rendent encore plus remarquable l'assimilation du kémalisme par les intellectuels d'alors. Comme nous le disons plus haut, ceux qui ont souhaité montrer leur désaccord en ont apparemment trouvé le moyen, mais restent pourtant exceptionnels.

Enfin, il faudrait mentionner d'autres formes d'activisme plutôt social que politique, auxquelles s'adonnent certains des auteurs qui composent la deuxième génération. Müfide Ferit, par exemple, qui vit à l'étranger entre 1925 et 1943, participe

³⁷ Y. Zihnioğlu, *Kadınsız İnkılap: Nezihe Muhiddin, Kadınlar Halk Fırkası, Kadın Birliği* [La révolution sans femmes : Nezihe Muhiddin, le Parti populaire des femmes, l'Union des femmes], *op. cit.*, p. 248.

en cette période à des conférences en défense des femmes turques et fonde à son retour, en 1948, le siège turc des Soroptimist Club, association états-unienne de femmes exerçant une activité professionnelle. Halide Nusret, après sa retraite de l'enseignement, se consacre au milieu associatif et participe à la Türk Kadınlar Birliği, aux Foyers turcs, aux Maisons du peuple et à l'Union de professeurs entre autres.

Il est par ailleurs fort remarquable que les cinq femmes écrivaines de la deuxième génération soient des activistes luttant pour les droits des femmes. Cela confirme le rôle déterminant de l'éclosion des initiatives féministes des années 1910, sur le boom exceptionnel de femmes écrivaines. Pour ce qui est de Güzide Sabri, la seule écrivaine de la première génération, il faut rappeler les circonstances de la période et des années précédentes, où les femmes avaient beaucoup de mal à trouver leur place dans la vie publique, encore plus en littérature, et encore davantage dans le roman. C'est pourquoi seul le fait de publier pourrait être considéré comme un acte en faveur de l'émancipation des femmes, ayant au moins une certaine répercussion sociale. Être une femme écrivaine à l'époque implique, par défaut, une forme de revendication féministe, indépendamment des motivations qui poussent l'auteure en question.

En résumé, les principaux aspects de la diversité que manifestent les profils des auteurs turcs de l'intervalle 1923-1933 sont étroitement liés à l'influence de la période durant laquelle ils ont commencé leurs carrières. Cette influence dépasse à un moment leur personne pour conditionner également leur création littéraire. Cela explique que certaines différences de thèmes, de style ou autres qui s'établissent entre les romans de la première décennie républicaine, répondent à une répartition par générations, en rapport à la personnalité des auteurs et du contexte qui l'a forgée. L'exemple de Mehmet Rauf et de Güzide Sabri est particulièrement illustratif : plus de vingt ans après la dissolution de l'*Edebiyat-ı Cedide*, ils écrivent toujours dans un style propre à celui du mouvement de la fin du XIXe siècle.³⁸ De même pour la deuxième génération, composée

³⁸ Le feuilleton original de *Kırık Hayatlar* [Les Vies brisées], de Halit Ziya, auteur de l'*Edebiyat-ı Cedide*, remonte à 1901, où la censure empêche sa parution en entier. Il est plus tard repris et complété en 1922 par le journal *Vakit*, alors que l'œuvre apparaît en version imprimée en 1924. L'intérêt de ce roman apparaît dans la comparaison à Güzide Sabri et à Mehmet Rauf, auteurs de la même génération que Halit Ziya, qui dans leurs romans des années 1920 —à l'exception de *Kurtuluş* [Le Salut]— reproduisent le même style, les mêmes thèmes, les mêmes images et trames propres au roman bourgeois de la fin du XIXe siècle que l'on trouve dans *Kırık Hayatlar*, conçu pourtant au début du siècle. Le roman raconte l'histoire d'Ömer Behiç, un médecin mari et père d'une famille modèle. Il critique la haute société occidentale stambouliote et la morale relâchée, les affaires amoureuses de leurs membres. Cependant, il tombe amoureux d'une patiente et entame une relation secrète avec elle. L'affaire le conduit à s'éloigner de sa famille et à négliger son foyer jusqu'à ce que l'une de ses filles tombe malade et meure d'une méningite en colère

par les intellectuels et journalistes qui s'exposent et se mêlent souvent aussi aux événements sociopolitiques des années 1910, qui concentrent le plus grand nombre de romans engagés de la décennie postérieure. Quant à la génération qui démarre son activité sous la République, l'influence de la période est manifeste dans leur recherche d'une identité particulière et originale, d'une littérature nouvelle détachée des tendances du passé. Cela fait de ces auteurs le reflet de la politique et de la société du moment. Ces observations ne peuvent que suggérer vivement le potentiel que possède le genre pour diffuser des messages politiques et des modèles de comportement, dans l'attente de l'analyse des œuvres qui occupent les pages qui suivent.

2.2. LA PRODUCTION ROMANESQUE DE LA PREMIÈRE DÉCENNIE RÉPUBLICAINE : UN PARCOURS À TRAVERS LES GENRES ET LES THÈMES NARRATIFS

Depuis son apparition dans la littérature turque-ottomane, le roman subit une expansion graduelle qui se poursuit après la fondation de la République. Dans ses dix premières années d'existence, la Turquie connaît la publication d'une centaine de titres portant sur des sujets aussi divers que l'amour, la guerre ou les superstitions. Dans le présent chapitre, nous proposons un parcours général à travers le roman turc de la période, de ses trames habituelles, ses préoccupations générales, ses thèmes récurrents ; de répondre en définitive à la question : de quoi parle le roman turc de la première décennie républicaine ?

La démarche apparaît à nos yeux comme un passage nécessaire, en tout cas fort utile, entre le contexte historique de la période et l'étude spécifique de la dimension politique du genre qui occupe la troisième partie de ce travail. Mais, en même temps, nous sommes conscients que plusieurs des œuvres qui composent cette production n'ont pas été rééditées depuis les années 1930, ont à peine ou pas du tout fait l'objet de travaux spécifiques de recherche et sont rarement mentionnées dans les manuels de littérature, qu'elles sont, en résumé, tombées dans l'oubli au cours des années. C'est pour cette raison que nous pourrions nous estimer satisfaits si nous parvenons

contre son père, et que sa femme s'abstraie du monde. Il se repent face à la tombe de sa fille, demande pardon à sa femme et lui propose de partir ailleurs pour commencer une nouvelle vie. Nous approfondirons ces éléments dans la partie suivante portant sur les particularités du roman de la période républicaine.

simplement, par le travail de ce chapitre, à redonner quelque vie à ces ouvrages. Certes, il ne s'agit généralement pas de romans qui se distinguent par leur qualité littéraire, et même certaines œuvres de la période qui sont, quant à elles, entrées dans l'Histoire doivent leur succès au contexte politique plutôt qu'à leur valeur artistique. Cependant, rien que pour sa dimension sociologique, cette production reste précieuse et mérite bien d'être étudiée. Quant aux lecteurs qui chercheraient à découvrir de nouveaux récits d'intérêt, ils ne seront sans doute pas déçus non plus.

Tout au long du XXe siècle et jusqu'à nos jours, de nombreux spécialistes se sont donné comme tâche de classer le roman turc selon des critères thématiques. Malgré les défauts dont elles peuvent souffrir, par exemple des fautes de méthode ou de cohérence, les typologies qui résultent de leurs recherches représentent souvent des guides transparents et synthétiques des sujets qui intéressent le roman, en particulier la production de la période qui concerne notre étude. C'est à ce titre-là que nous recourrons, par la suite, à plusieurs de ces travaux pour entamer et orienter notre réflexion.

La première classification qui aborde de façon spécifique le roman de la première décennie républicaine apparaît dans *Genç Romancılarımız ve Eserleri* [Nos jeunes romanciers et leurs œuvres]. L'ouvrage est publié en 1937 par Mehmet Behçet (Yazar), ancien membre de la *Fecr-i Ati*, connu à l'occasion pour son statut de poète.³⁹ Cette classification présente certes au premier abord deux problèmes importants. Premièrement, un manque de rigueur remarquable qui fait que divers critères de classification sont mélangés, qu'ils ne sont pas appliqués ou définis de manière précise. Par exemple, l'auteur met au même niveau des catégories basées sur des critères de contenu avec d'autres comme « roman à thèse », qui porte sur l'attitude de l'œuvre vis-à-vis du public. En second lieu, Mehmet Behçet ne s'appuie pas, pour son étude, sur l'observation de la production de la période, mais emprunte ses catégories à la tradition occidentale, et c'est dans des cases préétablies en Europe qu'il répartit les romans de la production locale. Sa classification peut, donc, difficilement représenter dans son ensemble les véritables contenus récurrents des romans turcs de la période ; d'ailleurs,

³⁹ Mehmet Behçet Yazar, *Genç Romancılarımız ve Eserleri* [Nos jeunes romanciers et leur production], Istanbul, Ahmet Sait, 1937, 254 p.

il énumère même des sous-genres qui ont à peine une représentation dans le roman local.

Malgré ces deux points, le travail de Mehmet Behçet aborde de nombreux sujets d'intérêt de la production de la période et comprend les exemples d'auteurs extrêmement récents, tels que Yaşar Nabi, qui publie *Bir Kadın Söylüyor* [Le Récit d'une femme], son premier roman, en 1931. Par ailleurs, il offre une idée pertinente des tendances culturelles dominantes, en particulier de l'attachement des intellectuels à l'Occident. Pour le cas concret de cet auteur, les critères de sa classification montrent l'influence qu'ont eue sur lui la littérature française et anglaise : non seulement elle s'inspire des genres étrangers mais comprend la traduction en français des intitulés de chaque catégorie, et mentionne systématiquement les auteurs occidentaux les plus célèbres de chaque sous-genre. Cela pourrait indiquer l'identification de l'auteur à la tradition occidentale ou l'ambition d'intégrer la culture turque dans la civilisation européenne, peut-être les deux.

LE ROMAN SENTIMENTAL ET LA PSYCHOLOGIE DES PERSONNAGES

Mehmet Behçet propose onze catégories de romans, à commencer par les romans de souffrance (*ıstırap*). Il les définit par la prédominance de thèmes comme la douleur, la tristesse et, naturellement, la souffrance, par leur « air grisâtre, languissant et parfois sombre ».⁴⁰ Pour illustrer son propos, il joint un extrait d'*Âdem ve Havva* [Adam et Ève] (1932), de Yaşar Nabi. Il porte sur l'ambiance d'ennui qui règne à l'intérieur d'un manoir à cause des histoires d'amour et de désamour de ses habitants. Mais l'auteur évoque aussi exceptionnellement l'exemple d'une autre œuvre beaucoup plus ancienne, *İntibah*, de Namık Kemal, publiée en 1875, que Güzine Dino considérerait comme le premier vrai roman de la littérature turque.⁴¹ Cet exemple est intéressant car il associe les romans de souffrance, de tristesse, d'amours aux dénouements tragiques aux auteurs attachés au goût des romanciers des générations précédentes. En effet, ce sont des thèmes particulièrement présents dans la littérature de Güzide Sabri et de

⁴⁰ « Genç romanımızda ise acı, hüsn, ıstırap ile anlatılabileceğimiz esmer, dumanlı ve bazan karanlık bir hava esiyor. » *Ibid.*, p. 47.

⁴¹ Voir la page 183.

Mehmet Rauf, romanciers de ce que nous avons appelé la première génération, qui se caractérisent pour transporter le goût de l'*Edebiyat-ı Cedide* jusqu'à la République.

Hüsrân [La Déception] (1928), de Güzide Sabri, raconte la vie de Nermin, une jeune fille anatolienne qui part vivre à Istanbul après la mort de son père. Arrivée dans la grande ville, elle est accueillie chez une dame généreuse mais frivole qui l'oblige à se fiancer à un membre de sa famille pour dissiper les rumeurs sur les relations qu'elle entretiendrait avec lui —la dame continue de voir son amant après qu'il se soit fiancé à Nermin. La jeune femme finit malgré tout par tomber amoureuse de l'homme, est même prête à se marier avec lui. Cependant, elle découvre que la dame en question est sa mère, qui l'a abandonnée quand elle était enfant. Le ciel lui tombe sur la tête et elle décide de rentrer dans son village. L'homme auquel elle s'était fiancée meurt aussi d'une maladie à la fin de l'histoire.

Le drame, il est évident, caractérise ces romans aux trames généralement mièvrées qui trouvent dans la période d'autres exemples tels que *Hicran Gecesi* [La Nuit de l'adieu] (1930) de la même auteure, *Karanfil ve Yasemin* [Le Girofle et le Jasmin] (1924) ou *Yara* [La Blessure] (1927), de Mehmet Rauf. Il s'agit, pour Alemdar Yalçın, chercheur en littérature, de romans de « médiocre qualité » qui cherchent notamment à faire éprouver aux lecteurs des sentiments et vivre des situations qui leur sont interdits par les contraintes sociales.⁴² Cet auteur publie, en 1992, un travail assez rigoureux et agréablement critique portant de façon spécifique sur la dimension politique et sociale des romans turcs parus entre 1920 et 1946. Au sujet des romans sentimentaux, il affirme que « la trame ne creuse pas d'éléments conflictuels, encore moins le lien ou la logique entre l'histoire et les personnages. Les romans qui ont une valeur artistique élevée la doivent, entre autres, à la présence de détails qui viennent soutenir la trame. [...] Dans les romans sentimentaux, les événements, les relations et le déroulement ne sont pas approfondis. Les motivations logiques, sociales ou psychologiques des allers-retours entre l'amour et la haine ne sont pas non plus explorées. [...] Parfois les événements se développent dans une chaîne absurde de coïncidences ».⁴³

⁴² A. Yalçın, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], *op. cit.*, p. 223.

⁴³ « Sergilenen çatışma unsurları ve özellikle plot ile karakterler arasında yakın bir ilgi ve mantık düşünülmaz. Yüksek sanat değeri olan romanlarda, ona bu özelliği veren unsurlar arasında akışı destekleyen ayrıntıdır. [...] Aşk romanlarında olaylar, ilişkiler ve romanın gelişmesi kaba hatlarıyla verilir.

Dans son travail, fruit du dépouillement d'un corpus conséquent, Alemdar Yalçın établit sa propre typologie thématique autour de quatre grandes catégories de romans, dont il réserve une au roman d'amour. Il le définit dans les grandes lignes comme le roman qui porte essentiellement sur la relation entre hommes et femmes, c'est à partir des années 1920 que le sous-genre commence à produire des exemples locaux, alors qu'il aurait été principalement consommé en version traduite entre les Tanzimat et la République.⁴⁴ Quelle que soit leur histoire, la place des romans sentimentaux et d'autres romans qui privilégient le thème de l'amour dans la production républicaine est absolument incontestable. D'après le chercheur, près de 70% des romans publiés dans l'intervalle que couvre son travail (1920-1946) appartiendrait à cette catégorie.⁴⁵

Contrairement à Alemdar Yalçın et à d'autres auteurs par la suite, Mehmet Behçet ne réserve aucune catégorie spécifique au roman sentimental ou d'amour. En effet, il signale la présence du thème parmi les romans de la période. Mais il associe les œuvres que ce thème concerne à deux autres sous-genres. Le premier, le roman de souffrance que nous avons évoqué plus haut. Le second, le roman d'analyse ou roman psychologique. Par ce dernier, il désigne de façon plus ou moins explicite les romans sentimentaux appartenant au courant de conscience. En ce sens, il faut préciser qu'il ne suffit pas de rendre compte de la pensée de ses personnages pour qualifier une œuvre de roman d'analyse. En effet, ce dernier est communément accepté comme un sous-genre littéraire. En revanche, il exige une démarche plus profonde qui consiste à mettre au premier plan de la trame les processus psychologiques, les préoccupations, les réflexions des personnages, la répercussion interne du contexte externe. La définition, donc, de Mehmet Behçet non seulement n'est pas claire, mais fait penser que l'auteur aurait confondu le roman d'analyse et le courant de conscience ; cela expliquerait d'ailleurs qu'un roman puisse être, pour lui, sentimental et psychologique en même temps.

Mais mise à part sa définition, l'auteur illustre son propos par un exemple que nous jugeons assez proche de la vraie notion de roman d'analyse : *Bir Tereddüdün Romanı* [Le Roman d'un doute] (1933), à son avis l'un des précurseurs du sous-genre en

Sevgi ve nefret arasındaki gidiş, gelişlerin mantıkî, sosyal ve psikolojik sebepleri irdelenemez. [...] Bazen akıl almaz tesadüfler zinciri içinde olaylar gelişir gider. » *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 223.

Turquie. Le roman de Peyami Safa traite de l'hésitation d'un écrivain anonyme vis-à-vis de Muallâ et de Vildan, deux femmes à l'opposé l'une de l'autre entre lesquelles il ne parvient pas à choisir. Le récit alterne deux attitudes narratives : un narrateur au second degré, absent de l'histoire et le personnage principal, l'écrivain, qui raconte en premier degré sa fluctuation entre deux femmes.

PREMIÈRE FONCTION DU ROMAN RÉALISTE : DÉCRIRE LA SOCIÉTÉ

Mehmet Behçet introduit ensuite une autre catégorie, le roman de mœurs, qu'il définit comme celui qui accorde la place principale à la description des us et coutumes, de la morale et des traditions de la société ou du secteur social qu'il aborde. En guise d'exemple, il renvoie encore à *Âdem ve Havva*, plus précisément à quelques scènes où nous voyons décrire les différentes possibilités de célébrer un mariage. À cette catégorie, il associe par la suite le roman social et le roman rural —il dit *rustique* en français— en raison de l'espace qu'ils accordent à la description des circonstances de vie et des problématiques de ces deux secteurs précis : la couche populaire et les paysans. Parmi les romans qu'il évoque pour illustrer son propos, un seul est compris dans notre corpus : *Çıkırıklar Durunca* [Dès que les rouets s'arrêtent] (1930), de Sadri Etem. Publié en feuilleton en 1929, en version imprimée une année plus tard, l'œuvre raconte la rébellion des habitants d'Adaköy, un village de la région de Kastamonu, sur la mer Noire, contre le despotisme d'un seigneur féodal exploiteur, encore à l'époque ottomane. Le roman est ici proposé en exemple de roman social pour son récit de la lutte entre les ouvriers d'une usine et les vendeurs de leurs marchandises, et pour sa description des coutumes des notables de la fin du XIXe siècle. Toutefois, il y décrit aussi de nombreux aspects de la campagne turque, comme les relations de pouvoir, la spiritualité ou l'univers des brigands.

Mélange lui aussi des thèmes social et rural, il faut absolument mentionner *Çulluk* [La Bécasse] (1928), de Mahmut Yesari, souvent qualifié de premier roman ouvrier de la littérature turque. En toile de fond de l'histoire d'amour de Münevver et Murat, la trame principale, le roman dépeint largement l'usine de tabac de Cibali à Istanbul : les espaces, les relations entre les travailleurs, notamment les travailleuses et, naturellement, les pénibles conditions auxquelles ils sont toutes et tous assujettis. Par ailleurs, Murat doit à un moment rentrer dans son village régler le mariage que sa famille

lui a arrangé. Ce coup de théâtre fournit au roman l'occasion de décrire des aspects propres à la vie dans le village, notamment les traditions au sein du couple et encore les bandes et la loi exercée par les brigands.

Les couches populaires et la vie de la campagne font l'objet de beaucoup d'autres romans de la période. Les exemples vont de ceux qui dépeignent les misères de la guerre à ceux qui dénoncent les maux endémiques du peuple turc, tels que son caractère superstitieux ou sa nature fouineuse.⁴⁶ Ces romans, il faut le préciser, sont souvent, à cette époque-là, influencés par le mythe de l'Anatolie et du paysan turc comme source de la nouvelle identité, et font donc l'objet d'une politisation que nous approfondirons plus loin. Enfin, le roman rural connaîtra en Turquie une période de développement intense dans les années 1950, grâce à des auteurs comme Mahmut Makal et son célèbre *Bizim Köy* [Notre village, traduit en français comme *Un village anatolien*] qui ouvre en quelque sorte le mouvement, et Yaşar Kemal et son cycle d'*İnce Memed* ou *Memed le Mince*, qui le mène à son apogée.

Mehmet Behçet évoque ensuite une série d'œuvres qu'il englobe sous l'étiquette « le monde de l'art » : des romans qui mettent au premier plan la bohème, la vie nocturne et les milieux intellectuels d'Istanbul. Ces thèmes se prêtent certes difficilement à constituer le sujet principal d'un roman, encore moins un sous-genre à part entière, d'autant plus qu'il s'agit pour nous d'un roman de mœurs sur les coutumes et la morale d'un secteur citadin précis. Cependant, ils sont tout à fait récurrents dans la littérature de la période. Des romans comme *Zaniyeler* [Les Femmes adultères] (1924), *Kırlangıçlar* [Les Hirondelles] (1930) ou celui dont nous avons déjà parlé, *Bir Tereddüdün Romanı*, d'auteurs si dissemblables que Selahattin Enis, Mahmut Yesari et Peyami Safa respectivement en sont parfaitement la preuve.

Kırlangıçlar, un roman peu connu d'un auteur peu connu, raconte l'histoire tragi-comique de Bahri Vecdi, un richard hypocondriaque et solitaire. Les hirondelles reviennent avec le beau temps, les Stambouliotes aisés partent pour les îles et lui,

⁴⁶ Pour des exemples de roman qui aborde la misère que la guerre, notamment la Première Guerre mondiale, déclenche au sein du peuple : *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché] (1923) de Halide Edip, *Gizli El* [La Main cachée] (1924) de Reşat Nuri et *Cephe Gerisi* [À l'arrière-garde] (1933) de Burhan Cahit. Quant aux romans qui dénoncent le caractère superstitieux du peuple, ils trouvent des exemples dans *Efsuncu Baba* [Le Magicien] (1924), *Mezarından Kalkan Şehit* [Le Martyr qui se leva de sa tombe] (1929) ou *Şeytan İş* [Œuvre du diable] (1933) de Hüseyin Rahmi tous les trois. Enfin, trois romans qui dénoncent la culture du commérage, du ragot et de la critique de l'autre : *Çalikuşu* [Petit passereau] (1922) de Reşat Nuri et *Ölünün Gözleri* [Les Yeux de la femme morte] (1930) et *Kalbimin Suçu* [La Faute à mon cœur] (1932) de Mahmut Yesari.

habitant à Heybeliada, l'une des îles des Princes, s'installe, au contraire, sur la rive européenne d'Istanbul, traîné par des nouvelles connaissances qui cherchent toujours à le plumer. Pendant ce temps, il mène la belle vie, se livre aux amours, aux plaisirs, en définitive à une existence nouvelle qui finit bientôt par l'épuiser. Il décide alors de tout quitter et de rentrer sur son île, à l'inverse des Stambouliotes, qui retournent à ce moment-là en ville, après l'été.

Dans le roman turc de l'intervalle 1923-1933, la bohème stambouliote est assujettie à des connotations qui varient en fonction de l'œuvre et de l'auteur. *Zaniyeler*, le premier des trois romans évoqués ci-dessus, la décrit de façon très négative, l'associant à l'envahissement des étrangers et à leur décadence morale. Cette vision apparaît également dans d'autres ouvrages comme le célèbre roman de Yakup Kadri *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe]⁴⁷ (1928) et son moins célèbre *Hüküm Gecesi* [La Nuit du verdict] (1927). Quant à *Kırlangıçlar* et *Bir Tereddüdün Romanı*, ils abordent le thème d'une perspective bien plus neutre, en tout cas moins ciblée, moins critique, prêtant juste un décor à plusieurs de leurs scènes. Cette attitude ne les empêche pas pour autant de montrer au lecteur des aspects détaillés du quartier de Beyoğlu, épicerie de la bohème stambouliote, tels que sa mixité ethnique, son offre de divertissement et l'ambiance occidentale qui le caractérise. À ce sujet, il faut faire mention spéciale d'Aka Gündüz, auteur qui dépeint exceptionnellement dans son œuvre la naissance et les particularités de la scène underground, non pas d'Istanbul, mais de la nouvelle capitale Ankara, notamment dans son controversé *Ben Öldürmedim: Kokain* [Je ne l'ai pas tuée : la cocaïne] (1931).

Que nous les appelions roman social, rural, « le monde de l'art » ou en général roman de mœurs, toutes ces œuvres partagent la particularité d'accorder à la description, au thème de la société, l'un des plus récurrents de la période, une place prioritaire dans leurs trames. C'est en fait par cette démarche qu'elles mettent toutes en relief la capacité du genre à refléter la réalité, l'une des deux attitudes qui

⁴⁷ La version française de *Sodom ve Gomore* est élaborée par René Marchand et publiée pour la première fois à Paris en 1934 sous le titre *Leïla, fille de Gomorrhe* dans la maison Eugène Figuière (*Leïla, fille de Gomorrhe*, traduit par René Marchand, Paris, Eugène Figuière, 1934, 252 p.). Elle a été récemment rééditée à partir de la même traduction par Éditions Turquoise en 2009 (*Leïla, fille de Gomorrhe*, traduit par René Marchand, Levallois-Perret, Turquoise, 2009, 206 p.). Dans l'introduction qui précède la première édition, le traducteur justifie le changement de l'intitulé par l'homonymie avec l'œuvre de Proust, et ajoute que c'est Yakup Kadri lui-même, grand admirateur de l'écrivain français, qui lui en a donné sa permission. Nous avons tout de même choisi de garder la traduction littérale de l'intitulé, qui illustre bien mieux, à notre avis, l'esprit général de l'œuvre.

caractérisent le roman turc de la période, et le roman réaliste en général. Quant à l'autre, sa capacité à transformer cette même réalité, elle complète la première, en est d'ailleurs en quelque sorte la conséquence.

SECONDE FONCTION DU ROMAN RÉALISTE : TRANSMETTRE DES MODÈLES DE COMPORTEMENT

L'arrivée de la littérature européenne sur la scène culturelle ottomane déclenche en effet la transition « du genre fantastique, surnaturel, merveilleux oriental »,⁴⁸ en résumé, du conte vers le roman à proprement parler, défini par la vraisemblance et la dimension psychologique des personnages. Après une étape romantique que les spécialistes associent à Namık Kemal et aux premiers romanciers des Tanzimat,⁴⁹ la nouvelle littérature turque accueille à bras ouverts le réalisme en imitant des grands réalistes français, dont Balzac, Flaubert et Zola. À partir de ce moment, la fin du XIXe siècle, marquée par l'activité de l'*Edebiyat-ı Cedide*, le réalisme non seulement va se répandre, mais aussi totalement monopoliser le roman turc jusqu'aux années 1980, où d'autres genres non réalistes, le fantastique par exemple, feront leur apparition.⁵⁰ Qu'est-ce qui pourrait expliquer cette longue hégémonie ? En réponse, il faudrait sans doute avancer que c'est ce courant qui satisfait le mieux les besoins d'expression des auteurs de la période, celui qui rend le mieux les changements sociopolitiques que le pays traverse depuis quelques décennies, qui apparaît en outre comme le moyen le plus efficace pour faire réagir les lecteurs. Il est par ailleurs certain que l'intellectuel turc reste très attaché au classicisme français pour des raisons aussi bien culturelles que politiques. En tous les cas, la littérature turque se détache clairement à cet égard d'autres littératures de l'époque, telles que la littérature soviétique ou germanophone qui offrent des exemples plus ou moins illustres de roman de science-fiction et de roman fantastique, comme *Aelita*, d'Alexeï Tolstoï, publié en 1923, et l'éminente *Métamorphose*, créée en 1912.

⁴⁸ G. Dino, *La genèse du roman turc au XIXe siècle*, op. cit., p. 41.

⁴⁹ Erdağ Göknar, « The Novel in Turkish: Narrative Tradition to Nobel Prize » dans Reşat Kasaba (éd.), *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, 2008, vol. 4/4, p. 480.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 499.

Le réalisme se caractérise, comme nous l’annoncions, par deux attitudes ou fonctions qui dépassent le niveau purement textuel, par le double effet dont parlent Georg Lukács et Lucien Goldmann, précurseurs de la sociologie du roman. Le premier considère que les œuvres littéraires « reflètent de grandes étapes particulières de l’évolution humaine ».⁵¹ En d’autres termes, le roman aurait en premier lieu le pouvoir de transmettre au lecteur des informations précises et précieuses sur le contexte réel qui fait l’objet du récit : « Il n’y a pas besoin d’être sociologue pour déclarer que le roman, chronique sociale, reflète la société de son temps ».⁵² Le genre jouerait donc un rôle de chroniqueur, de journaliste qui permettrait au lecteur éloigné du contexte du récit de s’imprégner de cette culture, de cet événement, de cette société. Pour celui qui plonge en particulier dans la production de la première décennie républicaine, il pourrait, bien sûr, pénétrer la bohème stambouliote et les différentes formes de mariages, ainsi que plein d’autres questions aussi disparates que le clivage entre les secteurs occidental et conservateur, les coutumes des mystiques ou la culture musicale de l’époque.

L’ENGAGEMENT DU ROMAN ET SES DEGRÉS

Cependant, comme cela arrive aussi au chroniqueur ou au journaliste pour lesquels le roman se prend, la réalité qu’il reflète n’est pas la réalité absolue mais la représentation de la réalité soumise à la perspective individuelle de l’écrivain. Pour Benoît Denis, auteur d’un superbe ouvrage sur le roman engagé, « le roman réaliste ne reproduit pas le réel ; il le *représente*, au sens où il le reconstruit, l’organise et, dès lors, l’interprète ».⁵³ Goldmann, quant à lui, considère que « le roman est nécessairement à la fois une biographie et une chronique sociale » :⁵⁴ c’est par ces mots qu’il fait surgir la

⁵¹ J.-Y. Tadié, *La critique littéraire au XXe siècle*, op. cit., p. 158. Tadié paraphrase Lukács : « Les Grecs, Dante, Shakespeare, Goethe, Balzac, Tolstoï, Gorki, sont à la fois des images adéquates de grandes étapes particulières de l’évolution humaine, et des guides dans la lutte idéologique pour atteindre la totalité de l’homme ». Georg Lukács, *Balzac et le réalisme français*, traduit par Paul Laveau, Paris, La Découverte, 1999, p. 8.

⁵² J.-Y. Tadié, *La critique littéraire au XXe siècle*, op. cit., p. 166. Tadié paraphrase Goldmann : « Le roman étant, pendant toute la première partie de son histoire, une biographie et une chronique sociale, on a toujours pu montrer que la chronique sociale reflétait plus ou moins la société de l’époque, constatation pour laquelle il n’est pas vraiment besoin d’être sociologue ». L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op. cit., p. 33-34.

⁵³ B. Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 84.

⁵⁴ L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, op. cit., p. 30.

contribution personnelle inévitable de l'auteur dans son récit de la réalité, qu'il conditionne par ses idées et sa perception du monde. Il faut peut-être préciser que nous ne voulons pas dire que la transmission, par exemple d'idées politiques sur le sujet que traite le roman, soit forcément intentionnelle. Des gestes aussi simples et inconscients que le choix de ce qui figure ou ne figure pas dans une description, car il est impossible au fond de décrire la totalité de la réalité, répondent au critère individuel de l'auteur et soumettent par conséquent le lecteur à sa vision du monde. Le travail sur la représentation, sur la version, pour ainsi dire, de la réalité que raconte un roman dévoile donc d'importants aspects sur l'auteur et sur sa place dans le monde qu'il relate.

De ce point de vue, le roman réaliste —et d'ailleurs toute œuvre littéraire et artistique— est toujours engagé, car il ne peut pas se priver de la perspective ni de l'apport personnel de l'auteur.⁵⁵ Par conséquent le texte n'est jamais complètement neutre, se présente toujours comme un véhicule conscient ou inconscient des idées, de la vision de la réalité de son auteur. C'est dans ce sens-là qu'Alain Badiou considère que « l'art est incapable de vérité ou que toute vérité lui est extérieure ».⁵⁶ Cette particularité renvoie à la seconde attitude ou fonction du roman : sa capacité à susciter le changement d'attitude chez le lecteur et, par extension, de la société. « Fondé sur le principe de vraisemblance, affirme Benoît Denis, le récit réaliste présente en outre un caractère d'exemplarité non négligeable. »⁵⁷ Les idées comprises dans le roman sont transmises au lecteur par l'acte de la lecture, à travers l'histoire, les personnages, le déroulement de l'action. Elles le poussent à la réflexion et conditionnent éventuellement sa propre perspective, l'invitent donc à la modifier, elles provoquent en lui une transformation, même minime. C'est dans ce sens-là qu'en dehors de refléter la réalité, les œuvres littéraires ont, pour Lukács, le pouvoir de guider « dans la lutte idéologique pour atteindre la totalité de l'homme ».⁵⁸ Cet effet social de la littérature, comme Gisèle Sapiro le décrit, apparaît en réalité déjà décrit dans la *République* de Platon, qui le condense dans sa notion de *mimèsis*, « à la fois représentation et

⁵⁵ B. Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 10.

⁵⁶ Alain Badiou, *Petit manuel d'inesthétique*, Paris, Seuil, 2011, p. 10.

⁵⁷ B. Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 84.

⁵⁸ J.-Y. Tadié, *La critique littéraire au XXe siècle*, op. cit., p. 158. Tadié paraphrase Lukács : « Les Grecs, Dante, Shakespeare, Goethe, Balzac, Tolstoï, Gorki, sont à la fois des images adéquates de grandes étapes particulières de l'évolution humaine, et des guides dans la lutte idéologique pour atteindre la totalité de l'homme ». G. Lukács, *Balzac et le réalisme français*, op. cit., p. 8.

imitation », selon laquelle « l'art est supposé déclencher chez le "récepteur" une identification ». ⁵⁹

Au sujet de la projection de l'auteur sur son œuvre, le critique littéraire Berna Moran considère qu'elle est surtout constatable en temps de crise idéologique : « c'est notamment dans les périodes houleuses où les maux de la révolution se font sentir et que les disputes idéologiques se déclenchent, que les écrivains, face à cette anarchie de valeurs, éprouvent le besoin d'examiner et de mettre en cause les idéologies affrontées, ainsi que d'exposer leurs propres points de vue ». ⁶⁰ Dans cet extrait, par lequel il réaffirme la double fonction du roman, Berna Moran fait référence à l'histoire de la Turquie et plus concrètement au phénomène de l'occidentalisation. Il le considère comme le déclencheur d'un énorme bouleversement idéologique et justifie, par cet argument, qu'il occupe une place constante et décisive parmi les intérêts du roman turc jusqu'aux années 1950.

En effet, le processus est omniprésent dans cette production, en tout cas dans le roman de la première décennie républicaine, où de nombreux thèmes sont abordés depuis la perspective de l'occidentalisation, de l'avant et de l'après, de la tradition ottomane et de la modernité que l'Europe représente. Prenons, par exemple, les romans nationalistes *Sodom ve Gomora* ou *Sözde Kızlar* [Filles en apparence] (1925) de Peyami Safa, qui revendiquent la culture locale contre l'envahissement culturel de l'Occident, qui montrent la vie, l'habillement, la musique, les maisons des gens traditionnels et modernes. Mais aussi d'autres ouvrages qui ne se distinguent pas forcément par leur caractère engagé. *Su Sinekleri* [Les Scarabées d'eau] (1932) de Mahmut Yesari, par exemple, qui fait reposer une partie importante de sa trame sur le conflit intergénérationnel entre les parents éduqués dans un système de valeurs traditionnel et les enfants qui ont grandi avec des référents occidentaux. « N'y a-t-il donc pas, poursuit Moran, de romans célèbres qui échappent à cette généralisation ? Bien sûr que si. Mais quand nous étudierons cette autre ligne de romans qui trouvent leur meilleur représentant en Halit Ziya Uşaklıgil, nous verrons que, d'un certain point de vue, lui aussi

⁵⁹ G. Sapiro, *La sociologie de la littérature*, op. cit., p. 10.

⁶⁰ « Özellikle devrim sancılarının çekildiği, ideolojik kavgaların yapıldığı çalkantılı dönemlerde yazarlar bu değer kargaşalığı karşısında, çarpışan ideolojileri tartmak, sorguya çekmek ve kendi tutumlarını ortaya koymak gereğini duyarlar. » B. Moran, *Türk Romanına Eleştirel Bir Bakış I* [Un regard critique sur le roman turc I], op. cit., p. 24.

présente des traits propres à l'occidentalisation. »⁶¹ Le cas de Halit Ziya est extrapolable à d'autres auteurs comme Recaizade Mahmut Ekrem, de l'*Edebiyat-ı Cedide*, ainsi que Güzide Sabri, active encore sous la République, célèbre pour sa littérature romantique : des écrivains de romans de mœurs centrés sur la vie insouciant des classes aisées et apparemment indifférents à la transformation sociale.

Des questions politiques naturellement, mais aussi le tissu social, la famille ou la vie quotidienne : ces thèmes font l'objet de nombreux romans qui décrivent l'évolution de la culture en contact avec les nouvelles idées, et qui plus est, prennent souvent position sur la question, aussi bien en faveur que contre. Même les romans sentimentaux revêtent une dimension sociopolitique à laquelle s'intéresse Alemdar Yalçın. Le chercheur travaille sur la manière dont ces textes abordent l'impact de la transformation sociale sur les relations amoureuses. Après avoir analysé des œuvres telles qu'*Akşam Güneşi* [Le Soleil du soir] (1926) de Reşat Nuri ou *Şimşek* [L'Éclair] (1927) de Peyami Safa, il considère que « il ne faut jamais négliger le rôle de ces romans comme accélérateurs du changement social. Bien qu'ils ne constituent pas directement ou activement d'éléments de la transformation sociale, ils influencent la mentalité du lecteur et sa vision du monde, et orientent de ce fait ses comportements futurs. En outre, ces romans jouent un rôle comme des guides de ce changement social ». ⁶² Il insiste ainsi sur la capacité du genre non seulement à refléter la réalité mais à produire des changements chez les lecteurs, même lorsqu'il s'agit de trames apparemment déconnectées du domaine sociopolitique.

Plus ou moins subtile, cette coercition est commune et d'ailleurs intrinsèque à toute œuvre littéraire, mais devient particulièrement évidente dans le cas des romans qui abordent des sujets soumis à un débat idéologique en cours. Elle est particulièrement centrale dans une catégorie de roman que Mehmet Behçet introduit vers la fin de sa typologie : le roman à thèse. Contrairement aux sous-genres

⁶¹ « Bu genellemenin dışında kalan ünlü romanlar yok mu? Elbette var. Ama en iyi temsilcisini Halit Ziya Uşaklıgil'de bulan bu ikinci çizgi romanlarımızı da incelediğimiz zaman, bir bakıma, yine Batılılaşmayla ilgili özellikleri olduğunu göreceğiz. » *Ibid.*

⁶² « Bu romanların sosyal değişmeyi hızlandırıcı rolü hiçbir zaman gözardı edilemez. Doğrudan ve aktif bir sosyal değişme unsuru olmamakla birlikte, okuyucunun dünya görüşüne ve zihniyetine tesir ederek onun gelecekte yapacağı davranışları yönlendirmektedir. Bu romanların bir başka ilginç niteliklerinin de doğrudan sosyal değişimin göstergesi olmasıdır. » A. Yalçın, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], *op. cit.*, p. 227.

thématiques —basés sur des thèmes narratifs—, l'étiquette « à thèse » ne répond pas « à la dynamique interne du roman », mais reflète « une démarche intellectuelle qui lui est extérieure et dont le roman apparaît comme l'illustration ou la démonstration ».⁶³ Il s'agit, donc, d'un sous-genre qui relève de l'attitude du roman vis-à-vis du lecteur et par conséquent compatible, transversal aux sous-genres thématiques.

Mehmet Behçet le décrit vaguement comme le genre qui défend des postures morales ou sociales déterminées. Pour Susan Rubin Suleiman, qui a largement travaillé sur le roman à thèse, il s'agit d'un « roman "réaliste" (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse ».⁶⁴ La spécialiste signale, en outre, « deux critères spécifiques qui permettent de distinguer le roman à thèse à l'intérieur de la catégorie plus large du roman réaliste. Ce sont, d'une part, la présence d'un système de valeurs inambigu [*sic*], dualiste ; d'autre part, la présence, fût-elle implicite, d'une règle d'action adressée au lecteur ».⁶⁵ Par le premier, elle veut dire que les romans à thèse réduisent le monde, et plus particulièrement la morale, à deux pôles opposés incarnés respectivement par le bien et le mal, le vrai et le faux —selon la perspective de l'auteur. Ces extrêmes sont représentés par des modèles ou *exempla* et des contre-modèles ou *exempla négatifs*,⁶⁶ souvent des personnages qui provoquent une identification favorable ou adverse chez le lecteur. Pour ce qui est de la règle d'action, Susan Suleiman considère que les romans à thèse comprennent aussi typiquement des orientations plus ou moins explicites relatives à la ou les voies pour atteindre le bien ou succomber au mal. Par ces deux moyens, les romans à thèse cherchent enfin à « obtenir l'adhésion des lecteurs à une théorie et à une politique », ce qui détermine la construction de tout le roman.⁶⁷

Période houleuse de disputes idéologiques, comme Berna Moran le disait, la première décennie républicaine est pratiquement vouée à la production de romans à

⁶³ Pascal Mougin, Karen Haddad-Wotling et Jacques Demougin (éds.), « Roman à thèse » dans *Dictionnaire mondial des littératures*, Paris, Larousse, 2002, p. 752.

⁶⁴ S.R. Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 14.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁶⁶ Benoît Denis à propos de la théorie de S. Suleiman (B. Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 85.)

⁶⁷ Jean-Yves Tadié à propos de la théorie de S. Suleiman (J.-Y. Tadié, *La critique littéraire au XXe siècle*, op. cit., p. 254.)

thèse. La propension de ce contexte trouve aussi une explication dans la pensée de Gisèle Sapiro, pour qui « les périodes de crise nationale favorisent l'imposition d'un point de vue moraliste qui place l'écrivain face à ses responsabilités et à ses devoirs ».⁶⁸ Pour Mehmet Behçet, le genre ne s'intéresse, dans cette production, qu'à la société, la famille et les enfants. Il tire deux exemples de l'œuvre de Şükûfe Nihal : « Dans son roman *Yakut Kayalar* [Les Rochers couleur rubis (1931)], Şükûfe Nihal aborde le chagrin et les conséquences tragiques qui surviennent lorsque les parents s'obstinent dans leur désir de marier leur jeune fille contre sa volonté. Quant à *Çöl Güneşi* [Soleil du désert (1933)], le roman défend ouvertement l'incorporation impérative des femmes au monde du travail, et le principe qu'elles ne peuvent partager leur vie avec les hommes que sous certaines conditions ».⁶⁹

Curieusement, Mehmet Behçet n'associe pas les thèmes politiques au roman à thèse de la période, alors que c'est précisément ce genre de revendications qu'il véhicule le plus fréquemment. Cette affirmation s'applique particulièrement à l'œuvre des auteurs qui entament leur carrière dans les années 1910. Mais revenons à l'écart générationnel, aux différences qu'il génère parmi les écrivains, en particulier à l'engagement qui caractérise ce que nous appelons la deuxième génération. La projection inévitable de cet engagement sur la littérature, la transposition des idées des auteurs lorsqu'ils décrivent la réalité donnent lieu à la différence intergénérationnelle la plus importante sur le plan littéraire : une production typiquement engagée, surtout par rapport aux romans des deux autres générations, en particulier de la première. Il s'agit donc des auteurs qui, comme nous l'annonçons, concentrent de manière significative le plus grand nombre de romans à thèse de la période, notamment en matière sociopolitique.

Le principal objet de leur plaidoyer porte *grosso modo* sur la reconstruction politique et sociale. Il tourne autour de la direction que le pays et sa société doivent, à leur avis, emprunter au croisement de plusieurs référents culturels et idéologiques. Quant aux positions qu'ils prennent dans cette affaire, ils défendent avant tout le peuple

⁶⁸ G. Sapiro, *La guerre des écrivains*, op. cit., p. 103.

⁶⁹ « Şükûfe Nihal *Yakut Kayalar* romanında, kızlarının ruhuna vakıf olmadan baba ve ananın izdivaçta kendi arzularını yerine getirmekteki ısrarlarının doğuracağı elim ve feci neticeleri anlatmaktadır. *Çöl Güneşi* romanında ise kadının hayatta behemehal çalışması lüzumunu ve erkeklerle ancak bazı şartlarla hayatını teşrik edebileceği keyfiyetini açıktan açığa müdafaa etmektedir. » M.B. Yazar, *Genç Romancılarımız ve Eserleri* [Nos jeunes romanciers et leur production], op. cit., p. 176.

turc à l'unanimité, conséquence du courant nationaliste. Cette revendication s'opère parfois contre les étrangers et l'influence occidentale, parfois contre le passé islamique-ottoman et l'identité qu'il implique, et fait logiquement de cette production une littérature typiquement nationaliste. Ce sont notamment eux qui alimentent encore quelques années après la fondation de la République les thèmes et les préoccupations qui définissent le roman de la décennie précédente. Outre le nationalisme, le roman républicain véhicule des thèses en faveur des causes comme le kémalisme et le projet de Mustafa Kemal, ou l'émancipation des femmes et l'égalité des sexes. Enfin, et concernant leur méthode, toutes ces œuvres recourent en priorité aux *exempla* et *exempla négatifs* de Susan Suleiman : des personnages incarnant des modèles de comportement à suivre, positivement connotés tout au long de leurs trames, qui parviennent souvent à des dénouements heureux, et des modèles de comportements à éviter, en général marqués par des éléments socialement répréhensibles, qui connaissent des fins tragiques ou tombent dans des situations pénibles, conséquence inhérente de leur comportement.

En 1931 paraît le roman *Fatih-Harbiye*, de Peyami Safa. C'est l'histoire de la confrontation des mondes traditionnel et moderne qui cohabitent à Istanbul, exprimée par la métaphore de la ligne de tramway qui relie les quartiers les plus représentatifs de chaque terminus : « Il est facile de retrouver, entre ces deux quartiers d'Istanbul, la plupart des différences qui séparent Kaboul et New York ».⁷⁰ Neriman, le personnage principal, est une jeune femme de vingt-deux ans qui a grandi sous des influences anatoliennes, c'est-à-dire traditionnelles, ainsi qu'européennes. Lassée de la vie *alaturka* que sa maison, son père et son amoureux représentent, elle fréquente Beyoğlu, centre de la vie moderne, et côtoie un tel Macit qu'elle associe à l'inconnu, à l'aventure, à l'Occident. Après plusieurs épisodes au cours desquels elle explore ce nouveau monde et s'éloigne en conséquence des valeurs traditionnelles, elle comprend la tromperie qu'est l'univers *alafranga* et décide donc, déçue, de retourner à sa vie d'avant. Manifestement à thèse, le roman établit plusieurs comparaisons tendancieuses entre les approches autochtone —le modèle à suivre— et européenne —le modèle à éviter— de divers éléments culturels, tels que le caractère national ou la musique. Elles se

⁷⁰ « Kâbil'le New York arasındaki farkların çoğuna İstanbul'un iki semti arasında kolayca tesadüf edilir » Peyami Safa, *Fatih-Harbiye*, 13^e éd., Istanbul, Ötüken, 1993, p. 32.

concluent par un message de condamnation de la « vie moderne » en faveur de la culture traditionnelle.

La revendication féministe de certains romans mérite une mention particulière. Dans une société où les femmes constituent l'indicateur du niveau de progrès, leur condition devient forcément, outre un objet de débat social, un thème récurrent du roman de la période. Conformément aux principes nationalistes qu'ils partagent toutes et tous, aux principes kémalistes de plusieurs, à l'activisme féministe de quelques-unes, les auteurs sont d'accord sur le principe de l'amélioration des conditions des femmes. Chacun manifeste ensuite des particularités concernant le degré et les domaines auxquels doit s'appliquer cette amélioration. La morale, dont les femmes turques sont devenues les gardiennes aux yeux de la société, reste sans doute la plus grande source de divergence parmi les auteurs. En tout cas, ce qu'il nous intéresse maintenant de souligner est la profusion de modèles de femmes à suivre ou à éviter qui remplissent les pages du roman des premières années républicaines, conformément au débat sur la « femme nouvelle » qui se déroule sur la scène politique. Il s'agit, indiscutablement, de l'un des sujets qui atteste le mieux de la capacité du roman à diffuser des messages politiques. Nous approfondirons ce sujet dans la troisième partie de ce travail.

Bien entendu, la participation au débat n'est pas exclusive aux femmes écrivaines. Comment ne pas remarquer la valeur politique de Leyla, anti-héroïne de *Sodom ve Gomore*, de Yakup Kadri ; d'Ayten, modèle de femme idéale républicaine de l'œuvre homonyme de Burhan Cahit ; de *Bu Toprağın Kızları* [Les Filles de cette terre] (1927) et de *Dikmen Yıldızı* [Yıldız de Dikmen, quartier d'Ankara] (1928) d'Aka Gündüz, des hommages aux femmes nationalistes qui prennent en plus les rênes de leur propre vie ? Cela dit, nous observons d'importantes différences entre la manière dont les écrivains hommes et femmes abordent la revendication féministe, quelle qu'elle soit. En premier lieu, les femmes écrivaines traitent systématiquement des questions relatives aux femmes alors que les hommes abordent des thématiques plus variées dans leurs romans. Ensuite, les personnages principaux des romans écrits par des femmes sont toujours mixtes ou seulement des femmes, c'est-à-dire que les femmes sont toujours au centre de leurs histoires. Par ailleurs, le recours à des personnages féminins incarnant des modèles de comportement est sensiblement plus fréquent dans la production des femmes. Tout cela explique que ce soient les femmes qui écrivent le plus grand nombre de romans à thèses sur des thèmes relatifs aux femmes. Somme toute, le genre

constitue pour tous les auteurs un moyen d'alimenter le débat de la « femme nouvelle », kémaliste ou autre. Mais c'est notamment pour les femmes écrivaines, leurs préoccupations et leurs revendications que le roman se présente comme un espace d'expression et de visibilité extraordinaire.

Au sujet de l'engagement, il faut faire une distinction importante entre roman à thèse et littérature instrumentalisée. Déjà la notion de littérature engagée prête souvent à confusion. Assumant que toute littérature est en quelque sorte engagée, conditionnée par la vision personnelle de l'auteur, il est communément accepté comme littérature engagée celle qui, *grosso modo*, fait de la politique, qui alimente des débats politiques, qui implique certains combats de nature politique et, par extension, sociale.⁷¹ Lorsqu'un roman engagé défend une idée de façon univoque à l'aide d'exemples et de contre-exemples, il peut être classé dans la case de roman à thèse. Mais, pour l'auteur qui donne vie à ce roman dans le but délibéré de diffuser ses idées, qui conçoit son œuvre comme un moyen de transmettre une thèse préalablement établie, nous dirions qu'il instrumentalise son œuvre. C'est donc l'intention de l'auteur qui détermine cette dernière, tout comme le fait que la thèse existe avant la conception de l'œuvre, que ce soit la première qui motive la seconde. Exemple classique de littérature instrumentalisée, le réalisme socialiste soviétique se définit par son but de diffuser les principes du régime et les valeurs de l'homme nouveau soviétique, et devient la seule méthode de création autorisée depuis son imposition, en 1934, par l'Union d'écrivains soviétiques.

Que dire, donc, à cet égard des romans à thèse de la première décennie républicaine ? Que précède quoi dans ce cas, la motivation littéraire ou la fin didactique ? C'est de la réponse à cette question que dépend la façon d'approcher ces textes et leur rôle en tant que transmetteurs de modèles de comportement, mais aussi le lien entre le contexte politique et la production artistique. D'abord, il faut préciser que contrairement à l'Union soviétique, et sauf peut-être pour la célébration du dixième anniversaire⁷² —ce qui reste quand même exceptionnel—, la Turquie n'a jamais connu

⁷¹ B. Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 9 et 17.

⁷² Dans le cadre des célébrations du dixième anniversaire de la République, la Haute Commission qui s'occupe d'organisation commande à plusieurs écrivains célèbres du moment, dont Reşat Nuri, Aka Gündüz et Yaşar Nabi, la composition de pièces de théâtre au sujet des réformes et de la guerre d'Indépendance. Nous avons largement abordé ce sujet dans la première partie de cette thèse. Voir la page 134.

de structures administratives ou humaines imposant des directives politiques sur la production littéraire. Par ailleurs, la majorité des auteurs n'a malheureusement pas laissé de travaux portant sur leur propre production, ce qui entrave sensiblement la tâche d'identifier leur disposition préalable à la composition de leurs œuvres. Il nous reste tout de même d'importants éléments comme leurs biographies ou l'étude de leur implication dans la politique de la période, l'étude des tendances des auteurs qui les précèdent ou des possibilités du roman réaliste. C'est sur tout cela que nous nous basons pour considérer qu'au moins pour la plupart des romans à thèse de la période, leur dimension politique et didactique n'est que le résultat de la transposition inévitable sur la littérature, même inconsciente, des idées de leurs auteurs par rapport au contexte sociopolitique. Ces romans sont le produit d'une démarche exclusivement littéraire : leurs trames parlent de l'actualité qui préoccupe les auteurs, elles reflètent leur vision de cette réalité et deviennent forcément engagées, en l'occurrence porteuses d'une thèse.

À la recherche d'éventuelles exceptions à cette norme, nous nous heurtons au cas pour ainsi dire suspect de Nezihe Muhittin. L'intellectuelle écrit son premier roman en 1911, alors que les suivants viendront l'un après l'autre dès la fin des années 1920. Dans cet intervalle, elle se consacre à la politique, à la publication d'articles, de discours, à l'activité associative. C'est lorsqu'elle est politiquement bannie par le régime qu'elle reprend la composition romanesque, en plus par deux romans fort didactiques : *Benliğim Benimdir* [Maîtresse de moi-même] (1929), contre la traite des blanches et pour le nationalisme turc, et *Güzellik Kraliçesi* [La Reine de beauté] (1933), contre l'élite turque occidentalisée et pour un modèle de femme émancipée et moralement responsable. Il est probable qu'elle soit revenue à la littérature au moment où la politique n'occupe plus son temps, mais tout aussi possible qu'elle décide de faire un plaidoyer, de participer au débat politique par ses romans, après que les autres voies de revendication lui aient été interdites. Sans doute un mélange des deux. En tout cas, le manque d'éléments qui confirment ou infirment ces hypothèses ne ternit pas sa valeur comme exemple de la dimension didactique d'une grande partie des romans de la deuxième génération d'auteurs.

LE FACTEUR HISTORIQUE DU ROMAN

Comme nous le disions, Mehmet Behçet ne considère pas les thèmes politiques, le nationalisme par exemple, lorsqu'il aborde les revendications du roman à thèse. Cependant, il introduit une autre catégorie qui, à en juger par sa description, pourrait bien renfermer du moins quelques titres de cette série d'ouvrages politiquement engagés. Il s'agit du roman historique, qu'il définit comme le « genre qui sert à redonner de la force [au lecteur] notamment pendant les guerres d'indépendance nationale et les grandes révolutions en évoquant les épisodes glorieux du passé ».⁷³ Il illustre son propos par deux feuilletons de Turhan Tan écrits dans les années 1930, qui mettent au premier plan le message de la supériorité du peuple turc, en particulier auprès des Grecs.

Tout comme le roman d'analyse, le roman historique peut prêter à confusion lorsqu'il s'agit d'en faire l'étiquette d'une catégorie thématique. D'abord, ce n'est pas parce que la trame est située dans un moment déterminé et reconnaissable de l'histoire qu'il s'agit d'un roman historique. Le sous-genre, tel qu'il est communément accepté, demande à la trame de contenir des personnages et des événements historiques qui non seulement soient mêlés à la fiction, mais qui jouent en plus un rôle principal dans le récit.⁷⁴ Par ailleurs, contrairement à d'autres catégories plus strictes, le roman historique se prête bien à l'association de certains sous-genres. Elle donne des formes hybrides telles que le roman à énigme ou crime historique —branche du roman policier—, roman d'aventures historiques ou le roman sentimental historique. Mais elle rend aussi plus complexe la tâche à qui veut définir le sous-genre.

Cela nous amène à explorer le roman turc de la période et son rapport à l'histoire. Dans un premier temps, c'est simplement la détermination temporelle ou historique de cette production qui nous intéresse. Nous désignons par ce terme la présence d'éléments dans le récit fictionnel, permettant de le situer dans un contexte historique réel, identifiable par le lecteur. L'importance de ce paramètre repose sur sa capacité à augmenter la vraisemblance de l'action, de rendre la trame plus tangible et de renforcer, par conséquence, l'impact d'une éventuelle thèse. Inversement, les

⁷³ « Mazinin şanlı lâvhalarını canlandırmak suretile bilhassa millî istiklâl savaşlarında ve büyük devrimlerde kudretleri alevlendirmeğe yarıyan bu roman janrı[...] » M.B. Yazar, *Genç Romancılarımız ve Eserleri* [Nos jeunes romanciers et leur production], *op. cit.*, p. 164.

⁷⁴ Cécile Vanderpelen, « Roman historique » dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (éds.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 530.

romans dépourvus de marqueurs temporels produisent une forme de réalisme moins prégnante, en tout cas moins autoritaire pour ce qui est de la transmission de certaines valeurs. En définitive, nous avons affaire à une corrélation entre la détermination historique et le caractère didactique du roman.

Ce n'est donc pas une surprise que l'occurrence de la détermination historique dans le roman de la première décennie républicaine reproduise un schéma conforme à la division des romanciers par générations. En ce sens, il faut d'abord rappeler le caractère engagé des romans des auteurs qui démarrent leur carrière dans les années 1910. Quarante-et-une sur les quarante-six œuvres de ces écrivains, comprises dans notre corpus, situent leurs trames dans un contexte historique identifiable et seulement cinq —environ dix pourcent— restent historiquement indéterminées.⁷⁵ Inversement, la proportion de récits manquant de référents à une réalité temporelle quelconque, dépasse la moitié de la production pour le cas de Mehmet Rauf et de Güzide Sabri, ainsi que des auteurs qui démarrent leur carrière sous la République. Le degré de détermination historique à l'intérieur de chaque génération est suffisamment homogène pour le considérer comme une spécificité générationnelle et, par extension, comme un critère de distinction intergroupe.

Quant aux romans historiques à proprement parler, que propose la période ? Contre la profusion de romans historiquement déterminés, *Bir Varmış Bir Yokmuş* [Il était une fois] (1933) apparaît comme le seul qui réponde de manière plus ou moins stricte aux prérequis du sous-genre. L'œuvre de Sadri Etem raconte de façon romancée le déclin de l'Empire depuis la veille de la guerre de Crimée jusqu'à la signature de Lausanne. Les événements sont décrits par ordre chronologique à l'aide de dates précises et par l'intervention de personnages clés de l'Histoire —de cette histoire— comme Napoléon III, le tsar Nicolas I de Russie ou Lord Stratford, diplomate britannique, ainsi que des acteurs politiques locaux : les sultans, les Trois Pachas,⁷⁶ Mustafa Kemal. Ils guident la trame de cette œuvre qui comprend également des aspects fictionnels,

⁷⁵ Le degré de détermination historique est variable : il peut aller depuis des références ponctuelles à un certain événement —une mention, par exemple, de la fin du conflit international qui permet de situer le récit de *Cânân*, de Peyami Safa, vers la fin des années 1910— jusqu'à des romans qui se déroulent sous forme de journal intime avec des dates précises —comme *Ateşten Gömlek*, de Halide Edip, ou *Çalığışu*, de Reşat Nuri.

⁷⁶ L'expression « les Trois Pachas » désigne le triumvirat d'Enver Pacha, Talat Pacha et Cemal Pacha, qui établissent en 1913 une dictature après la dissolution du parlement et dirigent l'Empire ottoman jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

tels que les interventions de la société et les dialogues de certains personnages. Par ailleurs, il s'agit d'un roman engagé fortement nationaliste aussi aux propos kémalistes.

Les frontières du roman historique peuvent ne pas être toujours précises. D'autres romans, tels que *Hüküm Gecesi*, *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché] (1923) ou *Kurtuluş* [Le Salut] (1929),⁷⁷ situent leurs contenus dans des contextes précis et réservent un espace considérable au récit de ces contextes. Pourtant nous ne les considérons pas comme des romans historiques, mais comme des romans à haute détermination historique, en raison surtout d'un récit fictionnel encore très dominant par rapport à la source historique. Notre intérêt, en tout cas, ne repose pas sur ses étiquettes mais sur la préoccupation du roman turc pour l'histoire et sur les valeurs qu'il diffuse en faisant appel à ce thème.

Dans son travail sur le roman turc de l'intervalle 1920-1946, Alemdar Yalçın identifie quatre catégories, dont deux qui ont un rapport direct à l'histoire, des romans qui lui accordent une place primordiale dans leurs trames : le roman historique et le roman « qui prend pour principe des événements sociaux et politiques ».⁷⁸ Par rapport au premier, Yalçın partage un avis proche de Mehmet Behçet. Il l'identifie au récit d'aventures et lui accorde la vertu d'évoquer un passé brillant, qui expliquerait le succès du genre à cette époque-là, où les romans historiques d'aventures remplissaient les pages des journaux. Par ailleurs, il s'interroge sur le critère temporel qui permet de qualifier un roman d'historique, et conclut que l'auteur n'a pas dû connaître les événements qu'il aborde.⁷⁹ En fait, le vrai roman historique turc remonte à un passé lointain, souvent la période ottomane, parfois l'Empire seldjoukide ou l'époque préislamique. Lui aussi illustre son propos par les écrits de Turhan Tan, d'Abdullah Ziya Kozanoğlu et d'autres auteurs qui situent leurs trames autour de la conquête de Constantinople (1453), qui prennent les sultans et leurs acolytes pour personnages, qui mettent au premier plan les intrigues de palais.⁸⁰ Ces textes n'apparaissent pourtant qu'en feuilleton, en tout cas pendant la première décennie républicaine.

⁷⁷ Le roman est parfois publié, même actuellement, sous son titre original *Halâs* en turc non épuré.

⁷⁸ « Sosyal ve Siyasî Olayları Esas Alan Romanlar » (A. Yalçın, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], *op. cit.*, p. 23.)

⁷⁹ *Ibid.*, p. 252.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 257-260.

Concernant son autre catégorie, il faut d'abord admettre que pour Alemdar Yalçın, la plupart des romans de l'intervalle 1920-1946 contient des renvois à l'évolution politique et sociale du pays : « Quelle que soit leur qualité, une grande partie de ces romans s'intéressent directement aux événements de notre histoire récente de points de vue très divers, et c'est ce bagage historique qui devient, pour ainsi dire, le fondement de ces romans ».⁸¹ En ce sens, il adhère à tous ceux qui voient dans le roman turc de la période un rapport indéniable à l'actualité. Cela dit, il identifie un groupe d'œuvres qui mettent de façon spécifique l'histoire politique et sociale au premier plan de leurs trames, des romans qui « approchent l'individu, la famille, l'environnement dans l'optique de la transformation sociale et politique du pays ».⁸² En plus, il définit les périodes sur lesquelles ces romans portent, à son avis, le plus souvent, à savoir : le règne d'Abdülhamid II, le gouvernement Union et Progrès et la Première Guerre mondiale.

Pour la première période, il propose plusieurs exemples du milieu des années 1930 et plus tard, dont le célèbre *Sinekli Bakkal* (1935), traduit en français comme *Rue de l'Épicerie aux mouches*,⁸³ de Halide Edip, une histoire d'amour conditionnée par les contraintes et la répression de la dictature d'Abdülhamid. Néanmoins, le thème est abordé plus tôt, dans la première décennie républicaine, par des romans tels que *Çıkrıklar Durunca* et *Benliğim Benimdir*, que nous avons déjà évoqué. Ce dernier raconte la vie d'une fille circassienne, Zeynep, depuis le moment où elle est achetée à l'âge de treize ans par un riche pacha d'Istanbul à l'époque de la dictature jusqu'à ce qu'elle soit libérée grâce à l'intervention des Jeunes Turcs.

Quant aux « romans qui portent sur les activités du Parti union et progrès »,⁸⁴ ils trouvent leur meilleur exemple dans *Hüküm Gecesi* de Yakup Kadri, l'une des contributions les plus ciblées et approfondies du roman de la République à l'analyse

⁸¹ « Kalitesi ne olursa olsun romanlarımızın büyük bir kısmı yakın tarihimizdeki olaylarla çok yönlü olarak doğrudan ilgilidirler ve adeta romanlarımızın oturduğu zemini, bu yakın tarihimizin birikimleri oluşturmaktadır. » *Ibid.*, p. 9.

⁸² « Bu romanlar insanı, aileyi ve çevreyi ülkemizin sosyal ve siyasî değişmesi içerisinde ele alarak inceler » *Ibid.*, p. 23.

⁸³ Le roman paraît pour la première fois à Londres en langue anglaise sous le titre *The Clown and His Daughter*. Il est tout de suite réécrit par l'auteure en turc et publié d'abord en fascicules dans les pages du journal *Haber* [La Nouvelle] en 1935, ensuite en version imprimée une année plus tard. Quant à la traduction en français, réalisée par Stella Corbin, elle date de 1944.

⁸⁴ « İttihat ve Terakkî Cemiyetinin/Fırkasının Faaliyetlerini Anlatan Romanlar » (A. Yalçın, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], *op. cit.*, p. 47.)

politique de la période précédente. Le roman raconte les conflits entre le parti Union et Progrès et l'opposition, entre 1910 et 1913, à travers l'histoire d'Ahmet Kerim, le personnage principal, journaliste fondateur d'un journal d'opposition. Par ailleurs, il constitue un bon exemple de récit engagé : par les expériences du héros et des intellectuels qu'il côtoie, le roman accuse le parti du gouvernement d'avoir trahi les principes des Jeunes-Turcs, de sa tournure répressive, de son appropriation indue de la cause nationaliste, de s'être attiré les faveurs de la jeunesse et de l'intelligentsia par des mensonges.

Pour ce qui du thème de la Première Guerre mondiale, Alemdar Yalçın met en relief les romans qui s'en servent pour dénoncer la corruption morale que le conflit aurait provoquée au sein de la société. La plupart de ses exemples renvoie à la production de la première décennie républicaine, en effet particulièrement concernée par ce thème. Preuve en sont des romans comme *Zaniyeler*, *Gizli El* [La Main cachée] (1924) de Reşat Nuri et *Mahşer* [La Salle du jugement dernier] (1924) de Peyami Safa. Les trois romans évoquent, par l'expérience de leurs héros, la décadence et la corruption morale qui définissent les élites occidentales de la capitale ottomane. Ils dénoncent par là-même les profiteurs de guerre et les nouveaux riches qui se font de l'argent sur l'instabilité économique de la période, notamment dans les affaires des wagons de marchandises.⁸⁵ Même un roman sentimental comme *Pervin Abı* (1927), de Mahmut Yesari, ne manque pas de déployer une critique du mode de vie à l'occidentale et des profiteurs de guerre de la période. Le message est essentiellement véhiculé par le personnage de Nahit Refik, qui devient instituteur afin de contourner l'appel à la guerre, mène ensuite une vie insouciant à l'occidentale à Istanbul, le dos tourné aux tragédies du pays, et part ensuite en Europe où il s'enrichit grâce aux circonstances du conflit. Sa valeur négative est renforcée par l'exemple de son voisin, camarade de classe et ami d'enfance, Muzaffer Bey, jeune nationaliste, personnage principal et narrateur de l'histoire.

⁸⁵ Dans les années 1910, le gouvernement, qui est responsable de la gestion des trains, attribue l'exploitation des rares voitures dont l'armée ne se sert pas à des marchands ayant obtenu une *vagon vesikası* ou autorisation spécifique. Cependant, des personnes extérieures au secteur réussissent à obtenir le document grâce au fleurissant marché noir d'autorisations de toute sorte et à leurs influences, et bénéficient du transport de marchandises ou de la revente des voitures aux marchands. L'activité devient particulièrement profitable lorsqu'elle atteint le domaine international en raison de l'inflation et des pénuries qui frappent l'Empire. Le phénomène est connu comme le *vagon ticareti* ou commerce de wagons de marchandises.

Enfin, il faut absolument ajouter aux trois périodes identifiées par Yalçın la guerre d'Indépendance, qui devient le théâtre et le thème d'une série de romans, non seulement nombreux, mais aussi importants du point de vue politique. Parmi eux, il faut compter quelques-unes des œuvres les plus réussies et les plus rééditées de la période, comme *Ateşten Gömlek* de Halide Edip et *Yaban* [L'Étranger]⁸⁶ (1932) de Yakup Kadri, ainsi que d'autres œuvres mineures comme *Dikmen Yıldızı* d'Aka Gündüz, *Kurtuluş* de Mehmet Rauf et *Kan ve İman* [Le Sang et la Foi] (1925) d'Ercüment Ekrem. Ce sont les romans que Mehmet Narlı, écrivain et chercheur, auteur d'un travail assez récent et original sur les thèmes récurrents du roman turc du XXe siècle,⁸⁷ englobe sous le thème de la « Lutte nationale ». Il parle de leur contenu ainsi que de leur valeur politique : « La Lutte nationale désigne non seulement la période qui amène l'indépendance mais aussi le processus qui se solde par la fondation du nouvel État dans lequel nous vivons. Par conséquent, lorsque les romanciers parlent des occupations, de la défense, des Forces nationales et de Mustafa Kemal, ils reflètent en même temps la structure politique en cours d'établissement ».⁸⁸

Pour résumer, les dernières décennies de l'Empire ottoman constituent l'une des principales sources d'inspiration des romans de la première décennie Républicaine. Preuve en est que parmi les soixante-quinze romans qui composent notre corpus, trente-cinq situent complètement et quatre partiellement leurs trames dans cette période. Cette proportion est particulièrement élevée dans le cas des auteurs qui débutent leur carrière dans les années 1910, qui concentrent trente-deux écrivains sur l'ensemble. Leur prédilection pour l'époque pré-républicaine répond naturellement à leur caractère militant en faveur du nationalisme, parfois aussi du kémalisme. Car c'est à ce moment-là de l'histoire que se forment les idées qui les animent, les déterminent et les poussent parfois à l'écriture. C'est à ce moment-là que le peuple turc est le plus menacé, mais qu'il accomplit également sa plus grande prouesse : la victoire contre les

⁸⁶ Pour la traduction de l'intitulé, nous empruntons celui de la seule version en français réalisée par Ferda Fidan en 1989. (Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Yaban* (L'étranger), traduit par Ferda Fidan, Grenoble, Cent pages, 1989, 215 p.)

⁸⁷ M. Narlı, *Roman Ne Anlatır: Cumhuriyet Dönemi, 1920-2000: Türk Romanı Üzerine Tematik Bir Tasnif ve Değerlendirme* [Que raconte le roman : la période républicaine, 1920-2000 : classification thématique et analyse du roman turc], *op. cit.*

⁸⁸ « Millî Mücadele, sadece istiklali sağlayan bir sürenin adı değil, gerçekte içinde yaşadığımız yeni devleti kuran sürecin de adıdır. Dolayısıyla romancılar, işgalleri, müdafaaları, Kuva-yı Milliye'yi ve Mustafa Kemal'i işlerken kurulmakta olan siyasal yapıyı da yansıtır. » *Ibid.*, p. 80.

étrangers et la fondation de la République, qui conduiront ensuite à sa glorification. Car ce sont les thèmes propres à la fin de l'Empire —la guerre, les Forces nationales, le sacrifice du peuple— qui leur permettent de mieux canaliser leurs intérêts politiques.

En ce qui concerne le thème de la guerre en particulier, il participe aux trames et les conditionne à différents niveaux. Parfois il fournit simplement le contexte à des histoires qui n'ont pas de rapport direct avec le conflit, alors que d'autres fois il constitue la raison d'être même du récit. Il est sans conteste l'un des plus fréquents de la période. Mais ce sont encore les auteurs de la deuxième génération qui, à travers leur intérêt pour les dernières décennies de l'Empire, accaparent la plupart des références à ce sujet. Parmi leurs quarante-et-un romans historiquement déterminés, vingt-trois, c'est-à-dire plus de la moitié, traitent de la guerre —comme *Kan ve İman* ou *Ateşten Gömlek*— ou de la situation du pays en guerre —comme *Zaniyeler* ou *Sodom ve Gomore*. Dans ces cas, c'est la Première Guerre mondiale et la guerre d'Indépendance qui sont le cœur de ces récits ; la guerre des Balkans est rarement évoquée : dans *Hüküm Gecesi* par exemple, qui donne toutefois priorité au récit de la politique nationale. En tout cas, le recours non seulement fréquent mais pratiquement exclusif de ces auteurs au sujet des conflits, permet de le considérer comme l'un des thèmes caractéristiques, distinctifs de cette génération.

Les écrivains des autres générations, quant à eux, initialement beaucoup moins enclins à la détermination historique, privilégient, à l'occasion, la période de la République. Mais même dans ces cas-là, la dimension historique et le récit des événements sociaux et politiques sont généralement éclipsés par d'autres thèmes qui occupent le premier plan de leurs œuvres.

Mehmet Rauf et Güzide Sabri, dont la personnalité est marquée par l'*Edebiyat-ı Cedide*, emploient dans leur production des années 1920 des images et des trames propres au roman bourgeois de la fin du XIXe siècle, qui ignore les sujets sociaux et met les hautes classes stambouliotes au cœur de l'action.⁸⁹ *Böğürtlen* [Le Mûrier] (1926), par

⁸⁹ La production de Mehmet Rauf connaît une exception importante, *Kurtuluş* [Le Salut], que nous avons évoquée au sujet des récits qui portent sur la guerre d'Indépendance. Publié en 1929, il est le dernier roman de l'auteur avant qu'il ne rende son dernier souffle en 1931, et surtout le seul à thématique nationaliste de sa carrière. Qu'est-ce qui l'aurait amené à réaliser ce virage *in extremis* ? Malgré le style narratif qui le définit, il a déjà manifesté son avis favorable pour un roman plus engagé : « Il ne faut pas écrire des romans qui ne reflètent pas la vie et la nature nationale, qui ne prennent pas en compte la morale, la coutume et les traditions ». [« Millî hayatı ve tabiatı yansıtmayan, ahlâk, örf ve âdetleri dikkate almayan romanlar yazılmamalı. »] (Mehmet Rauf, « Bizde Roman [Le roman chez nous] », art cit, p. 42. Cité dans Mustafa Özbacı, *Mehmet Rauf'un Romanlarında Şahıslar Kadrosu* [Le cadre des personnages

exemple, du premier de ces auteurs, situe explicitement son récit en 1923. En revanche, il ignore ostensiblement l'intense activité politique et sociale du moment. Le roman se passe dans le milieu de l'élite occidentale et raconte les efforts de Pertev Bey, narrateur à la première personne, pour conquérir le cœur de Müjgan Hanım, une femme cultivée, humble, critique du luxe et des amours frivoles, mais farouche comme un mûrier —d'où le titre du roman.

Au sujet de cette génération, nous avons signalé plusieurs aspects pour lesquels Hüseyin Rahmi fait figure d'exception. À ces aspects s'ajoutent l'emploi habituel de marqueurs temporels et le choix des thèmes. Contrairement à Mehmet Rauf et Güzide Sabri, ses romans non seulement jouissent d'une détermination historique nette, mais ils relèvent de l'actualité la plus brûlante. *Meyhanede Hanımlar* [Femmes à la taverne], par exemple, est une nouvelle satirique au goût de farce qui porte sur la culture de l'alcool dans la transition vers la modernité. À plusieurs moments, le texte restitue les réactions des personnages à une interdiction de l'alcool qui date de 1920,⁹⁰ alors que sa publication date de 1924, où la Loi sèche vient d'être abolie. Même le roman *Efsuncu Baba* [Le Magicien], sur la ruse d'une jeune femme pour convaincre son père superstitieux d'accepter son bien-aimé, qui situe sa trame dans les années 1870, cache une critique véhémement de la gestion d'Enver Pacha, qui fuit le pays peu avant la publication du feuilleton en 1923. Paradoxalement, le plus âgé des auteurs de la République est aussi l'une de ses plumes les plus actuelles. Cette particularité est en lien avec son intérêt pour les thèmes sociaux et les secteurs invisibles —comme les minorités ou les prostituées— qu'il manifeste tout au long de sa carrière, qui le distingue même de ses contemporains.

Les auteurs de la troisième génération, quant à eux, laissent entrevoir la préoccupation pour la société républicaine qui fluctue entre l'identité ottomane et le

dans les romans de Mehmet Rauf], Istanbul, Milli Eğitim, 1997, p. 13.) Cependant, c'est par admiration pour Mustafa Kemal et de son œuvre qu'il se lance dans ce projet. Dans le prologue, l'auteur loue et remercie le leader, qu'il décrit comme « le plus grand parmi les grands ». Ensuite il avoue son but de « broder dans la mémoire des futures générations ce salut victorieux, qui constitue tout un miracle dans le sens plus pur et réel ». [« En hakiki ve en sade manasıyla bir mucize eseri olan bu kurtuluş zaferini ileriki nesillerin hafızasına nakşetmek arzusuyla tertip ettiğim bu roman [...] »] Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], Ankara, Anekdote, 2008, p. VI.

⁹⁰ Par crainte de l'effet de la boisson sur les troupes et suivant l'exemple des États-Unis, l'Assemblée nationale proclame en 1920 la Men-i Müskirat Kanunu ou loi sur l'interdiction de la boisson qui proscriit la fabrication, la vente et la consommation d'alcool dans le pays. L'arrivée de Mustafa Kemal au pouvoir entraîne la suppression de la loi en 1924, ainsi que la proclamation de l'amnistie des condamnés pour des peines relatives à l'alcool.

nouveau modèle turc-occidental, conformément à la période qui les a vus naître, professionnellement parlant. Ils ne s'intéressent généralement plus au passé, mais au temps présent. Le thème de la guerre et le discours nationaliste perdent ainsi de l'importance dans leurs récits, situés pour la plupart dans la République. L'intérêt pour l'individu semble aussi y gagner une place de plus en plus voyante, en contraste avec les valeurs collectives défendues par les auteurs de la génération précédente. Plusieurs éléments confirment que la trame de *Bir Kadın Söylüyor*, de Yaşar Nabi, se déroule dans la transition entre l'Empire ottoman et la République. Cependant les réflexions de l'héroïne, ses histoires d'amour et le récit de sa découverte de soi-même laissent à peine place au récit de l'actualité dans le journal intime de Selma que devient en définitive le roman. Il faut noter que les œuvres de ces auteurs apparaissent vers la fin des années 1920, où l'impact des guerres et des revendications qu'elles soulèvent s'est sans doute sensiblement affaibli.



La typologie de Mehmet Behçet se complète par d'autres sous-genres comme le roman de style, défini par ses espaces poétiques, ses riches décors, magiques et élégants, ses types nostalgiques et ses femmes artistes, développé notamment en France. Aussi par le roman exotique, illustré par les exemples de Pierre Loti, de Kipling et de Stevenson : un roman de mœurs situé dans une contrée étrangère, reflet des coutumes, de la morale, des paysages d'un ailleurs. Ou par le roman d'aventures, redevenu à la mode en France et en Angleterre dans les années 1930. Ces catégories sont empruntées, comme toutes les autres, à la littérature occidentale, mais elles n'ont pas encore donné à cette date d'exemples dans les lettres turques. Aussi paradoxale qu'elle puisse paraître, leur inclusion dans une typologie du roman turc répond en réalité aux tendances culturelles et politiques de la période, qui essaient de montrer la nouvelle culture turque comme une partie de la civilisation occidentale, de saluer l'adaptation du roman turc aux standards littéraires européens. C'est la même mentalité qui expliquait le cas des manuels de littérature turque de la période, qui réservent parfois des chapitres entiers à la littérature occidentale. Le roman turc suit depuis sa naissance en tout cas le modèle européen dans la forme et souvent dans le fond aussi.

Dans un dernier chapitre, Mehmet Behçet aborde quelques thèmes narratifs récurrents du roman de la période, transversaux aux grands thèmes qui définissent les catégories de sa typologie. Nous sommes particulièrement interpellés par sa mention

du sport. Loin de constituer à notre avis l'un des thèmes habituels de cette production, il est certain, et intéressant du point de vue politique, qu'à mesure que l'identité turque républicaine se consolide, la littérature offre de plus en plus d'exemples de « citoyens nouveaux » qui pratiquent du sport, conformément au référent occidental et à l'idéal kémaliste. Parmi les romans de notre corpus, Ayten en est le meilleur exemple : héroïne du roman homonyme (1927), de Burhan Cahit, auteur réputé pour sa série de romans nationalistes, la jeune femme fait du tennis et de l'aviron, devient en plus la première femme à joindre l'équipe d'aviron du club sportif Fenerbahçe. Ce type de romans se prête à confirmer le service que la littérature rend à la diffusion de valeurs politiques, en l'occurrence le nouveau modèle de société.

LE THÈME DE L'ANATOLIE : DES SENTIMENTS PARTAGÉS

En 1981, plusieurs grands noms de la recherche littéraire en Turquie, tels que Mehmet Kaplan et İnci Enginün, publient un manuel fort kémaliste, *Atatürk Devri Türk Edebiyatı* [La littérature turque de la période d'Atatürk], qui aspire indirectement à prouver l'énorme productivité que Mustafa Kemal aurait amenée au domaine des lettres. En effet, le corps de l'ouvrage couvre une immense quantité d'auteurs et d'extraits de leur production, introduits hélas abruptement, sans critiques ni commentaires ; cela fait de ce travail une anthologie très vaste dans la forme et pauvre dans le fond. Cependant, le manuel recense dans son introduction une série de tendances littéraires intéressantes, obéissant à des critères « de contenu aussi bien qu'artistiques », ⁹¹ dont le *memleketçilik*, qui concerne spécifiquement le roman de la première décennie républicaine.

La notion de *memleketçilik*, nous l'avons déjà en quelque sorte évoquée au sujet du roman « rustique » de Mehmet Behçet. Sous ce terme, traduisible par « patriotisme populaire », sont regroupés les romans de la période qui non seulement abordent, mais qui en plus glorifient l'Anatolie et ses habitants. D'après Mehmet Kaplan, auteur de cette introduction, « après les guerres, l'Anatolie négligée pendant des siècles devient un objet d'intérêt et de recherche, ce qui répercute énormément sur la littérature. Les premières années de la République connaissent l'apparition de romans qui prennent

⁹¹ « Atatürk devri edebiyatına, bir bütün olarak, muhteva ve sanat anlayışı açısından bakılırsa çeşitli temayüller, gruplaşmalar görülür. » (Mehmet Kaplan et al. (éds.), *Atatürk Devri Türk Edebiyatı* [La littérature turque de la période d'Atatürk], 2^e éd., Ankara, Kültür Bakanlığı, 1992, vol. 1/2, p. XXXVII.)

pour sujet l'Anatolie et le peuple anatolien contre l'islamisme, le pantouranisme et l'occidentalisme des périodes précédentes ».⁹² En d'autres termes, le *memleketçilik* traduit en littérature la valorisation, voire idéalisation, de l'Anatolie comme source d'inspiration identitaire que panturquistes et nationalistes alimentent depuis une vingtaine d'années.

À vrai dire, la perspective du roman turc concernant la région est plus diverse que la notion de *memleketçilik* et d'ailleurs que les tendances politiques dominantes ne la présentent. *Sözde Kızlar* de Peyami Safa, raconte l'histoire de Mebrure, une fille qui se distingue par ses principes solides, préoccupée par la lutte nationale, qui fuit son village natal en Anatolie à cause de l'occupation grecque et part à Istanbul chercher son père, capturé par les envahisseurs. Positivement connotée tout au long du récit, Mebrure alimente l'image d'une Anatolie noble, modeste, accueillante, honnête. Il en va de même pour Nermin, héroïne de *Hüsran*, évoqué plus haut, pour Tosun et Ayşe, personnages de *Düğün Gecesi* [La Nuit de noces] (1933) de Burhan Cahit, pour Gülsüm, de *Kızılıcak Dalları* [Les Branches du cornouiller] (1932) de Reşat Nuri.

Mais contre le mythe anatolien, le lecteur turc de la période se heurte à une autre série de romans qui parlent d'une région hostile, inculte, fanatique, foyer de vices et de perversion. Pour illustrer le courant du *memleketçilik*, Mehmet Kaplan propose Yakup Kadri en exemple de romancier intéressé par l'Anatolie et ses habitants. L'écrivain consacre, certes, à ces thèmes une place importante dans ses romans *Yaban* (1932) et *Ankara* (1934). Cependant le reste de sa production se passe à Istanbul ou à l'étranger et ne considère nullement le contexte rural. Qui plus est, *Yaban* soulève une grande controverse au moment de sa publication en raison justement de la mauvaise image qu'il donne de l'Anatolie ; cela met l'auteur à contre-courant des textes qui glorifient la région mais aussi de la doctrine kémaliste. Outre ce roman, d'autres comme *Vurun Kahpeye* [Frappez la putain] (1926) de Halide Edip, *Çalılıkıuşu* [Petit passereau] (1922) de Reşat Nuri ou *Köy Hekimi* [Le Médecin de campagne] (1932) contribuent par leur trames à démonter l'idéal romantique anatolien. Dans ce dernier, Burhan Cahit propose une image de la région bien différente de celle qui se dégage des personnages de *Düğün Gecesi*. Suat Naci est un médecin stambouliote affecté dans un village du sud-ouest

⁹² « Barış devrinden sonra dikkatlerin ve çalışmaların asırlar boyunca ihmal edilen Anadolu'ya çevrilmesi, edebiyata da derin akisler bırakır. Cumhuriyet'in ilk yıllarında daha önceki devirlerin İslâmiyetçilik, Turancılık, batı taklitçiliğine karşı, Anadolu'yu ve Anadolu insanını konu alan eserler yazılır. » *Ibid.*

anatolien. Par son expérience auprès des paysans, le récit met en relief leur sauvagerie et leur perversion : « Dans ce village perdu de l'Anatolie, le jeune docteur ne soignait que des maladies qui avaient atteint le niveau d'épidémie [...] les maladies vénériennes ».⁹³ Ensuite le récit consacre plusieurs pages à un incident entre deux jeunes paysans et une prostituée que les premiers kidnappent et dont ils abusent pendant deux jours avec une telle brutalité qu'elle manque d'en mourir.

En résumé, la projection inévitable de l'auteur sur son œuvre explique que l'Anatolie, qui détient une place essentielle dans le discours politique du moment, devienne, pour le meilleur ou pour le pire, un sujet habituel du roman de la première décennie républicaine. La divergence d'opinion que le sujet soulève et que le roman reflète, met en plus en relief la valeur du genre comme espace de discussion sur des questions relatives au domaine du politique. Par cette facette, le roman vient confirmer le rapport étroit qui relie les lettres au politique, que nous explorerons en profondeur dans la troisième partie de ce travail.

« LA VIE EST UNE ÉCOLE »

Enfin, nous voudrions attirer l'attention sur un dernier type de roman présent dans la production de la période que l'ensemble des classifications sur lesquelles nous avons travaillé néglige, sans doute parce qu'il ne relève pas directement du politique. Des romans tels que *Bir Şoförün Gizli Defteri* [Le Cahier secret d'un chauffeur] (1928), d'Aka Gündüz, ainsi que *Bir Kadın Söylüyor*, *Çalıkuşu* ou *Ayten* se distinguent par le récit de vie qui, en parallèle à d'autres thèmes, guide le développement des événements dans la trame. Qui plus est, conformément à la définition du célèbre *bildungsroman*, ou roman de formation, ils présentent chacun un personnage principal qui subit une évolution dans son identité, une maturation psychologique manifeste « en contact avec le monde et par les expériences qu'il y vit. [...] La vie est un champ d'expérience, une école qui modèle progressivement le héros et sa conception du monde ».⁹⁴ Ils relèvent tous de ce thème narratif parfois défini par l'expression « avancer en âge ».

⁹³ « Genç doktor Anadolu'nun bu yarı hücre kasabasında [...] zührevî dertler gibi salgın halindeki hastalıklardan başka heybetli bir vakaya tesadüf etmiyordu. » Burhan Cahit (Morkaya), *Köy Hekimi* [Le Médecin de campagne], Istanbul, İktisadî, 1932, p. 51.

⁹⁴ « Ce terme allemand, avec ses variantes [...] désigne un type de récit où le personnage principal se "forme" et mûrit au contact du monde et par les expériences qu'il y vit. » (Pascal Mougin, Karen Haddad-

Bir Kadın Söylüyor parle des préoccupations de Selma, une jeune femme d'une vingtaine d'années qui aspire à une vie différente de celle que sa mère a prévue pour elle. L'un des principaux points de désaccord entre elles renvoie à la question du mariage. Sa mère souhaite la marier, et la marier en plus avec quelqu'un de riche et de prestigieux, conformément aux idées de sa génération. En revanche, Selma finit par rencontrer un garçon qui partage sa vision moderne du couple, par s'installer avec lui hors mariage et mener en définitive la vie qu'elle souhaite. Ce dénouement est le fruit d'un questionnement sur l'autorité morale des parents, sur le sacrifice de son bonheur en faveur de la tradition et de la volonté de sa mère. Il représente son passage à l'âge adulte, le « héros qui vient de terminer son adolescence », ⁹⁵ la prise en main de sa propre vie. La posture novatrice du roman en faveur de l'individu et contre certaines traditions est, par ailleurs, remarquable. L'héroïne transmet son propre vécu et ses nombreuses réflexions au premier degré —pour utiliser le terme de Gérard Genette—, ⁹⁶ sous forme de journal intime, ce qui facilite l'accès du lecteur à l'évolution de son esprit.

*
**

En conclusion, suivant une évolution intense depuis la fin du XIXe siècle, le roman turc fait son entrée dans la période républicaine portant en soi les thèmes, les préoccupations, les images et l'expérience qu'il a accumulée au cours des dernières décennies. À ce moment-là, il s'intéresse déjà à de nombreux et divers sujets tels que les relations amoureuses, la guerre, les questions sociales ou l'histoire. Dans tous ces cas, il s'appuie dans un premier temps sur le monde qui l'entoure pour construire ses trames, qui deviennent un miroir de la réalité, une description des coutumes, de la morale, de la culture et de l'évolution du pays. Cependant, les images qu'il rend au monde ne sont pas les mêmes que celles qu'il leur aura empruntées, mais une version façonnée par le regard inévitable, forcément partiel de l'auteur. En ce sens, l'écrivain projette toujours quelque chose de lui-même sur son œuvre, qui le représente et véhicule en quelque sorte sa pensée. Cette attitude s'impose particulièrement dans les périodes de disputes idéologiques, incapables de laisser les écrivains indifférents. Cela

Wotling et Jacques Demougin (éds.), « Bildungsroman [roman de formation] » dans *Dictionnaire mondial des littératures*, Paris, Larousse, 2002, p. 108.)

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ G. Genette, *Figures III*, *op. cit.*, p. 255-256.

explique les nombreuses idées que transporte le roman turc de la période par rapport aux débats d'actualité ; que les auteurs les plus engagés dans la vie le soient également dans la littérature. Ce roman confirme ainsi son rôle d'espace pour l'échange d'idées, majoritaires ou pas, qui circulent dans le pays. Mais plus important encore, il suggère sa capacité à transmettre des positions concernant les problèmes du moment, et d'influencer, par là-même, la personnalité du lecteur. Ce pouvoir est d'autant plus intéressant qu'il permet d'explorer la posture du genre face aux modèles d'identité proposés à l'époque pour remplacer l'ancienne identité ottomane. Cela représente le débat le plus prenant, non seulement de la décennie, mais du dernier demi-siècle ottoman et jusqu'aux années 1950.

TROISIÈME PARTIE

**LE ROMAN TURC DE LA PREMIÈRE DÉCENNIE RÉPUBLICAINE :
UN NOUVEAU MODÈLE DE SOCIÉTÉ.**

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

Les circonstances qui forcent la transformation de l'Empire poussent les Turcs à retracer les frontières de leur société, à se regrouper autour d'une identité nouvelle composée de deux dimensions essentielles : la dimension nationale et la dimension religieuse. La première relève du plus grand bouleversement que les Turcs ont dû subir dans la transition entre l'Empire ottoman et la République : l'assimilation d'une conscience de peuple, au sens ethnique. C'est en vertu de celle-ci qu'ils se détachent de la grande masse de l'islam qui les a traditionnellement définis, pour se revendiquer d'abord comme ottomans, puis comme turcs, et dans une certaine mesure, comme occidentaux aussi. Concernant la seconde, la religion perd, en effet, dans ce processus, sa place comme facteur principal de cohésion de la communauté des Turcs. De plus, elle subit, sous la République, les conséquences d'une campagne politique visant à la reléguer à la sphère individuelle du citoyen, à effacer son empreinte dans la nouvelle culture nationale. Cependant, des siècles d'allégeance expliquent que malgré les ambitions du régime, l'islam reste une source fondamentale de l'identité nationale turque, notamment dans les couches populaires. Le fait que ces deux dimensions soient toujours d'actualité est la preuve de leur caractère fondamental : c'est par les critères d'identification « turc ethnique » et « musulman » fixés à la veille de la République que les Turcs définissent encore les étrangers et, par extension, leur propre identité nationale.¹

La construction de la nouvelle identité turque n'est possible que grâce à la confrontation à l'autre, qui conditionne à parts égales sa dimension religieuse et nationale dans la période charnière de notre étude. Les Turcs sont, certes, attachés de longue date à l'islam, mais c'est par la réaction des nations chrétiennes qui les

¹ L'historien et chercheur Samim Akgönül énumère dans une étude de 2004 les quatre profils de citoyen considéré comme étranger aux yeux de la collectivité turque : celui qui n'est ni musulman ni turcophone, celui qui est musulman mais non turcophone, celui qui est turcophone mais non-musulman et celui qui n'est pas ressortissant de la Turquie —direct ou par des liens de parenté. Il revient en définitive aux critères ethniques et religieux fixés dans les années 1910 et apporte la preuve qu'ils résistent aux fluctuations politiques et culturelles du XXe siècle. (Samim Akgönül, « Les étrangers en Turquie », *Revue des Sciences sociales*, 2004, vol. 32, p. 130-131.)

entourent, notamment par les conflits armés contre ces mêmes nations, que l'islam devient un trait inhérent à la nouvelle identité nationale, que turc devient synonyme de musulman. La République définira plus tard son propre modèle de religion et se basera, à cette fin, sur un nouveau rapport d'altérité, cette fois-ci entre l'islam traditionnel et une forme d'islam moderne compatible avec les valeurs nationales et occidentales qu'elle défend. Quant au sentiment national, il est né, lui aussi, en contact avec l'autre, à partir des revendications des autres communautés ottomanes, par réaction aux puissances européennes et attisé par les mêmes conflits des années 1910.

L'importance de l'autre dans la construction de l'identité se transpose sur le roman de la période qui, de façon directe ou indirecte, s'y réfère en permanence, conformément à la place qu'il accorde aux thèmes relatifs à la nouvelle identité. Dans l'histoire de la Turquie comme dans sa littérature, l'autre par rapport aux Turcs est incarné, cela va de soi, par les différentes communautés qui ne partagent pas les implications de se définir comme Turc, c'est-à-dire la foi islamique sunnite et l'appartenance au peuple turcique fondateur de l'Empire ottoman. Dans ce travail, nous les englobons couramment sous le terme « non Turc » qui comprend, par conséquent, les membres des minorités confessionnelles traditionnelles ottomanes et les citoyens étrangers, ainsi que les citoyens turcs occidentalisés, notamment des années 1910, agissant en étrangers à plusieurs niveaux aux yeux du nationalisme qui régit cette littérature. Dans la pratique, ils font tous souvent partie d'une même couche sociale occidentale ou occidentalisée.

Dans les pages qui suivent, nous explorerons le rôle du roman turc de la première décennie républicaine dans la définition et la transmission de l'identité post-ottomane qui se cristallise à cette époque. À cette fin, nous cheminerons à travers les trames de cette production, ses thèmes récurrents, ses personnages et les connotations qui leur sont attribuées en rapport aux deux grandes dimensions qui guident la reconstruction identitaire : la religion et la nation. De nombreuses confrontations d'exemples à suivre et à éviter remplissent les pages de cette production fortement engagée qui reflète aussi bien la réalité de la période qu'elle ne se prononce en faveur d'un modèle concret de société. Les courants dominants de la période ne laissent pas beaucoup de place, dans les grandes lignes, à la diversité d'opinion. Certains sujets se prêtent, tout de même, à une certaine discussion que les auteurs n'hésitent pas à alimenter. L'invitation à adopter

les modèles de société qui en découlent est l'une des preuves définitives de la capacité du genre à influencer la personnalité du lecteur.

Nous réservons ensuite une place à deux sujets importants et notablement représentatifs, en lien à la définition de l'identité post-ottomane qui intéresse tant ces romans. En premier lieu, la capacité de l'espace à intégrer et transmettre l'identité. Istanbul est une ville de contrastes, fruit des populations qui l'ont habitée au cours des siècles. L'esprit que ces communautés ont déposé dans ses quartiers en fait les symboles des idées en jeu dans la transition entre l'Empire et la République, moment où la reconstruction nationale atteint son point d'orgue. Ce lien entre géographie et identité est en plus confirmé par l'apparition de l'Anatolie, le nouveau référent que propose le nationalisme en développement dès le début du XXe siècle. Enfin, nous portons notre attention sur l'approche du roman concernant le nouveau modèle de femme. Malgré l'égalité que le nationalisme et le kémalisme promeuvent, la perception sociale des femmes est étroitement liée à la mentalité patriarcale dont le pays a hérité de la période ottomane. La condition des femmes devient un sujet soumis parfois à controverse parmi les écrivains de la période, mais confirme en tout cas cette condition comme un indicateur du niveau de progrès obtenu par le pays.

3.1. LA DIMENSION RELIGIEUSE DE LA SOCIÉTÉ TURQUE POST-OTTOMANE

L'islam n'est pas seulement la religion majoritaire de l'Empire, il est aussi sa religion officielle. Il joue donc un rôle fondamental dans la vie politique et sociale, au-delà de sa dimension spirituelle et culturelle. L'Empire est régi en grande partie par la Charia et sa société est divisée selon un critère confessionnel qui conditionne tout à son tour, depuis le système d'imposition jusqu'à la configuration des villes. De plus, le titre de calife, que le monarque détient depuis le XVIe siècle, situe l'Empire à la tête du monde musulman sunnite et affermit la responsabilité du pays vis-à-vis de la sauvegarde de l'islam. Son rapport intime traditionnel à la religion explique l'ampleur du bouleversement qu'il va subir dans ses dernières décennies d'existence.

Contrairement à l'idée générale, ce n'est pas l'expansion de la culture européenne —qui est postérieure— qui déclenche la sécularisation de l'Empire dans un premier temps. L'origine de ce processus, il faut la chercher au XVIIIe siècle, dans l'ambition des souverains de neutraliser les hommes de religion lorsqu'ils s'opposent

aux premières réformes, celles de l'armée, par crainte de perdre leurs privilèges. Ils se manifestent souvent en collaboration avec les Janissaires, en faveur eux aussi du maintien de l'ordre établi, et leurs revendications se traduisent parfois même par des révoltes et des attaques violentes.²

Les politiques de Mahmud II (1808-1839) sont le meilleur exemple de l'esprit originel des réformes. Lorsqu'il habille, par exemple, sa nouvelle armée à l'occidentale, ce n'est pas tant dans le but de la rapprocher de l'Occident que de la priver de son symbolisme religieux et de l'arracher en quelque sorte au pouvoir de la religion. Lorsqu'il projette les premières écoles modernes pour les civils, ce n'est pas tant dans le but de répandre l'éducation européenne que de former du personnel qui puisse remplacer à long terme les hommes de religion dans l'administration. Il cherche principalement à enlever les entraves que les oulémas et les conservateurs représentent à son pouvoir. Cependant, ses initiatives ont pour résultat d'établir les premières mesures durables pour la sécularisation du pays. Ce n'est pas en vain si le sultan est considéré comme « le premier occidentalisateur radical de l'histoire turque-ottomane ».³

D'un certain point de vue, nous pourrions dire que les hommes de religion ont creusé leur propre tombe : c'est leur exhibition de puissance qui pousse les sultans à sortir les réformes du cadre militaire afin de les priver de leur force, et ce sont ces nouvelles réformes, qui déclenchent, à leur tour, l'occidentalisation et la sécularisation de l'Empire. Quel aurait été le cours de l'histoire si les hommes de religion n'avaient pas contesté les réformes de l'armée ? Que serait-il advenu du rapprochement avec l'Europe qui a tout transformé ? En ce sens, au-delà des nombreuses réponses que nous pourrions hasarder, il faut avant tout signaler que déjà au début du XIXe siècle apparaissent les premières revendications nationalistes de communautés ottomanes qui sont auparavant entrées en contact avec les idées occidentales de patrie et de nation. C'est en se définissant par des critères ethniques-nationaux, en ignorant la religion comme facteur de cohésion intragroupe que ces mouvements ouvrent la

² L'incident sans doute le plus célèbre à cet égard est en rapport au projet de Selim III (1789-1807) de créer un corps de l'armée à l'imitation des occidentaux, le *Nizam-ı Cedid* ou Nouvel ordre, qu'il fait entre autres habiller pour la première fois à l'europpéenne. L'initiative se heurte à l'opposition des Janissaires qui, encouragés par le peuple d'Istanbul, enflammé à son tour par l'ensemble des oulémas, démantèlent le projet, tuent violemment un groupe des partisans des réformes et provoquent le détronement du sultan.

³ « Osmanlı-Türk tarihinin ilk radikal Batılılaşmacısı. » Murat Belge, *İstanbul Gezi Rehberi* [Guide de voyage d'Istanbul], 6^e éd., İstanbul, İletişim, 2012, p. 229.

première brèche dans le système traditionnel de classes ottoman. Par conséquent, il faut croire que l'Empire était en quelque sorte condamné à l'influence de l'Europe et ses communautés à une scission basée sur leur identité ethnique. En fin de compte, l'Empire oriental ne répondait pas aux critères du nouvel ordre mondial qui était imposé par l'Occident.

La fin du règne de Mahmud II enchaîne sur la période des Tanzimat. Le processus timide de sécularisation s'accélère tout d'un coup. Mais contrairement aux temps de ce sultan-là, où ce processus reste au niveau administratif, les Tanzimat réussissent à ce que l'esprit séculier transforme de façon durable tous les aspects de la vie du pays, notamment à ce qu'il descende au niveau social et culturel. Parmi les nombreuses réformes proclamées à l'époque, plusieurs concernent la religion, la loi islamique, les hommes de religion et les sujets chrétiens de l'Empire, qu'elles favorisent généralement. Le souverain établit, par exemple, des cours mixtes formées par autant de juges européens qu'ottomans, aux pratiques judiciaires occidentales plutôt qu'islamiques. Il légifère pour l'égalité des musulmans et des non musulmans devant la Loi, et proclame un code de commerce qui reconnaît la compétence d'un système de tribunaux commerciaux indépendants de la Charia. Ces mesures, et beaucoup d'autres, peuvent être considérées, dans leur ensemble, comme les premières démarches ottomanes pour la séparation entre l'État et la religion.

C'est aussi à ce moment-là que survient un bouleversement dans la dimension religieuse de l'éducation, dont les conséquences perdurent jusqu'à la République. L'Empire, rappelons-le, établit un système d'éducation séculier à partir du modèle français. Il entraîne, entre autres, la réduction du nombre d'heures d'arabe et de persan, les langues de la tradition islamique-ottomane, en faveur de l'enseignement du français qui devient obligatoire en 1869. Cela représente un coup porté à la culture classique et à sa dimension religieuse, ainsi qu'un pari sur l'intégration en Europe et l'appropriation de ses valeurs. C'est ce système qui donne lieu, avec l'éducation religieuse traditionnelle, au double parcours éducatif que la loi républicaine sur l'unification de l'éducation se résoudra à trancher en 1924.

À l'époque des Tanzimat, les conflits de pouvoir entre les sultans et les oulémas sont toujours un déclencheur des démarches pour la sécularisation : c'est sans doute aussi pour neutraliser les conservateurs que les réformistes décident d'imiter une Europe qu'ils savent chrétienne, qui a même connu des revendications de laïcité.

L'entrée en jeu des étrangers ajoute une explication à la dérive officielle au sujet de la religion. Les Européens sont de plus en plus influents dans l'administration ottomane, notamment à partir de l'inclusion de l'Empire dans le Concert des nations européennes, en 1856. Ils font pression pour l'adoption de réformes contre l'hégémonie de l'islam dans l'administration et la Loi, au bénéfice souvent des non musulmans avec qui ils partagent des liens historiques, culturels et des intérêts stratégiques. Des raisons politiques et économiques expliquent que l'Empire ouvre grand les bras aux systèmes européens et qu'il cède à leur pression. Et plus l'Empire s'engage avec ces pays, plus ils se mêlent de la politique ottomane et plus ils forcent à l'application de nouvelles réformes.

La fin du XIXe siècle connaît l'apparition de la double identité ethnique et religieuse des Turcs ottomans, ou plutôt, d'une dimension ethnique à côté de leur sentiment religieux traditionnel. Le nationalisme turc se propose, dans les années de guerres, de mettre la nation au premier plan de la cohésion sociale. En effet, l'essor des idées nationales et la nouvelle organisation de la carte ottomane, où l'ancien critère confessionnel n'est plus en vigueur, contribuent à ce que la religion perde son importance d'autrefois. Néanmoins, le mouvement ne refuse pas le caractère musulman des Turcs, au contraire, il l'a associé à leur identité fondamentale. De plus, le caractère chrétien de l'ennemi conduit les dirigeants nationalistes à enflammer le sentiment religieux des Turcs, notamment pendant la guerre d'Indépendance, qu'ils dépeignent comme un conflit de religions, de façon à mobiliser la population. Aux congrès d'Erzurum et de Sivas (1919), où les Forces nationales s'organisent, Mustafa Kemal se propose autant de réprimer la « grécité et l'arménité » que de défendre « le khalifat de l'islam et le sultanat ottoman ».⁴ La religion reste par la suite le critère principal de la campagne d'homogénéisation sociale qui suit la fin des conflits : « Dans les années 1920, tous les non-musulmans furent exclus des entreprises publiques, toute conversion au christianisme fut pénalisée, tout comme d'ailleurs, les activités des missions chrétiennes ».⁵ Cela comprend les échanges de population entre la Grèce et la Turquie, qui s'appuient sur des bases confessionnelles et non ethniques.⁶

⁴ H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 305.

⁵ H. Bozarslan, « La laïcité en Turquie », art cit, p. 47.

⁶ Meropi Anastassiadou, « L'échange des populations entre la Grèce et la Turquie », *Confluences Méditerranée*, hiver 1995-1996, n° 16, p. 159-168. Meropi Anastassiadou analyse les critères de définition des échangeables lors de ces transferts de populations qui suivent la signature du traité de Lausanne :

La fondation de la République marque un nouveau tournant dans le rapport à la religion. Ce virage se définit par une brèche entre la vision des kémalistes et des élites citadines d'un côté, et des couches populaires de l'autre, entre les aspirations des premiers et la vaste réalité sociale. Il débouche sur une bifurcation nette entre l'identité officielle, qui mise sur la laïcité, et l'identité populaire, qui garde son lien traditionnel à l'islam :

L'élite kémaliste arriva à la conclusion que « peuple » et « nation » étaient deux catégories différentes, voire radicalement opposées. Ainsi, les élites, avec à leur tête « le chef », le seul digne d'être « sanctifié », incarnaient la nation et à ce titre, se positionnaient contre le peuple tel qu'il existait réellement. Si le peuple était conservateur, la nation était révolutionnaire. Si le peuple était musulman, la nation était turque et laïque.⁷

Comme les souverains réformistes depuis plus d'un siècle, les kémalistes sont conscients, non seulement du poids de la religion, mais de la concurrence qu'elle représente pour leur pouvoir et leurs projets. Ils la savent indestructible et penchent plutôt pour la contenir, pour réduire les domaines de sa compétence. Cependant, dans les mots de Berna Moran, « s'éloigner de l'idéologie islamique dans un pays comme la Turquie où cette idéologie a dominé pendant des siècles implique de s'éloigner également des valeurs, des traditions et des formes de vie qui se sont installées dans la vie sociale ».⁸ L'attachement du peuple à l'islam s'avère trop vivace et viscéral. D'ailleurs, ce sont les réformes relatives à la religion qui soulèvent les plus grandes controverses, qui motivent les plus grands incidents. Il faut tout de même accorder au régime sa contribution à la conception hétérodoxe de l'islam chez les Turcs, qui sont parvenus à harmoniser certains principes de l'islam avec des coutumes occidentales.

« La langue, certes, constitue un facteur important de différenciation. Mais, en dernière analyse, c'est surtout l'appartenance religieuse qui permet de distinguer le Grec du Turc. Ce sont les chrétiens orthodoxes qui doivent quitter la Turquie. En Grèce, c'est aux musulmans que l'on demande de partir. Une fois cette règle admise, il n'est pas étonnant de voir des musulmans grécophones de Crète — probablement des Grecs convertis à l'islam, contraints d'aller s'installer en Turquie, tandis que de l'autre côté de la frontière des orthodoxes turcophones, connus sous le nom de *Karamanli*, sont de leur côté obligés de faire leurs adieux à la Cappadoce où ils ont vécu depuis des siècles ».

⁷ H. Bozarslan, « La laïcité en Turquie », art cit, p. 45.

⁸ « Türkiye gibi yüzyıllar boyu İslam ideolojisinin egemen olduğu bir ülkede bu ideolojiden uzaklaşmak toplum hayatında yerleşmiş değerlerden, geleneklerden, yaşayış biçimlerinden uzaklaşmak demektir. » B. Moran, *Türk Romanına Eleştirel Bir Bakış I* [Un regard critique sur le roman turc I], op. cit., p. 22-23.

C'est le cas de la dissociation culturelle du jour sacré et du jour de repos ou la consommation d'alcool en fonction d'un degré de liaison individuelle aux préceptes islamiques.

En résumé, la vision de la religion subit de nombreux bouleversements depuis les premières réformes de l'Empire jusqu'à la République. Cependant, il est possible d'en détacher deux grandes tendances générales. D'un côté, le rapport officiel à la religion. Il se dirige très tôt vers la sécularisation en raison de la concurrence que la religion suppose pour le pouvoir. Cette attitude connaît une grande exception dans le contexte des guerres, où les dirigeants récupèrent l'importance de la religion dans des buts stratégiques. De l'autre côté, le profond sentiment religieux de la masse populaire. Certes il est ouvert à certaines concessions culturelles, mais il reste une constante au long des décennies, malgré les mesures officielles pour le neutraliser.

LA PRISE DE POSITION DU ROMAN : POUR LA RELIGION ? POUR LAQUELLE ?

La dimension religieuse de l'identité turque post-ottomane se développe, tout comme la dimension ethnique, grâce à la confrontation des Turcs à des figures d'altérité. Depuis le XIXe siècle, cette figure est incarnée par les communautés minoritaires ou étrangères environnantes qui enflamment, notamment dans les années de guerres, l'attachement des Turcs à l'islam, qui renforcent la place de l'islam dans leur identité nationale. Mais lorsque les conflits prennent fin et que ces figures d'altérité sont pour la plupart balayées, le sentiment religieux des Turcs est confronté à un nouveau terme d'altérité : l'islam moderne, compatible avec les valeurs nationales et occidentales, celles que proposent les modèles de société nationaliste et particulièrement kémaliste.

Dans le premier cas, la religion est considérée dans une perspective intergroupe. De ce point de vue, l'islam est souvent revendiqué par les Turcs comme un trait inhérent et distinctif de leur identité nationale. Dans le deuxième, c'est la perspective intragroupe qui s'impose. Elle donne lieu à une dichotomie entre les conceptions traditionnelle et moderne, souvent kémaliste, de l'islam à l'intérieur de la communauté turque. L'intérêt de ces notions repose sur le rôle qu'elles jouent dans la définition de la religion des romans de la première décennie républicaine, car elle dépend le plus souvent de la perspective intergroupe ou intragroupe qui domine la trame.

Premièrement, lorsque les Turcs apparaissent confrontés à d'autres communautés ethniques ou religieuses, c'est souvent la perspective intergroupe qui prévaut. Dans ces cas-là, l'islam est présenté comme un trait distinctif des Turcs, et le rapport entre la religion et la turcité fortement encouragé. Les termes « musulman » et « turc » sont employés indifféremment pour désigner les Turcs, ainsi que « chrétien » et la nation —« anglais », « grec », etc.— pour désigner les étrangers. Par ailleurs, compte tenu de la période des guerres où la plupart de ces romans situent leurs trames, l'approche de l'islam et du caractère musulman des Turcs est d'habitude élogieuse et, inversement, celle des autres religions défavorable : les Européens ou chrétiens y sont souvent désignés par des termes péjoratifs tels que *kâfir* ou *gâvur*, infidèle ou mécréant. Cela nous permet d'ailleurs d'introduire le rapport de dépendance entre les idées que les romans manifestent et la période où ils situent leurs intrigues, que nous approfondirons plus tard.

Nihat, héros nationaliste et modèle à suivre de *Kurtuluş* [Le Salut] (1929) de Mehmet Rauf, assiste à une soirée chez un partisan de l'administration anglaise d'Istanbul à l'époque de la Mütareke :

On voyait des officiers français et anglais, ces derniers avec leurs tenues kaki. Nihat n'arrivait pourtant pas à savoir si les femmes qu'ils tenaient par le bras, étaient turques ou chrétiennes.⁹

Au sujet de ces femmes inconnues, le passage met au même niveau un terme de nationalité et un autre de religion. Il confirme ainsi l'assimilation de ces deux aspects de l'identité au moins dans ce contexte de confrontation entre Turcs et non Turcs. Il s'agit par ailleurs d'une mention plutôt neutre, qui contraste avec d'autres passages du même roman où les non Turcs font l'objet d'une forte réprobation qui se justifie par l'appartenance à une religion autre que l'islam. Nihat se fait héberger à un moment par une vieille dame turque très religieuse qui l'aide à joindre les Forces nationales en Anatolie. En parlant de la situation de son village, la dame s'exclame : « Dieu bénisse les guerriers turcs, qu'ils crèvent les cochons... Que la vengeance des musulmans s'abatte

⁹ « Fransız subayları, haki kıyafetleriyle İngiliz subayları da bulunuyordu. Fakat bunların kolundaki kadınların Türk mü yoksa Hristiyan mı olduklarını Nihat anlayamıyordu. » Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 123.

sur eux », où par « cochons » elle fait référence aux Grecs.¹⁰ Outre exalter l'islam contre l'envahisseur chrétien, le personnage renforce par son intervention le caractère musulman des Turcs, le lien entre l'islam et la turcité.

Un autre héros nationaliste et modèle de comportement de son roman, Sadık de *Kan ve İman* [Le Sang et la Foi] (1925) d'Ercüment Ekrem (Talu), envoie une lettre à sa mère depuis le front pendant la guerre d'Indépendance :

Je suis au courant de la vie sombre, opprimante, mortelle que vous menez vous aussi à Istanbul, de la cruauté que les *gâvur* vous font supporter. Mais ce n'est pas grave. Nous sommes turcs et musulmans *elhamdülillah*.¹¹

Dans la même ligne du roman précédent, Turc est synonyme de musulman, le récit défend l'appartenance des Turcs à l'islam, et les Anglais —comme d'ailleurs les Grecs un peu plus haut dans le même paragraphe— sont considérés non seulement par leur religion mais par leur appartenance à une religion autre que l'islam. Les références qui assimilent ethnie et religion dans la production de la première décennie républicaine sont en définitive nombreuses.

Face à cette série de romans, beaucoup d'autres qui accordent à la religion une place importante dans leur trame manquent pourtant de l'approche comparative à d'autres communautés ethniques ou religieuses. Dans ces cas-là, comme nous l'annoncions, les romans abordent la question par la comparaison des différentes conceptions de l'islam chez les Turcs, souvent en termes de tradition et de modernité. À ce sujet, il faut considérer les tendances dominantes de la période, et notamment l'adhésion des écrivains au nationalisme, parfois aussi au kémalisme. Cela explique que cette autre série de romans se prononce, le plus souvent, en faveur d'une forme d'islam hétérodoxe compatible avec les valeurs nationales et certaines valeurs occidentales, en tout cas opposée à la religiosité traditionnelle. Celle-ci, d'ailleurs, fait l'objet d'une réprobation générale dans ces œuvres, où elle est typiquement dépeinte en termes de fanatisme.

¹⁰ « —Hay Allah onlardan [efelerden] razı olsun, gebertsinler domuzları [Yunanları]... Ümmeti Muhammed'in öcünü alsınlar, diye söyleniyordu. » *Ibid.*, p. 192.

¹¹ « Hoş zaten siz de İstanbul'da kapkaranlık, ezici, öldürücü bir hayat yaşadığınızı, sizin de gâvur zulmüne göğüs gerdiğinizi burada duyuyorum. Lâkin hiç zararı yok. Biz Elhamdülillâh hem Türk hem Müslümanız. » Ercüment Ekrem (Talu), *Kan ve İman* [Le Sang et la Foi], 1^{re} éd., Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı, 1988, p. 71.

Durant son enfance, Ali Şahin Efendi, héros de *Yeşil Gece* [La Nuit verte] (1928) de Reşat Nuri (Güntekin), reçoit une éducation profondément religieuse. Mais les années qu'il passe aux côtés des hommes de religion lui font comprendre l'hypocrisie de ces derniers, leur opportunisme, leur insensibilité, la politisation de la religion, loin de sa dimension humaniste. Suite à cette révélation, le jeune idéaliste devient instituteur et part travailler délibérément à Sarıova, village de l'Ouest anatolien, renommé foyer de fanatisme. Son but : lutter contre l'influence de l'islam sectaire et diffuser les valeurs d'une religiosité nouvelle. Sur place, il se heurte à plusieurs collègues conservateurs et à une population profondément pieuse, mais surtout à Hafız Eyüp, hodja de l'école, dont l'influence s'étend dans tout le village, et qui personnifie la face la plus malhonnête de la religion. Cela donne un roman à thèse autour de la confrontation entre l'islam traditionnel et sa version progressiste. C'est bien sûr pour cette dernière que le récit se prononce ouvertement.

De façon moins centrale par rapport à l'ensemble de la trame, le thème occupe tout de même une place importante dans d'autres romans de la période, qui défendent, comme celui de Reşat Nuri, la nouvelle religiosité. *Vurun Kahpeye* [Frappez la putain] (1926) de Halide Edip (Adivar), présente de nombreux parallélismes avec *Yeşil Gece*. Aliye, son héroïne, est une femme soucieuse de son peuple. Elle décide de devenir institutrice pour le servir et part travailler dans un village de l'Anatolie, à la veille de la guerre d'Indépendance. Là-bas, elle se heurte au conservatisme des habitants, en particulier de l'imam, Hacı Fettah Efendi, représentant de la vieille caste religieuse qui craint pour ses privilèges, et de Hatice Hanım, sa collègue institutrice, défenseuse de l'éducation religieuse traditionnelle, qui n'enseigne que le Coran dans ses cours. C'est par leur interaction, par les interventions aussi de Tosun Bey, héros nationaliste modèle de comportement, que le roman se prononce pour un islam qui privilégie les valeurs humaines sur les traditions, et contre l'hypocrisie que l'ancien système favorise.

—Madame l'institutrice, une femme n'est pas plus ou moins décente pour avoir la tête découverte ou pas. La religion ne veut pas dire le voile. Combien de femmes voilées commettent en douce toutes sortes d'infamies. Personne au village n'a donc le droit d'attaquer la nouvelle institutrice pour laisser son visage à découvert.¹²

¹² « —Muallime Hanım, namus kadının yüzünün açıp açmamasında değildir. Din de peçe demek değildir. Öyle kapalı kadınlar vardır ki, kapı arasından her türlü rezaleti yaparlar. Onun için yeni Hoca Hanım'a yüzü

Dans ce passage, outre dénoncer l'hypocrisie de certains qui se prennent pour de bons musulmans, Tosun Bey intervient en faveur d'Aliye lorsque sa collègue l'accuse de contrevenir à la tradition. Hatice Hanım non seulement est opposée aux personnages positivement connotés du roman, elle se distingue aussi par son arrogance et par d'autres traits de sa personnalité, comme sa négligence à l'égard des élèves et son attitude moralement suspecte. Ils illustrent tous, en définitive, un exemple de la forme d'islam à éviter.

Feride, quant à elle, héroïne de *Çalikuşu* [Petit passereau] (1922) de Reşat Nuri, ne quitte pas Istanbul pour servir la cause paysanne, mais pour échapper à un désamour. Son séjour en Anatolie fournit tout de même au roman l'occasion d'exposer de nombreux exemples de conservatisme et de fanatisme religieux, ainsi que de préconiser une variante moderne de l'islam. Hatice Hanım —là aussi—, institutrice de l'une des écoles où Feride est envoyée, personnifie la religiosité exacerbée mieux que tout autre personnage du roman. En parallèle de l'école, cette femme décrite comme profondément musulmane s'occupe de nombreuses tâches relatives au culte dans le village, telles que la lecture des prières, la disposition des jeunes mariées ou l'onction des malades. C'est elle qui rappelle à Feride les normes morales du village, qui la pousse à mettre le voile à l'école sous prétexte qu'il est un péché d'apparaître le visage découvert devant les élèves. Comme il arrive à son homonyme dans *Vurun Kahpeye*, l'opposition de ce personnage à l'héroïne qui incarne à plusieurs égards un modèle à suivre, ainsi que certains aspects de son caractère, comme la rudesse avec laquelle elle traite ses élèves, contribuent à noircir l'image du fanatisme qu'elle représente, et renforcent le message du roman en faveur d'un islam humain, social, tolérant. Il faut signaler que *Çalikuşu* paraît en feuilleton en 1921, preuve que la réflexion autour d'une religiosité nouvelle est préalable à l'établissement du kémalisme.

Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'aucun des trois personnages modèles : Ali Şahin, Aliye et Feride, ne refuse catégoriquement la religion, ne souhaite anéantir le sentiment religieux de la société malgré les accusations de leurs antagonistes. Au contraire, ils manifestent tous une posture tolérante vis-à-vis de la religiosité du peuple. Par cette particularité, ils renforcent la notion d'islam tolérant qu'ils défendent auprès

açık diye kasabanın hücumu hiç hakkı yoktur. » Halide Edip (Adivar), *Vurun Kahpeye* [Frappez la putain], 8^e éd., Istanbul, Can, 2010, p. 54.

du lecteur. *Vurun Kahpeye*, par exemple, consacre un chapitre entier à la célébration d'un *mevlit* ou prière en l'honneur du prophète. Dans celui-ci, l'héroïne non seulement se rend à la mosquée et fait sa prière avec dévotion mais elle évoque même la grandeur et l'humanité du prophète en lien avec l'acte ignoble qu'un muezzin a commis. Il faut tout de même signaler qu'elle privilégie l'enseignement de l'amour de la patrie plutôt que les sourates du Coran. Cette attitude fait penser au remplacement de la religion par le nationalisme, ou encore, au culte de la nation comme nouvelle religion qui définit la pensée dominante de la période en général et de l'auteur du roman en particulier.¹³

Ali Şahin Efendi parle, à son tour, à l'un de ses collègues religieux : « Je vois le malentendu. Au début on t'a parlé de moi comme un immoral et un athée. Maintenant tu as compris que je ne suis pas immoral. Quant à mon athéisme, tu n'as pas pu en voir la moindre preuve... Réfléchis bien... Nous sommes collègues depuis presque un an. M'as-tu jamais entendu dire aux autres ou aux élèves un seul mot contre la religion ou la foi ? ». ¹⁴ Il manifeste ses bons rapports avec le sentiment religieux, qu'il distingue du fanatisme. Dans sa vision de la religion, le personnage de Reşat Nuri intègre en plus de façon particulière l'amour des sciences : « Malgré son évolution, quelque chose restait constant chez Şahin Efendi : sa confiance et son respect envers la science, les hommes savants et les livres ». ¹⁵ Qui plus est, il comprend que pour lutter contre les fanatiques de son école, il faut s'allier aux hommes de science et de culture du village. Par ces références, le roman renvoie inévitablement au positivisme sur lequel Mustafa Kemal appuie une grande partie de son discours pour la sécularisation.

Cette vision positiviste apparaît, au fait, dans plusieurs romans qui traitent des superstitions ou du soufisme tels que *Nur Baba* [Nuri le Mystique] (1922), de Yakup Kadri

¹³ « [Halide Edip considère que] la religion est un élément fédérateur important de la culture nationale et de la vie sociale et individuelle ; il n'existe aucune nation ou communauté qui n'ait pas de religion. Pourtant [l'écrivain] reconnaît les dangers de mettre la politique au service de la religion et vice-versa, croit en la laïcité et la juge nécessaire. Néanmoins, elle s'oppose aussi bien aux fanatiques de la religion qu'à ceux de l'athéisme. » [« Din millî kültürün, sosyal ve ferdî hayatın önemli (birleştirici) bir unsurudur; "hiç bir millet veya cemaat dinsiz olamaz". Öte yandan, "Siyaseti dine veyahut dini siyasete alet etmenin" zararlarını bilir, laikliğe inanır ve gerekli görür ama, "din softaları" kadar "dinsizlik softaları"na da karşıdır. »] G. Çetinsaya, « Halide Edip Adıvar », art cit, p. 91.

¹⁴ « —Aramızdaki su-i tefekkür artık zail olmuştur. Beni sana ahlâksız ve dinsiz bir adam olarak tanıtmışlardı. Ahlâksız olmadığımı anladın, dinsizliğime dair de bir delil görmedin sanırım... İnsaf et... Bir seneye yakın bir zamandan beri arkadaşız. Ne arkadaşlara, ne çocuklara din ve itikat aleyhinde tek bir kelime söylediğimi işittin mi? » Reşat Nuri (Güntekin), *Yeşil Gece* [La Nuit verte], İstanbul, İnkılâp, 2015, p. 158.

¹⁵ « Bütün bu inkılâplara rağmen Şahin Efendi'de değişmeyen bir şey vardı : ilme, âlime ve kitaba hudutsuz emniyeti ve hürmeti. » *Ibid.*, p. 51.

(Karaosmanoğlu), *Çıkrıklar Durunca* [Dès que les rouets s'arrêtent] (1930), de Sadri Etem (Ertem), ou *Acımak* [La Pitié] (1928), de Reşat Nuri. Ce dernier présente une héroïne, Zehra, institutrice dans un village anatolien tout comme le héros de *Yeşil Gece*, modèle de comportement à suivre elle aussi, qui se bat ouvertement contre les superstitions au nom du positivisme : « La façon dont elle élève nos enfants est également propre et scrupuleuse. Pour commencer, elle a un esprit tout à fait positiviste... Elle lutte contre les superstitions et les fantaisies et n'apprend à ses élèves que les vérités les plus attestées de la science ».¹⁶ Or, c'est Hüseyin Rahmi (Gürpınar) qui place vraiment le sujet des superstitions, et notamment leur critique, au premier plan de son œuvre, avec trois romans publiés dans la période qui traitent de ce sujet. Il s'agit d'*Efsuncu Baba* [Le Magicien] (1924), *Mezarından Kalkan Şehit* [Le Martyr qui se leva de sa tombe] (1929) et *Şeytan İşi* [Œuvre du diable] (1933). Le premier raconte l'histoire d'Ebülfazıl Enverî, un personnage extrêmement superstitieux à qui sa fille fait accepter son bien-aimé en lui faisant croire par des ruses que c'est la volonté des esprits qu'ils se marient. Le deuxième traite des recherches de Sevki, un homme sceptique, empirique et partisan des sciences, pour expliquer rationnellement les apparitions fantasmagoriques de son beau-frère qui est pourtant mort à la guerre. Quant à *Şeytan İşi*, il raconte les ruses d'une famille pour convaincre leur voisine Hayriye Hanım, une dame riche et extrêmement superstitieuse, de partager son argent avec eux. Dans tous les cas, l'auteur stigmatise les superstitions, montre les personnages superstitieux comme ridicules et manipulables, et loue la victoire de la logique sur les croyances irrationnelles. À vrai dire, la dénonciation des superstitions chez Hüseyin Rahmi suit plutôt la vocation didactique d'auteurs précédents comme Ahmet Mithat Efendi : ce n'est pas en vain si ce dernier le considère d'ailleurs comme son *evlad-ı manevi* ou fils adoptif —littéraire.¹⁷ Mais elle s'aligne certainement sur la vision positiviste du régime et contribue en tout cas à la diffuser à travers son œuvre.

Pour revenir à la critique des romans précédents, il faut dire en dernier lieu que Hacı Fettah Efendi et Hafız Eyüp, les contre-modèles de *Vurun Kahpeye* et de *Yeşil Gece*, sont aussi décrits comme des profiteurs qui changent de camp politique à leur

¹⁶ « [Zehra Hanım'ın] Çocuklarımıza verdiği terbiye de aynı derecede temiz ve mükemmeldir. Bir kere çok müspet kafalı bir kadın... Hurafe ve hayal ile mütemadiyen mücadele eder, talebesine ancak ilmin en müspet hakikatlerini öğretir. » Reşat Nuri (Güntekin), *Acımak* [La Pitié], İstanbul, İnkılâp, 2013, p. 11-12.

¹⁷ Ahmet Sirac et Mustafa Gülay (éds.), *Hüseyin Rahmi Gürpınar: Yaşadığı Dönem, Yaşamı, Kişiliği* [Hüseyin Rahmi Gürpınar : son époque, sa vie, sa personnalité], İstanbul, Akpınar, 1999, p. 10-11.

convenance. Opposants d'abord aux Forces nationales en faveur des Grecs, ils s'emparent plus tard de la cause nationale lorsque les Turcs gagnent la guerre. Le second apparaîtra même coiffé d'un chapeau à l'européenne dans la période Républicaine. L'évolution de ces personnages renforce en définitive leur caractérisation négative, que leurs romans extrapolent en quelque sorte à l'ensemble des représentants de la religiosité traditionnelle, aux fanatiques en particulier.

Enfin, malgré cette tendance générale de réprouver la variante traditionnelle de la dichotomie, quelques rares textes font une lecture positive, souvent nostalgique de l'islam du passé, manifestent un regret de la transformation à laquelle il a été soumis. Le meilleur exemple, celui qui illustre le mieux la question, est le conte *Eski Ramazanları Yâd* [Je me souviens des ramadans d'antan], publié en 1921 par Refik Halit (Karay), compris dans le recueil *Guguklu Saat* [L'Horloge à coucou] (1925).

Ô, qu'il est agréable de grandir dans la religion, dans le culte, attaché aux traditions... Qu'ils sont somptueux les passés qui nous relient à notre terre. Chaque souvenir nous transmet l'amour de la patrie et le lien de la religion en brûlant notre cœur comme un pincement. Pourtant les pères n'amènent plus leurs enfants par la main à Süleymaniye ni à Sainte-Sophie pour les soirs spéciaux de Ramadan, ne s'occupent plus d'inscrire dans leurs jeunes têtes la grandeur de notre religion.¹⁸

L'auteur raconte comment il vivait, enfant, le mois de ramadan. Il regrette que la tradition ne soulève plus l'enthousiasme d'autrefois, que les vieux ne transmettent plus aux enfants les coutumes religieuses, en définitive, que ces valeurs se soient perdues en faveur d'un mode de vie décidément plus séculaire. En outre, il insiste sur le rapport entre le peuple turc et l'islam. Comme *Çalılıkısu*, le texte montre que certaines idées qui occuperont le premier plan de la République sont déjà en circulation avant même sa fondation.

¹⁸ « Ah böyle, din ve ibadet içinde, ananelere bağlı büyümek ne hoştur... Nasıl şaşaalı maziler bizi memleketimizi bağlar ve her hatıra bir sızı gibi yüreğimizi yakarak vatan sevgisini ve din merbutiyetini içimizde sağlamlar... Halbuki, artık babalar yavrularının elinden tutup Süleymaniye'ye teravihe, Kadir Gecesi Ayasofya'ya götürmüyorlar, dinimizin azametini körpe zihinlere nakşetmiyorlar. » Refik Halit (Karay), « Eski Ramazanları Yâd [Je me souviens des ramadans d'antan] » dans *Guguklu Saat* [L'Horloge à coucou], İstanbul, İnkılâp, 2009, p. 65. Le conte est d'abord publié en 1921 dans le journal *Peyam-Sabah*. (Refik Halit (Karay), « Eski Ramazanları Yâd [Je me souviens des ramadans d'antan] », *Peyam-Sabah* [La Nouvelle-Le Matin], 10 mayıs (mai) 1921, n° 875, p. 1-2.)

DIEU SE CACHE DANS LES DÉTAILS

Les romans que nous venons d'évoquer font partie d'une série d'œuvres qui accordent spécifiquement à la religion un rôle principal dans leurs intrigues. Mais le thème est en réalité présent dans l'ensemble des romans de la première décennie républicaine : de nombreuses références ponctuelles à des éléments connotés d'une signification religieuse imprègnent les romans du sujet de la religion, dans une perspective intergroupe et intragroupe, sans que le récit lui accorde forcément une place particulièrement importante. Il s'agit, par exemple, de personnages qui portent le voile, le turban, le fez, la toge, mais aussi le chapeau ou la redingote ; des personnages qui exclament des *inşallah* [si Dieu le veut], des *elhamdülillah* [Dieu soit loué ou Dieu merci] ou des *Allah razı olsun* [Dieu vous bénisse] ; des scènes de culte à la mosquée, des personnages qui participent à des cérémonies religieuses ou qui consomment, au contraire, de l'alcool.

Ces références servent, avant tout, à compléter la description des composantes de l'histoire. Elles ajoutent aussi des données sur la dimension politique des personnages, conformément au rapport entre religion, culture et politique. De ce point de vue, elles constituent un reflet de la politisation de la religion durant la période de transition entre l'Empire ottoman et la République. Enfin et surtout, ces références alimentent souvent le message du roman vis-à-vis de la religion et, par extension, le modèle d'identité qu'il préconise.

Leur interprétation varie en fonction du système de valeurs exprimé dans le texte. Par exemple, le chapeau est un signe de la nouvelle religiosité dans les romans qui privilégient la perspective intragroupe, alors qu'il représente l'ennemi occidental dans les romans nationalistes qui portent sur la guerre contre les chrétiens —où le héros turc serait plutôt coiffé d'un fez dans ce contexte. Il faut finalement noter que le recours à ces références est parfois aussi significatif que leur omission : comme dans la vie, un personnage qui porte le turban peut être aussi révélateur qu'un autre qui ne le porte pas dans un milieu conservateur.

À un moment de *Güzellik Kraliçesi* [La Reine de beauté] (1933) de Nezihe Muhittin (Tepedenligil), Belkis, l'héroïne, va voir sa future belle-mère, qu'elle trouve en train de finir la prière ; la femme plie ensuite le tapis, enlève son voile et se dispose enfin

à la discussion.¹⁹ La scène contribue, avec d'autres passages similaires, à renforcer la description de la femme comme une personne conservatrice dans ce roman qui n'accorde, cependant, aucune place au débat religieux. Jülide, personnage d'*Akşam Güneşi* [Le Soleil du soir] (1926), de Reşat Nuri, est rentrée en Turquie après des années passées en Europe, où elle est devenue une jeune femme occidentale. La description de sa culture et son détachement de la tradition locale sont renforcés par son rapport au voile, évoqué lors d'une conversation avec sa tante : « Tante Şükran, c'est la première fois que je mets le voile.... Je l'ai fait coudre selon un modèle que j'ai trouvé dans une revue... Je ne sais pas s'il est bien comme les vôtres. Est-il nécessaire que je le mette désormais à chaque fois que j'irai dans la rue ? ». ²⁰ L'identité européenne, éloignée de la tradition de la jeune femme aura des implications importantes plus tard dans l'histoire. Nous avons également donné plus haut l'exemple d'un héros nationaliste qui conclut sa phrase sentencieuse par un *elhamdülillah*.

Ces indicateurs ponctuels du rapport à la religion sont en effet nombreux et divers. Mais il faut tout de même accorder au couvre-chef une attention particulière, l'élément le plus récurrent et le plus représentatif de l'identité religieuse véhiculée par ces romans. L'œuvre de Reşat Nuri *Yeşil Gece* en offre encore le meilleur exemple. En effet, elle illustre bien les différentes valeurs que le couvre-chef acquiert en fonction de la période. Avant de partir en Anatolie, le héros du roman croise à Istanbul un vieux copain de la médresa où il a été élevé :

Zeynel Hoca en voulait encore à Şahin Efendi d'avoir renoncé au turban. Dès qu'il l'aperçut, il rit en montrant ses dents, longues et pointues, comme celles d'un prédateur prêt à attaquer :

—Impeccable, Monsieur, il ne vous manque que le chapeau.

Şahin Efendi [répondit] d'un air insouciant et blagueur :

—Ça viendra aussi, *inşallah*. Je suis arrivé d'Anatolie avec un turban alors que je repars avec un fez, peut-être que je reviendrai un jour le chapeau sur la tête.²¹

¹⁹ Nezihe Muhittin (Tepedenligil), « Güzellik Kraliçesi [La Reine de beauté] » dans Yaprak Zihnioğlu (éd.), *Bütün Eserleri 1* [Œuvres complètes], 1^{re} éd., Istanbul, Kitap, 2006, p. 130.

²⁰ « —İlk defa çarşaf giyiyorum Şükran Abla... Gazetede gördüğüm bir model üzerine yaptırdım... Bilmem sizin çarşaflarınıza benzedi mi, artık bundan sonra hep çarşafı mı gezmek lazım gelecek? » Reşat Nuri (Güntekin), *Akşam Güneşi* [Le Soleil du soir], Istanbul, İnkılâp, 2014, p. 163.

²¹ « Zeynel Hoca, Şahin Efendi'nin sarığı çıkarmasını affedememişti. Onu görünce ısırmağa hazırlanmış yırtıcı bir hayvanın dişlerine benzeyen sivri, uzun dişleriyle güldü:

Ces trois couvre-chefs montrent l'évolution du rapport du héros à la religion au cours de sa vie. Par la référence au turban, il parle de son enfance lorsqu'il est envoyé par son père depuis l'Anatolie à Istanbul pour recevoir une éducation strictement religieuse. Ensuite il mentionne le fez, symbole de la société civile ottomane, revendiqué par les nationalistes des années 1910, auquel il s'identifie au moment d'intervenir dans l'histoire.²² Il évoque pour terminer le chapeau et anticipe ainsi la future réforme des couvre-chefs et le renouveau séculier de Mustafa Kemal —la trame est située dans les années de guerres mais le roman date de 1928.

Par ailleurs, les références aux couvre-chefs permettent, tout au long du récit, de dénoter le conservatisme du village et la posture des personnages vis-à-vis de la religion. Déjà depuis le début de son expérience : « À peine trois heures après son arrivée à Sariova, il avait déjà compris à quel point le fanatisme régnait sur le village. Plus de la moitié des habitants arborait des turbans. Les sectaires qui s'étaient engourdis à Istanbul après le 31 Mars grouillaient ici dans les cafés de la place, devant l'école, dans les rues du marché comme un nouvel essaim d'abeilles agitées ». ²³ Ensuite, le héros est invité à un festin où les tendances sociales du village sont, d'après le texte, proportionnellement représentées : « Autour de la grande table il y avait, comme dans les rues du village, une foule formidable de turbans. Contrairement à d'autres occasions, ces invités n'étaient pas assis tous ensemble mais éparpillés parmi les convives portant le fez ». ²⁴ À la fin du roman, la République est fondée et le héros va rencontrer le

—Hepsi tamam, Hocam, bir şapkan eksik kalmış, dedi.

Şahin Efendi, kalender ve şakacı tavrıyla:

—O da olur inşallah, dedi. Anadolu'dan sarıkla geldim, fesle gidiyorum, bir zaman belki şapkaıyla dönerim. » Reşat Nuri (Güntekin), *Yeşil Gece* [La Nuit verte], *op. cit.*, p. 17.

²² Le fez subit une évolution intéressante concernant son symbolisme au cours des années. Il est adopté en 1828 comme le couvre-chef de la nouvelle armée. À ce moment-là il est réprouvé de par sa nature étrangère à l'islam, pour être le symbole de l'infidèle. Cependant, il est vite assimilé par les militaires, s'étend ensuite au corps des fonctionnaires et finalement à l'ensemble de la société civile au cours du XIX siècle. Cette large assimilation en fait, paradoxalement, le symbole du traditionalisme ottoman et par extension de l'islam vis-à-vis des réformistes postérieurs. Cela explique qu'il soit proscrit sous la République en faveur des couvre-chefs, symbole de l'Occident et de la modernité recherchée. (B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, *op. cit.*, p. 101.) Dans l'Empire, les fez sont fabriqués dans une usine fondée en 1833 par Mahmud II aux bords de la Corne d'or, la Feshane-i Amire ou Fabrique impériale de fez, dont l'activité s'arrête en 1925 en raison de la loi qui interdit son port.

²³ « Sariova'ya geleli daha üç saat olmadığı halde softalığın bu kasabaya ne büyük bir kudretle hâkim olduğunu anlamıştı. Ahalinin yarısından ziyadesi sarıklıydı. Otuz Bir Mart'tan sonra İstanbul'da birdenbire miskinleşen softalar, burada meydan kahvelerinde, medrese önlerinde, çarşı sokaklarında azgın oğul arıları gibi kaynaşıyorlardı. » Reşat Nuri (Güntekin), *Yeşil Gece* [La Nuit verte], *op. cit.*, p. 55.

²⁴ « Sokaklar gibi bu büyük sofrada da müthiş bir sarıklı bolluğu vardı. [...] Başka yerlerde olduğu gibi sarıklılar bir araya toplanmamışlar, feshlilerin arasında dağılmışlardı. » *Ibid.*, p. 56.

nouveau directeur de son école : « La porte se rouvrit pour laisser passer un homme petit au chapeau-melon. [...] C'était Eyüp Hoca ».²⁵ Son ancien collègue conservateur, le principal élément déstabilisateur et contre-exemple de la trame, suggère par son couvre-chef qu'il a épousé les idées républicaines ne serait-ce que par opportunisme. Ce type de références est naturellement plus nombreux et significatif dans les romans qui, comme *Yeşil Gece*, accordent une place importante au débat sur la religion.

Ainsi, que ce soit au premier plan des trames ou par des références minimales, la religion est, comme dans la vie, omniprésente dans les romans de la première décennie républicaine. Ces œuvres défendent à l'unanimité l'identité musulmane des Turcs, et de façon générale, un islam modéré, tolérant, humain, critique des traditions qui contraignent la personne, subordonné au sentiment national. C'est ainsi que, par un jeu de personnages modèles à suivre et à éviter, par des trames qui soulèvent la question de l'identité nationale, ces romans transmettent une vision de la religion conforme justement aux courants de pensée dominants, le nationalisme et le kémalisme, qui déterminent la pensée de l'ensemble de ces auteurs. Par cette particularité, le roman confirme tout d'abord sa disposition à refléter la réalité, son pouvoir de rendre la vision du monde de ses auteurs ensuite et enfin, sa capacité à diffuser des contenus politiques, son potentiel pour influencer la conception de la religion chez le lecteur en l'occurrence.

3.2. LA DIMENSION NATIONALE : LA CONFRONTATION OBLIGÉE AUX NON TURCS

Dès l'apparition même du genre, le roman turc-ottoman introduit régulièrement non seulement des personnages non Turcs, c'est-à-dire étrangers, turcs occidentalisés et membres des minorités ottomanes, mais il leur accorde en plus un poids remarquable dans ses récits. L'un des premiers romans de la littérature turque, *Felâtnun Bey ile Rakım Efendi* [Monsieur Felâtnun et Monseigneur Rakım] (1875) d'Ahmet Mithat Efendi, constitue déjà une satire de la bourgeoisie occidentalisée —souvent d'après un stéréotype— et de l'abîme entre les secteurs traditionnel et moderne. Mis à part les personnages principaux dont Felâtnun, un Ottoman francisé, le roman compte la famille Ziklas, les amis anglais de Rakım Efendi ; Mme Yozefino, Française résidant à Istanbul,

²⁵ « Tam bu esnada kapı tekrar açıldı, içeriye melon şapkalı, mini mini bir adam girdi. [...] Bu adam Eyüp Hoca idi. » *Ibid.*, p. 247.

professeuse de piano de sa fille, et Mme Polini, actrice française, capricieuse et excessive, amante de Felâtun Bey, ainsi que plusieurs *Rum* et Arméniens qui jouent les figurants dans le panorama de la ville.²⁶ L'intérêt du genre pour la mixité sociale est confirmé par d'autres œuvres postérieures comme *Şık* (feuilleton en 1888), premier roman de Hüseyin Rahmi, dans lequel interviennent Madame Potiş et Matmazel Adel, une prostituée française habituée des soirées de Beyoğlu, et son antithèse, l'orpheline d'une Française et d'un Italien qui gagne sa vie par des voies socialement acceptées. Ou encore le célèbre *Araba Sevdası* [Amour de calèche] (feuilleton en 1896), de Recaizade Mahmut Ekrem, qui inclut parmi ses personnages l'étranger Mösyö Piyer, professeur de français malin, profiteur et hypocrite, ainsi que les *Rum* Jak Kondoraki, propriétaire d'usine, et Andon, voiturier.

La projection récurrente de non Turcs dans le roman peut s'expliquer par la première des fonctions que lui attribue la sociologie de la littérature, qui considère le texte comme un reflet de la réalité dans laquelle il a été conçu. Le nombre d'étrangers dans l'Empire augmente fortement à partir des années 1850. La bourgeoisie occidentalisée s'est aussi bel et bien établie grâce à ces étrangers et en général à l'occidentalisation. Enfin, la plupart des minorités ont déjà connu des processus de réveil national et se définissent désormais par leur nation ; même les Turcs ont timidement amorcé leur propre questionnement. Ainsi, au moment où ces romans voient le jour, les non Turcs sont nombreux et de plus en plus influents au sein de la société ottomane, particulièrement dans les villes —le seul espace auquel le roman s'intéresse pour l'instant. En ce sens, ces œuvres offrent un témoignage privilégié de la diversité sociale, de l'état de l'évolution de la conscience nationale, du niveau de transformation des différentes identités.

Par ailleurs, tout comme ils reflètent la réalité, ces romans portent aussi des considérations subjectives autour de cette réalité, le jugement des auteurs sur le monde qu'ils décrivent, capable surtout d'influencer la posture du lecteur. Cette orientation saute aux yeux, rien que dans la confrontation absolument évidente de la figure de la

²⁶ La critique d'une forme d'occidentalisation sociale extrême ou superficielle, en tout cas nuisible à l'évolution du pays, est une constante dans la production d'Ahmet Mithat Efendi, qui y introduit en plus des propositions pour un bon équilibre entre la tradition ottomane et les éléments d'importation européenne. D'autres exemples de cette attitude se trouvent dans des romans tels que *Çengi* [La Danseuse] (1877), *Dürdane Hanım* [Madame Dürdane] (1882), *Diplomalı Kız* [La Fille diplômée] (1890) et *Jön Türk* [Jeune-Turc] (1910).

bonne et de la mauvaise étrangère qui apparaît dans *Felâtn Bey ile Rakım Efendi* et dans *Şık*. En général, elle souligne la préoccupation pour une occidentalisation susceptible d'éclipser l'identité locale, ainsi que les prescriptions des auteurs pour une société qui combine de façon équilibrée les cultures locale et occidentale.

L'intérêt que porte le roman aux personnages non Turcs reste en vigueur dans la période républicaine. Certes, l'ancienne diversité sociale ottomane s'est énormément réduite, mais beaucoup de ces œuvres situent leurs trames dans la période précédente, qu'elles reflètent avec toutes ses particularités. À cela il faut ajouter la capacité inhérente des personnages non turcs à transmettre des valeurs relatives à la nouvelle identité, qui devient sans doute précieuse aux écrivains dans le contexte de la remise en cause des années 1920. En effet, ces personnages véhiculent typiquement la pensée des auteurs sur le modèle de société qu'ils prônent ou condamnent en pleine crise identitaire, sur les traits qu'il convient à leur avis d'emprunter à l'Occident, sur ceux qu'il vaut mieux ne pas importer, et par extension, sur les aspects de l'identité locale qu'il faudrait remettre en valeur. Cette capacité s'explique par le rapport d'altérité en quelque sorte inévitable qui s'établit systématiquement entre Turcs et non Turcs, qui conditionne par là-même l'interprétation de leur interaction dans le roman.

En lien avec la double fonction du genre, avec le va-et-vient entre le texte et le contexte, il est important de noter que la position que ces romans défendent au sujet des non Turcs correspond aux valeurs de la période dans laquelle la trame est située — et non pas à la période républicaine où tous ces romans sont publiés. En d'autres termes, les romans qui situent leurs trames dans les années de guerres se font écho du discours anticolonialiste qui se développe suite à l'invasion du pays au cours de la Première Guerre mondiale. Ils sont, donc, fortement marqués par la xénophobie des milieux nationalistes de la période bien qu'ils aient été publiés sous la République qui retisse les liens d'amitié avec l'Occident. Et inversement, le peuple turc y est d'habitude loué conformément à la valeur nationaliste qui leur est attribuée dans les années 1910. Pour ce qui est des histoires situées durant la République, les Turcs occidentalisés et les rares personnages étrangers reçoivent souvent, comme il correspond, des connotations neutres ou positives.

3.2.1. LES ÉTRANGERS ET LA BOURGEOISIE OCCIDENTALISÉE

Depuis les premières réformes, l'Europe apparaît dans l'Empire comme une référence culturelle alternative, en particulier comme la référence de progrès et de modernité tout comme le modèle à privilégier au détriment de la culture locale. À cette perspective de l'autre —et de soi-même— participent deux facteurs fondamentaux. D'une part, l'image de soi que l'Occident exporte à l'époque, notamment le travail de l'orientalisme moderne. Ce dernier s'occupe, d'après Edward Saïd, de diffuser « l'idée d'une identité européenne supérieure à tous les peuples et à toutes les cultures qui ne sont pas européennes », de transmettre « l'hégémonie des idées européennes sur l'Orient, qui répètent elles-mêmes la supériorité européenne par rapport à l'arriération orientale ».²⁷ D'autre part, l'avis favorable de la modernisation et du progrès dans le domaine militaire, qui connaît les premières réformes, influence positivement la perception générale de l'Occident, qui voit renforcer sa valeur comme source de progrès à plusieurs niveaux. Le complexe d'infériorité militaire des Ottoman s'extrapole également à l'image générale de soi face à l'Europe. Ainsi, l'imitation de l'Europe devient d'abord une ambition, puis un signe de prestige parmi les individus confrontés aux cultures locale et étrangère, dans les villes, et plus particulièrement à Istanbul.

Cependant, l'occidentalisation massive des Tanzimat, l'ingérence étrangère dans les affaires de l'État et les premiers soupçons du sentiment national suscitent, vers les années 1870, un changement dans la vision de l'Europe, notamment chez les intellectuels. À commencer par les Jeunes-Ottomans et leur génération. Ils ne refusent certes pas l'influence occidentale de façon catégorique. En fait, la plupart d'entre eux sont élevés dans les écoles de type européen, dans les valeurs occidentales, parlent français, anglais et d'autres langues européennes. Cependant, ils reprennent la défense du caractère local et adoptent une posture de plus en plus critique, méfiante face à l'assimilation d'éléments d'origine étrangère. Par conséquent, malgré le prestige social dont elle a précédemment joui, l'identification à l'Europe fait désormais l'objet d'une hostilité croissante, notamment de la part des milieux où le nationalisme est en train de se forger. Cela affecte naturellement le rapport aux étrangers, mais aussi aux Turcs

²⁷ Edward Wadie Saïd, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, traduit par Catherine Malamoud et Sylvestre Meininger, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 19. Citation originale dans Edward W. Saïd, *Orientalism*, London, Routledge & Kegan Paul, 1978, p. 7.

occidentalisés, que les secteurs nationalistes perçoivent comme des étrangers au sein de la société ottomane.

Ces relations suivent ensuite un cours un tant soit peu frénétique. L'évolution du pays dans les 1910 aggrave le clivage social, et l'hostilité envers les étrangers et les Turcs occidentalisés se transforme en aversion à la veille de la guerre d'Indépendance. La République non seulement remet en valeur ensuite le modèle de modernité et de civilisation occidentale mais applique également une politique de table rase et s'efforce de tisser de bonnes relations avec les partenaires internationaux. Cette attitude répond, il faut le préciser, aux ambitions kémalistes de rejoindre la sphère européenne pour des raisons économiques et politiques. Car les étrangers qui restent dans l'Empire, les écoles des missions par exemple, sont soumis aux mêmes politiques de contrôle que les minorités confessionnelles, et font même l'objet de quelques accusations célèbres, comme celle du collège américain de Bursa en 1927, pour des supposées activités de prosélytisme religieux. En tout cas, la perception générale des Européens et notamment des Turcs occidentalisés est rétablie, même leur ancien prestige social peut se dire en quelque sorte restitué.

Cette fluctuation conditionne énormément le regard du roman de la première décennie républicaine par rapport à ces individus, car, comme nous l'avons annoncé, il base son système de valeurs sur les tendances de la période décrite dans la trame. Pour ce qui est des romans situés dans les années de la République, ils comprennent à peine des personnages étrangers conformément à la situation réelle du pays. Par ailleurs, ils n'abordent pas souvent non plus la confrontation entre les mondes turc et étranger. Même les romans comme *Fatih-Harbiye*, qui portent sur le conflit entre les secteurs *alaturka* et *alafranga*, définissent cette séparation en termes de tradition et de modernité, ne considèrent pas le rapport à l'Occident qui est à l'origine du clivage. Enfin, les individus occidentalisés se diluent le plus souvent dans la société que ces romans ont tendance à décrire, qui est en fait une société occidentalisée.

À l'inverse de cette production, ce sont les romans qui situent leurs trames dans les dernières années de l'Empire qui accordent aux étrangers et aux Turcs occidentalisés une place significative parmi leurs personnages. Ils se font ainsi écho de la réalité qu'ils décrivent, où ces individus constituent un ensemble nombreux et notamment influent de la société. Fait encore plus symptomatique de la période, ces romans adoptent tous, envers eux, une attitude extrêmement critique, conforme à la perception partagée par

l'ensemble des écrivains à ce sujet. La double fonction du roman réaliste prouve encore sur ce point son omniprésence.

Si quelque chose caractérise l'image des étrangers et des Turcs occidentalisés dans ces œuvres, c'est la décadence à laquelle ils sont associés, qui canalise le plus souvent leur critique. Le meilleur exemple en est sans doute *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe] (1928), portrait des étrangers et des xénophiles qui font de l'Istanbul occupée une « Sodome moderne », une « Gomorrhe rebelle ».²⁸ Par décadence nous désignons bien l'ensemble d'attitudes comme la débauche, l'homosexualité, la perversion ou l'ivresse que la morale traditionnelle —celle que les auteurs défendent— considère comme socialement répréhensibles. Le thème est de loin l'un des plus récurrents de la littérature de l'époque, notamment de celle qui porte sur la période des guerres. Il contribue en plus largement à la construction du modèle de société que le roman diffuse.

Les Occidentaux sont de longue date associés dans l'Empire à une culture, sinon décadente, du moins moralement relâchée pour des raisons qui, en revanche, ne sont pas complètement infondées. Ce sont, par exemple, les étrangers arrivés dans le pays à partir de la guerre de Crimée qui importent les maisons closes : les premières ouvrent au milieu du XIXe siècle dans les quartiers de Galata et de Beyoğlu,²⁹ et le phénomène force même la proclamation en 1884 du premier décret ottoman visant à régulariser la prostitution.³⁰ Qui plus est, ils importent aussi une série de maladies vénériennes dont la syphilis notamment —en turc « la maladie de l'Européen ».³¹ Par ailleurs, il faudrait considérer l'influence de romans européens tels que *Thérèse Raquin*, *Madame Bovary* et *La Dame aux camélias* qui abordent l'amour, les relations et les sentiments de façon explicite, descriptive et réaliste, et exposent le lecteur à l'adultère et à des

²⁸ « [...] İstanbul, cette ville énorme, cette Sodome moderne, cette Gomorrhe rebelle se fendrait et prendrait soudain feu de toutes parts. » [« [...] İstanbul, bu koca şehir, bu çağdaş Sodom, bu asi Gomore çatırdayarak her tarafından tutuşup yanmaya başlayacaktı. »] (Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe], 28^e éd., İstanbul, İletişim, 2013, p. 260.) La version traduite ne rend pas la totalité du passage original : « Alors, cette Gomorrhe moderne, [...] prenait feu de toutes parts ». Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Leila, fille de Gomorrhe*, op. cit., p. 181.

²⁹ Zafer Toprak, « İstanbul'da Fuhuş ve Zührevi Hastalıklar (1914-1933) [La prostitution et les maladies vénériennes à İstanbul] » dans *Türkiye'de Kadın Özgürlüğü ve Feminizm (1908-1935)* [L'émancipation des femmes et le féminisme en Turquie], 1^{re} éd., İstanbul, Tarih Vakfı Yurt Yayınları, 2015, p. 131.

³⁰ *Ibid.*, p. 132.

³¹ *Ibid.*, p. 131-132.

comportements blâmables.³² Ces romans connaissent une vaste diffusion et deviennent même des références littéraires de premier ordre pour les romanciers turcs. Ou encore des facteurs comme l'association de l'Europe à l'alcool : elle s'explique par des questions religieuses, culturelles, mais aussi par l'expansion de la boisson à l'époque de l'occidentalisation à cause de l'ouverture du secteur de l'alcool aux étrangers. Ou même le profil des artistes européens qui vont jouer dans l'Empire, dont nous parlent la littérature et la presse : excentriques et somptueux, séducteurs et effrontés, amateurs d'alcool et de drogues. Quant à l'élite occidentalisée, il est fort probable qu'elle-même ait alimenté une identité sélective de l'Europe qui lui ait permis, sous le prétexte de l'occidentalisation, d'adopter des attitudes censurées par le mode de vie traditionnel, de se détacher de certains aspects contraignants de la tradition, comme les rites sociaux et la répression des plaisirs.

Cela dit, des éléments narratifs, comme le jeu d'exemples et contre-exemples, indiquent que les étrangers et les Turcs occidentalisés sont, avant tout, des clichés dans ces romans, le produit d'un regard biaisé de l'Europe. Cette théorie est renforcée par le fait que les restrictions morales, la pudeur ou la dimension spirituelle de l'Europe ne sont jamais considérées dans ces œuvres. L'idée que l'image subversive de l'Occident, par exemple, les contenus choquants des romans pourraient également heurter les Occidentaux n'est jamais non plus évoquée. En ce sens, ces personnages deviennent non seulement un stéréotype mais un bouc émissaire des comportements moraux à éviter : accusés d'avoir importé certains maux comme la prostitution, l'homosexualité, l'adultère et l'alcool, ils permettent d'éclipser l'idée que ces maux existaient avant que la culture européenne ne se soit imposée. Ces récits parviennent ainsi à les discréditer, à susciter le refus du lecteur à leur égard et à exalter les valeurs, la vertu, la morale qui définiraient, par opposition, le caractère turc.

³² La littérature traditionnellement à disposition du lecteur ottoman se réduit à la littérature de Divan, tissée d'un complexe système de métaphores qui rendent les références à l'amour charnel ambiguës et confuses, ainsi qu'à des histoires d'amour pudique comme *Leyla et Mecnun* ou *Kerem et Aslı*.

3.2.1.1. L'IMAGE DES ÉTRANGERS DANS LE ROMAN

« LES ARMES SOMPTUEUSES DE L'ÉMINENCE ANGLAISE »

Malgré l'attachement de Halide Edip aux Anglo-Saxons, l'image des Anglais dans *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché] est plutôt déplorable. Parue en feuilleton au lendemain de la guerre d'Indépendance, cette histoire d'amour à plusieurs dans le contexte de ce conflit introduit, selon İnci Enginün, deux nouveautés par rapport à la production précédente de l'auteure. En premier lieu, la sympathie et la mise en valeur du peuple anatolien qu'elle rencontre pendant la guerre, à laquelle, en fait, elle participe ; en second lieu, la réprobation des Européens : « l'admiration de Halide Edip pour l'Occident se tourna en haine des Occidentaux face aux contingences historiques ». ³³ Nous ne parlerions pas de « haine » considérant que la romancière part entre autres à Londres et aux États-Unis lorsqu'elle quitte la Turquie en 1925. Mais il est certain que l'occupation anglaise de la capitale constitue un tournant dans son approche de l'intervention politique étrangère. Elle penche alors pour le soutien des Forces nationales, qu'elle envisage désormais comme la seule voie pour le salut du pays. ³⁴

La première apparition des Anglais, d'ailleurs la première critique que le roman leur assène, remonte au tout premier chapitre. Le narrateur raconte une promenade à Beyazıt, cœur de la péninsule historique et théâtre de meetings et de protestations contre l'occupation d'Izmir. Soudain, le ciel est traversé par cinq bombardiers anglais qui transforment le quartier en un bain de sang, dont le roman n'épargne aucun détail au lecteur. ³⁵ Les Anglais sont alors dépeints comme des sauvages, comme des bourreaux, et plus important pour la suite, comme le pôle négatif d'une dichotomie où les Turcs jouent le rôle de victime sans défense, digne de la compassion, de la sympathie du lecteur. Le passage se conclut, en définitive, par le mépris des étrangers et l'éloge des Turcs.

La considération des premiers est, dans le cas ci-dessus, véhiculée par une référence impersonnelle, abstraite à toute la nation : les Anglais, les avions anglais, les

³³ « Halide Edib'in Batı hayranlığı, tarihî zaruret karşısında Batılılara karşı mutlak bir nefrete dönmüştür. » İ. Enginün, *Halide Edip Adivar'ın Eserlerinde Doğu ve Batı Meselesi* [La question de l'Orient et l'Occident dans les œuvres de Halide Edip Adivar], *op. cit.*, p. 219.

³⁴ G. Çetinsaya, « Halide Edip Adivar », *art cit.*, p. 89.

³⁵ Halide Edip (Adivar), *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché], 23^e éd., Istanbul, Can, 2012, p. 27.

militaires anglais. Ce type d'allusion est en général, dans tous les romans, complété par d'autres qui portent sur des individus en particulier. L'intérêt de ces personnages repose, entre autres, sur le rôle de représentants de leur communauté qui leur est implicitement attribué vis-à-vis du lecteur. Par conséquent, lorsqu'ils font l'objet d'une critique, ou pourquoi pas, d'une louange, c'est toute leur nation qui en est en quelque sorte concernée.

La critique des Anglais dans *Ateşten Gömlek* se concrétise à partir du chapitre suivant dans le personnage de Mister Cook, un journaliste anglais. Au milieu d'une discussion sur la bataille des Dardanelles,³⁶ il accuse les Turcs d'avoir provoqué de nombreuses victimes, et surtout de ne pas avoir demandé pardon aux Anglais. Ayşe, héroïne du roman, plus tard surnommée « la fille d'Izmir » prend la défense des Turcs, et déclare :

—Que les Anglais pardonnent à ceux qui leur demandent pardon, Monsieur. Ce n'est pas les oppresseurs mais les opprimés qui pardonnent. Aux Dardanelles, nous n'étions ni des insurgés ni des esclaves. On s'est battus, on est morts et on a tué comme une nation décente. Depuis quand accuse-t-on de meurtre une nation qui a été défaite dans la bataille ?³⁷

La réaction d'Ayşe repose encore sur la victimisation des Turcs, qui renforce la valeur de leur lutte et de leur exploit, et suscite, comme le passage des bombardiers, la sympathie du lecteur. En plus, l'intervention de Mister Cook comme représentant implicite des Anglais a pour conséquence que son arrogance aussi bien que sa turcophobie soient en quelque sorte associées à tout son peuple. Le passage diffuse, donc, un message fort nationaliste au détriment des étrangers et pour le peuple turc, son courage et sa noblesse.

³⁶ Dans le cadre de la Première Guerre mondiale, les troupes turques ottomanes freinent en 1915 l'avancée des Alliés et les expulsent de leurs positions sur le détroit des Dardanelles qui relie la mer Égée et la mer de Marmara, avant qu'ils ne puissent établir leur contrôle sur la zone. La bataille constitue un tournant dans la consolidation de l'identité nationale turque, ainsi que le premier grand succès de Mustafa Kemal. Ces raisons la font alors devenir un événement symbolique dans l'imaginaire collectif des Turcs.

³⁷ « —İngilizler aflatırını talep edenlere versinler Mösyö, affı zalimler değil, mazlumlar verir. Çanakkale'de dövüşürken ne asi, ne esirdik. Namuslu bir millet gibi dövüştük, öldük, öldürdük. Ne zamandan beri ve hangi milletle harp edilir de mağlup olduğu zaman ona katil denilir? » Halide Edip (Adivar), *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché], *op. cit.*, p. 60.

Le roman de Halide Edip renvoie aux Anglais par d'autres références similaires basées sur le rôle de victime des Turcs : « Qu'elle est grande, qu'elle est redoutable cette nation turque désarmée et écrasée que craignent la flotte et les armes somptueuses de l'éminence anglaise ! », ³⁸ s'exclame Ayşe avant de rejoindre la résistance. Néanmoins, dès que l'intrigue se déplace en Anatolie, c'est la confrontation avec les Grecs qui accapare l'action principale. Nous reviendrons donc plus tard à cette œuvre au sujet de cette autre communauté.

Révolté par la situation du pays suite à la signature du traité de Sèvres, Nihat, héros nationaliste de *Kurtuluş*, s'engage pour la défense des Turcs, principalement à l'arrière-garde. Dans son entreprise, il croise de nombreux non Turcs qu'il accuse d'avoir spolié le pays, d'avoir commis des atrocités sur tout le territoire. Mais ce sont sans doute les Anglais qui reçoivent le coup le plus dur du récit en réponse à leur occupation d'Istanbul et à leur intervention auprès des Grecs à Izmir. En plus de présenter les Turcs comme des victimes, ces romans ont tendance à discréditer les étrangers par des attaques directes :

Soudain, ils aperçurent deux soldats anglais s'approcher depuis l'entrée en chancelant et en frappant la foule. Manifestement ivres, ils se rendirent dans la salle d'attente où Nihat et son ami discutaient, provoquant des dégâts sur leur passage comme des monstres prétentieux, le chapeau de travers et la nuque brûlée par le soleil. ³⁹

La rudesse, l'impolitesse et l'abus d'alcool sont souvent associés aux Anglais dans ces textes qui renforcent, par ces attributions, l'image négative des étrangers chez le lecteur, le dissuadant ainsi de reproduire ces comportements. Ces références suggèrent en même temps que les Turcs, l'autre membre de l'altérité, seraient par opposition un peuple civilisé, prudent, modéré.

La question de la boisson relève en particulier de l'approche sociale de l'alcool chez les Turcs à partir du XXe siècle, selon laquelle il est largement toléré, alors que son

³⁸ « İngiliz azametinin haşmetli silahlarının, donanmasının korktuğu bu silahsız ve mağlup Türk milleti ne korkunç ve büyük milletmiş! » *Ibid.*, p. 82.

³⁹ « Birden dış kapıdan sallana sallana, insanlara çarpa çarpa gelen iki İngiliz askerini gördüler. Bunlar iyi sarhoştular. Kafalarında eğri şapkaları, ciğer enseleriyle küstah bir canavarlıkla geçtikleri yolda türlü zararlar yaparak Nihat'la arkadaşının konuştuğu bekleme salonuna girdiler. » Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 184.

abus reste fortement réprouvé.⁴⁰ Cela explique qu'en lien avec la décadence dont les non Turcs sont taxés, ces personnages soient souvent associés à une consommation excessive qu'il faut lire comme un signe de bassesse morale, parfois de faiblesse physique ou de paresse. En même temps, ces textes comprennent de nombreux personnages Turcs incarnant l'idéal de comportement qui boivent avec modération, voire pas du tout. La question permet parfois de qualifier de « bon musulman » celui qui refuse de boire, et raffermir en tout cas l'assimilation entre l'islam et la turcité. En définitive, toutes ces références concernant l'alcool chez les Turcs et les non Turcs concluent en la vertu des premiers et mettent en relief leur supériorité sur d'autres nations sur cet autre aspect de la culture aussi.

Comme le roman de Halide Edip, *Kurtuluş* compte l'apparition d'un personnage anglais concret, le voisin de Nihat à Izmir. Les deux hommes s'entendent bien jusqu'à ce que les Anglais débarquent dans la ville et que l'étranger prenne la défense des Grecs. Par leur amitié initiale, le roman fait ressortir la tolérance des Turcs envers les individus de toute origine, leur ouverture au dialogue, qui fait penser au caractère conciliateur du citoyen nouveau républicain. Quant à la suite du roman, elle fait voir l'Anglais comme un traître, comme un hypocrite. Par ses attitudes et ses opinions, la critique implicite de l'ensemble de sa nation est pareillement approfondie.

D'autres romans de la période accordent aux Anglais une place significative dans leurs trames. C'est le cas de *Sodom ve Gomore* (1928) de Yakup Kadri, avec son trio de capitaines sexuellement corrompus, d'où se dégage l'idée que les Anglais sont pervers et les Turcs décents, vertueux et respectables ; et de *Bir Varmış Bir Yokmuş* [Il était une

⁴⁰ Le rapprochement de l'Occident et les démarches pour la désislamisation du pouvoir provoquent, au cours du XIXe siècle, le renversement de la perception classique de la boisson. Traditionnellement tabou, notamment lorsqu'il est consommé en public, l'alcool devient vite un symbole de l'assimilation de l'identité européenne et s'entoure par conséquent d'une aura de prestige remarquable : « On est désormais dans un schéma inverse du précédent. Auparavant, le buveur d'Istanbul devait se cacher pour préserver sa réputation de bon musulman. Maintenant, il lui faut se montrer en train de boire, s'afficher même, pour affirmer son adhésion au monde moderne ». (Eugene Rogan, « Ottomans et buveurs, la consommation du vin et de l'alcool à Istanbul au XIXe siècle » dans François Georgeon (éd.), *Sous le signe des réformes : Etat et société, de l'Empire ottoman à la Turquie kémaliste, 1789-1939*, Istanbul, Isis, 2009, p. 178.) Cette considération de l'alcool est mitigée vers les années 1870 où les critiques d'une occidentalisation disproportionnée commencent à faire du bruit. Certains secteurs conservateurs, mais des secteurs nationalistes aussi, s'attaquent au désordre public et aux attitudes immorales associés à la boisson, en particulier à la consommation excessive. Dès lors, l'alcool reste socialement toléré et c'est son abus qui remplace le vieux tabou sur la boisson en public : « Quand boire devient la norme, c'est l'excès qui devient marginal ». (*Ibid.*, p. 187.) L'association des étrangers et des Turcs occidentalisés à l'abus de la boisson apparaît dans d'autres romans critiques des non Turcs comme *Zaniyeler*, *Sodom ve Gomore*, *Cehennem Yolcuları* ou *Vurun Kahpeye*.

fois] (1933) de Sadri Etem, critique de l'ingérence de Lord Stratford dans les affaires du sultan. Par leurs références aux Anglais, le plus souvent négatives, tous ces textes condamnent en général l'un des pires ennemis de l'histoire récente des Turcs et dédommagent en quelque sorte ces derniers pour les calamités qu'ils ont dû subir. Mais plus important encore, ils renforcent l'image d'honnêteté, de décence, de résignation, de résilience du peuple turc. Il est facile de se douter que face à de tels messages le lecteur turc de la période voit grandir sa fierté nationale et s'approprie avec une ardeur particulière le modèle que ces œuvres lui proposent.

Enfin, ces propos sont également alimentés par le seul personnage anglais positivement connoté qui apparaît dans l'ensemble de ces romans. Béatrice, fille du voisin anglais de Nihat, dans *Kurtuluş*, non seulement réproouve les idées de son père mais manifeste ouvertement son admiration pour les Turcs : « Vous appartenez à une nation orientale : même quand vous êtes vaincus, votre défaite est plus illustre que la victoire de certains... Oui, vous avez été vaincus mais vous avez quand même réalisé le miracle des Dardanelles...⁴¹ Vos circonstances actuelles sont certes pitoyables, mais votre esprit est toujours suffisamment noble pour que vous donniez votre vie pour la patrie ». ⁴² Son intervention renforce certes la thèse nationaliste sous-jacente au roman, mais elle adopte en plus une importance et une crédibilité inattaquables du fait que ce n'est pas un Turc mais un étranger qui la défend. En ce sens, il faut dire que Béatrice représente une voie intermédiaire entre les mondes occidental et turc. Pour le dire autrement : la bienveillance du récit à son égard s'explique par le fait qu'elle a adopté une partie de l'identité, des coutumes propres à son pays de résidence. Cela joue naturellement sur la vision favorable des Turcs.

LES FRANÇAIS : REVISITER LES CLICHÉS

Comme pour le cas des Anglais, la perception des Français dans le roman se dégage par des références tant à la collectivité qu'à des personnages concrets, chaque perspective dévoilant des dimensions différentes du rapport aux étrangers. Dans les

⁴¹ Le personnage y fait référence à l'expulsion des troupes alliées en 1915 par l'armée turque ottomane. Voir la note de bas de page 36.

⁴² « Siz mağlubiyeti bile bazılarının galibiyetinden şanlı, doğulu bir millete mensupsunuz... Evet, mağlup oldunuz, fakat bu mağlubiyet bir Çanakkale harikası yaratarak... Bugün pek fena şartlar içinde bulunuyorsunuz, fakat hâlâ vatan uğrunda can verecek kadar bir ruhi asalet göstermektesiniz. » Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 86.

deux cas, elles sont moins nombreuses que les références aux Anglais. L'occupation par ces derniers de la symbolique ville d'Istanbul et leur collaboration avec les Grecs, c'est-à-dire la participation plus discrète des Français aux événements les plus déstabilisateurs de l'évolution des Turcs y sont sans doute pour quelque chose. En revanche, elles revêtent, comme celles concernant les Anglais, un caractère très majoritairement péjoratif.

Les mentions collectives, celles qui désignent les Français de manière générale et anonyme, apparaissent dans les romans à thématique de guerre. *Kurtuluş* et *Sodom ve Gomora* parlent des forces d'occupation françaises, et *Bir Varmış Bir Yokmuş*, d'une compagnie française qui souhaite se débarrasser de ses vieilles armes en les vendant aux sultans, ainsi que de certains agents de change français qui se seraient enrichis par l'importation de marchandises dans l'Empire. *Kurtuluş* accuse aussi les Français d'aider les Arméniens à s'emparer de la région sud du pays, de tolérer les tortures qu'ils auraient infligées aux Turcs dans l'accomplissement de leur entreprise.

Comme dans ces exemples, la critique des Français est parfois en lien avec leur ingérence dans les affaires publiques, avec leur affrontement avec les Turcs sur le champ de bataille. Cependant c'est notamment leur bonne image, leurs valeurs humanistes et leur savoir-vivre, en résumé, les aspects de leur culture, qui suscitent traditionnellement l'admiration autour de la France, qui sont mis en cause dans ces textes. Lorsque Nihat, héros de *Kurtuluş*, sort de prison, son ami le commandant Ekrem Behiç le met au courant de l'actualité :

Il y avait, parmi nos amis français, un tel général Kelt au titre d'excellentissime commissaire. Il était l'auteur d'une circulaire grandiose. Écoute une bonne fois pour toutes et apprends ce qu'est la civilisation :

« Il est requis de tirer sur toute personne portant des armes sans demander la raison. Pour tout Français blessé ou tué suite à un trouble où qu'il se produise, deux locaux [Turcs] seront tirés au sort et fusillés. »

—Tu vois, la civilisation ? dit-il en tapant la table avec le papier qu'il avait dans la main comme s'il donnait une gifle.⁴³

⁴³ « Hele burada, Fransız dostlarımızın olağanüstü Komiser unvanıyla bir General Kelt herifi vardı ki, yayıladığı bir bildiri şaheserdir. Bir kere dinle de Avrupa medeniyeti hakkında doğru bir fikir edin. [...]: "Kimin üzerinde silah bulunursa sebep sorulmaksızın kurşuna dizilecektir. Her nerede olursa olsun bir karışıklık neticesinde yaralanacak veya ölecek bir Fransız'a karşı yerliden iki kişi kurşuna dizilecektir ve bunlar kura ile seçilecektir."

Des passages comme celui-ci dévoilent la tendance des romans de la période à dépeindre les Français comme des sauvages, comme des barbares, en définitive à les discréditer. Par opposition, la valeur des Turcs est indirectement encensée. Les trois romans ci-dessus : *Kurtuluş*, *Sodom ve Gomore* et *Bir Varmış Bir Yokmuş*, culminent, après tout, par la victoire ou la projection de la victoire des Turcs à la fin des guerres contre les étrangers. Le récit de la souffrance et de l'oppression attribuées à ces derniers a pour effet de rehausser chez le lecteur l'héroïsme des Turcs.

Quant aux mentions personnalisées, celles qui portent sur des citoyens français concrets, elles sont plus fréquentes dans la production qui dépeint le monde de Beyoğlu, pas forcément dans le contexte de la guerre, en tout cas au premier plan de l'intrigue. Par ailleurs, encore plus remarquable, ces citoyens français sont pour la plupart des femmes et la critique qui leur est faite se réfère à leurs comportements moraux.⁴⁴ La production de la période offre ainsi des exemples tels que Matmazel Diyan, la gouvernante d'*Üvey Ana* [La Mère adoptive] (1933) d'Aka Gündüz, qui non seulement participe à la mort de la mère de la famille mais essaie en plus de subtiliser l'argent du veuf. Mais c'est généralement pour des questions de nature sexuelle que ces personnages y sont évoqués. Malgré son prénom turc, Ulviye Melek Hanım, la directrice de l'école des maîtresse de *Kokotlar Mektebi* [L'École des cocottes] (1929), de Hüseyin Rahmi, est en réalité française, tout comme la professeure de français de *Cânân* (1925), de Peyami Safa, qui a une liaison avec le père de la famille.⁴⁵ C'est aussi le cas d'une autre « cocotte » qui répond au nom de Minyon [Mignonne], exerçant à Yeni Çarşı, rue entre Beyoğlu et Galata à Istanbul, dans le roman *Cehennem Yolcuları* [Les Voyageurs de l'Enfer] (1925), de Selahattin Enis. Ces exemples semblent vouloir confirmer que pour

Ve elindeki kağıdı tokat atar gibi masanın üzerine çarparak.
—Görüyor musun medeniyeti? [dedi] » *Ibid.*, p. 248-249.

⁴⁴ Les personnages masculins français du roman de la première décennie républicaine se limite à trois, dont deux dans *Bir Varmış Bir Yokmuş* : Reno, un commerçant, et un tel Tunevel, ambassadeur français dans l'Empire, sans doute Édouard Thouvenel qui occupe le poste entre 1855-1860 ; leur intervention reste en tout cas plutôt neutre. Quant au troisième, il s'agit du colonel Rochepierre, personnage ponctuel mais négativement connoté de *Sodom ve Gomore*, qui permet entre autres au narrateur de discréditer ouvertement par sa mention l'ensemble de ses compatriotes : « comme la plupart des Français, [le colonel] avait une attitude aussi bien superbe que farouche » [« Çoğu Fransızlar gibi hem küstah, hem de utangaç bir tavrı vardı. »] Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe], *op. cit.*, p. 185.

⁴⁵ « Fransızca muallimesine gelince, ondan da en ziyade Şakir Bey'in istifade ettiğini Renknaz Hanım anlamış, kıyameti koparmış, matmazeli evden kovdurmuştu. » Peyami Safa, *Cânân*, Istanbul, Ötügen, 1992, p. 51.

les écrivains de la première décennie républicaine il existe un rapport direct entre le caractère français et la morale douteuse. Symptomatique aussi de cette association : c'est en lisant des romans français qu'un personnage de *Sodom ve Gomore*, une femme au demeurant, a connu, selon le récit, l'existence des relations à trois.⁴⁶

Pour ce qui est d'éventuelles exceptions, Bert, par exemple, personnage de *Bir Akşamı* [Il était un soir] (1928) de Peyami Safa, victime d'un anti-héros turc qui se marie à une autre femme pendant son absence, se distingue tout de même par sa personnalité insidieuse : « Bert sait attendre l'heure de la vengeance. C'est la différence entre une femme élevée à Paris et une autre venue d'Izmit ». ⁴⁷ Quant aux institutrices françaises de *Benliğim Benimdir* [Maîtresse de moi-même] et de *Güzellik Kraliçesi* de Nezihe Muhittin, vecteurs d'éducation et modèles de comportement, elles restent des personnages très sommaires, très ponctuels et peu développés.

La culture française conditionne la culture turque-ottomane plus que toute autre depuis les premiers rapprochements de l'Europe jusqu'aux années 1930 et au-delà. Le roman reflète cette influence et s'en sert parfois pour canaliser d'autres aspects du rapport à la nation occidentale. Pour compléter le portrait des Français du roman turc de la période, il faudrait donc considérer sa position vis-à-vis des éléments que la culture française a légués à la culture locale. La langue est celui qui occupe, et de loin, la place la plus importante.

S'exprimer en français fait souvent l'objet d'une considération négative car cela renvoie au snobisme dont la bourgeoisie occidentalise est accusée et à la perte de l'identité locale. Le groupe de jeunes femmes que le roman *Su Sinekleri* [Les Scarabées d'eau], de Mahmut Yesari, décrit comme ridicules, non seulement remplacent leur prénoms turcs par d'autres plus « modernes », mais introduisent surtout les rares mots français qu'elles connaissent à tout bout de champ dans leurs discours. Necip Molla, contre-exemple de *Hüküm Gecesi* [La Nuit du verdict], de Yakup Kadri, se promène librement dans la rue avec ses amants hommes à qui il parle parfois en français de

⁴⁶ « Azize Hanım avait appris par quelques romans français que ce genre d'amour à trois était bien possible. » [« Azize Hanım, birkaç Fransızca romanda bu çeşitten üçüzlü aşkların var olabileceğini öğrenmişti. »] (Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe], *op. cit.*, p. 183.) Le passage ne figure pas dans la version traduite.

⁴⁷ « Bert intikam saatini bilir.

Bu, Paris'te yetişmiş bir kadının İzmit'ten gelen bir kadından farkıdır. » Peyami Safa, *Bir Akşamı* [Il était un soir], 2^e éd., Istanbul, Semih Lütfi, 1945, p. 189.

manière exagérée.⁴⁸ Le roman *Dokuzuncu Hariciye Koğuşu* [La Neuvième Salle d'opération] (1930) de Peyami Safa offre à ce sujet un exemple particulièrement significatif :

Comme je leur dis, je n'approuvais pas l'emploi du français sur les plaques de rue ni sur les affiches tant qu'on pouvait utiliser la belle langue turque. Le pacha et le docteur m'attaquèrent à ce moment-là avec des notions idiotes de cosmopolitisme. Le pacha se fatiguait en vain à faire de son amour des Français une croyance d'ordre social. Il récitait les idées typiques des Tanzimat sur l'influence de la France sur notre culture. Quant au docteur, je ne savais pas s'il était sincère, mais tout son argument se limitait à la thèse que le turc est insuffisant. « Même les ordonnances, disait-il, nous les faisons en français. »⁴⁹

Dans ce passage, l'auteur se prononce ouvertement contre l'invasion de la culture étrangère et pour la défense de l'identité originale turque. Mais malgré ce type d'apparition, le roman de la période expose aussi parfois le lecteur à des considérations positives vis-à-vis de la langue française, qu'il dépeint comme marque d'éducation, de haut niveau culturel. *Çalılıkusu* insiste souvent sur l'éducation française de l'héroïne, sur son excellent niveau de français, notamment sur le fait qu'elle n'est pas une snobinette, que le français n'est pas forcément un signe de snobisme. Ayten, héroïne du roman homonyme, est un exemple de fille de la République : non seulement elle fait du sport, joue de la musique et fait de la peinture, mais elle étudie le français, que sa mère juge important pour son éducation. Müjgan Hanım, personnage de *Böğürtlen* [Le Mûrier], de Mehmet Rauf, est une femme modeste et discrète, critique des riches bourgeois, qui a « reçu une bonne éducation. On disait qu'elle avait fini l'école française pour filles ».⁵⁰

⁴⁸ « Necip Molla artık o iri yarı delikanlılarını yanında taşımakta hiçbir mahzur görmüyordu. Bu arkadaşlarının orada hazır bulunanlar derecesinde kültür ve terbiye sahibi kimseler olduklarını isbat için kendilerine arada bir, şeddeli ve idgamlı bazı Fransızca kelimeler söylüyordu. » Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Hüküm Gecesi* [La nuit du verdict], İstanbul, İletişim, 2009, p. 189.

⁴⁹ « [...] güzel Türkçe dururken sokak levhalarına, tabelalara Fransızca ibareler yazılmasına aleyhtar olduğumu söyledim. Paşa ve doktor, basit kozmopolit fikirleriyle bana hücum etmeye başladılar. Paşa, Fransızlara sevgisini içtimai bir akide seviyesine çıkarmak için nafil yoruluyor. Fransa'nın bizim kültürümüz üstündeki tesirlerine dair alelade Tanzimat fikirlerini sıralıyordu. Doktorun samimi olup olmadığını bilmiyordum, fakat onun bütün delili, Türkçenin kifayetsizliğini iddiadan ileri geçmiyordu. "Reçetelerimizi bile Fransızca yazıyoruz" diyordu. » Peyami Safa, *Dokuzuncu Hariciye Koğuşu* [La Neuvième Salle d'opération], 33^e éd., İstanbul, Ötügen, 1999, p. 70.

⁵⁰ « [Müjgan Hanım] İyi öğrenim ve eğitim görmüştür. Fransız kız okulunu bitirmiş olduğunu söylüyorlar. » Mehmet Rauf, *Böğürtlen* [Le Mûrier], İstanbul, Eflatun, 2004, p. 6.

La langue donc, comme d'ailleurs d'autres éléments de la culture française, fait dans ces romans l'objet de considérations aussi bien positives que négatives, en fonction de l'histoire et des valeurs défendues par chaque auteur. Cette diversité d'opinions est sans doute le résultat du bouleversement des tendances politiques vis-à-vis des étrangers dans la transition entre l'Empire ottoman et la République. Mais elles reflètent aussi la bipolarité d'une société à qui le régime impose simultanément des discours aussi bien nationalistes qu'occidentalistes. Dans tous les cas, elles témoignent de l'existence d'un fort substrat de culture française au sein de la société de la première décennie républicaine.

D'AUTRES SUSPECTS DANS LE VISEUR

D'autres nations étrangères participent au panorama social et politique de la transition entre l'Empire ottoman et la Turquie auquel s'intéresse le roman de la période républicaine. Quoique de façon plus ponctuelle, elles y sont aussi reflétées et contribuent le plus souvent à canaliser des messages au détriment des étrangers et en faveur du peuple turc. En ce sens, nous pouvons mentionner les Hongrois de *Ben Öldürmedim: Kokain* [Je ne l'ai pas tuée : la cocaïne] (1931), d'Aka Gündüz, qui distribuent de la cocaïne dans les bars de la nouvelle capitale.⁵¹ Ou les policiers écossais de l'Istanbul occupée, dans *Bir Varmış Bir Yokmuş*, qui abusent de leur pouvoir contre les Turcs.⁵² Une exception aussi : Dora, l'Autrichienne de *Kalp Ağrısı* [Mal au cœur] (1924) de Halide Edip. Cette femme économiquement indépendante et aux idées subversives sur le couple est un exemple de l'égalité de sexes. Elle incarne surtout la critique de la jalousie, de la soumission, de la faiblesse et, en définitive, des défauts que l'auteure attribue aux femmes turques traditionnelles. Mais il faut accorder aux Allemands et aux Russes une place spéciale parmi les références aux autres nations.

Les premiers sont impliqués depuis plusieurs décennies dans la gestion de l'Empire dans des domaines clés pour son développement, comme les communications et les voies ferrées. Leur apparition dans le roman républicain est pourtant restreinte au contexte de la Première Guerre mondiale, en rapport à l'alliance militaire germano-ottomane et aux affaires qui en découlent. Pour ce qui est du conflit, les Allemands sont

⁵¹ Aka Gündüz, *Ben Öldürmedim: Kokain* [Je ne l'ai pas tuée : la cocaïne], Istanbul, Sühulet, 1931, p. 116.

⁵² Sadri Etem (Ertem), *Bir Varmış Bir Yokmuş* [Il était une fois], 1^{re} éd., Erzurum, Salkımsöğüt, 2014, p. 107.

épargnés de toute critique pour la défaite des Ottomans, que les romans de la période attribuent aux Trois Pachas,⁵³ tout comme la décision de prendre part à la Première Guerre mondiale. *Kurtuluş* représente une exception à cette tendance : Kemal Mümtaz, personnage modèle de comportement, et par conséquent légitime dans ses jugements, « fervent patriote » dont les articles « débordaient toujours d’amour pour la patrie [et] d’un sentiment national »,⁵⁴ accuse les Allemands d’avoir trompé les dirigeants tucs afin d’asseoir leur pouvoir sur le pays.⁵⁵ Hormis ce cas, les Allemands sont évoqués en lien avec le commerce de wagons grâce auquel de nombreux profiteurs de guerre s’enrichissent sur la crise économique de l’Empire. Cette critique occupe les pages de romans tels que *Bir Varmış Bir Yokmuş*, *Mahşer* (1924), de Peyami Safa, ou *Cephe Gerisi* [À l’arrière-garde] (1933) de Burhan Cahit (Morkaya).

Quant aux Russes, ils comptent un long historique d’affrontements armés contre les Ottomans, dont la guerre de Crimée, un tournant dans les relations entre l’Empire et les puissances occidentales. D’après *Bir Varmış Bir Yokmuş*, le conflit est déclenché par le tsar Nicolas I qui a trouvé dans la graisse humaine, en l’occurrence des victimes ottomanes, la solution pour faire baisser le prix de la cire à bougies dans son pays.⁵⁶ Hormis le cas de ce roman, les Russes sont surtout associés aux boîtes de nuit, au monde du spectacle et à la décadence, en définitive au quartier stambouliote de Beyoğlu, où s’installe un grand nombre des Russes blancs au lendemain de la révolution Russe : « Si les historiens ou chroniqueurs de la période s’entendent difficilement sur les chiffres [...], il reste que les quartiers de Péra et Galata (ainsi que divers quartiers du Bosphore) ont abrité jusqu’à 30 000 Russes ». ⁵⁷ Madame Fedrona, patronne de la sordide maison close de *Ben Deli Miyim?* [Suis-je fou ?] (1925) de Hüseyin Rahmi, est russe ; les jeunes danseurs qui performant en privé auprès des Anglais homosexuels de *Sodom ve Gomore*

⁵³ Enver Pacha, Talat Pacha et Cemal Pacha. Voir la note de bas de page 76 de la deuxième partie.

⁵⁴ « [Mümtaz] hararetili bir vatanperver », « gazetede yazdığı makaleler hep vatan aşkı ile, milli duygu ile taşmış bulunuyordu » Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 11.

⁵⁵ « Croyez-vous que ces types se seraient soumis à la volonté de nos dirigeants, d’Enver et de Cemal Pacha, qu’ils les auraient écoutés ? C’est sûr que les Allemands, tyrans, obstinés et barbares, n’auraient jamais quitté la Turquie sans l’avoir colonisée. » [« Zanneder misiniz ki o zaman bu herfler bizim Enver Paşa, Cemal Paşa efendilerimizin arzusunu kabul edecekler, sözünü dinleyeceklerdi ? [...] Zorba, inatçı, vahşi Almanlar hiç şüphe yok Türkiye’yi adi bir sömürge yapıp çıkacaklardı. »] *Ibid.*, p. 14.

⁵⁶ Sadri Etem (Ertem), *Bir Varmış Bir Yokmuş* [Il était une fois], *op. cit.*, p. 42.

⁵⁷ T. Muhidine, *Istanbul rive gauche : le mythe de Beyoğlu dans la prose turque contemporaine (1870-1980)*, *op. cit.*, p. 112.

sont russes, ainsi que les artistes qui ont rendu Hüsrev Hakki, personnage de *Su Sinekleri* (1932) de Mahmut Yesari, dépendant à la cocaïne. Il s'agit, certes, de rôles modestes dans leurs histoires respectives, mais ils contribuent tout de même à relier ces Slaves à une image de bohème et de corruption morale, ou plutôt à renforcer une image déjà existante. Enfin, il est intéressant de noter que les personnages turcs avec qui ils interagissent sont généralement loin de constituer des modèles de comportement à suivre. L'intervention de ces Russes n'a donc même pas le pouvoir d'exalter par opposition la dimension morale des Turcs. À la limite, ils contribuent tous, Turcs et Russes, à alimenter dans ces trames la méfiance du lecteur vis-à-vis des étrangers et notamment des milieux de Beyoğlu.

3.2.1.2. LE CAS PARTICULIER DES TURCS OCCIDENTALISÉS : LES TURCS DEVENUS ÉTRANGERS

Le roman turc de la première décennie républicaine évoque la bourgeoisie occidentalisée, le mode de vie de ses membres, leurs idées et leurs valeurs par des appellations diverses. Il emploie parfois le célèbre *alafranga* (à la manière européenne) et le qualificatif *avrupai* (européen ou européenisé). Mais l'expression la plus utilisée est *asri hayat*, traduisible par « vie moderne », l'adjectif *asri* (moderne) et ses dérivés : *asrilik* (modernité) et les verbes *asrileşmek* et *asrileştirmek* (se moderniser et moderniser), ainsi que *modern* et *çağdaş* (contemporain), remplaçants français et turc respectivement de l'arabe *asri*.

Conformément au regard du roman sur la bourgeoisie, ces termes transportent habituellement une valeur péjorative. En fait, lorsque des individus occidentalisés sont évoqués de façon neutre, par exemple dans les récits situés dans la République, ces mots, notamment les dérivés d'*asri*, sont rarement employés et l'appartenance de ces personnages à un milieu social occidentalisé se dégage le plus souvent du contexte. C'est curieux comme ces termes de modernité, qui ont incarné autrefois le prestige, s'imprègnent désormais d'un sens si négatif. Cela témoigne de l'évolution que subit l'idée de la modernité et explique en outre le sens narquois, ironique avec lequel ces mots sont parfois utilisés. C'est d'ailleurs en rapport à cette connotation péjorative que les romans emploient dans ce contexte d'autres termes comme *monden* (mondain) et *mondanite*, empruntés au français, où ils comptent déjà une charge négative.

« ON CONNAÎT BIEN L'ESPRIT ALAFRANGA ! »

À en juger par la production de la première décennie républicaine, la bourgeoisie occidentalisée se distingue par une série d'éléments culturels matériels et immatériels associés à l'Europe ou, plutôt, à une certaine image de l'Europe. Cela va des vêtements —comme la redingote ou le chapeau bien avant la réforme— jusqu'à la musique —du tango, de la valse, de la musique classique— en passant par les objets de décoration au goût typiquement parisien. Par ailleurs, il faut considérer leurs us et coutumes : les loisirs, les rituels propres aux contextes sociaux, le protocole manifestement européen. En ce sens, il est dit qu'ils participent, par exemple, à des réceptions, à des thés, à des soirées dansantes, boivent de l'alcool et jouent aux cartes. Enfin, ils se distinguent aussi par les lieux qu'ils fréquentent, fortement associés à la culture occidentale, dont plusieurs sont le produit de l'occidentalisation : les clubs, le cinéma, le théâtre, l'opéra. Mais aussi la ville plutôt que le village, ce qui fait de cette bourgeoisie une couche éminemment citadine, vivant notamment dans les quartiers de Beyoğlu et de Şişli à Istanbul, vecteurs de l'identité occidentale que nous approfondirons plus tard.

Cela dit, si la bourgeoisie occidentalisée est fortement réprouvée, ce n'est pas à l'égard de ces éléments de détermination culturelle mais de trois dimensions fondamentales de la personne : l'attitude, la morale et la position politique. En ce qui concerne la première, l'élite est composée, pour le roman turc de la période, d'individus arrogants, prétentieux, superficiels et hypocrites. Fikri Necati Bey, personnage de *Zaniyeler* [Les Femmes adultères] (1924), membre de la haute société ottomane, loué pour son patriotisme et son amour des Turcs, est en réalité marié à une *Rum* et préfère vivre au Pirée et à Berlin plutôt que dans son pays. Sa sœur Jale Türkân, membre d'une association pour le développement des femmes turques, est la maîtresse d'un Allemand et une habituée des cercles de ses compatriotes. « On connaît bien l'esprit *alafranga* ! On est obligé d'être modeste, de sourire à tout le monde », ⁵⁸ s'exclamait déjà à l'époque le narrateur de *Monsieur Felâtun et Monseigneur Rakım* quand le premier se met à pester contre ses invités qui viennent de partir. Dans cette catégorie nous pourrions inclure aussi le rapport malsain à l'argent que le roman de la période associe à ces

⁵⁸ « Alafrangalık hâli mâlum a! Herkese tevazu göstermeye, herkesin yüzüne gülmeye mecburdur ». Ahmet Mithat Efendi, *Felâtun Bey ile Rakım Efendi* [Monsieur Felâtun et Monseigneur Rakım], İstanbul, Özgür, 2003, p. 30.

citoyens, souvent dépeints comme ostentatoires et gaspilleurs, vivant au-dessus de leurs moyens. Ces traits de caractère sont la conséquence de leur recherche de plaisirs éphémères et du besoin de réaffirmer publiquement leur statut socioéconomique.

Pour ce qui est de la dimension morale, elle est certes liée aux attitudes énumérées ci-dessus. Le gaspillage, par exemple, est souvent décrit comme une attitude immorale dans les romans qui le confrontent à la pauvreté extrême du peuple pendant la guerre. Cependant, ce sont surtout des comportements contraires à la morale publique, le plus souvent liés à la sexualité, qui caractérisent cet aspect de la bourgeoisie occidentalisée. En ce sens, comme nous l'avons annoncé, elle est décrite comme dégénérée, décadente et corrompue. L'exemple de Çiler, personnage de *Bir Şoförün Gizli Defteri* [Le Cahier secret d'un chauffeur], est suffisamment clair : dès qu'elle rejoint les cercles modernes d'Istanbul, elle tombe non seulement dans la l'ostentation et le gaspillage, mais aussi dans la prostitution, les relations homosexuelles, l'addiction à la cocaïne, elle attrape la syphilis et se fait avorter à la maison. Quoique dans un registre généralement moins subversif, ces éléments, l'alcool, les drogues et le libertinage sont à l'ordre du jour dans les œuvres qui privilégient le thème de « la vie moderne ». Et tout comme pour le gaspillage, les épisodes d'hédonisme de l'élite bourgeoise sont souvent mis en parallèle avec le récit de la souffrance que le peuple turc endure à cause de la guerre et à laquelle la bourgeoisie semble ne pas s'intéresser. Une raison supplémentaire pour que cette classe soit discréditée aux yeux du lecteur.

Enfin, pour ce qui est de leur posture politique, les individus *asri* se distinguent en général par leur soutien à l'initiative étrangère, par leur adhésion aux étrangers. Il faut tout de même rappeler que ces romans situent leurs trames dans la période où les tensions des Turcs avec la communauté internationale atteignent leur point d'orgue. Ainsi, dans ces textes, la xénophilie tourne au collaborationnisme, et les membres de l'élite sont critiqués pour ne pas participer à la défense du pays, à un moment où la nation craint pour sa survie. Cela leur vaut l'accusation générale d'être des traîtres.

La valeur des éléments qui caractérisent les Turcs occidentalisés varie d'un auteur à l'autre, même d'un roman à l'autre, en fonction des thèmes qui composent l'histoire. Cela dit, certains sujets font davantage consensus que d'autres. Les éléments relatifs à la morale et l'éloignement de ces individus par rapport au peuple turc sont les plus largement critiqués. Cela démontre l'importance que les auteurs accordent à certains aspects de la tradition, ainsi qu'au besoin de cohésion, qui relève sans doute de

l'intérêt pour la nouvelle société —rappelons que ces romans sont quand même écrits durant la période républicaine. Ils sont suivis par les aspects concernant l'attitude de l'élite : le snobisme, le gaspillage, l'arrogance. Ils peuvent faire l'objet d'une critique directe, mais servent le plus souvent à alimenter l'antipathie envers le personnage et envers les individus de la vraie vie qu'il est censé représenter. Nous trouvons même un roman qui, tout en restant critique, se sert de l'hypocrisie et du caractère dépensier de ces bourgeois pour faire de l'humour dans le pure style d'Ahmet Mithat Efendi : *Kalbimin Suçu* [La Faute à mon cœur] (1932), de Mahmut Yesari, qui tourne en grande mesure autour des ruses désespérées d'un richard snob pour échapper à tous ceux qui lui demandent de l'argent. Enfin, les us et coutumes sociaux et les référents culturels occidentaux sont les aspects de l'élite qui recueillent les considérations les plus diverses de la part des écrivains. Comme nous l'avons déjà dit, ils servent le plus souvent à caractériser les personnages et les contextes comme étant occidentalisés. Et même lorsqu'ils font l'objet d'une critique, c'est en vertu des éléments des autres catégories qu'ils symbolisent. Aucun roman n'attaque, par exemple, la coutume des soirées dansantes ; en revanche, ils attaquent le faste de leurs habitués ou l'attitude libidineuse qu'ils y adoptent après deux ou trois verres.

UN PERSONNAGE TYPE : LE ZÜPPE

Dans l'introduction de ce chapitre, nous avons évoqué le cliché que l'élite occidentalisée était devenue dans le roman turc de la période. Nous avons également suggéré que les individus occidentalisés de l'Empire avaient sans doute adopté une identité européenne délibérément biaisée qui leur permette de se détacher de certains aspects de la tradition. Cela expliquerait dans une certaine mesure l'identité fausseté ou partiellement occidentale de la bourgeoisie abordée dans le roman. Dans cette identité, il faudrait cependant accorder une grande part de responsabilité à la disposition des auteurs contre l'envahissement de l'Occident, qui explique qu'ils ne mettent en relief que leurs côtés les plus honteux, les plus controversés, les plus répréhensibles. Ils construisent entre tous, individus occidentalisés et écrivains, une

image de l'Occident qui, comme disait Edward Said pour l'orientalisme, n'est pas l'Occident tel qu'il est mais l'Occident tel qu'il a été occidentalisé.⁵⁹

Ce regard biaisé du roman sur les Turcs occidentalisés atteint son apogée dans la notion de *züppe*, étroitement liée à la prose de la période. Le *Yeni Türkçe Lugat* [Nouveau dictionnaire de turc], le premier dictionnaire qui recueille le terme, le définit comme « monsieur à la mode, parvenu et narcissique ».⁶⁰ C'est ainsi que l'ouvrage désigne les nouveaux snobs : les citoyens qui aspirent à ressembler aux Européens — ou à l'idée qu'ils ont des Européens— et qui adoptent à cette fin des manières affectées, exagérées, des comportements souvent excentriques. La mention de « monsieur » et pas madame aussi ou des termes plus neutres comme individu est vraisemblablement pertinente à en juger par la littérature, qui n'appliquera le terme qu'à des personnages de genre masculin.

Le *Yeni Türkçe Lugat* paraît dans les années 1920, sous la République.⁶¹ Cependant le roman turc témoigne déjà du phénomène depuis un demi-siècle, depuis la naissance même du genre. Qui plus est, il développe aussitôt un personnage type de *züppe* : le cliché du vrai snob francisé, auquel les romans recourent régulièrement jusqu'aux années 1930. Quant aux éléments qui le composent, ils sont en lien direct avec l'avis des auteurs sur le rapprochement avec l'Europe. Cela explique qu'il intervienne dans le roman, dès le début même du genre, qui coïncide avec le début du questionnement identitaire. Mais cela démontre aussi qu'il constitue un vecteur de la critique de l'occidentalisation disproportionnée et par extension du modèle de société défendu par les écrivains.

⁵⁹ L'une des thèses principales de l'auteur repose sur l'idée que l'orientaliste moderne aurait façonné l'image de l'autre oriental de manière à favoriser ses buts impérialistes. C'est à cet égard qu'il considère que « son Orient n'est pas l'Orient tel qu'il est, mais l'Orient tel qu'il a été orientalisé. » E.W. Said, *L'orientalisme*, op. cit., p. 124. Citation originale dans E.W. Said, *Orientalism*, op. cit., p. 104.

⁶⁰ « Kendisinden başkasını kolay beğenmeyen sonradan görmüş şık bey » (Toven Mehmet Bahaettin, *Yeni Türkçe Lugat* [Nouveau dictionnaire de turc], 2^e éd., Istanbul, Evkaf-ı İslamiye, 1924, p. 368.) Cette définition sera plus tard complétée dans les années 1940 par l'Association de la langue turque, qui redéfinit le terme comme « [personne] à l'imitation des Occidentaux qui s'habille, se comporte, parle, s'exprime et pense d'une manière fausse et exagérée socialement considérée comme risible et indue » [« Kılıkta, davranışta, söz söyleyişte, dilde, fikirde toplumun gülünç ve aykırı saydığı, firenk benzetmesi yapmacıklara ve aşırılıklara kaçan (kimse) »]. (Türk Dil Kurumu, *Türkçe Sözlük* [Dictionnaire de turc], Istanbul, Cumhuriyet Basımevi, 1943, p. 662.)

⁶¹ La date de parution du dictionnaire n'est pas claire. Elle n'est pas renseignée à l'intérieur de l'œuvre et les différentes sources qui s'y réfèrent, y compris les catalogues des principales bibliothèques, proposent des dates disparates. Il faut dire que dans l'introduction, l'auteur parle d'un décalage de douze ans depuis la première édition de l'œuvre qui remonte, ça nous en sommes certains, à 1914. En tout cas, il est sûr qu'il apparaît après la fondation de la République, entre 1924 et 1928.

Comme nous l’annoncions, le *züppe* des romans est un antihéros essentiellement masculin. Dans cela jouent probablement les différents rôles que la société attribue aux hommes et aux femmes, qui débouchent sur des modèles de comportement différents en fonction du genre. Cette idée est renforcée par le fait que les femmes occidentalisées sont essentiellement critiquées pour des transgressions à la morale, qu’elles sont très rarement qualifiées de *züppe* et que les personnages masculins qui le sont ne font jamais l’objet de critiques à cet égard. Cela ne peut qu’être en rapport au rôle de gardienne de la morale, socialement attribué aux femmes —nous consacrons un chapitre aux personnages féminins de ces romans un peu plus loin.

Le personnage reste longtemps un élément récurrent du genre. Cependant, sa définition varie dans le temps conformément à l’évolution des tendances dominantes. Dans sa critique du roman turc, Berna Moran parle en gros de deux profils de *züppe* qu’il introduit par un titre éclairant : « Du *züppe* occidentalisé au traître occidentalisé ». ⁶² Le personnage des premiers romans est une caricature grotesque des Turcs occidentalisés. Il s’efforce de ressembler à l’image qu’il associe aux Occidentaux, se comporte de manière prétentieuse et affectée, introduit dès qu’il peut des mots dans un français qu’il baragouine à peine, exhibe des attitudes et des idées typiques européennes qui le font tomber, de par sa maladresse, dans des situations ridicules, jouer en définitive un rôle de bouffon. L’Occident est pour lui un synonyme de luxe, somptuosité et gaspillage, « fait de l’occidentalisation un moyen d’ostentation, et dilapide bêtement à cette fin toute sa fortune ». ⁶³ La période offre deux exemples mémorables : Felâtun Bey, de *Felâtun Bey ile Rakım Efendi* (1875), et Bihruz Bey, personnage d’*Araba Sevdası* (1885). Le premier « est l’héritier de la fortune de son père, et il dédie sa vie à dilapider son argent, jusqu’à ce qu’il tombe en faillite. Il est une espèce de bouffon qui se fait tromper par tout le monde, tombe souvent dans des situations comiques et ridicules, fait la sourde oreille aux conseils judicieux de son ami Rakım et, par une relation de cause à effet implicite, subit toutes sortes de conséquences négatives ». ⁶⁴ Quant à Bihruz Bey, enfant unique d’un pacha, il vit de la fortune de son père. Pompeux et dépensier, il est

⁶² « Alafranga Züppeden Alafranga Haine » B. Moran, *Türk Romanına Eleştirel Bir Bakış I* [Un regard critique sur le roman turc I], *op. cit.*, p. 259-268.

⁶³ « Felatun ve Bihruz alafrangalığı gösteriş olarak uygulayan ve bu yüzden servetlerini aptalca tüketen züppelerdi. » *Ibid.*, p. 259.

⁶⁴ P. Moreno González, *Orient et orientalisme chez Ahmet Mithat Efendi*, *op. cit.*, p. 55.

obsédé par les voitures, symbole de l'élite sociale, et tombe amoureux d'une dame pour l'avoir vue monter dans l'un de ces automobiles. Découvrir qu'elle n'est pas noble, que sa voiture était louée, provoque en lui une déception insurmontable conforme au style comique, voire satirique de l'œuvre.

En ce tournant de siècle le nationalisme prend son envol et la relation des Turcs vis-à-vis des Occidentaux se détériore gravement. Le profil des représentants des couches occidentalisées dans la prose qui dépeint la période subit une transformation importante. À un moment de *Sözde Kızlar* [Filles en apparence], son auteur Peyami Safa prouve qu'il est conscient de la nouvelle perception des *züppe* et de la dimension psychologique que le personnage acquiert. Mebrure, héroïne et modèle nationaliste du roman, pense à son cousin Behiç, *züppe* du quartier stambouliote de Şişli dans les années de la guerre d'Indépendance :

Était-il le « jeune moderne » des caricatures des journaux ? Non. Certes il s'habillait pareil, parlait pareil, marchait pareil, avait la même apparence, le même regard, les mêmes manières. Mais ce n'était pas le jeune Turc risible que les gens appelaient *züppe*. Car loin d'être le bouffon maladroit qui ne savait pas ce qu'il faisait, cette créature avait parfaitement cerné les faiblesses des personnes de son entourage, qu'il trouvait ridicules et insignifiantes, et avait découvert le secret de vivre conformément à ses propres désirs.⁶⁵

Le passage synthétise remarquablement les différences entre l'ancien et le nouveau *züppe*. Ce dernier n'est plus le crétin risible d'autrefois, l'illettré naïf, inoffensif, bêtement obsédé par l'argent, mais un personnage malin et dangereux au sens moral, que son ambition d'atteindre les standards de la « vie moderne » rend facilement corruptible. Son détachement de la culture traditionnelle dépasse le niveau vestimentaire et comportemental pour déterminer ses tendances politiques, qui lui valent souvent, dans le contexte des années 1910, une image de traître à la patrie. D'ailleurs, il apparaît souvent mêlé à des affaires illicites grâce auxquelles il gagne de l'argent en profitant de la crise économique du pays et de la misère du peuple. Et non

⁶⁵ « Behiç'i düşündü: Gazetelerde karikatürü yapılan asrî genç bu muydu? Hayır, gerçi kıyafeti o kıyafet, tuvaleti o tuvaletti, gerçi söz söyleyişi, yürüyüşü, bakışı, bütün halleri o hallerdi, fakat züppe ismi verilen gülünç Türk genci bu değildi; çünkü Behiç ne yaptığını bilmeyen, budala, tecrübesiz bir insan olmak şöyle dursun, etrafında herkesin zaafalarını çok iyi anlamış, herkesi gülünç ve manasız görebilmiş, kendi arzularına göre yaşamının sırrını keşfetmiş bir mahlûktu. » Peyami Safa, *Sözde Kızlar* [Filles en apparence], İstanbul, Semih Lütfi, 194X, p. 69.

seulement il subit une dégradation sensible aux yeux du lecteur, mais il devient en plus le bouc émissaire des comportements à éviter, la cible en définitive de l'hostilité des intellectuels, majoritairement nationalistes, contre l'Europe et ses défenseurs. Ses nouvelles implications expliquent que cette seconde série de romans ait perdu le caractère comique des premiers écrits, en faveur de drames qui se déroulent sur le fond d'une décadence profonde.

Conformément à la tendance du roman à tirer ses valeurs de la période qu'il décrit, c'est ce second *züppe* qui accapare la production de la première décennie républicaine portant sur les dernières années de l'Empire, et d'ailleurs, la plupart des récits qui comprennent le personnage type. *Kiralık Konak* [Demeure à louer], situé dans la Ile Meşrutiyet, et *Sözde Kızlar* et *Sodom ve Gomore*, dans la période des guerres, offrent de bons exemples de ce *züppe*, véhicule de la dénonciation des individus qui privilégient le rapprochement des Occidentaux plutôt que la défense des Turcs. Cette condition explique, en outre, l'importance que ces romans accordent à la nature politique des événements et des personnages. En fait, il est fréquent que l'excentricité caractéristique des *züppe* s'estompe, dans ces textes, en faveur d'une attitude antipatriotique, que ce dernier apparaisse comme le critère de définition principal du *züppe*.

Kiralık Konak, de Yakup Kadri, paraît peu avant la proclamation de la République. Le récit aborde le changement social du début du XXe siècle par l'allégorie d'une demeure traditionnelle ottomane de plus en plus détériorée, tout comme les valeurs traditionnelles. Naim Efendi, représentant de la tradition, est le propriétaire du *konak*, où il habite avec sa fille et la famille de celle-ci. Et à l'autre bout de l'échelle des valeurs du roman se trouve son gendre, Servet Bey, un viveur prétentieux, un *züppe* à part entière. « Fils d'un haut fonctionnaire qui détestait l'islam et la nation turque », ⁶⁶ il est présenté comme un produit de la fausse occidentalisation. Il fuit la tradition pour imiter l'Europe qu'il admire, fréquente les cercles « modernes », s'habille à l'européenne et déménage à un moment avec sa famille dans un appartement à Şişli, loin de la vieille maison familiale qui donne son nom au roman. La trame relève d'une vision pessimiste de la transformation de la société, dont Servet Bey serait, quant à lui, l'exemple

⁶⁶ « Servet Bey, Müslümanlıktan ve Türklükten nefret eden bir kazasker oğludur ». (Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Kiralık Konak* [Demeure à louer], 47^e éd., Istanbul, İletişim, 2012, p. 14.)

incontestable. C'est le mode de vie qu'il préconise qui déclenche l'effondrement des valeurs que les modèles de comportement du roman défendent.

Quant à Behiç, le *züppe* de *Sözde Kızlar*, il mène une vie insouciant et frivole, conforme à l'idée du mode de vie européen : il aime soigner son apparence, se faire plaisir, les jeux d'argent et courir les femmes. Mais en même temps, il est un opportuniste qui ment pour atteindre ses buts. Il tombe amoureux de sa cousine et se fait passer, pour la conquérir, pour un patriote brûlant d'envie de partir en Anatolie pour contribuer à la défense de son pays. En général, il fait l'objet d'une caractérisation fort négative qui renforce, aux yeux du lecteur, la nature malveillante des Turcs occidentalisés. Le roman comprend un épisode particulièrement sordide qui illustre bien le caractère de Behiç : d'abord il met enceinte une femme avec qui il des rapports illicites, ensuite le bébé dont elle accouche est atteint par sa faute de syphilis, maladie qu'il a contractée dans un voyage en Europe ; comble de l'horreur, il se débarrasse de l'enfant en l'enterrant vivant. L'approche négative de ce roman par rapport à l'élite occidentalisée est sans doute en partie motivée par la proximité avec les événements desquels il s'inspire, avec un feuilleton qui démarre quelques jours avant la signature de l'armistice de Mudanya, mettant fin au conflit.⁶⁷

Aux deux types de *züppe* que Berna Moran recense, il faudrait en ajouter un troisième correspondant à la représentation de l'élite occidentalisée sous une République qui mise pourtant sur l'occidentalisation, où l'attachement à l'Europe n'est plus en théorie un critère de discrimination sociale. Les romans qui l'incluent ne sont certainement pas nombreux, mais ils permettent tout de même d'apprécier l'évolution du *züppe*, qui redevient un bourgeois, un snob à la parisienne, et encore plus important, qui perd le rapport direct aux étrangers. Macit de *Fatih-Harbiye*, Necil Sabit Bey de *Kalbimin Suçu* et Rüstem Bey d'*Ak Saçlı Genç Kız* [La Jeune Femme aux cheveux blancs], de Mahmut Yesari, offrent des exemples de ce personnage assez conforme à la définition du premier dictionnaire qui décrit le phénomène à l'époque. Cela renforce l'idée de l'évolution de la perception des *züppe* dans la vraie vie.

⁶⁷ Pour être précis, le feuilleton démarre le 25 septembre 1922 dans le journal *Sabah* [Le Matin], alors que la signature de l'Armistice se produira le 11 octobre. La version imprimée du roman paraît en 1925. *Sözde Kızlar* [Filles en apparence], <http://eresearch.ozyegin.edu.tr/xmlui/handle/10679/5411>, 2017, (consulté le 7 février 2020).

De façon générale, le thème de l'élite occidentalisée tel qu'il est abordé par l'ensemble de romans de la période permet d'introduire de nombreux exemples du modèle de société que les auteurs condamnent. Ces contre-exemples sont susceptibles d'influencer le lecteur d'une République qui se trouve en plein processus de reconstruction identitaire. Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'au moment de la publication de ces romans, l'élite occidentalisée et les *zümme* ne font plus l'objet de la réprobation qu'ils subissent auparavant, à l'époque où se situent les intrigues qui s'acharnent le plus sur eux. L'intérêt de leur apparition dans la production de la période républicaine repose donc sur l'exemple qu'ils peuvent donner au lecteur du moment. En ce sens, ces romans semblent vouloir se servir de ces personnages pour renforcer certains aspects de la construction nationale en cours, pour inculquer au lecteur les valeurs du citoyen idéal. Ils offrent, par exemple, des modèles d'individus excessivement occidentalisés à une époque, celle de la République, où l'Occident redevient une source identitaire principale.

Il faut ajouter qu'à côté des Turcs occidentalisés, le peuple turc traditionnel se fait également réprimander pour d'autres raisons, dans des romans qui l'accusent de certains maux endémiques tels que l'opportunisme, le caractère fouineur et critique. *Tipi Dindi* [Et la neige s'arrêta] (1933), par exemple, roman de Mahmut Yesari, raconte la dégradation de deux frères et une sœur suite à la mort de leur père. Faute d'argent, ils sont obligés de déménager à deux reprises dans des quartiers moins chers. Mais cette décision est également motivée par la relation avec les voisins, par la sensation d'être toujours sous leur regard et la pression qui en découle, devenues insupportables : « Je n'ai jamais vu des voisins si cancaniers ; ils ont les yeux dans les fenêtres et les oreilles dans la sonnette de la porte... Quelle angoisse, quelles sueurs à chaque fois que je sors de la maison ! ». ⁶⁸ Par ailleurs, d'autres romans comme *Yaban* [L'Étranger], *Köy Hekimi* [Le Médecin de campagne] ou *Vurun Kahpeye* se distinguent, nous l'avons déjà vu, pour démonter l'idéalisation de l'Anatolie et dénoncer son côté hostile, rustre, fanatique, inculte. Ces critiques ne sont pas toujours en lien avec les thèmes de l'actualité politique. Cependant, elles profitent sans doute de l'état malléable que traverse l'identité

⁶⁸ « Bu kadar dedikoducu mahalle halkı görmedim; gözleri pencerelerde, kulakları kapı çingiraklarında... Eve girip çıkarken sıkılıyor, terliyorum! » Mahmut Yesari, *Tipi Dindi* [Et la neige s'arrêta], İstanbul, Toker, 1974, p. 209.

collective dans les premières années de la République pour s'imposer au lecteur et tenter, à travers lui, d'améliorer le modèle de société.

3.2.2. LES MINORITÉS DE L'EFFONDREMENT DE L'EMPIRE

Parmi les communautés ethniques traditionnellement ottomanes, certaines comme la communauté roumaine, serbe ou bulgare obtiennent leur indépendance et forment des États souverains où elles confinent la plupart de leurs membres. La population bulgare ottomane, par exemple, baisse de plus de 98% dans les années qui suivent la déclaration d'indépendance de la Bulgarie en 1908.⁶⁹ Vis-à-vis de l'Empire, ces communautés deviennent donc des pays étrangers, et c'est à ce titre-là qu'elles interagissent désormais avec les Turcs. Qui plus est, leur confrontation quotidienne à la société turque disparaît, elles ne jouent pratiquement plus le rôle de l'autre dans le rapport aux Turcs, et perdent par conséquent leur influence dans le questionnement identitaire de ces derniers.

Cependant, d'autres communautés qui ont pris conscience de leur dimension ethnique-nationale et ont même parfois vu naître leurs États-nations souverains ne coupent pas significativement les liens avec l'État ottoman. C'est le cas des Grecs, des Arméniens, des Kurdes et, avec certaines nuances, des Juifs aussi. Non seulement ils demeurent nombreux dans la société de la fin de l'Empire mais ils participent à l'administration et à l'armée, auxquelles ils ont accès depuis quelques décennies. De plus, les Grecs, les Arméniens et les Juifs accaparent des activités clés de l'économie et de la culture du pays telles que la banque, l'industrie de l'alcool, la production éditoriale et le commerce en général : « Dans l'Empire guerrier, à la fois féodal et bureaucratique, qu'ils avaient créé, les musulmans pour la plupart ne connaissaient que quatre professions : le service de l'État, la guerre, la religion, et l'agriculture. L'industrie et le commerce étaient abandonnés, pour une grande partie, aux sujets conquis non musulmans, qui continuèrent d'accomplir leurs tâches traditionnelles ».⁷⁰ Ils gardent, en définitive, une relation étroite avec les Turcs qui fait d'eux les groupes minoritaires les

⁶⁹ La population bulgare de l'Empire passe de 761 530 individus en 1906 à 14 908 en 1914 selon le recensement ottoman qui précède et celui qui suit la déclaration d'indépendance de la Bulgarie. D'après les données fournies par Kemal Karpat. (Kemal H. Karpat, *Ottoman Population 1830-1914: Demographic and Social Characteristics*, Madison, University of Wisconsin press, 1985, p. 168 et 189.)

⁷⁰ B. Lewis, *Islam et laïcité : la naissance de la Turquie moderne*, op. cit., p. 39. Citation originale dans B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 35.

plus influents, avec un poids culturel indéniable, ceux qui déterminent le plus fortement l'évolution de l'identité turque dans sa période critique, à savoir la transition entre l'Empire et la République.

LES PRINCIPALES MINORITÉS ISSUES DU DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE

Les Arméniens et les Grecs, les principales minorités chrétiennes de l'Empire, subissent des évolutions similaires à plusieurs égards. Outre leur implication dans des domaines économiques de poids, ils entretiennent de longue date des liens commerciaux et culturels fluides avec l'Occident et parlent de ce fait des langues européennes de façon presque exclusive dans l'Empire. Ces deux conditions leur permettent, lorsque l'Empire s'ouvre à l'Occident, de jouer un rôle stratégique de médiateurs vis-à-vis des Européens, d'occuper des postes importants dans l'administration et d'acquérir, somme toute, une certaine notoriété. Par la suite, ils bénéficient de l'ingérence des puissances occidentales auprès de la loi en faveur de l'égalité des minorités non musulmanes. Leur nouvelle considération et le fait de compter sur la faveur des Occidentaux stimulent leurs revendications nationales. Mais ces conditions nuisent aussi aux relations avec les Turcs, elles renforcent la confrontation avec cette communauté qui a toujours été la classe dominante. Ils sont, par exemple, associés aux pertes que subit l'Empire lors de la guerre des Balkans et traités dès lors avec méfiance, aussi bien par l'opinion publique que par la direction du parti Union et Progrès, qui « ne les perçoivent plus désormais comme des ottomans ».⁷¹ Leur influence auprès des étrangers leur permet d'obtenir plus tard à Sèvres des territoires en Thrace et en Anatolie, qu'ils perdent ensuite dans une guerre contre les Forces nationales turques.

La conscience nationale arménienne en particulier apparaît au premier tiers du XIXe siècle. Elle est motivée par les idées européennes de patrie et de nation et notamment par l'établissement d'une Arménie russe dans les provinces du Caucase,

⁷¹ « Balkan kayıplarının bir sonucu da başta İttihat ve Terakki yönetimi olmak üzere, Osmanlı kamuoyunda azınlıklara karşı derin bir güvensizliğin ortaya çıkmış olmasıdır. Özellikle Rumlara ve Ermenilere karşı ortaya çıkan kuşkular söz konusu azınlıkların artık “Osmanlı” olarak görülmemesine yol açmıştı. » Mithat Kadri Vural, « Savaş Yıllarında Milli Bir Burjuvazi Oluşturma Çabası Olarak “Harp Zenginleri” ve Buna Yönelik Eleştiriler [Les “riches de guerre” comme une tentative pour créer une bourgeoisie nationale dans les années de guerre et les critiques qui en découlent] », *Çağdaş Türkiye Tarihi Araştırmaları Dergisi - Journal Of Modern Turkish History Studies*, printemps 2016, XVI, n° 32, p. 114.

avec des territoires et des troupes sous le contrôle arménien.⁷² Hormis la mise à l'écart des Arméniens en parallèle à l'occidentalisation, c'est dans la décennie 1890 que se produit le tournant de leurs relations vis-à-vis de la *millet* dominante. D'abord, un mouvement révolutionnaire arménien fait son apparition. Il est responsable d'incidents divers dans tout le pays au nom de la revendication des droits de sa communauté. Ensuite, Abdülhamid II réprime durement ce qu'il perçoit comme des poussées de contestation et exécute les premiers massacres contre les Arméniens. Le siècle se ferme par une blessure incurable entre les Turcs et ces derniers avec d'importantes conséquences pour la construction identitaire des deux communautés.

Cet antagonisme s'aggrave dans les années qui suivent. La contre-révolution islamique de 1909 —l'Incident du 31 mars— motive un nouveau massacre arménien à Adana. Ces attaques et le nationalisme turc galopant poussent les Arméniens, ceux mêlés dans la politique, à soutenir l'intervention étrangère qui garantirait leur protection dans le pays.⁷³ Cela refroidit davantage le lien avec la communauté dominante. Mais c'est lorsque les Arméniens collaborent avec les Russes durant la Première Guerre mondiale que les Turcs les voient comme une menace au service des Slaves. La suite est connue : une campagne en 1915 en direction des Arméniens qui se solde par un million et demi de victimes.⁷⁴ Ils se battent plus tard contre les Turcs pour l'État que le traité de Sèvres leur a accordé à l'Est de l'Anatolie.⁷⁵ La République ouvre ainsi son chemin avec une disposition fort hostile vis-à-vis des Arméniens, que Mustafa Kemal exprime ouvertement dans une allocution de 1923 :

Les Arméniens ont envahi nos centres d'artisanat et agissent en maîtres du pays. On ne peut pas être plus injuste ni plus superbe, c'est sûr. Les Arméniens n'ont aucun droit sur ce pays prospère. Vous les Turcs, c'est à vous qu'appartient votre pays. [...] Bien que de nombreux envahisseurs étrangers aient menacé cette belle terre depuis la nuit

⁷² B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 356.

⁷³ *Ibid.*, p. 202.

⁷⁴ Le chiffre comprend les déportés, les tués et les morts par maladies lors de la déportation. (Şevket Pamuk, « Economic Change in Twentieth-Century Turkey: is The Glass More Than Half Full? » dans Reşat Kasaba (éd.), *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, 2008, vol. 4/4, p. 275.

⁷⁵ S. Cagaptay, *Islam, Secularism, and Nationalism in Modern Turkey: Who Is a Turk?*, op. cit., p. 130.

des temps [...] la voilà de retour dans les mains de ses vrais propriétaires. Ni les Arméniens ni les autres n'y ont aucun droit.⁷⁶

L'intervention est symbolique pour deux raisons : elle a lieu à Adana, qui a récemment connu un important massacre arménien, et s'adresse aux commerçants, branche traditionnellement occupée par les Arméniens. Le leader critique sévèrement l'ingérence de la minorité dans l'économie et, en général, dans toutes les affaires du pays au détriment des Turcs, « ses vrais propriétaires ».

Pour ce qui est des Grecs, leur cas est particulièrement complexe. D'abord, pour la scission qu'ils subissent au cours de leur évolution comme nation. Ensuite, pour leur implication majeure dans le dernier des conflits des années 1910, la guerre d'Indépendance, le plus symbolique vis-à-vis du nationalisme turc, de la naissance de la Turquie et de la nouvelle identité.

Ils sont, avec les Serbes, les premiers citoyens Ottomans à acquérir une conscience nationale et à revendiquer leur indépendance de l'Empire : la construction de l'État souverain grec moderne démarre en 1822, date de la création de l'Assemblée nationale grecque. À partir de ce moment, de nombreux Grecs ottomans d'Istanbul, de l'Asie Mineure, de la Mer noire partent rejoindre leurs compatriotes habitant l'espace récemment devenu territoire grec. Mais beaucoup d'autres restent dans l'Empire pour des raisons notamment économiques, sans doute sentimentales aussi. L'ensemble des citoyens grecs ottomans se scinde ainsi en deux réalités sociales différentes, l'une étrangère, l'autre concitoyenne depuis la perspective de l'Empire. Cette bifurcation, cette mitose a une répercussion sur la langue turque-ottomane qui distingue le terme *yunan*, l'étranger juridique ressortissant de la Grèce, du terme *rum*, le citoyen grec de l'Empire ottoman, le grec byzantin.

La gestion du binôme grec se complique pour les Turcs à mesure que les conflits s'intensifient, notamment suite à la signature du traité de Sèvres. La Grèce de Venizélos —les grecs étrangers— se bat pour sa Grande Idée, le projet de se réappropriier les

⁷⁶ « Ermeniler sanat ocaklarımızı işgal etmişler ve bu memleketin sahibi gibi bir vaziyet almışlardır. Şüphesiz haksızlık ve küstahlığın bundan fazlası olamaz. Ermenilerin bu feyizli ülkede hiçbir hakkı yoktur. Memleketiniz sizindir, Türklerindir. [...] Gerçi bu güzel memleket kadim asırlardan beri çok kere ecnebi istilâlarına marûz kalmıştı. [...] Memleket en nihaye yine sahibi asililerinin elinde takarrür etti. Ermeniler vesairenin burada hiçbir hakkı yoktur. » Mustafa Kemal Atatürk, « Adana Esnaflarıyla Konuşma (16/3/1923) [Rencontre avec les commerçants d'Adana] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1989, p. 130/II.

territoires de l'Asie Mineure. Elle mobilise, à cette fin, la population grecque ottomane à laquelle elle reste étroitement liée. En ce sens, la guerre d'Indépendance prend la forme d'une guerre de peuples qui ne connaît pas de frontières étatiques, qui met en plus en évidence l'obsolescence du multiculturalisme ottoman. Cependant, bien que les Turcs soient déjà très imprégnés par leur sentiment national, ils considèrent la posture des *Rum* non seulement comme un conflit d'intérêt vis-à-vis de la sauvegarde de l'Empire, mais comme une trahison de siècles de cohabitation sous la même dénomination d'ottoman. « Nous arriverons sans doute à conclure la paix avec la Grèce, jamais avec les Grecs ottomans. On peut se réconcilier avec les ennemis, mais non pas avec des traîtres » : par ces termes-là, le journal *Akşam* [Le Soir], favorable à la cause nationale, fait ressortir dans les derniers mois de la guerre la division entre les Grecs et *Rum*, ainsi que le rapport différent des Turcs aux uns et aux autres.⁷⁷ Plusieurs de ces considérations sont transposées dans le roman de la période, qui accorde aux Grecs la plus grande place parmi les anciennes minorités ottomanes.

Quant aux Juifs, leur évolution n'est exceptionnellement liée à aucune revendication de nature nationale ou ethnique. Ils sont bien considérés par les Turcs ottomans qui apprécient leurs aptitudes pour le commerce, ainsi que leur indépendance des puissances chrétiennes : le manque de liens significatifs avec l'Europe qui réduit les chances de collaboration lorsque l'Empire s'ouvre à l'Occident.⁷⁸ En définitive, ils mènent une vie plutôt tranquille, en marge des premiers contacts avec l'Europe et des premières revendications nationalistes *zimmi*. La situation change avec la montée du nationalisme qui adopte, dans les années 1910, une dimension économique. Bien que certains Juifs influents épousent publiquement la cause nationaliste, la communauté est de plus en plus perçue comme le bénéficiaire indu de la richesse et du commerce nationaux, qui devraient se trouver sous le contrôle des Turcs. Une campagne antisémite surgit sur le plan économique pour s'étendre plus tard au domaine politique lorsque tout élément non turc, y compris non musulman, est perçu comme une menace. Les Juifs font alors l'objet d'accusations de collaboration avec les puissances étrangères, notamment avec les Grecs pendant la guerre d'Indépendance.

⁷⁷ *Akşam*, 28 mai 1922, n° 1324, p. 4. Cité dans Ministère des Affaires étrangères, « Bulletin périodique de la presse turque », 4-6/6 1922, n° 22, p. 10.

⁷⁸ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 454.

Enfin, concernant les Kurdes, leur influence sur l'identité turque est plutôt tardive, elle ne démarre qu'au XXe siècle. Traditionnellement partie de la *millet* musulmane, ils ont pourtant une conscience de peuple ethnique depuis longtemps. En fait, certains revendiquent déjà le Kurdistan lors d'une série de révoltes menée dans l'Empire ottoman et en Perse au début du XIXe siècle. Mais ce sont la réaction au panturquisme et au nationalisme turc et l'établissement de l'Irak par les Anglais qui suscitent, chez eux, une conscience nationale à grand échelle, déclenchent le mouvement nationaliste et poussent en définitive les Kurdes à agir sur le terrain politique. Preuve en est des initiatives comme l'association bénéfique Kürt Teavün Cemiyeti [Société de solidarité kurde] (1908), la Kürdistan Teali Cemiyeti [Société pour la promotion du Kurdistan] (1918), qui agit en parti politique et publie les revues *Jîn* [La Vie] et *Kürdistan*, ses organes de presse, ou la Kürt Kadınları Teali Cemiyeti [Société pour la promotion des femmes kurdes] (1919), fondé sans doute sur le modèle des associations féministes turques.

Leurs actions de promotion et de revendication dans les années 1910 leur valent à Sèvres le droit de créer leur propre État. Mais cette fois-ci, contrairement au cas des autres non Turcs, les Forces nationales turques ne les confrontent pas sur le champ de bataille mais font appel à la guerre sainte contre les chrétiens pour s'attirer leur soutien. L'alliance est formalisée par le protocole d'Amasya, qui prévoit la création d'un pays partagé par les deux peuples, un « territoire (commun) où cohabitent Turcs et Kurdes », ⁷⁹ un État commun basé sur l'appartenance à l'islam. Cependant, ce sont les politiques d'homogénéisation sur le modèle turc qui guident plus tard l'agenda kémaliste en dépit du projet d'un pays bicommunautaire. Autrement dit, les leaders turcs empruntent la voie de l'État-nation en solitaire. ⁸⁰

LES COMMUNAUTÉS MINORITAIRES AU TOURNANT DE LA RÉPUBLIQUE

Après la guerre, le kémalisme s'approprie la doctrine nationaliste récemment codifiée par des penseurs comme Ziya Gökalp ou Fuat Köprülü, et poursuit la campagne

⁷⁹ « Vatan "Türk ve Kürtlerin oturdukları topraklar" şeklinde ortak vatan olarak açıklanmıştır. » Türkiye Büyük Millet Meclisi, Genel Kurul Tutanağı, 24. Dönem 3. Yasama Yılı, 46. Birleşim 20/Aralık /2012 Perşembe sayfa 30 (https://www.tbmm.gov.tr/develop/owa/tutanak_g.birlesim_baslangic?P4=21866&P5=H&PAGE1=30&PAGE2=30)

⁸⁰ K. Nezan, « La genèse du nationalisme kurde », art cit, p. 33-34.

d'épuration sociale entreprise durant la Première Guerre mondiale. Aux actions en direction des Arméniens, il faut ajouter les échanges de population prévus en 1922 à Lausanne entre la Grèce et la Turquie. Le processus se solde par le transfert d'environ un million de Grecs depuis la Turquie vers la Grèce et d'un chiffre assez inférieur, à peu près la moitié, de Turcs depuis la Grèce entre 1923 et 1930.⁸¹ Les Juifs, quant à eux, font l'objet de plusieurs épisodes antisémites notamment en Thrace dans les années 1930 sous prétexte, encore, qu'ils accumulent la richesse nationale, mais aussi qu'ils ne parlent pas le turc à un moment où la langue devient un symbole éminent de la construction nationale. N'oublions pas que ces communautés subissent également les effets de la loi sur l'unification de l'éducation, qui autorise le gouvernement à se mêler des contenus enseignés dans leurs écoles, voire de l'emploi des symboles religieux dans des contextes autres que le culte. Par conséquent, les minorités se réduisent drastiquement : entre 1914 et 1927, dates du dernier recensement de population de l'Empire et du premier de la République, la communauté juive perd deux tiers de sa population alors que les Grecs passent d'un million et demi à un peu plus de cent-mille individus, une chute de 93%, et les Arméniens, de presque un million trois-cent mille à près de soixante-cinq-mille personnes, 95% de moins.⁸² Par ailleurs, bien qu'elles ne représentent plus à ce moment-là la menace ni le terme d'altérité d'autrefois, elles deviennent tout de même le bouc émissaire du nationalisme et de la campagne pour la laïcité de la transition entre les années 1920 et 1930.

Pour ce qui est des Kurdes, il faut d'abord signaler que le recensement de 1914 répond à des critères confessionnels. Par conséquent, il comprend les Turcs, les Kurdes et d'autres musulmans regroupés dans la même catégorie, et ne considère pas certains

⁸¹ B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, op. cit., p. 354., H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 338.

⁸² Le tableau ci-dessous montre l'évolution des principaux groupes religieux de l'Empire ottoman entre 1914 et 1927. Les musulmans comprennent les Turcs et les Kurdes, que le recensement de 1914, basé sur des critères confessionnels, ne distingue pas :

	1914	1927		
Musulmans	15 044 846 ^a	1 3289 595 ^c	-1 755 251	-11,7%
Rum	1 792 206 ^b	111 822 ^d	-1 680 384	-93,8%
Arméniens	1 294 851 ^b	64 345 ^d	-1 230 506	-95,0%
Juifs	187 073 ^a	68 900 ^d	-1 107 778	-63,2%

(a) K.H. Karpat, *Ottoman Population 1830-1914*, op. cit., p. 188. ; (b) À partir des données fournies par Kemal Karpat dans *Ibid.* ; (c) Devlet İstatistik Enstitüsü (éd.), *Umumi Nüfus Tahriri, 28 Teşrinievev 1927* [Recensement général de la population du 28 octobre 1927], Ankara, Başvekâlet Müdevvenat, 1929, 169 p. ; (d) H. Bozarslan, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, op. cit., p. 338.

éléments, comme les critères linguistiques qui permettent en 1927 de déterminer l'ampleur de cette communauté. Quoi qu'il en soit, ils constituent de loin, avec leurs 1 184 446 membres, la plus grande minorité non turque de la jeune Turquie.⁸³ C'est sans doute pour cette raison, peut-être pour la trahison des dirigeants turcs après leur collaboration dans la guerre, qu'ils sont aussi la communauté la plus réactionnaire aux politiques du gouvernement. Cela en fait en même temps la minorité la plus ciblée par le régime, qui agit et parfois même légifère spécifiquement contre les Kurdes, contre leurs tentatives de conserver leur identité dans un État-nation basé sur la turcité. En ce sens, il faut rappeler la loi du rétablissement de l'ordre qui suit les émeutes du Cheikh Saïd, ou les directives du régime contre la promotion de l'activité physique dans les régions à majorité kurde. Ces exemples, et d'autres encore, font preuve du rapport d'altérité qui s'établit en Turquie entre les Turcs et les Kurdes, qui deviennent pour le régime et ses partisans un contre-exemple du citoyen nouveau.

3.2.2.1. QUELLE REPRÉSENTATION DES MINORITÉS DANS LE ROMAN ?

ENTRE LES *YUNAN* ET LES *RUM*

Par leur précoce réveil national, le poids des membres qui restent dans l'Empire et surtout, la lutte armée contre les Turcs pendant la guerre d'Indépendance, à cheval entre les étrangers et les minorités, les Grecs non seulement occupent une place importante dans le roman de la décennie qui suit le conflit, mais constituent en plus le terme d'altérité de loin le plus employé dans les textes qui se prononcent au sujet de l'identité post-ottomane.

Dans un travail formidable sur l'image des Grecs dans le roman turc, Herkül Millas analyse la production de près d'une centaine de prosateurs dont Halide Edip et Yakup Kadri pour la période qui concerne notre étude. Il identifie les personnages, les événements et les jugements de valeur relatifs aux Grecs contenus dans leurs romans, et les regroupe selon leur connotation positive, négative ou neutre. Ainsi, l'étude montre le caractère péjoratif qui domine de manière écrasante la perception des Grecs dans les romans de ces deux auteurs : quarante-six et soixante éléments négatifs contre aucun positif et quatre et douze éléments neutres dans la production de Halide Edip

⁸³ S. Cagaptay, *Islam, Secularism, and Nationalism in Modern Turkey: Who Is a Turk?*, op. cit., p. 19.

entre 1919 et 1926 et de Yakup Kadri entre 1919 et 1930 respectivement. Ce travail fait ressortir, en outre, que c'est dans les années immédiatement postérieures à la guerre d'Indépendance que la perception négative des Grecs atteint son pic dans ces romans.⁸⁴ Ils montrent ainsi, par cette réaction, l'impact de l'affrontement contre les étrangers et de la campagne nationaliste que le conflit déclenche contre la diversité ethnique et religieuse d'autrefois.

Dans sa statistique, Herkül Millas considère ensemble les mentions des *Yunan* et des *Rum* mais il signale la place que les deux identités occupent séparément dans la littérature. Concernant le roman des premières années républicaines, la dichotomie y est absolument reflétée, d'ailleurs chacun des deux termes véhicule souvent des considérations différentes vis-à-vis des Grecs et, par extension, des Turcs. Quant à l'approche péjorative que Millas identifie, elle prévaut dans les deux cas. De plus, elle peut s'étendre à l'ensemble des romanciers de la période, et sert souvent à canaliser des messages sur les défauts à éviter vis-à-vis de l'identité en cours de construction.

Les Grecs de la Grèce, les étrangers, n'apparaissent que dans des romans à thèse au sujet de la guerre d'Indépendance, souvent par des mentions collectives à côté des *Rum*, la minorité grecque, qui les rejoint dans leur entreprise. Ces derniers, quant à eux, apparaissent aussi dans les textes qui évoquent le quartier de Beyoğlu, l'espace par excellence des minorités à Istanbul. De plus, ils y sont souvent associés aux métiers qu'ils exercent habituellement à l'époque : femme de chambre pour les femmes et aubergiste ou tavernier pour les hommes. Tişano et Eleni sont deux servantes *rum* dans *Ölünün Gözleri* [Les Yeux de la femme morte] (1930), de Mahmut Yesari, et *Cânân* respectivement. İstavro, serveur d'un bar à Beyoğlu dans *Kırlangıçlar* [Les Hirondelles] (1930) de Mahmut Yesari. Petro et Tirifon sont le patron et le serveur d'une taverne dans *Çulluk* [La Bécasse] (1928), du même auteur. Il en va de même pour Apostol et Niko, dans *Meyhanede Hanımlar* [Femmes à la taverne] (1924), de Hüseyin Rahmi, ou pour un autre *Rum* anonyme serveur d'un restaurant à Beyoğlu qui apparaît dans *Gonk Vurdu* [Et le gong sonna] (1933), de Reşat Enis (Aygen). En ce sens, il faut admettre que

⁸⁴ Herkül Millas signale seulement onze éléments à connotation négative dans la production de Halide Edip jusqu'à 1919 et quinze à partir de 1927. Pour ce qui est de Yakup Kadri, la reprise est encore plus prononcée : seulement deux éléments à connotation négative dans les romans jusqu'à 1919 et douze à partir de 1930 —contre soixante dans l'intervalle entre les deux. (H. Millas, *Türk Romanı ve « Öteki »: Ulusal Kimlikte Yunan İmajı* [Le roman turc et « l'autre » : l'image des Grecs dans l'identité nationale], *op. cit.*, p. 55 et 60.)

si le roman typifie la communauté *rum*, il porte aussi un témoignage formidable sur le panorama social et urbain de la transition entre l'Empire et la République.

Par ailleurs, qu'il s'agisse des Grecs nationaux ou étrangers, les considérations qu'ils reçoivent tous deux dans ces romans semblent basées sur une volonté commune de les discréditer à plusieurs niveaux. Typiquement ils sont dépeints comme des sauvages, comme des meurtriers : « La meilleure activité qu'il trouva pour pallier à cet ennui consistait à faire arrêter chaque jour un groupe de pauvres hommes [turcs] sous n'importe quel prétexte. Ensuite il les faisait se coucher devant lui et les regardait se torturer sous d'innombrables tortures ».⁸⁵ Ce passage de *Kan ve İman* d'Ercüment Ekrem décrit l'attitude du capitaine qui commande les forces d'occupation grecques dans le village de Menemen pendant la guerre. Pareillement Nihat, le héros nationaliste de *Kurtuluş*, témoigne d'un soulèvement grec où de nombreux Turcs sont cruellement abattus : « Atteint de coups de pied et de bâton, l'un des Turcs [qui venaient d'échapper à une raclée] s'allongea devant l'hôtel à la vue de Nihat. Soudain un Grec, le chapeau sur la tête, sortir son pistolet et lui tira dessus ».⁸⁶ En effet, le roman de Mehmet Rauf, évoqué plus haut pour sa critique des étrangers, ne s'acharne pas moins sur les Grecs. Parmi les œuvres les plus centrées sur les rapports entre les Turcs et les non Turcs, il se distingue aussi par sa dénonciation de la Grande Idée de Venizélos et de la collaboration en général entre les *Yunan* et les *Rum* pendant la guerre.

Quant aux Turcs, leurs antagonistes, ils apparaissent dans ces romans comme un peuple civilisé face à la sauvagerie des Grecs. Leur rôle de victimes les aide, là encore, à gagner la faveur du lecteur et à exalter la valeur de leur victoire finale. Ces éléments sont appréciables dans d'autres romans à thématique similaire tels que *Yaban* de Yakup Kadri et *Ateşten Gömlek*.

Un autre aspect sur lequel les Grecs font l'objet d'une dégradation est leur configuration morale, que les œuvres de la période dépeignent souvent comme douteuse, comme corrompue. Istavro, le serveur de *Kırlangıçlar*, roman à caractère

⁸⁵ « Canının bu sıkıntısını izâle için kendine en büyük eğlence ittihâz ettiği şey, her gün birtakım zavallıları birer bahaneyle yakalattırıp, huzûrunda yere yatırttıktan sonra onların türlü türlü işkenceler altında nasıl kıvrandıklarını seyretmekten ibarettir ». Ercüment Ekrem (Talu), *Kan ve İman* [Le Sang et la Foi], *op. cit.*, p. 47.

⁸⁶ « Bir tanesi tam otelin önünde, gözlerinin altında sopaların ve tekmelerin etkisiyle yere serildi. Ve şapkalı bir Rum'un tabancasını çekip yerdeki Türk'ün üstüne ateş ettiğini gördüler. » Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 149.

comique, s'allie à l'une des héroïnes pour plumer le richard qui joue le rôle principal. Eleni, *Rum* du même roman, non seulement prête son appartement à une autre femme pour qu'elle séduise le même monsieur, mais tire en plus profit de l'affaire. Dans *Hüküm Gecesi*, ce sont des jeunes hommes *rum* homosexuels qui cherchent des clients sur les trottoirs de Beyoğlu, comme le font d'ailleurs les femmes. Eleni, domestique dans *Cânân*, accepte un pot-de-vin pour raconter à un tiers la vie intime de sa maîtresse. Le serveur *rum* de *Gonk Vurdu* inflige une bastonnade à un chien de la rue qui lui vaut le qualificatif de cruel.⁸⁷ Damyanos, commandant des troupes grecques qui envahissent le village de *Vurun Kahpeye*, est décrit comme quelqu'un qui « boit beaucoup le soir, se couche tard et dort ensuite jusqu'au midi »⁸⁸ et qui « invente des occasions pour se remplir les poches ».⁸⁹ Comme si cela ne suffisait pas, il trahit enfin sa patrie pour l'amour d'une Turque.

Ceci dit, ce sont les femmes qui, comme d'habitude, subissent la partie la plus lourde de la proscription morale, en plus pour des raisons associées à la sexualité, à la pudeur, à la sauvegarde de la morale publique. Les personnages féminins grecs apparaissent ainsi souvent associés à la séduction, à la décadence, à la prostitution. Millas parle des femmes *rum* des romans de Halide Edip :

En général, ces femmes sont des prostituées ou des domestiques désagréablement allumeuses. Dans *Heyula* (1909), par exemple, ce sont « les Eleni et les Katina [qui] confortent » les hommes tandis que Sofi « les observe d'un regard coquet ». Dans *Raik'in Annesi* (1909) on rencontre des filles turques « hellénisées », qui ont donc perdu leur identité nationale et tombent dans un état pénible du fait qu'elles chantent

⁸⁷ « Un cri brisa le calme de la rue en silence. C'était le hurlement d'un chien, l'un de ceux qui s'entassaient à la porte du local. Un serveur costaud et chauve habillé d'un tablier blanc l'avait plaqué contre le mur et le frappait.

L'animal errant était noir, aux oreilles allongées, aux vertèbres qui saillaient sur son corps maigrichon. Malgré ses efforts, il ne pouvait échapper au terrible bâton que le robuste serveur brandissait dans l'air, il gémissait sans cesse et hurlait de douleur sous la pluie de coups.

Le cruel serveur vit soudain un homme au manteau noir sur le trottoir et ne put plus soulever le bâton. » [« Sessiz caddenin sükûnunu paralayan bir feryat. Bu bir köpek uluyuşuydu. Beyaz önlüklü, çıplak kafalı iri bir garson, lokanta kapısında bekleyen köpeklerden birini duvara sıkıştırmıştı. Dövüyordu. Siskalıktan kaburgaları çıkmış, kulakları uzamış, kara bir sokak köpeğiydi. İri garsonun, havada vınılıyan müthiş değneğinden bir türlü kurtulamıyordu. Ve yediği dayağın acısıyla biteviye haykırarak inliyordu. Birdenbire, yaya kaldırımında siyah paltolu bir adam gördü. İnsafsız lokanta garsonunun değneği bir daha kalkmadı. »] Reşat Enis (Aygen), *Gonk Vurdu* [Et le gong sonna], İstanbul, Sühulet, 1933, p. 172.

⁸⁸ « Binbaşı Damyanos, akşamları çok içer, geç yatar ve sabahları da öğleye kadar uzanırdı. » Halide Edip (Adivar), *Vurun Kahpeye* [Frappez la putain], *op. cit.*, p. 74.

⁸⁹ « Damyanos [...] her zamandan fazla kendi cebini doldurmak için fırsatlar icat ediyordu. » *Ibid.*, p. 77.

des chansons en grec, et on assiste aux coquetteries désagréables de Mademoiselle Kalinko et de Madame Orpidi. Dans le conte *Zeynebim*, *Zeynebim* paru en 1922 dans [le recueil] *Dağa Çıkan Kurt*, Kalyopi tue des Turcs dans les maisons qu'elle assaille avec son mari et un soldat grec. Eleni est une prostituée dans *Vurun Kahpeye* (1923), alors qu'Eleni, servante dans *Sinekli Bakkal* (1935), « écœurait les gens » avec ses poils. [Quant à] Despina et Iréné, les deux femmes *rum* de *Yolpalas Cinayeti* (1937), [elles] « reproduisaient l'univers local de la prostitution d'un réalisme propre à un roman de Hüseyin Rahmi ». ⁹⁰

D'autres exemples de notre corpus complètent bien ce portrait des femmes grecques dans le roman. Madame Panayota, par exemple, est la patronne d'une maison close dans *Sözde Kızlar* (1925) de Peyami Safa. Eleni, la domestique de *Cânân*, ouverte aux propositions de tous les hommes, fournit le prétexte au roman pour mentionner la « coquetterie qui caractérise sa nation ». ⁹¹ Despina est une prostituée dans *Hüküm Gecesi* ; elle revendique en plus son hellénité, se déclare ennemie des Ottomans et les accuse d'avoir envahi les territoires ancestraux de son peuple. Au début de *Kurtuluş*, le narrateur décrit la foule qui acclame l'annexion d'Izmir à la Grèce et raconte que « les jeunes femmes et les filles de mœurs légères marchaient ivres, infâmes, accrochées aux bras de leurs hommes, se balançant et chantant des chansons ». ⁹² Ces références ont pour effet de souligner aux yeux du lecteur la vertu morale de la nation turque, l'autre vis-à-vis des Grecs. Cette interprétation est souvent renforcée par la présence, dans ces mêmes romans, de personnages turcs qui incarnent le comportement à suivre, par

⁹⁰ « Bu kadınlar genelde fahişe veya beğenilmeyecek biçimde fingirdek hizmetçilerdir. *Heyula'da* (1909) örneğin "Eleniler, Katinalar teselli eder" erkekleri, Sofi de "çapkın gözlerle süzer". *Raik'in Annesi'*nde (1909) "Rumlaşıp" milli özelliklerini kaybeden ve Rumca şarkılar söyledikleri için acınacak duruma düşen Türk kızlarını görüyoruz; Matmazel Kalinko'nun Madam Orpidi'nin hoşla gitmeyen flörtlerini okuyoruz. 1922'de yazılan "*Zeynebim, Zeynebim*" adlı öyküde (*Dağa Çıkan Kurt*'ta) Kalyopi, kocası ve bir Yunan eriyle ev basıp Türkleri öldürür. *Vurun Kahpeye* (1923) romanında Eleni fahişedir. *Sinekli Bakkal*'daki (1935) hizmetçi Eleni tüyleriyle "insanı tiksindiriyordu". *Yolpalas Cinayeti'*ndeki (1937) iki Rum kadın, Despina ve İrene "Hüseyin Rahmi'nin romanlarından kesilmiş iki sayfa kadar gerçekçi bir şekilde yerli fuhuş alemini canlandırıyorlardı". » H. Millas, *Türk Romanı ve « Öteki »: Ulusal Kimlikte Yunan İmajı* [Le roman turc et « l'autre » : l'image des Grecs dans l'identité nationale], *op. cit.*, p. 52.

⁹¹ « Eleni regardait Lami avec étonnement, tremblante au contact de cet homme qui lui tenait fermement la main. Elle rougit en même temps que ses yeux scintillèrent avec la coquetterie qui caractérise sa nation. » [« Eleni, şaşkın, Lâmi'ye bakıyor, elini sıkı tutan bir erkeğin temasıyla titriyordu. Yüzü kızardı. Gözleri, millette mahsus işvebazlıkla parladı. »] Peyami Safa, *Cânân*, *op. cit.*, p. 171.

⁹² « Genç kadınlar ve bazı hafifmeşrep kızlar erkeklerin kollarında sarhoş ve rezil, şarkı söyleyerek, sallana sallana gidiyorlardı. » Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 17.

exemple des femmes modernes, entreprenantes mais gardiennes tout de même de la morale collective.

En dernier lieu, l'intervention de personnages grecs dans ces textes permet de consolider la dimension religieuse de la guerre d'Indépendance et en général, le lien entre nation et religion et entre le peuple turc et l'islam.

—[...] Les soldats grecs qui débarquent dans Izmir se répandent dans la ville comme des meutes de chacals et de hyènes. Tous les Grecs ont sorti leurs armes et se sont lancés dans la rue pour tuer des Turcs, des musulmans. Cependant les Anglais, regardez, ils s'en fichent [...], ne disent rien, ne voient pas la gravité de la chose... Car ce sont des Turcs, pas des chrétiens mais des musulmans qui meurent.⁹³

Nihat, héros de *Kurtuluş*, modèle à suivre de son roman à thèse, renforce par cette mention, et par l'autorité que son récit lui accorde, l'assimilation de l'islam au peuple turc. Le même message est présent dans d'autres textes qui portent sur la confrontation de la dimension religieuse des nations ethniques, en particulier sur le conflit entre les Grecs et les Turcs. Le passage qui suit concerne le pillage des villages turcs par les Grecs et fait référence à Damyanos, le commandant grec de *Vurun Kahpeye* :

[...] Par son idéal et ses discours, il faisait comprendre que les Grecs avaient droit sur la vie et sur les propriétés des ceux qui n'appartenaient pas à la race grecque, notamment les musulmans, même s'ils étaient des citoyens grecs.⁹⁴

Le roman de Halide Edip reflète ainsi la priorité accordée au critère confessionnel sur l'appartenance ethnique et la citoyenneté qui détermine, entre autres, les conditions des échanges de population de 1922. Il montre aussi à quel point l'exaltation du caractère religieux de la nation, et en général le mépris dont les personnages grecs

⁹³ « —[...] İzmir'e çıkan Yunan askerleri çakal ve sırtlan sürüleri gibi şehre yayıldı, her Yunan bir Türk, bir Müslüman öldürmek için silahını kaptı, sokağa fırladı. Hâlbuki bunlar [İngilizler], bakınız, [...] hiç aldırıyorlar, hiç ses çıkarmıyorlar, hiç ehemmiyet vermiyorlar... Çünkü bu ölenler Türk'tür, Hristiyan değil, Müslüman'dır. » *Ibid.*, p. 149.

⁹⁴ « [...] kendi mefkûresi de nutukları ile de Yunan ırkından olmayanların, bilhassa Müslüman olanların (Yunan tebaası olsalar bile) malı, canı Yunanlıların bir hakkı olduğunu telkin ederdi. » Selon la version du feuilleton qui diffère légèrement de la version imprimée. (*Akşam*, 26 kanunievvel (décembre) 1923, n° 1875, p. 2.)

font l'objet, contribuent à la construction et à la diffusion de l'identité turque post-ottomane, en l'occurrence du modèle nationaliste.

Pour conclure, nous voudrions signaler, au sujet des échanges de population, l'absence dans ces romans de toute référence à cet événement malgré sa répercussion sociale et malgré la tendance du roman à décrire l'actualité. Cela pourrait s'expliquer par les penchants nationalistes et kémalistes des écrivains, ou peut-être parce que le sujet est devenu tabou ou qu'il n'intéresse simplement pas les romanciers. En tout cas, il est clair que le départ des écrivains des minorités dans leurs pays indépendants ne joue pas en faveur de la représentation de la minorité dans le roman turc. Outre le cas de Nikos Kazantzakis évoqué plus haut, il est intéressant de mentionner Grigorios Xenopoulos, né à Istanbul, qui aborde régulièrement —en langue grecque— la problématique des réfugiés et la question de la patrie perdue dans sa production des années 1920 et 1930.⁹⁵ Pour ce qui est de la littérature turque, c'est notamment sous la plume de romanciers contemporains comme Orhan Pamuk ou Mario Levi qu'elle s'intéressera significativement à cet épisode de l'histoire, notamment aux échanges de 1964.⁹⁶

LA COMMUNAUTÉ ARMÉNIENNE : UN OBJET D'ANTIPATHIE

Parmi les particularités de sa prose, Hüseyin Rahmi s'intéresse, comme aucun autre auteur de la période, à la diversité sociale d'Istanbul, à l'univers, aux problèmes des couches défavorisées, des individus hors norme, de ceux qui sortent de l'idéal turc, musulman ou moralement acceptable. En ce sens, il porte une attention forcément particulière sur les minorités, sur celles qui confèrent à Istanbul son identité culturelle unique. Ces intérêts en font, en définitive, le romancier qui accorde la plus grande place aux Arméniens dans sa production de la première décennie républicaine. Mais cela ne veut pas dire pour autant que l'image qu'il en donne soit la plus réaliste ni la plus juste, ni d'ailleurs la plus bienveillante non plus.

En lien avec le nationalisme qui définit sa pensée, la plupart de ces non Turcs y sont associés à des comportements moraux répréhensibles. Neşatî, écrivain et

⁹⁵ Katherine Nazloglou, « Problèmes d'intégration et de quête identitaire des réfugiés grecs de Turquie en milieu urbain (Athènes-Le Pirée) de 1922 au début des années 1930 : quelques exemples », *Cahiers balkaniques*, 21 mai 2014, n° 42, p. 24.

⁹⁶ Voir la note de bas de page 230 de la première partie.

journaliste turc, personnage de *Can Pazarı* [Sauve-qui-peut] (1923), tombe amoureux de Takuhi, une prostituée arménienne. L'homme veut la sauver de son métier, lui fait quitter sa maison close et l'emmène vivre dans son appartement. Cependant, elle transforme sa nouvelle maison en un bordel et jette même Neşatî à la rue. Dans son entourage, il y a deux autres Arméniens : Kaymakçıyan Kirkor, son amant, et Virjini, l'une des filles qui travaillent pour elle. Dans un autre roman, *Billûr Kalp* [Cœur en verre] (1926), Madame Zorluyan est la tenancière d'une maison close, Yervant, son serviteur, et Kasbar, le propriétaire pingre, farouche et hypocrite d'un magasin. Quant à Aram Tefeciyan, le propriétaire d'un bureau de tabac à Beyoğlu dans *Kokotlar Mektebi*, non seulement il a dilapidé son patrimoine, mais il suggère en plus à un moment donné avoir entretenu, enfant, des rapports homosexuels —l'homosexualité constituant, bien entendu, un grand stigmat social. Enfin les deux Arméniens qui partagent la scène avec le rôle principal d'*Efsuncu Baba* se distinguent, quant à eux, par leur opportunisme et surtout par leur niveau culturel élémentaire, que les situations comiques où la trame les fait tomber rendent absolument manifeste.

Dans la ligne de son intérêt pour la diversité sociale, Hüseyin Rahmi fait typiquement attention à la manière de parler de ses personnages arméniens, emploie des mots de leur jargon et reproduit systématiquement par écrit leur accent en turc. Outre témoigner de la diversité linguistique de la période, ces détails renforcent la distinction faite entre les personnages Turcs et non Turcs à l'intention du lecteur. Ils mettent souvent en relief aussi le turc déficient, déformé des Arméniens, ce qui a parfois pour effet de les caricaturer, de les rendre un objet de moquerie.

Ce n'est donc pas par les attaques violentes que nous avons notées au sujet des Grecs, mais par des profils condamnables que Hüseyin Rahmi contribue, par le ridicule des personnages, dans son propre style, à noircir l'image des Arméniens. Et si sa prose n'est pas strictement à thèse, l'opposition des Arméniens aux Turcs y est en quelque sorte tangible. Ses références à cette minorité sont un moyen d'exalter l'identité turque, de célébrer sa supériorité, de justifier aussi en quelque sorte les démarches pour l'homogénéisation sociale.

Hormis le cas de Hüseyin Rahmi, les Arméniens ne sont pas, certes, la minorité la plus évoquée, encore moins la plus critiquée par le roman turc de la première décennie républicaine. Néanmoins la production contient d'autres exemples où le mépris et le dénigrement des Arméniens reste tout de même la norme. Vildan, par exemple,

personnage arménien de *Bir Tereddüdün Romanı* [Le Roman d'un doute] (1933), de Mehmet Rauf, se caractérise par son instabilité, ses bizarreries, ses mensonges, sa personnalité de psychopathe. La minorité est aussi à l'origine de la bombe qui tue Hasan Dede, l'un des personnages principaux et modèles de comportement de *Kan ve İman*. Des références similaires apparaissent dans d'autres romans à thématique de guerre tels que *Yaban*, *Sodom ve Gomora* ou *Cephe Gerisi*. Toutefois c'est peut-être le cas de *Kurtuluş* qui impressionne le plus pour la violence de l'accusation qu'il profère contre les Arméniens. Au sujet des Français, nous avons évoqué les tortures des Turcs que, selon la trame, les Occidentaux toléreraient chez cette minorité :

Le plus douloureux est que le préfet militaire des Français ait mis cette bande de brigands [les Arméniens] sous la protection et au service de la police et de la gendarmerie. C'est grâce à ces privilèges que ces types accomplissent couramment des actes ignobles comme crever les yeux des gens, leur couper les oreilles ou le nez, arracher les seins aux femmes, leur percer le ventre, commettre envers les hommes des sauvageries inimaginables et violer les filles turques d'une manière terrifiante.⁹⁷

L'intérêt de ces références, qu'elles soient plus ou moins violentes, repose non seulement sur leur contribution à l'image négative des Arméniens, mais sur leur capacité à enflammer l'aversion du récepteur turc vis-à-vis de la minorité. Cela invite à croire que ces textes jouent un rôle, pour modeste qu'il soit, dans la diffusion d'une identité post-ottomane conforme, en l'occurrence, à la vision nationaliste de l'ancienne diversité ottomane.

Au sujet des Arméniens dans le roman républicain, le cas de Halide Edip attire particulièrement l'attention. L'intérêt que porte l'écrivaine à une époque pour la communauté arménienne nous est tout à fait connu. En 1909, elle publie une lettre ouverte qu'elle écrit « À mes frères arméniens », dans laquelle elle déplore le massacre d'Adana, qui s'est produit entre le 14 et le 27 avril de la même année.⁹⁸ Sa rupture avec

⁹⁷ « İşin acı tarafı, işte bu eşkiya sürüsünü Fransızların askeri valisinin polis, jandarma hizmetinde kullanıp himaye etmesiydi. İşte bu himaye altında, bu vazifelerle bu herifler göz oymak, kulak ve burun kesmek, kadınların memelerini koparmak, karınlarını delmek ve erkeklere akla gelmeyecek vahşetler yapmak ve Türk kızlarına tüyler ürpertecek tecavüzlerde bulunmak gibi kötülükleri adet edindiler. » Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 104.

⁹⁸ Le texte est compris dans le cahier de voyage de l'archéologue écossais William Mitchell Ramsay, publié en 1909. William Mitchell Ramsay, *The Revolution in Constantinople and Turkey*, Londres, Elibron, 2005, p. 179-181.

le parti Union et Progrès, pendant la Première Guerre mondiale, sera justement une réponse aux politiques du gouvernement contre la communauté. Finalement, si elle adhère publiquement aux Quatorze points de Wilson après la Première Guerre mondiale, c'est pour l'exemple de démocratie et de conciliation des différentes communautés ethniques qu'elle trouve dans la politique des États-Unis.⁹⁹ Cependant, malgré ce parcours, ses écrits des années 1920 comprennent très peu de références positives concernant les Arméniens. Au contraire : suivant la ligne de l'ensemble des écrivains nationalistes de la période, Halide Edip introduit des personnages comme l'interprète arménienne d'*Ateşten Gömlek* qui travaille pour les Anglais et traite avec mépris l'héroïne turque. Ou encore plus représentatif, la nouvelle intitulée *Muhlis'in Ağabeyi* [Le Frère aîné de Muhlis], traitant d'un garçon devenu orphelin après que des Arméniens aient tué ses parents.¹⁰⁰ Ces références et d'autres, notamment dans *Ateşten Gömlek*, rejoignent manifestement les considérations d'İnci Enginün sur le changement d'attitude de l'auteure pendant la guerre d'Indépendance vis-à-vis des étrangers.¹⁰¹

Au milieu de cette hostilité, le roman de la première décennie républicaine voit apparaître l'exemple remarquable d'un personnage arménien positivement considéré. Hacı Kalfa, de *Çalılıkıuşu*, est le serviteur qui s'occupe de la chambre de Feride, l'héroïne, dans le premier village où la jeune femme est renvoyée. Par l'aide et le soutien qu'il apporte dès le début à l'institutrice, Hacı Kalfa devient automatiquement l'un des personnages « gentils » —contraire de « méchant »— de l'histoire. Mais l'amitié qu'ils tissent au fur et à mesure permet au lecteur de découvrir ses autres vertus : tendre et proche, humble et discret, respectueux de la religion et des traditions des Turcs. Bien qu'il ne sache ni lire ni écrire, il respecte profondément la science et la connaissance. Enfin, il reste toujours actif malgré sa jambe handicapée. En résumé, il semble satisfait de sa vie, et répand du calme et de la joie de vivre autour de lui. L'image tout à fait exceptionnelle de cet Arménien contraste ainsi, non seulement avec la représentation de la minorité dans les autres textes de la période, mais surtout avec la manière dont

⁹⁹ Teyfur Erdoğan, « Üsküdar Amerikan Kız Koleji'nin Kısa Tarihi [Brève histoire du Collège américain pour filles d'Üsküdar] » dans Zekeriya Kurşun (éd.), *Üsküdar Sempozyumu I, 23-25 Mayıs 2003: Bildiriler* [Symposium sur Üsküdar I, 23-25 mai 2003 : communications], Istanbul, Üsküdar Belediyesi, 2004, vol. 1/2, p. 322.

¹⁰⁰ Le conte est compris dans le recueil *Dağa Çıkan Kurt*. (Halide Edip (Adivar), *Dağa Çıkan Kurt* [Le Loup qui prit le maquis], 1^{re} éd., Istanbul, Evkaf-ı İslamiye Matbaası, 1922, 110 p.)

¹⁰¹ Voir la note de bas de page 33.

cette minorité est perçue à l'époque où le roman est publié, en pleine guerre d'Indépendance —feuilleton en 1921 et version imprimée en 1922. En ce sens, c'est à la vision personnelle de l'auteur qu'il faudrait attribuer la configuration du personnage. À cet égard, Herkül Millas considère que « encore plus remarquable que l'approche positive de Reşat Nuri vis-à-vis des groupes ethniques, dont les *Rum* et les Grecs, est le fait que les différences ethniques n'aient pas [pour lui] d'importance ». En effet, comme Millas le signale aussi, l'origine ethnique de Hacı Kalfa n'est dévoilée qu'au passage, quarante pages après la première intervention du personnage.¹⁰²

« MES FRÈRES, LES ENFANTS D'ISRAËL »

Les Juifs, de leur côté, ne jouent pas vraiment à cette époque-là un grand rôle dans l'actualité politique ou sociale du pays par rapport à d'autres minorités. Ils ne connaissent pas de sentiment national ni de mouvements politiques autour de leur communauté. Plus important encore, ils ne s'affrontent pas aux Turcs en tant que minorité pendant la guerre. Cela expliquerait leur discrète participation dans cette littérature qui, engagée ou pas, s'inspire énormément de la réalité et accorde une place essentielle à la confrontation entre les Turcs et les non Turcs. Tout de même, comme nous l'avons annoncé, cette minorité est accusée à un moment de profiter de la richesse nationale et de collaborer avec les puissances étrangères. C'est donc à ce titre-là que les Juifs font l'objet d'une critique dans les rares romans turcs de la première décennie républicaine où ils font leur apparition.

La critique la plus spécifique à l'égard de cette minorité, d'ailleurs la plus acharnée aussi, apparaît dans *Ben Deli Miyim?* [Suis-je fou ?] (1925), de Hüseyin Rahmi. Nuri, l'un des personnages principaux, se trouve chez le marchand de glaces à côté d'un groupe de Juifs. Il décide de tousser sur leurs glaces de façon à ce qu'ils ne veuillent plus

¹⁰² L'auteur continue : « Il arrive parfois que le lecteur n'apprend l'origine ethnique d'un personnage que par hasard. Prenons l'exemple de Hacı Kalfa, qui aide et soutient Feride comme un père dans *Çalikuşu*. On ne sait pas qu'il est Arménien lorsqu'il apparaît pour la première fois à la page 109 mais on l'apprend à l'occasion de la sortie sur scène de sa fille Hayganuş, grâce à son prénom, à la page 146. » [« Reşat Nuri'de etnik grupların (ve Rum'la Yunan'ın) 'olumlu' görünmelerinden daha önemli olanı, etnik farkların önem taşıyor olmasıdır. Okuyucu, birkaç kez bir roman kahramanının hangi etnik gruba ait olduğunu bir rastlantı sonucu öğrenmektedir. Örneğin *Çalikuşu*'nda, Feride'ye bir baba gibi yakın olan, ona destek olan ve yardım eden Hacı Kalfa'nın Ermeni olduğunu ilk tanıştığımız 109'uncu sayfada değil, kızı Hayganuş'un 146'ncı sayfada ortaya çıkışıyla ve kızın adından anlamaktayız. »] H. Millas, *Türk Romanı ve « Öteki »: Ulusal Kimlikte Yunan İmajı* [Le roman turc et « l'autre » : l'image des Grecs dans l'identité nationale], *op. cit.*, p. 173-174.

les prendre ; il pourra alors les récupérer et manger de la glace gratuitement. Leurs protestations donnent au personnage l'occasion de faire un discours critique, voire haineux vis-à-vis de la communauté :

—Merci tellement, mes compatriotes, mes frères enfants d'Israël, je sais que vous aimez bien les Turcs. Merci de prier pour nous. Vous n'avez pas dépouillé moins les Turcs que les Grecs ou les Arméniens pendant la guerre. [...] Vous mangez mieux et profitez bien plus que votre hôte dans ce pays que vous avez parasité. C'est le Turc qui meurt de faim et qui pense au suicide. Profitez bien.¹⁰³

Ben Deli Miyim? n'est pas un roman particulièrement engagé ni Nuri un modèle de comportement à suivre, plutôt le contraire. Néanmoins, le passage ci-dessus a le mérite de refléter —et le potentiel de raviver chez le lecteur— la rancune sociale de l'époque envers les Juifs, l'image négative qu'ils acquièrent dans les années 1910.

La représentation des Juifs comme des profiteurs de guerre et des collaborateurs des forces ennemies apparaît à d'autres moments du même roman,¹⁰⁴ ainsi que dans d'autres œuvres de la période, telles que *Kurtuluş* et *Cephe Gerisi*, souvent à côté de références négatives à d'autres groupes de non Turcs.¹⁰⁵ Hormis ces cas, la minorité est

¹⁰³ « Eksik olmayınız vatandaşlar, Benî İsrail kardeşler, bilirim, Türkleri çok seversiniz. Duanıza teşekkür ederim. Mütareke zamanında bizi tahkirde Rumlardan, Ermenilerden aşağı kalmadınız. [...] Tufeylî yaşadığınız bir memlekette ev sahibinden daha tok, daha müreffehsiniz. Açlıktan ölen, intiharı düşünen Türk'tür. Zevkinize bakınız. » Hüseyin Rahmi (Gürpınar), *Ben Deli Miyim?* [Suis-je fou ?], 4^e éd., İstanbul, Atlas, 1972, p. 63.

¹⁰⁴ Le roman contient d'autres passages moins centrés sur les Juifs, plus généraux par rapport aux non Turcs, qui renforcent toutefois l'idée qu'ils auraient tiré profit de l'instabilité des années de guerres contre les intérêts des Turcs. Şadan, l'un des personnages principaux, intervient : « Chez nous, ce sont deux les clés qui ouvrent les portes des affaires : la flatterie et les pots-de-vin. Et c'est par l'usage habile qu'ils en ont fait que les magouilleurs *rum*, arméniens et juifs locaux sont devenus des millionnaires. » [« Bizde işlerin kapıları iki anahtarla açılır: yaltaklanma, rüşvet. Buradaki Rum, Ermeni, Yahudi dalavrecileri hep bu iki anahtarı kullanmaktaki ustalıkları ile milyoner olmuşlardır. »] *Ibid.*, p. 16.

¹⁰⁵ Personnage positivement connoté de *Cephe Gerisi*, le capitaine Nihat est l'une des autorités morales du récit. Il affirme à un moment : « L'abnégation, le sacrifice de la nation au front ne sert qu'à faire plaisir à une nouvelle petite classe bigarrée, composée de députés, de ministres, de gros bonnets, de commandants, de chefs, de commerçants, de *Rum*, d'Arméniens, de Juifs, d'arabes, d'Albanais : il y a de tout dedans. Mais aucun ne s'intéresse aux cinquante mille Turcs qui sont morts à Çanakkale lorsqu'ils essayaient de sauver İstanbul, ni aux cent cinquante mille compatriotes turcs qui se battent encore pour l'Arabie dans les déserts de Jérusalem. » [« Millet'in cephe için yaptığı feragat ve fedakârlık bir küçük sınıfın yağlanıp ballanmasına yarıyor. Bu yeni türeyen sınıf öyle bir klik ki içinde mebusu, nazırı, müdürü, kumandanı, reisi, tüccarı, Rumu, Ermenisi, Yahudisi, Arabı, Arnavudu hepsi var. Bu bunlar ne İstanbul'u kurtarmak için Çanakkale'ye gömülen elli bin Türk, ne Kudüs çöllerinde hâlâ Arabistan için vuruşan yüz elli bin Türk vatandaşı ile meşgul değildir. »] (Burhan Cahit (Morkaya), *Cephe Gerisi* [À l'arrière-garde], İstanbul, Kanaat, 1933, p. 102.). Il en va de même pour Kemal Mümtaz, personnage de *Kurtuluş*, modèle de patriotisme du roman, qui affirme au début de l'histoire, après que les bateaux anglais ne soient arrivés au port d'Izmir : « Même en Autriche il n'y a pas, parmi les individus d'autres races, de gens immoraux, mesquins et monstrueux comme chez nous. [...] Pensez aux ennemis qui vivent avec nous, dans notre

parfois associée à la cupidité, à la méfiance, à l'ambition et à l'opportunisme : en témoignent les personnages juifs locaux et étrangers de *Bir Varmış Bir Yokmuş* et de *Kalp Ağrısı*. En résumé, comme nous avons pu le dire pour la critique des autres minorités, ces références aux Juifs, quoique rares, ont pour effet d'alimenter l'hostilité vis-à-vis de la communauté et par extension des non Turcs, et de faire l'éloge par opposition des qualités et de l'identité du peuple turc.

LES KURDES : LES GRANDS ABSENTS, LES GRANDS IGNORÉS

Au sujet des minorités les plus influentes vis-à-vis des Turcs, il faut faire mention des Kurdes, qui représentent tout de même la communauté la plus nombreuse et politiquement active de la République. C'est la raison pour laquelle leur place dans le roman est tellement remarquable. Car faute de se faire critiquer ou éventuellement encenser par les auteurs, les Kurdes n'y sont même pas évoqués, ils n'existent pas. Ils sont les grands absents, peut-être les grands ignorés du roman turc de la période.

Les rarissimes références à cette minorité sont, certes, en lien avec des révoltes, avec le Cheikh Saïd. Cependant, elles restent neutres, superficielles, presque accidentelles, sans d'autres déroulements ni évaluations. Le héros de *Bir Şoförün Gizli Defteri*, d'Aka Gündüz, fait mention des émeutes de 1925 dans une réflexion succincte sur la politique du moment.¹⁰⁶ *Acımak* [La Pitié] (1928), de Reşat Nuri, évoque la révolte d'une tribu kurde simplement pour expliquer la raison du bon poste qu'un personnage obtient après avoir aidé à l'étouffer.¹⁰⁷ Dans *Kurtuluş*, un autre personnage avertit ponctuellement, au sujet de certaines émeutes à l'Est du pays, d'une grande révolte qui aurait lieu dans le futur, en référence aux incidents de 1925 — cependant il ne cite même

quartier, dans nos rues, dans notre propre vie, avec leurs races, leurs religions et leurs traditions différentes. D'accord, laissons de côté les Arabes, les Albanais et les Circassiens qui sont eux aussi musulmans. Que pensez-vous des *Rum*, des Arméniens, des Bulgares, même des Juifs, ennemis de notre foi et de nos intérêts ? Ils sont tous des brigands qui incendient et bombardent quotidiennement nos rues sous le moindre prétexte... » [« Hâlâ Avusturya'da başka ırktan farklı insanlar arasında bile böyle bizdeki bu adamlar gibi ahlaksız, alçak ve canavar yoktur. [...] Bizimle beraber, bizim mahallemizde, bizim sokağımızda, bizim hayatımız içinde ; ırkları, cinsleri, dinleri, adetleri ayrı olarak ömür süren düşmanları göz önüne getiriniz. Haydi Arapları, Arnavutları ve Çerkezleri din kardeşi diye bir tarafa bırakalım; ya o din yönünden de, menfaat yönünden de hasmımız olan Rumlara, Ermenilere, Burgarlara, hatta Yahudilere ne diyebilirsiniz? Bunlar en önemsiz bahanelerle sokaklarımızı her gün bombalarla ateşe boğan haydutlar... »] (Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 12.)

¹⁰⁶ Aka Gündüz, *Bir Şoförün Gizli Defteri* [Le Cahier secret d'un chauffeur], Istanbul, Remzi, 1943, p. 218.

¹⁰⁷ Reşat Nuri (Güntekin), *Acımak* [La Pitié], *op. cit.*, p. 97.

pas les Kurdes.¹⁰⁸ *Yalı Çapkını* [Le Séducteur du manoir] (1933), de Burhan Cahit, qui situe sa trame en 1912, parle d'une révolte kurde à Diyarbakır pour expliquer pourquoi un personnage, Sadi Bey, a quitté la ville.¹⁰⁹ De plus, dans ces cas —pratiquement tout ce que le roman de la période a à offrir à ce sujet—, le rapport d'altérité vis-à-vis des Turcs est également absent. En conséquence, ces références non seulement n'alimentent pas significativement une certaine conception des Kurdes, mais elles ne contribuent sans doute pas non plus à la construction de l'identité turque républicaine.

Des facteurs comme la pression sociale ou la répression pourraient expliquer l'attitude de ces romans vis-à-vis des Kurdes. Ou comme nous l'avons suggéré pour les échanges de population, il s'agit peut-être, pour ces auteurs, d'un sujet tabou ou d'une question plus anodine que nous ne l'imaginons. Cependant, vu la posture qu'ils adoptent par rapport à d'autres minorités, il est difficile de croire qu'ils ne s'intéressent pas du tout à la question, que les revendications des Kurdes ou leurs protestations parfois violentes ne fassent pas réagir même les auteurs kémalistes. L'actualité ou la menace de ces tensions pourraient aussi jouer dans leur silence. En tout cas, pour ce qui est de l'hypothèse de la censure, l'exemple d'une écrivaine de la période permet de montrer que le sujet des Kurdes n'est pas exposé à un tel phénomène,¹¹⁰ au moins pas plus que d'autres thèmes également controversés. Mais qu'est-ce qui pousserait, donc, les auteurs à l'autocensure ?

Véritable exception à cet égard, Halide Edip est cependant la seule à introduire des personnages kurdes et à aborder des questions relatives à la minorité dans le roman de la première décennie républicaine. Qui plus est, contrairement aux tendances politiques dominantes, ces références se distinguent par leur caractère bienveillant, notamment par leur appel à la conciliation entre les Turcs et les Kurdes. Cette approche se dessine déjà dans le conte *Muhlis'in Ağabeyi* (1922), évoqué ci-dessus, où ce sont des Kurdes qui adoptent Muhlis l'orphelin, qui s'en occupent d'ailleurs gentiment. Autrement, ce sont ses romans sentimentaux *Kalp Ağrısı* (feuilleton et version imprimée

¹⁰⁸ Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 246.

¹⁰⁹ Elif Kaya, *1929-1934 Arası Türk Romanında Yapı ve Tema* [Structure et thèmes du roman turc entre 1929 et 1934], Thèse doctorale sous la direction de Mehmet Törenek, Atatürk Üniversitesi, Erzurum, 2012, p. 132 et 510.

¹¹⁰ Outre un plaidoyer manifeste pour le peuple turc, *Zeyno'nun Oğlu*, que nous explorons par la suite, contient un message clair de tolérance vis-à-vis de la minorité kurde. Cela n'empêche pas que le feuilleton paraisse dans *Vakit* [Le Temps], l'un des journaux nationalistes de la période, en 1926, en plus peu après les émeutes du Cheikh Saïd.

en 1924) et notamment sa suite *Zeyno'nun Oğlu* [Le Fils de Zeyno] (1928, feuilleton en 1926) qui réservent un espace significatif aux Kurdes, à leur univers, qui concluent en plus sur cet exceptionnel message de tolérance en leur faveur.

Zeynep, personnage principal du premier de ces romans, secondaire du second, est l'un des vecteurs de l'approche bienveillante des Kurdes dans ces deux textes. Non seulement elle apparaît dès le début comme un modèle de conciliation des identités turque et kurde, mais elle revendique en plus cette identité hybride, la fierté d'être turque en même temps que son héritage kurde : « [elle] s'appelait Zeynep alors que son père lui disait Zeyno, car elle était, du côté maternel, la petite-fille d'un Kurde, et c'est du feu de ce peuple qu'elle avait tiré son tempérament fervent et ambitieux ». ¹¹¹ Le fait qu'elle s'avère au fur et à mesure un modèle de comportement à suivre la fait en plus devenir une autorité morale du roman et rend son identité et ses revendications incontestables aux yeux du lecteur.

Tout comme Zeynep, le petit Haso a construit son identité à partir des deux univers, turc et kurde. Personnage principal de *Zeyno'nun Oğlu* —c'est à lui que le titre du roman se rapporte—, il est le fils d'une Kurde qui, d'un côté, lui a transmis le sentiment d'appartenance à son peuple alors que de l'autre, elle lui a toujours parlé en turc et l'a maintenu à l'écart des milieux radicaux kurdes. Son éducation est à un moment reprise par Şaban, un turc qui parle, tout de même, un mélange de turc et de kurde. Conséquence de ces divers stimuli, l'enfant croit même que Turcs et Kurdes ne font qu'un : « Şaban le Turc et sa mère, Zeyno la Kurde, étaient les seuls personnes qu'il eût aimées, les seules sources d'amour qu'il eût jusque-là connues. C'est pourquoi il n'avait jamais pensé à séparer les gens entre Turcs et Kurdes ». ¹¹²

Le garçon est mis sous la protection d'un chef religieux kurde connu pour son opposition aux Forces nationales. Le roman l'accuse, lui et ses partisans fanatiques, de montrer à l'enfant la brèche entre les identités turque et kurde pour, encore pire, le dresser ensuite contre la première : « Si le cheikh s'était limité à lui apprendre la religion,

¹¹¹ « Kızın adı Zeynep'ti, annesinin babası Kürt olduğu için ve aynı büyükbabasının ırkî ateşinden genç kıza, yalnız babasının anladığı, kaynayan bir mizaç ve ihtiras geçtiği için babası ona "Zeyno" derdi. » Halide Edip (Adivar), *Kalp Ağrısı* [Mal au cœur], 2^e éd., Istanbul, Can, 2010, p. 12.

¹¹² « Şimdiye kadar Haso Çocuk'un hayatında iki sevilen insan, iki muhabbet ifade eden varlık, Türk Şaban'la, anası Kürt Zeyno olmuştu. Bunun için Kürt ve Türk diye şimdiye kadar insanları ayırmayı hiç düşünmemişti. » Halide Edip (Adivar), *Zeyno'nun Oğlu* [Le Fils de Zeyno], 1^{re} éd., Istanbul, Can, 2010, p. 135.

l'enfant ne serait pas tombé dans une telle confusion. Car il tenta en plus de lui inculquer un certain sentiment national, il voulut lui expliquer que pour Dieu, les Kurdes étaient ses serfs et les Turcs, des créatures à punir ». L'enfant a du mal à comprendre, « il pensait à Şaban, qui était turc, et l'homme qu'il aimait le plus et qu'il connaissait le mieux au monde ».¹¹³ Il est intéressant de noter que le petit ne connaît absolument rien concernant la religion, avant que le cheikh ne le prenne à sa charge. Ce sont aussi les fanatiques kurdes qui lui apprennent le catéchisme, le culte et la prière, qui lui montrent que la religion est une partie inhérente de leur identité nationale. Considérant leur connotation négative et le rôle exemplaire de l'enfant Haso dans le roman, il est possible d'y voir un message à l'encontre de la religion et particulièrement du fanatisme comme des facteurs de clivage social. De plus, n'oublions pas que le feuilleton de *Zeyno'nun Oğlu* est publié juste après les émeutes du Cheikh Saïd. En ce sens, le roman chercherait d'une part à restituer l'image générale des Kurdes que l'incident aurait pu noircir, mais aussi à accuser les fanatiques d'avoir élargi, par leurs révoltes, la brèche vis-à-vis des Turcs. Dans cela joue le nationalisme dont l'auteure fait preuve à maintes reprises, ainsi que son approche défavorable de toute sorte d'extrémisme.¹¹⁴

Enfin, dans l'idée de redorer l'image des Kurdes, le personnage Zeynep réapparaît à un moment pour montrer à l'enfant —ainsi qu'au lecteur— que kurde n'est pas synonyme de querelleur, d'émeutier ou de fanatique. Elle incarne le bien, la vertu et la protection maternelle, à tel point que le petit ne peut pas croire qu'elle soit kurde. Au-delà du nationalisme turc sous-jacent dans toute l'œuvre, c'est donc une invitation à la tolérance et une critique des extrémismes qui se dégage de ce roman qui, sans être particulièrement à thèse, déploie un bon nombre de modèles de comportement et de réflexions de nature politique.

Halide Edip est l'un des auteurs de la période qui introduisent le plus de personnages non Turcs dans ses romans, qui leur réservent en plus un espace significatif dans ses histoires. Pour ce qui est des Kurdes en particulier, les tensions entre la minorité et les Turcs, avant et après les émeutes du Cheikh Saïd, ont sans doute encouragé dans une certaine mesure l'écrivaine à leur accorder une place dans ces œuvres. Toutefois

¹¹³ « Eğer şeyhin dinî telkinleri burada kalsaydı, çocuğun dimağı o kadar karışmayacaktı. Bu din duyguları yanında şeyh, bir de milliyet duygusu sokmaya kalkışmış, ona Kürtlerin Allah'ın kulları ve Türklerin Allah'ın ceza edeceği mahlûkat olduğunu anlatmak istemişti. Fakat bu noktayı çocuk kavrayamamıştı. Evvela Türk olan Şaban Amice vardı ki, dünya yüzünde ondan çok sevdiği, ondan iyi bildiği adam yoktu. » *Ibid.*, p. 176.

¹¹⁴ Voir la note de bas de page 13.

ses différents textes montrent déjà un intérêt récurrent chez elle pour cette minorité. Ils témoignent en plus d'une attirance, d'une admiration presque orientaliste pour le mythe de la beauté et du tempérament kurdes. Au caractère kurde « fervent et ambitieux » de Zeynep, nous pouvons ajouter la description de la mère de Haso dans *Kalp Ağrısı* : « Ses cils fins, uniques chez les Kurdes, tombaient comme deux rangées de franges en soie sur ses joues chaudes et rouges qui ressemblaient à des pêches ».¹¹⁵ Ou l'idée associée à Diyarbakır dans le même roman : « Malgré son tempérament typique du Bosphore, Hasan se laissa aussitôt porter par le mystère et le charme de cette région chaleureuse ».¹¹⁶ Ces références peuvent être, certes, la conséquence du style mièvre ou lyrique de ces textes qui restent, en fin de compte, du roman sentimental. Mais elles montrent quand même une disposition favorable envers le Kurdes qui semble tout à fait exceptionnelle à l'époque parmi les nationalistes turcs.

*
**

Étrangers, élite occidentalisée ou membres des minorités, les non Turcs font l'objet d'une évaluation constante de la part des romans de la première décennie républicaine qui les opposent systématiquement aux Turcs parfois de façon explicite, parfois en creux. Le résultat en est une approche favorable aux Turcs et majoritairement défavorable à leur « autre » national, conformément aux tendances politiques dominantes auxquelles adhère l'ensemble de romanciers de la période.

Cela n'a pas toujours été le cas. Les romans turcs du XIXe siècle que nous avons évoqués plus haut, montrent plusieurs personnages non turcs modèles de comportement comme la famille Ziklas et Mme Yozefino, de *Felâtnun Bey ile Rakım Efendi*, Matmazel Adel, de *Şık*, ou Jak Kondoraki et Andon, victimes des magouilles et de la malveillance de Bihruz, personnage turc d'*Araba Sevdası*. Tous ces cas semblent servir la diffusion d'une identité de synthèse non turque et traditionnelle ottomane à une époque où la relation avec ces secteurs n'a pas encore atteint les limites du conflit ou de la xénophobie. C'est donc l'évolution des images que les uns ont des autres, du rapport entre Turcs et non Turcs, qui explique les connotations que le roman de la période républicaine attribue aux seconds, reflet du contexte récent.

¹¹⁵ « İnce, hakikat şeftaliye benzeyen sıcak, kırmızı yanaklarının üstüne düşen, yalnız Kürtlerde görünen uzun düz ve siyah kirpikleri iki sıra ipek saçığa benziyordu. » Halide Edip (Adivar), *Kalp Ağrısı* [Mal au cœur], *op. cit.*, p. 214.

¹¹⁶ « Hasan bu sıcak memleketin esrar ve cazibesine Boğaziçi hulyalarına rağmen, kendini biraz kaptırverdi. » *Ibid.*, p. 216.

La considération des non Turcs ainsi que des Turcs dans leur interaction avec les premiers est parfois exprimée de façon directe : lorsqu'un récit qualifie, par exemple, les Grecs de peuple sauvage ou les Turcs de nation courageuse. La valeur de ces jugements dépend de l'autorité morale que le récit accorde au personnage qui les profère. Avant de traiter une série de non Turcs de brigands, Kemal Mümtaz, petit rôle de *Kurtuluş*, est défini comme un « fervent patriote », projeté comme un héros nationaliste et un modèle à suivre : cela rend son point de vue légitime et convaincant aux yeux du lecteur.¹¹⁷

Par ailleurs, les romans recourent souvent aussi à la victimisation des personnages turcs, notamment dans les récits qui portent sur la guerre. Outre alimenter la critique de l'autre, la soumission à l'atrocité étrangère a le pouvoir de susciter la compassion du lecteur, de s'attirer sa faveur vis-à-vis de la victime et de renforcer, en définitive, l'image positive de l'opprimé. Le capitaine grec qui s'amuse à torturer les Turcs n'est qu'un seul parmi les nombreux exemples à cet égard qui apparaissent dans des romans tels que *Kan ve İman*, *Bir Varmış Bir Yokmuş*, *Kurtuluş* ou *Ateşten Gömlek*.¹¹⁸

Enfin, il faut considérer les rapports d'altérité qui régissent le système de valeurs de ces romans, notamment des romans à thèse, basés sur une confrontation d'*exempla* positifs et négatifs. C'est en vertu de cette confrontation que les jugements portés sur les uns ont souvent une répercussion sur la définition des autres. Dans un roman comme *Kurtuluş*, taxer les Anglais d'ivrognes implique que les Turcs sont sages ou modérés. Un récit qui qualifie les gens occidentalisés comme gaspilleurs, immoraux ou arrogants pourrait associer les Turcs à des vertus telles que l'humilité, la décence ou la modestie, comme cela arrive dans *Sözde Kızlar*. Marlow, l'un des capitaines anglais pervers de *Sodom ve Gomore*, comprend que « l'Orient est comme un enfant, c'est-à-dire candide, innocent ».¹¹⁹ Par cela, outre l'éloge de la vertu des Turcs, le personnage suggère la sexualité malsaine des Occidentaux. Lui-même confirme plus bas : « Eh bien,

¹¹⁷ Mehmet Rauf, *Kurtuluş* [Le Salut], *op. cit.*, p. 11-12.

¹¹⁸ Voir la note de bas de page 85.

¹¹⁹ Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Leila, fille de Gomorre*, *op. cit.*, p. 191. Pour la version originale : « Şarklı, bir çocuk gibi saftır, masumdur; yani ham ve yavandır. » Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorre], *op. cit.*, p. 275.

croyez-moi, j'ai dû leur enseigner [aux Orientaux] les raffinements du vice et des secrets de la volupté dont ils n'avaient même pas entendu le moindre mot ». ¹²⁰

Dans tous ces cas, les considérations autour des personnages concrets, qu'ils soient turcs ou pas, sont souvent extrapolées à toute la communauté. Nous en avons apporté quelques exemples, comme les récits qui attribuent à tous les Français le caractère grivois de quelques « cocottes » françaises.

Directes ou indirectes, les références relatives aux non Turcs ont une répercussion exceptionnelle sur l'identité collective que ces romans invitent à adopter. D'abord, elles mettent en relief l'islam comme une partie inhérente à l'identité nationale des Turcs. Elles permettent ensuite d'encenser leurs vertus à différents niveaux et de renforcer par cela, chez le lecteur, la fierté de participer à la reconstruction nationale. Cette glorification débouche, entre autres, sur le sentiment d'autonomie des Turcs comme nation indépendante de la communauté internationale. Cela peut être mis en rapport avec le discours anticolonialiste qui surgit dans les années 1910 suite à l'invasion étrangère de l'Empire ottoman et reste latent dans la société turque et dans les propos du régime. Les écrivains de la revue *Kadro*, par exemple, qui véhicule entre 1932 et 1934 l'idéologie kémaliste et ses Six Flèches, sont « mûs par les idées de 1789 et surtout de 1793 », alors qu'ils « ne pardonnent pas aux Français d'alors d'avoir trahi la Révolution par le colonialisme, par l'invasion de la Turquie au cours de la guerre 1914-1918 ». ¹²¹ Rappelons aussi la propagande faite en direction des citoyens turcs à l'occasion du dixième anniversaire de la République, ou après la proclamation de mesures progressistes comme le vote des femmes, par laquelle le régime met en relief son autonomie, voire sa supériorité vis-à-vis des puissances étrangères —cela contraste avec le besoin de leur approbation qu'il manifeste sur le terrain diplomatique. Dans ce même ordre d'idées, la représentation des non Turcs comme des menaces ou des symboles de l'ancienne multiculturalité ottomane se conclut parfois par un message en faveur de l'homogénéisation que subit la société au moment de recevoir ces œuvres. Toutes ces conclusions, il est évident, répondent aux principes du nationalisme et du

¹²⁰ Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Leïla, fille de Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 191. Pour la version originale : « Nice olgun görünen kimseler, benden birtakım yeni "vice" şekilleri ve yeni şehvet sırları öğrendiler. » (Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe], *op. cit.*, p. 275.)

¹²¹ F. Bilici, « Révolution française, Révolution turque et fait religieux », *art cit.*, p. 183.

kémalisme qui définissent la pensée de l'ensemble de ces romanciers, et témoignent, encore, de la capacité du genre à diffuser des modèles de comportement.

Par ailleurs, l'exaltation du kémalisme s'opère parfois par des éloges à son leader et au caractère révolutionnaire de sa République. Des romans nationalistes à thématique de guerre tels que *Kurtuluş*, *Kan ve İman*, *Cephe Gerisi* ou *Dikmen Yıldızı* [Yıldız de Dikmen, quartier d'Ankara] (1928), ce dernier d'Aka Gündüz, saluent ouvertement la grandeur, le patriotisme, la détermination et les prouesses de Mustafa Kemal, qu'ils décrivent comme le sauveur des Turcs. Certaines œuvres comme *Bir Şoförün Gizli Defteri* parlent explicitement de révolution : « Ne cherchez pas les traîtres de la révolution dans la liste des Cent-cinquante, mais parmi ceux qui s'habillent en or de cent-cinquante carats », ¹²² ou « Dans ces établissements, nous élevons les nouvelles femmes de la nouvelle vie qui est née de la révolution du Grand Gazi [le héros vétéran] ». ¹²³ La considération de la nouvelle perception de la religion comme une révolution qui apparaît dans *Yeşil Gece* attire particulièrement l'attention :

Pendant son rétablissement [d'Ali Şahin Efendi], avant de pouvoir se remettre en route, le califat avait été aboli, les médersas et les couvents avaient fermé, et la nuit verte [le fanatisme religieux] s'était éteinte à jamais avec les lumières des tombeaux de Sarıova. Il passa en voiture par la plaine et aperçut les larges chapeaux en paille de ceux qui travaillaient dans les champs. Cependant la première fois qu'il mit le pied dans le village, il y a environ dix ans, ces endroits étaient occupés par des hommes qui portaient des turbans de différents types, suant à grosses gouttes sous le soleil. [...] En résumé, la grande révolution qu'il attendait avait eu lieu. ¹²⁴

Ces références permettent de tisser des liens avec le principe du révolutionnarisme compris dans les Six Flèches, ainsi qu'avec la pensée de ceux qui,

¹²² « İnkılap hainlerini, Yüzellilik listede değil, yüz elli altınlık kostüm giyenlerde arayınız. » Aka Gündüz, *Bir Şoförün Gizli Defteri* [Le Cahier secret d'un chauffeur], *op. cit.*, p. 113.

¹²³ « Biz de pansiyonlarımızda Büyük Gazi inkılabından doğan yeni hayatın yeni kadını yetiştiririz. » *Ibid.*, p. 293.

¹²⁴ « O, bu pürüzleri temizleyip yola çıkıncaya kadar hilafet kaldırılmış, medreseler, tekkeler kapanmış, Sarıova'daki türbe kandilleriyle beraber Yeşil Gece de müebbeden sönmüştü. Biraz evvel arabayla ovoidan geçerken tarlalarda geniş hasır şapkalı erkeklerin çalıştığını görmüştü. Halbuki on küsur sene evvel Sarıova'ya ilk gelişinde aynı yerlerde abani, yahut yemeni sarıklı adamlar güneş altında ter döküyordu. [...] Hasılı beklediği büyük inkılâp olmuştu. » Reşat Nuri (Güntekin), *Yeşil Gece* [La Nuit verte], *op. cit.*, p. 245.

comme Faruk Bilici, considèrent la laïcisation de la Turquie comme la « grande œuvre de la Révolution turque ». ¹²⁵

Enfin, dans ce jeu d'exemples et de contre-exemples, les références des non Turcs sont souvent renforcées par d'autres personnages bien connotés, défenseurs des valeurs opposées, modèles de comportement dans leurs trames. Les cercles xénophiles décadents de *Sodom ve Gomore* trouvent aussitôt leur contrepoin dans la figure de Necdet, héros nationaliste, ennemi de tout ce qui est anglais, fier défenseur des valeurs nationales et exemple de vertu. Macit, *züppe* de *Fatih-Harbiye*, est à tout instant comparé à Şinasi, représentant du monde *alaturka* en voie de disparition qui remporte finalement la victoire morale de l'histoire. Ce même rôle, avec des conséquences bien moins joyeuses, est joué, dans *Kiralık Konak*, par Naim Efendi, le propriétaire du *konak*, ainsi que par Hakkı Celis, rarissime exemple de jeunesse aux principes solides. Quant à Behiç, exemple négatif de *Sözde Kızlar*, il est contrebalancé par Mebrure, sa cousine, ainsi que par Nadir, militaire soucieux du pays en guerre qui habite une maison typique turque de l'Istanbul traditionnel, et par Fahri, ami de ce dernier, originaire de l'Anatolie, qui a déjà combattu au front. Nihat, héros de *Kurtuluş* ; Sadık, exemple de *Kan ve İman* ; Ayşe dans *Ateşten Gömlek*, Aliye dans *Vurun Kahpeye*, ou le capitaine Faruk dans *Cephe Gerisi* : par leur exemple, outre renforcer l'image négative de l'autre, ils mettent toutes et tous en relief la morale et le modèle identitaire à suivre, sous-jacents à leurs histoires.

3.3. LE TRIANGLE BEYOĞLU – FATİH – ANATOLIE : ESPACES D'IDENTITÉ DANS LE ROMAN

En 1453, au moment de sa conquête par les Ottomans, la ville de Constantinople s'étend sur la péninsule comprise entre la mer de Marmara et la Corne d'Or jusqu'au mur de Théodose II, qui la rattache au continent par l'ouest. C'est sur cet espace que les nouveaux habitants s'installent, qu'ils fixent la capitale de leur Empire et établissent leurs lieux de résidence, leurs lieux de culte, leur administration. Quant à Mehmed II, dit Fatih, « le conquérant », il fait bâtir dans les années qui suivent son exploit, une série de bâtiments religieux en son honneur en plein centre de la ville, au sommet de la quatrième colline. Au fur et à mesure, le complexe finit par désigner tout cet espace dans le langage populaire : la ville originelle d'Istanbul, notamment lorsque des

¹²⁵ F. Bilici, « Révolution française, Révolution turque et fait religieux », art cit, p. 175.

faubourgs comme Eyüp ou Skutari (Üsküdar) y sont rattachés. C'est ainsi que le nom de Fatih devient progressivement le symbole de la culture et des valeurs morales et religieuses des habitants du quartier.

Mais la Constantinople byzantine compte, déjà à l'époque, un quartier réduit sur la rive nord de la Corne d'Or : le faubourg de Sykai, treizième division administrative sur les quatorze qui composent cette ville. Il se développe considérablement à la fin du XIVe siècle grâce aux Génois que l'empereur Michel VIII autorise à y établir une colonie — ils sont depuis quelque temps installés dans un quartier de la rive nord de la péninsule. La nouvelle colonie s'étend sur quatre petits secteurs fortifiés dont le plus ancien est celui qui se trouve aux pieds de la tour de Galata, à l'époque la tour de Christ.

La conquête ottomane n'altère pas l'identité étrangère du faubourg septentrional. Elle est au contraire renforcée par certaines décisions de la Sublime Porte comme celle d'y renvoyer plusieurs églises catholiques jusque-là situées à l'intérieur des murailles, dans la vieille ville. Des communautés orthodoxes, arméniennes et juives y établissent graduellement leurs maisons et leurs espaces de vie à l'écart de l'islam dominant de la péninsule, et les missions diplomatiques étrangères y sont également installées.¹²⁶ « C'est à Péra [ce quartier-là] que des terrains furent octroyés aux États occidentaux (d'abord aux pays de la Méditerranée occidentale, puis du Nord et de l'Atlantique) et que ces derniers firent construire leurs ambassades à mesure que les relations diplomatiques se développèrent. »¹²⁷ La localisation stratégique de la colline joue absolument dans les manœuvres du gouvernement à cet égard : en face de la péninsule historique, visible depuis les centres de pouvoir, mais séparée par la barrière naturelle que constituent les eaux de la Corne d'Or, infranchissable à pied jusqu'à la construction en 1826 du pont d'Unkapanı.¹²⁸ Cette condition explique par ailleurs le nom officiel du quartier jusqu'à l'ère républicaine : Péra, du grec « au-delà », dans le

¹²⁶ La seule ambassade construite dans l'Istanbul intramuros est celle de l'Iran, un privilège que la Sublime Porte aurait accordé au pays pour sa condition de musulman. Cela confirme l'attitude ségrégationniste du gouvernement par rapport aux espaces qu'il réserve aux différentes confessions dans la ville. M. Belge, *İstanbul Gezi Rehberi* [Guide de voyage d'Istanbul], *op. cit.*, p. 108.

¹²⁷ « Batı'daki devletlerle (önce Batı Akdeniz, sonra Atlantik ve Kuzey ülkeleri) diplomatik ilişkiler geliştikçe, o devletlere Pera'da toprak bağışlandı, onlar da elçilik binalarını buralarda inşa ettiler. » *Ibid.*, p. 247-249.

¹²⁸ Baptisée pont de Hayratiye, cette structure en bois datant de l'époque de Mahmud II précède de dix-neuf ans le pont de Galata, construit en 1845. *Ibid.*, p. 99.

sens de « rive d'en face » par rapport à la péninsule.¹²⁹ L'appellation « Beyoğlu » apparaît très tôt dans le langage populaire et elle remplace officiellement le premier nom après la fondation de la République.

L'arrivée des premiers Occidentaux à Péra réalimente l'esprit de longue date non musulman du quartier : « Au fil du temps, de petites colonies surgirent autour de ces ambassades : des commerçants, des institutions religieuses et éducatives, etc. C'est ainsi que les uns préparèrent le terrain pour l'apparition des autres ».¹³⁰ Il se confirme comme l'épicentre des minorités religieuses et culturelles de la capitale. Plus important encore, il se forge par extension une identité hétérodoxe vis-à-vis de la norme que représente la tradition turque-ottomane, largement déterminée par la religion, critère de discrimination intercommunautaire. C'est-à-dire, vis-à-vis de l'Istanbul originelle.

Le nom de « Péra » revêt une importance et une signification symboliques car tout au long de l'histoire il a représenté à Istanbul quelque chose qui n'était pas Istanbul. [...] De ce point de vue, [le quartier] n'était pas seulement la rive d'en face de la Corne d'Or mais le synonyme, pour ainsi dire, de tout l'univers culturel de l'autre.¹³¹

Cela explique que la rive nord de la Corne d'Or ne soit pas souvent considérée par les sudistes comme Istanbul, en tout cas comme la véritable Istanbul. Cette considération réapparaîtra dans les années qui entourent la guerre d'Indépendance, sous la plume d'auteurs nationalistes qui associent Beyoğlu à l'ennemi. Pour ce qui est du peuple musulman majoritaire, il reste essentiellement cantonné dans la péninsule historique, qui renferme ses principaux centres de pouvoir, de spiritualité, ses espaces de vie quotidienne et encore plus important, les valeurs qui correspondent à son mode de vie. D'ailleurs, la stratégie de la Sublime Porte d'isoler les communautés *zimmi* dans la colline d'en face, s'est déjà avérée en quelque sorte contre-productive. Elle a, certes, permis de contenir l'influence culturelle et religieuse des non Turcs sur la population de

¹²⁹ Plusieurs éléments comme l'hôtel Pera Palace ou l'inscription « Cité de Péra » à l'entrée du célèbre Passage des fleurs rappellent encore au passant l'ancienne appellation du quartier.

¹³⁰ « Zamanla bu elçilikler çevresinde küçük koloniler gelişti: ticaretle uğraşanlar, dinî kurumlar, eğitim kurumları vb... Bunların biri öbürünün oluşmasına zemin hazırladı. » M. Belge, *İstanbul Gezi Rehberi* [Guide de voyage d'Istanbul], *op. cit.*, p. 247-249.

¹³¹ « "Pera" adının simgesel bir önemi ve anlamı vardır; çünkü Pera, tarihi boyunca, İstanbul'da, tam da İstanbullu olmayan bir şeyi ya da şeyleri temsil etmiştir. [...] Bu bakımdan, yalnız Haliç'in "karşı yaka"sı değil, sanki bütün bu kültürel dünyanın "öte"si anlamına geliyordu. » *Ibid.*, p. 247.

la rive sud. Mais elle a également favorisé le développement de leur identité et de leur mode de vie bien plus librement qu'ailleurs.

BEYOĞLU ET FATİH DANS LE CONTEXTE DE L'OCCIDENTALISATION

Les politiques de rapprochement de l'Europe au XIXe siècle creusent la brèche entre les deux rives de la Corne d'Or, dont les identités dépendent en grande mesure de leur rapport d'altérité. L'importante présence de populations directement ou culturellement liées à l'Europe : des Occidentaux, des Ottomans non musulmans et des individus détachés de la tradition, explique que Beyoğlu soit devenu la principale porte d'entrée des valeurs et des pratiques occidentales, qu'il s'en imprègne en plus le plus profondément.¹³² Outre la culture étrangère, le quartier incarne maintenant l'idéal de modernité. Il apparaît comme une expérience culturelle, même sensorielle, comparable à un voyage à l'étranger, comme un foyer de libertés où des citoyens de toutes provenances et confessions, y compris des musulmans de Fatih, s'adonnent par exemple à la boisson ou plongent dans un univers de raffinement romanesque. Quant à Fatih, c'est par ses propres mérites mais aussi par opposition au nord, qu'il reste, à son tour, le fier représentant de la tradition et de la culture locale.

Parmi les symboles de la division territoriale-culturelle qui frappe Istanbul, il est intéressant de noter le domaine de l'urbanisme, la façon dont il se manifeste dans chaque quartier. Certes Beyoğlu abrite depuis longtemps des églises catholiques, orthodoxes, des synagogues, des temples soufis,¹³³ les lieux de travail et les commerces des membres de ces communautés ainsi que leurs écoles, leurs espaces de réunion et de vie sociale. Cependant, ce sont les Occidentaux qui amènent un véritable changement au profil du quartier. Bien sûr, ils importent les goûts architecturaux

¹³² Timour Muhidine parle du tournant que la guerre de Crimée représente pour l'arrivée d'Occidentaux dans l'Empire et, plus précisément, pour la démographie d'Istanbul : « De 1853 à 1856, Constantinople servira d'escale mais aussi de base de repli et de convalescence aux troupes françaises et anglaises engagées en Crimée. Le séjour de ces troupes —pour la première fois depuis des siècles on voit des Européens en tel nombre dans la ville— ainsi que l'arrivée massive au rythme des évolutions en Europe centrale de réfugiés hongrois et polonais, modifieront le paysage urbain tout comme les perspectives du gouvernement ottoman. » (T. Muhidine, *Istanbul rive gauche : le mythe de Beyoğlu dans la prose turque contemporaine (1870-1980)*, op. cit., p. 21.)

¹³³ Au sujet de la Mevlevihane ou temple mevlevi de Galata, Belge raconte que les soufis privilégiaient les endroits éloignés du peuple musulman fanatique. Par cet argument, il explique aussi l'emplacement d'autres *tekke* ou couvents soufis de premier ordre à Yenikapı, en dehors des murailles, à Bahariye, dans le quartier d'Eyüp, et à Beşiktaş. (M. Belge, *Istanbul Gezi Rehberi* [Guide de voyage d'Istanbul], op. cit., p. 266.)

européens qui aident le quartier à faire peau neuve. Les deux grands incendies qui dévastent Beyoğlu en 1830 et en 1871 permettent d'en reconstruire de zéro de nombreuses structures, suivant les tendances européennes.¹³⁴ Mais plus significatif encore, ils importent des pratiques et des besoins —éducatifs, financiers, culturels, etc.— qui obligent à construire des établissements spécifiques que le pays a rarement, voire jamais, connus : des lycées, des banques, des théâtres, des cafés, même les maisons closes que nous avons évoquées plus haut. Ces nouveaux espaces affectent l'organisation, la fonctionnalité et le panorama général du quartier. Non seulement ils approfondissent davantage la brèche qui le sépare de Fatih, mais font en effet de la rive nord, que Timour Muhidine compare à la rive gauche parisienne, un morceau de la France en vogue, en tout cas de son cliché.¹³⁵

Fatih, quant à lui, héberge toujours d'importantes communautés non musulmanes dans des quartiers comme Fener et Balat, sur la rive de la Corne d'Or, des quartiers grec et juif respectivement, ou Kumkapı et Samatya, arméniens, sur la façade sud de la péninsule, avec leurs lieux de culte, leurs établissements scolaires et leurs commerces. La présence des patriarches des églises orthodoxe grecque et arménienne, dans leurs quartiers respectifs, est sans doute encore plus symbolique. Malgré cette représentation *zimmi*, la culture musulmane turque-ottomane accapare l'identité de la péninsule historique pour des raisons telles que la résidence du sultan, le siège du gouvernement central, l'énorme quantité d'espaces religieux —mosquées de toutes tailles, médersas, cimetières— ainsi que, naturellement, une population à majorité écrasante, ses espaces de vie, des établissements adaptés à ses besoins quotidiens. Par ailleurs, hormis des exceptions comme la néoclassique ambassade d'Iran —qui date en tout cas du XIXe siècle—¹³⁶ ce sont la vaste et diverse architecture religieuse, les palais en pierre et les quartiers de maisons en bois typiquement ottomans qui définissent, notamment par opposition à Beyoğlu, le paysage d'un Fatih conservateur en termes architectoniques aussi.

Les dérives d'une occidentalisation jugée destructive et les revendications nationales sont parmi les facteurs qui bouleversent à un moment, pour les intellectuels,

¹³⁴ *Ibid.*, p. 265.

¹³⁵ T. Muhidine, *Istanbul rive gauche : le mythe de Beyoğlu dans la prose turque contemporaine (1870-1980)*, *op. cit.*

¹³⁶ Voir la note de bas de page 126.

la perception des identités locale et occidentale et, par extension, des espaces qui les symbolisent. Le roman turc, y compris celui de la période républicaine, s'en fait écho par des références à un Beyoğlu synonyme, comme nous avons pu le voir, des maux attribués aux secteurs *asri* et étranger. Ses airs de liberté sont désormais perçus par le genre comme du libertinage, l'influence étrangère comme de l'envahissement et de la soumission ; la multireligiosité est dépeinte comme une menace pour les Turcs qui revendiquent l'islam comme un pilier de leur identité. Même l'apparence du quartier soulève à ce moment-là l'hostilité des défenseurs de « la vraie Istanbul » : « C'est donc aussi de cet aspect urbain radicalement différent que va naître pour les Turcs de Stamboul et d'ailleurs, la mythologie d'une ville "autre", mécréante (*gâvur*) et vénéneuse ».¹³⁷

Tout comme Beyoğlu, d'autres quartiers de la ville à population majoritairement non turque deviennent à l'époque des guerres l'objet d'une considération néfaste de la part des Turcs, un objet de xénophobie, un prétexte pour le discours anticolonialiste. Ce sont les quartiers que le poète Yahya Kemal (Beyatlı) dénonce dans un article publié en 1922, en pleine guerre d'Indépendance, intitulé *Ezansız Semtler*, littéralement « les quartiers sans *ezan* », sans appel à la prière, c'est-à-dire les quartiers sans-Dieu : « Je me demande si les enfants turcs qui naissent, grandissent et jouent dans des quartiers comme Şişli, Kadıköy ou Moda peuvent pleinement profiter du sentiment de nation. [Car] on n'y voit pas de minarets, on n'y entend pas l'appel à la prière, on n'y vit pas les jours de Ramadan ni les autres fêtes religieuses ».¹³⁸ Dans son texte, l'écrivain nationaliste parle de Beyoğlu et de Galata, de Şişli, de Nişantaşı, de Tatavla —Kurtuluş actuel—, mais aussi de la rive asiatique, de Kadıköy, de Moda, ainsi que des Îles des Princes. En plus de souligner le rapport entre la turcité et l'islam, le poète accuse les populations de ces quartiers d'avoir altéré leur mode de vie, d'avoir frelaté leur essence locale à une époque, celle de la guerre, où les Turcs se battaient justement pour la sauvegarde de cette identité.

¹³⁷ T. Muhidine, *Istanbul rive gauche : le mythe de Beyoğlu dans la prose turque contemporaine (1870-1980)*, op. cit., p. 16.

¹³⁸ « Kendi kendime diyorum ki: Şişli, Kadıköy, Moda gibi semtlerde doğan, büyüyen, oynayan Türk çocukları milliyetlerinden, tam bir derecede, nasib alabiliyorlar mı? O semtlerdeki minareler görünmez, ezanlar işitilmez, Ramazan ve kandil günleri hissedilmez. » Yahya Kemal (Beyatlı), « Ezansız Semtler [Les Quartiers sans ezan] », *Tevhid-i Efkâr* [L'Union d'idées], 23 avril 1922, n° 3342, p. 3.

Quant à la rive sud, elle fait l'objet, dans ce contexte d'instabilité et de guerres, d'une divergence d'opinions intéressante, comme le reflètent les écrivains de la période républicaine. En opposition aux espaces « sans *ezan* », Fatih est confirmé dans nombre de romans comme le cœur de l'identité turque originale et de l'islam que celle-ci défend, comme la source d'inspiration de la turcité et le modèle à suivre au détriment de la culture qui domine la rive d'en face. Il représente aussi parfois le peuple qui se sacrifie, qui subit les maux de la guerre alors que la vie décadente se poursuit à Beyoğlu, indifférent au conflit ou encore pire, favorable à la victoire étrangère : « La capitale s'était divisée en deux : Istanbul cachait sa souffrance avec solennité et résignation tandis que Beyoğlu s'agitait d'une joie folle et hypocrite ». ¹³⁹ Ce type de commentaires s'inspire non seulement des clichés et des mythes de chaque quartier, mais ils contribuent en plus à les renforcer vis-à-vis du lecteur.

Les romans *Fatih-Harbiye* et *Sözde Kızlar*, que nous avons déjà cités, prouvent l'intérêt de Peyami Safa pour le thème des deux Istanbul, notamment sa prédilection pour les valeurs de Fatih. Le premier aborde, plus explicitement que tout autre roman de la période, l'opposition entre les mondes de la rive nord et sud de la Corne d'Or, reliés par une ligne de tramway. ¹⁴⁰ Quant au second, il les confronte à travers l'histoire de Mebrure, jeune fille anatolienne porteuse des valeurs nationales. Elle s'installe à Istanbul dans sa famille occidentalisee : somptueuse, superficielle et hédoniste. Mais elle y fait également connaissance de Nadir et de Fahri, deux jeunes hommes incarnant des modèles de comportement nationalistes. Sa famille habite dans le quartier de Şişli, l'un des *ezansız semtler*, au nord de Beyoğlu, alors que les deux jeunes hommes résident à Fatih. Nadir en particulier habite « à Şehzadebaşı, [dans] une grande vieille maison turque à trois étages, la façade noircie, aux fenêtres larges, dans l'une des rues qui descendent à Vefa », c'est-à-dire dans un espace fortement imprégné de l'identité traditionnelle. ¹⁴¹ La description des intérieurs des maisons est également à remarquer : simples, sobres, humbles pour Nadir et Fahri, en contraste avec la somptuosité des

¹³⁹ « Payitaht iki kısma ayrılmıştı. İstanbul vakar ve tevekkülle ıstırabını gizliyor, Beyoğlu çılgın, riyâkâr sevinçle çırpınıyordu. » Ercüment Ekrem (Talu), *Kan ve İman* [Le Sang et la Foi], *op. cit.*, p. 9.

¹⁴⁰ Voir la page 220.

¹⁴¹ « Nadir'in evi Şehzadebaşı'nda idi. Vefa'ya inen sokaklardan birinde üç katlı, yüzü kararmış, pencereleri geniş, büyük bir eski Türk evi. » Peyami Safa, *Sözde Kızlar* [Filles en apparence], *op. cit.*, p. 71. Şehzadebaşı et Vefa sont deux quartiers de la vieille Istanbul, limitrophes l'un de l'autre, situés entre les mosquées de Süleymaniye et de Şehzade.

appartements de Şişli. Outre l'identité propre aux deux secteurs, le roman renforce aussi les espaces de la ville qui leur sont associés et les connotations attribuées à ces espaces.

De façon similaire à Peyami Safa, Halide Edip analyse les deux Istanbul dans plusieurs passages d'*Ateşten Gömlek*. Elle les confronte grâce à l'interaction de trois personnages : İhsan, représentant de Şişli et de l'Istanbul *alafranga*, Cemal, décrit comme « le typique jeune homme anatolien », ¹⁴² et Ayşe, sœur de ce dernier, symbole de la résistance des femmes contre l'invasion des étrangers. Or, cette œuvre apporte une nouveauté : l'idée que chaque quartier aurait son propre modèle de femme.

Quant à l'autre bout du pont [c'est-à-dire la rive sud], il abrite tout un fourmillement de femmes, des jeunes travailleuses, des universitaires, de jeunes professeuses, des poétesses. Elles ne se mêlent pas de ce côté-ci ni ne donnent autant d'importance aux travailleuses âgées. [...] Quelles jeunes étudiantes, candides, au regard fougueux, quelles professeuses élégantes en talons ! Mais quoi qu'elles fassent, elles seront toujours des paysannes, des femmes *alaturka* aux yeux de celles de la rive nord. [...] Parmi ces dernières, il y a beaucoup d'étrangères. Alors que les jeunes femmes d'Istanbul viennent rarement en contact avec les Occidentaux sauf quand elles protestent auprès des ambassadeurs. ¹⁴³

En bonne nationaliste engagée aussi pour la cause des femmes turques, Halide Edip non seulement penche pour la défense de Fatih, mais s'intéresse à l'influence de la dichotomie nord-sud sur l'identité des femmes. Par ces passages, elle contribue à renforcer non seulement l'écart socioculturel entre les deux rives de la Corne d'Or, mais aussi les clichés associés à chacune, cela au profit de la cause nationale.

Pour Halide Edip et les auteurs qui le comparent à Beyoğlu, Fatih matérialise les valeurs de cette cause nationale, l'identité turque non-corrompue. De ce point de vue, le quartier fait l'objet d'une considération très favorable, il est décrit comme une source d'inspiration dans ces romans dominés par une mentalité nationaliste plus ou moins

¹⁴² « Bu iki gencin birbirini sevdiğini çok istiyorum, fakat biraz da benim için beraber gezmelerine karşı gurur hissediyorum, yalnız anlıyorum ki daha natamam olmakla beraber Anadolu genci tipi Cemal, daha yeni ve daha saridir. » Halide Edip (Adivar), *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché], *op. cit.*, p. 31.

¹⁴³ « Köprü'nün öbür tarafında da bir hanım faaliyeti vardır, orada daha genç, daha yeni bir kadın unsuru, Darülfünunlular, genç muallimler, genç şairler çalışır. Onlar bu tarafla meşgul değildirler. Kendi taraflarında da genç olmayan kadın unsuruna o kadar ehemmiyet vermezler. [...] Ne genç, ne pembe dudaklı, ateşin gözlü talebeler, ne uzun ökçeli zarif muallimler vardır. Fakat ne yapsalar bu taraf için hepsi yaya ve alaturkadırlar. [...] Bunların arasında ecnebi anasırı mebzuldür. Öteki İstanbul genç kadınlığına gelince, onlar sefaletlere muhtıra götürmenin haricinde Frenklerle pek temas etmezler. » *Ibid.*, p. 39-40.

explicite. Cependant, « la vraie Istanbul » présente d'autres facettes que ce même nationalisme ne voit pas d'un si bon œil. À côté des passages qui la glorifient, une autre série de textes l'associe à la capitale de « l'homme malade de l'Europe », à la crise qui a récemment achevé l'Empire et à l'ancienne identité islamique-ottomane, notamment à l'islam fanatique. *Kurtuluş* montre la décadence de la péninsule historique sous la domination des forces d'occupation étrangères pendant la Mütareke. *Yeşil Gece* la dépeint comme l'épicentre du fanatisme religieux, de l'islam sectaire, se souvient qu'elle est le théâtre des manifestations des réactionnaires qui s'opposent à l'instauration de la Constitution après la chute d'Abdülhamid. Malgré la louange de ses quartiers traditionnels de *Hüküm Gecesi*, le portrait de Fatih évoque un espace hostile et dangereux, le bastion des partisans d'un gouvernement répressif au début des années 1910. Quant à *Bir Varmış Bir Yokmuş*, le roman associe la vieille ville au palais, aux centres de pouvoir et aux gouvernements qu'il accuse d'une gestion néfaste tout comme d'avoir provoqué l'effondrement de l'Empire. C'est face à cette Istanbul déplorable dans sa totalité, nord et sud, que le roman de la période fait apparaître un troisième espace d'identité.

L'ANATOLIE OU LE TROISIÈME LARRON

L'Anatolie est de longue date soumise, dans l'Empire, à l'abandon des hautes autorités et à une image péjorative comparable au rapport traditionnel entre Paris et la province. Istanbul concentre les bureaucrates, les gens de culture, les gens de finances et les étrangers, alors que les espaces ruraux du pays sont occupés par la grande masse populaire, pauvre et analphabète. Le nationalisme turc redéfinit l'Anatolie comme la mère patrie dont la nation doit puiser son essence. La guerre d'Indépendance portera l'éloge de cette région à son apogée : non seulement elle devient le théâtre de la lutte pour la nation turque, mais la participation de ses habitants au conflit alimente également le mythe de l'Anatolie comme étant une terre de gens courageux, aux valeurs honorables et autres vertus en lien avec la guerre. C'est en plus à cette même époque qu'Istanbul devient le symbole de tout ce que le nationalisme combat, dont les revendications des minorités, des étrangers et un gouvernement favorable à ces derniers. Lors de la fondation de la République, le régime poursuit le nationalisme des

dernières années et fait encore appel à l'Anatolie et à ses habitants pour établir la base du sentiment national.

Conformément à sa considération politique, l'Anatolie est dépeinte dans de nombreux romans de la période comme une source d'inspiration nationale et le symbole de la turcité, comme l'espoir d'un renouveau, d'une remise à zéro. Il va de soi que ces valeurs relèvent d'une idéalisation de la région, du même mythe que les idéologues du nationalisme turc alimentent depuis les années 1910 pour favoriser la cohésion sociale autour du critère ethnique. En ce sens, il est intéressant de noter que les personnages de ces romans qui évoquent l'Anatolie ne parlent généralement pas d'expériences personnelles sur place, mais de l'idée reçue qu'ils ont par rapport à cette région et à ses habitants. Le mythe de l'Anatolie est introduit dans le roman à côté de beaucoup d'autres valeurs nationalistes et kémalistes que les auteurs transposent inévitablement dans leur œuvre. Dans un conte paru en 1921, Refik Halit parle de la mode qu'est devenue l'Anatolie à l'époque, et se demande quelle est sa véritable image : celle qu'en donnent les écrivains ou celle des politiciens ?¹⁴⁴

De par son caractère idéalisé, l'Anatolie peut apparaître parfois comme une référence abstraite ou floue. Cependant, les valeurs qu'elle représente sont souvent reprises par le symbole concret de la nouvelle capitale Ankara, au cœur de l'Anatolie et symbole du nouvel État national, notamment lorsque la région est considérée dans une perspective politique plutôt que sociale. « Mustafa Kemal est arrivé à Ankara. La ville respire l'air de la steppe. Elle souhaite vivre. »¹⁴⁵ Ce passage clôture le récit du déclin de l'Empire ottoman qui constitue la trame de *Bir Varmış Bir Yokmuş*. Il évoque la transition entre un passé récent néfaste et le désir des Turcs de renaître de leurs cendres. La référence à la steppe connecte en plus la ville avec les origines, avec l'essence la plus profonde du peuple turc.

L'Anatolie peut être évoquée d'une perspective élogieuse dans des romans favorables aux valeurs de la rive sud de la Corne d'Or. Dans ces cas-là, un lien est établi

¹⁴⁴ *Doğrusu Hangisi* [Laquelle est la bonne] est d'abord publié le 22 mars 1921 dans le journal *Peyam-Sabah* (Refik Halit (Karay), « Doğrusu Hangisi [Laquelle est la bonne] », *Peyam-Sabah* [La Nouvelle-Le Matin], 22 mart (mars) 1921, n° 826, p. 3.) et recueilli plus tard dans l'ouvrage *Guguklu Saat* [L'Horloge à coucou] paru en 1925. (Refik Halit (Karay), « Doğrusu Hangisi [Laquelle est la bonne] » dans *Guguklu Saat* [L'Horloge à coucou], Istanbul, İnkılâp, 2009, p. 74-78.)

¹⁴⁵ « Artık Mustafa Kemal Ankara'dadır. Ankara step havasını teneffüs ediyor. Yaşamak istiyor. » Sadri Etem (Ertem), *Bir Varmış Bir Yokmuş* [Il était une fois], *op. cit.*, p. 118.

entre l'esprit turc que représente Fatih et celui de la vaste région asiatique, notamment entre le caractère des habitants des deux côtés. Revenons à *Sözde Kızlar* et à son héroïne Mebrure, modèle de comportement qui louange les gens et les vieux quartiers de la vraie Istanbul. En même temps, elle est elle-même originaire de l'Anatolie, apparaît comme une représentante des vertus associées à ses habitants et se prononce d'ailleurs ouvertement en défense de sa terre. Son cousin, qui fait semblant d'être patriote, lui demande à un moment :

—Elle est belle l'Anatolie, n'est-ce pas ?

—Merveilleuse.

—Mais il n'y a pas de commodités.

—Que veux-tu dire par commodité ? De l'électricité ? Des voitures ? Si c'est ça, alors il n'y en a peut-être pas. Cependant c'est de la sérénité qu'il ne manque pas.¹⁴⁶

Le roman compte un autre personnage anatolien modèle de comportement, Fahri, qui accompagne l'héroïne dans ses péripéties à Istanbul et plus tard en Anatolie. Ses interventions contribuent, comme celles de Mebrure, à confirmer l'image de l'Anatolie comme un monde idéal qui met la nation turque au plus haut de ses valeurs, où les gens sont cordiaux, humains, simples et remplis d'autres vertus. « Fahri évoqua longtemps avec nostalgie les vrais hommes de foi, les principes moraux solides de ceux qu'il avait rencontrés en Anatolie. Mebrure et lui discutèrent une bonne heure sur la province, sur les coutumes belles et délicates de ses locaux. »¹⁴⁷

Cependant, comme nous l'avons annoncé, c'est surtout dans les romans qui dépeignent une Istanbul déplorable dans toute sa géographie qu'apparaît la référence de l'Anatolie comme modèle de valeurs à suivre. La vieille ville est devenue un foyer des différents fronts de bataille du nationalisme, avec un Beyoğlu étranger et décadent, et un Fatih réactionnaire et symbole d'un gouvernement funeste. Elle joue le rôle d'anti-héros d'un roman à thèse où l'Anatolie voit par conséquent renforcer ses valeurs,

¹⁴⁶ « —Anadolu güzeldir, değil mi?

—Harikulâde.

—Fakat refah yok.

—Refah dediğiniz nedir? Elektrik ve otomobilse belki bunlar yok, fakat kalp rahatı var. » Peyami Safa, *Sözde Kızlar* [Filles en apparence], *op. cit.*, p. 138.

¹⁴⁷ « Fahri de Anadolu'da rastladığı öz müminlerden, maneviyatı sağlam adamlardan hasretle ve uzun uzun bahsetti. Mebrure ile bir saat kadar hep taşradan, yerlilere mahsus ince ve güzel âdetlerden konuştular. » *Ibid.*, p. 129.

notamment son rôle dans le renouveau du pays, dans sa reconstruction à partir de nouveaux référents. Cette perspective apparaît surtout dans la production d’auteurs kémalistes comme Aka Gündüz et Sadri Etem, et dans des romans de guerre où des héros nationalistes revendiquent le nouvel État et partent même en Anatolie lutter contre les forces d’occupation.

C’est le cas *Kurtuluş*, l’un des exemples les plus représentatifs de cette dernière série de romans. L’œuvre raconte les agissements de Nihat qui se bat contre l’envahissement des étrangers à l’époque de la Mütareke. Istanbul est, donc, associée au siège d’un gouvernement xénophile, définie par l’intrusion physique et culturelle des Occidentaux, dépourvue de son essence turque. Face à cette représentation de la vieille ville, l’Anatolie est abordée d’une perspective très favorable. D’abord sur un plan physique : le territoire des Turcs convoité par les étrangers, espace désolé par la barbarie perpétrée par les non Turcs, patrie d’un peuple injustement malmené. Puis sur un plan symbolique également : la terre source et garante de l’essence du peuple turc, témoin des atrocités des étrangers et de l’héroïsme des Turcs, leur foyer au sens émotionnel, le berceau du nouvel État, avec Ankara comme fer de lance.

Les vertus de l’Anatolie ne brillent pas que dans les récits de guerre. Le héros, par exemple, de *Mezarından Kalkan Şehit* décide de s’installer dans un village anatolien pour fuir les cercles d’Istanbul qu’il juge vicieux, et celui de *Hüküm Gecesi*, exilé à Sinop, finit par aimer cette nouvelle vie qui lui permet de rencontrer un peuple turc bien plus authentique que les intellectuels de la vieille capitale. Les références à l’Anatolie canalisent ainsi parfois, malgré la figure d’Ankara, les supposées vertus du village contre les défauts de la ville, par exemple l’hospitalité ou l’obligeance des paysans contre l’individualisme des citadins. Hormis ces références ponctuelles, il faut évoquer des romans comme *Hüsran* [La Déception] (1928), de Güzide Sabri, *Düğün Gecesi* [La Nuit de noces] (1933), de Burhan Cahit, et *Kızılıcak Dalları* [Les Branches du cornouiller] (1932), de Reşat Nuri, qui accordent un espace significatif au conflit Istanbul-Anatolie. Ils ont pour effet d’exalter la province au détriment d’Istanbul, d’abord par la caractérisation positive de leurs personnages anatoliens, ensuite par les conséquences néfastes de leur interaction avec des personnages stambouliotes.

Nermin, héroïne du premier, originaire de l’Anatolie centrale, travaille à Istanbul pour une riche famille de la ville et se distingue par sa bonté, sa transparence, sa discrétion et sa naïveté, que le roman associe explicitement au fait qu’elle soit

anatolienne. Tosun, personnage de *Düğün Gecesi*, est un garçon naïf, loyal, humain et intelligent de la région de Zigana, près de la Mer noire, qui part travailler à Istanbul pour le politicien qui s'occupe des travaux de construction d'une digue dans son village. Quant à Gülsüm, fille d'un paysan anatolien, inculte, espiègle mais gentille, elle est adoptée par la bourgeoise Nadide Hanım et s'installe aussitôt chez elle, dans son manoir à Pendik, dans la région d'Istanbul. Ainsi, les trois personnages sortent de leur cadre anatolien pour vivre une expérience à Istanbul qui s'achève en tragédie. Nermin, que nous avons évoquée au sujet des romans d'amour, est utilisée par la maîtresse de maison pour détourner les soupçons sur son affaire avec un homme ; la dame se révélera en plus être sa vraie mère, qui les a abandonnés elle et son père dans son enfance. Tosun meurt victime d'une inondation qui dévaste sa région à cause des mauvais matériaux que son patron a consciemment employés pour épargner une certaine somme afin d'acheter un collier à sa maîtresse. Quant à Gülsüm, elle est malmenée par sa nouvelle famille, accusée des vols et des malheurs qui arrivent dans la maison, et elle est régulièrement frappée jusqu'à ce qu'elle finisse par s'échapper. Sa bonté est mise en avant lorsque, devenue une artiste triomphante, la Greta Garbo orientale, elle accepte de rencontrer sa famille et prend même Nadide Hanım dans ses bras. Dans les trois textes, le caractère de ces personnages est extrapolé aux espaces qu'ils représentent. Istanbul incarne le matérialisme, l'opportunisme, l'hypocrisie et la trahison et l'Anatolie la naïveté, la pureté d'esprit, l'humanité.

Cependant, contre le mythe de l'Anatolie, qui plus est, contre les tendances politiques dominantes qui prônent sa défense et celle des paysans, qui les mettent au premier plan de la reconstruction nationale, certains romans de la période se distinguent par des histoires qui ont pour effet de démonter cet idéal romantique. Dans ces cas, l'Anatolie est conçue principalement dans sa dimension sociale, ce sont ses habitants et leur mode de vie qui font l'objet des récits, parfois à l'aide de personnages concrets qui concentrent sur eux des défauts attribuables à toute la masse populaire. Enfin, la critique est le plus souvent véhiculée par des voyageurs d'origine citadine qui se rendent en Anatolie avec l'image idéale de la province en tête. Feride, héroïne de *Çalılıküşu*, raconte ses attentes avant de quitter la capitale :

—Ah, ma chère nounou —disais-je—, qui sait qu'ils sont beaux les endroits qui m'attendent... Je connais vaguement l'Arabie. L'Anatolie est sans doute encore plus belle. Il paraît que ses habitants ne sont pas du tout comme nous. Ils sont pauvres, mais

leur cœur est tellement riche, tellement riche... Ils ne commettraient jamais la lâcheté de se vanter des biens qu'ils ont faits, non seulement devant l'enfant de leur cousin pauvre mais devant leur ennemi non plus.¹⁴⁸

Il est intéressant ici de noter tout d'abord sa distinction nette de la dichotomie stambouliotes-anatoliens, qui permettra d'alimenter les connotations attribuées à chaque terme par des références directes et notamment indirectes —comme il était question au sujet des non Turcs. Tout comme l'expression « il paraît »,¹⁴⁹ qui évoque une Anatolie apprise, des idées reçues. Comme il fallait s'y attendre, la jeune femme sera bientôt déçue par le conservatisme de l'Anatolie, par son fanatisme religieux et ses superstitions, par le caractère fouineur et critique de ses habitants.

Cette image défavorable est alimentée par d'autres romans tels que *Vurun Kahpeye*, *Yeşil Gece* ou *Köy Hekimi*. Ce dernier tourne complètement la vie rurale en ridicule : l'ignorance, la grossièreté, la sauvagerie, les perversions, les commérages des villageois sont mis en évidence par le docteur de campagne stambouliote qui avoue avoir idéalisé l'Anatolie avant de s'y rendre. Cependant, il faut accorder à *Yaban*, de Yakup Kadri, une place spéciale parmi ces œuvres, non seulement par son contenu, mais aussi par les accusations d'ennemi du peuple que le roman vaut à son auteur dans les mois qui suivent sa publication.¹⁵⁰ Le roman prend la forme du journal intime d'Ahmet Celal, un intellectuel qui quitte l'Istanbul occupée pour s'installer dans un village de l'Anatolie. Une fois sur place, il se heurte à une réalité complètement opposée à son idée de la région : la saleté, l'inculture, les ragots, l'hostilité des habitants, leur fermeture d'esprit, le manque de solidarité et les problèmes pour s'y adapter alimentent

¹⁴⁸ « —Ah, kalfacığım, diyordum, kim bilir gideceğim yerler ne kadar güzeldir. Ben, Arabistan'ı hayal meral biliyorum. Anadolu herhâlde ondan çok daha güzeldir. Oradaki insanlar bize benzemezlermiş. Kendileri fakirmiş, fakat gönülleri öyle zengin, öyle zenginmiş ki, hiçbiri, değil fakir bir akraba çocuğuna, hatta düşmanına ettiği iyiliği başına kakmak mürüvvetsizliğinde bulunmazmış. » Reşat Nuri (Güntekin), *Çalılıkuşu* [Petit passereau], Istanbul, İnkılâp, 2014, p. 157.

¹⁴⁹ C'est par ce mot que nous avons traduit la connotation du mode verbal dit rapporté (*rivayet geçmiş zaman*) que le personnage emploie dans la version originale. Ce mode est employé en turc pour évoquer des faits dont le locuteur n'a pas été témoin, qu'il a appris par le témoignage d'autrui.

¹⁵⁰ La polémique est reflétée sur les articles que les intellectuels Tahir Hayrettin, Vedat Nedim et Şevket Süreyya publient respectivement en mars, avril et juin 1933 dans la revue *Kadro* en faveur de leur collègue et de son œuvre, que les deux premiers qualifient comme la première œuvre originale de la littérature turque. (Tahir Hayrettin, « Türk Edebiyatının İlk Orijinal Eseri: Yaban [Yaban, la première œuvre originale de la littérature turque] », *Kadro*, mars 1933, n° 15, p. 47., Vedat Nedim, « İşte bir Roman: Yaban [Voilà un roman: Yaban] », *Kadro*, avril 1933, n° 16, p. 49., Şevket Süreyya, « Yaban », *Kadro*, juin 1933, n° 18, p. 80-87.)

progressivement la frustration du *yaban*, « l'étranger », comme les paysans le surnomment.

Les premiers jours du cessez-le-feu, une connaissance me disait : « Je ne crains ni ces blindés, ni cette armée, ni ces mitrailleuses au coin des rues. Mais ce qui me fait peur, ce sont nos propres discordes, nos propres dissensions ».

[...] Moi je me disais alors que c'était là une opinion applicable seulement à la ville d'Istanbul, qu'on ne pouvait pas attribuer à toute une nation la mentalité d'une cité aussi cosmopolite, et que c'était compter sans l'Anatolie, la véritable patrie. Je pensais que celle-ci était pure des dissentiments et du margouillis qu'on rencontrait à Istanbul. L'Anatolie était pour moi sanctifiée à force d'être pétrie dans une levure volcanique, cuite et recuite dans les plus sincères flammes de la souffrance.

[...] Or qu'est-ce que je constate à présent ? L'Anatolie... C'est ici le pays des imams conseillant l'ennemie, des aghas indiquant à l'envahisseur le chemin à suivre, des notables de villages spoliant leurs voisins à la faveur des exactions ennemies, des femmes adultères abritant les déserteurs dans leur couche, des cagots au nez rongé de syphilis, des bigots courant après les enfants dans la cour des mosquées.¹⁵¹

Contre tout pronostic pour ces personnages idéalistes, l'Anatolie s'avère une terre de fanatiques, de traîtres à la nation et de pervers. La critique du fanatisme, nous l'avons déjà vue au sujet de la religion. Quant à la trahison de la nation, elle se canalise à travers des personnages représentant l'identité anatolienne qui agissent cependant au profit des non Turcs, notamment les envahisseurs grecs à l'époque de la guerre d'Indépendance. Concernant la perversion, ces romans mettent en lumière le caractère non seulement passionnel mais obscène et débridé des paysans, les maladies vénériennes dont ils sont atteints comme dit ci-dessus. Ils brisent l'image de havre d'innocence et de pureté dont jouit la province en opposition à la débauche

¹⁵¹ Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Yaban (L'étranger)*, op. cit., p. 118. Pour la version originale : « Mütarekenin ilk günlerinde, bana bir tanıdık diyordu ki: "Ne bu zırhlılardan, ne bu ordudan, ne sokak başlarındaki bu makineli tüfeklerden korkuyorum. Beni korkutan şey, kendi aramızdaki anlaşmazlıklar, kendi aramızdaki nifaklardır.

[...] Ben, içimden diyordum ki, bu adam, bu hükmü hep İstanbul'a göre veriyor, karışık ve bulanık bir şehir halkının huyunu bütün millete mal ediyor. Asıl vatani, asıl milleti, Anadolu'yu hesaba katmıyor. Orası, buradaki nifaklardan ve pisliklerden arıdır. Orası, benim gözümde, ıstırapın en özlü alevlerinde kaynayıp pişmiş bir hayat mayasıyla yuğrula yuğrula kutsallaşmıştır. [...]

Şimdi ne görüyorum? Anadolu... Düşmana akıl öğreten müftülerin, düşmana yol gösteren köy ağalarının, her gelen gasıpla bir olup komşusunun malını talan eden kasaba eşrafının, asker kaçağı koynunda saklayan zinacı kadınların, frengiden burnu çökmüş sahte sofuların, cami avlusunda oğlan kovalayan softaların türediği yer burasıdır ». Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Yaban [L'Étranger]*, 67^e éd., Istanbul, İletişim, 2013, p. 110.

stambouliote. Ces trois attributs sont, avec le manque de culture et de divertissements, les principaux objets de dénonciation de *Yaban* et des autres romans critiques de l'Anatolie.

À ce stade, il faudrait se demander à quel point ces textes ne s'appuient pas, comme ceux qui exaltent l'Anatolie, sur une idéalisation cette fois-ci négative de la région. Car il est possible d'y voir les traces du stéréotype du monde rural qui a défini pendant des siècles l'écart entre les Ottomans citadins et la grande masse paysanne. L'héritage du rapport traditionnel ville-village joue sans doute en quelque sorte dans les romans qui osent signaler les défauts de la province au moment où elle suscite une si haute estime politique. En tout cas, il est certain que contrairement à la plupart de romans favorables à l'Anatolie, cette autre série de textes ne critique pas cette région par les idées reçues des personnages, mais par leur expérience personnelle en contact avec ses habitants. Cela accorde à leurs arguments une force, une légitimité particulière vis-à-vis des lecteurs.

Enfin, il est intéressant de noter que par opposition aux défauts de l'Anatolie, Istanbul peut même voir quelques-uns de ses défauts restitués, par exemple l'individualisme, qui protège les libertés des citoyens et les empêche de se mêler de la vie des autres. C'est l'un des messages qui découlent de *Zaniyeler* de Selahattin Enis. Le roman porte, certes, sur la corruption morale des élites stambouliotes pendant les guerres, mais il montre aussi comment son héroïne se réfugie dans l'anonymat de cette ville contre les ragots, l'indiscrétion, l'ingérence des habitants du village anatolien où elle s'était installée.

Quels que soient leurs objets de revendication, qu'ils penchent pour Fatih ou pour l'Anatolie, les romans de la première décennie républicaine invitent certainement à réfléchir à l'espace, à son interaction avec la société, aux échanges d'identité entre les personnes et les réalités physiques et géographiques. Le simple fait d'évoquer le triangle Fatih-Beyoğlu-Anatolie permet de synthétiser les différentes étapes de la transformation sociale des Turcs au bout d'un siècle : la vie traditionnelle ottomane, l'occidentalisation et le retour aux racines turciques. C'est ce symbolisme puissant des espaces qui offre au roman de la période une nouvelle voie pour diffuser des idées sur le modèle social et l'identité à adopter, mais aussi sur les valeurs à refuser. Enfin, concernant les textes qui portent sur les deux Istanbul en particulier, ils témoignent, malgré l'approche biaisée des auteurs, de la diversité sociale et culturelle qui a toujours

caractérisé cette ville et par extension le pays, de son identité multiple, perceptible encore dans les modes de vie et les espaces, dans l'architecture des vieux quartiers, sur les maisons, dans les lieux de culte.

3.4. LES FEMMES OU LE BAROMÈTRE DU PROGRÈS : LE PROTOTYPE DE FEMME IDÉALE

Dans un article sur le mépris subi par les femmes à l'époque de la République, Şirin Tekeli considère à juste titre que « il y a un consensus à voir le statut [des femmes] comme le baromètre privilégié d'une civilisation ».¹⁵² Cette thèse trouve un excellent exemple dans le parcours de l'Empire ottoman vers le monde occidental. Le pays se définit traditionnellement par une culture patriarcale très enracinée qui discrimine hommes et femmes dans la plupart des contextes sociaux, qui relègue en particulier ces dernières au foyer, loin de la vie publique et des possibilités d'éducation. Quant à l'Occident, en tout cas dans sa représentation dans l'Empire, il renvoie aux droits de l'homme —humains— et à la notion d'égalité, à des images de femmes travailleuses qui participent à la vie publique, peut-être aux grands monarques femmes aussi. Autant dire que l'Empire ottoman et l'Europe occupent, au sujet de la condition des femmes, des positions tellement éloignées que la situation de chacun devient caractéristique et le représente vis-à-vis de l'autre. Cela explique que les réformes en direction des femmes soient perçues comme une partie indissociable de l'occidentalisation, mais aussi que l'Empire, et plus tard la République, ciblent les femmes de manière spécifique dans leur ambition pour ressembler à l'Europe. L'évolution de la condition des femmes devient donc, dans ce contexte, un indice du niveau de progrès obtenu, en particulier le critère d'évaluation de la transformation de l'identité en cours, et par conséquent l'un des sujets de discussion récurrents des intellectuels et d'autres milieux soucieux de cette transformation.

Dans la démarche pour montrer le ou les modèles de société que le roman turc préconise, il est indispensable de considérer l'attention qu'il porte sur le grand symptôme de l'évolution sociale que sont devenues les femmes, sur leur rôle dans l'identité post-ottomane. Nous constatons sans surprise l'énorme place que le roman

¹⁵² Ş. Tekeli, « Les femmes : le genre mal-aimé de la République », art cit, p. 253.

accorde à ce secteur, qu'il soumet aux deux attitudes extratextuelles qui le caractérisent. Ainsi, d'une part, il reflète l'évolution de la condition des femmes dans la transition entre l'Empire ottoman et la République, s'intéresse d'ailleurs à leurs problématiques, à leurs espaces, à leur intimité, à leur vie intérieure. D'autre part, ces œuvres participent à la diffusion d'un modèle de femme idéale, d'une femme pour la nouvelle société : il suffira de regarder les romans dont les rôles principaux sont incarnés par des femmes ou les romans engagés qui confrontent des personnages féminins « gentils » et « méchants ». En ce sens, le roman de la première décennie républicaine se prononce à l'unanimité en défense de l'émancipation des femmes et de leur place dans la vie publique. Cette posture s'explique par le principe de l'amélioration de la condition des femmes compris aussi bien dans le discours nationaliste, y compris kémaliste, que dans l'idée de l'Occident. Cependant il faudra voir ce que chaque auteur entend par notions d'émancipation ou d'égalité.

LES GRANDES HÉROÏNES DU ROMAN DE LA PÉRIODE

Benliġim Benimdir (1929) de l'écrivaine et activiste féministe Nezihe Muhittin est un roman à thèse critique de la place que la culture traditionnelle turque réserve aux femmes. Il met au premier plan l'histoire de Zeynep, modèle de comportement à suivre, fille circassienne vendue à un pacha d'Istanbul qui fait de sa vie un cauchemar jusqu'à ce qu'elle soit sauvée par les Jeunes Turcs. Le texte dénonce d'abord pour ainsi dire rétrospectivement la traite des filles circassiennes et l'esclavage, des pratiques habituelles à l'époque ottomane qui font déjà la critique d'auteurs précédents comme Ahmet Mithat Efendi.¹⁵³ Mais en général, en lien avec le contexte où le roman est publié,

¹⁵³ La traite d'esclaves est une pratique habituelle dans l'Empire ottoman, qui s'acharne en particulier sur les populations circassiennes. C'est notamment par la pression de l'Angleterre, qui abolit l'esclavage en 1807 avant tout autre pays au monde, que depuis la proclamation des Tanzimat, l'Empire fait des pas progressifs vers l'interdiction de la traite d'esclaves, à commencer par l'abolition en 1846 du marché d'esclaves d'Istanbul, le plus grand du genre dans l'Empire, et par l'interdiction en 1857 de la traite de noirs. Cet intérêt pour l'esclavage concerne aussi les intellectuels des Tanzimat, qui trouvent son meilleur exemple dans « le père du roman turc ». Ahmet Mithat Efendi aborde le sujet dans plusieurs romans du dernier tiers du XIXe siècle et en fait même le thème principal de l'un de ses tout premiers textes, *Esaret* [L'Esclavage], une dénonciation catégorique de l'esclavage en général et de la traite de Circassiens en particulier. La traite de blancs et l'esclavage sont interdits en 1909 suite en grande mesure à la révolution des Jeunes-Turcs en 1908, comme le récit de Nezihe Muhittin en témoigne. Le texte de loi émis par le Conseil des ministres mentionne de façon explicite son application sur les personnes d'origine circassienne. (Y. Hakan Erdem, *Slavery in the Ottoman Empire and its Demise, 1800-1909*, New York, St. Martin's Press, 1996, 229 p., Ehud R. Toledano, *The Ottoman Slave Trade and its Suppression: 1840-1890*, Princeton, N.J Guildford, Princeton University Press, 1982, 307 p.)

il se prononce contre les entraves que la tradition représente pour le développement des femmes aussi bien dans leur vie privée qu'au sein de la société. De plus, il véhicule une critique de l'infériorité qui frappe encore ce secteur à l'époque de la République, ainsi qu'un appel à la mobilisation, peut-être en réponse au récent refus de la participation des femmes aux élections de 1927. Le récit soutient également l'éducation des femmes, qu'il invite à se cultiver, à se former comme un moyen d'améliorer leur condition : apprendre à lire permet Zeynep d'accéder aux écrits de Namık Kemal qui lui apprennent entre autres l'importance de la liberté. Par ailleurs, l'héroïne met ses droits au plus haut de son échelle de valeurs, contrairement aux autres filles circassiennes du roman qui assument la tradition, qui conçoivent même leur vente comme une récompense pour leur beauté. Ces éléments concluent sur le portrait de la femme idéale que le roman projette : résolue, insoumise, courageuse, intéressée par la culture et l'éducation et, pour être exhaustifs, profondément patriote.

C'est ce même modèle de femme que les romans de Halide Edip encouragent. Ce n'est sans doute pas par hasard, vu le profil revendicatif et la production engagée que les deux romancières partagent. Dans le cas particulier de Halide Edip, la nature aussi bien féministe que nationaliste, et en général combative de ses personnages, s'explique par la transposition de sa propre personnalité dont elle est typiquement accusée par les critiques de sa littérature : « Les personnages féminins de ses romans se ressemblent toujours les uns aux autres. Pourquoi ? Parce que c'est sa propre âme qu'elle leur accorde. [...] Elle ne les sort pas de son imagination, elle ne les invente ni ne les crée ; ils sont la réalité même, comme des images reflétées dans une glace ! ».¹⁵⁴

Projection de la romancière ou pas, les personnages principaux des quatre romans qu'elle publie entre 1923 et 1933 sont presque exclusivement des femmes positivement connotées, des exemples de comportement, des modèles de femme courageuse, résolue, émancipée de l'homme et profondément nationaliste. Les Grecs ont tué le fils et le mari d'Ayşe, héroïne d'*Ateşten Gömlek*, surnommée « la fille d'Izmir » pour défendre le pays contre les injures d'un journaliste anglais. Suite à l'occupation

¹⁵⁴ « Onun romanlarındaki kadın kahramanlar hep birbirine benzer. Sebep? Çünkü o, kadın kahramanlarına hep kendi ruhunu veriyor. [...] Kadın kahramanlarını hayalinden uydurmuyor; onları icat ve ibda da etmiyor; onlar aynaya aksetmiş hayaller gibi hakikatin kendisidirler! » İsmail Habib Sevük, *Edebî Yeniliğimiz* (c. 2) [Notre renouveau littéraire, vol. 2], *op. cit.*, p. 340. Pour les critiques d'autres littéraires et romanciers de la période dont Yakup Kadri : Mahir Ünlü et Ömer Özcan, *Yirminci Yüzyıl Türk Edebiyatı* [La littérature turque du XXe siècle], Istanbul, İnkılâp Kitabevi, 1987, p. 254-255.

d'Istanbul, elle part en Anatolie rejoindre la résistance où elle prend soin des blessés dans un hôpital de campagne. Aliye, personnage de *Vurun Kahpeye*, est une institutrice hardie, au fort caractère mais sensible et humaine, qui demande son affectation dans un village anatolien que les autres enseignants refusent pour s'occuper des enfants des paysans. Elle est tuée au cri de « frappez la putain ! » pour défendre les valeurs nationales —et en quelque sorte ce nouveau modèle de femme aussi— contre les conservateurs du village, alliés, qui plus est, avec les Grecs.¹⁵⁵ Zeynep, personnage de *Kalp Ağrısı* et de *Zeyno'nun Oğlu* dont nous avons longuement parlé au sujet des Kurdes, est présentée comme une femme aux allures modernes : elle porte la tête découverte et a en plus les cheveux courts comme un garçon ; elle boit, fume et fréquente des soirées à l'occidentale. Mais plus important encore, elle prend des décisions judicieuses lorsque des dilemmes moraux se présentent, lorsqu'elle quitte par exemple son fiancé après avoir compris qu'elle nourrissait des sentiments pour un autre, ou lorsqu'elle épouse un tiers pour ne pas blesser sa meilleure amie. « L'institutrice Aliye dans *Vurun Kahpeye*, la professeure Kaya dans *Yeni Turan*, Ayşe qui, dans *Ateşten Gömlek*, se rend en Anatolie pour participer aux forces nationales où elle travaille comme infirmière [...] ce sont des femmes que Halide Edip voudrait voir prendre leur place dans la société. »¹⁵⁶ Par cette phrase, la chercheuse et membre de l'Association de la langue turque Olcay ÖnerToy synthétise la capacité de ces personnages à influencer le comportement notamment des lectrices et à conditionner, par conséquent, la construction d'un modèle de femme nouvelle.

Quelques années après la parution de *Benliğim Benimdir*, Nezihe Muhittin publie son nouveau roman, *Güzellik Kraliçesi* (1933). Il porte sur l'évolution et les débats internes de Belkis, jeune femme qui refuse par nature toutes les formes de féminité classiques. Elle est très sportive, pratique le tennis, la natation, la rame. Mais l'admiration que sa beauté suscite au concours où elle accompagne une amie réveille son côté narcissique, la fait plonger dans la haute société et adopter au fur et à mesure le mode de vie superficiel des femmes bourgeoises. Cependant, elle finit par comprendre que cet univers la rend malheureuse, elle retourne donc à sa vie précédente

¹⁵⁵ Halide Edip (Adivar), *Vurun Kahpeye* [Frappez la putain], *op. cit.*, p. 196.

¹⁵⁶ « Vurun Kahpeye'de öğretmen Aliye, Yeni Turan'da öğretmen Kaya, Ateşten Gömlek'te Kuva-yı Milliye'ye katılmak üzere Anadolu'ya geçip hemşirelik yapan Ayşe [...] toplumda yer almasını istediği genç kız ve kadınlardır. » O. ÖnerToy, *Cumhuriyet Dönemi Türk Roman ve Öyküsü* [Le roman et le conte turc de la période républicaine], *op. cit.*, p. 14.

et renoue avec les personnages positivement connotés qui en faisaient partie. À la fin du roman, très abrupte par rapport au rythme du récit, la jeune femme s'est mariée avec son fiancé de toujours et est même devenue la mère d'une petite fille.

Par ce déroulement qui rappelle la trame de *Fatih-Harbiye*, l'œuvre critique la réification des femmes, notamment la superficialité de la haute société occidentalisée. D'ailleurs la critique des femmes qui n'adoptent de l'Europe que sa flamboyante façade est une constante chez Nezihe Muhittin depuis ses premiers articles. Mais sans doute plus intéressant est le plaidoyer du roman en faveur d'un mode de vie en définitive traditionnel, le message que la stabilité et le bonheur sont liés au fait de fonder une famille. Qui plus est, le texte permet une lecture qui pourrait conduire à le considérer comme misogyne : l'histoire d'une femme vertueuse car éduquée comme un garçon mais qui se corrompt dès qu'elle accepte les contraintes sociales réservées aux jeunes femmes. Dans tous les cas, le roman projette un modèle de femme qui témoigne d'un esprit progressiste, qui mise sur la participation des femmes dans des domaines de la vie jusque-là réservés aux hommes mais qui est en même temps consciente et responsable du rôle qu'elle joue en tant que femme dans la société.

Le profil de Belkıs fait penser à une autre héroïne de la période, Ayten, personnage de l'œuvre homonyme de Burhan Cahit. Cette jeune femme a terminé le lycée, a voyagé en Europe et côtoie des Occidentaux à Istanbul à cette époque, la République, où ils ne sont plus aussi mal considérés. Elle aime la musique classique et les arts, elle s'est formée en peinture et joue du piano. Encore plus significatif, elle fait comme Belkıs énormément de sport, du tennis, de l'aviron, et devient même le premier membre féminin du club sportif Fenerbahçe —l'amour du sport de la femme nouvelle est déjà repéré par Refik Halit dans son conte *Modern Su Perisi* [La Nymphé moderne], où il aborde les canons de beauté des femmes d'antan et de celles de son époque.¹⁵⁷

¹⁵⁷ Dans ce conte compris dans le recueil *Tanıdıklarım* [Les Gens de ma connaissance], l'écrivain décrit sa bien-aimée, qu'elle considère comme le nouveau type de femme, forte et sportive, clairement différente des femmes évoquées par les anciens poètes : « Avant, on appréciait la blancheur pure, la douceur, les corps potelés ; les femmes ne pouvaient être ni musclées ni décharnées ni calleuses. Rien à voir avec cet amour d'aujourd'hui pour les corps creux et disgracieux comme de la pâte à pain ou de la gelée, ils ont eu beau se forger au soleil ou geler par l'effet de la lune. [...] Ma fiancée, tu vois, est maigre mais robuste, athlétique, aux biceps vigoureux ; elle joue bien au tennis et monte fabuleusement à vélo, d'où les cals qui recouvrent son corps. Si seulement tu pouvais la voir danser en maillot de bain sur la plage du club... [...] Les femmes d'antan, il leur suffisait d'avoir trois grains de sable collés à la peau pour faire un malaise. Quant aux femmes d'aujourd'hui, elles s'en fichent absolument même si elles deviennent à la fin comme les sacs de sable des tranchées. [...] En termes de beauté, on n'est pas au siècle des brioches, des confitures, de la gelée, du riz au lait, du fromage ou du coton ; notre siècle est celui du béton armé, c'est-à-dire du ciment, des cailloux, de la beauté robuste et solide que ni le soleil ni le froid ni les tremblements

Toutes ces particularités font de cette jeune femme un exemple typique d'enfant de la République, une représentante du citoyen nouveau kémaliste, qu'elle diffuse grâce à son rôle de modèle à suivre. En outre, elle est passionnée par les voitures, sort souvent conduire dans la ville d'Istanbul et dans les bois qui l'entourent. Comme le personnage de Nezihe Muhittin, elle véhicule une certaine identité masculine qui la mène à canaliser des critiques de la féminité classique : « Un cœur et des nerfs bourrés de sentiments délicats de femme pourraient la rendre faible et molle dans tous les aspects moraux et matériels de la vie ».¹⁵⁸

L'œuvre de Burhan Cahit attire l'attention pour ses rôles principaux essentiellement féminins et pour la place qu'il accorde conséquemment à la pensée, aux conversations, à l'interaction des femmes. Mis à part le profil progressiste de son héroïne, le roman insiste sur l'éducation des jeunes filles et s'acharne notamment sur le protectionnisme des parents traditionnels. Dans cela joue particulièrement la philosophie de la mère d'Ayten. Hicran, c'est ainsi qu'elle s'appelle, est elle aussi un exemple de femme non conventionnelle : mère célibataire qui s'est battue pour élever toute seule sa fille et qui a réussi professionnellement contre la pression des hommes.¹⁵⁹ Encore plus remarquable, elle joue comme sa fille un rôle de modèle à suivre dans la trame. C'est avec l'autorité morale que le récit lui accorde qu'elle se prononce comme suit au sujet de l'éducation des femmes :

Les mères qui retiennent leurs filles adultes dans la bulle de paix et de sécurité d'une famille qui reste tout le temps collée à elles comme un gardien ou un protecteur,

de terre ne seraient capables d'ébranler. » [« Eskiden duru beyazlık, yumuşaklık, tombulluk makbulmüş; kadın adalesiz, kemiksiz, nasırsız olmalıymış. Güneşten yoğrulmuş, aydan dondurulmuş bile olsa öyle hamur ve pelte makulesi kof ve hantal vücutlara âşık olmak modern zevkimize uymaz. [...] Nişanlım, gördüğün gibi, zayıftır, ama adaleli, pazulu, atletiktir; iyi tenis oynadığı ve mükemmel bisiklete bindiği için de şurasından burasından oldukça nasırlıdır. Onu, asıl, deniz mayosuyla plaj gazinosunda dans ederken bir seyredebilsen... [...] Eski kadınların cildine üç kum tanesi yapışsa rahatsız olurlardı; bugünküler harp siperlerindeki kum torbaları haline geliyorlar da bize mi demiyorlar. [...] Güzellikte hamur, murabba, pelte, sütlaç, peynir ve pamuk arsında değiliz; asrımız "betonarme", yani çimento, çakıl taşı, güneşten, soğuktan, hatta zelzeleden yılmaz sağlam, kunt güzellik arsıdır. »] Refik Halit (Karay), « Modern Su Perisi [La Nymphée moderne] » dans *Tanıdıklarım* [Les Gens de ma connaissance], Istanbul, İnkılâp, 2009, p. 156-159.

¹⁵⁸ « Çünkü asabı ve kalbi ince kadın hisleri ve arzularıyla dolu olsa hayatın manevî, maddî her köşesinde daha zayıf, daha mukavemetsiz kalacak » Burhan Cahit (Morkaya), *Ayten*, Istanbul, Truva, 2006, p. 17.

¹⁵⁹ « Dans cette nouvelle qui a commencé avec la naissance de ma fille, j'ai connu le plaisir de surmonter les difficultés matérielles et de faire en sorte que les créatures que je n'ai pas pu vaincre dans l'amour m'admirent en général pour ma vie et pour mes succès bien que je sois une femme. » [« Kızım ile beraber başlayan yeni hayatımda maddî müşküleri yenmek ve aşıkta, gönül maceralarında galebe çalamadığım mahlûkları umumî hayatta, bir kadın olmama rağmen yaşayışına ve muvaffakiyetlerime hayrette bırakmak zevkini tattım. »] *Ibid.*, p. 34-35.

qui ne leur permettent pas de suivre leur cœur ni leurs propres décisions, comment veulent-elles que leurs filles soient heureuses le jour où elles quitteront irrémédiablement le foyer ? Ce sont les jeunes femmes qui ont des nerfs et des idées solides, qui ont des avis et des sentiments honnêtes et sincères qui réussissent vraiment dans la vie.¹⁶⁰

Enfin, le roman revendique de façon spécifique la place active des femmes dans les relations amoureuses, un domaine où elles seraient traditionnellement restées des objets de soumission. Ayten, à qui plusieurs jeunes hommes font la cour, réfléchit sur la question du mariage et du genre d'homme qui l'intéresse :

Pour les hommes, il suffit de désirer une femme pour l'avoir. Cette idée est nourrie surtout par ceux qui se savent jeunes ou riches. Ils s'étonnent lorsqu'une femme qui leur plaît ne les accepte pas tout de suite. Même ceux qui proposent ouvertement à une femme de fonder une famille seront bouleversés si elle ose manifester la moindre hésitation. C'est comme ça, ils sont riches, ils sont jeunes et leur proposition est légitime. Comment serait-ce possible de refuser ? [...] Personnellement je ne crois absolument pas aux familles qui survivent grâce à l'amour de l'un seul des conjoints.¹⁶¹

Ces idées sont renforcées par l'intervention de la cousine et de la tante d'Ayten. Contrairement à elle, ces deux personnages incarnent, mère et fille, la vision conservatrice du statut des femmes et du couple. Qui plus est, c'est à cette soumission de la tradition en matière de relations amoureuses et au protectionnisme de sa mère que le récit associe plusieurs disgrâces que la cousine subit au long du roman. La tante d'Ayten essaie de la convaincre sur son idée du mariage :

Ma tante parle de « l'homme censé m'épouser ». Si j'étais elle, j'aurais dit « l'homme que je choiserais comme compagnon de vie ». L'homme censé m'épouser ou celui à qui je sois donnée en mariage n'a rien à attendre de moi. Méfie-toi de son

¹⁶⁰ « Yetişmiş kızını kendi kalbi ve dimağı ile değil, ailesinin bir bekçi, bir muhafız gibi yanında bulunmasından gelen bir huzur ve emniyetle yaşatan anneler acaba evlatlarının mukadder ayrılışlarında, onların saadetinden emin olabilirler mi? Hayatta muvaffak olan genç kızlar, asabı ve dimağı kuvvetli olanlar, görüşleri ve hissettikleri dürüst ve samimî olanlardır. » *Ibid.*, p. 101.

¹⁶¹ « Erkekler, bir kadın hakkında fikir beslediler mi arzuları için bunu kâfi görüyorlar. Hele gençliğinden yahut zenginliğinden kuvvet alanlar için bu kanaat pek umumî! Hoşlarına giden kadının kendilerine kolaycacık kabul etmeyişi tuhaflarına gidiyor. Hatta ciddi aile esası kurmak için açık açık tekliflerde bulunanları, küçük bir tereddüt karşısında hayrete düşüyorlar. Öyle ya, paraları var, gençlikleri var, meşru bir de teklifleri var. Bunu kabul etmemek için sebep olur mu? [...] Hayatta yalnız bir tarafın sevgisiyle devam edecek bir aile münasebetine benim hiç itimadım yoktur. » *Ibid.*, p. 183.

bonheur. Celui qui ne suit pas mes désirs, qui que ce soit, ne peut attendre aucun sacrifice de ma part. Pourtant celui que j'aime, lui, pourra bien se dire heureux.¹⁶²

Un message similaire apparaît dans d'autres romans comme *Yakut Kayalar* [Les Rochers couleur rubis (1931)], de Şükûfe Nihal, que nous avons évoqué plus haut à ce même sujet,¹⁶³ ainsi que dans une autre œuvre de Burhan Cahit, *Gönül Yuvası* [Le Foyer du cœur] (1926). Dans ce dernier, Elvan, l'héroïne et exemple de vertu, affirme à un moment : « j'ai compris maintenant : les parents qui envisagent le mariage selon l'ancienne mentalité préparent souvent le terrain pour le malheur de leurs enfants avec leurs propres mains, avec leurs propres désirs ». ¹⁶⁴ Au fait, la tante d'Ayten apparaît elle-même comme la victime d'un mariage malheureux. Elle est privée de l'amour et de la compagnie de son mari qui passe exprès plusieurs mois par an à l'étranger, en dehors du foyer, sous prétexte de travail, ce qui confirme le rôle de contre-exemple que le roman lui attribue.

LES FEMMES : « MODERNES »... MAIS PAS TROP

En parlant des réflexions d'Ayten, mais aussi des dilemmes de Zeynep ou de la vertu de Belkis plus haut, nous avons forcément effleuré la dimension morale de ces personnages. En réalité il s'agit d'un aspect clé, sinon le plus important, du modèle de femme en construction et, par conséquent, de la définition des personnages dans le roman aussi. C'est également l'une des questions qui soulèvent la divergence d'opinion entre les auteurs qui soutiennent la même posture moraliste que le régime et ceux qui proposent de démanteler les contraintes de la tradition patriarcale, qui invitent le lecteur à soumettre les femmes et les hommes aux mêmes normes morales. Rappelons que si le kémalisme remet les premières au centre de la vie publique, il les condamne en même temps —et rien qu'elles— à porter le poids de la morale collective.

¹⁶² « Teyzem beni alacak erkekten bahsediyor. Ben teyzemin yerinde olsaydım, bunu, benim hayat arkadaşım olarak ihtihab edeceğim erkek diye ifade ederdim. Beni alacak yahut beni verecekleri erkek benden bir şey bekleyemez. Saadeti şüphelidir. Arzularımın arkasında kalan, kim olursa olsun benden bir fedakârlık bekleyemez. Fakat seveceğim bir insan kendini mesut bilsin. » *Ibid.*, p. 129.

¹⁶³ Voir la note de bas de page 69 de la deuxième partie.

¹⁶⁴ « Şimdi anlıyorum, evlenme meselesinde eski zihinle hareket eden anneler ve babalar çok defa evlatlarının bedbahtlığını elleriyle ve arzularıyla hazırlamış olurlar. » Burhan Cahit (Morkaya), *Gönül Yuvası* [Le Foyer du cœur], İstanbul, İskenderiye, 2008, p. 17.

Comme son titre le laisse prévoir, *Zaniyeler —Les femmes adultères—* accorde une très grande place aux réflexions sur la morale, notamment concernant les femmes. Le roman consacre de longues pages au récit des immoralités des personnages principaux et secondaires, hommes et femmes, qui font partie des milieux occidentalisés stambouliotes de la période des guerres qu'il décrit. Il est pourtant remarquable que, tandis que les personnages féminins sont attaqués pour des infractions à la morale sexuelle et à la pudeur, pour des aventures amoureuses et une sexualité libérée, la critique des personnages masculins est en lien avec leurs intrigues politiques, leur hypocrisie et leur opportunisme, alors qu'eux aussi ont des comportements adultères. Canan, femme de quartier populaire, intègre la haute société grâce à ses fiançailles avec un important commerçant qu'elle trompe ensuite avec un docteur dont elle devient la maîtresse. Azize essaie, certes, de garder sa réputation de vierge à cause de son père, haut bureaucrate d'un ministère, alors qu'elle enchaîne en réalité des aventures avec différents hommes. Nazlı Hanımefendi, femme d'un riche commerçant, est connue pour sa soif insatiable de sexe et couche en effet à droite et à gauche avec nombre d'hommes et de femmes. Pervin Süheylâ Hanımefendi, riche propriétaire de chevaux et de voitures, est enceinte d'un homme autre que son mari.¹⁶⁵ Face à ces cas, les personnages masculins de l'Istanbul décadent se distinguent par leurs affaires politiques louches, la consommation excessive d'alcool et de drogues ou par d'autres comportements malhonnêtes. Leurs aventures illicites ne contribuent significativement pas à leur critique, elles sont même parfois décrites, au contraire, comme un signe de réussite, entourées d'une certaine aura de prestige social. Le roman de Selahattin Enis fait ainsi preuve des différentes exigences morales imposées aux femmes et aux hommes respectivement, qui contrastent avec le discours égalitariste que le nationalisme et le kémalisme brandissent. Par ailleurs, il montre clairement la dimension sexuelle des normes imposées aux femmes, en lien avec leur nouveau rôle de gardiennes de la morale collective mais aussi la mentalité patriarcale héritée de la période ottomane. Ce sont d'ailleurs ces mêmes valeurs qui régiront le modèle de femme diffusé par l'ensemble des romans de la période.

Comme *Zaniyeler*, *Sodom ve Gomore* met au premier plan de sa trame la corruption des milieux d'étrangers et de xénophiles de l'Istanbul des années de guerre.

¹⁶⁵ Selahattin Enis, *Zaniyeler* [Les Femmes adultères], 3^e éd., Istanbul, İletişim, 1989, p. 62-75.

Par leur mauvais exemple, le roman projette des messages concernant, entre autres, la dimension morale des femmes. En ce sens, les infidélités et le libertinage sont à l'ordre du jour, à commencer par le cas de Leyla, fiancée du héros nationaliste du roman, la femme que la version française de livre surnomme « la fille de Gomorrhe ».¹⁶⁶ En effet, le lecteur la voit flirter avec un capitaine anglais, ensuite avec un États-unien dont elle serait devenue la maîtresse, finalement se rapprocher d'autres hommes dans les soirées décadentes de Beyoğlu. Mais elle n'est pas la seule femme turque à tomber dans ces comportements condamnables : Mme Jimson, une levantine mariée avec un étranger, devient d'abord la maîtresse d'un capitaine anglais et couche plus tard avec l'un de ses compatriotes ; la petite Nermin devient l'amante d'une journaliste étrangère, et quant à Azize Hanım, elle tente de conquérir un Anglais qui, en fait, a une aventure avec son mari. En résumé, c'est encore par la morale relâchée que se distinguent les femmes d'un milieu social que l'auteur veut dépeindre comme décadent, comme répréhensible, à éviter : une leçon puissante, notamment en direction des lectrices.

Conformément à l'approche des milieux occidentalisés dont ces personnages féminins font souvent partie, ils peuvent également faire l'objet d'une critique en raison de leur attitude sociale ou de leur prise de position politique. En ce sens, ces femmes sont décrites comme arrogantes et somptueuses ; elles sont trop attachées au mode de vie européen et manquent de la précieuse fierté nationale : des éléments qui tous renforcent leur caractère de modèle à éviter. Aux exemples ci-dessus nous pouvons ajouter celui de Seniha, personnage de *Kiralık Konak*, capricieuse, frivole et profiteuse, fille du *züppe* Servet Bey qui l'a élevée dans une ambiance complètement *alafranga*. Inutile d'ajouter qu'elle aussi se distingue par sa coquetterie et son relâchement moral.

Le monde *alafranga* est diamétralement opposé à la classe de citoyen, en l'occurrence de femme, qui habite l'Istanbul originelle, loin des étrangers et de leurs partisans. L'idée d'un modèle de femme propre à la rive sud, représentante des valeurs nationales et des vertus associées à Fatih, a été déjà avancée par Halide Edip dans *Ateşten Gömlek*. Elle trouve un écho significatif dans la prose de Yakup Kadri, qui lui apporte, dans *Sodom ve Gomore*, une définition morale précise :

Il y avait [à Fatih], occupées à bercer leurs enfants, des femmes pures et résignées dont les maris étaient allés se battre, des jeunes filles gardant leurs corps

¹⁶⁶ Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Leïla, fille de Gomorrhe*, op. cit.

comme une chose sacrée reçue de Dieu, de vieilles grands-mères au visage rugueux tremblant dans les bras de leurs petites-filles et des patriotes pauvres portant sur leur poitrine, comme une amulette, les journaux qui leur avaient apporté les dernières nouvelles d'Anatolie et qui, au contact de ce trésor, pour eux inestimable, se sentaient riches de toutes les richesses de la terre.¹⁶⁷

Le thème de la guerre ou du pays en guerre fournit l'occasion à plusieurs œuvres de la période de souligner le caractère nationaliste de leurs héroïnes et de mettre en relief leur apport à la construction du nouvel État. Les exemples de Halide Edip évoqués plus haut se complètent par les actes héroïques de Yıldız, qui protège un groupe de femmes et d'enfants pendant la guerre dans *Dikmen Yıldızı*, ou par la louange de *Kan ve İman* envers les femmes qui participent à la guerre.¹⁶⁸ Quant aux femmes décrites dans le passage de *Sodom ve Gomore*, elles sont en plus profondément patriotes, dans le contexte d'un Fatih qui souffre énormément des dégâts de la guerre. Encore plus significatif, elles s'occupent du foyer et protègent la famille, elles sont décentes, pudiques, vertueuses. Par ces références, le roman revendique le rôle des femmes comme génitrices, responsables du foyer et gardiennes de la morale collective. En d'autres termes, il diffuse, somme toute, un modèle de femme scrupuleusement kémaliste.

Au sujet de la morale, il est intéressant de noter le destin que certains romans réservent aux personnages féminins qui contreviennent aux normes. La principale femme libertine de *Zaniyeler*, la tante de l'héroïne, meurt toute seule dans un hôpital

¹⁶⁷ Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Leila, fille de Gomorrhe*, op. cit., p. 136. Pour la version originale : « Orada [...] babaları savaşa gitmiş yavrularının beşiğini sallayan temiz ve sabırlı kadınlar, vücutlarını Allah tarafından kendilerine teslim edilmiş bir kutsal emanet gibi saklayan genç kızlar, bunların üstüne şefkatle titreyen nur yüzlü nineler ve Anadolu'ya dair son iyi haberleri bildiren gazeteyi bir muska gibi devşirip cebine yerleştirdikten sonra sanki kendisini bütün dünyanın hazinelerine sahip bir adam kadar mesut hisseden fakir vatandaşlar vardı. » (Yakup Kadri (Karaosmanoğlu), *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe], op. cit., p. 192.)

¹⁶⁸ La participation des femmes au conflit et leur contribution à la nation sont notamment véhiculées par deux personnages féminins, Hanife et Leman. La première est une femme du village de Menemen que les Grecs ont occupé. Elle tue un général grec qui a essayé de la violer et se déguise plus tard en homme pour pouvoir rejoindre les Forces nationales et contribuer à freiner leur avancée. La seconde, Leman, est l'amoureuse de Sadık, héros nationaliste du roman. Non seulement elle fait passer la cause de son bien-aimé avant leur amour, mais part à un moment en Anatolie s'occuper des hommes blessés durant la guerre. Elle revendique explicitement son droit à s'engager à la cause des Turcs au même niveau que les hommes : « Je suis turque moi aussi... J'ai le même sang et la même foi que vous ! », s'exclame-t-elle à un moment où elle est auprès de son amoureux avant qu'il ne reparte à la guerre. (« Ben de Türk kızayım... Sizdeki kanla, sizdeki iman bende de var! » Ercüment Ekrem (Talu), *Kan ve İman* [Le Sang et la Foi], op. cit., p. 30.

tandis que Cânân, personnage de l'œuvre homonyme, de Peyami Safa, est violemment tuée par sa propre mère lorsqu'elle apprend les aventures de sa fille. Sârâ, héroïne du roman homonyme aussi, de Selahattin Enis, meurt du typhus après avoir été infidèle à son mari pendant qu'il était au front, et la mère adultère de l'héroïne de *Kanun Namina* [Au nom de la loi] (1932), de Reşat Enis, est d'abord frappée de paralysie avant d'être assassinée par son amant qui la trompe à son tour avec sa propre fille. En plus, peu importe que ce soient les femmes qui trompent leurs maris ou les maris qui se trouvent une maîtresse : la charge la plus lourde de la critique de l'adultère et les pires conséquences pour avoir transgressé la norme sont réservées, dans toutes ces histoires, au personnage féminin du couple illicite. Par ces dénouements, les romans punissent les femmes infidèles et lancent notamment un avertissement en direction des lectrices contre la déviation de la morale. Ils confirment aussi la mentalité conservatrice sous-jacente à la distribution des rôles sociaux dans la vie quotidienne. Même dans un roman comme *Üvey Ana* d'Aka Gündüz, favorable aux nouvelles formes de couple et de famille, dont le concubinat, c'est la femme qui est présentée comme la maîtresse de son partenaire et non pas lui comme son amant ou les deux par des termes neutres : c'est encore elle qui fait l'objet du stigmatisme pour sa transgression de la convention sociale. Effectivement, les femmes sont à cette époque-là les respectées gardiennes de la morale collective mais aussi l'élément le plus durement puni en cas de transgression.

Pour compléter la définition morale de cette femme, la plus largement diffusée par le roman de la République, il faut citer certaines histoires où les femmes qui se font tromper par leurs maris finissent par leur pardonner. C'est le cas de *Cephe Gerisi* de Burhan Cahit et de *Gizli El* [La Main cachée] de Reşat Nuri, où ces personnages féminins jouent en plus le rôle de modèles de comportement à suivre. Leur réaction peut être interprétée comme une invitation des lectrices à l'abnégation face aux éventuelles turbulences à l'intérieur du couple. À l'inverse, nous ne trouvons aucun exemple d'hommes qui pardonnent l'infidélité de leur femme dans les presque quatre-vingt romans qui composent notre corpus.

La distribution inégale des rôles de genre, notamment le fardeau moral imposé aux femmes —et rien qu'aux femmes— font l'objet d'une dénonciation explicite et exceptionnelle dans la production de Hüseyin Rahmi. En général, l'auteur se définit par un intérêt particulier pour les thèmes sociaux. Cela le distingue, non seulement de sa propre génération, mais de l'ensemble des romanciers de la première décennie

républicaine. Plus précisément, il réserve une place de choix au sujet des femmes dans son œuvre, à leurs problèmes, à leur pensée. Concernant leur rôle moral dans la société, le thème apparaît dans plusieurs de ses romans de la période, toujours marqué de revendications d'un modèle de femme qui soit jugée avec les mêmes critères que les hommes.

Billûr Kalp déploie une critique sévère contre les hommes qui considèrent les femmes comme des objets mis à leur disposition pour leur plaisir. Mais particulièrement contre ceux qui, manquant d'un regard humain, n'attendent des femmes que la perfection morale, qui ne les jugent que par leur intégrité. Ce message est principalement canalisé par le récit de Mürüvet, une jeune femme qui se suicide après que ses parents l'aient accusée de déshonneur ; ils n'ont pas cru qu'un groupe d'escrocs l'aient retenue et fait boire lorsqu'elle rentre deux jours après en sentant l'alcool à la maison. Il en va de même pour *Can Pazarı*, où l'auteur dénonce la considération générale des femmes comme des êtres inférieurs soumis à l'homme, voire comme des esclaves —en l'occurrence au sein de la haute société malgré son apparente ouverture d'esprit.¹⁶⁹ Quant à *Meyhanede Hanımlar*, cette nouvelle reflète, malgré le sarcasme du récit, l'évolution de la considération sociale des femmes dans la transition entre l'Empire ottoman et la République, l'abîme entre la mentalité des générations précédente et actuelle. Bahriye Hanım et son mari parlent des conséquences de la loi sèche de 1920.¹⁷⁰ La discussion conduit à une dispute entre la première et sa belle-mère au sujet du statut des femmes. Le dialogue reflète le caractère narquois de l'œuvre :

—Comment ça un homme parle de boisson avec sa femme ?

La belle-fille se tourna brusquement sur sa chaise :

—Comme ça... Désormais les femmes pourront se mêler de toutes les discussions. On demandera leur avis à propos de tout, absolument tout. [...] Ta tête est restée à l'époque

¹⁶⁹ « Nafia Hanım comprit vite que ce féminisme n'était que le nouveau tralala du jeu d'imiter l'Europe. Derrière les coulisses de cette scène d'apparente supériorité, la femme était exactement la même qu'auparavant. Elle était même la deuxième ou la troisième du point de vue juridique. Alors que c'était toujours l'homme qui prenait, qui laissait, qui gérait la subsistance de la famille, qui devenait s'il voulait un tyran acharné dans l'univers secret du mariage. » [« Nafia Hanım bu feminizmin Avrupa taklitçiliğinden ibaret bir gösteriştin başka bir şey olmadığını pek çabuk farkında oldu. Kadın, bu görünüşteki üstünlük oyunu sahnelerinin kulisleri içinde yine eskisinden farksız gibiydi. Hukukça ikinci, üçüncü idi. Hep alan, bırakan, ailelerinin geçim esaslarını idare eden, karılık-kocalığın gizli âleminde canı isterse inatçı bir zorba kesilen hep erkekti. »] Hüseyin Rahmi (Gürpınar), *Can Pazarı* [Sauve-qui-peut], 2^e éd., Istanbul, Atlas, 1974, p. 113.

¹⁷⁰ Voir la note de bas de page 90 de la deuxième partie.

du Sultan Aziz. Dorénavant ce ne sont pas les hommes qui divorceront de leur femmes mais au contraire si elles le souhaitent. Ce sont les femmes qui frapperont les hommes —dit-elle en donnant deux coups de poing à son mari sur le dos. Il est temps que les femmes réagissent contre l’esclavage venu d’Asie qu’elles subissent depuis des siècles. Maintenant elles prendront leur vengeance.¹⁷¹

Ce type de revendication se poursuit toujours sur un ton comique dans la scène suivante où Bahriye Hanım et son mari se rendent dans une taverne et discutent de progrès, d’égalité et du rôle social des femmes avec des amis autour d’une bière —plutôt de plusieurs.

Cela dit, c’est enfin *Kokotlar Mektebi*, qui aborde le désavantage des femmes face à la morale publique de façon plus large et spécifique que les textes précédents. Le roman raconte plusieurs histoires d’amour qui tournent autour de l’établissement d’une école de maîtresses, d’amantes, à Istanbul à l’époque de la République. La directrice de l’école, Ulviye Melek Hanım, est une Française de longue date installée en Turquie qui jouit, malgré tout, d’une certaine autorité morale dans le récit. Le personnage parle à un moment de la situation des femmes dans le pays :

Aujourd’hui les règles du civisme disent aux femmes : « Si tu te trouves un mari, tant mieux ! Mais sinon, alors il vaut mieux rester sage. Car si tu succombes au feu de ta nature, les gens te traiteront de putain. C’est ainsi que la société t’appelle ». Nombreuses sont les femmes célibataires qui, face à cette menace, vieillissent et meurent sans avoir goûté aux plaisirs de la chair. En revanche, vas trouver un homme qui se soit privé de tels délices : il n’est pas difficile mais pratiquement impossible. Franchement il n’est pas logique ni juste du tout que l’on tolère chez l’homme quelque chose que l’on considère comme indécent chez les femmes. [...] On dit putains aux femmes qui ont des relations illégitimes. Mais pourquoi ne dégrade-t-on pas comme ça les hommes qui ont agi exactement pareil ?¹⁷²

¹⁷¹ « —İnsan karısıyla içki lakırdısı eder mi?

Gelin iskemle üzerinde firradak dönerek:

—Eder... Bundan sonra kadın her meseleye karışacaktır. Her şeyde ama her şeyde onun da fikri sorulacak, oyu alınacaktır [...] Hâlâ Sultan Aziz zamanı kafasıyla yaşıyorsun. Bundan sonra kocalar karılarını değil, isterlerse karılar kocalarını boşayacaklar. (Kocasının arkasında iki yumruk indirerek) Kadınlar erkeklerini dövecekler. Kadınlar, yüzyıllar boyunca çektikleri Asya’ya ait esirliğin tepkisi dönemindedirler. İntikamlarını alacaklar. » Hüseyin Rahmi Gürpınar, « Meyhanede Hanımlar [Femmes à la taverne] » dans *Meyhanede Hanımlar* [Femmes à la taverne], 2^e éd., Istanbul, Atlas, 1972, p. 8 et 11.

¹⁷² « Bütün medenî kanunlar bugün kadına: “Bir koca buldunsa ne iyi! Bulamadınsa uslu oturacaksın. Mizacının ateşine yenilirsən sana orospu derler. Sosyetenin sana verdiği ad budur.” diyor. Evlenememiş

L'une des particularités avérées de Hüseyin Rahmi est sa capacité d'adaptation aux temps qui courent. Là encore il fait preuve d'une mentalité remarquablement progressiste en faveur de l'égalité des sexes au niveau social profond. Par son roman, il préconise un modèle de femme qui vit ses relations sans se soucier des contraintes sociales. Mais il exhorte surtout la société à regarder les femmes d'un œil humain, à faire passer leurs sentiments avant la tradition ; la même critique est déjà présente dans *Billûr Kalp*, qu'il a publié peu avant.¹⁷³ Pour ce qui est des femmes, il les invite à mettre en valeur leurs qualités et leurs capacités naturelles. Dans cela, le roman coïncide avec la critique de la féminité superficielle et affectée qui apparaît dans d'autres romans tels que *Güzellik Kraliçesi* ou *Ayten*. Il s'acharne notamment sur le soin physique extrême et l'emploi du maquillage qu'il décrit comme des entraves à la considération égalitaire entre hommes et femmes.

Enfin, la dénonciation des rôles sociaux au préjudice des femmes trouve un écho important dans un dernier roman de Yaşar Nabi (Nayır) cette fois-ci. *Bir Kadın Söylüyor* [Le Récit d'une femme] (1931) se distingue par son approche progressiste, ouverte d'esprit pour ainsi dire, vis-à-vis des questions sociales. Parmi les nombreuses réflexions en premier degré de Selma, l'héroïne, plusieurs sont en faveur de l'éducation, contre les traditions et notamment autour de la condition des femmes et de leur rôle dans le couple. Elle dénonce ainsi le traitement inégal que reçoivent hommes et femmes de la part de la société.

L'homme est libre. Son égoïsme infini lui donne le droit de tout faire. Il ne se prive de rien et quand il se marie, il n'est obligé de rendre de comptes à personne sur son passé.

En revanche, une jeune femme peut être un ange, mais dès qu'elle a un accident même involontaire, elle est stigmatisée. Elle mérite, on le croit, de faire l'objet d'une condamnation, de devenir un paria.

kadınlardan bu korkutma karşısında titreyerek cinsel zevkleri tatmadan ihtiyarlayıp ölenler pek çoktur. Fakat kesin bir perhizle yaşamış bir erkeğe rastlamak pek az değil, yok gibidir. Kadın için namussuzluk sayılan bir işin erkek için hoş görülmesi doğrusu akıl ve adalete hiç uygun gelmiyor. [...] Meşru olmayan ilişkilerde bulunan kadınlara orospu diyorlar. Aynı işi işlemiş olan erkeklere niçin böyle alçaltıcı bir ad verilmiyor? » Hüseyin Rahmi (Gürpınar), *Kokotlar Mektebi* [L'École des cocottes], 2^e éd., İstanbul, Atlas, 1968, p. 45.

¹⁷³ Malgré le manque de données sur l'éventuel feuilleton de *Billûr Kalp*, il est certain que sa version imprimée date de 1926. Quant à *Kokotlar Mektebi*, il apparaît d'abord en feuilleton en 1927 et deux ans après en version imprimée.

Pourquoi ? De quel droit ?

[...] Ô les femmes féministes : quand vous demandez que les femmes soient égales aux hommes, travaillez pour obtenir les droits sociaux avant que les politiques.

Ce n'est pas contre la loi mais contre les traditions qu'il faut lutter. Or, les traditions sont plus tenaces que la loi. Ne choisissez pas la voie facile.¹⁷⁴

Tout comme le personnage d'Ulviye Melek Hanım ou comme Ayten ou Elvan lorsqu'elles revendiquent le choix du compagnon, Selma appelle la société à avancer, à produire des changements profonds dans la considération des femmes. Dans son histoire, elle finit par contourner la tradition, les contraintes sociales et les mariages arrangés, par trouver l'amour qu'elle préconise et déménager avec son bien-aimé sans pour autant s'être mariée. Elle offre ainsi l'exemple réussi d'une représentante de la nouvelle génération qui invite implicitement les lectrices à incorporer ces mêmes valeurs dans leurs vies.

*
**

Pour résumer, l'importance que revêtent les femmes dans le projet de reconstruction sociale est, comme il fallait s'y attendre, proportionnelle à l'espace qu'elles occupent dans les romans de la période, qui reflètent les diverses opinions que le sujet recueille parmi leurs écrivains. Conformément au nationalisme et à la source occidentale qui déterminent le modèle dominant, le roman trouve un certain consensus sur la dimension politique et sociale de la femme idéale, et promeut donc une femme patriote ainsi qu'émancipée, éduquée, entrepreneuse et engagée. Mais c'est sa dimension morale qui fait l'objet de divergence. Elle s'explique principalement par le manque de congruence entre les principes des courants dominants et la mentalité patriarcale sous-jacente à ces principes, qui donne lieu, pour ainsi dire, à un écart entre la théorie égalitariste et la pratique. Certains romans préconisent, ainsi, une femme qui met la vertu et la décence au plus haut de ses valeurs. Les personnages des romans de

¹⁷⁴ « Erkek serbesttir. Erkeğin namütenahi hodkâmlığı ona her hakkı bahşeder. Erkek hiçbir şeyden mahrum kalmaz ve evlendiği zaman mazisinden imtihan vermeye mecbur değildir. Genç bir kız bir melek olabilir. Fakat başından arzusu hilafına bir kaza geçmiş olsa alını damgalanmıştır. Bütün fena sözler hakkında mübah görülür. O, cemiyetin artık bir matrududur. Niçin? Ne hakla?

[...] Feminist hanımlar, kadının erkekle müsavi olmasını isterken ona siyasîden evvel ictimai haklar teminine çalışınız.

Mücadele için karşınızda kanun değil, ananeler vardır. Ve ananeler kanundan daha mukavimdir. İşin kolayını tercih etmeyiniz. » Yaşar Nabi (Nayır), *Bir Kadın Söylüyor* [Le Récit d'une femme], Istanbul, Muallim Ahmet Halit, 1931, p. 54-55.

Nezihe Muhittin ou Halide Edip donnent une bonne idée de cet idéal alors que d'autres œuvres misent sur un véritable renouveau social. Les femmes sont, d'après cette autre série de textes, assujetties non seulement aux hommes mais au regard sévère de la société. Un changement de mentalité profond est donc nécessaire, et il passe par le fait d'abandonner les traditions qui confortent la société mais nuisent en même temps aux femmes. Il s'agit, ça va sans dire, d'une perspective extrêmement progressiste qui ne trouve, conséquemment, que quelques rares défenseurs parmi les auteurs de la période. Il convient tout de même de rappeler que, même pour les femmes activistes engagées dans la cause des femmes, la libération des femmes n'est pas perçue à l'époque comme l'égalité des sexes mais comme la participation à la vie sociale et intellectuelle qui leur était interdite à l'époque ottomane.

CONCLUSIONS

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

Le 25 septembre 1924, Hüseyin Rahmi (Gürpınar) est appelé à comparaître devant le Tribunal correctionnel numéro 5 d'Istanbul. Il est accusé, ainsi que Fevzi Lütfi, chef de rédaction du journal *Son Telgraf* [Le Dernier Télégraphe], du délit de publication contraire à la morale. L'accusation est fondée sur les contenus de son dernier roman *Ben Deli Miyim?* [Suis-je fou ?], en cours de parution par épisodes, qui non seulement décrit explicitement des identités et des pratiques sexuelles non conventionnelles, mais les aborde en plus avec une tolérance remarquable.¹ L'auteur est finalement acquitté sans que le feuilleton ne subisse aucune interruption, hormis quelques restrictions de contenu qui lui sont imposées par les autorités. Cependant, l'accusation a fait la preuve, par cet incident, de la prise de conscience sur le pouvoir que possède la littérature pour influencer le lecteur. Elle a suggéré jusqu'à quel point une œuvre littéraire peut inspirer ce lecteur à adopter un comportement répréhensible —une emprise qu'elle s'empresse dès lors d'empêcher. C'est pour cette raison qu'André Gide, pour donner un exemple plus proche, est accusé lui aussi, en 1940, dans une colonne de *Le Temps* au sujet de la formation de la jeunesse d'avoir « formé une génération orgueilleuse et déliquescence » par ses écrits des années précédentes, de l'avoir « élevée, sous prétexte de sincérité, dans la perversion du sens moral ».²

Se demander alors, face à ces deux exemples, si la littérature influence le lecteur pourrait paraître inutile. Mais ces cas, et d'autres similaires, nous ont fait au contraire

¹ Abdullah Tanrıninkulu et Gülçin Tanrıninkulu (éds.), « Ben Deli Miyim? Romanının Mahkemesi ve Hüseyin Rahmi Gürpınar'ın Savunması [Le procès du roman "Ben Deli Miyim?" et le plaidoyer de Hüseyin Rahmi Gürpınar] » dans *Hüseyin Rahmi Gürpınar'ın Mektupları ve Tiyatro Eleştirileri* [Lettres et critiques théâtrales de Hüseyin Rahmi Gürpınar], 1^{re} éd., Istanbul, Özgür, 1998, p. 143-192. Dans cet ouvrage, Abdullah et Gülçin Tanrıninkulu recueillent les articles de presse publiés autour du procès ouvert contre le roman, y compris les plaidoyers déposés par l'auteur. Pour aller plus loin : Nuri Sağlam, « «Ben Deli Miyim?» Romanında «Ahlaka Aykırı Neşriyat» Yaptığı Gerekçesiyle Hüseyin Rahmi Gürpınar'ın Yargılanması [Le procès de Hüseyin Rahmi Gürpınar sous prétexte d'un délit de publication contre la morale dans le roman Ben Deli Miyim?] », *İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Türk Dili ve Edebiyatı Dergisi*, 2004, vol. 32, n° 0, p. 109-130. ; Ali Serdar, *Hüseyin Rahmi Gürpınar'ın Romanlarında Ahlak Sorunsalı* [La problématique de la morale dans les romans de Hüseyin Rahmi Gürpınar], Thèse doctorale sous la direction de Süha Oğuzertem, Bilkent, Ankara, 2007, 196 p.

² *Le Temps*, 9 juillet 1940, n° 28784, p. 1. ; G. Sapiro, *La guerre des écrivains*, op. cit., p. 164.

nous poser des questions, qui plus est, nous ont donné envie d’explorer cet effet sournois, presque perfide du roman du fait qu’il transforme le lecteur à son insu. Ainsi, nous nous sommes proposé de démontrer la capacité du genre romanesque à transmettre des modèles de comportement, en particulier dans le contexte de la transformation de l’identité des Turcs au moment du passage entre l’Empire ottoman et la République. Le pouvoir d’influence du roman et son rôle dans cette transformation se manifestent par l’intérêt des romans turcs de la période pour les sujets d’actualité. Cet intérêt, nous avons voulu le cerner également en dégagant plus concrètement le modèle de société que ces romans préconisent.

Avant tout, nous avons fixé une période pour cadrer notre étude : la première décennie qui suit la fondation de la Turquie en 1923, où convergent les divers courants qui se disputent, depuis la fin du XIXe siècle, l’ancienne identité islamique-ottomane des Turcs. L’analyse du contexte historique de la période, qui compose la première partie de ce travail, a cherché en priorité à identifier ces courants et à trouver les modèles de société qu’ils proposent, sur lesquels nous allions plus tard interroger les romans de la même période. En ce sens, le kémalisme est de loin, avec le nationalisme dont il s’empare, le courant de pensée dominant de la décennie. Dans cela jouent les conditions de la naissance de la Turquie, notamment les guerres contre les étrangers et le fait que ce soient les leaders des forces victorieuses qui revendiquent ces doctrines, ainsi que le caractère autoritaire du régime que ces mêmes leaders imposent.

Le politologue Toktamış Ateş synthétise les principes qui composent la doctrine de Mustafa Kemal : « Pendant la guerre de Libération nationale, le kémalisme se composait de trois principes fondamentaux : l’indépendance absolue, le populisme et la souveraineté du peuple. Avec la nouvelle organisation qui suit la fondation de la République, ils seront définis comme laïcité, République, révolution, étatisme, nationalisme et populisme, tels qu’ils seront exprimés dans les Six Flèches du Parti républicain du peuple ».³ Quant au modèle de citoyen qu’il propose, il s’appuie en même temps sur l’Occident et sur les racines du peuple turc. D’une part, il adopte l’esthétique

³ « Ulusal Kurtuluş Savaşı sürerken Atatürkçülüğün üç temel ilkesi vardı; “tam bağımsızlık”, “halkçılık” ve “halk egemenliği”. Cumhuriyet kurulduktan sonra yeni bir düzenlemeyle Atatürkçülüğün ilkeleri, Cumhuriyet Halk Partisi’nin altı okunda dile geleceği üzere; “laiklik”, “cumhuriyetçilik”, “devrimcilik (inkılapçılık)”, “devletçilik”, “ulusçuluk”, “halkçılık” olarak belirlenecektir. » Toktamış Ateş, « Atatürkçülük Bir İdeoloji midir? [Le kémalisme, est-il une idéologie ?] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], İstanbul, İletişim, 1983, vol. 1/10, p. 92.

et des référents culturels occidentaux tels que les goûts artistiques ou le savoir-vivre. Il parle des langues européennes et fait preuve du positivisme européen qu'il matérialise par son amour des sciences. Ce positivisme, le kémalisme s'en sert pour attaquer l'hégémonie de l'islam et notamment stimuler le développement économique que la religion entrave. Il l'hérite d'intellectuels ottomans comme Ahmet Rıza, tête des Jeunes-Turcs à une époque et habitué des milieux positivistes parisiens, et notamment de Ziya Gökalp, idéologue du nationalisme turc et ferme partisan de la sociologie d'Émile Durkheim. D'autre part, le citoyen idéal assimile sa parenté à la grande famille turcique venue d'Asie, encourage des traits de ce peuple nomade tels que l'activité physique et s'attache à une mythologie turque fondée sur une histoire illustre, fixe par exemple ses origines dans un passé lointain et met en avant la contribution des Turcs à l'islam. Par ailleurs, il revendique l'égalité des sexes suivant l'image de la société européenne, mais aussi les conditions dont les femmes auraient joui dans les anciennes sociétés turques. Enfin, pour ce qui est de sa dimension religieuse, il se reconnaît musulman sunnite, un trait en tout cas indissociable de sa turcité, mais défend un islam compatible avec les valeurs occidentales et nationales qu'il privilégie.

Cependant, les efforts pour homogénéiser la population et répandre la doctrine officielle ne réussissent pas à neutraliser complètement la diversité sociale et idéologique qui définit l'Empire ottoman, visible notamment dans ses dernières années. En ce qui concerne la question de l'identité, c'est surtout contre le sécularisme du modèle kémaliste que des fronts d'opposition se manifestent tout au long de la décennie. Que ce soit par la voie politique, comme le fait le Parti union et progrès (1924-1925), ou par des manifestations violentes comme les émeutes du Cheikh Saïd (1925) ou les incidents de Menemen (1930), ils proposent tous de maintenir l'islam au cœur de la vie quotidienne, notamment contre les réformes qui relèguent la religion et ses symboles au moment exclusif du culte. Cette opposition témoigne de l'abîme qui sépare les membres du cabinet, issus des élites citadines occidentalisées, et le peuple, soumis à une volonté venue d'en haut.

Le sujet nous a ensuite menés de façon naturelle à explorer plus concrètement la scène du roman qui se déroule à l'intérieur de ce vaste contexte historique : les auteurs et leur production, à la recherche des clés qui permettront d'interpréter leur littérature dans une étape postérieure. Malgré les différentes idées qui circulent dans la République, ce n'est pratiquement que par les courants dominants qu'il est possible de

définir la pensée des écrivains de la période. L'action du gouvernement et ses mécanismes de répression y jouent, indéniablement, un certain rôle. Mais si tous ces auteurs adhèrent nettement au nationalisme et plusieurs au kémalisme aussi, c'est de bon gré et en représentation de leurs idées, sans que s'exerce une quelconque coercition. Cela s'explique par les politiques d'épuration sociale, mais surtout par l'implication de l'intelligentsia dans les revendications nationales depuis la fin du XIXe siècle. En fait, ce sont en grande mesure les écrivains qui poussent les Turcs à ce moment-là à épouser la conscience d'appartenance au peuple ethnique. À ces raisons il faut ajouter, comme Rauf Mutluay le souligne, que les gouvernements s'efforcent, depuis le début du XXe siècle, de gagner la faveur des intellectuels.⁴ Quant aux romanciers de la première décennie républicaine, plusieurs mènent en effet une carrière politique dans les rangs du parti unique, et la plupart s'engagent dans des initiatives politiques et sociales en défense de différentes facettes de la cause nationale.

Concernant leur production, plusieurs thèmes se distinguent par leur récurrence : l'histoire des dernières années de l'Empire, les guerres —notamment la guerre d'Indépendance— et les questions sociales. L'intérêt de ces romans pour des sujets de la réalité actuelle ou récente, pour l'évolution du pays et la transformation sociale est, par conséquent, évident. En fait, comme Alemdar Yalçın le fait remarquer, même les romans d'amour, qui occupent d'ailleurs une place importante dans cette littérature, revêtent une dimension sociopolitique indéniable en rapport à l'actualité.⁵

Ce rapport au présent permet aux auteurs de se projeter sur leur œuvre, d'autant que beaucoup sont engagés dans la politique et le social, et de manifester de cette manière de nombreux jugements relatifs aux valeurs en cause à l'époque. Il relève, en fait, de la première de deux fonctions que la sociologie de la littérature attribue au genre réaliste, qui confirme cette production comme un reflet historique et social de la période. Quant à la seconde, le pouvoir de transformer la réalité qu'elle décrit, elle se matérialise dans les nombreuses invitations implicites, parfois explicites, des auteurs à adopter ou à refuser certaines valeurs ou comportements. En ce sens, ils se servent le plus souvent de jeux de personnages modèles et contre-modèles qui font d'ailleurs de

⁴ R. Mutluay, *100 Soruda Çağdaş Türk Edebiyatı (1908-1972)* [La littérature turque moderne en cent questions], *op. cit.*, p. 494.

⁵ A. Yalçın, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], *op. cit.*, p. 227.

cette production une littérature certainement engagée, une source de romans à thèse. Ces arguments confirment déjà, en quelque sorte, la capacité de ces textes à diffuser des modèles de comportement. Cependant il nous faut toujours les appliquer dans le domaine concret de l'identité post-ottomane.

Le renouveau de l'identité turque se compose, dans tous les cas, d'une dimension religieuse et d'une dimension nationale, quel que soit le courant proposé pour l'accomplir. La troisième partie de ce travail explore les opinions, les jugements exprimés par les trames, les thèmes récurrents et les personnages des romans de la première décennie républicaine par rapport à chacune de ces dimensions. L'analyse est suivie d'un travail sur le symbolisme des espaces qui sont associés aux référents identitaires en jeu : les quartiers de Beyoğlu et de Fatih pour ce qui est la capitale culturelle, Istanbul, ainsi que l'Anatolie. Elle se conclut par une étude sur la posture du roman vis-à-vis de la condition des femmes, qui est l'indicateur du niveau de progrès atteint par la société, et sur le prototype de femme que la production romanesque de cette période préconise.

C'est ainsi, par ce parcours allant de l'approche générale jusqu'à la plus concrète de notre objet d'étude, du contexte politique jusqu'à l'identité dans le roman en passant par la scène littéraire, que nous parvenons à des réponses importantes à nos questionnements de départ. En premier lieu, même si cela allait peut-être de soi, la capacité du roman turc de la période pour transmettre des modèles de comportement est aisément confirmée. Dans cette attitude, il s'appuie en effet sur une série de paires d'altérité « bon exemple contre mauvais exemple », parfois non explicites mais toujours présentes, telles que « Turcs contre non Turcs » ou « islam moderne contre religion traditionnelle ». Ce procédé est certainement utile pour exposer son avis sur différents aspects de l'identité, mais surtout pour persuader implicitement le lecteur de la pertinence d'en adopter certains et d'en éviter d'autres. Les fins tragiques que beaucoup de ces œuvres réservent aux personnages féminins qui ont transgressé la norme morale sont particulièrement représentatives. À cet égard, il faut préciser que ces romans ne sont pas conçus, pour ainsi dire, dans le but d'éduquer le lecteur. Cependant, les nombreux jugements qu'ils véhiculent au sujet des processus sociaux en cours ont pour conséquence irrémédiable d'orienter le regard du récepteur, en lien avec

la seconde fonction du roman réaliste : « L'écrivain conçoit la littérature comme fin, considère Barthes, le monde la lui renvoie comme moyen ».⁶

En second lieu, ces romans appuient leur système de valeurs sur les courants dominants de la période où ils situent leur trame. Cela n'affecte pas significativement la dimension religieuse du modèle de société qu'ils diffusent, qui correspond, dans la plupart de ces textes, au modèle nationaliste-kémaliste. Cela signifie que le lecteur est invité à s'identifier à l'islam, tout en l'adaptant à la nouvelle identité, loin de la tradition religieuse ottomane. En revanche, sa dimension nationale présente deux alternatives. D'un côté, les romans qui situent leurs trames dans les années 1910 misent sur le sentiment national, sur la glorification des Turcs et sur la revendication de leur autonomie vis-à-vis de la communauté internationale —et font d'ailleurs parfois appel au discours xénophobe et anticolonialiste des cercles nationalistes de l'époque. D'un autre côté, ceux qui situent leurs trames sous la République, soutiennent dans les grandes lignes le citoyen kémaliste qui s'inspire autant du sentiment national turc que de la culture occidentale. Cette norme s'applique également aux romans qui ne s'intéressent pas particulièrement à la politique, aux auteurs qui n'abordent pas ouvertement la nouvelle identité, comme les récits d'amour de Halide Edip ou de Güzide Sabri, qui revendiquent néanmoins un modèle de citoyen conforme aux courants dominants.

Cependant, cette apparente homogénéité ne peut pas cacher une certaine diversité d'opinion qui se joue dans les détails. Si, par exemple, tous ces romans sont d'accord pour promouvoir l'émancipation des femmes, soutenue à la fois par les kémalistes et les nationalistes, ils ne sont pas pour autant tous d'accord sur le modèle précis de femme qu'ils préconisent, notamment en ce qui concerne sa dimension morale. S'ils sont tous d'accord sur la défense de la nation turque, ils divergent cependant par rapport à l'exaltation de l'Anatolie comme idéal de société, comme source sacrée de l'inspiration nationale, que certaines œuvres semblent vouloir démythifier. En ce sens, le roman s'avère un espace pour la discussion sur des questions appartenant au domaine du politique. Cependant, malgré certains désaccords, il n'y a

⁶ « En somme, c'est au moment même où le travail de l'écrivain devient sa propre fin, qu'il retrouve un caractère médiateur : l'écrivain conçoit la littérature comme fin, le monde la lui renvoie comme moyen : et c'est dans cette *déception* infinie, que l'écrivain retrouve le monde, un monde étrange d'ailleurs, puisque la littérature le représente comme une question, jamais, en définitive, comme une réponse. » Roland Barthes, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 149.

pas de textes qui s'opposent diamétralement au modèle de société des courants dominants, qui critiquent catégoriquement les réformes controversées, telles que l'abolition du califat ou l'interdiction des symboles religieux. Comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas non plus d'écrivains qui représentent ces postures. Cela confirme le roman comme projection des convictions intimes de leurs auteurs.

Par ce travail, nous avons voulu contribuer aux recherches entamées de longue date par la sociologie de la littérature en général, et par les chercheurs de la littérature ou des études culturelles turques en particulier. C'est dans le cadre des premières que nous avons essayé de mener un travail aussi original qu'accessible, en langue française, sur la capacité du roman à refléter la réalité et notamment à la transformer. C'est des seconds que nous nous sommes inspirés pour tenter une approche, dans la mesure du possible innovante, de la complexité du sujet : une analyse littéraire consciente des implications politiques et sociales du corpus et de ses auteurs. Ce sont aussi leurs travaux que nous estimons avoir voulu en quelque sorte préciser avec certaines perspectives novatrices. Nous pensons, par exemple, au contexte où les écrivains ont commencé leur carrière. Il s'est avéré plus déterminant pour leur personnalité et leur littérature que la période de leur naissance, et nous a permis de redistribuer ces auteurs par générations, selon ce nouveau critère. Nous pensons au mythe de Mustafa Kemal, par lequel nous nous sommes retrouvés nous-mêmes fortement influencés, que nous avons dû déconstruire par des arguments et des réflexions compris aussi dans ce travail. Nous pensons aux chapitres consacrés aux manuels de littérature et de savoir-vivre de la période républicaine, qui sont le produit d'une recherche sur un corpus original, sur des documents parfois en langue ottomane et dont l'accès reste souvent très restreint. Et nous pensons en particulier à tous les auteurs et les œuvres auxquels nous avons fait exprès d'accorder une place dans ce travail : Mahmut Yesari, par exemple, qui commence maintenant à regagner de l'intérêt dans les cercles littéraires de la Turquie ;⁷ ou Güzide Sabri, auteure de romans d'amour qui restera encore négligée tant que la recherche ne s'intéressera pas à des écrivaines autres que celles engagées ; ou Reşat Enis, qui n'a jamais été réédité depuis. Ce travail se veut la preuve qu'ils ont toutes et tous une valeur inaliénable, tout au moins comme les transmetteurs des idées de cette

⁷ La preuve de cet intérêt est le colloque célébré en 2014 à l'université Kadir Has d'Istanbul au sujet de Mahmut Yesari ainsi que le numéro spécial de février 2016 de la revue littéraire *Papirüs*, qui porte sur l'auteur.

période où l'identité turque voit le jour, comme des contributeurs à cette identité toujours en vigueur.

Paradoxalement, l'envergure que nous avons voulu donner à ce projet est aussi devenue en quelque sorte un facteur de restriction. Travailler sur un corpus très large nous a permis d'avoir une vision à notre avis représentative sur la posture du roman turc de la première décennie républicaine —de l'ensemble de ces romans— par rapport au sujet concret de l'identité post-ottomane. Cependant, cela nous a forcément empêchés d'aborder en profondeur plusieurs aspects de la transmission de modèles de comportement et de la construction de cette identité. Dans ces aspects, nous comprenons, par exemple, certains éléments culturels que ce roman sert à diffuser tels que les goûts musicaux, traditionnels ou occidentaux, qui acquièrent à l'époque une forte valeur identitaire. Ou certains traits du peuple turc qui ne sont pas en rapport au renouveau politique mais que ces romans semblent quand même vouloir transformer, comme son caractère fouineur et critique, son attachement aux superstitions et d'autres maux endémiques. Nous pensons au canon officiel, souvent établi sur la base de critères politiques, qui ouvre la porte donc à d'autres perspectives du rapport entre le pouvoir et l'intelligentsia. Nous pensons également à l'évolution de certaines questions sociales comme la prostitution, l'homosexualité, le mouvement féministe ou la perception de la boisson, qui en disent long sur la transformation sociale et sur l'abandon du modèle oriental en faveur des référents occidentaux. Ce sont tous des thèmes que nous avons eu l'occasion d'effleurer dans ce travail et qui pourront sans aucun doute faire l'objet de travaux plus approfondis et spécifiques dans le futur.

Au sujet de la suite de nos recherches, il faut, bien sûr, relancer le défi que nous posions dans l'introduction de cette thèse : l'étude de l'impact réel des romans de la période sur les lecteurs, qui apparaît comme une suite naturelle de cette étude sur le potentiel du genre. Mais nous voudrions également revenir sur les questions qui nous ont interpellés au long de ce travail, sur celles que nous avons ouvertement posées et d'autres qui restent implicites à nos réflexions, pour lesquelles nous n'avons pas pour l'instant trouvé de réponses définitives. Pourquoi ces romanciers ne s'intéressent pas du tout à des questions importantes à répercussion politique comme les échanges de population ou les Kurdes ? Pourquoi ils ne tentent pas du tout d'autres genres romanesques comme le fantastique ou le mystère, qui donnent pourtant des exemples dans les littératures dont ils s'inspirent ? Ou par exemple, dans un autre ordre d'idées :

quelle est la véritable conviction de Mustafa Kemal vis-à-vis de l'établissement d'une démocratie réelle, des réformes relatives à la condition des femmes ou de la suppression de la religion ? Toutes ces questions qui renvoient aux motivations profondes de leurs protagonistes pourraient avoir une réponse suite à un travail spécifique sur des documents privés, des lettres ou des journaux intimes, par exemple, ou sur des entretiens en presse ou d'autres moyens qui permettent d'accéder à leur pensée. Peut-être que certaines d'entre elles ont déjà trouvé une réponse ailleurs. En tout cas, elles invitent à la réflexion et marquent absolument la direction de nouvelles lignes de recherche.

Un nombre considérable de romans de la première décennie républicaine a été réédité à plusieurs reprises tout au long du XXe siècle et jusqu'à nos jours. Nous avons constaté leur pouvoir de transmettre de contenus politiques et des modèles de comportement, mais aussi leur rapport étroit à la réalité dans laquelle ils ont été conçus. Cela nous fait nous interroger sur le rôle que notamment des romans comme *Sodom ve Gomore*, *Sözde Kızlar* ou *Ateşten Gömlek*, à contenu nationaliste, en tout cas politique, remarquable, peuvent jouer dans les nouveaux contextes où ils voient le jour. Le premier, par exemple, a été réédité une quinzaine de fois, le second une vingtaine, alors que le roman de Halide Edip connaît plus de trente éditions dont quelques-unes au cours de tournants politiques comme le coup d'État et le régime militaire du début des années 1980. Il faudrait d'ailleurs se demander si la réédition de ces romans ne répond justement pas à une volonté de faire revivre leur message, par exemple l'exaltation du peuple turc qui débouche, nous l'avons vu, sur le renforcement de la cohésion sociale. En résumé, dans quel contexte et pour quelles raisons ont eu lieu ces rééditions ? Comment sont-elles reçues par le public ? Comment faudrait-il interpréter leur message considérant les enjeux du nouveau contexte ? Dans quelle direction influence-t-il ces autres lecteurs ? Une recherche de cette nature pourrait évidemment s'intéresser au contexte actuel et tisser des liens avec la littérature et notamment le public de la Turquie du XXIe siècle. En ce moment, l'identité qui est née dans les années 1920 perdure encore, alors que sa dimension religieuse semble prendre les devants et que la multiculturalité ottomane fait l'objet d'un nouvel intérêt et d'un nouvel éloge de la part de secteurs officiels et académiques.

Dans un autre ordre d'idées, la parution d'un roman en feuilleton est le plus souvent suivie, comme nous l'avons signalé, par le lancement de l'ouvrage sur le marché

en version imprimée un ou deux ans plus tard. Avant le Congrès des éditeurs de 1934, le nombre total de maisons d'édition en Turquie s'élève à deux-cent-vingt-six, dont cent-quinze, plus de la moitié donc, à Istanbul, vingt-et-une à Izmir et neuf à Ankara.⁸ Quant à notre corpus, la plupart des ouvrages sont publiés, dans leur première version imprimée, chez Semih Lütfi, İkbâl et İbrahim Hilmî, trois maisons de Cağaloğlu, ancien Bab-ı Ali, quartier stambouliote de maisons d'éditions et d'imprimeries par excellence depuis la moitié du XIXe siècle qui garde toujours une certaine importance dans le secteur. De même que pour la presse, il serait intéressant d'entamer une recherche qui porte sur le rapport des maisons d'édition de la période avec le politique et sur l'influence de ce rapport sur la diffusion de la littérature. Le lien entre la presse et les maisons d'édition s'avère d'ailleurs étroit : plusieurs journaux et revues publient même des romans dans leurs imprimeries, parfois sous leur propre nom, parfois pour d'autres maisons d'édition. Quelle est, par exemple, la position que défendent ces maisons dans les années 1920, où la presse stambouliote se distingue par son opposition au régime, par son conservatisme ? Ou par ailleurs, comment sont-elles affectées par le changement d'alphabet qui, nous le savons, a un effet dévastateur sur la presse ? Et en règle générale, quels facteurs participent au choix des publications ? Quelles raisons ont conduit les éditeurs à publier notamment les œuvres à contenu politique ? Quels sont leurs mécanismes de censure ? Les réponses à ces questions et à tant d'autres pourraient apporter un éclairage sur le rôle de ces maisons dans la diffusion des valeurs que transportent les romans de la période, et compléter, par conséquent, les résultats de nos recherches, ouvrir notamment la porte à un monde de nostalgie qui n'est pas pour autant libre d'une idéalisation importante.

Enfin, nous voudrions que les conclusions de ce travail soient utiles et applicables à d'autres domaines proches, et pas si proches, du nôtre. Les premiers bénéficiaires pourraient être les personnes qui travaillent en général sur la transmission de modèles de comportements à travers l'art. Tout comme le roman, d'autres genres de la littérature turque de la période, voire d'autres formes d'art, peuvent être porteurs des valeurs du régime ou d'autres secteurs sociaux. Nous avons, par exemple, fait allusion aux possibilités du théâtre et du cinéma dont le régime se sert consciemment pour

⁸ S.R. İskit, *Türkiye'de Neşriyat Hareketleri Tarihine Bir Bakış* [Un regard sur l'histoire des mouvements éditoriaux en Turquie], *op. cit.*, p. 299-309.

diffuser sa doctrine à l'occasion de l'anniversaire de la République et à travers notamment les Maisons du peuple — nous avons évoqué la mise en scène de plus de douze-mille pièces de théâtre et de presque huit-mille projections de films entre 1932 et 1940. Mais en général la capacité à transmettre des modèles de comportement apparaît dans toutes les traditions littéraires et toutes les périodes de l'histoire. Elle relève, en définitive, de la subjectivité inéluctable de l'individu à chaque fois qu'il conçoit un produit artistique, et de la célèbre *mimèsis* platonicienne qui condamne les récepteurs à évoluer par son effet. En second lieu, à côté de la recherche sur cette influence, ce projet comprend aussi un travail que nous espérons novateur sur les contextes historique et littéraire de la période, ainsi que des études spécifiques sur la presse, les manuels scolaires ou de savoir-vivre d'une part, et sur le profil des auteurs d'autre part. En ce sens, nos réflexions et nos conclusions pourraient intéresser les recherches qui touchent de près ou de loin des sujets tels que la naissance de l'identité turque, l'identité nationale tout court, le contexte politique ou social de la période ou la critique de sa littérature.

Quoi qu'il en soit, outre les réponses que nous avons nous-mêmes trouvées, nous espérons en apporter d'autres aux futurs chercheurs et chercheuses, autant que nous espérons leur avoir donné envie de s'attaquer aux nombreuses lacunes qui restent encore à combler.

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

- AKALIN Şükrü Halûk et TÜRK DİL KURUMU, 2012, *Yazım Kuralları* [Les règles de l'orthographe], <https://www.tdk.gov.tr/category/icerik/yazim-kurallari/>, 2012, consulté le 11 décembre 2020.
- AKALIN Şükrü Halûk et TÜRK DİL KURUMU (éds.), 2011, *Türkçe Sözlük* [Dictionnaire de turc], 11^e éd., Ankara, Türk Dil Kurumu, 2763 p.
- ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis et VIALA Alain (éds.), 2002, *Le dictionnaire du littéraire*, 1^{re} éd., Paris, Presses universitaires de France, 634 p.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989, *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], Ankara, Türk Tarih Kurumu, 3 vol.
- BAYRAK M. Orhan, 1994, *Türkiye'de Gazeteler ve Dergiler Sözlüğü, 1831-1993* [Dictionnaire des journaux et des revues de Turquie, 1831-1993], 1^{re} éd., Istanbul, Küll, 223 p.
- BELGE Murat, 2012, *İstanbul Gezi Rehberi* [Guide de voyage d'Istanbul], 6^e éd., Istanbul, İletişim, 423 p.
- BIBLIOTHÈQUE ATATÜRK (MUNICIPALITÉ DE LA MÉTROPOLE D'ISTANBUL) et YORDAMBT, 2018, *İ.B.B. Atatürk Kitaplığı Sayısal Arşiv ve e-Kaynaklar* [Archives numériques et ressources en ligne de la bibliothèque Atatürk - Municipalité de la métropole d'Istanbul], <http://ataturkkitapligi.ibb.gov.tr/yordambt13/yordam.php?>, 2018, consulté le 14 décembre 2020.
- DOĞAN D. Mehmet, ERVERDİ Ezel, KUTLU Mustafa et ERDEM Abubekir (éds.), 1977, *Türk Dili ve Edebiyatı Ansiklopedisi: Devirler, İsimler, Eserler, Terimler* [Encyclopédie de la langue et de la littérature turques : les époques, les noms, les œuvres, les termes], Istanbul, Dergâh.
- DUFOUR Marie-Louise, 2013, *Le tapuscrit : recommandations pour la présentation de travaux de recherche en sciences sociales*, Paris, Éditions EHESS, 95 p.
- ERSEL Hasan, 2002, *Cumhuriyet Ansiklopedisi: 1923-1940* [Encyclopédie de la République : 1923-1940], 3^e éd., Istanbul, Yapı Kredi, 386 p.
- İLETİŞİM YAYINLARI, 1985, *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* [Encyclopédie turque de la période républicaine], Istanbul, İletişim Yayınları, 10 vol., 2862 p.
- KABAKLI Ahmet, 1985, *Türk Edebiyatı* [Littérature turque], 5^e éd., Istanbul, Türk Edebiyatı Vakfı, 5 vol.
- MOUGIN Pascal, HADDAD-WOTLING Karen et DEMOUGIN Jacques (éds.), 2002, *Dictionnaire mondial des littératures*, Paris, Larousse, 1017 p.
- NECATIGİL Behçet, 1985, *Edebiyatımızda İsimler Sözlüğü* [Dictionnaire de noms propres de la littérature turque], 12^e éd., Istanbul, Varlık, 452 p.
- NECATIGİL Behçet, 1994, *Edebiyatımızda Eserler Sözlüğü* [Dictionnaire d'œuvres de la littérature turque], 5^e éd., Istanbul, Varlık, 432 p.

ÖZYEGİN ÜNİVERSİTESİ et SERDAR Ali, 2017, *Türk Edebiyatında Tefrika Roman Tarihi* [Histoire du roman en feuilleton dans la littérature turque], <http://eresearch.ozyegin.edu.tr/xmlui/handle/10679/888>, 2017, consulté le 4 décembre 2020.

TIETZE Andreas, 2016, *Tarihî ve Etimolojik Türkiye Türkçesi Lugatı* [Dictionnaire historique et étymologique du turc de la Turquie], 1^{re} éd., Ankara, TÜBA Türkiye Bilimler Akademisi, 4 vol.

TÜRKİYE DIYANET VAKFI, 1988, *Türkiye Diyanet Vakfı İslâm Ansiklopedisi*, Istanbul, Türkiye Diyanet Vakfı, 44 vol.

VERBOVEN Koenraad, CARLIER Myriam et DUMOLYN Jan, 2007, « A Short Manual to the Art of Prosopography » dans *Prosopography approaches and applications. A handbook*, Oxford, Unit for Prosopographical Research (Linacre College), p. 35–70.

LITTÉRATURE PRIMAIRE

CORPUS CENTRAL*

AKA GÜNDÜZ, 1929, *İki Süngü Arasında* [Entre deux baïonnettes], Istanbul, Resimli Ay, 156 p. (parution : 1929 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1928)

AKA GÜNDÜZ, 1931, *Ben Öldürmedim: Kokain* [Je ne l'ai pas tuée : la cocaïne], Istanbul, Sühulet, 176 p. (parution : 1931 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1931)

AKA GÜNDÜZ, 1943, *Bir Şoförün Gizli Defteri* [Le Cahier secret d'un chauffeur], Istanbul, Remzi, 304 p. (parution : 1928)

AKA GÜNDÜZ, 1974a, *Bu Toprağın Kızları* [Les Filles de cette terre], 5^e éd., Istanbul, Toker, 232 p. (parution : 1927 ; feuilleton : *Sokak Kızı* dans *Cumhuriyet* en 1926 ; *Kendi Kendinin Kızı* dans *Yeni Ses* en 1926 ; *Salon Kızı* dans *Haftada Bir Gün* en 1926 ; *Bu Toprağın Kızı* dans *Cumhuriyet* en 1927)

AKA GÜNDÜZ, 1974b, *Üvey Ana* [La Mère adoptive], Istanbul, Toker, 271 p. (parution : 1933)

AKA GÜNDÜZ, 2012, *Dikmen Yıldızı* [Yıldız de Dikmen], 6^e éd., Istanbul, Toker, 269 p. (parution : 1928)

BURHAN CAHIT (MORKAYA), 1932, *Köy Hekimi* [Le Médecin de campagne], Istanbul, İkbâl, 320 p. (parution : 1932 ; feuilleton : *Milliyet*, 1929)

BURHAN CAHIT (MORKAYA), 1933a, *Cephe Gerisi* [À l'arrière-garde], Istanbul, Kanaat, 344 p. (parution : 1933)

BURHAN CAHIT (MORKAYA), 1933b, *Düğün Gecesi* [La Nuit de nocces], Istanbul, Akşam, 484 p. (parution : 1933 ; feuilleton : *Milliyet*, 1930)

BURHAN CAHIT (MORKAYA), 2006, *Ayten*, Istanbul, Truva, 269 p. (parution : 1927 ; feuilleton : *Akşam*, 1927)

* L'année de parution, l'année de publication de l'éventuel feuilleton et l'organe de presse où celui-ci a été publié figurent entre parenthèses à la fin de chaque référence.

- BURHAN CAHIT (MORKAYA), 2008, *Gönül Yuvası* [Le Foyer du cœur], Istanbul, İskenderiye, 245 p. (parution : 1926)
- ERCÜMENT EKREM (TALU), 1988, *Kan ve İman* [Le Sang et la Foi], 1^{re} éd., Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı, 103 p. (parution : 1925 ; feuilleton : *İleri*, 1922)
- FALİH RIFKİ (ATAY), 1952, *Roman* [Le Roman], 2^e éd., Istanbul, Varlık, 128 p. (parution : 1932 ; feuilleton : *Milliyet*, 1932)
- GÜZİDE SABRI, 1938, *Hüsrân* [La Déception], 2^e éd., Istanbul, Sühulet, 143 p. (parution : 1928)
- GÜZİDE SABRI, 1943, *Hicran Gecesi* [La Nuit de l'adieu], Istanbul, Semih Lütfi, 160 p. (parution : 1930)
- HALİDE EDİP (ADIVAR), 2010a, *Kalp Ağrısı* [Mal au cœur], 2^e éd., Istanbul, Can, 267 p. (parution : 1924 ; feuilleton : *Vakit*, 1924)
- HALİDE EDİP (ADIVAR), 2010b, *Vurun Kahpeye* [Frappez la putain], 8^e éd., Istanbul, Can, 213 p. (parution : 1926 ; feuilleton : *Akşam*, 1926)
- HALİDE EDİP (ADIVAR), 2010c, *Zeyno'nun Oğlu* [Le Fils de Zeyno], 1^{re} éd., Istanbul, Can, 343 p. (parution : 1928 ; feuilleton : *Vakit*, 1926)
- HALİDE EDİP (ADIVAR), 2012, *Ateşten Gömlek* [L'Amour caché], 23^e éd., Istanbul, Can, 253 p. (parution : 1923 ; feuilleton : *İkdam*, 1922)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 1968, *Kokotlar Mektebi* [L'École des cocottes], 2^e éd., Istanbul, Atlas, 287 p. (parution : 1929 ; feuilleton : *Vakit*, 1927)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 1970, *Efsuncu Baba* [Le Magicien], 4^e éd., Istanbul, Atlas, 96 p. (parution : 1924 ; feuilleton : *İkdam*, 1923)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 1972a, *Ben Deli Miyim?* [Suis-je fou ?], 4^e éd., Istanbul, Atlas, 331 p. (parution : 1925 ; feuilleton : *Son Telgraf*, 1924)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 1972b, « Meyhanede Hanımlar [Femmes à la taverne] » dans *Meyhanede Hanımlar* [Femmes à la taverne], 2^e éd., Istanbul, Atlas, p. 7-36. (parution : 1924 ; feuilleton : *Son Telgraf*, 1924)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 1973, *Mezarından Kalkan Şehit* [Le Martyr qui se leva de sa tombe], 4^e éd., Istanbul, Atlas, 176 p. (parution : 1929 ; feuilleton : *Vakit*, 1927)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 1974a, *Billûr Kalp* [Cœur en verre], 3^e éd., Istanbul, Atlas, 314 p. (parution : 1926)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 1974b, *Can Pazarı* [Sauve-qui-peut], 2^e éd., Istanbul, Atlas, 354 p. (parution : 1923 ; feuilleton : *İkdam*, 1922)
- HÜSEYİN RAHMI (GÜRPINAR), 2012, « Şeytan İşi [Œuvre du diable] » dans *Mürebbiye - Şeytan İşi*, 2^e éd., Istanbul, Everest, p. 177-254. (parution : 1933 ; feuilleton : *Vakit*, 1928)
- MAHMUT YESARI, 1930a, *Kırlangıçlar* [Les Hirondelles], Istanbul, Sühulet, 104 p. (parution : 1930 ; feuilleton : *Akbaba*, 1928)
- MAHMUT YESARI, 1930b, *Ölünün Gözleri* [Les Yeux de la femme morte], Istanbul, Sühulet, 240 p. (parution : 1930)
- MAHMUT YESARI, 1932, *Kalbimin Suçu* [La Faute à mon cœur], Istanbul, Sühulet, 261 p. (parution : 1932 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1930)

- MAHMUT YESARI, 1966, *Pervin Abıa*, İstanbul, İnkılâp ve Aka, 314 p. (parution : 1927 ; feuilleton : *Yeni Ses*, 1926)
- MAHMUT YESARI, 1974, *Tipi Dindi* [Et la neige s'arrêta], İstanbul, Toker, 277 p. (parution : 1933 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1932)
- MAHMUT YESARI, 1976, *Bahçemde Bir Gül Açtı* [Une fleur ouverte dans mon jardin], İstanbul, Toker, 391 p. (parution : 1932)
- MAHMUT YESARI, 1995, *Çulluk* [La Bécasse], İstanbul, Oğlak, 380 p. (parution : 1928 ; feuilleton : *Milliyet*, 1927)
- MAHMUT YESARI, 2016a, *Ak Saçlı Genç Kız* [La Jeune Femme aux cheveux blancs], 1^{re} éd., İstanbul, Bilge Kültür Sanat, 336 p. (parution : 1928)
- MAHMUT YESARI, 2016b, *Bağrı Yanık Ömer* [Ömer Cœur-brûlant], Ankara, Yason, 110 p. (parution : 1930 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1929)
- MAHMUT YESARI, 2016c, *Su Sinekleri* [Les Scarabées d'eau], 3^e éd., İstanbul, Toker, 324 p. (parution : 1932 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1929)
- MEHMET RAUF, 2002, *Karanfil ve Yasemin* [Le Girofle et le Jasmin], İstanbul, İnkılâp, 350 p. (parution : 1924 ; feuilleton : *Tanin*, 1923)
- MEHMET RAUF, 2004, *Böğürtlen* [Le Mûrier], İstanbul, Eflatun, 103 p. (parution : 1926 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1925)
- MEHMET RAUF, 2008a, *Kurtuluş* [Le Salut], Ankara, Anekdote, 271 p. (parution : 1929)
- MEHMET RAUF, 2008b, *Yara* [La Blessure], Ankara, Nilüfer, 104 p. (parution : 1927 ; feuilleton : *Süs*, 1923)
- NEZİHE MUHİTTİN (TEPEDENLİGİL), 2006a, « Benliğim Benimdir [Maîtresse de moi-même] » dans Yaprak Zihnioğlu (éd.), *Bütün Eserleri 1* [Œuvres complètes], 1^{re} éd., İstanbul, Kitap, p. 55-113. (parution : 1929)
- NEZİHE MUHİTTİN (TEPEDENLİGİL), 2006b, « Güzellik Kraliçesi [La Reine de beauté] » dans Yaprak Zihnioğlu (éd.), *Bütün Eserleri 1* [Œuvres complètes], 1^{re} éd., İstanbul, Kitap, p. 115-204. (parution : 1933 ; feuilleton : *Milliyet*, 1932)
- PEYAMI SAFA, 1945, *Bir Akşamdı* [Il était un soir], 2^e éd., İstanbul, Semih Lütü, 265 p. (parution : 1928 ; feuilleton : *Milliyet*, 1927)
- PEYAMI SAFA, 194X, *Sözde Kızlar* [Filles en apparence], İstanbul, Semih Lütü, 236 p. (parution : 1925 ; feuilleton : *Sabah*, 1922)
- PEYAMI SAFA, 1984, *Şimşek* [L'Éclair], 7^e éd., İstanbul, Ötüken, 280 p. (parution : 1927 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1926)
- PEYAMI SAFA, 1992, *Cânân*, İstanbul, Ötüken, 240 p. (parution : 1925 ; feuilleton : *Tevhif-i Efkar*, 1924)
- PEYAMI SAFA, 1993, *Fatih-Harbiye*, 13^e éd., İstanbul, Ötüken, 138 p. (parution : 1931)
- PEYAMI SAFA, 1998, *Bir Tereddüdün Romanı* [Le Roman d'un doute], 14^e éd., İstanbul, Ötüken, 211 p. (parution : 1933 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1932)
- PEYAMI SAFA, 1999a, *Dokuzuncu Hariciye Koğuşu* [La Neuvième Salle d'opération], 33^e éd., İstanbul, Ötüken, 109 p. (parution : 1930 ; feuilleton : *Cumhuriyet*, 1929)

- PEYAMI SAFA, 1999b, *Mahşer* [La Salle du jugement dernier], 13^e éd., Istanbul, Ötüken, 285 p. (parution : 1924 ; feuilleton : *Tevhif-i Efkar*, 1924)
- REŞAT ENİS (AYGEN), 1932, *Kanun Namına* [Au nom de la loi], Istanbul, Sühulet, 168 p. (parution : 1932)
- REŞAT ENİS (AYGEN), 1933, *Gonk Vurdu* [Et le gong sonna], Istanbul, Sühulet, 272 p. (parution : 1933)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 1997, *Kızılcık Dalları* [Les Branches du cornouiller], 18^e éd., Istanbul, İnkılâp, 216 p. (parution : 1932)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2005, *Gizli El* [La Main cachée], Istanbul, İnkılâp, 155 p. (parution : 1924 ; feuilleton : *Dersaadet*, 1920)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2007, *Yaprak Dökümü* [La Chute des feuilles], 39^e éd., Istanbul, İnkılâp, 141 p. (parution : 1930)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2008, *Dudaktan Kalbe* [Des lèvres au cœur], Istanbul, İnkılâp, 399 p. (parution : 1925 ; feuilleton : *Vakit*, 1922)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2010, *Bir Kadın Düşmanı* [Le Misogyne], Istanbul, İnkılâp, 206 p. (parution : 1927 ; feuilleton : *Vakit*, 1926)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2013, *Acımak* [La Pitié], Istanbul, İnkılâp, 159 p. (parution : 1928 ; feuilleton : *Hayat*, 1926)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2014a, *Akşam Güneşi* [Le Soleil du soir], Istanbul, İnkılâp, 431 p. (parution : 1926 ; feuilleton : *Vakit*, 1925)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2014b, *Çalikuşu* [Petit passereau], Istanbul, İnkılâp, 541 p. (parution : 1922 ; feuilleton : *Vakit*, 1921)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2015, *Yeşil Gece* [La Nuit verte], Istanbul, İnkılâp, 263 p. (parution : 1928 ; feuilleton : *Vakit*, 1928)
- REŞAT NURI (GÜNTEKİN), 2016, *Damga* [Le Stigmate], Istanbul, İnkılâp, 189 p. (parution : 1924 ; feuilleton : *Vakit*, 1923)
- SADRI ETEM (ERTEM), 2014a, *Bir Varmış Bir Yokmuş* [Il était une fois], 1^{re} éd., Erzurum, Salkımsöğüt, 125 p. (parution : 1933)
- SADRI ETEM (ERTEM), 2014b, *Çıkrıklar Durunca* [Dès que les rouets s'arrêtent], 2^e éd., Erzurum, Salkımsöğüt, 188 p. (parution : 1930 ; feuilleton : *Vakit*, 1929)
- SELAHATTIN ENİS, 1989, *Zaniyeler* [Les Femmes adultères], 3^e éd., Istanbul, İletişim, 197 p. (parution : 1924 ; feuilleton : *İleri*, 1922)
- SELAHATTIN ENİS, 2016a, « Cehennem Yolcuları [Les Voyageurs de l'Enfer] » dans Celal Aslan (éd.), *Sârâ; Cehennem yolcuları (iki roman)*, 1^{re} éd., Istanbul, Kesit, p. 51-256. (parution : 1925 ; feuilleton : *İkdam*, 1924)
- SELAHATTIN ENİS, 2016b, « Sârâ » dans Celal Aslan (éd.), *Sârâ; Cehennem yolcuları (iki roman)*, 1^{re} éd., Istanbul, Kesit, p. 5-50. (parution : 1923 ; feuilleton : *İkdam*, 1923)
- YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU), 2009, *Hüküm Gecesi* [La Nuit du verdict], 12^e éd., Istanbul, İletişim, 334 p. (parution : 1927 ; feuilleton : *Milliyet*, 1927)
- YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU), 2011, *Nur Baba* [Nuri le Mystique], 17^e éd., Istanbul, İletişim, 194 p. (parution : 1922 ; feuilleton : *Akşam*, 1921)

- YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU), 2012, *Kiralık Konak* [Demeure à louer], 47^e éd., Istanbul, İletişim, 232 p. (parution : 1922 ; feuilleton : *İkdam*, 1920)
- YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU), 2013a, *Sodom ve Gomore* [Sodome et Gomorrhe], 28^e éd., Istanbul, İletişim, 311 p. (parution : 1928 ; feuilleton : *Milliyet*, 1928)
- YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU), 2013b, *Yaban* [L'Étranger], 67^e éd., Istanbul, İletişim, 214 p. (parution : 1932)
- YAŞAR NABI (NAYIR), 1931, *Bir Kadın Söylüyor* [Le Récit d'une femme], Istanbul, Muallim Ahmet Halit, 111 p. (parution : 1931)
- YAŞAR NABI (NAYIR), 1932, *Âdem ve Havva* [Adam et Ève], Istanbul, Muallim Ahmet Halit, 266 p. (parution : 1932 ; feuilleton : *Milliyet*, 1932)

CORPUS COMPLÉMENTAIRE

- AHMET MITHAT EFENDİ, 2003, *Felâatun Bey ile Rakım Efendi* [Monsieur Felâatun et Monseigneur Rakım], Istanbul, Özgür, 200 p.
- GÜZİDE SABRİ, 1945, *Yabangülü* [Le Rosier des chiens], Istanbul, Semih Lütfi, 126 p.
- HALİDE EDİP (ADIVAR), 2005, *Dağa Çıkan Kurt* [Le Loup qui prit le maquis], 2^e éd., Istanbul, Özgür, 259 p.
- HALİDE EDİP (ADIVAR), 1948, *La Fille de Smyrne*, traduit par Mourad Kiwan, Alger, Afkar, 88 p.
- HALİT ZİYA (UŞAKLIĞIL), 2012, *Kırık Hayatlar* [Les Vies brisées], 3^e éd., Istanbul, Özgür, 416 p.
- NEZİHE MUHİTTİN (TEPEDENLİĞİL), 2006, *Nezihe Muhittin : Bütün Eserleri* [Œuvres complètes], 1^{re} éd., Istanbul, Kitap.
- REFİK HALİT (KARAY), 2009a, « Doğrusu Hangisi [Laquelle est la bonne] » dans *Guguklu Saat* [L'Horloge à coucou], Istanbul, İnkılâp, p. 74-78.
- REFİK HALİT (KARAY), 2009b, « Eski Ramazanları Yâd [Je me souviens des ramadans d'antan] » dans *Guguklu Saat* [L'Horloge à coucou], Istanbul, İnkılâp, p. 61-66.
- REFİK HALİT (KARAY), 2009c, *Guguklu Saat* [L'Horloge à coucou], Istanbul, İnkılâp, 190 p.
- REFİK HALİT (KARAY), 2009d, « Modern Su Perisi [La Nympe moderne] » dans *Tanıdıklarım* [Les Gens de ma connaissance], Istanbul, İnkılâp, p. 156-159.
- REFİK HALİT (KARAY), 2009e, *Tanıdıklarım* [Les Gens de ma connaissance], Istanbul, İnkılâp, 206 p.
- ŞÜKÜFE NİHAL (BAŞAR), 2008, *Şükûfe Nihal : Bütün Eserleri* [Œuvres complètes], 1^{re} éd., Istanbul, Kitap, vol. 1/5, 503 p.
- ŞÜKÜFE NİHAL (BAŞAR), 1931, *Yakut Kayalar* [Les Rochers couleur rubis], Istanbul, s.n., 82 p.
- YAHYA KEMAL (BEYATLI), 1922, « Ezansız Semtler [Les Quartiers sans ezan] », *Tevhid-i Efkâr* [L'Union d'idées], 23 avril 1922, n° 3342, p. 3.
- YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU), 2009, *Leïla, fille de Gomorrhe*, traduit par René Marchand, Levallois-Perret, Turquoise, 206 p.
- YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU), 1989, *Yaban (L'étranger)*, traduit par Ferda Fidan, Grenoble, Cent pages, 215 p.

CORPUS DOCUMENTAIRE

JOURNAUX ET REVUES DE LA PÉRIODE

Akşam [Le Soir] (Istanbul, 1918—)

Cumhuriyet [La République] (Istanbul, 1924—)

Hakimiyet-i Milliye [La Souveraineté nationale] (Ankara, 1920-1935)

Kadro [Le Cadre] (Ankara, 1932-1935)

Milliyet [La Nation] (Istanbul, 1926-1935)

Peyam-Sabah [La Nouvelle-Le Matin] (Istanbul, 1920-1922)

Son Telgraf [Le Dernier Télégraphe] (Istanbul, 1924-1925)

Tanin [La Résonance] (Istanbul, 1908-1945)

Vakit [Le Temps] (Istanbul, 1917-1940)

Vatan [La Patrie] (Istanbul, 1923-1978)

Yeni Adam [L'Homme nouveau] (Istanbul, puis Ankara à partir de 1949 ; 1934-1979)

Yeni Türk Mecmuası [Nouvelle revue turque] (Istanbul, 1932-1943)

ARTICLES DU *RESMÎ GAZETE* [JOURNAL OFFICIEL]*

TÜRKİYE BÜYÜK MİLLET MECLİSİ [GRANDE ASSEMBLÉE NATIONALE DE TURQUIE], 1921, « Hiyanet-i Vatanîye Kanunu [Loi sur la trahison de la patrie] », *Ceride-i Resmîye* [Journal officiel], 7 février 1921, n° 1, p. 3.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1924, « Teşkilat-ı Esasiye Kanunu [Constitution] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 24 mai 1924, n° 71, p. 4-7.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1925, « Takrir-i Sükûn Kanunu [Loi du rétablissement de l'ordre] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 4 mars 1925, n° 87, p. 36.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1926, « Türk Kanun-u Medenisi [Code civil turc] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie] (*Annexe*), 4 avril 1926, n° 339, p. 157.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1929, « Kabahatlıların Affı ve Bazı Cürümlerin Takibat ve Cezalarının Tecili Hakkında Kanun [Loi sur l'amnistie des condamnés, le suivi de certains crimes et la remise de leurs peines] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 16 mai 1929, n° 1194, p. 7231-7232.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933a, « Cumhuriyet İlanının Onuncu Yıl Dönümünü Kutlulama Kanunu No. 2305 [Loi sur les célébrations du dixième anniversaire de la proclamation de la République] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 26 juin 1933, n° 2437, p. 2785.

* Par ordre chronologique.

- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933b, « Kararname [décret] No. 14764 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 24 août 1933, n° 2486, p. 2991. (sur le budget pour les célébrations du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933c, « Kararname [décret] No. 14941 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 27 septembre 1933, n° 2514, p. 3104. (sur les réductions des billets de trains et d'autres mesures prises à l'occasion du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933d, « Kararname [décret] No. 14873 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 7 octobre 1933, n° 2505, p. 3075. (sur les coups de canon tirés à l'occasion du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933e, « Kanun [Loi] No. 2318 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 16 octobre 1933, n° 2530, p. 3145-3146. (loi à caractère économique relative au financement des célébrations du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933f, « Kararname [décret] No. 15073 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 18 octobre 1933, n° 2535, p. 3151. (sur les médailles commémoratives distribuées à l'occasion du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933g, « Kararname [décret] No. 15098 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 22 octobre 1933, n° 2535, p. 3167. (sur la fourniture extraordinaire de combustibles approuvée à l'occasion du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933h, « Kararname [décret] No. 15113 », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 22 octobre 1933, n° 2535, p. 3167. (sur le matériel de décoration à distribuer à l'occasion du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933i, « Cumhuriyet İlânının Onuncu Yıl Dönümünü Kutlulama Hakkındaki 2305 Sayılı Kanuna Müzeyyel Kanun No. 2319 [Annexe de la Loi 2305 sur les célébrations du dixième anniversaire de la proclamation de la République] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 23 octobre 1933, n° 2536, p. 3169. (sur le transport de tracts de propagande pour les célébrations du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933j, « 11/6/1933 Tarih ve 2305 Sayılı Kanuna Müzeyyel Kanun No. 2320 [Annexe de la Loi 2305 du 11/6/1933] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 23 octobre 1933, n° 2536, p. 3169. (sur le paiement des salaires avant les célébrations du dixième anniversaire de la République)
- BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1933k, « Cumhuriyetin İlânına Müsadif 29 Teşrinievvel Gününün Milli Bayram Addi Hakkında 19 nisan 1341 Tarih ve 628 Numaralı Kanuna Müzeyyel Kanun No. 2321 [Annexe de la Loi 628 du 19 nisan 1341 sur la déclaration du 29 Octobre comme fête nationale] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 23 octobre 1933, n° 2536, p. 3169. (sur l'application du statut de weekend aux trois jours de célébration du dixième anniversaire de la République)

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1934a, « Soy Adı Kanunu No. 2525 [Loi relative aux noms de famille] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 2 juillet 1934, n° 2741, p. 4075.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1934b, « Bazı Kisvelerin Giyilemiyeceğine Dair Kanun No. 2596 [Loi sur l'interdiction de porter certains vêtements] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 13 décembre 1934, n° 2879, p. 4527.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1935, « Ulusal Bayram ve Genel Tatiller Hakkında Kanunu No. 2739 [Loi sur les fêtes nationales et les jours fériés] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 1 juin 1935, n° 3017, p. 5262.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1938a, « Ulusal Bayram ve Genel Tatiller Hakkındaki 2739 Sayılı Kanuna Ek Kanun No. 3466 [Annexe de la loi sur les fêtes nationales et les jours fériés] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 4 juillet 1938, n° 3950, p. 10159.

BAŞVEKÂLET NEŞRİYAT MÜDÜRLÜĞÜ, 1938b, « Beden Terbiyesi Kanunu No. 3530 [Loi sur l'éducation physique] », *T.C. Resmî Gazete* [Journal officiel de la république de Turquie], 16 juillet 1938, n° 3961, p. 10300-10301.

MANUELS SCOLAIRES DE LITTÉRATURE

ERGÜN Sadettin Nüzhet, 1931, *Tanzimat'a Kadar Muhtasar Türk Edebiyatı Tarihi ve Nümuneleri* [Brève histoire illustrée de la littérature turque jusqu'aux Tanzimat], Istanbul, Sühulet Kütüphanesi, 672 p.

ERTAYLAN İsmail Hikmet, 1925, *Türk Edebiyat Tarihi* [Histoire de la littérature turque], Bakou, Azernesr, 2 vol.

ERTAYLAN İsmail Hikmet, 1928, *Edebiyat Dersleri* [Leçons de littérature], Bakou, Azernesr, 2 vol.

İHSAN SUNGU (éd.), 1935, *Lise Edebiyat Programı Kılavuzu: 1935-1936 Öğretim Yılı İçin* [Programme de littérature pour les lycées : année académique 1935-1936], Istanbul, Devlet Basımevi, 19 p.

KOCATÜRK Vasfi Mahir, 1936, *Yeni Türk Edebiyatı* [Nouvelle littérature turque], Istanbul, Muallim Ahmet Halit, 147 p.

KÖPRÜLÜ Mehmet Fuat, 1926, *Türk Edebiyatı Tarihi* [Histoire de la littérature turque], Istanbul, Milli Matbaa, 386 p.

KÖPRÜLÜ Mehmet Fuat, 1928, *Millî Edebiyat Cereyanının İlk Mübeşşirleri ve Divan-ı Türk-i Basit* [Les précurseurs du courant de la littérature nationale et Divan en turc simple], Istanbul, Devlet Matbaası, 84 p.

LEVEND Ağâh Sırrı, 1931, *Edebiyat Tarihi Dersleri: Tanzimata Kadar* [Leçons d'histoire de la littérature, jusqu'aux Tanzimat], Istanbul, Kanaat Kitabevi, 470 p.

LEVEND Ağâh Sırrı, 1934, *Edebiyat Tarihi Dersleri: Tanzimat Edebiyatı* [Leçons d'histoire de la littérature, littérature des Tanzimat], Istanbul, Marifet, 394 p.

LEVEND Ağâh Sırrı, 1935, *Edebiyat Tarihi Dersleri: Servetifünun Edebiyatı* [Leçons d'histoire de la littérature, littérature de la *Servet-i Fünun*], Istanbul, Kanaat Kitabevi, 302 p.

- ÖZÖN Mustafa Nihat, 1930, *Metinlerle Muasır Türk Edebiyatı Tarihi* [Histoire de la littérature contemporaine à travers des textes], Istanbul, Maarif Vekaleti, 430 p.
- SEVÜK İsmail Habib, 1924, *Türk Teceddüt Edebiyatı Tarihi* [Histoire du renouveau de la littérature turque], 1^{re} éd., Istanbul, Matbaa-i Amire, 702 p.
- SEVÜK İsmail Habib, 1931, *Edebî Yeniliğimiz (c. 1)* [Notre renouveau littéraire, vol. 1], Istanbul, Devlet Matbaası, vol. 1/2, 322 p.
- SEVÜK İsmail Habib, 1932, *Edebî Yeniliğimiz (c. 2)* [Notre renouveau littéraire, vol. 2], Istanbul, Devlet Matbaası, vol. 2/2, 548 p.
- TANLI Süleyman Şevket, 1929, *Güzel Yazılar* [Les Beaux Écrits], Istanbul, Hilal Matbaası, 4 vol.
- YÖNTEM Ali Canib, 1926, *Edebiyat* [Littérature], Istanbul, Devlet Matbaası, 492 p.
- YÖNTEM Ali Canib, 1931, *Türk Edebiyatı Antolojisi* [Anthologie de la littérature turque], 1^{re} éd., Istanbul, Devlet Matbaası, 659 p.
- YÖNTEM Ali Canib, 1934, *Türk Edebiyatı Antolojisi* [Anthologie de la littérature turque], 2^e éd., Istanbul, Devlet Matbaası, 659 p.

MANUELS DE SAVOIR-VIVRE

- ABDURRAHMAN NACIM, 1869, *Safvetü'l-Kelâm* [La Simplicité du discours], Istanbul, Matbaa-i Amire, 48 p.
- ADEMOĞLU, 1932a, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Bir Genç Kızın Bileceği Şeyler* [Ce qu'une jeune fille devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 32 p.
- ADEMOĞLU, 1932b, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Bir Kadının Bileceği Şeyler* [Ce qu'une femme devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 32 p.
- ADEMOĞLU, 1932c, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Gencin Bileceği Şeyler* [Ce qu'un jeune (homme) devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 32 p.
- ADEMOĞLU, 1933a, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Bir Erkeğin Bileceği Şeyler* [Ce qu'un homme devrait savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 32 p.
- ADEMOĞLU, 1933b, *Hayatta Muvaffak Olmak İçin Herkesin Bileceği Şeyler* [Ce que tous devraient savoir pour réussir dans la vie], Istanbul, Tefeyyüz, 32 p.
- AHMET MITHAT EFENDİ, 1896, *Avrupa adâb-ı Muâşeretü Yahud, Alafranga* [Le savoir-vivre européen ou le concept d'*alafranga*], Istanbul, 636 p.
- AHMET SÜREYYA, 1881, *Hayat-ı Osmanî* [La Vie ottomane], Istanbul, Ceride-i Havadis Matbaası, 88 p.
- CAHID SAHIR, 1925, *Alem-i Medeniyette Adab-ı Muâşeret ve Elbise ve Şapka Giymek* [Le savoir-vivre et l'emploi des vêtements et du chapeau dans le monde civilisé], Ankara, İktisad, 19 p.
- DALKILIÇ Muhittin, 1932, *Yeni Hayat Adamına: Yeni Adabı Muâşeret* [À l'homme nouveau : nouveau savoir-vivre], Istanbul, Suhulet Kütüphanesi, 208 p.

- MAGALLON (DE) Noémi (comtesse de), 1912, *Rehber-i Muaşeret: Avrupa Adab-ı Muaşereti* [Guide de savoir-vivre : le savoir-vivre en Europe], traduit par Ahmed Cevad Emre, İstanbul, Kitabhane-i Askerî - İbrahim Hilmî, 128 p.
- MUKEMMEL Abdullah Cevdet, 1927, *Resimli Adab-i Muaşeret Rehberi* [Guide illustré de savoir-vivre], İstanbul, Yeni Matbaa, 508 p.
- NAZIF SURURÎ, 1910, *Terbiye-i İslamiye* [L'Éducation musulmane], İstanbul, İkdâm Matbaası, 87 p.
- RESİMLİ AY, 1927, *Herkesin Bilmesi Lazım Gelen Muâşeret Usulleri* [Les aspects du savoir-vivre que tout le monde doit connaître], İstanbul, Resimli Ay, 45 p.
- SAFVETİ ZİYA Mustafa, 1927, *Adab-ı Muaşeret Hasbihalleri* [Conversations sur le savoir-vivre], Ankara, Türk Ocakları Merkez Heyeti Matbaası, 234 p.
- SAVAŞÇIN Hasan Hüsnü, 1938, *Adabı Muaşeret* [Savoir-vivre], Kayseri, Vilayet Matbaası, 23 p.
- SPENCER Herbert, 1896, *Terbiye-i Akliye, Ahlakiye, Cismiye* [De l'éducation intellectuelle, morale et physique], traduit par Ali Münif Yegena, İstanbul, Ahter, 125 p.

DISCOURS DE MUSTAFA KEMAL*

- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989a, « Maarif Kongresini Açarken (16/7/1921) [À l'occasion de l'ouverture du congrès d'Éducation] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 19-21/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989b, « Öğretmenlere (27/10/1922) [Aux professeurs] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 46-50/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989c, « İzmir'de Halk ile Konuşma (31/1/1923) [Rencontre avec le peuple à İzmir] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 87-95/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989d, « Adana Esnaflarıyla Konuşma (16/3/1923) [Rencontre avec les commerçants d'Adana] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 129-132/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989e, « Kütahya'da Öğretmenlerle Konuşma (24/3/1923) [Rencontre avec les professeurs de Kütanya] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 167-169/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989f, « İkinci Dönem Birinci Toplanma Yılına Açarken (1/3/1924) [À l'occasion de l'ouverture de la première année d'assemblée de la deuxième législature] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 344-350/I.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989g, « Muallimler Birliği Kongresi Üyelerine (25/8/1924) [Aux membres du congrès de l'Union de professeurs] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 178-179/II.

* Par ordre chronologique.

- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989h, « Samsun Öğretmenleriyle Konuşma (22/9/1924) [Rencontre avec les professeurs de Samsun] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 202-207/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989i, « Kastamonu'da Bir Konuşma (24/8/1925) [Discours à Kastamonu] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 215-216/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989j, « İnebolu'da Bir Konuşma (28/8/1925) [Discours à İnebolu] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 218-222/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989k, « Kastamonu'da İkinci Bir Konuşma (30/8/1925) [Deuxième discours à Kastamonu] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 223-227/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989l, « İzmir Kız Öğretmen Okulunda Bir Konuşma (14/10/1925) [Conférence dans l'école d'institutrices d'Izmir] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 242/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989m, « Türk Sporcuları ile Bir Konuşma (30/9/1926) [Rencontre avec les sportifs turcs] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 259-263/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989n, « Türk Yazı İnkılâbı Hakkında Konuşma (9-10/8/1928) [Discours sur la réforme de l'écriture du turc] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 272-274/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989o, « Onuncu Yıl Söylevi (29/10/1933) [Discours de la dixième année] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 318-319/II.
- ATATÜRK Mustafa Kemal, 1989p, « Dördüncü Dönem Dördüncü Toplanma Yılıni Açarken (01/11/1934) [À l'occasion de l'ouverture de la quatrième année d'assemblée de la quatrième législature] » dans *Atatürk'ün Söylev ve Demeçleri* [Discours et allocutions d'Atatürk], 4^e éd., Ankara, Türk Tarih Kurumu, p. 394-397/I.

D'AUTRES RESSOURCES EMPLOYÉES DANS LES RECHERCHES

- BIANCHI Thomas Xavier et KIEFFER Jean Daniel, 1843, *Dictionnaire Français-Turc à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçants, des navigateurs et autres voyageurs dans le Levant*, 2^e éd., Paris, Mme Ve Dondey-Dupré, vol. 1/2, 788 p.
- CUMHURİYET HALK FIRKASI, 1932, *Halkevleri Talimatnamesi* [Règlement des Maisons du peuple], Ankara, Hakimiyeti Milliye Matbaası, 29 p.
- CUMHURİYET HALK PARTISI, 1933, *Köylülere Konferans* [Conférence aux paysans], Ankara, Hakimiyeti Milliye Matbaası, 8 p.
- CUMHURİYET HALK PARTISI, 1935, *1935 Halkevleri* [Annuaire des Maisons du peuple], Ankara, Cumhuriyet Halk Partisi, 131 p.
- DEVLET İSTATİSTİK ENSTİTÜSÜ (éd.), 1929, *Umumi Nüfus Tahriri, 28 Teşrinievel 1927* [Recensement général de la population du 28 octobre 1927], Ankara, Başvekâlet Müdevvenat, 169 p.

- GERÇEK Selim Nüzhet, 1933, *Almanak: 1933* [Almanach : 1933], Istanbul, Devlet Matbaası, 288 p.
- HINDOGLU Artin, 1831, *Dictionnaire abrégé Turc-français*, Vienne, F. Beck, 562 p.
- KUTLULAMA YÜKSEK KOMISYONU, 1933, *Cumhuriyetin On Yıllık Rehberi: 1923-1933* [Guide des dix années de la République], s.l., Hakimiyeti Milliye Matbaası, 255 p.
- MEHMET BAHAEETTİN Toven, 1924, *Yeni Türkçe Lugat* [Nouveau dictionnaire de turc], 2^e éd., Istanbul, Evkaf-ı İslamiye, 811 p.
- ŞAPOLYO Enver Behnan, 1934, *Cumhuriyetin Onuncu Yıldönümü Ankara'da Nasıl Kutlandı* [Les célébrations du dixième anniversaire de la République à Ankara], Ankara, Hakimiyeti Milliye Matbaası, 36 p.
- ŞEMSETTİN SAMI, 1883, *Kamus-ı Firansavi: Dictionnaire turc-français*, Istanbul (Constantinople), Mihran, 1234 p.
- YILDIRIM Sema et ZEYNEL Behçet Kemal, 2010, *TBMM albümü: 1920-2010* [Album de l'Assemblée nationale de la République turque : 1920-2010], Ankara, TBMM Basın ve Halkla İlişkiler Müdürlüğü Bakanlıklar, 4 vol.
- YOUSOUF R., 1888, *Dictionnaire turc-français, en caractères latins et turcs, à la portée de tout le monde*, Istanbul (Constantinople), Ebüzziya, vol. 2/2, 1336 p.

LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE

CRITIQUE LITTÉRAIRE, ANALYSE LITTÉRAIRE ET HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

- AKTAŞ Şerif, 1984, *Roman Sanatı ve Roman İncelemesine Giriş* [Introduction à l'art et à l'analyse du roman], Ankara, Birlik, 143 p.
- AKTAŞ Şerif, 1992, « Cumhuriyet Devri Türk Edebiyatı [La littérature turque de la période républicaine] » dans Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü (éd.), *Türk Dünyası El Kitabı*, 2^e éd., Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, vol. 3/3, p. 503-547.
- AKTAŞ Şerif, 2000, « II. Meşrutiyet Sonrası Romanlarında Siyasî Temalar, Eskinin Tenkidi, Yönetim Sisteminde Düzensizliğin Ortaya Konulması [Les thèmes politiques, la critique de l'ancien et la dénonciation du dysfonctionnement du régime dans le roman de la II Meşrutiyet] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 110-121.
- AKYÜZ Kenan, 1979, *Modern Türk Edebiyatının Ana Çizgileri (1860-1923)* [Étude générale de la littérature turque moderne], 3^e éd., Ankara, Ankara Üniversitesi, 266 p.
- ALANGU Tahir, 1959, *Cumhuriyetten Sonra Hikâye ve Roman* [Le conte et le roman républicains], Istanbul, İstanbul, vol. 3/1, 317 p.
- ALVER Köksal, 2002, « Züppeliğin Sosyolojisi: Türk Romanında Züppe Tipler Örneği [La sociologie du « züppe » : l'exemple des types « züppe » dans le roman turc] », *Hece; Türk Romanı Özel Sayısı*, juillet 2002, vol. 65-66-67, p. 252-266.
- ANDAÇ Feridun, 1998, « Romanda ve Öyküde Yeni Açılımlar (1940-1950) [Les nouvelles perspectives du roman et du conte (1940-1950)] » dans Hüseyin Atabaş, Aydın Şimşek et Devrim Dirlikyapan (éds.), *Cumhuriyet Dönemi Türk Edebiyatı Sempozyumu*, 1^{re} éd., Ankara, Edebiyatçılar Derneği, p. 171-193.

- ATABEYOĞLU Cem, 1989, « Babam Salâhaddin Enis [Mon père Selahattin Enis] » dans *Zaniyeler* [Les femmes adultères], 3^e éd., Istanbul, İletişim, p. 5-13.
- BADIOU Alain, 2011, *Petit manuel d'inesthétique*, Paris, Seuil, 214 p.
- BAKHTIN Mikhail Mikhailovich, 1981, « Discourse in the Novel » dans Michael Holquist (éd.), *The Dialogic Imagination: Four Essays*, traduit par Caryl Emerson et Michael Holquist, Austin, University of Texas Press, p. 259-422.
- BAKIRCIOĞLU N. Ziya, 1983, *Başlangıcından Günümüze Türk Romanı* [Le roman turc du début jusqu'à nos jours], İstanbul, Ötüken, 287 p.
- BANARLI Nihad Sâmî, 1971, *Resimli Türk Edebiyatı Tarihi* [Histoire illustrée de la littérature turque], 2^e éd., İstanbul, Milli Eğitim, vol. 2/2, 1369 p.
- BARTHES Roland, 1964, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 275 p.
- BAYDAR Mustafa, 1960, *Edebiyatçılarımız Ne Diyorlar* [Que racontent nos littéraires], İstanbul, Ahmet Halit Yaşaroğlu, 240 p.
- BAYKAN Ayşegül et ÖTÜŞ-BASKETT Belma (éds.), 1999, *Nezihe Muhittin ve Türk Kadını, 1931* [Nezihe Muhittin et *La Femme turque*, 1931], 1^{re} éd., İstanbul, İletişim, 171 p.
- BELGE Murat, 1994a, « Birey ve Roman [L'individu et le roman] » dans *Edebiyat Üstüne Yazılar*, İstanbul, YKY, p. 34-36.
- BELGE Murat, 1994b, « Çeşitli Açılardan Roman Kişisi [Les personnages des romans de diverses perspectives] » dans *Edebiyat Üstüne Yazılar*, İstanbul, YKY, p. 20-30.
- BELGE Murat, 1994c, « Türk Romanında Tip [Le type dans le roman turc] » dans *Edebiyat Üstüne Yazılar*, İstanbul, YKY, p. 15-19.
- BOMBACI Alessio, 1968, *Histoire de la littérature turque*, traduit par Irène Mélikoff, Paris, C. Klincksieck, 437 p.
- BOOTH Wayne C., 2008, *The Rhetoric of Fiction*, 2^e éd., Chicago, University of Chicago Press, 552 p.
- BOULTON Marjorie, 1975, *The Anatomy of the Novel*, London ; Boston, Routledge & K. Paul, 189 p.
- BULUT Funda, 2013, « İsmail Hikmet Ertaylan'ın Edebiyat Tarihçiliği [İsmail Hikmet Ertaylan et sa recherche en histoire littéraire] », *Uluslararası Türkçe Edebiyat Kültür Eğitim Dergisi*, 2013, vol. 2, n° 1, p. 256-278.
- ÇEKER Alper, 2008, *Cumhuriyet Dönemi Muhalif Türk Romanı: Balonun Davetsiz Konukları* [Le roman turc d'opposition sous la République : les invités du bal qui n'ont pas d'invitation], İstanbul, Özgür, 136 p.
- ÇERİ Bahriye, 1996, *Türk Romanında Kadın: 1923-38 Dönemi* [La femme dans le roman turc : 1923-1928], İstanbul, Simurg, 255 p.
- ÇETİNSAYA Gökhan, 2002, « Halide Edip Adivar » dans Murat Belge (éd.), *Modernleşme ve Batıcılık*, 5^e éd., İstanbul, İletişim, p. 88-91.
- CEYHUN Demirtaş, 1996, *Türk Edebiyatındaki Anadolu* [L'Anatolie dans la littérature turque], İstanbul, Sis Çanı, 168 p.

- ÇİFTLİKÇİ Ramazan, 2000, « Türk Hikâye ve Romanı Üzerine Ülkemizde Yapılan Başlıca Çalışmalar [Les principaux travaux réalisés dans notre pays sur le conte et le roman turc] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 36-44.
- ÇIKLA Selçuk, 2006, « Cumhuriyetin Onuncu Yıl Dönümü Anısına Yapılan Edebî Yayınlar [Les publications littéraires à la mémoire du dixième anniversaire de la République] », *Journal of Turkish Studies*, 2006, vol. 1, n° 1, p. 45-67.
- ÇORUK Ali Şükrü, 1995, *Cumhuriyet Devri Türk Romanında Beyoğlu* [Beyoğlu dans la littérature turque de la période républicaine], Istanbul, Kitabevi, 413 p.
- ÇORUK Ali Şükrü, BAYHAN Nevzat, ERCAN Enver, IŞIK Hasan, HIZAL Dünder, PALA İskender, KOT Ahmet, ŞERİFOĞLU Ömer Faruk, CELAL Metin, ÖZER Adnan, ÇIZGEN Gülten, PEKER Tuğrul et TABANOĞLU Sibel Gündoğdu, 2010, *İstanbul'un 100 Romanı* [Les cent romans d'Istanbul], Istanbul, İstanbul Büyükşehir Belediyesi Kültür A.Ş., 197 p.
- DEMİR Ahmet, 2014, *Roman ve Stereotip: Türk Romanından Örneklerle* [Le roman et le stéréotype : exemples du roman turc], 1^{re} éd., Ankara, Nobel, 211 p.
- DEMİRCİ İbrahim, 2002, « Romanımızın 27 Yılına Bakış (1923-1950) [Un regard sur les vingt-sept ans de notre roman] », *Hece; Türk Romanı Özel Sayısı*, juillet 2002, vol. 65-66-67, p. 58-66.
- DENIS Benoît, 2000, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, 316 p.
- DINO Güzine, 1973, *La genèse du roman turc au XIXe siècle*, Paris, Publications orientalistes de France, 255 p.
- DUMONT Paul, 1992, « La littérature enfantine turque » dans Paul Dumont (éd.), *Turquie : livres d'hier, livres d'aujourd'hui*, 1^{re} éd., Strasbourg-Istanbul, Centre de recherche sur la civilisation ottomane et le domaine turc contemporain, Université des sciences humaines de Strasbourg ; Isis, p. 78-87.
- ENGİNÜN İnci, 1991a, « Acımak Romanı ve Sosyal Tenkit [Le roman *Acımak* et la critique social] » dans *Yeni Türk Edebiyatı Araştırmaları*, 2^e éd., Istanbul, Dergâh, p. 217-229.
- ENGİNÜN İnci, 1991b, « Türk Kadın Yazarları [Les femmes écrivaines turques] » dans *Yeni Türk Edebiyatı Araştırmaları*, 2^e éd., Istanbul, Dergâh, p. 268-281.
- ENGİNÜN İnci, 1991c, « Yakup Kadri Karaosmanoğlu'nun Dil Hakkındaki Görüşleri [La pensée de Yakup Kadri Karaosmanoğlu par rapport à la langue] » dans *Yeni Türk Edebiyatı Araştırmaları*, 2^e éd., Istanbul, Dergâh, p. 307-321.
- ENGİNÜN İnci, 1995, *Halide Edip Adivar'ın Eserlerinde Doğu ve Batı Meselesi* [La question de l'Orient et l'Occident dans les œuvres de Halide Edip Adivar], Istanbul, Milli Eğitim, 619 p.
- ENGİNÜN İnci, 1997, « Halide Edip'te Musiki ve Zihniyet Değişikliği [La musique et le changement de mentalité chez Halide Edip] » dans Mehmet Ölmez (éd.), *Çağdaş Türk Edebiyatına Eleştirel Bir Bakış: Nevin Önerker Armağanı*, Ankara, Simurg, p. 101-120.
- ENGİNÜN İnci, 2012, « Hüseyin Rahmi ve Özel Eğitim [Hüseyin Rahmi et l'éducation privée] » dans *Yeni Türk Edebiyatı Araştırmaları*, 7^e éd., Istanbul, Dergâh, vol. 2/2, p. 192-198.
- ERTOP Konur, 1964, « Cumhuriyet Çağında Türk Romanı [Le roman turc dans la période républicaine] », *Türk Dili: Roman Özel Sayısı*, juillet 1964, vol. 154, p. 592-607.

- ERTOP Konur, 1998, « Roman ve Öyküde Toplumsal Sorunlara Ayna Tutanlar (1923-1940) [Le reflet des problèmes sociaux sur le roman et le conte (1923-1940)] » dans Hüseyin Atabaş, Aydın Şimşek et Devrim Dirlikyapan (éds.), *Cumhuriyet Dönemi Türk Edebiyatı Sempozyumu*, 1^{re} éd., Ankara, Edebiyatçılar Derneği, p. 94-102.
- FARRUGIA Francis, 2007, « Syndrome narratif et reconstruction du passé dans Les cadres sociaux de la mémoire et dans La mémoire collective » dans Bruno Péquignot (éd.), *Maurice Halbwachs : le temps, la mémoire et l'émotion*, Paris, L'Harmattan, p. 119-146.
- FARRUGIA Francis, 2010, « Le syndrome narratif : une "inquiétante étrangeté" », *Sociologies* [En ligne] Dossiers, émotions et sentiments, réalité et fiction, 1 juin 2010, p. 37.
- FETHİ NACI, 1981, *100 Soruda Türkiye'de Roman ve Toplumsal Değişme* [Le roman et la transformation sociale en cent questions], Istanbul, Gerçek, 519 p.
- FETHİ NACI, 1983, « Roman [Le roman] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 3/10, p. 611-619.
- FETHİ NACI, 1999, *Yüzyılın 100 Türk romanı* [Les cent romans turcs du siècle], 1^{re} éd., Istanbul, Adam, 691 p.
- GENETTE Gérard, 1972, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 285 p.
- GEVGİLİLİ Ali, 2000, « Türk Romanı ve Toplum Gerçekleri [Le roman turc et les réalités sociales] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 384-389.
- GÖKALP G. Gonca, 1999, « Osmanlı Dönemi Türk Romanının Başlangıcında Beş Eser [Cinq œuvres du début du roman turc de la période ottomane] », *Edebiyat Fakültesi Dergisi*, 1999, vol. 16, p. 185-202.
- GÖKNAR Erdağ, 2008, « The Novel in Turkish: Narrative Tradition to Nobel Prize » dans Reşat Kasaba (éd.), *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, vol. 4/4, p. 472-503.
- GOLDMANN Lucien, 1986, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 372 p.
- GÜLENDAM Ramazan, 2002, « Türk Romanında Dine ve Din Adamına Bakış [Un regard sur la religion et les hommes de religion dans le roman turc] », *Hece; Türk Romanı Özel Sayısı*, juillet 2002, vol. 65-66-67, p. 303-312.
- GÜLENDAM Ramazan, 2015, « Burhan Cahit Morkaya'nın Romanlarına Birinci Dünya Savaşı'nın Yansıması [Le reflet de la Première Guerre mondiale sur les romans de Burhan Cahit Morkaya] », *SDÜ Fen Edebiyat Fakültesi Sosyal Bilimler Dergisi*, août 2015, n° 35, p. 267-293.
- HASDEDEOĞLU Mehmet Onur, 2015, « Tanzimat Dönemi Yazarlarının Roman Kahramanlarında Okuma Kültürü [La culture de la lecture chez les personnages des écrivains de la période des Tanzimat] », *TÜRK Uluslararası Dil, Edebiyat ve Halkbilimi Araştırmaları Dergisi*, 2015, vol. 3, n° 5, p. 225-244.
- İLİLERİ Selim (éd.), 2001, *Türk Romanından Altın Sayfalar* [Les pages dorées du roman turc], 2^e éd., Istanbul, Doğan Kitap, 797 p.

- IŞIKSALAN Nilay, 2002, « Türk Edebiyatı Kitaplarının İçerik Değerlendirmesi - I (1923 - 1950) [Analyse des contenus des ouvrages de littérature turque - I (1923-1950)] », *Eğitim ve Bilim*, 2002, vol. 27, n° 124, p. 31-41.
- JAMESON Fredric, 1986, *The Political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act*, London, Cornell University Press, 305 p.
- KACIROĞLU Murat, 2009, « Millî Mücadele ve Erken Dönem Cumhuriyet Romanında Harp Zenginleri [La Lutte nationale et les profiteurs de guerre dans le roman du début de la République] », *Karadeniz Araştırmaları*, hiver 2009, vol. 20, p. 117-136.
- KANDIYOTI Deniz, 1988, « Slave Girls, Temptresses, and Comrades: Images of Women in the Turkish Novel », *Feminist Issues*, printemps 1988, p. 35-50.
- KAPLAN Mehmet, 1992, « Hüseyin Rahmi Gürpınar'ın Romanlarında Aslı Tipler [Les types principaux des romans de Hüseyin Rahmi Gürpınar] » dans *Türk Edebiyatı Üzerinde Araştırmalar*, 2^e éd., Istanbul, Dergâh, p. 438-452.
- KAPLAN Mehmet, ENGİNÜN İnci, KERMAN Zeynep, BİRİNCİ Necat et UÇMAN Abdullah (éds.), 1992, *Atatürk Devri Türk Edebiyatı* [La littérature turque de la période d'Atatürk], 2^e éd., Ankara, Kültür Bakanlığı, vol. 1/2.
- KAPLAN Ramazan, 1988, *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Köy* [Le village dans le roman turque de la période républicaine], Ankara, Kültür ve Turizm Bakanlığı, 343 p.
- KARAGÜLLE Fırat, 2015, *Erken Cumhuriyet Dönemi Romanında Anadolu İmgesi* [L'image de l'Anatolie dans le roman du début de la période républicaine], 1^{re} éd., Istanbul, Kitabevi, 390 p.
- KÖKSAL Hüseyin, 2000, « Yâkup Kadri Romanlarında Cumhuriyet Öncesi Tarihsel Dönüşüm Çerçevesinde, Toplum ve Birey [La société et l'individu à travers le tournant historique pré-républicain dans les romans de Yakup Kadri] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 250-266.
- KÖROĞLU Erol, 2004, *Türk Edebiyatı ve Birinci Dünya Savaşı, 1914-1918: Propagandadan Milli Kimlik İnşasına* [La littérature turque et la Première Guerre mondiale, 1914-1918 : de la propagande à la construction de l'identité nationale], Istanbul, İletişim, 496 p.
- KUDRET Cevdet, 2009a, *Türk Edebiyatında Hikâye ve Roman II: Meşrutiyet'ten Cumhuriyet'e Kadar (1911 - 1922)* [Le conte et le roman dans la littérature turque II : de la Meşrutiyet jusqu'à la République (1911-1922)], Istanbul, İnkılâp, 344 p.
- KUDRET Cevdet, 2009b, *Türk Edebiyatında Hikâye ve Roman III: Cumhuriyet Dönemi (1923 - 1959)* [Le conte et le roman dans la littérature turque III : la période républicaine (1923-1959)], Istanbul, İnkılâp, 440 p.
- KURDAKUL Şükran, 1986a, *Çağdaş Türk Edebiyatı: Cumhuriyet Dönemi* [La littérature turque moderne : la période républicaine], Istanbul, Broy, 824 p.
- KURDAKUL Şükran, 1986b, *Çağdaş Türk Edebiyatı: Meşrutiyet Dönemi* [La littérature turque moderne : le (second) régime constitutionnel], Istanbul, Broy, 592 p.
- KURT Mustafa, 2000, « "Çıkırıklar Durunca" Başlayan Sadri Ertem [Sadri Ertem et son première œuvre *Çıkırıklar Durunca*] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 341-346.

- KUTLU Şemsettin, 1999, *Başlangıçtan Günümüze Türk Romanları* [Le roman turc du début jusqu'à nos jours], 4^e éd., Istanbul, Toker, 304 p.
- LEKESİZ Ömer, 2002, « Osmanlı'dan Bugüne Popüler Romanlar [Les romans populaires depuis la période ottomane jusqu'à présent] », *Hece; Türk Romanı Özel Sayısı*, juillet 2002, vol. 65-66-67, p. 450-459.
- LUKÁCS Georg, 1999, *Balzac et le réalisme français*, traduit par Paul Laveau, Paris, La Découverte, 111 p.
- LUKÁCS Georg, 1972, *Studies in European realism; a sociological survey of the writings of Balzac, Stendhal, Zola, Tolstoy, Gorki, and others*, traduit par Edith Bone, London, [London, Merlin Press; Hillway Pub. Co.], 277 p.
- METE-YUVA Gül, 2006, *La littérature turque et ses sources françaises*, Paris, L'Harmattan, 324 p.
- MILLAS Herkül, 2000, *Türk Romanı ve « Öteki »: Ulusal Kimlikte Yunan İmaji* [Le roman turc et « l'autre » : l'image des Grecs dans l'identité nationale], Istanbul, Sabancı Üniversitesi, 382 p.
- MORAN Berna, 2012, *Türk Romanına Eleştirel Bir Bakış I* [Un regard critique sur le roman turc I], 25^e éd., Istanbul, İletişim, 336 p.
- MORENO GONZÁLEZ Pablo, 2012, *Orient et orientalisme chez Ahmet Mithat Efendi*, Istanbul, Les Éditions Isis, 117 p.
- MUTLUAY Rauf, 1973a, *50 Yılın Türk Edebiyatı* [La littérature turque du 50^e anniversaire de la République], 1^{re} éd., Istanbul, İş Bankası Kültür, 718 p.
- MUTLUAY Rauf, 1973b, *100 Soruda Çağdaş Türk Edebiyatı (1908-1972)* [La littérature turque moderne en cent questions], Istanbul, Gerçek, 523 p.
- NARLI Mehmet, 2007, *Roman Ne Anlatır: Cumhuriyet Dönemi, 1920-2000: Türk Romanı Üzerine Tematik Bir Tasnif ve Değerlendirme* [Que raconte le roman : la période républicaine, 1920-2000 : classification thématique et analyse du roman turc], 1^{re} éd., Ankara, Akçağ, 303 p.
- ÖCAL Oğuz, 2006, « Burhan Cahit Morkaya'nın 1925-1928 Yılları Arasında Neşrettiği Yedi Romanı [Sept romans publiés par Burhan Cahit entre 1925 et 1928] », *Türklük Bilimi Araştırmaları*, 2006, vol. 20, p. 165-184.
- OKTAY Ahmet, 1983, « Eleştiri [La critique] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 3/10, p. 639-646.
- OKTAY Ahmet, 1993, *Cumhuriyet Dönemi Edebiyatı, 1923-1950* [La littérature de la période républicaine, 1923-1950], Ankara, Kültür Bakanlığı, 1300 p.
- ÖNERTOY Olcay, 1984, *Cumhuriyet Dönemi Türk Roman ve Öyküsü* [Le roman et le conte turc de la période républicaine], Ankara, Türkiye İş Bankası Kültür, 397 p.
- ÖNERTOY Olcay, 1997, « Türk Romanında Kadın 1923-1938 [La femme dans le roman turc 1923-1938] » dans Mehmet Ölmez (éd.), *Çağdaş Türk Edebiyatına Eleştirel Bir Bakış: Nevin Önberk Armağanı*, Ankara, Simurg, p. 257-265.
- ÖZBALCI Mustafa, 1997, *Mehmet Rauf'un Romanlarında Şahıslar Kadrosu* [Le cadre des personnages dans les romans de Mehmet Rauf], Istanbul, Milli Eğitim, 266 p.

- ÖZÇELEBİ Betül, 1998, *Cumhuriyet Döneminde Edebî Eleştiri 1923-1938* [La critique littéraire dans la période républicaine : 1923-1938], 1^{re} éd., Ankara, Kültür Bakanlığı, 306 p.
- ÖZKIRIMLI Atilla, 1983, « Anahtarlarıyla Edebiyat [La littérature avec ses clés] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 3/10, p. 580-602.
- ÖZÖN Mustafa Nihat, 1945, *Son Asır Türk Edebiyatı Tarihi* [L'histoire de la littérature turque du dernier siècle], İstanbul, Milli Eğitim, 483 p.
- ÖZÖN Mustafa Nihat, 1964, « Türk Romanı Üzerine [À propos du roman turc] », *Türk Dili: Roman Özel Sayısı*, juillet 1964, vol. 154, p. 577-591.
- PEYAMI SAFA et AYVAZOĞLU Beşir, 2000, *Doğu-Batı Arasında Peyami Safa* [Peyami Safa entre l'Orient et l'Occident], İstanbul, Ufuk Kitapları.
- RALLO DITCHE Elisabeth, 2010, *Littérature et sciences humaines*, Auxerre, Sciences humaines, 159 p.
- SAĞLAM Seyfettin, 2000, « Edebiyatçılar Alemi [Le monde des littéraires] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 334-336.
- ŞAHİN İbrahim, 2000, « Türk Romanının Tarihî Gelişimi [Le développement historique du roman turc] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 45-65.
- SAPIRO Gisèle, 1999, *La guerre des écrivains : 1940 - 1953*, Paris, Fayard, 807 p.
- SAPIRO Gisèle, 2014, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, 125 p.
- SARTRE Jean-Paul, 1964a, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 389 p.
- SARTRE Jean-Paul, 1964b, *Situations IV*, Paris, Gallimard, 464 p.
- ŞİRİN İbrahim, 2000, « Kollektif Kimlik İnşa Aracı Olarak Tarihî Roman [Le roman historique comme un moyen pour la construction d'une identité collective] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 170-178.
- SIRMAN Nükhet, 2006, « Nezihe Muhiddin'i Tanımak [Connaître Nezihe Muhittin] » dans Yaprak Zihnioğlu (éd.), *Bütün Eserleri 1* [Œuvres complètes], 1^{re} éd., İstanbul, Kitap, p. XV-XX.
- SÖNMEZ Emel, 1966, « Türk Romanında Kadın Hakları [Les droits des femmes dans le roman turc] », *Türk Kültürü Araştırmaları*, 1999 1966, vol. 3-6, p. 19-70.
- SULEIMAN Susan Rubin, 1983, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 314 p.
- TADIÉ Jean-Yves, 1987, *La critique littéraire au XXe siècle*, Paris, P. Belfond, 317 p.
- TALAY Birsen, 2009, « Yakup Kadri Karaosmanoğlu » dans *Kemalizm*, 6^e éd., İstanbul, İletişim, p. 430-441.
- TANPINAR Ahmet Hamdi, 1959, « Türk Edebiyatında Cereyanlar [Les courants de la littérature turque] » dans Hasan Refik Ertuğ et Türk-Amerikan Üniversiteliler Derneği (éds.), *Yeni Türkiye*, İstanbul, Nebioğlu, p. 343-374.
- TANPINAR Ahmet Hamdi, 1969, « Romana ve Romancıya Dair Notlar [Quelques notes sur le roman et le romancier] » dans *Edebiyat Üzerine Makaleler* [Articles sur la littérature], İstanbul, Milli Eğitim, p. 56-58.

- TANPINAR Ahmet Hamdi, 2011, *Histoire de la littérature turque du XIXe siècle*, traduit par Faruk Bilici, Catherine Erikan, Ferda Fidan, Gül Mete-Yuva et Valérie Gay-Aksoy, Arles, Actes Sud, 910 p.
- TIMUROĞLU Vecihi, 1998, « 1923-1940 Yılları Arasında Ekinimiz ve Yazınımızın Kaynakları [Les sources de notre culture et de notre littérature entre 1923 et 1940] » dans Hüseyin Atabaş, Aydın Şimşek et Devrim Dirlikyapan (éds.), *Cumhuriyet Dönemi Türk Edebiyatı Sempozyumu*, 1^{re} éd., Ankara, Edebiyatçılar Derneği, p. 25-75.
- TODOROV Tzvetan, 1978, *Les genres du discours*, Paris, Seuil, 309 p.
- TÖRENEK Mehmet, 2002, *Türk Romanında İşgal İstanbul'u* [L'Istanbul occupée dans le roman turc], Istanbul, Kitabevi, 199 p.
- TÜRKEŞ Ömer, 2009, « Gündük Bir Edebiyat Kanonu [Un canon littéraire imposé] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, p. 425-448.
- ÜNAL Yenal, 2013, « Refik Halit Karay Üzerine Bir Bibliyografya Denemesi [Essai bibliographique sur Refik Halit Karay] », *Turkish Studies*, printemps 2013, vol. 8/5, p. 849-899.
- ÜNLÜ Mahir et ÖZCAN Ömer, 1987, *Yirminci Yüzyıl Türk Edebiyatı* [La littérature turque du XXe siècle], Istanbul, İnkılâp Kitabevi, 4 p.
- YAHYA KEMAL, 1968, *Siyasi ve Edebi Portreler* [Des portraits politiques et littéraires], Istanbul, Fetih Cemiyeti, 194 p.
- YAKAR Aytekin, 1973, *Türk Romanında Millî Mücadele* [La Lutte nationale dans le roman turc], Ankara, Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi, 130 p.
- YALÇIN Alemdar, 2000, « Soruşturma: Türk Romanı [Enquête : le roman turc] », *Türk Yurdu*, juin 2000, vol. 20, n° 153-154, p. 242.
- YALÇIN Alemdar, 2006, *Siyasal ve Sosyal Değişmeler Açısından Cumhuriyet Dönemi Türk Romanı (1920-1946)* [Le roman turc de la période républicaine du point de vue de la transformation politique et sociale], 6^e éd., Ankara, Akçağ, 336 p.
- YAZAR Mehmet Behçet, 1937, *Genç Romancılarımız ve Eserleri* [Nos jeunes romanciers et leur production], Istanbul, Ahmet Sait, 254 p.

Travaux de thèse

- AKYOL Gizem, 2011, *1923-1950 Arası Türk Romanında Osmanlı İmajı* [L'image de l'Empire ottoman dans le roman turc entre 1923 et 1950], thèse doctorale sous la direction de Fazıl Gökçek, Balıkesir Üniversitesi, Balıkesir, 304 p.
- ATABAĞSOY Naim, 2015, *Türk Romanında Gayrimüslime Bakış: 1900-1960* [La perception des non musulmans dans le roman turc : 1900-1960], thèse doctorale sous la direction de Havva Nuran Tezcan, İhsan Doğramacı Bilkent Üniversitesi, Ankara, 286 p.
- BALKIZ Hande, 2017, *Türk Romanında Erkek Egemen Topluma Başkaldıran Kadınlar (1872-1960)* [Femmes soulevées contre la domination sociale des hommes dans le roman turc (1872-1960)], thèse doctorale sous la direction d'Alev Sınar Uğurlu, Uludağ Üniversitesi, Bursa, 354 p.

- DEDE Kadir, 2015, *Türk Ulusunun İnşası Sürecinde Romanın Rolü, 1923-1938* [Le rôle du roman dans le processus de construction de la nation turque, 1923-1938], thèse doctorale sous la direction de Berrin Koyuncu Lorasdağı, Hacettepe Üniversitesi, Ankara, 270 p.
- DEMİRCAN Serdar, 2013, *Türk Romanında Dinler ve İnançlar (1924-1928)* [Les religions et les croyances dans le roman turc (1924-1928)], mémoire de master sous la direction de Kemal Timur, Dicle Üniversitesi, Diyarbakır, 197 p.
- DEMİRCİ Neşe, 2017, *Atatürk Dönemi Türk Romanında Kadın Kimliğinin İnşası* [Construction de l'identité des femmes dans le roman de la période d'Atatürk], thèse doctorale sous la direction d'Ahmet Bozdoğan, Cumhuriyet Üniversitesi, Sivas, 407 p.
- DİNÇER Fatih, 2017, *Cumhuriyet Dönemi Türk Hikayesinde Milli Kimlik İnşası (1922-1940)* [Construction de l'identité nationale dans le conte turc de la période républicaine (1922-1940)], thèse doctorale sous la direction de Hülya Argunşah, Erciyes Üniversitesi, Kayseri, 397 p.
- ENGİN Ertan, 2010, *Türk Romanında Ermeniler (1874-2010)* [Les Arméniens dans le roman turc], thèse doctorale sous la direction de Sema Uğurcan, Marmara Üniversitesi, İstanbul, 246 p.
- GÜLER Ahmet Faruk, 2011, *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Batılılaşma (1923-1940)* [L'occidentalisation dans le roman turc de la période républicaine (1923-1940)], thèse doctorale sous la direction d'İbrahim Kavaz, Fırat Üniversitesi, Elazığ, 305 p.
- GÜLER Serdar, 2001, *Türk Romanında Öğretmen Tipi* [Le stéréotype du professeur dans le roman turc], mémoire de master sous la direction de Recep Ertürk, İstanbul Üniversitesi, İstanbul, 84 p.
- GÜNEŞ Aslı, 2005, *Kemalist Modernleşmenin Adab-ı Muaşeret Romanları: Popüler Aşk Anlatıları* [Les romans de mœurs de la modernisation kémaliste : les récits populaires d'amour], mémoire de master sous la direction de Laurent Mignon, Bilkent, Ankara, 98 p.
- KACIROĞLU Murat, 2007, *1919-1928 Arası Türk Romanında Yapı ve Tema* [Structure et thèmes du roman turc entre 1919 et 1928], thèse doctorale sous la direction de Mehmet Törenek, Atatürk Üniversitesi, Erzurum, 744 p.
- KARACAR Mahir, 2018, *Türk Romanında Din ve İnanç Algısı (1929-1933)* [La perception de la religion et des croyances dans le roman turc (1929-1933)], thèse doctorale sous la direction de Kemal Timur, Dicle Üniversitesi, Diyarbakır, 402 p.
- KARAGÜLLE Fırat, 2012, *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Anadolu'nun Sosyal ve Siyasi Hayatı: 1923-1940* [La vie sociale et politique de l'Anatolie dans le roman turc de la période républicaine : 1923-1940], thèse doctorale sous la direction de Fatih Andı, İstanbul Üniversitesi, İstanbul, 418 p.
- KAYA Elif, 2012, *1929-1934 Arası Türk Romanında Yapı ve Tema* [Structure et thèmes du roman turc entre 1929 et 1934], thèse doctorale sous la direction de Mehmet Törenek, Atatürk Üniversitesi, Erzurum, 614 p.
- KESEBİR Ensar, 2014, *Türk Hikâyesinde Azınlıklar ve Yabancılar (1923-1950)* [Les minorités et les étrangers dans le conte turc (1923-1950)], thèse doctorale sous la direction de Ramazan Gülendam, Çanakkale Onsekiz Mart Üniversitesi, Çanakkale, 277 p.

- MUHIDINE Timour, 2012, *Istanbul rive gauche : le mythe de Beyoğlu dans la prose turque contemporaine (1870-1980)*, thèse doctorale sous la direction de Faruk Bilici, INALCO, Paris, 362 p.
- NOYAN Sema, 2013, *Türk Romanında Mistisizm (1923-1980)* [Le mysticisme dans le roman turc (1923-1980)], thèse doctorale sous la direction d'Enver Töre, Marmara Üniversitesi, Istanbul, 665 p.
- OKTAY Gülçin, 2018, *Türk Romanında Kadın ve Toplumsal Cinsiyet: Kimlik, Sınıf, Temsil (Kadın Yazarlar Örneğinde 1877-1938)* [Les femmes et le genre social dans le roman turc : identité, classe et représentation (l'exemple des femmes écrivaines 1877-1938)], thèse doctorale sous la direction de Kani İrfan Karakoç, Çanakkale Onsekiz Mart Üniversitesi, Çanakkale, 231 p.
- ÖZGÜN Serdar, 2012, *1920-1930 Yılları Arasında Yayımlanmış Türk Romanlarında Görülen Değerler Üzerine Bir Araştırma* [Une analyse des valeurs présentes dans les romans turcs publiés entre 1920 et 1930], mémoire de master sous la direction de Nurcan Şen, Uşak Üniversitesi, Uşak, 317 p.
- PICKLE Sarah Elizabeth, 2014, *The Form of Learning is the Learning of Forms: Models of Socialist Aesthetic Education in Gorky, Hacks, and Müller*, Cornell, s.l., 198 p.
- SERDAR Ali, 2007, *Hüseyin Rahmi Gürpınar'ın Romanlarında Ahlak Sorunsalı* [La problématique de la morale dans les romans de Hüseyin Rahmi Gürpınar], thèse doctorale sous la direction de Süha Oğuzertem, Bilkent, Ankara, 196 p.
- SERVOISE-VICHERAT Sylvie, 2007, *L'engagement du roman à l'épreuve de l'histoire en France et en Italie au milieu et à la fin du vingtième*, thèse doctorale sous la direction d'Emmanuel Bouju, Rennes 2, Rennes, 838 p.
- SEVINÇ Canan, 2010, *Atatürk Dönemi (1923-1938) Türk Romanında Anadolu* [L'Anatolie dans le roman turc de la période d'Atatürk (1923-1938)], thèse doctorale sous la direction d'İsmail Parlatır, Ankara Üniversitesi, Ankara, 847 p.
- ŞIRIN Funda Selçuk, 2009, *Falih Rıfki Atay (1893-1950)*, thèse doctorale sous la direction d'İzzet Öztoprak, Ankara Üniversitesi, Ankara, 604 p.
- TERCÜMAN GÜR Çilem, 2010, *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Bir Sosyal Değişme Olgusu Olarak Moda (1923-1940)* [La mode comme un phénomène du changement social dans le roman turc de la période républicaine (1923-1940)], thèse doctorale sous la direction de Kâzım Yetiş, İstanbul Üniversitesi, Istanbul, 411 p.
- TUNÇ Gökhan, 2011, *Millî Mücadele'nin Türk Romanına Yansıması* [Le reflet de la Lutte nationale sur le roman turc], thèse doctorale sous la direction de Nurullah Çetin, Ankara Üniversitesi, Ankara, 647 p.
- UYGUR Selda, 2013, *Türk Romanında Değişen Coğrafya (1923-1945)* [La géographie changeante dans le roman turc], thèse doctorale sous la direction d'Emel Kefeli, Marmara Üniversitesi, Istanbul, 312 p.
- WHITEHOUSE Ruth Margaret, 2001, *The representation of ethnic minorities in twentieth century Turkish fiction*, thèse doctorale, SOAS University of London, Londres, 266 p.
- YAVAŞ Gürkan, 2014, *Cumhuriyet Dönemi Türk Romanında Din ve Din Adamı (1923-1950)* [La religion et les hommes de religion dans le roman turc de la période républicaine (1923-1950)], thèse doctorale sous la direction de Hasan Kolcu, Kocaeli Üniversitesi, Kocaeli, 560 p.

- YAVUZ Ayşe Duygu, 2018, *Arzuyu Millîleştirmek: 1909-1928 Arasında Yazılmış Romanlarda Kadın Kimliği* [Nationaliser le désir : l'identité féminine dans les romans écrits entre 1909 et 1928], thèse doctorale sous la direction de Mehmet Kalpaklı, İhsan Doğramacı Bilkent Üniversitesi, Ankara, 233 p.
- YELOCAĞI Süleyman, 2019, *Osmanlı-Türk Romanında İdeolojik Değişim 1908-1934* [Le changement idéologique à travers le roman turc-ottoman de l'intervalle 1908-1934], thèse doctorale sous la direction de Mehmet Hacısalıhoğlu, Yıldız Teknik Üniversitesi, İstanbul, 383 p.
- YEŞİLYURT Şamil, 2003, *1923-1945 Dönemi Türk Romanında Sosyal Gerçekçilik* [Le réalisme social dans le roman turc de la période 1923-1945], mémoire de master sous la direction de Mümtaz Sarıççek, Erciyes Üniversitesi, Kayseri, 253 p.

HISTOIRE ET POLITIQUE

- AKÇURA Yusuf, 1981, *Yeni Türk Devletinin Öncüleri: 1928 Yılı Yazıları* [Les précurseurs du nouvel État turc : les textes de 1928], Ankara, Kültür Bakanlığı, 212 p.
- AKIN Salih et AKINCI Mehmet Ali, 2003, « La réforme linguistique turque », *Revue de sociolinguistique en ligne Glottopol*, janvier 2003, vol. 1, p. 76-86.
- AKŞIN Sina, 2007, *Turkey from Empire to Revolutionary Republic: the Emergence of the Turkish Nation from 1789 to the Present*, traduit par Dexter H. Mursaloglu, New York, New York University Press, 335 p.
- ALEXANDRIS Alexis, 1983, *The Greek Minority of Istanbul and Greek-Turkish Relations, 1918-1974*, Athens, Center for Asia Minor Studies, 391 p.
- ALKAN Mehmet Ö., BORA Tanıl et KORALTÜRK Murat (éds.), 2007, « Ekonominin Türkleştirilmesi ve Türk-Yunan Nüfus Mübadelesinin İktisadi Sonuçları [La turquisation de l'économie et les conséquences économiques des échanges de population entre les Grecs et les Turcs] » dans *Mete Tunçay'a Armağan*, 1^{re} éd., İstanbul, İletişim.
- ANASTASSIADOU Meropi, 1996, « L'échange des populations entre la Grèce et la Turquie », *Confluences Méditerranée*, hiver 1995-1996, n° 16, p. 159-168.
- ARENDT Hannah, 1972, *Le système totalitaire*, traduit par Patrick Lévy, Jean-Loup Bourget et Robert Davreu, Paris, Editions du Seuil, 313 p.
- ATABAKI Touraj et ZÜRCHER Erik Jan, 2004, *Men of Order: Authoritarian Modernization under Atatürk and Reza Shah*, Londres, New York, IB Tauris, 286 p.
- ATABAKI Touraj, 2007, *The State and The Subaltern: Modernization, Society and The State in Turkey and Iran*, London New York, I. B. Tauris & Co., 256 p.
- ATATÜRK Mustafa Kemal et FETHİ NACI, 1968, *100 Soruda Atatürk'ün Temel Görüşleri* [Les idées fondamentales d'Atatürk en cent questions], İstanbul, Gerçek, 103 p.
- ATEŞ Toktamış, 1983, « Atatürkçülük Bir İdeoloji midir? [Le kémalisme, est-il une idéologie ?] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 91-93.
- BAKÎ Elif, 2010, *Ulusun İnşası ve Resmî Edebiyat Kanonu* [La construction nationale et le canon littéraire officiel], 1^{re} éd., İstanbul, Libra Kitap, 187 p.

- BALOĞLU Zekai, 1981, « Atatürk et l'enseignement religieux en Turquie » dans Irène Mélikoff, Jean-Louis Bacqué-Grammont et Paul Dumont (éds.), *La Turquie et la France à l'époque d'Atatürk*, Paris, Association pour le développement des études turques, p. 216-228.
- BELGE Murat, 1983, « Cumhuriyet Döneminde Batılılaşma [L'occidentalisation dans la période républicaine] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 260-264.
- BERKES Niyazi, 1973, *Türkiye'de Çağdaşlaşma* [La modernisation en Turquie], Ankara, Bilgi, 554 p.
- BILICI Faruk, 1989, « Révolution française, Révolution turque et fait religieux », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 1989, vol. 52, n° 1, p. 173-185.
- BOZARSLAN Hamir, 1991, « Tribus, confréries et intellectuels : convergence des réponses kurdes au régime kémaliste » dans *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran*, Paris, L'Harmattan, p. 61-80.
- BOZARSLAN Hamit, 1989, « Révolution française et Jeunes Turcs (1908-1914) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 1989, vol. 52, n° 1, p. 160-172.
- BOZARSLAN Hamit, 2005, « La laïcité en Turquie », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2005, vol. 78, n° 1, p. 42-49.
- BOZARSLAN Hamit, 2013, *Histoire de la Turquie : de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 589 p.
- BRUNETEAU Bernard, 2020, « L'enfant dans les régimes totalitaires », *Revue des deux mondes*, février 2020, p. 87-94.
- BURRIN Philippe, 2004, « Nazisme et homme nouveau » dans *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, p. 65-74.
- CAGAPTAY Soner, 2006, *Islam, Secularism, and Nationalism in Modern Turkey: Who Is a Turk?*, London New York, Routledge, 262 p.
- ÇAVDAR Tevfik, 1983, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 4/10, p. 878-884.
- CHF (PARTI RÉPUBLICAIN DU PEUPLE), 1933, *Cumhuriyet'in Onuncu Yıldönümü Münasebetiyle Söylenen Nutuklar* [Les discours prononcés à l'occasion du dixième anniversaire de la République], Istanbul, 258 p.
- CLAYER Nathalie et KAYNAR Erdal (éds.), 2013, *Penser, agir et vivre dans l'Empire ottoman et en Turquie : études réunies pour François Georgeon*, Paris Louvain Walpole, Mass, Peeters, 542 p.
- CLAYER Nathalie, POPOVIC Alexandre et ZARCONI Thierry (éds.), 1992, *Presse turque et presse de Turquie : actes des trois colloques organisés par l'Institut français d'études anatoliennes et l'École supérieure de la presse de l'université de Marmara*, Istanbul Paris, Isis, 366 p.
- COPEAUX Étienne, 1997, *Espaces et temps de la nation turque : analyse d'une historiographie nationaliste, 1931-1993*, Paris, CNRS, 369 p.

- DEMIRHAN Nezahat, 1999, *Cumhuriyetin Onuncu Yılı'nın Türk İnkılap Tarihinde Yeri ve Önemi* [La place et l'importance du dixième anniversaire de la République dans l'histoire de la révolution turque], Ankara, Atatürk Araştırma Merkezi, 182 p.
- DORMAGEN Jean-Yves et MOUCHARD Daniel, 2015, *Introduction à la sociologie politique*, 4^e éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur, 271 p.
- DUMONT Paul, 1983, *Mustafa Kemal invente la Turquie moderne : 1919-1924*, Bruxelles, Complexe, 224 p.
- DURMAZ Oya Gözel, 2016, « The Deportation of the Armenians and the Issue of Abandoned Properties in Kayseri » dans *War and Collapse: World War I and the Ottoman State*, Salt Lake City, The University of Utah Press, p. 869-895.
- ERDEHA Kâmil, 1998, *Yüzellilikler yahut Milli Mücadelenin Muhasebesi* [Les Cent-cinquante ennemis de la patrie ou le règlement des comptes de la Lutte nationale], Istanbul, Tekin, 240 p.
- ERDEM Ali Rıza, 2017, « Atatürk'ün Kurduğu Eğitim Sistemiyle Yetiştirilmesini İsteddiği Yeni İnsan Tipi [Le nouvel homme qu'Atatürk souhaite élever par le biais de son système éducatif] », *Akademik Sosyal Araştırmalar Dergisi*, janvier 2017, vol. 39, p. 104-116.
- FINDLEY Carter Vaughn, 2013, « Essai sur les déterminants de l'identité des Turcs » dans Nathalie Clayer et Erdal Kaynar (éds.), *Penser, agir et vivre dans l'Empire ottoman et en Turquie : études réunies pour François Georgeon*, Paris Louvain Walpole, Mass, Peeters, p. 427-442.
- GEORGEON François, 1980, *Aux origines du nationalisme turc : Yusuf Akçura, 1876-1935*, Paris, ADPF, 152 p.
- GEORGEON François, 1995, « Finances de guerre et économie nationale : l'emprunt intérieur ottoman de 1918 » dans *Des Ottomans aux Turcs : naissance d'une nation*, Istanbul, Isis, p. 253-274.
- GEORGEON François, 2006a, « Harp Maliyesi ve Milli İktisat: 1918 Osmanlı İç İstikrazı [Les finances de guerre et l'économie nationale : la stabilité interne dans l'Empire de 1918] » dans, Istanbul, Yapı Kredi, vol. Osmanlı-Türk Modernleşmesi 1900-1930/, p. 159-178.
- GEORGEON François, 2006b, *Osmanlı-Türk Modernleşmesi, 1900-1930* [La modernisation turque-ottomane 1900-1930], traduit par Ali Berktaş, Istanbul, Yapı Kredi, 206 p.
- GEORGEON François, 2009, « Atatürk invente la Turquie moderne », *Les collections de l'Histoire*, décembre 2009, n° 45, p. 64-71.
- GÜZEL Şehmus, 1985, « Tanzimat'tan Cumhuriyet'e İşçi Hareketi ve Grevler [Le mouvement ouvrier et les grèves entre les Tanzimat et la République] » dans Vedat Çakmak, Murat Belge et Fahri Aral (éds.), *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 3/6, p. 803-828.
- HANIOĞLU M. Şükrü, 2008, « The Second Constitutional Period, 1908–1918 » dans Reşat Kasaba (éd.), *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, vol. 4/4, p. 62-111.
- HERMET Guy, 2012, *Démocratie et autoritarisme*, Paris, les Éd. du Cerf, 262 p.

- İNALCIK Halil, 1988, « Atatürk ve Türkiye'nin Modernleşmesi [Atatürk et la modernisation de la Turquie] », *Belleten, Türk Tarih Kurumu Dergisi*, octobre 1988, vol. 204, p. 985-991.
- INSEL Ahmet et BELGE Murat, 2001, *Kemalizm* [Le Kémalisme], Istanbul, İletişim, 687 p.
- İZMİR Mehmet, 2016, « Modernleşen Türkiye'de Gündelik Yaşamın Dönüştürülmesi Serüveni [L'aventure de la transformation de la vie quotidienne dans la Turquie en cours de modernisation] » dans Muharrem Balcı (éd.), *Genç Hukukçular Hukuk Okumaları Birikimler -V-*, 1^{re} éd., Istanbul, Hukuk Vakfı, p. 291-299.
- JANIN Raymond, 1950, *Constantinople byzantine : développement urbain et répertoire topographique*, Paris, Institut français d'études byzantines, 482 p.
- JEVAKHOFF Alexandre, 2005, « Mustafa Kemal et le kémalisme » dans *La Turquie*, Paris, Fayard, Centre d'études et de recherches internationales, p. 61-79.
- KABAKCI Enes, 2014, « Entre l'universel et le national : les usages du positivisme dans l'Empire ottoman (1895-1923) » dans Güneş Işıksel et Emmanuel Szurek (éds.), *Turcs et Français : une histoire culturelle, 1860-1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 99-114.
- KASABA Reşat (éd.), 2008, *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, vol. 4/4, 574 p.
- KAZANCIGİL Ali, 1991, « De la modernité octroyée par l'État à la modernité engendrée par la société » dans *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran*, Paris, L'Harmattan, p. 19-32.
- KAZGAN Gülten, 2009, *Tanzimat'tan XXI. Yüzyıla Türkiye Ekonomisi: Birinci Küreselleşmeden, İkinci Küreselleşmeye* [L'économie de la Turquie des Tanzimat jusqu'au XXIe siècle : de la première à la seconde mondialisation], 4^e éd., Istanbul, Istanbul Bilgi Üniversitesi, 524 p.
- KEYMAN Selahattin, 1983, « Af [L'amnistie] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 4/10, p. 934-937.
- LEWIS Bernard, 2002, *The Emergence of Modern Turkey*, 3^e éd., New York, Oxford University Press, 524 p.
- LEWIS Geoffrey, 1974, *Modern Turkey*, 4^e éd., London, E. Benn, 255 p.
- LINZ Juan José, 2006, *Régimes totalitaires et autoritaires*, Paris, A. Colin, 406 p.
- MARDIN Şerif, 1983, « Atatürkçülüğün Kökenleri [Les origines du kémalisme] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 86-88.
- MATARD-BONUCCI Marie-Anne et MILZA Pierre (éds.), 2004, *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, 365 p.
- MATARD-BONUCCI Marie-Anne, 2004, « L'homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1922-1945) » dans *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, p. 7-20.
- MATEESCU Dragoş C., 2006, « Kemalism in the Era of Totalitarianism: A Conceptual Analysis », *Turkish Studies*, juin 2006, vol. 7, n° 2, p. 225-241.

- MCDOWALL David, 1996, *A Modern History of The Kurds*, London New York, I. B. Tauris, 481 p.
- MILZA Pierre, 2004, « Mussolini, figure emblématique de l'« homme nouveau » » dans *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste, 1922-1945 : entre dictature et totalitarisme*, Paris, Fayard, p. 75-86.
- NEZAN Kendal, 2000, « La genèse du nationalisme kurde », *Confluences Méditerranée*, t 2000, n° 34, p. 27-36.
- ÖZLEM Doğan, 2002, « Türkiye'de Pozitivizm ve Siyaset [Le positivisme et la politique en Turquie] » dans Murat Belge (éd.), *Modernleşme ve Batıcılık*, 5^e éd., Istanbul, İletişim, p. 452-464.
- PAMUK Şevket, 2008, « Economic Change in Twentieth-Century Turkey: is The Glass More Than Half Full? » dans Reşat Kasaba (éd.), *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, vol. 4/4, p. 266-300.
- PANZAC Daniel, 1989, « Révolution française et Méditerranée musulmane. Deux siècles d'ambiguïté », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 1989, vol. 52, n° 1, p. 10-18.
- RAMSAY William Mitchell, 2005, *The Revolution in Constantinople and Turkey*, Londres, Elibron, 323 p.
- SAHINLER Menter, 1995, *Origine, influence et actualité du kémalisme*, Paris, Publisud, 277 p.
- SAID Edward W., 1978, *Orientalism*, London, Routledge & Kegan Paul, 368 p.
- SHAW Stanford Jay et SHAW Ezel Kural, 1977, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey: the Rise of Modern Turkey, 1808-1975*, Cambridge, Cambridge University Press, 518 p.
- SINMAZ-SÖNMEZ Cahide, 2004, « Cumhuriyetin Onuncu Yıldönümü Kutlamaları ve 26 Ekim 1933 Tarihli Genel Af Yasası [Les célébrations du dixième anniversaire de la République et la loi d'amnistie générale du 26 octobre 1933] », *Ankara Üniversitesi Türk İnkılâp Tarihi Enstitüsü Atatürk Yolu Dergisi*, novembre 2004, n° 33-34, p. 89-101.
- SMITH Anthony D., 1991, *National Identity*, London, Penguin, 227 p.
- SOYSAL İlhami, 1988, *150'likler, Kimdiler, Ne Yaptılar, Ne Oldular?* [Les Cent-cinquante, qui sont-ils, que firent-ils, que sont-ils devenus ?], 3^e éd., Istanbul, Gür Yayınları, 296 p.
- SOYSAL Mümtaz, 1991, « Le constitutionnalisme républicain et l'évolution sociale en Turquie » dans *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran*, Paris, L'Harmattan, p. 33-40.
- TEZEL Yahya Sezai, 1982, *Cumhuriyet Dönemi İktisadi Tarihi: 1923-1950* [Histoire économique de la période républicaine], Küçükesat, Ankara, Yurt, 498 p.
- TIMUR Taner, 1983, « Atatürk ve Pozitivizm [Atatürk et le positivisme] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 94-96.

- TOPRAK Zafer, 2012, *Türkiye’de Milli İktisat, 1908-1918* [L’économie nationale en Turquie, 1908-1918], Istanbul, Doğan, 800 p.
- TÖR Vedat Nedim, 1980, *Kemalizmin Dramı* [Le Drame du kémalisme], Istanbul, Çağdaş, 159 p.
- TUNAYA Tarık Zafer, 1952, *Türkiye’de Siyasî Partiler, 1859-1952* [Les partis politiques en Turquie], Istanbul, Doğan Kardeş, 799 p.
- TUNAYA Tarık Zafer, 1983, « Atatürkçülük [Le kémalisme] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 89-90.
- TUNÇAY Mete, 1983, « İstiklâl Mahkemeleri [Les tribunaux d’Indépendance] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 4/10, p. 938-943.
- TUNÇAY Mete, 1989, *T.C.’nde Tek-Parti Yönetimi’nin Kurulması (1923-1931)* [L’établissement du régime totalitaire dans la République turque], 2^e éd., Istanbul, Cem, 520 p.
- TUNÇAY Mete, 2009, « İkna (İnandırma) Yerine Tecebbür (Zorlama) [Imposer au lieu de convaincre] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, p. 92-96.
- TUZAK Mervenur et BALCI Meral, 2017, « Cumhuriyet’in İlk Yıllarında Nezihe Muhiddin Özelinde Türk Kadınlarının Siyasî Hakları İçin Mücadelesi [La lutte des femmes turques pour les droits politiques, en particulier de Nezihe Muhittin, dans les premières années de la République] », *Marmara Üniversitesi Kadın ve Toplumsal Cinsiyet Araştırmaları Dergisi*, 30 juin 2017, vol. 1, n° 1, p. 43-51.
- ÜLKÜTAŞIR M. Şakir, 1973, *Atatürk ve Harf Devrimi* [Atatürk et la réforme de l’alphabet], Ankara, Türk Dil Kurumu, 141 p.
- ULUSOY Belkis, 2004, « Milli Mücadele, Propaganda, Atatürk ve Basın [La Lutte nationale, la propagande, Atatürk et la presse] », *İstanbul Üniversitesi İletişim Fakültesi Dergisi*, 2004, n° 20, p. 55-64.
- VAISSIÉ Cécile, 2016, « Construire-déconstruire l’Homme nouveau » dans *La fabrique de l’homme nouveau, après Staline. Les arts et la culture dans le projet soviétique.*, Rennes, PU Rennes, p. 7-23.
- VANER Semih (éd.), 1991, *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran*, Paris, L’Harmattan.
- VANER Semih (éd.), 2005, *La Turquie*, Paris, Fayard, Centre d’études et de recherches internationales, 733 p.
- WILSON Howard E. et BAŞGÖZ İlhan, 1968, *Türkiye Cumhuriyeti’nde Millî Eğitim ve Atatürk* [L’éducation nationale dans la République turque et Atatürk], Ankara, Dost, 263 p.
- YAYLA Yıldızhan, 1983, « Sansür [La censure] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 4/10, p. 954-958.
- YEŞİLKAYA Neşe G., 2009, « Halkevleri [Les Maisons du peuple] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, p. 113-118.
- ZÜRCHER Erik Jan, 1984, « La théorie du “langage-soleil” » et sa place dans la réforme du langage turque » dans *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël, p. 83-91.

ZÜRCHER Erik Jan, 1993, *Turkey: A Modern History*, 1^{re} éd., London ; New York, I.B. Tauris, 381 p.

Travaux de thèse

GANGLOFF Sylvie, 2000, *La politique de la Turquie dans les Balkans depuis 1990. Relations bilatérales, politique régionale et influences extérieures*, thèse doctorale sous la direction de Charles Zorgbibe, Université Panthéon-Sorbonne-Paris I, Paris, 669 p.

RASO Geneviève-Lea, 2017, *La quête identitaire de l'État turc : États, Nation, nationalismes de 1839 à nos jours*, thèse doctorale sous la direction d'Anne Rainaud, Université Côte d'Azur, Nice, 613 p.

SOCIÉTÉ ET CULTURE

AKGÖNÜL Samim, 2004, « Les étrangers en Turquie », *Revue des Sciences sociales*, 2004, vol. 32, p. 128-135.

AKGÖNÜL Samim, 2005, *Religions de Turquie, religions des Turcs : nouveaux acteurs dans l'Europe élargie*, Paris Budapest Torino [etc...], l'Harmattan, 196 p.

AKYÜZ Yahya, 1989, *Türk Eğitim Tarihi: Başlangıçtan 1988'e* [L'histoire de l'éducation turque : du début jusqu'en 1988], 3^e éd., Ankara, Ankara Üniversitesi, 543 p.

ATABEYOĞLU Cem, 1983, « Cumhuriyet Döneminde Spor Politikası [Politique du sport sous la République] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 8/10, p. 2187-2197.

ATASEVEN Füsün, BOGENÇ Emine et ARTAN Elif, 2007, « De l'Empire ottoman à la République : la caricature turque sous l'influence du français », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 1 janvier 2007, n° 38/39, p. 260-272.

BAŞBUĞU-YARAMAN Ayşegül, 1996, « La femme turque dans son parcours émancipatoire (de l'Empire ottoman à la République) », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, 1 janvier 1996, n° 21, p. 15-32.

BASKIN Bahar, 2008, « II. Meşrutiyet'te Kadın Eğitime Yönelik Bir Girişim: İnas Darülfünunu [Une initiative pour l'éducation des femmes dans la IIe Meşrutiyet : İnas Darülfünunu, l'Université pour femmes] », *İstanbul Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi*, mars 2008, n° 38.

BAZIN Louis, 1984, « La réforme linguistique en Turquie » dans István Fodor, Claude Hagège et Joshua A. Fishman (éds.), *La réforme des langues : histoire et avenir*, Hamburg, Buske, p. 156-177.

BELGE Murat, 1983a, « Türk Dilinde Gelişmeler [Les évolutions dans la langue turque] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 10/10, p. 2588-2606.

BELGE Murat, 1983b, « Türkiye'de Günlük Hayat [La vie quotidienne en Turquie] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 3-4/10, p. 836-876.

- BILICI Faruk, 1991, « Islam, modernité et éducation religieuse en Turquie » dans *Modernisation autoritaire en Turquie et en Iran*, Paris, L'Harmattan, p. 41-60.
- BROCKETT Gavin D., 2011, *How Happy to Call Oneself a Turk: Provincial Newspapers and the Negotiation of a Muslim National Identity*, 1^{re} éd., Austin, University of Texas Press, 291 p.
- CAYMAZ Birol et SZUREK Emmanuel, 2007, « La révolution au pied de la lettre. L'invention de « l'alphabet turc » », *European Journal of Turkish Studies*, 12 décembre 2007, n° 6.
- CHARTIER Anne-Marie, 2007, *L'école et la lecture obligatoire*, Paris, Retz, 351 p.
- EGE Ragıp, 1992, « La traduction depuis la République » dans Paul Dumont (éd.), *Turquie : livres d'hier, livres d'aujourd'hui*, 1^{re} éd., Strasbourg-Istanbul, Centre de recherche sur la civilisation ottomane et le domaine turc contemporain, Université des sciences humaines de Strasbourg ; Isis, p. 55-77.
- ERDOĞDU Teyfur, 2004, « Üsküdar Amerikan Kız Koleji'nin Kısa Tarihi [Brève histoire du Collège américain pour filles d'Üsküdar] » dans Zekeriya Kurşun (éd.), *Üsküdar Sempozyumu I, 23-25 Mayıs 2003: bildiriler* [Symposium sur Üsküdar I, 23-25 mai 2003 : communications], Istanbul, Üsküdar Belediyesi, vol. 1/2, p. 302-324.
- ERTEN Bağış et DOĞAN Gökem, 2009, « Cumhuriyet'in Cumhuriyet'i: Cumhuriyet Gazetesi [« La République » de la République : Le journal Cumhuriyet] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, p. 501-512.
- FİŞEK Kurthan, 1983, « Türkiye'de Spor [Le sport en Turquie] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 8/10, p. 2176-2186.
- FORTNA Benjamin C., 2012, *Learning to Read in the Late Ottoman Empire and the Early Turkish Republic*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 247 p.
- GEORGEON François, 1992, « Le livre en Turquie. Des caractères arabes à l'alphabet latin » dans Paul Dumont (éd.), *Turquie : livres d'hier, livres d'aujourd'hui*, 1^{re} éd., Strasbourg-Istanbul, Centre de recherche sur la civilisation ottomane et le domaine turc contemporain, Université des sciences humaines de Strasbourg ; Isis, p. 47-54.
- GEORGEON François, 1995, « Lire et écrire à la fin de l'Empire ottoman : quelques remarques introductives », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 1995, vol. 75, n° 1, p. 169-179.
- GEVGİLİ Ali, 1983, « Türkiye Basını [La presse de la Turquie] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 202-228.
- GÜLÖKSÜZ Güven et GÜLÖKSÜZ Yiğit, 1983, « Kırsal Yapı [La structure rurale] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 5/10, p. 1240-1253.
- GÜVEN Özbay, 1999, « Osmanlı'dan Cumhuriyete Gençlik ve Spor Bayramı [La fête de la jeunesse et du sport de l'Empire ottoman jusqu'à la République] », *Toplumsal Tarih*, mai 1999, vol. 11, n° 65, p. 33-38.
- GÜVENÇ Bozkurt, 1994, *Türk Kimliği: Kültür Tarihinin Kaynakları* [L'identité turque : sources de l'histoire culturelle], Ankara, Kültür Bakanlığı, 438 p.

- GÜZEL Şehmus, 1985, « Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Toplumsal Değişim ve Kadın [Les femmes et la transformation sociale entre les Tanzimat et la République] » dans Vedat Çakmak, Murat Belge et Fahri Aral (éds.), *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 3-4/6, p. 858-876.
- İSKİT Server Rifat, 1939, *Türkiye'de Neşriyat Hareketleri Tarihine Bir Bakış* [Un regard sur l'histoire des mouvements éditoriaux en Turquie], Istanbul, Devlet basımevi, 484 p.
- KABACALI Alpay, 1983, « Türkiye'de Basın Sansürü [La censure de la presse en Turquie] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 4/10, p. 959-966.
- KARPAT Kemal H., 1985, *Ottoman Population 1830-1914: Demographic and Social Characteristics*, Madison, University of Wisconsin press, 242 p.
- KAYNARDAĞ Arslan, 1983, « Yayın Dünyası [Le monde éditorial] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 10/10, p. 2824-2836.
- KEYDER Çağlar, 2005, *Türkiye'de Devlet ve Sınıflar* [L'État et les classes en Turquie], 11^e éd., Istanbul, İletişim, 300 p.
- KIRIŞCI Kemal, 2008, « Migration and Turkey: the Dynamics of State, Society and Politics » dans Reşat Kasaba (éd.), *The Cambridge History of Turkey, Volume 4, Turkey in the Modern World*, Cambridge New York Melbourne [etc.], Cambridge University Press, vol. 4/4, p. 175-198.
- KOLOĞLU Orhan, 1993a, *Türk Basını: Kuvayı Milliye'den Günümüze 70. Yılında Cumhuriyet Basını* [La presse turque : le 70^e anniversaire de la presse républicaine depuis les Forces nationales jusqu'à présent], 1^{re} éd., Ankara, Kültür Bakanlığı, 158 p.
- KOLOĞLU Orhan, 1993b, « Un journal persan d'Istanbul : Akhtar » dans Thierry Zarcone et Fariba Zarinebaf-Shahr (éds.), *Les Iraniens d'Istanbul*, Paris Téhéran Istanbul, Institut français d'études anatoliennes Institut français de recherche en Iran, p. 133-140.
- KÜÇÜK Yalçın, 1983, « Cumhuriyet Döneminde Aydınlar ve Dergiler [Les intellectuels et les revues dans la période républicaine] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 138-144.
- KÜLEBİ Cahit, 1983, « Türk Dili [La langue turque] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 9-10/10, p. 2576-2587.
- KURNAZ Şefika, 1996, *II. Meşrutiyet Döneminde Türk Kadını* [Les femmes turques dans la II Meşrutiyet], Istanbul, M.E.B., 281 p.
- MAZICI Nurşen, 1996, « 1930'a Kadar Basının Durumu ve 1931 Matbuat Kanunu [Situation de la presse jusqu'à 1930 et loi sur la presse de 1931] », *Ankara Üniversitesi Türk İnkılap Tarihi Enstitüsü Atatürk Yolu Dergisi*, 1996, p. 131-154.
- MERİÇ Nevin, 2000, *Osmanlı'da Gündelik Hayatın Değişimi: Âdâb-ı Muâşeret, 1894-1927* [La transformation de la vie quotidienne dans la période ottomane : le savoir-vivre], 1^{re} éd., Istanbul, Kaknüs, 486 p.
- OSMANOĞLU Ömer, 2015, « Yayıncılığın Babiâli'deki Serüveni [L'aventure de l'édition à Babiâli] », *1453 İstanbul Kültür ve Sanat Dergisi*, 2015, vol. 23, p. 22-28.

- ÖZDEMİR Hikmet, 1983, « Cumhuriyet Döneminde Bilimsel ve Teknolojik Araştırma [La recherche scientifique et technologique dans la période républicaine] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 266-274.
- ÖZKAN Selim Hilmi, 2010, « Osmanlı Devleti'nde Yabancı Dil Eğitimi [L'apprentissage de langues étrangères dans l'État ottoman] », *Journal of Turkish Studies*, 2010, vol. 5/3, p. 1783-1800.
- ÖZÜKAN Bülent, 1983, « Basında Tirajlar [Les tirages de presse] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 229-232.
- ÖZYALÇINER Adnan, 2015, « Babiâli'nin Kaybolan Kitaphaneleri (Kitabevleri) [Les librairies perdues de Babiâli] », *1453 İstanbul Kültür ve Sanat Dergisi*, 2015, vol. 23, p. 44-49.
- ROGAN Eugene, 2009, « Ottomans et buveurs, la consommation du vin et de l'alcool à Istanbul au XIXe siècle » dans François Georgeon (éd.), *Sous le signe des réformes : Etat et société, de l'Empire ottoman à la Turquie kémaliste, 1789-1939*, İstanbul, Isis, p. 167-188.
- SAKAOĞLU Necdet, 2003, *Osmanlı'dan Günümüze Eğitim Tarihi* [L'histoire de l'éducation de la période ottomane jusqu'à nos jours], 1^{re} éd., İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi, 402 p.
- SOYSAL İlhami, 1983, « Mezhepler/Tarikat [Sectes et ordres mystiques] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 5/10, p. 1364-1378.
- STRAUSS Johann, 2013, « Ottomanisme et activité littéraire chez les non-musulmans à Istanbul après la révolution Jeune-Turque » dans Nathalie Clayer et Erdal Kaynar (éds.), *Penser, agir et vivre dans l'Empire ottoman et en Turquie : études réunies pour François Georgeon*, Paris Louvain Walpole, Mass, Peeters, p. 171-198.
- TANILLI Server, 1992, « L'encyclopédisme dans la Turquie contemporaine » dans Paul Dumont (éd.), *Turquie : livres d'hier, livres d'aujourd'hui*, 1^{re} éd., Strasbourg-Istanbul, Centre de recherche sur la civilisation ottomane et le domaine turc contemporain, Université des sciences humaines de Strasbourg ; Isis, p. 88-95.
- TEKELİ İlhan, 1983, « Osmanlı İmparatorluğu'ndan Günümüze Eğitim Kurumlarının Gelişimi [Le développement des institutions éducatives de l'Empire ottoman jusqu'à nos jours] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, İstanbul, İletişim, vol. 3/10, p. 650-672.
- TEKELİ Şirin, 1996, « Les femmes républicaines et la place de la femme turque dans la société d'aujourd'hui : statut juridique et politique », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, 1 janvier 1996, n° 21, p. 33-42.
- TEKELİ Şirin, 2005, « Les femmes : le genre mal-aimé de la République » dans *La Turquie*, Paris, Fayard, Centre d'études et de recherches internationales, p. 251-281.
- TOPRAK Zafer, 2015a, « İstanbul'da Fuhuş ve Zührevi Hastalıklar (1914-1933) [La prostitution et les maladies vénériennes à Istanbul] » dans *Türkiye'de Kadın Özgürlüğü ve Feminizm (1908-1935)* [L'émancipation des femmes et le féminisme en Turquie], 1^{re} éd., İstanbul, Tarih Vakfı Yurt Yayınları, p. 113-152.

- TOPRAK Zafer, 2015b, *Türkiye’de Kadın Özgürlüğü ve Feminizm (1908-1935)* [L’émancipation des femmes et le féminisme en Turquie], 1^{re} éd., Istanbul, Tarih Vakfı Yurt Yayınları, 567 p.
- TOPUZ Hıfzı, 1973, *100 Soruda Türk Basın Tarihi* [L’histoire de la presse turque en cent questions], Istanbul, Gerçek, 270 p.
- TUNÇAY Mete, 1983, « Basın ve İstiklâl Mahkemeleri [La presse et les tribunaux d’Indépendance] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 1/10, p. 212.
- TÜRKEŞ Mustafa, 2009, « Kadro Dergisi [La revue *Kadro*] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, p. 464-476.
- VARLIK M. Bülent, 2009, « Ülkü: Halkevleri Mecmuası [*Ülkü*, « L’idéal » : la revue des Maisons du peuple] » dans *Kemalizm*, 6^e éd., Istanbul, İletişim, p. 268-271.
- VURAL Mithat Kadri, 2016, « Savaş Yıllarında Milli Bir Burjuvazi Oluşturma Çabası Olarak “Harp Zenginleri” ve Buna Yönelik Eleştiriler [Les “riches de guerre” comme une tentative pour créer une bourgeoisie nationale dans les années de guerres et les critiques qui en découlent] », *Çağdaş Türkiye Tarihi Araştırmaları Dergisi - Journal Of Modern Turkish History Studies*, printemps 2016, XVI, n° 32, p. 109-131.
- YILMAZ Hadiye, 2014, « Ali Kemal Bey’in Başyazarı Olduğu Gazete “Peyam-Sabah” mı “Peyam-ı Sabah” mı? [Le journal propriété d’Ali Kemal Bey, est-ce “Peyam-Sabah” ou “Peyam-ı Sabah” ?] », *Müteferrika*, 2014, n° 46, p. 189-202.
- YILMAZ Ömer Faruk, 2005, *Tarih Boyunca Sahhaflık ve İstanbul Sahhafklar Çarşısı* [Le métier de bouquiniste à travers l’histoire et le marché de bouquinistes d’Istanbul], 1^{re} éd., Istanbul, Sahhafklar Derneği, 279 p.
- ZELYUT Rıza, 1983, « Millî Eğitim Şûraları [Les institutions de l’Éducation nationale] » dans İletişim Yayınları (éd.), *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim, vol. 3/10, p. 676-679.
- ZİHNİOĞLU Yaprak, 2003, *Kadinsız İnkılap: Nezihe Muhiddin, Kadınlar Halk Fırkası, Kadın Birliği* [La révolution sans femmes : Nezihe Muhittin, le Parti populaire des femmes, l’Union des femmes], Istanbul, Metis, 335 p.

Travaux de thèse

- BASKIN Bahar, 2007, *2. Meşrutiyet’te Eğitim, Kadın ve İnas Darülfünunu (İlk Kadın Üniversitesi)* [L’éducation, les femmes et l’université pour femmes sous la 1^{re} Meşrutiyet], mémoire de master sous la direction de Mehmet Ö. Alkan, İstanbul Üniversitesi, Istanbul, 242 p.
- BAYKAL Erol, 2013, *The Ottoman Press, 1908-1923*, thèse doctorale, University of Cambridge, Cambridge, 286 p.
- GÜLTEKİN AKÇAY Zeynep, 2013, *Cumhuriyet İlk Yıllarından Günümüze Yazılı Kültür Ürünlerinde Köylülük: Türk Romanında Köylülük İmgesi* [La condition paysanne dans la production écrite des premières années de la République jusqu’à nos jours : l’image de l’identité paysanne dans le roman turc], thèse doctorale sous la direction de Nilgün Gürkan Pazarıcı, Gazi Üniversitesi, Ankara, 245 p.

KAMER Tunay, 2013, *Türk Eğitim Sisteminde Karma Eğitime İlişkin Fikirler, Tartışmalar ve Uygulamalar (1908–1950)* [Réflexions, discussions et mesures relatives à la mixité dans le système éducatif turc], Ankara Üniversitesi, Ankara, 276 p.

URAL Tülin, 2008, *1930-1939 Arasında Türkiye’de Adab-ı Muaşeret, Toplumsal Değişme ve Gündelik Hayatın Dönüşümü* [Les mœurs, le changement social et la transformation de la vie quotidienne en Turquie entre 1930 et 1939], thèse doctorale sous la direction de Meral Özbek, Mimar Sinan, İstanbul, 356 p.

INDEX

- ABDÜLAZİZ : 33, 342.
ABDÜLHAK HAMİT : 181.
ABDÜLHAMİD II : 44, 46, 106, 113, 154, 168, 180, 181, 184, 185, 193, 195, 196, 199, 201, 227, 288, 321.
ABDÜLMECİD I : 33.
ADIVAR, Abdülhak Adnan : 154, 158, 163.
AĞAOĞLU, Adalet : 200.
AĞAOĞLU, Ahmet : 164.
AHMED VEFİK PACHA : 125, 182.
AHMET CELAL (personnage de *Yaban*) : 326.
AHMET HAŞİM : 185.
AHMET KERİM (personnage de *Hüküm Gecesi*) : 228.
AHMET RIZA : 55, 350.
AHMET ŞÜKRÜ : 157.
AKA GÜNDÜZ : 134, 140, 188, 189, 197, 202, 212, 221, 222, 229, 235, 274, 305, 312, 324, 340.
ALEXANDRE LE GRAND : 57.
ALİ CANIB (YÖNTEM) : 122, 128, 130.
ALİ FETHİ (OKYAR) : 155, 164-167.
ALİ FUAT (CEBESÖY) : 154, 158.
ALİ ŞAHİN EFENDİ (personnage de *Yeşil Gece*) : 71, 250-252, 256, 257, 312.
ALİYE (personnage de *Vurun Kahpeye*) : 70, 250, 251, 313, 332.
APAYDIN, Talip : 192.
ARIF ORUÇ : 166, 170.
ARTAM, Nurettin : 107.
ATEŞ, Toktamış : 349.
AYŞE (personnage d'*Ateşten Gömlek*) :
AYTEN (personnage de *Ayten*) : 266, 267, 313, 320, 331, 332.
AZİZ ALİ EFENDİ : 183.
BAHRI VECİDİ (personnage de *Kırlangıçlar*) : 211.
BAHRIYE HANIM (personnage de *Meyhanede Hanımlar*) : 341, 342.
BALZAC, Honoré de : 213.
BAYKURT, Fakir : 192.
BEHÇET KEMAL (ÇAĞLAR) : 139.
BEHIÇ (personnage de *Sözde Kızlar*) : 282, 284, 313.
BELKIS (personnage de *Güzellik Kraliçesi*) : 99, 255, 332, 333, 336.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri : 182.
BEŞİR FUAD : 55.
BIHRUZ BEY (personnage d'*Araba Sevdası*) : 281, 309.
BİLİCİ, Faruk : 64, 89, 313.
BOOTH, Wayne C. : 20.
BOZARSLAN, Hamit : 21, 66.
BURHAN CAHİT (MORKAYA) : 99, 109, 170, 188, 189, 196, 197, 221, 233, 234, 275, 306, 324, 333, 334, 336, 340.
CÂNÂN (personnage de *Cânân*) : 340.
ÇAVDAR, Tefvik : 102.
CAYMAZ, Birol : 84, 85.
CELAL NURİ (İLERİ) : 108.
CEMAL PACHA : voir TROIS PACHAS, les.
CENT-CINQUANTE, les : voir YÜZELLİLİKLER.
ÇERKEZ ETHEM : 162.
CHATEAUBRIAND, François-René de : 182.
CHEIKH SAİD : 80, 89, 109, 155, 156, 158, 168, 172, 293, 305, 306, 308, 350.
ÇİLER (personnage de *Bir Şoförün Gizli Defteri*) : 278.
CINQ TURCS, les : 93, 138, 139.
COMTE, Auguste : 55.
DAMYANOS (personnage de *Vurun Kahpeye*) : 296, 298.
DANIEL DEFOE : 182.
DINO, Güzine : 183, 207.
DORA (personnage de *Kalp Ağrısı*) : 274.
DUMAS, Alexandre (père) : 182.

- EBÜLFAZIL ENVERÎ (personnage d'*Efsuncu Baba*) : 253.
- EFTİM I (Papa) : 90.
- EKREM BEHIÇ (personnage de *Kurtuluş*) : 270.
- ELVAN (personnage de *Gönül Yuvası*) : 336, 344.
- ENGİNÜN, İnci : 233, 265, 302.
- ENVER BEHNAN (ŞAPOLYO) : 148.
- ENVER PACHA : (voir TROIS PACHAS, les) 84, 231.
- ERBİL, Leyla : 200.
- ERCÜMENT EKREM (TALU) : 188-190, 197, 229, 249, 295.
- FAHRI (personnage de *Sözde Kızlar*) : 313, 319, 323.
- FALİH RIFKI (ATAY) : 94, 108, 120, 169, 188, 189, 197, 201, 202.
- FARUK NAFİZ (ÇAMLİBEL) : 139.
- FARUK, le capitaine (personnage de *Cephe Gerisi*) : 313.
- FATMA ALİYE HANIM : 200.
- FELÂTUN BEY (personnage de *Felâatun Bey ile Rakım Efendi*) : 258, 259, 277, 281.
- FERIDE (personnage de *Çalikuşu*) : 251, 302, 303, 325.
- FEVZİ LÜTFİ (KARAOSMANOĞLU) : 348.
- FISHTA, Gjergj : 193.
- FLAUBERT, Gustave : 12, 13, 213, 263.
- FRANCO, Francisco : 56, 57.
- GENETTE, Gérard : 20, 236.
- GEORGEON, François : 22.
- GÖKÇEN, Sabiha : 100.
- GOLDMANN, Lucien : 13, 20, 214.
- GÜLSÜM (personnage de *Kızılıcak Dallar*) : 234, 325.
- GÜZİDE SABRI : 188, 189, 191, 195, 196, 204, 207, 208, 217, 225, 230, 231, 324, 353, 354.
- HACI FETTAH EFENDİ (personnage de *Vurun Kahpeye*) : 250, 253.
- HACI KALFA (personnage de *Çalikuşu*) : 302, 303.
- HAFİZ EYÜP HOCA (personnage de *Yeşil Gece*) : 250, 253, 258.
- HALİDE EDİP (ADIVAR) : 17, 19, 24, 41, 42, 71, 158, 172, 186, 188, 191, 197, 202, 203, 211, 225, 227, 229, 234, 250, 252, 265, 267, 268, 274, 293, 294, 296, 298, 301, 302, 306, 308, 320, 331, 332, 338, 339, 345, 353, 356.
- HALİDE NUSRET (ZORLUTUNA) : 188, 191, 199, 200, 204.
- HALİT ZİYA (UŞAKLIGİL) : 114, 184, 190, 195, 204, 216, 217.
- HASAN ALI (YÜCEL) : 120.
- HASAN HÜSNÜ (SAVAŞÇIN) : 114, 115.
- HASO ÇOCUK (personnage de *Zeyno'nun Oğlu*) : 307-309.
- HATİCE HANIM (personnage de *Çalikuşu*) : 251.
- HATİCE HANIM (personnage de *Vurun Kahpeye*) : 250, 251.
- HAYDAR RIFAT (YORULMAZ) : 160.
- HAYRİYE HANIM (personnage de *Şeytan İşi*) : 253.
- HITLER, Adolf : 50, 57, 98, 101, 147.
- HÜSEYİN CAHİT (YALÇIN) : 152, 160, 184, 185.
- HÜSEYİN RAHİMİ (GÜRPINAR) : 17, 24, 83, 185, 188-190, 196, 201, 211, 231, 253, 259, 271, 275, 294, 297, 299, 300, 303, 340, 343, 348.
- İBRAHİM DE KOZAN : 157.
- İBRAHİM ŞINASI : 169, 178, 180.
- İMAMZADE MEHMET NECATİ : 159.
- İSMAİL GASPIRALI : 46.
- İSMAİL HABİB (SEVÜK) : 44, 122-126.
- İSMAİL HİKMET (ERTAYLAN) : 130.
- İSMET İNÖNÜ : 76, 85, 99, 102, 152, 165, 166.
- İSMET PACHA : voir İSMET İNÖNÜ.
- JAMESON, Fredric : 13, 20.
- JÜLİDE (personnage d'*Akşam Güneşi*) : 256.
- KANDİYOTİ, Deniz : 75.
- KAPLAN, Mehmet : 233, 234.
- KARABEKİR, Musa Kâzım : 154, 158.
- KAYA, Mehmet Şükrü : 109.

- KAZANTZAKIS, Nikos : 193, 299.
- KEMAL MÜMTAZ (personnage de *Kurtuluş*) : 275, 304, 310.
- KERIME NADIR (AZRAK) : 200.
- KÖPRÜLÜ, Mehmet Fuat : 67, 88, 127, 128, 130, 185, 186, 291.
- KÖROĞLU, Erol : 20.
- KOZANOĞLU, Abdullah Ziya : 226.
- LAFFITTE, Pierre : 55.
- LATİFE BEKİR (ÇEYREKBAŞI) : 76.
- LESAGE, Alain-René : 182.
- LEVEND Ağâh Sırrı : 122.
- LEVI, Mario : 299.
- LEYLA (personnage de *Sodom ve Gomore*) : 221, 338.
- LUKÁCS, Georg : 13, 214, 215.
- LUTFI FIKRI : 152.
- MACIT (personnage de *Fatih-Harbiye*) : 220, 284, 313.
- MAHMUD II : 33, 36, 105, 177, 243, 244, 257, 314.
- MAHMUT ESAT (BOZKURT) : 165.
- MAHMUT YESARI : 19, 188, 189, 198, 210, 211, 216, 228, 272, 276, 279, 284, 285, 294, 354.
- MAKAL, Mahmut : 192, 211.
- MANUKYAN, Manok : 158.
- MARLOW (GEORGE) (personnage de *Sodom ve Gomore*) : 310.
- MATMAZEL DIYAN (personnage d'Üvey Ana) : 271.
- MEBRURE (personnage de *Sözde Kızlar*) : 234, 282, 313, 319, 323.
- MEHMED II : 313.
- MEHMED IV (VAHDETTIN) : 203.
- MEHMET ARIF : 157.
- MEHMET BEHÇET (YAZAR) : 206, 207, 209-211, 217-219, 224, 226, 232, 233.
- MEHMET EMİN (YURDAKUL) : 43, 45.
- MEHMET RAUF : 19, 114, 184, 188, 195, 196, 204, 208, 225, 229, 230, 231, 248, 273, 295, 301.
- MEHMET RIFAT (BÖREKÇİ) : 158.
- MERİÇ, Nezihe : 200.
- MIHAILIDI, Eleni : 161.
- MILLAS, Herkül : 20, 293, 294, 296, 303.
- MISTER COOK (personnage d'Ateşten *Gömlek*) : 266.
- MORAN, Berna : 21, 216, 218, 246, 281, 284.
- MUALLÂ (personnage de *Bir Tereddüdün Romanı*) : 210.
- MÜFİDE FERİT (TEK) : 188, 189, 191, 200, 203.
- MUHİDİNE, Timour : 21, 316, 317.
- MUHLİS (personnage de *Muhlis'in Ağabeyi*) : 302, 306.
- MÜJGAN HANIM (personnage de *Böğürtlen*) : 231, 273.
- MÜNİF PACHA : 178, 180, 181.
- MUSSOLINI, Benito : 57, 98, 101.
- MUSTAFA KEMAL ATATÜRK : 16, 22, 23, 25, 26, 48-52, 54-56, 60-70, 74, 75, 77-82, 84, 86, 88, 93, 94, 96, 98-102, 104, 105, 107-109, 112, 114, 117, 118, 120, 124, 129-131, 134, 135, 137, 140, 141, 143, 146, 148, 149, 152-158, 160, 162-165, 167, 169, 172, 173, 201-203, 220, 225, 229, 231, 233, 245, 252, 257, 266, 288, 289, 312, 322, 349, 354, 356.
- MUSTAFA REŞİD PACHA : 38.
- MUSTAFA SAGIR : 157.
- MUTLUAY, Rauf : 195, 196, 202, 351.
- MUZAFFER BEY (personnage de *Pervin Abla*) : 228.
- NADIR (personnage de *Sözde Kızlar*) : 313, 319.
- NAİM EFENDİ (personnage de *Kiralık Konak*) : 283, 313.
- NAMİK KEMAL : 39, 40, 47, 180, 183, 207, 213, 331.
- NAPOLÉON III : 225.
- NARLI, Mehmet : 24, 229.
- NAZİM HİKMET (RAN) : 171, 172.
- NECDET (personnage de *Sodom ve Gomore*) : 313, 338.
- NECİP MOLLA (personnage de *Hüküm Gecesi*) : 272.

- NERIMAN (personnage de *Fatih-Harbiye*) : 220.
- NERMIN (personnage de *Hüsran*) : 208, 234, 324, 325.
- NEZIHE MUHITTIN (TEPEDENLİGİL) : 62, 76, 99, 173, 188, 191, 197, 200, 203, 223, 255, 272, 330, 332-334, 345.
- NICOLAS I, tsar : 225, 275.
- NİGÂR HANIM : 200.
- NIHAT (personnage de *Cephe Gerisi*) : 304.
- NIHAT (personnage de *Kurtuluş*) : 248, 267-270, 295, 298, 313, 324.
- ÖMER BEHIÇ (personnage de *Kırık Hayatlar*) : 204.
- ÖMER SEYFETTİN : 47, 83, 186.
- ÖNERTOY, Olcay : 332.
- ORBAY, Hüseyin Rauf : 154, 163.
- ÖZÖN, Mustafa Nihat : 122, 185.
- PAMUK, Orhan : 299.
- PEKER, Mehmet Recep : 102, 133.
- PERTEV BEY (personnage de *Böğürtlen*) : 231.
- PEYAMI SAFA : 19, 91, 172, 188-190, 197, 210, 211, 216, 217, 220, 225, 228, 234, 271-273, 275, 282, 297, 319, 320, 340.
- RAKİM EFENDİ (personnage de *Felâatun Bey ile Rakım Efendi*) : 258, 281.
- RECAİZADE MAHMUT EKREM : 181-183, 188, 217, 259.
- RADCLIFFE, Ann : 182.
- REFİK HALİT (KARAY) : 17, 122, 128, 162, 163, 172, 185, 203, 254, 322, 333.
- REŞAT ENİS (AYGEN) : 123, 188, 189, 195, 198, 294, 340, 354.
- REŞAT NURİ (GÜNTEKİN) : 17, 19, 24, 71, 126, 134, 140, 188, 189, 197, 202, 211, 217, 222, 225, 228, 234, 250, 251-253, 256, 303, 305, 324, 340.
- RIZA TEVFIK (BÖLÜKBAŞI) : 122, 128, 162.
- ŞABAN (personnage de *Zeyno'nun Oğlu*) : 307, 308.
- SADETTİN NÜZHET (ERGÜN) : 122, 128.
- SADRI ETEM (ERTEM) : 107, 188, 189, 197, 202, 210, 225, 253, 269, 324.
- SAFVETİ ZİYA : 114-116.
- SAİD, Edward Wadie : 280.
- SAMI PAŞAZADE SEZAI : 181.
- SALAZAR, António de Oliveira : 57.
- SAPIRO, Gisèle : 13, 20, 215, 219.
- SELAHATTİN ENİS (ATABEYOĞLU) : 188, 189, 197, 211, 271, 328, 337, 340.
- SELMA (personnage de *Bir Kadın Söylüyor*) : 232, 236, 343, 344.
- ŞEMSETTİN SAMİ (FRASHËRİ) : 39, 43, 44, 126, 183.
- SENIHA (personnage de *Kiralık Konak*) : 338.
- SERTEL, Sabiha : 117.
- SERTEL, Zekeriya : 117, 166, 170.
- SERVET BEY (personnage de *Kiralık Konak*) : 283, 338.
- ŞEVKET SÜREYYA (AYDEMİR) : 171, 326.
- SEVKİ (personnage de *Mezarından Kalkan Şehit*) : 324.
- SMITH, Anthony : 22, 53.
- SOYSAL, Sevgi : 200.
- STARACE, Achille : 56.
- STRATFORD, Lord : 225, 269.
- SU, Mükerrrem Kâmil : 200.
- SUAT NACI (personnage de *Köy Hekimi*) : 234.
- ŞÜKÜFE NİHAL (BAŞAR) : 62, 188, 191, 199, 200, 219, 336.
- SULEİMAN, Susan Rubin : 20, 218, 220.
- SÜLEYMAN ŞEVKET (TANLI) : 122.
- SZUREK, Emmanuel : 84, 85.
- TALAT PACHA : voir TROIS PACHAS, les.
- TANPINAR, Ahmet Hamdi : 182, 183.
- TEKELİ, Şirin : 329.
- TEVFIK FİKRET : 114, 184.
- TODOROV, Tzvetan : 179.
- TOLSTOÏ, Alexeï : 213.
- TOSUN (personnage de *Düğün Gecesi*) : 234, 325.
- TOSUN BEY (personnage de *Vurun Kahpeye*) : 250, 251.
- TROIS PACHAS, les : 225, 275.
- TURHAN TAN : 224, 226.

- ULVIYE MELEK HANIM (personnage de *Kokotlar Mektebi*) : 271, 342, 344.
VAPURIDIS, Konstantin : 146, 147.
VARLIK, Bülent : 104.
VARTAN PACHA : 183.
VEDAT NEDİM (TÖR) : 66, 110, 326.
VICTOR HUGO : 182.
VILDAN (personnage de *Bir Tereddüdün Romani*) : 210, 300.
VOLTAIRE : 178, 182.
XENOPOULOS, Grigorios : 299.
YAHYA KEMAL (BEYATLI) : 318.
YAKUP KADRI (KARAOSMANOĞLU) : 17, 19, 24, 108, 109, 164, 165, 185, 188, 189, 197, 201, 202, 212, 221, 227, 229, 234, 252, 268, 272, 283, 293-295, 326, 331, 338.
YALÇIN, Alemdar : 20, 24, 42, 208, 209, 217, 226-229, 351,
YAŞAR KEMAL : 192, 211.
YAŞAR NABI (NAYIR) : 123, 134, 140, 188, 189, 195, 197, 198, 201, 207, 222, 232, 343.
YESAYAN, Zabel : 193.
YEŞİLKAYA, Neşe Gürallar : 102, 104.
YILDIZ (personnage de *Dikmen Yıldızı*) : 339.
YUNUS EMRE : 125, 176.
YUNUS NADI (ABALIOĞLU) : 108.
YUSUF AKÇURA : 46.
YUSUF KÂMİL PACHA : 182.
YUSUF ZİYA (ORTAÇ) : 170.
YÜZELLİLİKLER : 162, 163, 172, 203, 312.
ZEHRA (personnage d'*Acımak*) : 71, 253.
ZEYNEP (personnage de *Benliğim Benimdir*) : 227, 330, 331, 336.
ZEYNEP (personnage de *Kalp Ağrısı et Zeyno'nun Oğlu*) : 307-309, 332.
ZİHNİOĞLU, Yaprak : 77, 173, 203.
ZİYA GÖKALP : 47, 55, 127, 291, 350.
ZİYA HURŞİT : 157.
ZİYA PACHA : 180.
ZOLA, Émile : 213, 263.

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

- Le roman turc de la première décennie républicaine : un nouveau modèle de société –

Pablo MORENO GONZÁLEZ

Le roman turc de la première décennie républicaine (1923-1933) : un nouveau modèle de société

Résumé

Qu'est-ce que Don Quichotte aurait en commun avec Mme Bovary ? Certains ont compris qu'ils se prennent tous deux pour les personnages des romans qu'ils lisent voracement. À travers ces cas, quoique lyriques, le genre romanesque met en évidence sa capacité à imposer des modèles de comportement, à transformer la personnalité du lecteur, à susciter en lui une reconstruction identitaire. Dans ce travail, nous nous proposons d'étudier ce pouvoir et de le prouver à travers le cas du roman turc de la première décennie républicaine. C'est à ce moment-là, entre 1923 et 1933, sous le régime de Mustafa Kemal, que convergent en Turquie les courants qui se disputent depuis quelques décennies la nouvelle identité des Turcs, après l'effondrement du modèle de société ottoman, basé sur le sentiment religieux. Face à cette situation de reconstruction identitaire, quel rôle joue donc le roman de la période, d'autant plus qu'il traite systématiquement de la transformation sociale du pays ? Pour y répondre, nous étudions les trames, les thèmes récurrents et les personnages de près de quatre-vingt romans, desquels nous avons extrait les modèles de société qu'ils défendent et le rapport qui les relie à l'actualité. Par ailleurs, nous consacrons une place au symbolisme des espaces qui sont associés aux référents identitaires en jeu : Fatih, l'univers traditionnel, Beyoğlu, l'Istanbul occidentalisée, et l'Anatolie, source d'inspiration nationale. Le travail se conclut par une étude sur la posture du roman vis-à-vis de la condition des femmes, indicateur du niveau de progrès atteint par la société, et du prototype de femme que la production romanesque de la période préconise.

Mots-clés : roman turc, la Turquie de Mustafa Kemal, identité nationale, homme nouveau, kémalisme, nationalisme turc, littérature engagée, sociologie de la littérature, transformation sociale, influence de l'art

Résumé en anglais

The Novel of the First Decade of the Republic of Turkey (1923-1933): A New Model of Society

What do Don Quixote and Madame Bovary have in common? Indeed, they both believe themselves to be characters from the novels they voraciously read. These examples, although heightened, highlight the novel's ability to impose models of behaviour, to transform the reader's personality, and in summary, to trigger a reconstruction of identity. In this thesis, I have set out to study this ability and to prove it through case studies of novels written in the first decade of the Republic of Turkey. The Ottoman model of society, based on religious affiliation, has collapsed and several currents of thought have been disputing for years a claim on the new identity of the Turks. They all converge in this period, between 1923 and 1933, under the rule of Mustafa Kemal, giving birth to a new form of identity reconstruction. Therefore, what role does the novel of this period play, especially as it has been dealing for decades with the social transformation of the country? In order to answer this question, I study the plots, recurring themes and characters of nearly eighty novels; I seek to determine the model(s) of society they defend and the link connecting them to the reality of the country. In addition, I analyse the symbolism of the places associated with the identity referents at stake: Fatih, the traditional world, Beyoğlu, the Westernised Istanbul, and Anatolia, the source of national inspiration. The essay concludes with a study of the novel's view on the social conditions of women, an indicator of the level of progress achieved by society, and of the female prototype that these novels encourage.

Key words: Turkish novel, Atatürk period, national identity, new man, kemalism, Turkish nationalism, committed literature, sociology of literature, social change, influence of art